VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT

À Élisabeth Craig.

Notre vie est un voyage

Dans l’Hiver et dans la Nuit,

Nous cherchons notre passage

Dans le Ciel où rien ne luit.

Chanson des Gardes Suisses

1793

Voyager, c’est bien utile, ça fait travailler l’imagination.

Tout le reste n’est que déceptions et fatigues. Notre voyage à

nous est entièrement imaginaire. Voilà sa force.

Il va de la vie à la mort. Hommes, bêtes, villes et choses,

tout est imaginé. C’est un roman, rien qu’une histoire fictive.

Littré le dit, qui ne se trompe jamais.

Et puis d’abord tout le monde peut en faire autant. Il suffit

de fermer les yeux.

C’est de l’autre côté de la vie.

– 3 –

Ça a débuté comme ça. Moi, j’avais jamais rien dit. Rien.

C’est Arthur Ganate qui m’a fait parler. Arthur, un étudiant, un

carabin lui aussi, un camarade. On se rencontre donc place Cli-

chy. C’était après le déjeuner. Il veut me parler. Je l’écoute.

« Restons pas dehors ! qu’il me dit. Rentrons ! » Je rentre avec

lui. Voilà. « Cette terrasse, qu’il commence, c’est pour les œufs à

la coque ! Viens par ici ! » Alors, on remarque encore qu’il n’y

avait personne dans les rues, à cause de la chaleur ; pas de voi-

tures, rien. Quand il fait très froid, non plus, il n’y a personne

dans les rues ; c’est lui, même que je m’en souviens, qui m’avait

dit à ce propos : « Les gens de Paris ont l’air toujours d’être oc-

cupés, mais en fait, ils se promènent du matin au soir ; la

preuve, c’est que, lorsqu’il ne fait pas bon à se promener, trop

froid ou trop chaud, on ne les voit plus ; ils sont tous dedans à

prendre des cafés crème et des bocks. C’est ainsi ! Siècle de vi-

tesse ! qu’ils disent. Où ça ? Grands changements ! qu’ils racon-

tent. Comment ça ? Rien n’est changé en vérité. Ils continuent à

s’admirer et c’est tout. Et ça n’est pas nouveau non plus. Des

mots, et encore pas beaucoup, même parmi les mots, qui sont

changés ! Deux ou trois par-ci, par-là, des petits… » Bien fiers

alors d’avoir fait sonner ces vérités utiles, on est demeurés là as-

sis, ravis, à regarder les dames du café.

Après, la conversation est revenue sur le Président Poinca-

ré qui s’en allait inaugurer, justement ce matin-là, une exposi-

tion de petits chiens ; et puis, de fil en aiguille, sur le Temps où c’était écrit. « Tiens, voilà un maître journal, le Temps ! » qu’il

me taquine Arthur Ganate, à ce propos. « Y en a pas deux

comme lui pour défendre la race française ! – Elle en a bien be-

– 4 –

soin la race française, vu qu’elle n’existe pas ! » que j’ai répondu moi pour montrer que j’étais documenté, et du tac au tac.

« Si donc ! qu’il y en a une ! Et une belle de race ! qu’il in-

sistait lui, et même que c’est la plus belle race du monde et bien

cocu qui s’en dédit ! » Et puis, le voilà parti à m’engueuler. J’ai

tenu ferme bien entendu.

« C’est pas vrai ! La race, ce que t’appelles comme ça, c’est

seulement ce grand ramassis de miteux dans mon genre, chas-

sieux, puceux, transis, qui ont échoué ici poursuivis par la faim,

la peste, les tumeurs et le froid, venus vaincus des quatre coins

du monde. Ils ne pouvaient pas aller plus loin à cause de la mer.

C’est ça la France et puis c’est ça les Français.

– Bardamu, qu’il me fait alors gravement et un peu triste,

nos pères nous valaient bien, n’en dis pas de mal !…

– T’as raison, Arthur, pour ça t’as raison ! Haineux et do-

ciles, violés, volés, étripés et couillons toujours, ils nous valaient

bien ! Tu peux le dire ! Nous ne changeons pas ! Ni de chaus-

settes, ni de maîtres, ni d’opinions, ou bien si tard, que ça n’en

vaut plus la peine. On est nés fidèles, on en crève nous autres !

Soldats gratuits, héros pour tout le monde et singes parlants,

mots qui souffrent, on est nous les mignons du Roi Misère. C’est

lui qui nous possède ! Quand on est pas sages, il serre… On a ses

doigts autour du cou, toujours, ça gêne pour parler, faut faire

bien attention si on tient à pouvoir manger… Pour des riens, il

vous étrangle… C’est pas une vie…

– Il y a l’amour, Bardamu !

– Arthur, l’amour c’est l’infini mis à la portée des caniches

et j’ai ma dignité moi ! que je lui réponds.

– Parlons-en de toi ! T’es un anarchiste et puis voilà

tout ! »

– 5 –

Un petit malin, dans tous les cas, vous voyez ça d’ici, et tout ce qu’il y avait d’avancé dans les opinions.

« Tu l’as dit, bouffi, que je suis anarchiste ! Et la preuve la

meilleure, c’est que j’ai composé une manière de prière venge-

resse et sociale dont tu vas me dire tout de suite des nouvelles :

LES AILES EN OR ! C’est le titre !… » Et je lui récite alors :

Un Dieu qui compte les minutes et les sous, un Dieu déses-

péré, sensuel et grognon comme un cochon. Un cochon avec

des ailes en or qui retombe partout, le ventre en l’air, prêt aux

caresses, c’est lui, c’est notre maître. Embrassons-nous !

« Ton petit morceau ne tient pas devant la vie, j’en suis,

moi, pour l’ordre établi et je n’aime pas la politique. Et d’ailleurs

le jour où la patrie me demandera de verser mon sang pour elle,

elle me trouvera moi bien sûr, et pas fainéant, prêt à le don-

ner. » Voilà ce qu’il m’a répondu.

Justement la guerre approchait de nous deux sans qu’on

s’en soye rendu compte et je n’avais plus la tête très solide. Cette

brève mais vivace discussion m’avait fatigué. Et puis, j’étais ému

aussi parce que le garçon m’avait un peu traité de sordide à

cause du pourboire. Enfin, nous nous réconciliâmes avec Arthur

pour finir, tout à fait. On était du même avis sur presque tout.

« C’est vrai, t’as raison en somme, que j’ai convenu, conci-

liant, mais enfin on est tous assis sur une grande galère, on

rame tous à tour de bras, tu peux pas venir me dire le con-

traire !… Assis sur des clous même à tirer tout nous autres ! Et

qu’est-ce qu’on en a ? Rien ! Des coups de trique seulement, des

misères, des bobards et puis des vacheries encore. On travaille !

qu’ils disent. C’est ça encore qu’est plus infect que tout le reste,

leur travail. On est en bas dans les cales à souffler de la gueule,

puants, suintants des rouspignolles, et puis voilà ! En haut sur le

pont, au frais, il y a les maîtres et qui s’en font pas, avec des

belles femmes roses et gonflées de parfums sur les genoux. On

nous fait monter sur le pont. Alors, ils mettent leurs chapeaux

– 6 –

haut de forme et puis ils nous en mettent un bon coup de la

gueule comme ça : “Bandes de charognes, c’est la guerre ! qu’ils

font. On va les aborder, les saligauds qui sont sur la patrie n° 2

et on va leur faire sauter la caisse ! Allez ! Allez ! Y a de tout ce

qu’il faut à bord ! Tous en chœur ! Gueulez voir d’abord un bon

coup et que ça tremble : Vive la Patrie n° 1 ! Qu’on vous entende

de loin ! Celui qui gueulera le plus fort, il aura la médaille et la

dragée du bon Jésus ! Nom de Dieu ! Et puis ceux qui ne vou-

dront pas crever sur mer, ils pourront toujours aller crever sur

terre où c’est fait bien plus vite encore qu’ici !”

– C’est tout à fait comme ça ! » que m’approuva Arthur, dé-

cidément devenu facile à convaincre.

Mais voilà-t-y pas que juste devant le café où nous étions

attablés un régiment se met à passer, et avec le colonel par-

devant sur son cheval, et même qu’il avait l’air bien gentil et ri-

chement gaillard, le colonel ! Moi, je ne fis qu’un bond

d’enthousiasme.

« J’ vais voir si c’est ainsi ! que je crie à Arthur, et me voici

parti à m’engager, et au pas de course encore.

– T’es rien c… Ferdinand ! » qu’il me crie, lui Arthur en re-

tour, vexé sans aucun doute par l’effet de mon héroïsme sur tout

le monde qui nous regardait.

Ça m’a un peu froissé qu’il prenne la chose ainsi, mais ça

m’a pas arrêté. J’étais au pas. « J’y suis, j’y reste ! » que je me

dis.

« On verra bien, eh navet ! » que j’ai même encore eu le

temps de lui crier avant qu’on tourne la rue avec le régiment

derrière le colonel et sa musique. Ça s’est fait exactement ainsi.

Alors on a marché longtemps. Y en avait plus qu’il y en

avait encore des rues, et puis dedans des civils et leurs femmes

qui nous poussaient des encouragements, et qui lançaient des

fleurs, des terrasses, devant les gares, des pleines églises. Il y en

– 7 –

avait des patriotes ! Et puis il s’est mis à y en avoir moins des patriotes… La pluie est tombée, et puis encore de moins en

moins et puis plus du tout d’encouragements, plus un seul, sur

la route.

Nous n’étions donc plus rien qu’entre nous ? Les uns der-

rière les autres ? La musique s’est arrêtée. « En résumé, que je

me suis dit alors, quand j’ai vu comment ça tournait, c’est plus

drôle ! C’est tout à recommencer ! » J’allais m’en aller. Mais

trop tard ! Ils avaient refermé la porte en douce derrière nous

les civils. On était faits, comme des rats.

– 8 –

Une fois qu’on y est, on y est bien. Ils nous firent monter à cheval et puis au bout de deux mois qu’on était là-dessus, remis

à pied. Peut-être à cause que ça coûtait trop cher. Enfin, un ma-

tin, le colonel cherchait sa monture, son ordonnance était parti

avec, on ne savait où, dans un petit endroit sans doute où les

balles passaient moins facilement qu’au milieu de la route. Car

c’est là précisément qu’on avait fini par se mettre, le colonel et

moi, au beau milieu de la route, moi tenant son registre où il

inscrivait des ordres.

Tout au loin sur la chaussée, aussi loin qu’on pouvait voir,

il y avait deux points noirs, au milieu, comme nous, mais c’était

deux Allemands bien occupés à tirer depuis un bon quart

d’heure.

Lui, notre colonel, savait peut-être pourquoi ces deux gens-

là tiraient, les Allemands aussi peut-être qu’ils savaient, mais

moi, vraiment, je savais pas. Aussi loin que je cherchais dans ma

mémoire, je ne leur avais rien fait aux Allemands. J’avais tou-

jours été bien aimable et bien poli avec eux. Je les connaissais

un peu les Allemands, j’avais même été à l’école chez eux, étant

petit, aux environs de Hanovre. J’avais parlé leur langue. C’était

alors une masse de petits crétins gueulards avec des yeux pâles

et furtifs comme ceux des loups ; on allait toucher ensemble les

filles après l’école dans les bois d’alentour, où on tirait aussi à

l’arbalète et au pistolet qu’on achetait même quatre marks. On

buvait de la bière sucrée. Mais de là à nous tirer maintenant

dans le coffret, sans même venir nous parler d’abord et en plein

milieu de la route, il y avait de la marge et même un abîme.

Trop de différence.

– 9 –

La guerre en somme c’était tout ce qu’on ne comprenait

pas. Ça ne pouvait pas continuer.

Il s’était donc passé dans ces gens-là quelque chose

d’extraordinaire ? Que je ne ressentais, moi, pas du tout. J’avais

pas dû m’en apercevoir…

Mes sentiments toujours n’avaient pas changé à leur égard.

J’avais comme envie malgré tout d’essayer de comprendre leur

brutalité, mais plus encore j’avais envie de m’en aller, énormé-

ment, absolument, tellement tout cela m’apparaissait soudain

comme l’effet d’une formidable erreur.

« Dans une histoire pareille, il n’y a rien à faire, il n’y a qu’à

foutre le camp », que je me disais, après tout…

Au-dessus de nos têtes, à deux millimètres, à un millimètre

peut-être des tempes, venaient vibrer l’un derrière l’autre ces

longs fils d’acier tentants que tracent les balles qui veulent vous

tuer, dans l’air chaud d’été.

Jamais je ne m’étais senti aussi inutile parmi toutes ces

balles et les lumières de ce soleil. Une immense, universelle

moquerie.

Je n’avais que vingt ans d’âge à ce moment-là. Fermes dé-

sertes au loin, des églises vides et ouvertes, comme si les pay-

sans étaient partis de ces hameaux pour la journée, tous, pour

une fête à l’autre bout du canton, et qu’ils nous eussent laissé en

confiance tout ce qu’ils possédaient, leur campagne, les char-

rettes, brancards en l’air, leurs champs, leurs enclos, la route,

les arbres et même les vaches, un chien avec sa chaîne, tout

quoi. Pour qu’on se trouve bien tranquilles à faire ce qu’on vou-

drait pendant leur absence. Ça avait l’air gentil de leur part.

« Tout de même, s’ils n’étaient pas ailleurs ! – que je me disais –

s’il y avait encore eu du monde par ici, on ne se serait sûrement

pas conduits de cette ignoble façon ! Aussi mal ! On aurait pas

osé devant eux ! Mais, il n’y avait plus personne pour nous sur-

– 10 –

veiller ! Plus que nous, comme des mariés qui font des cochonneries quand tout le monde est parti. »

Je me pensais aussi (derrière un arbre) que j’aurais bien

voulu le voir ici moi, le Déroulède dont on m’avait tant parlé,

m’expliquer comment qu’il faisait, lui, quand il prenait une balle

en plein bidon.

Ces Allemands accroupis sur la route, têtus et tirailleurs, ti-

raient mal, mais ils semblaient avoir des balles à en revendre,

des pleins magasins sans doute. La guerre décidément, n’était

pas terminée ! Notre colonel, il faut dire ce qui est, manifestait

une bravoure stupéfiante ! Il se promenait au beau milieu de la

chaussée et puis de long en large parmi les trajectoires aussi

simplement que s’il avait attendu un ami sur le quai de la gare,

un peu impatient seulement.

Moi d’abord la campagne, faut que je le dise tout de suite,

j’ai jamais pu la sentir, je l’ai toujours trouvée triste, avec ses

bourbiers qui n’en finissent pas, ses maisons où les gens n’y

sont jamais et ses chemins qui ne vont nulle part. Mais quand

on y ajoute la guerre en plus, c’est à pas y tenir. Le vent s’était

levé, brutal, de chaque côté des talus, les peupliers mêlaient

leurs rafales de feuilles aux petits bruits secs qui venaient de là-

bas sur nous. Ces soldats inconnus nous rataient sans cesse,

mais tout en nous entourant de mille morts, on s’en trouvait

comme habillés. Je n’osais plus remuer.

Le colonel, c’était donc un monstre ! À présent, j’en étais

assuré, pire qu’un chien, il n’imaginait pas son trépas ! Je con-

çus en même temps qu’il devait y en avoir beaucoup des comme

lui dans notre armée, des braves, et puis tout autant sans doute

dans l’armée d’en face. Qui savait combien ? Un, deux, plusieurs

millions peut-être en tout ? Dès lors ma frousse devint panique.

Avec des êtres semblables, cette imbécillité infernale pouvait

continuer indéfiniment… Pourquoi s’arrêteraient-ils ? Jamais je

n’avais senti plus implacable la sentence des hommes et des

choses.

– 11 –

Serais-je donc le seul lâche sur la terre ? pensais-je. Et avec quel effroi !… Perdu parmi deux millions de fous héroïques et

déchaînés et armés jusqu’aux cheveux ? Avec casques, sans

casques, sans chevaux, sur motos, hurlants, en autos, sifflants,

tirailleurs, comploteurs, volants, à genoux, creusant, se défilant,

caracolant dans les sentiers, pétaradant, enfermés sur la terre,

comme dans un cabanon, pour y tout détruire, Allemagne,

France et Continents, tout ce qui respire, détruire, plus enragés

que les chiens, adorant leur rage (ce que les chiens ne font pas),

cent, mille fois plus enragés que mille chiens et tellement plus

vicieux ! Nous étions jolis ! Décidément, je le concevais, je

m’étais embarqué dans une croisade apocalyptique.

On est puceau de l’Horreur comme on l’est de la volupté.

Comment aurais-je pu me douter moi de cette horreur en quit-

tant la place Clichy ? Qui aurait pu prévoir avant d’entrer vrai-

ment dans la guerre, tout ce que contenait la sale âme héroïque

et fainéante des hommes ? À présent, j’étais pris dans cette fuite

en masse, vers le meurtre en commun, vers le feu… Ça venait

des profondeurs et c’était arrivé.

Le colonel ne bronchait toujours pas, je le regardais rece-

voir, sur le talus, des petites lettres du général qu’il déchirait en-

suite menu, les ayant lues sans hâte, entre les balles. Dans au-

cune d’elles, il n’y avait donc l’ordre d’arrêter net cette abomina-

tion ? On ne lui disait donc pas d’en haut qu’il y avait méprise ?

Abominable erreur ? Maldonne ? Qu’on s’était trompé ? Que

c’était des manœuvres pour rire qu’on avait voulu faire, et pas

des assassinats ! Mais non ! « Continuez, colonel, vous êtes dans

la bonne voie ! » Voilà sans doute ce que lui écrivait le général

des Entrayes, de la division, notre chef à tous, dont il recevait

une enveloppe chaque cinq minutes, par un agent de la liaison,

que la peur rendait chaque fois un peu plus vert et foireux. J’en

aurais fait mon frère peureux de ce garçon-là ! Mais on n’avait

pas le temps de fraterniser non plus.

– 12 –

Donc pas d’erreur ? Ce qu’on faisait à se tirer dessus,

comme ça, sans même se voir, n’était pas défendu ! Cela faisait

partie des choses qu’on peut faire sans mériter une bonne en-

gueulade. C’était même reconnu, encouragé sans doute par les

gens sérieux, comme le tirage au sort, les fiançailles, la chasse à

courre !… Rien à dire. Je venais de découvrir d’un coup la

guerre tout entière. J’étais dépucelé. Faut être à peu près seul

devant elle comme je l’étais à ce moment-là pour bien la voir la

vache, en face et de profil. On venait d’allumer la guerre entre

nous et ceux d’en face, et à présent ça brûlait ! Comme le cou-

rant entre les deux charbons, dans la lampe à arc. Et il n’était

pas près de s’éteindre le charbon ! On y passerait tous, le colonel

comme les autres, tout mariole qu’il semblait être et sa carne ne

ferait pas plus de rôti que la mienne quand le courant d’en face

lui passerait entre les deux épaules.

Il y a bien des façons d’être condamné à mort ! combien

n’aurais-je pas donné à ce moment-là pour être en prison au

lieu d’être ici, moi crétin ! Pour avoir, par exemple, quand c’était

si facile, prévoyant, volé quelque chose, quelque part, quand il

en était temps encore. On ne pense à rien ! De la prison, on en

sort vivant, pas de la guerre. Tout le reste, c’est des mots.

Si seulement j’avais encore eu le temps, mais je ne l’avais

plus ! Il n’y avait plus rien à voler ! Comme il ferait bon dans

une petite prison pépère, que je me disais, où les balles ne pas-

sent pas ! Ne passent jamais ! J’en connaissais une toute prête,

au soleil, au chaud ! Dans un rêve, celle de Saint-Germain préci-

sément, si proche de la forêt, je la connaissais bien, je passais

souvent par là, autrefois. Comme on change ! J’étais un enfant

alors, elle me faisait peur la prison. C’est que je ne connaissais

pas encore les hommes. Je ne croirai plus jamais à ce qu’ils di-

sent, à ce qu’ils pensent. C’est des hommes et d’eux seulement

qu’il faut avoir peur, toujours.

Combien de temps faudrait-il qu’il dure leur délire, pour

qu’ils s’arrêtent épuisés, enfin, ces monstres ? Combien de

– 13 –

temps un accès comme celui-ci peut-il bien durer ? Des mois ?

Des années ? Combien ? Peut-être jusqu’à la mort de tout le

monde, de tous les fous ? Jusqu’au dernier ? Et puisque les évé-

nements prenaient ce tour désespéré je me décidais à risquer le

tout pour le tout, à tenter la dernière démarche, la suprême, es-

sayer, moi, tout seul, d’arrêter la guerre ! Au moins dans ce

coin-là où j’étais.

Le colonel déambulait à deux pas. J’allais lui parler. Jamais

je ne l’avais fait. C’était le moment d’oser. Là où nous en étions

il n’y avait presque plus rien à perdre. « Qu’est-ce que vous vou-

lez ? » me demanderait-il, j’imaginais, très surpris bien sûr par

mon audacieuse interruption. Je lui expliquerais alors les

choses telles que je les concevais. On verrait ce qu’il en pensait,

lui. Le tout c’est qu’on s’explique dans la vie. À deux on y arrive

mieux que tout seul.

J’allais faire cette démarche décisive quand, à l’instant

même, arriva vers nous au pas de gymnastique, fourbu, dégin-

gandé, un cavalier à pied (comme on disait alors) avec son

casque renversé à la main, comme Bélisaire, et puis tremblant et

bien souillé de boue, le visage plus verdâtre encore que celui de

l’autre agent de liaison. Il bredouillait et semblait éprouver

comme un mal inouï, ce cavalier, à sortir d’un tombeau et qu’il

en avait tout mal au cœur. Il n’aimait donc pas les balles ce fan-

tôme lui non plus ? Les prévoyait-il comme moi ?

« Qu’est-ce que c’est ? » l’arrêta net le colonel, brutal, dé-

rangé, en jetant dessus ce revenant une espèce de regard en

acier.

De le voir ainsi cet ignoble cavalier dans une tenue aussi

peu réglementaire, et tout foirant d’émotion, ça le courrouçait

fort notre colonel. Il n’aimait pas cela du tout la peur. C’était

évident. Et puis ce casque à la main surtout, comme un chapeau

melon, achevait de faire joliment mal dans notre régiment

d’attaque, un régiment qui s’élançait dans la guerre. Il avait l’air

de la saluer lui, ce cavalier à pied, la guerre, en entrant.

– 14 –

Sous ce regard d’opprobre, le messager vacillant se remit

au « garde-à-vous », les petits doigts sur la couture du pantalon,

comme il se doit dans ces cas-là. Il oscillait ainsi, raidi, sur le ta-

lus, la transpiration lui coulant le long de la jugulaire, et ses mâ-

choires tremblaient si fort qu’il en poussait des petits cris avor-

tés, tel un petit chien qui rêve. On ne pouvait démêler s’il voulait

nous parler ou bien s’il pleurait.

Nos Allemands accroupis au fin bout de la route venaient

justement de changer d’instrument. C’est à la mitrailleuse qu’ils

poursuivaient à présent leurs sottises ; ils en craquaient comme

de gros paquets d’allumettes et tout autour de nous venaient vo-

ler des essaims de balles rageuses, pointilleuses comme des

guêpes.

L’homme arriva tout de même à sortir de sa bouche

quelque chose d’articulé.

« Le maréchal des logis Barousse vient d’être tué, mon co-

lonel, qu’il dit tout d’un trait.

– Et alors ?

– Il a été tué en allant chercher le fourgon à pain sur la

route des Étrapes, mon colonel !

– Et alors ?

– Il a été éclaté par un obus !

– Et alors, nom de Dieu !

– Et voilà ! Mon colonel…

– C’est tout ?

– Oui, c’est tout, mon colonel.

– Et le pain ? » demanda le colonel.

– 15 –

Ce fut la fin de ce dialogue parce que je me souviens bien

qu’il a eu le temps de dire tout juste : « Et le pain ? » Et puis ce

fut tout. Après ça, rien que du feu et puis du bruit avec. Mais

alors un de ces bruits comme on ne croirait jamais qu’il en

existe. On en a eu tellement plein les yeux, les oreilles, le nez, la

bouche, tout de suite, du bruit, que je croyais bien que c’était fi-

ni ; que j’étais devenu du feu et du bruit moi-même.

Et puis non, le feu est parti, le bruit est resté longtemps

dans ma tête, et puis les bras et les jambes qui tremblaient

comme si quelqu’un vous les secouait de par-derrière. Ils

avaient l’air de me quitter et puis ils me sont restés quand

même mes membres. Dans la fumée qui piqua les yeux encore

pendant longtemps, l’odeur pointue de la poudre et du soufre

nous restait comme pour tuer les punaises et les puces de la

terre entière.

Tout de suite après ça, j’ai pensé au maréchal des logis Ba-

rousse qui venait d’éclater comme l’autre nous l’avait appris.

C’était une bonne nouvelle. Tant mieux ! que je pensais tout de

suite ainsi : « C’est une bien grande charogne en moins dans le

régiment ! » Il avait voulu me faire passer au Conseil pour une

boîte de conserve. « Chacun sa guerre ! » que je me dis. De ce

côté-là, faut en convenir, de temps en temps, elle avait l’air de

servir à quelque chose la guerre ! J’en connaissais bien encore

trois ou quatre dans le régiment, de sacrés ordures que j’aurais

aidés bien volontiers à trouver un obus comme Barousse.

Quant au colonel, lui, je ne lui voulais pas de mal. Lui pour-

tant aussi il était mort. Je ne le vis plus, tout d’abord. C’est qu’il

avait été déporté sur le talus, allongé sur le flanc par l’explosion

et projeté jusque dans les bras du cavalier à pied, le messager,

fini lui aussi. Ils s’embrassaient tous les deux pour le moment et

pour toujours. Mais le cavalier n’avait plus sa tête, rien qu’une

ouverture au-dessus du cou, avec du sang dedans qui mijotait

en glouglous comme de la confiture dans la marmite. Le colonel

avait son ventre ouvert, il en faisait une sale grimace. Ça avait

– 16 –

dû lui faire du mal ce coup-là au moment où c’était arrivé. Tant pis pour lui ! S’il était parti dès les premières balles, ça ne lui serait pas arrivé.

Toutes ces viandes saignaient énormément ensemble.

Des obus éclataient encore à la droite et à la gauche de la

scène.

J’ai quitté ces lieux sans insister, joliment heureux d’avoir

un aussi beau prétexte pour foutre le camp. J’en chantonnais

même un brin, en titubant, comme quand on a fini une bonne

partie de canotage et qu’on a les jambes un peu drôles. « Un

seul obus ! C’est vite arrangé les affaires tout de même avec un

seul obus », que je me disais. « Ah ! dis donc ! que je me répé-

tais tout le temps. Ah ! dis donc !… »

Il n’y avait plus personne au bout de la route. Les Alle-

mands étaient partis. Cependant, j’avais appris très vite ce coup-

là à ne plus marcher désormais que dans le profil des arbres.

J’avais hâte d’arriver au campement pour savoir s’il y en avait

d’autres au régiment qui avaient été tués en reconnaissance. Il

doit y avoir des bons trucs aussi, que je me disais encore, pour

se faire faire prisonnier !… Çà et là des morceaux de fumée âcre

s’accrochaient aux mottes. « Ils sont peut-être tous morts à

l’heure actuelle ? » que je me demandais. Puisqu’ils ne veulent

rien comprendre à rien, c’est ça qui serait avantageux et pra-

tique qu’ils soient tous tués très vite… Comme ça on en finirait

tout de suite… On rentrerait chez soi… On repasserait peut-être

place Clichy en triomphe… Un ou deux seulement qui survi-

vraient… Dans mon désir… Des gars gentils et bien balancés,

derrière le général, tous les autres seraient morts comme le co-

lon… Comme Barousse… comme Vanaille… (une autre vache)…

etc. On nous couvrirait de décorations, de fleurs, on passerait

sous l’Arc de Triomphe. On entrerait au restaurant, on vous ser-

virait sans payer, on paierait plus rien, jamais plus de la vie ! On

est les héros ! qu’on dirait au moment de la note… Des défen-

seurs de la Patrie ! Et ça suffirait !… On paierait avec des petits

– 17 –

drapeaux français !… La caissière refuserait même l’argent des héros et même elle vous en donnerait, avec des baisers quand

on passerait devant sa caisse. Ça vaudrait la peine de vivre. »

Je m’aperçus en fuyant que je saignais du bras, mais un

peu seulement, pas une blessure suffisante du tout, une écor-

chure. C’était à recommencer.

Il se remit à pleuvoir, les champs des Flandres bavaient

l’eau sale. Encore pendant longtemps je n’ai rencontré per-

sonne, rien que le vent et puis peu après le soleil. De temps en

temps, je ne savais d’où, une balle, comme ça, à travers le soleil

et l’air me cherchait, guillerette, entêtée à me tuer, dans cette

solitude, moi. Pourquoi ? Jamais plus, même si je vivais encore

cent ans, je ne me promènerais à la campagne. C’était juré.

En allant devant moi, je me souvenais de la cérémonie de la

veille. Dans un pré qu’elle avait eu lieu cette cérémonie, au re-

vers d’une colline ; le colonel avec sa grosse voix avait harangué

le régiment : « Haut les cœurs ! qu’il avait dit… Haut les cœurs !

et vive la France ! » Quand on a pas d’imagination, mourir c’est

peu de chose, quand on en a, mourir c’est trop. Voilà mon avis.

Jamais je n’avais compris tant de choses à la fois.

Le colonel n’avait jamais eu d’imagination lui. Tout son

malheur à cet homme était venu de là, le nôtre surtout. Étais-je

donc le seul à avoir l’imagination de la mort dans ce régiment ?

Je préférais la mienne de mort, tardive… Dans vingt ans…

Trente ans… Peut-être davantage, à celle qu’on me voulait de

suite, à bouffer de la boue des Flandres, à pleine bouche, plus

que la bouche même, fendue jusqu’aux oreilles, par un éclat. On

a bien le droit d’avoir une opinion sur sa propre mort. Mais

alors où aller ? Droit devant moi ? Le dos à l’ennemi. Si les gen-

darmes ainsi, m’avaient pincé en vadrouille, je crois bien que

mon compte eût été bon. On m’aurait jugé le soir même, très

vite, à la bonne franquette, dans une classe d’école licenciée. Il y

en avait beaucoup des vides des classes, partout où nous pas-

sions. On aurait joué avec moi à la justice comme on joue quand

– 18 –

le maître est parti. Les gradés sur l’estrade, assis, moi debout, menottes aux mains devant les petits pupitres. Au matin, on

m’aurait fusillé : douze balles, plus une. Alors ?

Et je repensais encore au colonel, brave comme il était cet

homme-là, avec sa cuirasse, son casque et ses moustaches, on

l’aurait montré se promenant comme je l’avais vu moi, sous les

balles et les obus, dans un music-hall, c’était un spectacle à

remplir l’AlhambraN5 d’alors, il aurait éclipsé Fragson, dans

l’époque dont je vous parle une formidable vedette, cependant.

Voilà ce que je pensais moi. Bas les cœurs ! que je pensais moi.

Après des heures et des heures de marche furtive et pru-

dente, j’aperçus enfin nos soldats devant un hameau de fermes.

C’était un avant-poste à nous. Celui d’un escadron qui était logé

par là. Pas un tué chez eux, qu’on m’annonça. Tous vivants ! Et

moi qui possédais la grande nouvelle : « Le colonel est mort ! »

que je leur criai, dès que je fus assez près du poste. « C’est pas

les colonels qui manquent ! » que me répondit le brigadier Pis-

til, du tac au tac, qu’était justement de garde lui aussi et même

de corvée.

« Et en attendant qu’on le remplace le colonel, va donc, eh

carotte, toujours à la distribution de bidoche avec Empouille et

Kerdoncuff et puis, prenez deux sacs chacun, c’est derrière

l’église que ça se passe… Qu’on voit là-bas… Et puis vous faites

pas refiler encore rien que les os comme hier, et puis tâchez de

vous démerder pour être de retour à l’escouade avant la nuit, sa-

lopards ! »

On a repris la route tous les trois donc.

« Je leur raconterai plus rien à l’avenir ! » que je me disais,

vexé. Je voyais bien que c’était pas la peine de leur rien raconter

à ces gens-là, qu’un drame comme j’en avais vu un, c’était perdu

tout simplement pour des dégueulasses pareils ! qu’il était trop

tard pour que ça intéresse encore. Et dire que huit jours plus tôt

on en aurait mis sûrement quatre colonnes dans les journaux et

– 19 –

ma photographie pour la mort d’un colonel comme c’était arri-vé. Des abrutis.

C’était donc dans une prairie d’août qu’on distribuait toute

la viande pour le régiment, – ombrée de cerisiers et brûlée déjà

par la fin d’été. Sur des sacs et des toiles de tentes largement

étendues et sur l’herbe même, il y en avait pour des kilos et des

kilos de tripes étalées, de gras en flocons jaunes et pâles, des

moutons éventrés avec leurs organes en pagaïe, suintant en

ruisselets ingénieux dans la verdure d’alentour, un bœuf entier

sectionné en deux, pendu à l’arbre, et sur lequel s’escrimaient

encore en jurant les quatre bouchers du régiment pour lui tirer

des morceaux d’abattis. On s’engueulait ferme entre escouades à

propos de graisses, et de rognons surtout, au milieu des

mouches comme on en voit que dans ces moments-là, impor-

tantes et musicales comme des petits oiseaux.

Et puis du sang encore et partout, à travers l’herbe, en

flaques molles et confluentes qui cherchaient la bonne pente.

On tuait le dernier cochon quelques pas plus loin. Déjà quatre

hommes et un boucher se disputaient certaines tripes à venir.

« C’est toi eh vendu ! qui l’as étouffé hier l’aloyau !… »

J’ai eu le temps encore de jeter deux ou trois regards sur ce

différend alimentaire, tout en m’appuyant contre un arbre et j’ai

dû céder à une immense envie de vomir, et pas qu’un peu,

jusqu’à l’évanouissement.

On m’a bien ramené jusqu’au cantonnement sur une ci-

vière, mais non sans profiter de l’occasion pour me barboter

mes deux sacs en toile cachou.

Je me suis réveillé dans une autre engueulade du brigadier.

La guerre ne passait pas.

– 20 –

Tout arrive et ce fut à mon tour de devenir brigadier vers la fin de ce même mois d’août. On m’envoyait souvent avec cinq

hommes, en liaison, aux ordres du général des Entrayes. Ce chef

était petit de taille, silencieux, et ne paraissait à première vue ni

cruel, ni héroïque. Mais il fallait se méfier… Il semblait préférer

par-dessus tout ses bonnes aises. Il y pensait même sans arrêt à

ses aises et bien que nous fussions occupés à battre en retraite

depuis plus d’un mois, il engueulait tout le monde quand même

si son ordonnance ne lui trouvait pas dès l’arrivée à l’étape, dans

chaque nouveau cantonnement, un lit bien propre et une cui-

sine aménagée à la moderne.

Au chef d’État-major, avec ses quatre galons, ce souci de

confort donnait bien du boulot. Les exigences ménagères du gé-

néral des Entrayes l’agaçaient. Surtout que lui, jaune, gastri-

tique au possible et constipé, n’était nullement porté sur la

nourriture. Il lui fallait quand même manger ses œufs à la coque

à la table du général et recevoir en cette occasion ses doléances.

On est militaire ou on ne l’est pas. Toutefois, je n’arrivais pas à

le plaindre parce que c’était un bien grand saligaud comme offi-

cier. Faut en juger. Quand nous avions donc traîné jusqu’au soir

de chemins en collines et de luzernes en carottes, on finissait

tout de même par s’arrêter pour que notre général puisse cou-

cher quelque part. On lui cherchait, et on lui trouvait un village

calme, bien à l’abri, où les troupes ne campaient pas encore et

s’il y en avait déjà dans le village des troupes, elles décampaient

en vitesse, on les foutait à la porte, tout simplement ; à la belle

étoile, même si elles avaient déjà formé les faisceaux.

Le village c’était réservé rien que pour l’État-major, ses

chevaux, ses cantines, ses valises, et aussi pour ce saligaud de

– 21 –

commandant. Il s’appelait Pinçon ce salaud là, le commandant Pinçon. J’espère qu’à l’heure actuelle il est bien crevé (et pas

d’une mort pépère). Mais à ce moment-là, dont je parle, il était

encore salement vivant le Pinçon. Il nous réunissait chaque soir

les hommes de la liaison et puis alors il nous engueulait un bon

coup pour nous remettre dans la ligne et pour essayer de réveil-

ler nos ardeurs. Il nous envoyait à tous les diables, nous qui

avions traîné toute la journée derrière le général. Pied à terre ! À

cheval ! Repied à terre ! Comme ça à lui porter ses ordres, de-ci,

de-là. On aurait aussi bien fait de nous noyer quand c’était fini.

C’eût été plus pratique pour tout le monde.

« Allez-vous-en tous ! Allez rejoindre vos régiments ! Et vi-

vement ! qu’il gueulait.

– Où qu’il est le régiment, mon commandant ? qu’on de-

mandait nous…

– Il est à Barbagny.

– Où que c’est Barbagny ?

– C’est par là ! »

Par là, où il montrait, il n’y avait rien que la nuit, comme

partout d’ailleurs, une nuit énorme qui bouffait la route à deux

pas de nous et même qu’il n’en sortait du noir qu’un petit bout

de route grand comme la langue.

Allez donc le chercher son Barbagny dans la fin d’un

monde ! Il aurait fallu qu’on sacrifiât pour le retrouver son Bar-

bagny au moins un escadron tout entier ! Et encore un escadron

de braves ! Et moi qui n’étais point brave et qui ne voyais pas du

tout pourquoi je l’aurais été brave, j’avais évidemment encore

moins envie que personne de retrouver son Barbagny, dont il

nous parlait d’ailleurs lui-même absolument au hasard. C’était

comme si on avait essayé en m’engueulant très fort de me don-

ner l’envie d’aller me suicider. Ces choses-là on les a ou on ne

les a pas.

– 22 –

De toute cette obscurité si épaisse qu’il vous semblait qu’on ne reverrait plus son bras dès qu’on l’étendait un peu plus loin

que l’épaule, je ne savais qu’une chose, mais cela alors tout à fait

certainement, c’est qu’elle contenait des volontés homicides

énormes et sans nombre.

Cette gueule d’État-major n’avait de cesse dès le soir reve-

nu de nous expédier au trépas et ça le prenait souvent dès le

coucher du soleil. On luttait un peu avec lui à coups d’inertie, on

s’obstinait à ne pas le comprendre, on s’accrochait au canton-

nement pépère tant bien que mal, tant qu’on pouvait, mais enfin

quand on ne voyait plus les arbres, à la fin, il fallait consentir

tout de même à s’en aller mourir un peu ; le dîner du général

était prêt.

Tout se passait alors à partir de ce moment-là, selon les ha-

sards. Tantôt on le trouvait et tantôt on ne le trouvait pas le ré-

giment et son Barbagny. C’était surtout par erreur qu’on les re-

trouvait parce que les sentinelles de l’escadron de garde tiraient

sur nous en arrivant. On se faisait reconnaître ainsi forcément

et on achevait presque toujours la nuit en corvées de toutes na-

tures, à porter beaucoup de ballots d’avoine et des seaux d’eau

en masse, à se faire engueuler jusqu’à en être étourdi en plus du

sommeil.

Au matin on repartait, groupe de la liaison, tous les cinq

pour le quartier du général des Entrayes, pour continuer la

guerre.

Mais la plupart du temps on ne le trouvait pas le régiment

et on attendait seulement le jour en cerclant autour des villages

sur les chemins inconnus, à la lisière des hameaux évacués, et

les taillis sournois, on évitait tout ça autant qu’on le pouvait à

cause des patrouilles allemandes. Il fallait bien être quelque part

cependant en attendant le matin, quelque part dans la nuit. On

ne pouvait pas éviter tout. Depuis ce temps-là, je sais ce que

doivent éprouver les lapins en garenne.

– 23 –

Ça vient drôlement la pitié. Si on avait dit au commandant

Pinçon qu’il n’était qu’un sale assassin lâche, on lui aurait fait

un plaisir énorme, celui de nous faire fusiller, séance tenante,

par le capitaine de gendarmerie, qui ne le quittait jamais d’une

semelle et qui, lui, ne pensait précisément qu’à cela. C’est pas

aux Allemands qu’il en voulait, le capitaine de gendarmerie.

Nous dûmes donc courir les embuscades pendant des nuits

et des nuits imbéciles qui se suivaient, rien qu’avec l’espérance

de moins en moins raisonnable d’en revenir et celle-là seule-

ment et aussi que si on en revenait qu’on n’oublierait jamais,

absolument jamais, qu’on avait découvert sur la terre un

homme bâti comme vous et moi, mais bien plus charognard que

les crocodiles et les requins qui passent entre deux eaux la

gueule ouverte autour des bateaux d’ordures et de viandes pour-

ries qu’on va leur déverser au large, à La Havane.

La grande défaite, en tout, c’est d’oublier, et surtout ce qui

vous a fait crever, et de crever sans comprendre jamais jusqu’à

quel point les hommes sont vaches. Quand on sera au bord du

trou faudra pas faire les malins nous autres, mais faudra pas

oublier non plus, faudra raconter tout sans changer un mot, de

ce qu’on a vu de plus vicieux chez les hommes et puis poser sa

chique et puis descendre. Ça suffit comme boulot pour une vie

tout entière.

Je l’aurais bien donné aux requins à bouffer moi, le com-

mandant Pinçon, et puis son gendarme avec, pour leur ap-

prendre à vivre ; et puis mon cheval aussi en même temps pour

qu’il ne souffre plus, parce qu’il n’en avait plus de dos ce grand

malheureux, tellement qu’il avait mal, rien que deux plaques de

chair qui lui restaient à la place, sous la selle, larges comme mes

deux mains et suintantes, à vif, avec des grandes traînées de pus

qui lui coulaient par les bords de la couverture jusqu’aux jarrets.

Il fallait cependant trotter là-dessus, un, deux… Il s’en tortillait

de trotter. Mais les chevaux c’est encore bien plus patient que

des hommes. Il ondulait en trottant. On ne pouvait plus le lais-

– 24 –

ser qu’au grand air. Dans les granges, à cause de l’odeur qui lui sortait des blessures, ça sentait si fort, qu’on en restait suffoqué.

En montant dessus son dos, ça lui faisait si mal qu’il se courbait,

comme gentiment, et le ventre lui en arrivait alors aux genoux.

Ainsi on aurait dit qu’on grimpait sur un âne. C’était plus com-

mode ainsi, faut l’avouer. On était bien fatigués nous-mêmes,

avec tout ce qu’on supportait en aciers sur la tête et sur les

épaules.

Le général des Entrayes, dans la maison réservée, attendait

son dîner. Sa table était mise, la lampe à sa place.

« Foutez-moi tous le camp, nom de Dieu, nous sommait

une fois de plus le Pinçon, en nous balançant sa lanterne à hau-

teur du nez. On va se mettre à table ! Je ne vous le répéterai

plus ! Vont-ils s’en aller ces charognes ! » qu’il hurlait même. Il

en reprenait, de rage, à nous envoyer crever ainsi, ce diaphane,

quelques couleurs aux joues.

Quelquefois le cuisinier du général nous repassait avant

qu’on parte un petit morceau, il en avait de trop à bouffer le gé-

néral, puisqu’il touchait d’après le règlement quarante rations

pour lui tout seul ! Il n’était plus jeune cet homme-là. Il devait

même être tout près de la retraite. Il pliait aussi des genoux en

marchant. Il devait se teindre les moustaches.

Ses artères, aux tempes, cela se voyait bien à la lampe,

quand on s’en allait, dessinaient des méandres comme la Seine

à la sortie de Paris. Ses filles étaient grandes, disait-on, pas ma-

riées, et comme lui, pas riches. C’était peut-être à cause de ces

souvenirs-là qu’il avait tant l’air vétillard et grognon, comme un

vieux chien qu’on aurait dérangé dans ses habitudes et qui es-

saye de retrouver son panier à coussin partout où on veut bien

lui ouvrir la porte.

Il aimait les beaux jardins et les rosiers, il n’en ratait pas

une, de roseraie, partout où nous passions. Personne comme les

généraux pour aimer les rosiers. C’est connu.

– 25 –

Tout de même on se mettait en route. Le boulot c’était pour les faire passer au trot les canards. Ils avaient peur de bouger à

cause des plaies d’abord et puis ils avaient peur de nous et de la

nuit aussi, ils avaient peur de tout, quoi ! Nous aussi ! Dix fois

on s’en retournait pour lui redemander la route au comman-

dant. Dix fois qu’il nous traitait de fainéants et de tire-au-cul

dégueulasses. À coups d’éperons enfin on franchissait le dernier

poste de garde, on leur passait le mot aux plantons et puis on

plongeait d’un coup dans la sale aventure, dans les ténèbres de

ces pays à personne.

À force de déambuler d’un bord de l’ombre à l’autre, on fi-

nissait par s’y reconnaître un petit peu, qu’on croyait du

moins… Dès qu’un nuage semblait plus clair qu’un autre on se

disait qu’on avait vu quelque chose… Mais devant soi, il n’y avait

de sûr que l’écho allant et venant, l’écho du bruit que faisaient

les chevaux en trottant, un bruit qui vous étouffe, énorme, tel-

lement qu’on en veut pas. Ils avaient l’air de trotter jusqu’au

ciel, d’appeler tout ce qu’il y avait sur la terre les chevaux, pour

nous faire massacrer. On aurait pu faire ça d’ailleurs d’une seule

main, avec une carabine, il suffisait de l’appuyer en nous atten-

dant, le long d’un arbre. Je me disais toujours que la première

lumière qu’on verrait ce serait celle du coup de fusil de la fin.

Depuis quatre semaines qu’elle durait, la guerre, on était

devenus si fatigués, si malheureux, que j’en avais perdu, à force

de fatigue, un peu de ma peur en route. La torture d’être tracas-

sés jour et nuit par ces gens, les gradés, les petits surtout, plus

abrutis, plus mesquins et plus haineux encore que d’habitude,

ça finit par faire hésiter les plus entêtés, à vivre encore.

Ah ! l’envie de s’en aller ! Pour dormir ! D’abord ! Et s’il n’y

a plus vraiment moyen de partir pour dormir alors l’envie de

vivre s’en va toute seule. Tant qu’on y resterait en vie faudrait

avoir l’air de chercher le régiment.

Pour que dans le cerveau d’un couillon la pensée fasse un

tour, il faut qu’il lui arrive beaucoup de choses et des bien

– 26 –

cruelles. Celui qui m’avait fait penser pour la première fois de ma vie, vraiment penser, des idées pratiques et bien à moi,

c’était bien sûrement le commandant Pinçon, cette gueule de

torture. Je pensais donc à lui aussi fortement que je pouvais,

tout en brinquebalant, garni, croulant sous les armures, acces-

soire figurant dans cette incroyable affaire internationale, où je

m’étais embarqué d’enthousiasme… Je l’avoue.

Chaque mètre d’ombre devant nous était une promesse

nouvelle d’en finir et de crever, mais de quelle façon ? Il n’y

avait guère d’imprévu dans cette histoire que l’uniforme de

l’exécutant. Serait-ce un d’ici ? Ou bien un d’en face ?

Je ne lui avais rien fait, moi, à ce Pinçon ! À lui, pas plus

d’ailleurs qu’aux Allemands !… Avec sa tête de pêche pourrie,

ses quatre galons qui lui scintillaient partout de sa tête au nom-

bril, ses moustaches rêches et ses genoux aigus, et ses jumelles

qui lui pendaient au cou comme une cloche de vache, et sa carte

au 1/1000, donc ? Je me demandais quelle rage d’envoyer cre-

ver les autres le possédait celui-là ? Les autres qui n’avaient pas

de carte.

Nous quatre cavaliers sur la route nous faisions autant de

bruit qu’un demi-régiment. On devait nous entendre venir à

quatre heures de là ou bien c’est qu’on voulait pas nous en-

tendre. Cela demeurait possible… Peut-être qu’ils avaient peur

de nous les Allemands ? Qui sait ?

Un mois de sommeil sur chaque paupière voilà ce que nous

portions et autant derrière la tête, en plus de ces kilos de fer-

raille.

Ils s’exprimaient mal mes cavaliers d’escorte. Ils parlaient à

peine pour tout dire. C’étaient des garçons venus du fond de la

Bretagne pour le service et tout ce qu’ils savaient ne venait pas

de l’école, mais du régiment. Ce soir-là, j’avais essayé de

m’entretenir un peu du village de Barbagny avec celui qui était à

côté de moi et qui s’appelait Kersuzon.

– 27 –

« Dis donc, Kersuzon, que je lui dis, c’est les Ardennes ici tu sais… Tu ne vois rien toi loin devant nous ? Moi, je vois rien

du tout…

– C’est tout noir comme un cul », qu’il m’a répondu Kersu-

zon. Ça suffisait…

« Dis donc, t’as pas entendu parler de Barbagny toi dans la

journée ? Par où que c’était ? que je lui ai demandé encore.

– Non. »

Et voilà.

On ne l’a jamais trouvé le Barbagny. On a tourné sur nous-

mêmes seulement jusqu’au matin, jusqu’à un autre village, où

nous attendait l’homme aux jumelles. Son général prenait le pe-

tit café sous la tonnelle devant la maison du Maire quand nous

arrivâmes.

« Ah ! comme c’est beau la jeunesse, Pinçon ! » qu’il lui a

fait remarquer très haut à son chef d’État-major en nous voyant

passer, le vieux. Ceci dit, il se leva et partit faire un pipi et puis

encore un tour les mains derrière le dos, voûté. Il était très fati-

gué ce matin-là, m’a soufflé l’ordonnance, il avait mal dormi le

général, quelque chose qui le tracassait dans la vessie, qu’on ra-

contait.

Kersuzon me répondait toujours pareil quand je le ques-

tionnais la nuit, ça finissait par me distraire comme un tic. Il

m’a répété ça encore deux ou trois fois à propos du noir et du

cul et puis il est mort, tué qu’il a été, quelque temps plus tard,

en sortant d’un village, je m’en souviens bien, un village qu’on

avait pris pour un autre, par des Français qui nous avaient pris

pour des autres.

C’est même quelques jours après la mort de Kersuzon

qu’on a réfléchi et qu’on a trouvé un petit moyen, dont on était

bien content, pour ne plus se perdre dans la nuit.

– 28 –

Donc, on nous foutait à la porte du cantonnement. Bon.

Alors on disait plus rien. On ne rouspétait plus. « Allez-vous-

en ! qu’il faisait, comme d’habitude, la gueule en cire.

– Bien mon commandant ! »

Et nous voilà dès lors partis du côté du canon et sans se

faire prier tous les cinq. On aurait dit qu’on allait aux cerises.

C’était bien vallonné de ce côté-là. C’était la Meuse, avec ses col-

lines, avec des vignes dessus, du raisin pas encore mûr et

l’automne, et des villages en bois bien séchés par trois mois

d’été, donc qui brûlaient facilement.

On avait remarqué ça nous autres, une nuit qu’on savait

plus du tout où aller. Un village brûlait toujours du côté du ca-

non. On en approchait pas beaucoup, pas de trop, on le regar-

dait seulement d’assez loin le village, en spectateurs pourrait-on

dire, à dix, douze kilomètres par exemple. Et tous les soirs en-

suite vers cette époque là, bien des villages se sont mis à flamber

à l’horizon, ça se répétait, on en était entourés, comme par un

très grand cercle d’une drôle de fête de tous ces pays-là qui brû-

laient, devant soi et des deux côtés, avec des flammes qui mon-

taient et léchaient les nuages.

On voyait tout y passer dans les flammes, les églises, les

granges, les unes après les autres, les meules qui donnaient des

flammes plus animées, plus hautes que le reste, et puis les

poutres qui se redressaient tout droit dans la nuit avec des

barbes de flammèches avant de chuter dans la lumière.

Ça se remarque bien comment que ça brûle un village,

même à vingt kilomètres. C’était gai. Un petit hameau de rien

du tout qu’on apercevait même pas pendant la journée, au fond

d’une moche petite campagne, eh bien, on a pas idée la nuit,

quand il brûle, de l’effet qu’il peut faire ! On dirait Notre-Dame !

Ça dure bien toute une nuit à brûler un village, même un petit, à

la fin on dirait une fleur énorme, puis, rien qu’un bouton, puis

plus rien.

– 29 –

Ça fume et alors c’est le matin.

Les chevaux qu’on laissait tout sellés, dans les champs à cô-

té de nous, ne bougeaient pas. Nous, on allait roupiller dans

l’herbe, sauf un, qui prenait la garde, à son tour, forcément.

Mais quand on a des feux à regarder la nuit passe bien mieux,

c’est plus rien à endurer, c’est plus de la solitude.

Malheureux qu’ils n’ont pas duré les villages… Au bout

d’un mois, dans ce canton-là, il n’y en avait déjà plus. Les forêts,

on a tiré dessus aussi, au canon. Elles n’ont pas existé huit jours

les forêts. Ça fait encore des beaux feux les forêts, mais ça dure à

peine.

Après ce temps-là, les convois d’artillerie prirent toutes les

routes dans un sens et les civils qui se sauvaient, dans l’autre.

En somme, on ne pouvait plus, nous, ni aller, ni revenir ;

fallait rester où on était.

On faisait queue pour aller crever. Le général même ne

trouvait plus de campements sans soldats. Nous finîmes par

coucher tous en pleins champs, général ou pas. Ceux qui avaient

encore un peu de cœur l’ont perdu. C’est à partir de ces mois-là

qu’on a commencé à fusiller des troupiers pour leur remonter le

moral, par escouades, et que le gendarme s’est mis à être cité à

l’ordre du jour pour la manière dont il faisait sa petite guerre à

lui, la profonde, la vraie de vraie.

– 30 –

Après un repos, on est remontés à cheval, quelques se-

maines plus tard, et on est repartis vers le nord. Le froid lui aus-

si vint avec nous. Le canon ne nous quittait plus. Cependant, on

ne se rencontrait guère avec les Allemands que par hasard, tan-

tôt un hussard ou un groupe de tirailleurs, par-ci, par-là, en

jaune et vert, des jolies couleurs. On semblait les chercher, mais

on s’en allait plus loin dès qu’on les apercevait. À chaque ren-

contre, deux ou trois cavaliers y restaient, tantôt à eux, tantôt à

nous. Et leurs chevaux libérés, étriers fous et clinquants, galo-

paient à vide et dévalaient vers nous de très loin avec leurs selles

à troussequins bizarres, et leurs cuirs frais comme ceux des por-

tefeuilles du jour de l’an. C’est nos chevaux qu’ils venaient re-

joindre, amis tout de suite. Bien de la chance ! C’est pas nous

qu’on aurait pu en faire autant !

Un matin en rentrant de reconnaissance, le lieutenant de

Sainte-Engence invitait les autres officiers à constater qu’il ne

leur racontait pas des blagues. « J’en ai sabré deux ! » assurait-il

à la ronde, et montrait en même temps son sabre où, c’était vrai,

le sang caillé comblait la petite rainure, faite exprès pour ça.

« Il a été épatant ! Bravo, Sainte-Engence !… Si vous l’aviez

vu, messieurs ! Quel assaut ! » appuyait le capitaine Ortolan.

C’était dans l’escadron d’Ortolan que ça venait de se passer.

« Je n’ai rien perdu de l’affaire ! Je n’en étais pas loin ! Un

coup de pointe au cou en avant et à droite !… Toc ! Le premier

tombe !… Une autre pointe en pleine poitrine !… À gauche !

Traversez ! Une véritable parade de concours, messieurs !… En-

core bravo, Sainte Engence ! Deux lanciers ! À un kilomètre

– 31 –

d’ici ! Les deux gaillards y sont encore ! En pleins labours ! La guerre est finie pour eux, hein, Sainte-Engence ?… Quel coup

double ! Ils ont dû se vider comme des lapins ! »

Le lieutenant de Sainte-Engence, dont le cheval avait lon-

guement galopé, accueillait les hommages et compliments des

camarades avec modestie. À présent qu’Ortolan s’était porté ga-

rant de l’exploit, il était rassuré et il prenait du large, il ramenait

sa jument au sec en la faisant tourner lentement en cercle au-

tour de l’escadron rassemblé comme s’il se fût agi des suites

d’une épreuve de haies.

« Nous devrions envoyer là-bas tout de suite une autre re-

connaissance et du même côté ! Tout de suite ! s’affairait le capi-

taine Ortolan décidément excité. Ces deux bougres ont dû venir

se perdre par ici, mais il doit y en avoir encore d’autres der-

rière… Tenez, vous, brigadier Bardamu, allez-y donc avec vos

quatre hommes ! »

C’est à moi qu’il s’adressait le capitaine.

« Et quand ils vous tireront dessus, eh bien tâchez de les

repérer et venez me dire tout de suite où ils sont ! Ce doit être

des Brandebourgeois !… »

Ceux de l’active racontaient qu’au quartier, en temps de

paix, il n’apparaissait presque jamais le capitaine Ortolan. Par

contre, à présent, à la guerre, il se rattrapait ferme. En vérité, il

était infatigable. Son entrain, même parmi tant d’autres hurlu-

berlus, devenait de jour en jour plus remarquable. Il prisait de

la cocaïne qu’on racontait aussi. Pâle et cerné, toujours agité sur

ses membres fragiles, dès qu’il mettait pied à terre, il chancelait

d’abord et puis il se reprenait et arpentait rageusement les sil-

lons en quête d’une entreprise de bravoure. Il nous aurait en-

voyés prendre du feu à la bouche des canons d’en face. Il colla-

borait avec la mort. On aurait pu jurer qu’elle avait un contrat

avec le capitaine Ortolan.

– 32 –

La première partie de sa vie (je me renseignai) s’était pas-sée dans les concours hippiques à s’y casser les côtes, quelques

fois l’an. Ses jambes, à force de les briser aussi et de ne plus les

faire servir à la marche, en avaient perdu leurs mollets. Il

n’avançait plus Ortolan qu’à pas nerveux et pointus comme sur

des triques. Au sol, dans la houppelande démesurée, voûté sous

la pluie, on l’aurait pris pour le fantôme arrière d’un cheval de

course.

Notons qu’au début de la monstrueuse entreprise, c’est-à-

dire au mois d’août, jusqu’en septembre même, certaines

heures, des journées entières quelquefois, des bouts de routes,

des coins de bois demeuraient favorables aux condamnés… On

pouvait s’y laisser approcher par l’illusion d’être à peu près

tranquille et croûter par exemple une boîte de conserve avec son

pain, jusqu’au bout, sans être trop lancinés par le pressentiment

que ce serait la dernière. Mais à partir d’octobre ce fut bien fini

ces petites accalmies, la grêle devint de plus en plus épaisse,

plus dense, mieux truffée, farcie d’obus et de balles. Bientôt on

serait en plein orage et ce qu’on cherchait à ne pas voir serait

alors en plein devant soi et on ne pourrait plus voir qu’elle : sa

propre mort.

La nuit, dont on avait eu si peur dans les premiers temps,

en devenait par comparaison assez douce. Nous finissions par

l’attendre, la désirer la nuit. On nous tirait dessus moins facile-

ment la nuit que le jour. Et il n’y avait plus que cette différence

qui comptait.

C’est difficile d’arriver à l’essentiel, même en ce qui con-

cerne la guerre, la fantaisie résiste longtemps.

Les chats trop menacés par le feu finissent tout de même

par aller se jeter dans l’eau.

On dénichait dans la nuit çà et là des quarts d’heure qui

ressemblaient assez à l’adorable temps de paix, à ces temps de-

venus incroyables, où tout était bénin, où rien au fond ne tirait à

– 33 –

conséquence, où s’accomplissaient tant d’autres choses, toutes devenues extraordinairement, merveilleusement agréables. Un

velours vivant, ce temps de paix…

Mais bientôt les nuits, elles aussi, à leur tour, furent tra-

quées sans merci. Il fallut presque toujours la nuit faire encore

travailler sa fatigue, souffrir un petit supplément, rien que pour

manger, pour trouver le petit rabiot de sommeil dans le noir.

Elle arrivait aux lignes d’avant-garde la nourriture, honteuse-

ment rampante et lourde, en longs cortèges boiteux de carrioles

précaires, gonflées de viande, de prisonniers, de blessés,

d’avoine, de riz et de gendarmes et de pinard aussi, en bon-

bonnes le pinard, qui rappellent si bien la gaudriole, cahotantes

et pansues.

À pied, les traînards derrière la forge et le pain et des pri-

sonniers à nous, des leurs aussi, en menottes, condamnés à ceci,

à cela, mêlés, attachés par les poignets à l’étrier des gendarmes,

certains à fusiller demain, pas plus tristes que les autres. Ils

mangeaient aussi ceux-là, leur ration de ce thon si difficile à di-

gérer (ils n’en auraient pas le temps) en attendant que le convoi

reparte, sur le rebord de la route – et le même dernier pain avec

un civil enchaîné à eux, qu’on disait être un espion, et qui n’en

savait rien. Nous non plus.

La torture du régiment continuait alors sous la forme noc-

turne, à tâtons dans les ruelles bossues du village sans lumière

et sans visage, à plier sous des sacs plus lourds que des

hommes, d’une grange inconnue vers l’autre, engueulés, mena-

cés, de l’une à l’autre, hagards, sans l’espoir décidément de finir

autrement que dans la menace, le purin et le dégoût d’avoir été

torturés, dupés jusqu’au sang par une horde de fous vicieux de-

venus incapables soudain d’autre chose, autant qu’ils étaient,

que de tuer et d’être étripés sans savoir pourquoi.

Vautrés à terre entre deux fumiers, à coups de gueule, à

coups de bottes, on se trouvait bientôt relevés par la gradaille et

– 34 –

relancés encore un coup vers d’autres chargements du convoi, encore.

Le village en suintait de nourriture et d’escouades dans la

nuit bouffie de graisse, de pommes, d’avoine, de sucre, qu’il fal-

lait coltiner et bazarder en route, au hasard des escouades. Il

amenait de tout le convoi, sauf la fuite.

Lasse, la corvée s’abattait autour de la carriole et survenait

le fourrier alors avec son fanal au-dessus de ces larves. Ce singe

à deux mentons qui devait dans n’importe quel chaos découvrir

des abreuvoirs. Aux chevaux de boire ! Mais j’en ai vu moi,

quatre des hommes, derrière compris, roupiller dedans la pleine

eau, évanouis de sommeil, jusqu’au cou.

Après l’abreuvoir il fallait encore la retrouver la ferme et la

ruelle par où on était venus, et où on croyait bien l’avoir laissée

l’escouade. Si on ne retrouvait rien, on était quittes pour

s’écrouler une fois de plus le long d’un mur, pendant une seule

heure, s’il en restait encore une à roupiller. Dans ce métier

d’être tué, faut pas être difficile, faut faire comme si la vie conti-

nuait, c’est ça le plus dur, ce mensonge.

Et ils repartaient vers l’arrière les fourgons. Fuyant l’aube,

le convoi reprenait sa route, en crissant de toutes ses roues tor-

dues, il s’en allait avec mon vœu qu’il serait surpris, mis en

pièces, brûlé enfin au cours de cette journée même, comme on

voit dans les gravures militaires, pillé le convoi, à jamais, avec

tout son équipage de gorilles gendarmes, de fers à chevaux et de

rengagés à lanternes et tout ce qu’il contenait de corvées et de

lentilles encore et d’autres farines, qu’on ne pouvait jamais faire

cuire, et qu’on ne le reverrait plus jamais. Car crever pour crever

de fatigue ou d’autre chose, la plus douloureuse façon est encore

d’y parvenir en coltinant des sacs pour remplir la nuit avec.

Le jour où on les aurait ainsi bousillés jusqu’aux essieux ces

salauds-là, au moins nous foutraient-ils la paix, pensais-je, et

– 35 –

même si ça ne serait rien que pendant une nuit tout entière, on pourrait dormir au moins une fois tout entier corps et âme.

Ce ravitaillement, un cauchemar en surcroît, petit monstre

tracassier sur le gros de la guerre. Brutes devant, à côté et der-

rière. Ils en avaient mis partout. Condamnés à mort différés on

ne sortait plus de l’envie de roupiller énorme, et tout devenait

souffrance en plus d’elle, le temps et l’effort de bouffer. Un bout

de ruisseau, un pan de mur par là qu’on croyait avoir recon-

nus… On s’aidait des odeurs pour retrouver la ferme de

l’escouade, redevenus chiens dans la nuit de guerre des villages

abandonnés. Ce qui guide encore le mieux, c’est l’odeur de la

merde.

Le juteux du ravitaillement, gardien des haines du régi-

ment, pour l’instant le maître du monde. Celui qui parle de

l’avenir est un coquin, c’est l’actuel qui compte. Invoquer sa

postérité, c’est faire un discours aux asticots. Dans la nuit du vil-

lage de guerre, l’adjudant gardait les animaux humains pour les

grands abattoirs qui venaient d’ouvrir. Il est le roi l’adjudant !

Le Roi de la Mort ! Adjudant Cretelle ! Parfaitement ! On ne fait

pas plus puissant. Il n’y a d’aussi puissant que lui qu’un adju-

dant des autres, en face.

Rien ne restait du village, de vivant, que des chats effrayés.

Les mobiliers bien cassés d’abord, passaient à faire du feu pour

la cuistance, chaises, fauteuils, buffets, du plus léger au plus

lourd. Et tout ce qui pouvait se mettre sur le dos, ils

l’emmenaient avec eux, mes camarades. Des peignes, des petites

lampes, des tasses, des petites choses futiles, et même des cou-

ronnes de mariées, tout y passait. Comme si on avait encore eu à

vivre pour des années. Ils volaient pour se distraire, pour avoir

l’air d’en avoir encore pour longtemps. Des envies de toujours.

Le canon pour eux c’était rien que du bruit. C’est à cause de

ça que les guerres peuvent durer. Même ceux qui la font, en

train de la faire, ne l’imaginent pas. La balle dans le ventre, ils

auraient continué à ramasser de vieilles sandales sur la route,

– 36 –

qui pouvaient « encore servir ». Ainsi le mouton, sur le flanc, dans le pré, agonise et broute encore. La plupart des gens ne

meurent qu’au dernier moment ; d’autres commencent et s’y

prennent vingt ans d’avance et parfois davantage. Ce sont les

malheureux de la terre.

Je n’étais point très sage pour ma part, mais devenu assez

pratique cependant pour être lâche définitivement. Sans doute

donnais-je à cause de cette résolution l’impression d’un grand

calme. Toujours est-il que j’inspirais tel que j’étais une para-

doxale confiance à notre capitaine, Ortolan lui-même, qui réso-

lut pour cette nuit-là de me confier une mission délicate. Il

s’agissait, m’expliqua-t-il, en confidence, de me rendre au trot

avant le jour à Noirceur-sur-la-Lys, ville de tisserands, située à

quatorze kilomètres du village où nous étions campés. Je devais

m’assurer dans la place même, de la présence de l’ennemi. À ce

sujet, depuis le matin, les envoyés n’arrivaient qu’à se contre-

dire. Le général des Entrayes en était impatient. À l’occasion de

cette reconnaissance, on me permit de choisir un cheval parmi

les moins purulents du peloton. Depuis longtemps, je n’avais

pas été seul. Il me sembla du coup partir en voyage. Mais la dé-

livrance était fictive.

Dès que j’eus pris la route, à cause de la fatigue, je parvins

mal à m’imaginer, quoi que je fis, mon propre meurtre, avec as-

sez de précision et de détails. J’avançais d’arbre en arbre, dans

mon bruit de ferraille. Mon beau sabre à lui seul, pour le potin,

valait un piano. Peut-être étais-je à plaindre, mais en tout cas

sûrement, j’étais grotesque.

À quoi pensait donc le général des Entrayes en m’expédiant

ainsi dans ce silence, tout vêtu de cymbales ? Pas à moi bien as-

surément.

Les Aztèques éventraient couramment, qu’on raconte, dans

leurs temples du soleil, quatre-vingt mille croyants par semaine,

les offrant ainsi au Dieu des nuages, afin qu’il leur envoie la

pluie. C’est des choses qu’on a du mal à croire avant d’aller en

– 37 –

guerre. Mais quand on y est, tout s’explique, et les Aztèques et leur mépris du corps d’autrui, c’est le même que devait avoir

pour mes humbles tripes notre général Céladon des Entrayes,

plus haut nommé, devenu par l’effet des avancements une sorte

de dieu précis, lui aussi, une sorte de petit soleil atrocement exi-

geant.

Il ne me restait qu’un tout petit peu d’espoir, celui d’être

fait prisonnier. Il était mince cet espoir, un fil. Un fil dans la

nuit, car les circonstances ne se prêtaient pas du tout aux poli-

tesses préliminaires. Un coup de fusil vous arrive plus vite qu’un

coup de chapeau dans ces moments là. D’ailleurs, que trouve-

rais-je à lui dire à ce militaire hostile par principe, et venu ex-

pressément pour m’assassiner de l’autre bout de l’Europe ?…

S’il hésitait une seconde (qui me suffirait) que lui dirais-je ?…

Que serait-il d’abord en réalité ? Quelque employé de magasin ?

Un rengagé professionnel ? Un fossoyeur peut-être ? Dans le ci-

vil ? Un cuisinier ?… Les chevaux ont bien de la chance eux, car

s’ils subissent aussi la guerre, comme nous, on ne leur demande

pas d’y souscrire, d’avoir l’air d’y croire. Malheureux mais libres

chevaux ! L’enthousiasme hélas ! c’est rien que pour nous, ce

putain !

Je discernais très bien la route à ce moment et puis posés

sur les côtés, sur le limon du sol, les grands carrés et volumes

des maisons, aux murs blanchis de lune, comme de gros mor-

ceaux de glace inégaux, tout silence, en blocs pâles. Serait-ce ici

la fin de tout ? Combien y passerais-je de temps dans cette soli-

tude après qu’ils m’auraient fait mon affaire ? Avant d’en finir ?

Et dans quel fossé ? Le long duquel de ces murs ? Ils

m’achèveraient peut-être ? D’un coup de couteau ? Ils arra-

chaient parfois les mains, les yeux et le reste… On racontait bien

des choses à ce propos et des pas drôles ! Qui sait ?… Un pas du

cheval… Encore un autre… suffiraient ? Ces bêtes trottent cha-

cune comme deux hommes en souliers de fer collés ensemble,

avec un drôle de pas de gymnastique tout désuni.

– 38 –

Mon cœur au chaud, ce lapin, derrière sa petite grille des

côtes, agité, blotti, stupide.

Quand on se jette d’un trait du haut de la Tour Eiffel on

doit sentir des choses comme ça. On voudrait se rattraper dans

l’espace.

Il garda pour moi secrète sa menace, ce village, mais toute-

fois, pas entièrement. Au centre d’une place, un minuscule jet

d’eau glougloutait pour moi tout seul.

J’avais tout, pour moi tout seul, ce soir-là. J’étais proprié-

taire enfin, de la lune, du village, d’une peur énorme. J’allais me

remettre au trot. Noirceur-sur-la-Lys ça devait être encore à une

heure de route au moins, quand j’aperçus une lueur bien voilée

au-dessus d’une porte. Je me dirigeai tout droit vers cette lueur

et c’est ainsi que je me suis découvert une sorte d’audace, déser-

teuse il est vrai, mais insoupçonnée. La lueur disparut vite, mais

je l’avais bien vue. Je cognai. J’insistai, je cognai encore,

j’interpellai très haut, mi en allemand, mi en français, tour à

tour, pour tous les cas, ces inconnus bouclés au fond de cette

ombre.

La porte finit par s’entrouvrir, un battant.

« Qui êtes-vous ? » fit une voix. J’étais sauvé.

« Je suis un dragon…

– Un Français ? » La femme qui parlait, je pouvais

l’apercevoir.

« Oui, un Français…

– C’est qu’il en est passé ici tantôt des dragons allemands…

Ils parlaient français aussi ceux-là…

– Oui, mais moi, je suis français pour de bon…

– Ah !… »

– 39 –

Elle avait l’air d’en douter.

« Où sont-ils à présent ? demandai-je.

– Ils sont repartis vers Noirceur sur les huit heures… »

Et elle me montrait le nord avec le doigt.

Une jeune fille, un châle, un tablier blanc, sortaient aussi

de l’ombre à présent, jusqu’au pas de la porte…

« Qu’est-ce qu’ils vous ont fait ? que je lui ai demandé, les

Allemands.

– Ils ont brûlé une maison près de la mairie et puis ici ils

ont tué mon petit frère avec un coup de lance dans le ventre…

Comme il jouait sur le pont Rouge en les regardant passer… Te-

nez ! qu’elle me montra… Il est là… »

Elle ne pleurait pas. Elle ralluma cette bougie dont j’avais

surpris la lueur. Et j’aperçus – c’était vrai – au fond, le petit ca-

davre couché sur un matelas, habillé en costume marin ; et le

cou et la tête livides autant que la lueur même de la bougie, dé-

passaient d’un grand col carré bleu. Il était recroquevillé sur lui-

même, bras et jambes et dos recourbés l’enfant. Le coup de

lance lui avait fait comme un axe pour la mort par le milieu du

ventre. Sa mère, elle, pleurait fort, à côté, à genoux, le père aus-

si. Et puis, ils se mirent à gémir encore tous ensemble. Mais

j’avais bien soif.

« Vous n’avez pas une bouteille de vin à me vendre ? que je

demandai.

– Faut vous adresser à la mère… Elle sait peut-être s’il y en

a encore… Les Allemands nous en ont pris beaucoup tantôt… »

Et alors, elles se mirent à discuter ensemble à la suite de

ma demande et tout bas.

– 40 –

« Y en a plus ! qu’elle revint m’annoncer, la fille, les Allemands ont tout pris… Pourtant on leur en avait donné de nous-

mêmes et beaucoup…

– Ah oui, alors, qu’ils en ont bu ! que remarqua la mère,

qui s’était arrêtée de pleurer, du coup. Ils aiment ça…

– Et plus de cent bouteilles, sûrement, ajouta le père, tou-

jours à genoux lui…

– Y en a plus une seule alors ? insistai-je, espérant encore,

tellement j’avais grand-soif, et surtout de vin blanc, bien amer,

celui qui réveille un peu. J’ veux bien payer…

– Y en a plus que du très bon. Y vaut cinq francs la bou-

teille… consentit alors la mère.

– C’est bien ! » Et j’ai sorti mes cinq francs de ma poche,

une grosse pièce.

« Va en chercher une ! » lui commanda-t-elle tout douce-

ment à la sœur.

La sœur prit la bougie et remonta un litre de la cachette un

instant plus tard. J’étais servi, je n’avais plus qu’à m’en aller.

« Ils vont revenir ? demandai-je, inquiet à nouveau.

– Peut-être, firent-ils ensemble, mais alors ils brûleront

tout… Ils l’ont promis en partant…

– Je vais aller voir ça.

– Vous êtes bien brave… C’est par là ! » que m’indiquait le

père, dans la direction de Noirceur-sur-la-Lys… Même il sortit

sur la chaussée pour me regarder m’en aller. La fille et la mère

demeurèrent craintives auprès du petit cadavre, en veillée.

« Reviens ! qu’elles lui faisaient de l’intérieur. Rentre donc

Joseph, t’as rien à faire sur la route, toi…

– 41 –

– Vous êtes bien brave », me dit-il encore le père, et il me serra la main.

Je repris, au trot, la route du Nord.

« Leur dites pas que nous sommes encore là au moins ! »

La fille était ressortie pour me crier cela.

« Ils le verront bien, demain, répondis-je, si vous êtes là ! »

J’étais pas content d’avoir donné mes cent sous. Il y avait ces

cent sous entre nous. Ça suffit pour haïr, cent sous, et désirer

qu’ils en crèvent tous. Pas d’amour à perdre dans ce monde,

tant qu’il y aura cent sous.

« Demain ! » répétaient-ils, eux, douteux…

Demain, pour eux aussi, c’était loin, ça n’avait pas beau-

coup de sens un demain comme ça. Il s’agissait de vivre une

heure de plus au fond pour nous tous, et une seule heure dans

un monde où tout s’est rétréci au meurtre c’est déjà un phéno-

mène.

Ce ne fut plus bien long. Je trottais d’arbre en arbre et

m’attendais à être interpellé ou fusillé d’un moment à l’autre. Et

puis rien.

Il devait être sur les deux heures après minuit, guère plus,

quand je parvins sur le faîte d’une petite colline, au pas. De là

j’ai aperçu tout d’un coup en contrebas des rangées et encore

des rangées de becs de gaz allumés, et puis, au premier plan,

une gare tout éclairée avec ses wagons, son buffet, d’où ne mon-

tait cependant aucun bruit… Rien. Des rues, des avenues, des

réverbères, et encore d’autres parallèles de lumières, des quar-

tiers entiers, et puis le reste autour, plus que du noir, du vide,

avide autour de la ville, tout étendue elle, étalée devant moi,

comme si on l’avait perdue la ville, tout allumée et répandue au

beau milieu de la nuit. J’ai mis pied à terre et je me suis assis

sur un petit tertre pour regarder ça pendant un bon moment.

– 42 –

Cela ne m’apprenait toujours pas si les Allemands étaient

entrés dans Noirceur, mais comme je savais que dans ces cas-là,

ils mettaient le feu d’habitude, s’ils étaient entrés et s’ils n’y

mettaient point le feu tout de suite à la ville, c’est sans doute

qu’ils avaient des idées et des projets pas ordinaires.

Pas de canon non plus, c’était louche.

Mon cheval voulait se coucher lui aussi. Il tirait sur sa bride

et cela me fit retourner. Quand je regardai à nouveau du côté de

la ville, quelque chose avait changé dans l’aspect du tertre de-

vant moi, pas grand-chose, bien sûr, mais tout de même assez

pour que j’appelle. « Hé là ! qui va là ?… » Ce changement dans

la disposition de l’ombre avait eu lieu à quelques pas… Ce devait

être quelqu’un…

« Gueule pas si fort ! que répondit une voix d’homme

lourde et enrouée, une voix qui avait l’air bien française.

– T’es à la traîne aussi toi ? » qu’il me demande de même.

À présent, je pouvais le voir. Un fantassin c’était, avec sa visière

bien cassée « à la classe ». Après des années et des années, je

me souviens bien encore de ce moment là, sa silhouette sortant

des herbes, comme faisaient des cibles au tir autrefois dans les

fêtes, les soldats.

Nous nous rapprochions. J’avais mon revolver à la main.

J’aurais tiré sans savoir pourquoi, un peu plus.

« Écoute, qu’il me demande, tu les as vus, toi ?

– Non, mais je viens par ici pour les voir.

– T’es du 145e dragons ?

– Oui, et toi ?

– Moi, je suis un réserviste…

– 43 –

– Ah ! » que je fis. Ça m’étonnait, un réserviste. Il était le premier réserviste que je rencontrais dans la guerre. On avait

toujours été avec des hommes de l’active nous. Je ne voyais pas

sa figure, mais sa voix était déjà autre que les nôtres, comme

plus triste, donc plus valable que les nôtres. À cause de cela, je

ne pouvais m’empêcher d’avoir un peu confiance en lui. C’était

un petit quelque chose.

« J’en ai assez moi, qu’il répétait, je vais aller me faire

paumer par les Boches… »

Il cachait rien.

« Comment que tu vas faire ? »

Ça m’intéressait soudain, plus que tout, son projet, com-

ment qu’il allait s’y prendre lui pour réussir à se faire paumer ?

« J’ sais pas encore…

– Comment que t’as fait toujours pour te débiner ?… C’est

pas facile de se faire paumer !

– J’ m’en fous, j’irai me donner.

– T’as donc peur ?

– J’ai peur et puis je trouve ça con, si tu veux mon avis,

j’ m’en fous des Allemands moi, ils m’ont rien fait…

– Tais-toi, que je lui dis, ils sont peut-être à nous écou-

ter… »

J’avais comme envie d’être poli avec les Allemands.

J’aurais bien voulu qu’il m’explique celui-là pendant qu’il y

était, ce réserviste, pourquoi j’avais pas de courage non plus

moi, pour faire la guerre, comme tous les autres… Mais il

n’expliquait rien, il répétait seulement qu’il en avait marre.

Il me raconta alors la débandade de son régiment, la veille,

au petit jour, à cause des chasseurs à pied de chez nous, qui par

– 44 –

erreur avaient ouvert le feu sur sa compagnie à travers champs.

On les avait pas attendus à ce moment-là. Ils étaient arrivés trop

tôt de trois heures sur l’heure prévue. Alors les chasseurs, fati-

gués, surpris, les avaient criblés. Je connaissais l’air, on me

l’avait joué.

« Moi, tu parles, si j’en ai profité ! qu’il ajoutait. “Robinson,

que je me suis dit ! – C’est mon nom Robinson !… Robinson

Léon ! – C’est maintenant ou jamais qu’il faut que tu les

mettes”, que je me suis dit !… Pas vrai ? J’ai donc pris par le

long d’un petit bois et puis là, figure-toi, que j’ai rencontré notre

capitaine… Il était appuyé à un arbre, bien amoché le piston !…

En train de crever qu’il était… Il se tenait la culotte à deux

mains, à cracher… Il saignait de partout en roulant des yeux… Y

avait personne avec lui. Il avait son compte… “Maman ! ma-

man !” qu’il pleurnichait tout en crevant et en pissant du sang

aussi…

« “Finis ça ! que je lui dis. Maman ! Elle t’emmerde !”…

Comme ça, dis donc, en passant !… Sur le coin de la gueule !…

Tu parles si ça a dû le faire jouir la vache !… Hein, vieux !… C’est

pas souvent, hein, qu’on peut lui dire ce qu’on pense, au capi-

taine… Faut en profiter. C’est rare !… Et pour foutre le camp

plus vite, j’ai laissé tomber le barda et puis les armes aussi…

Dans une mare à canards qui était là à côté… Figure-toi que

moi, comme tu me vois, j’ai envie de tuer personne, j’ai pas ap-

pris… J’aimais déjà pas les histoires de bagarre, déjà en temps

de paix… Je m’en allais… Alors tu te rends compte ?… Dans le

civil, j’ai essayé d’aller en usine régulièrement… J’étais même

un peu graveur, mais j’aimais pas ça, à cause des disputes,

j’aimais mieux vendre les journaux du soir et dans un quartier

tranquille où j’étais connu, autour de la Banque de France…

Place des Victoires si tu veux savoir… Rue des Petits-Champs…

C’était mon lot… J’ dépassais jamais la rue du Louvre et le Pa-

lais-Royal d’un côté, tu vois d’ici… Je faisais le matin des com-

missions pour les commerçants… Une livraison l’après-midi de

temps en temps, je bricolais quoi… Un peu manœuvre… Mais je

– 45 –

veux pas d’armes moi !… Si les Allemands te voient avec des armes, hein ? T’es bon ! Tandis que quand t’es en fantaisie,

comme moi maintenant… Rien dans les mains… Rien dans les

poches… Ils sentent qu’ils auront moins de mal à te faire pri-

sonnier, tu comprends ? Ils savent à qui ils ont affaire… Si on

pouvait arriver à poil aux Allemands, c’est ça qui vaudrait en-

core mieux… Comme un cheval ! Alors ils pourraient pas savoir

de quelle armée qu’on est ?…

– C’est vrai ça ! »

Je me rendais compte que l’âge c’est quelque chose pour les

idées. Ça rend pratique.

« C’est là qu’ils sont, hein ? » Nous fixions et nous esti-

mions ensemble nos chances et cherchions notre avenir comme

aux cartes dans le grand plan lumineux que nous offrait la ville

en silence.

« On y va ? »

Il s’agissait de passer la ligne du chemin de fer d’abord. S’il

y avait des sentinelles, on serait visés. Peut-être pas. Fallait voir.

Passer au-dessus ou en dessous par le tunnel.

« Faut nous dépêcher, qu’a ajouté ce Robinson… C’est la

nuit qu’il faut faire ça, le jour, il y a plus d’amis, tout le monde

travaille pour la galerie, le jour, tu vois, même à la guerre c’est la

foire… Tu prends ton canard avec toi ? »

J’emmenai le canard. Prudence pour filer plus vite si on

était mal accueillis. Nous parvînmes au passage à niveau, levés

ses grands bras rouge et blanc. J’en avais jamais vu non plus des

barrières de cette forme-là. Y en avait pas des comme ça aux en-

virons de Paris.

« Tu crois qu’ils sont déjà entrés dans la ville, toi ?

– C’est sûr ! qu’il a dit… Avance toujours !… »

– 46 –

On était à présent forcés d’être aussi braves que des braves, à cause du cheval qui avançait tranquillement derrière nous,

comme s’il nous poussait avec son bruit, on n’entendait que lui.

Toc ! et toc ! avec ses fers. Il cognait en plein dans l’écho,

comme si de rien n’était.

Ce Robinson comptait donc sur la nuit pour nous sortir de

là ?… On allait au pas tous les deux au milieu de la rue vide, sans

ruse du tout, au pas cadencé encore, comme à l’exercice.

Il avait raison, Robinson, le jour était impitoyable, de la

terre au ciel. Tels que nous allions sur la chaussée, on devait

avoir l’air bien inoffensifs tous les deux toujours, bien naïfs

même, comme si l’on rentrait de permission. « T’as entendu

dire que le Ier hussards a été fait prisonnier tout entier ?… dans

Lille ?… Ils sont entrés comme ça, qu’on a dit, ils savaient pas,

hein ! le colonel devant… Dans une rue principale mon ami ! Ça

s’est refermé… Par-devant… Par-derrière… Des Allemands par-

tout !… Aux fenêtres !… Partout… Ça y était… Comme des rats

qu’ils étaient faits !… Comme des rats ! Tu parles d’un filon !…

– Ah ! les vaches !…

– Ah dis donc ! Ah dis donc !… » On n’en revenait pas nous

autres de cette admirable capture, si nette, si définitive… On en

bavait. Les boutiques portaient toutes leurs volets clos, les pavil-

lons d’habitation aussi, avec leur petit jardin par-devant, tout ça

bien propre. Mais après la Poste on a vu que l’un de ces pavil-

lons, un peu plus blanc que les autres, brillait de toutes ses lu-

mières à toutes les fenêtres, au premier comme à l’entresol. On

a été sonner à la porte. Notre cheval toujours derrière nous. Un

homme épais et barbu nous ouvrit. « Je suis le Maire de Noir-

ceur – qu’il a annoncé tout de suite, sans qu’on lui demande – et

j’attends les Allemands ! » Et il est sorti au clair de lune pour

nous reconnaître le Maire. Quand il s’aperçut que nous n’étions

pas des Allemands nous, mais encore bien des Français, il ne fut

plus si solennel, cordial seulement. Et puis gêné aussi. Évidem-

ment, il ne nous attendait plus, nous venions un peu en travers

– 47 –

des dispositions qu’il avait dû prendre, des résolutions arrêtées.

Les Allemands devaient entrer à Noirceur cette nuit-là, il était

prévenu et il avait tout réglé avec la Préfecture, leur colonel ici,

leur ambulance là-bas, etc.… Et s’ils entraient à présent ? Nous

étant là ? Ça ferait sûrement des histoires ! Ça créerait sûrement

des complications… Cela il ne nous le dit pas nettement, mais

on voyait bien qu’il y pensait.

Alors il se mit à nous parler de l’intérêt général, dans la

nuit, là, dans le silence où nous étions perdus. Rien que de

l’intérêt général… Des biens matériels de la communauté… Du

patrimoine artistique de Noirceur, confié à sa charge, charge sa-

crée, s’il en était une… De l’église du XVe siècle notamment…

S’ils allaient la brûler l’église du XVe ? Comme celle de Condé-

sur-Yser à côté ! Hein ?… Par simple mauvaise humeur… Par

dépit de nous trouver là nous… Il nous fit ressentir toute la res-

ponsabilité que nous encourions… Inconscients jeunes soldats

que nous étions !… Les Allemands n’aimaient pas les villes

louches où rôdaient encore des militaires ennemis. C’était bien

connu.

Pendant qu’il nous parlait ainsi à mi-voix, sa femme et ses

deux filles, grosses et appétissantes blondes, l’approuvaient fort,

de-ci, de-là, d’un mot… On nous rejetait, en somme. Entre nous,

flottaient les valeurs sentimentales et archéologiques, soudain

fort vives, puisqu’il n’y avait plus personne à Noirceur dans la

nuit pour les contester… Patriotiques, morales, poussées par des

mots, fantômes qu’il essayait de rattraper, le Maire, mais qui

s’estompaient aussitôt vaincus par notre peur et notre égoïsme à

nous et aussi par la vérité pure et simple.

Il s’épuisait en de touchants efforts, le Maire de Noirceur,

ardent à nous persuader que notre Devoir était bien de foutre le

camp tout de suite à tous les diables, moins brutal certes mais

tout aussi décidé dans son genre que notre commandant Pin-

çon.

– 48 –

De certain, il n’y avait à opposer décidément à tous ces

puissants que notre petit désir, à nous deux, de ne pas mourir et

de ne pas brûler. C’était peu, surtout que ces choses-là ne peu-

vent pas se déclarer pendant la guerre. Nous retournâmes donc

vers d’autres rues vides. Décidément tous les gens que j’avais

rencontrés pendant cette nuit-là m’avaient montré leur âme.

« C’est bien ma chance ! qu’il remarqua Robinson comme

on s’en allait. Tu vois, si seulement t’avais été un Allemand toi,

comme t’es un bon gars aussi, tu m’aurais fait prisonnier et ça

aurait été une bonne chose de faite… On a du mal à se débarras-

ser de soi-même en guerre !

– Et toi, que je lui ai dit, si t’avais été un Allemand, tu

m’aurais pas fait prisonnier aussi ? T’aurais peut-être alors eu

leur médaille militaire ! Elle doit s’appeler d’un drôle de mot en

allemand leur médaille militaire, hein ? »

Comme il ne se trouvait toujours personne sur notre che-

min à vouloir de nous comme prisonniers, nous finîmes par al-

ler nous asseoir sur un banc dans un petit square et on a mangé

alors la boîte de thon que Robinson Léon promenait et réchauf-

fait dans sa poche depuis le matin. Très au loin, on entendait du

canon à présent, mais vraiment très loin. S’ils avaient pu rester

chacun de leur côté, les ennemis, et nous laisser là tranquilles !

Après ça, c’est un quai qu’on a suivi ; et le long des pé-

niches à moitié déchargées, dans l’eau, à longs jets, on a uriné.

On emmenait toujours le cheval à la bride, derrière nous,

comme un très gros chien, mais près du Pont, dans la maison du

Pasteur, à une seule pièce, sur un matelas aussi, était étendu en-

core un mort, tout seul, un Français, commandant de chasseurs

à cheval qui ressemblait d’ailleurs un peu à ce Robinson, comme

tête.

« Tu parles qu’il est vilain ! que me fit remarquer Robin-

son. Moi j’aime pas les morts…

– 49 –

– Le plus curieux, que je lui répondis, c’est qu’il te res-

semble un peu. Il a un long nez comme le tien et toi t’es pas

beaucoup moins jeune que lui…

– Ce que tu vois, c’est par la fatigue, forcément qu’on se

ressemble un peu tous, mais si tu m’avais vu avant… Quand je

faisais de la bicyclette tous les dimanches !… J’étais beau gosse !

J’avais des mollets, mon vieux ! Du sport, tu sais ! Et ça déve-

loppe les cuisses aussi… »

On est ressortis, l’allumette qu’on avait prise pour le regar-

der s’était éteinte.

« Tu vois, c’est trop tard, tu vois !… »

Une longue raie grise et verte soulignait déjà au loin la

crête du coteau, à la limite de la ville, dans la nuit ; le Jour ! Un

de plus ! Un de moins ! Il faudrait essayer de passer à travers ce-

lui-là encore comme à travers les autres, devenus des espèces de

cerceaux de plus en plus étroits, les jours, et tout remplis avec

des trajectoires et des éclats de mitraille.

« Tu reviendras pas par ici toi, dis, la nuit prochaine ? qu’il

demanda en me quittant.

– Il n’y a pas de nuit prochaine, mon vieux !… Tu te prends

donc pour un général !

– J’ pense plus à rien, moi, qu’il a fait, pour finir… À rien,

t’entends !… J’ pense qu’à pas crever… Ça suffit… J’ me dis

qu’un jour de gagné, c’est toujours un jour de plus !

– T’as raison… Au revoir, vieux, et bonne chance !…

– Bonne chance à toi aussi ! Peut-être qu’on se reverra ! »

On est retournés chacun dans la guerre. Et puis il s’est pas-

sé des choses et encore des choses, qu’il est pas facile de racon-

ter à présent, à cause que ceux d’aujourd’hui ne les compren-

draient déjà plus.

– 50 –

Pour être bien vus et considérés, il a fallu se dépêcher dare-dare de devenir bien copains avec les civils parce qu’eux, à

l’arrière, ils devenaient à mesure que la guerre avançait, de plus

en plus vicieux. Tout de suite j’ai compris ça en rentrant à Paris

et aussi que leurs femmes avaient le feu au derrière, et les vieux

des gueules grandes comme ça, et les mains partout, aux culs,

aux poches.

On héritait des combattants à l’arrière, on avait vite appris

la gloire et les bonnes façons de la supporter courageusement et

sans douleur.

Les mères, tantôt infirmières, tantôt martyres, ne quit-

taient plus leurs longs voiles sombres, non plus que le petit di-

plôme que le Ministre leur faisait remettre à temps par

l’employé de la Mairie. En somme, les choses s’organisaient.

Pendant des funérailles soignées on est bien tristes aussi,

mais on pense quand même à l’héritage, aux vacances pro-

chaines, à la veuve qui est mignonne, et qui a du tempérament,

dit-on, et à vivre encore, soi-même, par contraste, bien long-

temps, à ne crever jamais peut-être… Qui sait ?

Quand on suit ainsi l’enterrement, tous les gens vous en-

voient des grands coups de chapeau. Ça fait plaisir. C’est le

moment alors de bien se tenir, d’avoir l’air convenable, de ne

pas rigoler tout haut, de se réjouir seulement en dedans. C’est

permis. Tout est permis en dedans.

Dans le temps de la guerre, au lieu de danser à l’entresol,

on dansait dans la cave. Les combattants le toléraient et mieux

encore, ils aimaient ça. Ils en demandaient dès qu’ils arrivaient

– 51 –

et personne ne trouvait ces façons louches. Y a que la bravoure au fond qui est louche. Être brave avec son corps ? Demandez

alors à l’asticot aussi d’être brave, il est rose et pâle et mou, tout

comme nous.

Pour ma part, je n’avais plus à me plaindre. J’étais même

en train de m’affranchir par la médaille militaire que j’avais ga-

gnée, la blessure et tout. En convalescence, on me l’avait appor-

tée la médaille, à l’hôpital même. Et le même jour, je m’en fus

au théâtre, la montrer aux civils pendant les entractes. Grand

effet. C’était les premières médailles qu’on voyait dans Paris.

Une affaire !

C’est même à cette occasion, qu’au foyer de l’Opéra-

Comique, j’ai rencontré la petite Lola d’Amérique et c’est à

cause d’elle que je me suis tout à fait dessalé.

Il existe comme ça certaines dates qui comptent parmi tant

de mois où on aurait très bien pu se passer de vivre. Ce jour de

la médaille à l’Opéra-Comique fut dans la mienne, décisif.

À cause d’elle, de Lola, je suis devenu tout curieux des

États-Unis, à cause des questions que je lui posais tout de suite

et auxquelles elle ne répondait qu’à peine. Quand on est lancé

de la sorte dans les voyages, on revient quand on peut et comme

on peut…

Au moment dont je parle, tout le monde à Paris voulait

posséder son petit uniforme. Il n’y avait guère que les neutres et

les espions qui n’en avaient pas, et ceux-là c’était presque les

mêmes. Lola avait le sien d’uniforme officiel et un vrai bien mi-

gnon, rehaussé de petites croix rouges partout, sur les manches,

sur son menu bonnet de police, coquinement posé de travers

toujours sur ses cheveux ondulés. Elle était venue nous aider à

sauver la France, confiait-elle au Directeur de l’hôtel, dans la

mesure de ses faibles forces, mais avec tout son cœur ! Nous

nous comprîmes tout de suite, mais pas complètement toute-

fois, parce que les élans du cœur m’étaient devenus tout à fait

– 52 –

désagréables. Je préférais ceux du corps, tout simplement. Il faut s’en méfier énormément du cœur, on me l’avait appris et

comment ! à la guerre. Et je n’étais pas près de l’oublier.

Le cœur de Lola était tendre, faible et enthousiaste. Le

corps était gentil, très aimable, et il fallut bien que je la prisse

dans son ensemble comme elle était. C’était une gentille fille

après tout Lola, seulement, il y avait la guerre entre nous, cette

foutue énorme rage qui poussait la moitié des humains, aimants

ou non, à envoyer l’autre moitié vers l’abattoir. Alors ça gênait

dans les relations, forcément, une manie comme celle-là. Pour

moi qui tirais sur ma convalescence tant que je pouvais et qui ne

tenais pas du tout à reprendre mon tour au cimetière ardent des

batailles, le ridicule de notre massacre m’apparaissait, clin-

quant, à chaque pas que je faisais dans la ville. Une roublardise

immense s’étalait partout.

Cependant j’avais peu de chances d’y échapper, je n’avais

aucune des relations indispensables pour s’en tirer. Je ne con-

naissais que des pauvres, c’est-à-dire des gens dont la mort

n’intéresse personne. Quant à Lola, il ne fallait pas compter sur

elle pour m’embusquer. Infirmière comme elle était, on ne pou-

vait rêver, sauf Ortolan peut-être, d’un être plus combatif que

cette enfant charmante. Avant d’avoir traversé la fricassée

boueuse des héroïsmes, son petit air Jeanne d’Arc m’aurait

peut-être excité, converti, mais à présent, depuis mon enrôle-

ment de la place Clichy, j’étais devenu devant tout héroïsme

verbal ou réel, phobiquement rébarbatif. J’étais guéri, bien gué-

ri.

Pour la commodité des dames du Corps expéditionnaire

américain, le groupe des infirmières dont Lola faisait partie lo-

geait à l’hôtel Paritz et pour lui rendre, à elle particulièrement,

les choses encore plus aimables, il lui fut confié (elle avait des

relations) dans l’hôtel même, la Direction d’un service spécial,

celui des beignets aux pommes pour les hôpitaux de Paris. Il

s’en distribuait ainsi chaque matin des milliers de douzaines.

– 53 –

Lola remplissait cette fonction bénigne avec un certain petit zèle qui devait d’ailleurs un peu plus tard tourner tout à fait mal.

Lola, il faut le dire, n’avait jamais confectionné de beignets

de sa vie. Elle embaucha donc un certain nombre de cuisinières

mercenaires, et les beignets furent, après quelques essais, prêts

à être livrés ponctuellement juteux, dorés et sucrés à ravir. Lola

n’avait plus en somme qu’à les goûter avant qu’on les expédiât

dans les divers services hospitaliers. Chaque matin Lola se levait

dès dix heures et descendait, ayant pris son bain, vers les cui-

sines situées profondément auprès des caves. Cela, chaque ma-

tin, je le dis, et seulement vêtue d’un kimono japonais noir et

jaune qu’un ami de San Francisco lui avait offert la veille de son

départ.

Tout marchait parfaitement en somme et nous étions bien

en train de gagner la guerre, quand certain beau jour, à l’heure

du déjeuner, je la trouvai bouleversée se refusant à toucher un

seul plat du repas. L’appréhension d’un malheur arrivé, d’une

maladie soudaine me gagna. Je la suppliai de se fier à mon af-

fection vigilante.

D’avoir goûté ponctuellement les beignets pendant tout un

mois, Lola avait grossi de deux bonnes livres ! Son petit ceintu-

ron témoignait d’ailleurs, par un cran, du désastre. Vinrent les

larmes. Essayant de la consoler, de mon mieux, nous parcou-

rûmes, sous le coup de l’émotion, en taxi, plusieurs pharma-

ciens, très diversement situés. Par hasard, implacables, toutes

les balances confirmèrent que les deux livres étaient bel et bien

acquises, indéniables. Je suggérai alors qu’elle abandonne son

service à une collègue qui, elle, au contraire, recherchait des

« avantages ». Lola ne voulut rien entendre de ce compromis

qu’elle considérait comme une honte et une véritable petite dé-

sertion dans son genre. C’est même à cette occasion qu’elle

m’apprit que son arrière-grand-oncle avait fait, lui aussi, partie

de l’équipage à tout jamais glorieux du Mayflower débarqué à

Boston en 1677, et qu’en considération d’une pareille mémoire,

– 54 –

elle ne pouvait songer à se dérober, elle, au devoir des beignets, modeste certes, mais sacré quand même.

Toujours est-il que de ce jour, elle ne goûtait plus les bei-

gnets que du bout des dents, qu’elle possédait d’ailleurs toutes

bien rangées et mignonnes. Cette angoisse de grossir était arri-

vée à lui gâter tout plaisir. Elle dépérit. Elle eut en peu de temps

aussi peur des beignets que moi des obus. Le plus souvent à

présent, nous allions nous promener par hygiène de long en

large, à cause des beignets, sur les quais, sur les boulevards,

mais nous n’entrions plus au Napolitain, à cause des glaces qui

font, elles aussi, engraisser les dames.

Jamais je n’avais rien rêvé d’aussi confortablement habi-

table que sa chambre, toute bleu pâle, avec une salle de bains à

côté. Des photos de ses amis, partout, des dédicaces, peu de

femmes, beaucoup d’hommes, de beaux garçons, bruns et frisés,

son genre, elle me parlait de la couleur de leurs yeux, et puis de

ces dédicaces tendres, solennelles, et toutes, définitives. Au dé-

but, pour la politesse, ça me gênait, au milieu de toutes ces effi-

gies, et puis on s’habitue.

Dès que je cessais de l’embrasser, elle y revenait, je n’y

coupais pas, sur les sujets de la guerre ou des beignets. La

France tenait de la place dans nos conversations. Pour Lola, la

France demeurait une espèce d’entité chevaleresque, aux con-

tours peu définis dans l’espace et le temps, mais en ce moment

dangereusement blessée et à cause de cela même très excitante.

Moi, quand on me parlait de la France, je pensais irrésistible-

ment à mes tripes, alors forcément, j’étais beaucoup plus réser-

vé pour ce qui concernait l’enthousiasme. Chacun sa terreur.

Cependant, comme elle était complaisante au sexe, je l’écoutais

sans jamais la contredire. Mais question d’âme, je ne la conten-

tais guère. C’est tout vibrant, tout rayonnant qu’elle m’aurait

voulu et moi, de mon côté, je ne concevais pas du tout pourquoi

j’aurais été dans cet état-là, sublime, je voyais au contraire mille

– 55 –

raisons, toutes irréfutables, pour demeurer d’humeur exactement contraire.

Lola, après tout, ne faisait que divaguer de bonheur et

d’optimisme, comme tous les gens qui sont du bon côté de la

vie, celui des privilèges, de la santé, de la sécurité et qui en ont

encore pour longtemps à vivre.

Elle me tracassa avec les choses de l’âme, elle en avait plein

la bouche. L’âme, c’est la vanité et le plaisir du corps tant qu’il

est bien portant, mais c’est aussi l’envie d’en sortir du corps dès

qu’il est malade ou que les choses tournent mal. On prend des

deux poses celle qui vous sert le plus agréablement dans le mo-

ment et voilà tout ! Tant qu’on peut choisir entre les deux, ça va.

Mais moi, je ne pouvais plus choisir, mon jeu était fait ! J’étais

dans la vérité jusqu’au trognon, et même que ma propre mort

me suivait pour ainsi dire pas à pas. J’avais bien du mal à pen-

ser à autre chose qu’à mon destin d’assassiné en sursis, que tout

le monde d’ailleurs trouvait pour moi tout à fait normal.

Cette espèce d’agonie différée, lucide, bien portante, pen-

dant laquelle il est impossible de comprendre autre chose que

des vérités absolues, il faut l’avoir endurée pour savoir à jamais

ce qu’on dit.

Ma conclusion c’était que les Allemands pouvaient arriver

ici, massacrer, saccager, incendier tout, l’hôtel, les beignets, Lo-

la, les Tuileries, les Ministres, leurs petits amis, la Coupole, le

Louvre, les Grands Magasins, fondre sur la ville, y foutre le ton-

nerre de Dieu, le feu de l’enfer, dans cette foire pourrie à la-

quelle on ne pouvait vraiment plus rien ajouter de plus sordide,

et que moi, je n’avais cependant vraiment rien à perdre, rien, et

tout à gagner.

On ne perd pas grand-chose quand brûle la maison du pro-

priétaire. Il en viendra toujours un autre, si ce n’est pas toujours

le même, Allemand ou Français, ou Anglais ou Chinois, pour

– 56 –

présenter, n’est-ce pas, sa quittance à l’occasion… En marks ou francs ? Du moment qu’il faut payer…

En somme, il était salement mauvais, le moral. Si je lui

avais dit ce que je pensais de la guerre, à Lola, elle m’aurait pris

pour un monstre tout simplement, et chassé des dernières dou-

ceurs de son intimité. Je m’en gardais donc bien, de lui faire ces

aveux. J’éprouvais, d’autre part, quelques difficultés et rivalités

encore. Certains officiers essayaient de me la souffler, Lola. Leur

concurrence était redoutable, armés qu’ils étaient eux, des sé-

ductions de leur Légion d’honneur. Or, on se mit à en parler

beaucoup de cette fameuse Légion d’honneur dans les journaux

américains. Je crois même qu’à deux ou trois reprises où je fus

cocu, nos relations eussent été très menacées, si au même mo-

ment cette frivole ne m’avait découvert soudain une utilité su-

périeure, celle qui consistait à goûter chaque matin les beignets

à sa place.

Cette spécialisation de la dernière minute me sauva. De ma

part, elle accepta le remplacement. N’étais-je pas moi aussi un

valeureux combattant, donc digne de cette fonction de con-

fiance ! Dès lors, nous ne fûmes plus seulement amants mais as-

sociés. Ainsi débutèrent les temps modernes.

Son corps était pour moi une joie qui n’en finissait pas. Je

n’en avais jamais assez de le parcourir ce corps américain.

J’étais à vrai dire un sacré cochon. Je le demeurai.

Je me formai même à cette conviction bien agréable et ren-

forçatrice qu’un pays apte à produire des corps aussi audacieux

dans leur grâce et d’une envolée spirituelle aussi tentante devait

offrir bien d’autres révélations capitales au sens biologique il

s’entend.

Je décidai, à force de peloter Lola, d’entreprendre tôt ou

tard le voyage aux États-Unis, comme un véritable pèlerinage et

cela dès que possible. Je n’eus en effet de cesse et de repos (à

travers une vie pourtant implacablement contraire et tracassée)

– 57 –

avant d’avoir mené à bien cette profonde aventure, mystiquement anatomique.

Je reçus ainsi tout près du derrière de Lola le message d’un

nouveau monde. Elle n’avait pas qu’un corps Lola, entendons-

nous, elle était ornée aussi d’une tête menue, mignonne et un

peu cruelle à cause des yeux bleu grisaille qui lui remontaient

d’un tantinet vers les angles, tels ceux des chats sauvages.

Rien que la regarder en face, me faisait venir l’eau à la

bouche comme par un petit goût de vin sec, de silex. Des yeux

durs en résumé, et point animés par cette gentille vivacité

commerciale, orientalo-fragonarde qu’ont presque tous les yeux

de par ici.

Nous nous retrouvions le plus souvent dans un café d’à cô-

té. Les blessés de plus en plus nombreux clopinaient à travers

les rues, souvent débraillés. À leur bénéfice il s’organisait des

quêtes, « Journées » pour ceux-ci, pour ceux-là, et surtout pour

les organisateurs des « Journées ». Mentir, baiser, mourir. Il

venait d’être défendu d’entreprendre autre chose. On mentait

avec rage au-delà de l’imaginaire, bien au-delà du ridicule et de

l’absurde, dans les journaux, sur les affiches, à pied, à cheval, en

voiture. Tout le monde s’y était mis. C’est à qui mentirait plus

énormément que l’autre. Bientôt, il n’y eut plus de vérité dans la

ville.

Le peu qu’on y trouvait en 1914, on en était honteux à pré-

sent. Tout ce qu’on touchait était truqué, le sucre, les avions, les

sandales, les confitures, les photos ; tout ce qu’on lisait, avalait,

suçait, admirait, proclamait, réfutait, défendait, tout cela n’était

que fantômes haineux, truquages et mascarades. Les traîtres

eux-mêmes étaient faux. Le délire de mentir et de croire

s’attrape comme la gale. La petite Lola ne connaissait du fran-

çais que quelques phrases mais elles étaient patriotiques : « On

les aura !… », « Madelon, viens !… » C’était à pleurer.

– 58 –

Elle se penchait ainsi sur notre mort avec entêtement, im-

pudeur, comme toutes les femmes d’ailleurs, dès que la mode

d’être courageuse pour les autres est venue.

Et moi qui précisément me découvrais tant de goût pour

toutes les choses qui m’éloignaient de la guerre ! Je lui deman-

dai à plusieurs reprises des renseignements sur son Amérique à

Lola, mais elle ne me répondait alors que par des commentaires,

tout à fait vagues, prétentieux et manifestement incertains, ten-

dant à faire sur mon esprit une brillante impression.

Mais, je me méfiais des impressions à présent. On m’avait

possédé une fois à l’impression, on ne m’aurait plus au boni-

ment. Personne.

Je croyais à son corps, je ne croyais pas à son esprit. Je la

considérais comme une charmante embusquée, la Lola, à

l’envers de la guerre, à l’envers de la vie.

Elle traversait mon angoisse avec la mentalité du Petit

Journal N10 : Pompon, Fanfare, ma Lorraine et gants blancs…

En attendant je lui faisais des politesses de plus en plus fré-

quentes, parce que je lui avais assuré que ça la ferait maigrir.

Mais elle comptait plutôt sur nos longues promenades pour y

parvenir. Je les détestais, quant à moi, les longues promenades.

Mais elle insistait.

Nous fréquentions ainsi très sportivement le Bois de Bou-

logne, pendant quelques heures, chaque après-midi, le « Tour

des Lacs ».

La nature est une chose effrayante et même quand elle est

fermement domestiquée, comme au Bois, elle donne encore une

sorte d’angoisse aux véritables citadins. Ils se livrent alors assez

facilement aux confidences. Rien ne vaut le Bois de Boulogne,

tout humide, grillagé, graisseux et pelé qu’il est, pour faire af-

fluer les souvenirs, incoercibles, chez les gens des villes en pro-

menade entre les arbres. Lola n’échappait pas à cette mélanco-

– 59 –

lique et confidente inquiétude. Elle me raconta mille choses à peu près sincères, en nous promenant ainsi, sur sa vie de New

York, sur ses petites amies de là-bas.

Je n’arrivais pas démêler tout à fait le vraisemblable, dans

cette trame compliquée de dollars, de fiançailles, de divorces,

d’achats de robes et de bijoux dont son existence me paraissait

comblée.

Nous allâmes ce jour-là vers le champ de courses. On ren-

contrait encore dans ces parages des fiacres nombreux et des

enfants sur des ânes, et d’autres enfants à faire de la poussière

et des autos bondées de permissionnaires qui n’arrêtaient pas

de chercher en vitesse des femmes vacantes par les petites al-

lées, entre deux trains, soulevant plus de poussière encore,

pressés d’aller dîner et de faire l’amour, agités et visqueux, aux

aguets, tracassés par l’heure implacable et le désir de vie. Ils en

transpiraient de passion et de chaleur aussi.

Le Bois était moins bien tenu qu’à l’habitude, négligé, ad-

ministrativement en suspens.

« Cet endroit devait être bien joli avant la guerre ?… re-

marquait Lola. Élégant ?… Racontez-moi, Ferdinand !… Les

courses ici ?… Était-ce comme chez nous à New York ?… »

À vrai dire, je n’y étais jamais allé, moi, aux courses avant

la guerre, mais j’inventais instantanément pour la distraire cent

détails colorés sur ce sujet, à l’aide des récits qu’on m’en avait

faits, à droite et à gauche. Les robes… Les élégantes… Les cou-

pés étincelants… Le départ… Les trompes allègres et volon-

taires… Le saut de la rivière… Le Président de la République…

La fièvre ondulante des enjeux, etc.

Elle lui plut si fort ma description idéale que ce récit nous

rapprocha. À partir de ce moment, elle crut avoir découvert Lola

que nous avions au moins un goût en commun, chez moi bien

dissimulé, celui des solennités mondaines. Elle m’en embrassa

– 60 –

même spontanément d’émotion, ce qui lui arrivait rarement, je dois le dire. Et puis la mélancolie des choses à la mode révolues

la touchait. Chacun pleure à sa façon le temps qui passe. Lola

c’était par les modes mortes qu’elle s’apercevait de la fuite des

années.

« Ferdinand, demanda-t-elle, croyez-vous qu’il y en aura

encore des courses dans ce champ-là ?

– Quand la guerre sera finie, sans doute, Lola…

– Cela n’est pas certain, n’est-ce pas ?…

– Non, pas certain… »

Cette possibilité qu’il n’y eût plus jamais de courses à

Longchamp la déconcertait. La tristesse du monde saisit les

êtres comme elle peut, mais à les saisir elle semble parvenir

presque toujours.

« Supposez qu’elle dure encore longtemps la guerre, Ferdi-

nand, des années par exemple… Alors il sera trop tard pour

moi… Pour revenir ici… Me comprenez-vous Ferdinand ?…

J’aime tant, vous savez, les jolis endroits comme ceux-ci… Bien

mondains… Bien élégants… Il sera trop tard… Pour toujours

trop tard… Peut-être… Je serai vieille alors, Ferdinand. Quand

elles reprendront les réunions… Je serai vieille déjà… Vous ver-

rez Ferdinand, il sera trop tard… Je sens qu’il sera trop tard… »

Et la voilà retournée dans sa désolation, comme pour les

deux livres. Je lui donnai pour la rassurer toutes les espérances

auxquelles je pouvais penser… Qu’elle n’avait en somme que

vingt et trois années… Que la guerre allait passer bien vite… Que

les beaux jours reviendraient… Comme avant, plus beaux

qu’avant. Pour elle au moins… Mignonne comme elle était… Le

temps perdu ! Elle le rattraperait sans dommage !… Les hom-

mages… Les admirations, ne lui manqueraient pas de sitôt…

Elle fit semblant de ne plus avoir de peine pour me faire plaisir.

– 61 –

« Il faut marcher encore ? demandait-elle.

– Pour maigrir ?

– Ah ! c’est vrai, j’oubliais cela… »

Nous quittâmes Longchamp, les enfants étaient partis des

alentours. Plus que de la poussière. Les permissionnaires pour-

chassaient encore le Bonheur, mais hors des futaies à présent,

traqué qu’il devait être, le Bonheur, entre les terrasses de la

Porte Maillot.

Nous longions les berges vers Saint-Cloud, voilées du halo

dansant des brumes qui montent de l’automne. Près du pont,

quelques péniches touchaient du nez les arches, durement en-

foncées dans l’eau par le charbon jusqu’au plat-bord.

L’immense éventail de verdure du parc se déploie au-

dessus des grilles. Ces arbres ont la douce ampleur et la force

des grands rêves. Seulement des arbres, je m’en méfiais aussi

depuis que j’étais passé par leurs embuscades. Un mort derrière

chaque arbre. La grande allée montait entre deux rangées roses

vers les fontaines. À côté du kiosque la vieille dame aux sodas

semblait lentement rassembler toutes les ombres du soir autour

de sa jupe. Plus loin dans les chemins de côté flottaient les

grands cubes et rectangles tendus de toiles sombres, les ba-

raques d’une fête que la guerre avait surprise là, et comblée

soudain de silence.

« C’est voilà un an qu’ils sont partis déjà ! nous rappelait la

vieille aux sodas. À présent, il n’y passe pas deux personnes par

jour ici… J’y viens encore moi par l’habitude… On voyait tant de

monde par ici !… »

Elle n’avait rien compris la vieille au reste de ce qui s’était

passé, rien que cela. Lola voulut que nous passions auprès de

ces tentes vides, une drôle d’envie triste qu’elle avait.

– 62 –

Nous en comptâmes une vingtaine, des longues garnies de

glaces, des petites, bien plus nombreuses, des confiseries fo-

raines, des loteries, un petit théâtre même, tout traversé de cou-

rants d’air ; entre chaque arbre il y en avait, partout, des ba-

raques, l’une d’elles, vers la grande allée, n’avait même plus ses

rideaux, éventée comme un vieux mystère.

Elles penchaient déjà vers les feuilles et la boue les tentes.

Nous nous arrêtâmes auprès de la dernière, celle qui s’inclinait

plus que les autres et tanguait sur ses poteaux, dans le vent,

comme un bateau, voiles folles, prêt à rompre sa dernière corde.

Elle vacillait, sa toile du milieu secouait dans le vent montant,

secouait vers le ciel, au-dessus du toit. Au fronton de la baraque

on lisait son vieux nom en vert et rouge ; c’était la baraque d’un

tir : Le Stand des Nations qu’il s’appelait.

Plus personne pour le garder non plus. Il tirait peut-être

avec les autres le propriétaire à présent, avec les clients.

Comme les petites cibles dans la boutique en avaient reçu

des balles ! Toutes criblées de petits points blancs ! Une noce

pour la rigolade que ça représentait : au premier rang, en zinc,

la mariée avec ses fleurs, le cousin, le militaire, le promis, avec

une grosse gueule rouge, et puis au deuxième rang des invités

encore, qu’on avait dû tuer bien des fois quand elle marchait en-

core la fête.

« Je suis sûre que vous devez bien tirer, vous Ferdinand ?

Si c’était la fête encore, je ferais un match avec vous !… N’est-ce

pas que vous tirez bien Ferdinand ?

– Non, je ne tire pas très bien… »

Au dernier rang derrière la noce, un autre rang peinturluré,

la Mairie avec son drapeau. On devait tirer dans la Mairie aussi

quand ça fonctionnait, dans les fenêtres qui s’ouvraient alors

d’un coup sec de sonnette, sur le petit drapeau en zinc même on

tirait. Et puis sur le régiment qui défilait, en pente, à côté,

– 63 –

comme le mien, place Clichy, celui-ci entre les pipes et les petits ballons, sur tout ça on avait tiré tant qu’on avait pu, à présent

sur moi on tirait, hier, demain.

« Sur moi aussi qu’on tire Lola ! que je ne pus m’empêcher

de lui crier.

– Venez ! fit-elle alors… Vous dites des bêtises, Ferdinand,

et nous allons attraper froid. »

Nous descendîmes vers Saint-Cloud par la grande allée, la

Royale, en évitant la boue, elle me tenait par la main, la sienne

était toute petite, mais je ne pouvais plus penser à autre chose

qu’à la noce en zinc du Stand de là-haut qu’on avait laissée dans

l’ombre de l’allée. J’oubliais même de l’embrasser Lola, c’était

plus fort que moi. Je me sentais tout bizarre. C’est même à par-

tir de ce moment-là, je crois, que ma tête est devenue si difficile

à tranquilliser avec ses idées dedans.

Quand nos parvînmes au pont de Saint-Cloud, il faisait tout

à fait sombre.

« Ferdinand, voulez-vous dîner chez Duval ? Vous aimez

bien Duval, vous… Cela vous changerait les idées… On y ren-

contre toujours beaucoup de monde… À moins que vous ne pré-

fériez dîner dans ma chambre ? » Elle était bien prévenante, en

somme, ce soir-là.

Nous nous décidâmes finalement pour Duval. Mais à peine

étions-nous à table que l’endroit me parut insensé. Tous ces

gens assis en rangs autour de nous me donnaient l’impression

d’attendre eux aussi que des balles les assaillent de partout pen-

dant qu’ils bouffaient.

« Allez-vous-en tous ! que je les ai prévenus. Foutez le

camp ! on va tirer ! Vous tuer ! Nous tuer tous ! »

On m’a ramené à l’hôtel de Lola, en vitesse. Je voyais par-

tout la même chose. Tous les gens qui défilaient dans les cou-

– 64 –

loirs du Paritz semblaient aller se faire tirer et les employés derrière la grande Caisse, eux aussi, tout juste faits pour ça, et le

type d’en bas même, du Paritz, avec son uniforme bleu comme

le ciel et doré comme le soleil, le concierge qu’on l’appelait, et

puis des militaires, des officiers déambulant, des généraux,

moins beaux que lui bien sûr, mais en uniforme quand même,

partout un tir immense, dont on ne sortirait pas, ni les uns ni les

autres. Ce n’était plus une rigolade.

« On va tirer ! que je leur criais moi, du plus fort que je

pouvais, au milieu du grand salon. On va tirer ! Foutez donc le

camp tous !… » Et puis par la fenêtre que j’ai crié ça aussi. Ça

me tenait. Un vrai scandale. « Pauvre soldat ! » qu’on disait. Le

concierge m’a emmené au bar bien doucement, par l’amabilité.

Il m’a fait boire et j’ai bien bu, et puis enfin les gendarmes sont

venus me chercher, plus brutalement eux. Dans le Stand des

Nations il y en avait aussi des gendarmes. Je les avais vus. Lola

m’embrassa et les aida à m’emmener avec leurs menottes.

Alors je suis tombé malade, fiévreux, rendu fou, qu’ils ont

expliqué à l’hôpital, par la peur. C’était possible. La meilleure

des choses à faire, n’est-ce pas, quand on est dans ce monde,

c’est d’en sortir ? Fou ou pas, peur ou pas.

– 65 –

Ça a fait des histoires. Les uns ont dit : « Ce garçon-là, c’est un anarchiste, on va donc le fusiller, c’est le moment, et tout de

suite, y a pas à hésiter, faut pas lanterner, puisque c’est la

guerre !… » Mais il y en avait d’autres, plus patients, qui vou-

laient que je soye seulement syphilitique et bien sincèrement fol

et qu’on m’enferme en conséquence jusqu’à la paix, ou tout au

moins pendant des mois, parce qu’eux les pas fous, qui avaient

toute leur raison, qu’ils disaient, ils voulaient me soigner pen-

dant qu’eux seulement ils feraient la guerre. Ça prouve que pour

qu’on vous croye raisonnable, rien de tel que de posséder un sa-

cré culot. Quand on a un bon culot, ça suffit, presque tout alors

vous est permis, absolument tout, on a la majorité pour soi et

c’est la majorité qui décrète de ce qui est fou et ce qui ne l’est

pas.

Cependant mon diagnostic demeurait très douteux. Il fut

donc décidé par les autorités de me mettre en observation pen-

dant un temps. Ma petite amie Lola eut la permission de me

rendre quelques visites, et ma mère aussi. C’était tout.

Nous étions hébergés nous, les blessés troubles, dans un

lycée d’Issy-les-Moulineaux, organisé bien exprès pour recevoir

et traquer doucement ou fortement aux aveux, selon les cas, ces

soldats dans mon genre dont l’idéal patriotique était simple-

ment compromis ou tout à fait malade. On ne nous traitait pas

absolument mal, mais on se sentait tout le temps, tout de

même, guetté par un personnel d’infirmiers silencieux et dotés

d’énormes oreilles.

– 66 –

Après quelque temps de soumission à cette surveillance on

sortait discrètement pour s’en aller, soit vers l’asile d’aliénés,

soit au front, soit encore assez souvent au poteau.

Parmi les copains rassemblés dans ces locaux louches, je

me demandais toujours lequel était en train, parlant bas au ré-

fectoire, de devenir un fantôme.

Près de la grille, à l’entrée, dans son petit pavillon, demeu-

rait la concierge, celle qui nous vendait des sucres d’orge et des

oranges et ce qu’il fallait en même temps pour se recoudre des

boutons. Elle nous vendait encore en plus, du plaisir. Pour les

sous-officiers, c’était dix francs le plaisir. Tout le monde pouvait

en avoir. Seulement en se méfiant des confidences qu’on lui fai-

sait trop aisément dans ces moments-là. Elles pouvaient coûter

cher ces expansions. Ce qu’on lui confiait, elle le répétait au mé-

decin-chef, scrupuleusement, et ça vous passait au dossier pour

le Conseil de guerre. Il semblait bien prouvé qu’elle avait ainsi

fait fusiller, à coups de confidences, un brigadier de Spahis qui

n’avait pas vingt ans, plus un réserviste du Génie qui avait avalé

des clous pour se donner mal à l’estomac et puis encore un autre

hystérique, celui qui lui avait raconté comment il préparait ses

crises de paralysie au front… Moi, pour me tâter, elle me propo-

sa certain soir le livret d’un père de famille de six enfants,

qu’était mort qu’elle disait, et que ça pouvait me servir, à cause

des affectations de l’arrière. En somme, c’était une vicieuse. Au

lit par exemple, c’était une superbe affaire et on y revenait et elle

nous donnait bien de la joie. Pour une garce c’en était une vraie.

Faut ça d’ailleurs pour faire bien jouir. Dans cette cuisine-là,

celle du derrière, la coquinerie, après tout, c’est comme le poivre

dans une bonne sauce, c’est indispensable et ça lie.

Les bâtiments du lycée s’ouvraient sur une très ample ter-

rasse, dorée l’été, au milieu des arbres, et d’où se découvrait

magnifiquement Paris, en sorte de glorieuse perspective. C’était

là que le jeudi nos visiteurs nous attendaient et Lola parmi eux,

– 67 –

venant m’apporter ponctuellement gâteaux, conseils et ciga-

rettes.

Nos médecins nous les voyions chaque matin. Ils nous in-

terrogeaient avec bienveillance, mais on ne savait jamais ce

qu’ils pensaient au juste. Ils promenaient autour de nous, dans

des mines toujours affables, notre condamnation à mort.

Beaucoup de malades parmi ceux qui étaient là en observa-

tion, parvenaient, plus émotifs que les autres, dans cette am-

biance doucereuse, à un état de telle exaspération qu’ils se le-

vaient la nuit au lieu de dormir, arpentaient le dortoir de long

en large, protestaient tout haut contre leur propre angoisse,

crispés entre l’espérance et le désespoir, comme sur un pan

traître de montagne. Ils peinaient des jours et des jours ainsi et

puis un soir ils se laissaient choir d’un coup tout en bas et al-

laient tout avouer de leur affaire au médecin-chef. On ne les re-

voyait plus ceux-là, jamais. Moi non plus, je n’étais pas tran-

quille. Mais quand on est faible ce qui donne de la force, c’est de

dépouiller les hommes qu’on redoute le plus, du moindre pres-

tige qu’on a encore tendance à leur prêter. Il faut s’apprendre à

les considérer tels qu’ils sont, pires qu’ils sont c’est-à-dire, à

tous les points de vue. Ça dégage, ça vous affranchit et vous dé-

fend au-delà de tout ce qu’on peut imaginer. Ça vous donne un

autre vous même. On est deux.

Leurs actions, dès lors, ne vous ont plus ce sale attrait mys-

tique qui vous affaiblit et vous fait perdre du temps et leur co-

médie ne vous est alors nullement plus agréable et plus utile à

votre progrès que celle du plus bas cochon.

À côté de moi, voisin de lit, couchait un caporal, engagé vo-

lontaire aussi. Professeur avant le mois d’août dans un lycée de

Touraine, où il enseignait, m’apprit-il, l’histoire et la géogra-

phie. Au bout de quelques mois de guerre, il s’était révélé voleur

ce professeur, comme pas un. On ne pouvait plus l’empêcher de

dérober au convoi de son régiment des conserves, dans les four-

– 68 –

gons de l’Intendance, aux réserves de la Compagnie, et partout ailleurs où il en trouvait.

Avec nous autres il avait donc échoué là, vague en instance

de Conseil de guerre. Cependant, comme sa famille s’acharnait à

prouver que les obus l’avaient stupéfié, démoralisé, l’instruction

différait son jugement de mois en mois. Il ne me parlait pas

beaucoup. Il passait des heures à se peigner la barbe, mais

quand il me parlait, c’était presque toujours de la même chose,

du moyen qu’il avait découvert pour ne plus faire d’enfants à sa

femme. Était-il fou vraiment ? Quand le moment du monde à

l’envers est venu et que c’est être fou que de demander pourquoi

on vous assassine, il devient évident qu’on passe pour fou à peu

de frais. Encore faut-il que ça prenne, mais quand il s’agit

d’éviter le grand écartelage il se fait dans certains cerveaux de

magnifiques efforts d’imagination.

Tout ce qui est intéressant se passe dans l’ombre, décidé-

ment. On ne sait rien de la véritable histoire des hommes.

Princhard, il s’appelait, ce professeur. Que pouvait-il bien

avoir décidé, lui, pour sauver ses carotides, ses poumons et ses

nerfs optiques ? Voici la question essentielle, celle qu’il aurait

fallu nous poser entre nous hommes pour demeurer strictement

humains et pratiques. Mais nous étions loin de là, titubants

dans un idéal d’absurdités, gardés par les poncifs belliqueux et

insanes, rats enfumés déjà, nous tentions, en folie, de sortir du

bateau de feu, mais n’avions aucun plan d’ensemble, aucune

confiance les uns dans les autres. Ahuris par la guerre, nous

étions devenus fous dans un autre genre : la peur. L’envers et

l’endroit de la guerre.

Il me marquait quand même, à travers ce commun délire,

une certaine sympathie, ce Princhard, tout en se méfiant de

moi, bien sûr.

Où nous nous trouvions, à l’enseigne où tous nous étions

logés, il ne pouvait exister ni amitié, ni confiance. Chacun lais-

– 69 –

sait seulement entendre ce qu’il croyait être favorable à sa peau, puisque tout ou presque allait être répété par les mouchards à

l’affût.

De temps en temps, l’un d’entre nous disparaissait, c’est

que son affaire était constituée, qu’elle se terminerait au Conseil

de guerre, à Biribi ou au front et pour les mieux servis à l’Asile

de Clamart.

D’autres guerriers douteux arrivaient encore, toujours, de

toutes les armes, des très jeunes et des presque vieux, avec la

frousse ou bien crâneurs, leurs femmes et leurs parents leur

rendaient visite, leurs petits aussi, yeux écarquillés, le jeudi.

Tout ce monde pleurait d’abondance, dans le parloir, sur le

soir surtout. L’impuissance du monde dans la guerre venait

pleurer là, quand les femmes et les petits s’en allaient, par le

couloir blafard de gaz, visites finies, en traînant les pieds. Un

grand troupeau de pleurnicheurs ils formaient, rien que ça, dé-

goûtants.

Pour Lola, venir me voir dans cette sorte de prison, c’était

encore une aventure. Nous deux, nous ne pleurions pas. Nous

n’avions nulle part, nous, où prendre des larmes.

« Est-ce vrai que vous soyez réellement devenu fou, Ferdi-

nand ? me demande-t-elle un jeudi.

– Je le suis ! avouai-je.

– Alors, ils vont vous soigner ici ?

– On ne soigne pas la peur, Lola.

– Vous avez donc peur tant que ça ?

– Et plus que ça encore, Lola, si peur, voyez-vous, que si je

meurs de ma mort à moi, plus tard, je ne veux surtout pas qu’on

me brûle ! Je voudrais qu’on me laisse en terre, pourrir au cime-

tière, tranquillement, là, prêt à revivre peut-être… Sait-on ja-

– 70 –

mais ! Tandis que si on me brûlait en cendres, Lola, comprenez-vous, ça serait fini, bien fini… Un squelette, malgré tout, ça res-

semble encore un peu à un homme… C’est toujours plus prêt à

revivre que des cendres… Des cendres c’est fini !… Qu’en dites-

vous ?… Alors, n’est-ce pas, la guerre…

– Oh ! Vous êtes donc tout à fait lâche, Ferdinand ! Vous

êtes répugnant comme un rat…

– Oui, tout à fait lâche, Lola, je refuse la guerre et tout ce

qu’il y a dedans… Je ne la déplore pas moi… Je ne me résigne

pas moi… Je ne pleurniche pas dessus moi… Je la refuse tout

net, avec tous les hommes qu’elle contient, je ne veux rien avoir

à faire avec eux, avec elle. Seraient-ils neuf cent quatre-vingt-

quinze millions et moi tout seul, c’est eux qui ont tort, Lola, et

c’est moi qui ai raison, parce que je suis le seul à savoir ce que je

veux : je ne veux plus mourir.

– Mais c’est impossible de refuser la guerre, Ferdinand ! Il

n’y a que les fous et les lâches qui refusent la guerre quand leur

Patrie est en danger…

– Alors vivent les fous et les lâches ! Ou plutôt survivent les

fous et les lâches ! Vous souvenez-vous d’un seul nom par

exemple, Lola, d’un de ces soldats tués pendant la guerre de

Cent Ans ?… Avez-vous jamais cherché à en connaître un seul

de ces noms ?… Non, n’est-ce pas ?… Vous n’avez jamais cher-

ché ? Ils vous sont aussi anonymes, indifférents et plus incon-

nus que le dernier atome de ce presse-papier devant nous, que

votre crotte du matin… Voyez donc bien qu’ils sont morts pour

rien, Lola ! Pour absolument rien du tout, ces crétins ! Je vous

l’affirme ! La preuve est faite ! Il n’y a que la vie qui compte.

Dans dix mille ans d’ici, je vous fais le pari que cette guerre, si

remarquable qu’elle nous paraisse à présent, sera complètement

oubliée… À peine si une douzaine d’érudits se chamailleront en-

core par-ci, par-là, à son occasion et à propos des dates des

principales hécatombes dont elle fut illustrée… C’est tout ce que

les hommes ont réussi jusqu’ici à trouver de mémorable au sujet

– 71 –

les uns des autres à quelques siècles, à quelques années et même à quelques heures de distance… Je ne crois pas à l’avenir,

Lola… »

Lorsqu’elle découvrit à quel point j’étais devenu fanfaron

de mon honteux état, elle cessa de me trouver pitoyable le

moins du monde… Méprisable elle me jugea, définitivement.

Elle résolut de me quitter sur-le-champ. C’en était trop. En

la reconduisant jusqu’au portillon de notre hospice ce soir-là,

elle ne m’embrassa pas.

Décidément, il lui était impossible d’admettre qu’un con-

damné à mort n’ait pas en même temps reçu la vocation. Quand

je lui demandai des nouvelles de nos crêpes, elle ne me répondit

pas non plus.

En rentrant à la chambrée je trouvai Princhard devant la

fenêtre essayant des lunettes contre la lumière du gaz au milieu

d’un cercle de soldats. C’est une idée qui lui était venue, nous

expliqua-t-il, au bord de la mer, en vacances, et puisque c’était

l’été à présent, il entendait les porter pendant la journée, dans le

parc. Il était immense ce parc et fort bien surveillé d’ailleurs par

des escouades d’infirmiers alertes. Le lendemain donc Prin-

chard insista pour que je l’accompagne jusqu’à la terrasse pour

essayer les belles lunettes. L’après-midi rutilait splendide sur

Princhard, défendu par ses verres opaques ; je remarquai qu’il

avait le nez presque transparent aux narines et qu’il respirait

avec précipitation.

« Mon ami, me confia-t-il, le temps passe et ne travaille pas

pour moi… Ma conscience est inaccessible aux remords, je suis

libéré, Dieu merci ! de ces timidités… Ce ne sont pas les crimes

qui se comptent en ce monde… Il y a longtemps qu’on y a re-

noncé… Ce sont les gaffes… Et je crois en avoir commis une…

Tout à fait irrémédiable…

– En volant les conserves ?

– 72 –

– Oui, j’avais cru cela malin, imaginez ! Pour me faire soustraire à la bataille et de cette façon, honteux, mais vivant encore,

pour revenir en la paix comme on revient, exténué, à la surface

de la mer après un long plongeon… J’ai bien failli réussir… Mais

la guerre dure décidément trop longtemps… On ne conçoit plus

à mesure qu’elle s’allonge d’individus suffisamment dégoûtants

pour dégoûter la Patrie… Elle s’est mise à accepter tous les sa-

crifices, d’où qu’ils viennent, toutes les viandes la Patrie… Elle

est devenue infiniment indulgente dans le choix de ses martyrs

la Patrie ! Actuellement il n’y a plus de soldats indignes de por-

ter les armes et surtout de mourir sous les armes et par les

armes… On va faire, dernière nouvelle, un héros avec moi !… Il

faut que la folie des massacres soit extraordinairement impé-

rieuse, pour qu’on se mette à pardonner le vol d’une boîte de

conserve ! que dis-je ? à l’oublier ! Certes, nous avons l’habitude

d’admirer tous les jours d’immenses bandits, dont le monde en-

tier vénère avec nous l’opulence et dont l’existence se démontre

cependant dès qu’on l’examine d’un peu près comme un long

crime chaque jour renouvelé, mais ces gens-là jouissent de

gloire, d’honneurs et de puissance, leurs forfaits sont consacrés

par les lois, tandis qu’aussi loin qu’on se reporte dans l’histoire

– et vous savez que je suis payé pour la connaître – tout nous

démontre qu’un larcin véniel, et surtout d’aliments mesquins,

tels que croûtes, jambon ou fromage, attire sur son auteur im-

manquablement l’opprobre formel, les reniements catégoriques

de la communauté, les châtiments majeurs, le déshonneur

automatique et la honte inexpiable, et cela pour deux raisons,

tout d’abord parce que l’auteur de tels forfaits est généralement

un pauvre et que cet état implique en lui-même une indignité

capitale et ensuite parce que son acte comporte une sorte de ta-

cite reproche envers la communauté. Le vol du pauvre devient

une malicieuse reprise individuelle, me comprenez-vous ?… Où

irions-nous ? Aussi la répression des menus larcins s’exerce-t-

elle, remarquez-le, sous tous les climats, avec une rigueur ex-

trême, comme moyen de défense sociale non seulement, mais

encore et surtout comme une recommandation sévère à tous les

– 73 –

malheureux d’avoir à se tenir à leur place et dans leur caste, peinards, joyeusement résignés à crever tout au long des siècles

et indéfiniment de misère et de faim… Jusqu’ici cependant, il

restait aux petits voleurs un avantage dans la République, celui

d’être privés de l’honneur de porter les armes patriotes. Mais

dès demain, cet état de choses va changer, j’irai reprendre dès

demain, moi voleur, ma place aux armées… Tels sont les

ordres… En haut lieu, on a décidé de passer l’éponge sur ce

qu’ils appellent “mon moment d’égarement” et ceci, notez-le

bien, en considération de ce qu’on intitule aussi “l’honneur de

ma famille”. Quelle mansuétude ! Je vous le demande cama-

rade, est-ce donc ma famille qui va s’en aller servir de passoire

et de tri aux balles françaises et allemandes mélangées ?… Ce

sera bien moi tout seul, n’est-ce pas ? Et quand je serai mort,

est-ce l’honneur de ma famille qui me fera ressusciter ?… Tenez,

je la vois d’ici, ma famille, les choses de la guerre passées…

Comme tout passe… Joyeusement alors gambadante ma famille

sur les gazons de l’été revenu, je la vois d’ici par les beaux di-

manches… Cependant qu’à trois pieds dessous, moi papa, ruis-

selant d’asticots et bien plus infect qu’un kilo d’étrons de 14 juil-

let pourrira fantastiquement de toute sa viande déçue… En-

graisser les sillons du laboureur anonyme c’est le véritable ave-

nir du véritable soldat ! Ah ! camarade ! Ce monde n’est je vous

l’assure qu’une immense entreprise à se foutre du monde ! Vous

êtes jeune. Que ces minutes sagaces vous comptent pour des

années ! Écoutez-moi bien, camarade, et ne le laissez plus pas-

ser sans bien vous pénétrer de son importance, ce signe capital

dont resplendissent toutes les hypocrisies meurtrières de notre

Société : “L’attendrissement sur le sort, sur la condition du mi-

teux…” Je vous le dis, petits bonshommes, couillons de la vie,

battus, rançonnés, transpirants de toujours, je vous préviens,

quand les grands de ce monde se mettent à vous aimer, c’est

qu’ils vont vous tourner en saucissons de bataille… C’est le

signe… Il est infaillible. C’est par l’affection que ça commence.

Louis XIV lui au moins, qu’on se souvienne, s’en foutait à tout

rompre du bon peuple. Quant à Louis XV, du même. Il s’en bar-

– 74 –

bouillait le pourtour anal. On ne vivait pas bien en ce temps-là, certes, les pauvres n’ont jamais bien vécu, mais on ne mettait

pas à les étriper l’entêtement et l’acharnement qu’on trouve à

nos tyrans d’aujourd’hui. Il n’y a de repos, vous dis-je, pour les

petits, que dans le mépris des grands qui ne peuvent penser au

peuple que par intérêt ou sadisme… Les philosophes, ce sont

eux, notez-le encore pendant que nous y sommes, qui ont com-

mencé par raconter des histoires au bon peuple… Lui qui ne

connaissait que le catéchisme ! Ils se sont mis, proclamèrent-ils,

à l’éduquer… Ah ! ils en avaient des vérités à lui révéler ! et des

belles ! Et des pas fatiguées ! Qui brillaient ! Qu’on en restait

tout ébloui ! C’est ça ! qu’il a commencé par dire, le bon peuple,

c’est bien ça ! C’est tout à fait ça ! Mourons tous pour ça ! Il ne

demande jamais qu’à mourir le peuple ! Il est ainsi. “Vive Dide-

rot !” qu’ils ont gueulé et puis “Bravo Voltaire !” En voilà au

moins des philosophes ! Et vive aussi Carnot qui organise si

bien les victoires ! Et vive tout le monde ! Voilà au moins des

gars qui ne le laissent pas crever dans l’ignorance et le féti-

chisme le bon peuple ! Ils lui montrent eux les routes de la Li-

berté ! Ils l’émancipent ! Ça n’a pas traîné ! Que tout le monde

d’abord sache lire les journaux ! C’est le salut ! Nom de Dieu ! Et

en vitesse ! Plus d’illettrés ! Il en faut plus ! Rien que des soldats

citoyens ! Qui votent ! Qui lisent ! Et qui se battent ! Et qui mar-

chent ! Et qui envoient des baisers ! À ce régime-là, bientôt il fut

fin mûr le bon peuple. Alors n’est-ce pas l’enthousiasme d’être

libéré il faut bien que ça serve à quelque chose ? Danton n’était

pas éloquent pour les prunes. Par quelques coups de gueule si

bien sentis, qu’on les entend encore, il vous l’a mobilisé en un

tour de main le bon peuple ! Et ce fut le premier départ des

premiers bataillons d’émancipés frénétiques ! Des premiers

couillons voteurs et drapeautiques qu’emmena le Dumouriez se

faire trouer dans les Flandres ! Pour lui-même Dumouriez, venu

trop tard à ce petit jeu idéaliste, entièrement inédit, préférant

somme toute le pognon, il déserta. Ce fut notre dernier merce-

naire… Le soldat gratuit ça c’était du nouveau… Tellement nou-

veau que Gœthe, tout Gœthe qu’il était, arrivant à Valmy en re-

– 75 –

çut plein la vue. Devant ces cohortes loqueteuses et passionnées qui venaient se faire étripailler spontanément par le roi de

Prusse pour la défense de l’inédite fiction patriotique, Gœthe

eut le sentiment qu’il avait encore bien des choses à apprendre.

“De ce jour, clama-t-il, magnifiquement, selon les habitudes de

son génie, commence une époque nouvelle !” Tu parles ! Par la

suite, comme le système était excellent, on se mit à fabriquer

des héros en série, et qui coûtèrent de moins en moins cher, à

cause du perfectionnement du système. Tout le monde s’en est

bien trouvé. Bismarck, les deux Napoléon, Barrès aussi bien que

la cavalière Elsa. La religion drapeautique remplaça prompte-

ment la céleste, vieux nuage déjà dégonflé par la Réforme et

condensé depuis longtemps en tirelires épiscopales. Autrefois,

la mode fanatique, c’était “Vive Jésus ! Au bûcher les héré-

tiques !”, mais rares et volontaires après tout les hérétiques…

Tandis que désormais, où nous voici, c’est par hordes immenses

que les cris : “Au poteau les salsifis sans fibres ! Les citrons sans

jus ! Les innocents lecteurs ! Par millions face à droite !” provo-

quent les vocations. Les hommes qui ne veulent ni découdre, ni

assassiner personne, les Pacifiques puants, qu’on s’en empare et

qu’on les écartèle ! Et les trucide aussi de treize façons et bien

fadées ! Qu’on leur arrache pour leur apprendre à vivre les

tripes du corps d’abord, les yeux des orbites, et les années de

leur sale vie baveuse ! Qu’on les fasse par légions et légions en-

core, crever, tourner en mirlitons, saigner, fumer dans les

acides, et tout ça pour que la Patrie en devienne plus aimée,

plus joyeuse et plus douce ! Et s’il y en a là-dedans des im-

mondes qui se refusent à comprendre ces choses sublimes, ils

n’ont qu’à aller s’enterrer tout de suite avec les autres, pas tout à

fait cependant, mais au fin bout du cimetière, sous l’épitaphe in-

famante des lâches sans idéal, car ils auront perdu, ces ignobles,

le droit magnifique à un petit bout d’ombre du monument adju-

dicataire et communal élevé pour les morts convenables dans

l’allée du centre, et puis aussi perdu le droit de recueillir un peu

de l’écho du Ministre qui viendra ce dimanche encore uriner

– 76 –

chez le Préfet et frémir de la gueule au-dessus des tombes après le déjeuner… »

Mais du fond du jardin, on l’appela Princhard. Le médecin-

chef le faisait demander d’urgence par son infirmier de service.

« J’y vais », qu’il a répondu Princhard, et n’eut que le

temps juste de me passer le brouillon du discours qu’il venait

ainsi d’essayer sur moi. Un truc de cabotin.

Lui, Princhard, je ne le revis jamais. Il avait le vice des in-

tellectuels, il était futile. Il savait trop de choses ce garçon-là et

ces choses l’embrouillaient. Il avait besoin de tas de trucs pour

s’exciter, se décider. C’est loin déjà de nous le soir où il est parti,

quand j’y pense. Je m’en souviens bien quand même. Ces mai-

sons du faubourg qui limitaient notre parc se détachaient en-

core une fois, bien nettes, comme font toutes les choses avant

que le soir les prenne. Les arbres grandissaient dans l’ombre et

montaient au ciel rejoindre la nuit.

Je n’ai jamais rien fait pour avoir de ses nouvelles, pour sa-

voir s’il était vraiment « disparu » ce Princhard, comme on l’a

répété. Mais c’est mieux qu’il soit disparu.

– 77 –

Déjà notre paix hargneuse faisait dans la guerre même ses

semences.

On pouvait deviner ce qu’elle serait, cette hystérique rien

qu’à la voir s’agiter déjà dans la taverne de l’Olympia. En bas

dans la longue cave-dancing louchante aux cent glaces, elle tré-

pignait dans la poussière et le grand désespoir en musique né-

gro-judéo-saxonne. Britanniques et Noirs mêlés. Levantins et

Russes, on en trouvait partout, fumants, braillant, mélanco-

liques et militaires, tout du long des sofas cramoisis. Ces uni-

formes dont on commence à ne plus se souvenir qu’avec bien de

la peine furent les semences de l’aujourd’hui, cette chose qui

pousse encore et qui ne sera tout à fait devenue fumier qu’un

peu plus tard, à la longue.

Bien entraînés au désir par quelques heures à l’Olympia

chaque semaine, nous allions en groupe faire une visite ensuite

à notre lingère-gantière-libraire Mme Herote, dans l’Impasse des

Beresinas, derrière les Folies-Bergère, à présent disparue, où les

petits chiens venaient avec leurs petites filles, en laisse, faire

leurs besoins.

Nous y venions nous, chercher notre bonheur à tâtons, que

le monde entier menaçait avec rage. On en était honteux de

cette envie-là, mais il fallait bien s’y mettre tout de même ! C’est

plus difficile de renoncer à l’amour qu’à la vie. On passe son

temps à tuer ou à adorer en ce monde et cela tout ensemble.

« Je te hais ! Je t’adore ! » On se défend, on s’entretient, on re-

passe sa vie au bipède du siècle suivant, avec frénésie, à tout

prix, comme si c’était formidablement agréable de se continuer,

– 78 –

comme si ça allait nous rendre, au bout du compte, éternels.

Envie de s’embrasser malgré tout, comme on se gratte.

J’allais mieux mentalement, mais ma situation militaire

demeurait assez indécise. On me permettait de sortir en ville de

temps en temps. Notre lingère s’appelait donc Mme Herote. Son

front était bas et si borné qu’on en demeurait, devant elle, mal à

l’aise au début, mais ses lèvres si bien souriantes par contre, et

si charnues qu’on ne savait plus comment s’y prendre ensuite

pour lui échapper. À l’abri d’une volubilité formidable, d’un

tempérament inoubliable, elle abritait une série d’intentions

simples, rapaces, pieusement commerciales.

Fortune elle se mit à faire en quelques mois, grâce aux al-

liés et à son ventre surtout. On l’avait débarrassée de ses ovaires

il faut le dire, opérée de salpingite l’année précédente. Cette cas-

tration libératrice fit sa fortune. Il y a de ces blennorragies fé-

minines qui se démontrent providentielles. Une femme qui

passe son temps à redouter les grossesses n’est qu’une espèce

d’impotente et n’ira jamais bien loin dans la réussite.

Les vieux et les jeunes gens aussi croient, je le croyais,

qu’on trouvait moyen de faire facilement l’amour et pour pas

cher dans l’arrière-boutique de certaines librairies-lingeries. Ce-

la était encore exact, il y a quelque vingt ans, mais depuis, bien

des choses ne se font plus, celles-là surtout parmi les plus

agréables. Le puritanisme anglo-saxon nous dessèche chaque

mois davantage, il a déjà réduit à peu près à rien la gaudriole

impromptue des arrière-boutiques. Tout tourne au mariage et à

la correction.

Mme Herote sut mettre à bon profit les dernières licences

qu’on avait encore de baiser debout et pas cher. Un commis-

saire-priseur désœuvré passa devant son magasin certain di-

manche, il y entra, il y est toujours. Gaga, il l’était un peu, il le

demeura, sans plus. Leur bonheur ne fit aucun bruit. À l’ombre

des journaux délirants d’appels aux sacrifices ultimes et patrio-

tiques, la vie, strictement mesurée, farcie de prévoyance, conti-

– 79 –

nuait et bien plus astucieuse même que jamais. Tels sont

l’envers et l’endroit, comme la lumière et l’ombre, de la même

médaille.

Le commissaire de Mme Herote plaçait en Hollande des

fonds pour ses amis, les mieux renseignés, et pour Mme Herote à

son tour, dès qu’ils furent devenus confidents. Les cravates, les

soutiens-gorge, les presque chemises comme elle en vendait, re-

tenaient clients et clientes et surtout les incitaient à revenir sou-

vent.

Grand nombre de rencontres étrangères et nationales eu-

rent lieu à l’ombre rosée de ces brise-bise parmi les phrases in-

cessantes de la patronne dont toute la personne substantielle,

bavarde et parfumée jusqu’à l’évanouissement aurait pu rendre

grivois le plus ranci des hépatiques. Dans ces mélanges, loin de

perdre l’esprit, elle retrouvait son compte Mme Herote, en argent

d’abord, parce qu’elle prélevait sa dîme sur les ventes en senti-

ments, ensuite parce qu’il se faisait beaucoup d’amour autour

d’elle. Unissant les couples et les désunissant avec une joie au

moins égale, à coups de ragots, d’insinuations, de trahisons.

Elle imaginait du bonheur et du drame sans désemparer.

Elle entretenait la vie des passions. Son commerce n’en mar-

chait que mieux.

Proust, mi-revenant lui-même, s’est perdu avec une ex-

traordinaire ténacité dans l’infinie, la diluante futilité des rites

et démarches qui s’entortillent autour des gens du monde, gens

du vide, fantômes de désirs, partouzards indécis attendant leur

Watteau toujours, chercheurs sans entrain d’improbables Cy-

thères. Mais Mme Herote, populaire et substantielle d’origine,

tenait solidement à la terre par de rudes appétits, bêtes et pré-

cis.

Si les gens sont si méchants, c’est peut-être seulement

parce qu’ils souffrent, mais le temps est long qui sépare le mo-

ment où ils ont cessé de souffrir de celui où ils deviennent un

– 80 –

peu meilleurs. La belle réussite matérielle et passionnelle de Mme Herote n’avait pas encore eu le temps d’adoucir ses dispositions conquérantes.

Elle n’était pas plus haineuse que la plupart des petites

commerçantes d’alentour, mais elle se donnait beaucoup de

peine à vous démontrer le contraire, alors on se souvient de son

cas. Sa boutique n’était pas qu’un lieu de rendez-vous, c’était

encore une sorte d’entrée furtive dans un monde de richesse et

de luxe où je n’avais jamais malgré tout mon désir, jusqu’alors

pénétré et d’où je fus d’ailleurs éliminé promptement et péni-

blement à la suite d’une furtive incursion, la première et la

seule.

Les gens riches à Paris demeurent ensemble, leurs quar-

tiers, en bloc, forment une tranche de gâteau urbain dont la

pointe vient toucher au Louvre, cependant que le rebord arrondi

s’arrête aux arbres entre le Pont d’Auteuil et la Porte des Ternes.

Voilà. C’est le bon morceau de la ville. Tout le reste n’est que

peine et fumier.

Quand on passe du côté de chez les riches on ne remarque

pas d’abord de grandes différences avec les autres quartiers, si

ce n’est que les rues y sont un peu plus propres et c’est tout.

Pour aller faire une excursion dans l’intérieur même de ces

gens, de ces choses, il faut se fier au hasard ou à l’intimité.

Par la boutique de Mme Herote on y pouvait pénétrer un

peu avant dans cette réserve à cause des Argentins qui descen-

daient des quartiers privilégiés pour se fournir chez elle en cale-

çons et chemises et taquiner aussi son joli choix d’amies ambi-

tieuses, théâtreuses et musiciennes, bien faites, que Mme Herote

attirait à dessein.

À l’une d’elles, moi qui n’avais rien à offrir que ma jeu-

nesse, comme on dit, je me mis cependant à tenir beaucoup

trop. La petite Musyne on l’appelait dans ce milieu.

– 81 –

Au passage des Beresinas, tout le monde se connaissait de

boutique en boutique, comme dans une véritable petite pro-

vince, depuis des années coincée entre deux rues de Paris, c’est-

à-dire qu’on s’y épiait et s’y calomniait humainement jusqu’au

délire.

Pour ce qui est de la matérielle, avant la guerre, on y discu-

tait entre commerçants une vie picoreuse et désespérément

économe. C’était entre autres épreuves miséreuses le chagrin

chronique de ces boutiquiers, d’être forcés dans leur pénombre

de recourir au gaz dès quatre heures du soir venues, à cause des

étalages. Mais il se ménageait ainsi, en retrait, par contre, une

ambiance propice aux propositions délicates.

Beaucoup de boutiques étaient malgré tout en train de pé-

ricliter à cause de la guerre, tandis que celle de Mme Herote, à

force de jeunes Argentins, d’officiers à pécule et des conseils de

l’ami commissaire, prenait un essor que tout le monde, aux en-

virons, commentait, on peut l’imaginer, en termes abominables.

Notons par exemple qu’à cette même époque, le célèbre pâ-

tissier du numéro 112 perdit soudain ses belles clientes par

l’effet de la mobilisation. Les habituelles goûteuses à longs

gants, forcées tant on avait réquisitionné de chevaux d’aller à

pied ne revinrent plus. Elles ne devaient plus jamais revenir.

Quant à Sambanet, le relieur de musique, il se défendit mal lui,

soudain, contre l’envie qui l’avait toujours possédé de sodomiser

quelque soldat. Une telle audace d’un soir, mal venue, lui fit un

tort irréparable auprès de certains patriotes qui l’accusèrent

d’emblée d’espionnage. Il dut fermer ses rayons.

Par contre Mlle Hermance, au numéro 26, dont la spécialité

était jusqu’à ce jour l’article de caoutchouc avouable ou non, se

serait très bien débrouillée, grâce aux circonstances, si elle

n’avait éprouvé précisément toutes les difficultés du monde à

s’approvisionner en « préservatifs » qu’elle recevait

d’Allemagne.

– 82 –

Seule Mme Herote, en somme, au seuil de la nouvelle

époque de la lingerie fine et démocratique entra facilement dans

la prospérité.

On s’écrivait nombre de lettres anonymes entre boutiques,

et des salées. Mme Herote préférait, quant à elle, et pour sa dis-

traction, en adresser à de hauts personnages ; en ceci même elle

manifestait de la forte ambition qui constituait le fond même de

son tempérament. Au Président du Conseil, par exemple elle en

envoyait, rien que pour l’assurer qu’il était cocu, et au Maréchal

Pétain, en anglais, à l’aide du dictionnaire, pour le faire enrager.

La lettre anonyme ? Douche sur les plumes ! Mme Herote en re-

cevait chaque jour un petit paquet pour son compte de ces

lettres non signées et qui ne sentaient pas bon, je vous l’assure.

Elle en demeurait pensive, éberluée pendant dix minutes envi-

ron, mais elle se reconstituait tout aussitôt son équilibre,

n’importe comment, avec n’importe quoi, mais toujours, et soli-

dement encore car il n’y avait dans sa vie intérieure aucune

place pour le doute et encore moins pour la vérité.

Parmi ses clientes et protégées, nombre de petites artistes

lui arrivaient avec plus de dettes que de robes. Toutes,

Mme Herote les conseillait et elles s’en trouvaient bien, Musyne

entre autres qui me semblait à moi la plus mignonne de toutes.

Un véritable petit ange musicien, une amour de violoniste, une

amour bien dessalée par exemple, elle me le prouva. Implacable

dans son désir de réussir sur la terre, et pas au ciel, elle se dé-

brouillait au moment où je la connus, dans un petit acte, tout ce

qu’il y avait de mignon, très parisien et bien oublié, aux Varié-

tés.

Elle apparaissait avec son violon dans une manière de pro-

logue impromptu, versifié, mélodieux. Un genre adorable et

compliqué.

Avec ce sentiment que je lui vouai mon temps devint fréné-

tique et se passait en bondissements de l’hôpital à la sortie de

son théâtre. Je n’étais d’ailleurs presque jamais seul à l’attendre.

– 83 –

Des militaires terrestres la ravissaient à tour de bras, des aviateurs aussi et bien plus facilement encore, mais le pompon sé-

ducteur revenait sans conteste aux Argentins. Leur commerce

de viandes froides à ceux-là, prenait, grâce à la pullulation des

contingents nouveaux, les proportions d’une force de la nature.

La petite Musyne en a bien profité de ces jours mercantiles. Elle

a bien fait, les Argentins n’existent plus.

Je ne comprenais pas. J’étais cocu avec tout et tout le

monde, avec les femmes, l’argent et les idées. Cocu et pas con-

tent. À l’heure qu’il est, il m’arrive encore de la rencontrer Mu-

syne, par hasard, tous les deux ans ou presque, ainsi que la plu-

part des êtres qu’on a connus très bien. C’est le délai qu’il nous

faut, deux années, pour nous rendre compte, d’un seul coup

d’œil, intrompable alors, comme l’instinct, des laideurs dont un

visage, même en son temps délicieux, s’est chargé.

On demeure comme hésitant un instant devant, et puis on

finit par l’accepter tel qu’il est devenu le visage avec cette dis-

harmonie croissante, ignoble, de toute la figure. Il le faut bien

dire oui, à cette soigneuse et lente caricature burinée par deux

ans. Accepter le temps, ce tableau de nous. On peut dire alors

qu’on s’est reconnus tout à fait (comme un billet étranger qu’on

hésite à prendre à première vue) qu’on ne s’était pas trompés de

chemin, qu’on avait bien suivi la vraie route, sans s’être concer-

tés, l’immanquable route pendant deux années de plus, la route

de la pourriture. Et voilà tout.

Musyne, quand elle me rencontrait ainsi, fortuitement, tel-

lement je l’épouvantais avec ma grosse tête, semblait vouloir me

fuir absolument, m’éviter, se détourner, n’importe quoi… Je lui

sentais mauvais, c’était évident, de tout un passé, mais moi qui

sais son âge, depuis trop d’années, elle a beau faire, elle ne peut

absolument plus m’échapper. Elle reste là l’air gêné devant mon

existence, comme devant un monstre. Elle, si délicate, se croit

tenue de me poser des questions balourdes, imbéciles, comme

en poserait une bonne prise en faute. Les femmes ont des na-

– 84 –

tures de domestiques. Mais elle imagine peut-être seulement cette répulsion, plus qu’elle ne l’éprouve ; c’est l’espèce de consolation qui me demeure. Je lui suggère peut-être seulement

que je suis immonde. Je suis peut-être un artiste dans ce genre-

là. Après tout, pourquoi n’y aurait-il pas autant d’art possible

dans la laideur que dans la beauté ? C’est un genre à cultiver,

voilà tout.

J’ai cru longtemps qu’elle était sotte la petite Musyne, mais

ce n’était qu’une opinion de vaniteux éconduit. Vous savez,

avant la guerre, on était tous encore bien plus ignorants et plus

fats qu’aujourd’hui. On ne savait presque rien des choses du

monde en général, enfin des inconscients… Les petits types dans

mon genre prenaient encore bien plus facilement

qu’aujourd’hui des vessies pour des lanternes. D’être amoureux

de Musyne si mignonne je pensais que ça allait me douer de

toutes les puissances, et d’abord et surtout du courage qui me

manquait, tout ça parce qu’elle était si jolie et si joliment musi-

cienne ma petite amie ! L’amour c’est comme l’alcool, plus on

est impuissant et soûl et plus on se croit fort et malin, et sûr de

ses droits.

Mme Herote, cousine de nombreux héros décédés, ne sortait

plus de son impasse qu’en grand deuil ; encore, n’allait-elle en

ville que rarement, son commissaire ami se montrant assez ja-

loux. Nous nous réunissions dans la salle à manger de l’arrière-

boutique, qui, la prospérité venue, prit bel et bien les allures

d’un petit salon. On y venait converser, s’y distraire, gentiment,

convenablement sous le gaz. Petite Musyne, au piano, nous ra-

vissait de classiques, rien que des classiques, à cause des conve-

nances de ces temps douloureux. Nous demeurions là, des

après-midi, coude à coude, le commissaire au milieu, à bercer

ensemble nos secrets, nos craintes, et nos espoirs.

La servante de Mme Herote, récemment engagée, tenait

beaucoup à savoir quand les uns allaient se décider enfin à se

marier avec les autres. Dans sa campagne on ne concevait pas

– 85 –

l’union libre. Tous ces Argentins, ces officiers, ces clients fure-teurs lui causaient une inquiétude presque animale.

Musyne se trouvait de plus en plus souvent accaparée par

les clients sud-américains. Je finis de cette façon par connaître à

fond toutes les cuisines et domestiques de ces messieurs, à force

d’aller attendre mon aimée à l’office. Les valets de chambre de

ces messieurs me prenaient d’ailleurs pour le maquereau. Et

puis, tout le monde finit par me prendre pour un maquereau, y

compris Musyne elle-même, en même temps je crois que tous

les habitués de la boutique de Mme Herote. Je n’y pouvais rien.

D’ailleurs, il faut bien que cela arrive tôt ou tard, qu’on vous

classe.

J’obtins de l’autorité militaire une autre convalescence de

deux mois de durée et on parla même de me réformer. Avec

Musyne nous décidâmes d’aller loger ensemble à Billancourt.

C’était pour me semer en réalité ce subterfuge parce qu’elle pro-

fita que nous demeurions loin, pour rentrer de plus en plus ra-

rement à la maison. Toujours elle trouvait de nouveaux pré-

textes pour rester dans Paris.

Les nuits de Billancourt étaient douces, animées parfois

par ces puériles alarmes d’avions et de zeppelins, grâce aux-

quelles les citadins trouvaient moyen d’éprouver des frissons

justificatifs. En attendant mon amante, j’allais me promener,

nuit tombée, jusqu’au pont de Grenelle, là où l’ombre monte du

fleuve jusqu’au tablier du métro, avec ses lampadaires en chape-

lets, tendu en plein noir, avec sa ferraille énorme aussi qui va

foncer en tonnerre en plein flanc des gros immeubles du quai de

Passy.

Il existe certains coins comme ça dans les villes, si stupi-

dement laids qu’on y est presque toujours seul.

Musyne finit par ne plus rentrer à notre espèce de foyer

qu’une fois par semaine. Elle accompagnait de plus en plus fré-

quemment des chanteuses chez les Argentins. Elle aurait pu

– 86 –

jouer et gagner sa vie dans les cinémas, où ç’aurait été bien plus facile pour moi d’aller la chercher, mais les Argentins étaient

gais et bien payants, tandis que les cinémas étaient tristes et

payaient peu. C’est toute la vie ces préférences.

Pour comble de mon infortune survint le Théâtre aux Ar-

mées. Elle se créa instantanément, Musyne, cent relations mili-

taires au Ministère et de plus en plus fréquemment elle partit

alors distraire au front nos petits soldats et cela durant des se-

maines entières. Elle y détaillait, aux armées, la sonate et

l’adagio devant les parterres d’État major, bien placés pour lui

voir les jambes. Les soldats parqués en gradins à l’arrière des

chefs ne jouissaient eux que des échos mélodieux. Elle passait

forcément ensuite des nuits très compliquées dans les hôtels de

la zone des Armées. Un jour elle m’en revint toute guillerette

des Armées et munie d’un brevet d’héroïsme, signé par l’un de

nos grands généraux, s’il vous plaît. Ce diplôme fut à l’origine de

sa définitive réussite.

Dans la colonie argentine, elle sut se rendre du coup ex-

trêmement populaire. On la fêta. On en raffola de ma Musyne,

violoniste de guerre si mignonne ! Si fraîche et bouclée et puis

héroïne par-dessus le marché. Ces Argentins avaient la recon-

naissance du ventre, ils vouaient à nos grands chefs une de ces

admirations qui n’était pas dans une musette, et quand elle leur

revint ma Musyne, avec son document authentique, sa jolie fri-

mousse, ses petits doigts agiles et glorieux, ils se mirent à

l’aimer à qui mieux mieux, aux enchères pour ainsi dire. La poé-

sie héroïque possède sans résistance ceux qui ne vont pas à la

guerre et mieux encore ceux que la guerre est en train d’enrichir

énormément. C’est régulier.

Ah ! l’héroïsme mutin, c’est à défaillir je vous le dis ! Les

armateurs de Rio offraient leurs noms et leurs actions à la mi-

gnonne qui féminisait si joliment à leur usage la vaillance fran-

çaise et guerrière. Musyne avait su se créer, il faut l’avouer, un

petit répertoire très coquet d’incidents de guerre et qui, tel un

– 87 –

chapeau mutin, lui allait à ravir. Elle m’étonnait souvent moi-même par son tact et je dus m’avouer, à l’entendre, que je

n’étais en fait de bobards qu’un grossier simulateur à ses côtés.

Elle possédait le don de mettre ses trouvailles dans un certain

lointain dramatique où tout devenait et demeurait précieux et

pénétrant. Nous demeurions nous combattants, en fait de fari-

boles, je m’en rendais soudain compte, grossièrement tempo-

raires et précis. Elle travaillait dans l’éternel ma belle. Il faut

croire Claude Lorrain, les premiers plans d’un tableau sont tou-

jours répugnants et l’art exige qu’on situe l’intérêt de l’œuvre

dans les lointains, dans l’insaisissable, là où se réfugie le men-

songe, ce rêve pris sur le fait, et seul amour des hommes. La

femme qui sait tenir compte de notre misérable nature devient

aisément notre chérie, notre indispensable et suprême espé-

rance. Nous attendons auprès d’elle, qu’elle nous conserve notre

menteuse raison d’être, mais tout en attendant elle peut, dans

l’exercice de cette magique fonction gagner très largement sa

vie. Musyne n’y manquait pas, d’instinct.

On trouvait ses Argentins du côté des Ternes, et puis sur-

tout aux limites du Bois, en petits hôtels particuliers, bien clos,

brillants, où par ces temps d’hiver il régnait une chaleur si

agréable qu’en y pénétrant de la rue, le cours de vos pensées de-

venait optimiste soudain, malgré vous.

Dans mon désespoir tremblotant, j’avais entrepris, pour

comble de gaffe, d’aller le plus souvent possible, je l’ai dit, at-

tendre ma compagne à l’office. Je patientais, parfois jusqu’au

matin, j’avais sommeil, mais la jalousie me tenait quand même

bien réveillé, le vin blanc aussi, que les domestiques me ser-

vaient largement. Les maîtres argentins, eux, je les voyais fort

rarement, j’entendais leurs chansons et leur espagnol fracasseur

et le piano qui n’arrêtait pas, mais joué le plus souvent par

d’autres mains que par celles de Musyne. Que faisait-elle donc

pendant ce temps-là, cette garce, avec ses mains ?

– 88 –

Quand nous nous retrouvions au matin devant la porte elle

faisait la grimace en me revoyant. J’étais encore naturel comme

un animal en ce temps-là, je ne voulais pas la lâcher ma jolie et

c’est tout, comme un os.

On perd la plus grande partie de sa jeunesse à coups de

maladresses. Il était évident qu’elle allait m’abandonner mon

aimée tout à fait et bientôt. Je n’avais pas encore appris qu’il

existe deux humanités très différentes, celle des riches et celle

des pauvres. Il m’a fallu, comme à tant d’autres, vingt années et

la guerre, pour apprendre à me tenir dans ma catégorie, à de-

mander le prix des choses et des êtres avant d’y toucher, et sur-

tout avant d’y tenir.

Me réchauffant donc à l’office avec mes compagnons do-

mestiques, je ne comprenais pas qu’au-dessus de ma tête dan-

saient les dieux argentins, ils auraient pu être allemands, fran-

çais, chinois, cela n’avait guère d’importance, mais des Dieux,

des riches, voilà ce qu’il fallait comprendre. Eux en haut avec

Musyne, moi en dessous, avec rien. Musyne songeait sérieuse-

ment à son avenir ; alors elle préférait le faire avec un Dieu. Moi

aussi bien sûr j’y songeais à mon avenir, mais dans une sorte de

délire, parce que j’avais tout le temps, en sourdine, la crainte

d’être tué dans la guerre et la peur aussi de crever de faim dans

la paix. J’étais en sursis de mort et amoureux. Ce n’était pas

qu’un cauchemar. Pas bien loin de nous, à moins de cent kilo-

mètres, des millions d’hommes, braves, bien armés, bien ins-

truits, m’attendaient pour me faire mon affaire et des Français

aussi qui m’attendaient pour en finir avec ma peau, si je ne vou-

lais pas la faire mettre en lambeaux saignants par ceux d’en

face.

Il existe pour le pauvre en ce monde deux grandes ma-

nières de crever, soit par l’indifférence absolue de vos sem-

blables en temps de paix, ou par la passion homicide des mêmes

en la guerre venue. S’ils se mettent à penser à vous, c’est à votre

torture qu’ils songent aussitôt les autres, et rien qu’à ça. On ne

– 89 –

les intéresse que saignants, les salauds ! Princhard à cet égard avait eu bien raison. Dans l’imminence de l’abattoir, on ne spé-

cule plus beaucoup sur les choses de son avenir, on ne pense

guère qu’à aimer pendant les jours qui vous restent puisque

c’est le seul moyen d’oublier son corps un peu, qu’on va vous

écorcher bientôt du haut en bas.

Comme elle me fuyait, Musyne, je me prenais pour un

idéaliste, c’est ainsi qu’on appelle ses propres petits instincts

habillés en grands mots. Ma permission touchait à son terme.

Les journaux battaient le rappel de tous les combattants pos-

sibles, et bien entendu avant tout, de ceux qui n’avaient pas de

relations. Il était officiel qu’on ne devait plus penser qu’à gagner

la guerre.

Musyne désirait fort aussi, comme Lola, que je retourne au

front dare-dare et que j’y reste et comme j’avais l’air de tarder à

m’y rendre, elle se décida à brusquer les choses, ce qui pourtant

n’était pas dans sa manière.

Tel soir, où par exception nous rentrions ensemble, à Bil-

lancourt, voici que passent les pompiers trompetteurs et tous les

gens de notre maison se précipitent à la cave en l’honneur de je

ne sais quel zeppelin.

Ces paniques menues pendant lesquelles tout un quartier

en pyjama, derrière la bougie, disparaissait en gloussant dans

les profondeurs pour échapper à un péril presque entièrement

imaginaire mesuraient l’angoissante futilité de ces êtres tantôt

poules effrayées, tantôt moutons fats et consentants. De sem-

blables et monstrueuses inconsistances sont bien faites pour

dégoûter à tout jamais le plus patient, le plus tenace des socio-

philes.

Dès le premier coup de clairon d’alerte Musyne oubliait

qu’on venait de lui découvrir bien de l’héroïsme au Théâtre des

Armées. Elle insistait pour que je me précipite avec elle au fond

des souterrains, dans le métro, dans les égouts, n’importe où,

– 90 –

mais à l’abri et dans les ultimes profondeurs et surtout tout de suite ! À les voir tous dévaler ainsi, gros et petits, les locataires,

frivoles ou majestueux, quatre à quatre, vers le trou sauveur, ce-

la finit même à moi, par me pourvoir d’indifférence. Lâche ou

courageux, cela ne veut pas dire grand-chose. Lapin ici, héros

là-bas, c’est le même homme, il ne pense pas plus ici que là-bas.

Tout ce qui n’est pas gagner de l’argent le dépasse décidément

infiniment. Tout ce qui est vie ou mort lui échappe. Même sa

propre mort, il la spécule mal et de travers. Il ne comprend que

l’argent et le théâtre.

Musyne pleurnichait devant ma résistance. D’autres loca-

taires nous pressaient de les accompagner, je finis me laisser

convaincre. Il fut émis quant au choix de cave une série de pro-

positions différentes. La cave du boucher finit par emporter la

majorité des adhésions, on prétendait qu’elle était située plus

profondément que n’importe quelle autre de l’immeuble. Dès le

seuil il vous parvenait des bouffées d’une odeur âcre et de moi

bien connue, qui me fut à l’instant absolument insupportable.

« Tu vas descendre là-dedans Musyne, avec la viande pen-

dante aux crochets ? lui demandai-je.

– Pourquoi pas ? me répondit-elle, bien étonnée.

– Eh bien moi, dis-je, j’ai des souvenirs, et je préfère re-

monter là-haut…

– Tu t’en vas alors ?

– Tu viendras me retrouver, dès que ce sera fini !

– Mais ça peut durer longtemps…

– J’aime mieux t’attendre là-haut, que je dis. Je n’aime pas

la viande, et ce sera bientôt terminé. »

Pendant l’alerte, protégés dans leurs réduits, les locataires

échangeaient des politesses guillerettes. Certaines dames en

peignoir, dernières venues, se pressaient avec élégance et me-

– 91 –

sure vers cette voûte odorante dont le boucher et la bouchère leur faisaient les honneurs, tout en s’excusant, à cause du froid

artificiel indispensable à la bonne conservation de la marchan-

dise.

Musyne disparut avec les autres. Je l’ai attendue, chez

nous, en haut, une nuit, tout un jour, un an… Elle n’est jamais

revenue me trouver.

Je devins pour ma part à partir de cette époque de plus en

plus difficile à contenter et je n’avais plus que deux idées en

tête : sauver ma peau et partir pour l’Amérique. Mais échapper

à la guerre constituait déjà une œuvre initiale qui me tint tout

essoufflé pendant des mois et des mois.

« Des canons ! des hommes ! des munitions ! » qu’ils exi-

geaient sans jamais en sembler las, les patriotes. Il paraît qu’on

ne pouvait plus dormir tant que la pauvre Belgique et

l’innocente petite Alsace n’auraient pas été arrachées au joug

germanique. C’était une obsession qui empêchait, nous affir-

mait-on, les meilleurs d’entre nous de respirer, de manger, de

copuler. Ça n’avait pas l’air tout de même de les empêcher de

faire des affaires les survivants. Le moral était bon à l’arrière, on

pouvait le dire.

Il fallut réintégrer en vitesse nos régiments. Mais moi dès

la première visite, on me trouva trop au-dessous de la moyenne

encore, et juste bon pour être dirigé sur un autre hôpital, pour

osseux et nerveux celui-là. Un matin nous sortîmes à six du Dé-

pôt, trois artilleurs et trois dragons, blessés et malades à la re-

cherche de cet endroit où se réparaient la vaillance perdue, les

réflexes abolis et les bras cassés. Nous passâmes d’abord,

comme tous les blessés de l’époque, pour le contrôle, au Val-de-

Grâce, citadelle ventrue, si noble et toute barbue d’arbres et qui

sentait bien fort l’omnibus par ses couloirs, odeur aujourd’hui et

sans doute à jamais disparue, mixture de pieds, de paille et de

lampes à huile. Nous ne fîmes pas long feu au Val, à peine en-

trevus nous étions engueulés et comme il faut, par deux officiers

– 92 –

gestionnaires, pelliculaires et surmenés, menacés par ceux-ci du Conseil et projetés à nouveau par d’autres Administrateurs dans

la rue. Ils n’avaient pas de place pour nous, qu’ils disaient, en

nous indiquant une destination vague : un bastion, quelque

part, dans les zones autour de la ville.

De bistrots en bastions, de mominettes en cafés crème,

nous partîmes donc à six au hasard des mauvaises directions, à

la recherche de ce nouvel abri qui paraissait spécialisé dans la

guérison des incapables héros dans notre genre.

Un seul d’entre nous six possédait un rudiment de bien, qui

tenait tout entier, il faut le dire, dans une petite boîte en zinc de

biscuits Pernot, marque célèbre alors et dont je n’entends plus

parler. Là-dedans, il cachait, notre camarade, des cigarettes, et

une brosse à dents, même qu’on en rigolait tous, de ce soin peu

commun alors, qu’il prenait de ses dents, et que nous on le trai-

tait, à cause de ce raffinement insolite, d’« homosexuel ».

Enfin, nous abordâmes, après bien des hésitations, vers le

milieu de la nuit, aux remblais bouffis de ténèbres de ce bastion

de Bicêtre, le « 43 » qu’il s’intitulait. C’était le bon.

On venait de le mettre à neuf pour recevoir des éclopés et

des vieillards. Le jardin n’était même pas fini.

Quand nous arrivâmes, il n’y avait encore en fait

d’habitants que la concierge, dans la partie militaire. Il pleuvait

dru. Elle eut peur de nous la concierge en nous entendant, mais

nous la fîmes rire en lui mettant la main tout de suite au bon

endroit. « Je croyais que c’était des Allemands ! fit-elle. – Ils

sont loin ! lui répondit-on. – Où c’est que vous êtes malades ?

s’inquiétait-elle. – Partout ; mais pas au zizi ! » fit un artilleur

en réponse. Alors ça, on pouvait dire que c’était du vrai esprit et

qu’elle appréciait en plus, la concierge. Dans ce même bastion

séjournèrent par la suite avec nous des vieillards de l’Assistance

publique. On avait construit pour eux, d’urgence, de nouveaux

bâtiments garnis de kilomètres de vitrages, on les gardait là-

– 93 –

dedans jusqu’à la fin des hostilités, comme des insectes. Sur les buttes d’alentour, une éruption de lotissements étriqués se disputaient des tas de boue fuyante mal contenue entre des séries

de cabanons précaires. À l’abri de ceux-ci poussent de temps à

autre une laitue et trois radis, dont on ne sait jamais pourquoi,

des limaces dégoûtées consentent à faire hommage au proprié-

taire.

Notre hôpital était propre, comme il faut se dépêcher de

voir ces choses-là, quelques semaines, tout à leur début, car

pour l’entretien des choses chez nous, on a aucun goût, on est

même à cet égard de francs dégueulasses. On s’est couchés, je

dis donc, au petit bonheur des lits métalliques et à la lumière

lunaire, c’était si neuf ces locaux que l’électricité n’y venait pas

encore.

Au réveil, notre nouveau médecin-chef est venu se faire

connaître, tout content de nous voir, qu’il semblait, toute cor-

dialité dehors. Il avait des raisons de son côté pour être heu-

reux, il venait d’être nommé à quatre galons. Cet homme possé-

dait en plus les plus beaux yeux du monde, veloutés et surnatu-

rels, il s’en servait beaucoup pour l’émoi de quatre charmantes

infirmières bénévoles qui l’entouraient de prévenances et de

mimiques et qui n’en perdaient pas une miette de leur médecin-

chef. Dès le premier contact, il se saisit de notre moral, comme

il nous en prévint. Sans façon, empoignant familièrement

l’épaule de l’un de nous, le secouant paternellement, la voix ré-

confortante, il nous traça les règles et le plus court chemin pour

aller gaillardement et au plus tôt encore nous refaire casser la

gueule.

D’où qu’ils provinssent décidément, ils ne pensaient qu’à

cela. On aurait dit que ça leur faisait du bien. C’était le nouveau

vice. « La France, mes amis, vous a fait confiance, c’est une

femme, la plus belle des femmes la France ! entonna-t-il. Elle

compte sur votre héroïsme la France ! Victime de la plus lâche,

de la plus abominable agression. Elle a le droit d’exiger de ses

– 94 –

fils d’être vengée profondément la France ! D’être rétablie dans l’intégrité de son territoire, même au prix du sacrifice le plus

haut la France ! Nous ferons tous ici, en ce qui nous concerne,

notre devoir, mes amis, faites le vôtre ! Notre science vous ap-

partient ! Elle est vôtre ! Toutes ses ressources sont au service

de votre guérison ! Aidez-nous à votre tour dans la mesure de

votre bonne volonté ! Je le sais, elle nous est acquise votre

bonne volonté ! Et que bientôt vous puissiez tous reprendre

votre place à côté de vos chers camarades des tranchées ! Votre

place sacrée ! Pour la défense de notre sol chéri. Vive la France !

En avant ! » Il savait parler aux soldats.

Nous étions chacun au pied de notre lit, dans la position du

garde-à-vous, l’écoutant. Derrière lui, une brune du groupe de

ses jolies infirmières dominait mal l’émotion qui l’étreignait et

que quelques larmes rendirent visible. Les autres infirmières,

ses compagnes, s’empressèrent aussitôt : « Chérie ! Chérie ! Je

vous assure… Il reviendra, voyons !… »

C’était une de ses cousines, la blonde un peu boulotte, qui

la consolait le mieux. En passant près de nous, la soutenant

dans ses bras, elle me confia la boulotte qu’elle défaillait ainsi la

cousine jolie, à cause du départ récent d’un fiancé mobilisé dans

la marine. Le maître ardent, déconcerté, s’efforçait d’atténuer le

bel et tragique émoi propagé par sa brève et vibrante allocution.

Il en demeurait tout confus et peiné devant elle. Réveil d’une

trop douloureuse inquiétude dans un cœur d’élite, évidemment

pathétique, tout sensibilité et tendresse. « Si nous avions su,

maître ! chuchotait encore la blonde cousine, nous vous aurions

prévenu… Ils s’aiment si tendrement si vous saviez !… » Le

groupe des infirmières et le Maître lui-même disparurent parlo-

tant toujours et bruissant à travers le couloir. On ne s’occupait

plus de nous.

J’essayai de me rappeler et de comprendre le sens de cette

allocution qu’il venait de prononcer, l’homme aux yeux splen-

dides, mais loin, moi, de m’attrister elles me parurent en y réflé-

– 95 –

chissant, ces paroles, extraordinairement bien faites pour me dégoûter de mourir. C’était aussi l’avis des autres camarades,

mais ils n’y trouvaient pas au surplus comme moi, une façon de

défi et d’insulte. Eux ne cherchaient guère à comprendre ce qui

se passait autour de nous dans la vie, ils discernaient seulement,

et encore à peine, que le délire ordinaire du monde s’était accru

depuis quelques mois, dans de telles proportions, qu’on ne pou-

vait décidément plus appuyer son existence sur rien de stable.

Ici à l’hôpital, tout comme dans la nuit des Flandres la

mort nous tracassait ; seulement ici, elle nous menaçait de plus

loin la mort irrévocable tout comme là-bas, c’est vrai, une fois

lancée sur votre tremblante carcasse par les soins de

l’Administration.

Ici, on ne nous engueulait pas, certes, on nous parlait

même avec douceur, on nous parlait tout le temps d’autre chose

que de la mort, mais notre condamnation figurait toutefois, bien

nette au coin de chaque papier qu’on nous demandait de signer,

dans chaque précaution qu’on prenait à notre égard : Mé-

dailles… Bracelets… La moindre permission… N’importe quel

conseil… On se sentait comptés, guettés, numérotés dans la

grande réserve des partants de demain. Alors forcément, tout ce

monde civil et sanitaire ambiant avait l’air plus léger que nous,

par comparaison. Les infirmières, ces garces, ne le partageaient

pas, elles, notre destin, elles ne pensaient par contraste, qu’à

vivre longtemps, et plus longtemps encore et à aimer c’était

clair, à se promener et à mille et dix mille fois faire et refaire

l’amour. Chacune de ces angéliques tenait à son petit plan dans

le périnée, comme les forçats, pour plus tard, le petit plan

d’amour, quand nous serions, nous, crevés dans une boue quel-

conque et Dieu sait comment !

Elles vous auraient alors des soupirs remémoratifs spé-

ciaux de tendresse qui les rendraient plus attrayantes encore,

elles évoqueraient en silences émus, les tragiques temps de la

guerre, les revenants… « Vous souvenez-vous du petit Bardamu,

– 96 –

diraient-elles à l’heure crépusculaire en pensant à moi, celui qu’on avait tant de mal à empêcher de tousser ?… Il en avait un

mauvais moral celui-là, le pauvre petit… Qu’a-t-il pu devenir ? »

Quelques regrets poétiques placés à propos siéent à une

femme aussi bien que certains cheveux vaporeux sous les rayons

de la lune.

À l’abri de chacun de leurs mots et de leur sollicitude, il fal-

lait dès maintenant comprendre : « Tu vas crever gentil mili-

taire… Tu vas crever… C’est la guerre… Chacun sa vie… Chacun

son rôle… Chacun sa mort… Nous avons l’air de partager ta dé-

tresse… Mais on ne partage la mort de personne… Tout doit être

aux âmes et aux corps bien portants, façon de distraction et rien

de plus et rien de moins, et nous sommes nous des solides

jeunes filles, belles, considérées, saines et bien élevées… Pour

nous tout devient biologie automatique, joyeux spectacle et se

convertit en joie ! Ainsi l’exige notre santé ! Et les vilaines li-

cences du chagrin nous sont impossibles… Il nous faut des exci-

tants à nous, rien que des excitants… Vous serez vite oubliés,

petits soldats… Soyez gentils, crevez bien vite… Et que la guerre

finisse et qu’on puisse se marier avec un de vos aimables offi-

ciers… Un brun surtout !… Vive la Patrie dont parle toujours

papa !… Comme l’amour doit être bon quand il revient de la

guerre !… Il sera décoré notre petit mari !… Il sera distingué…

Vous pourrez cirer ses jolies bottes le beau jour de notre ma-

riage si vous existez encore à ce moment là, petit soldat… Ne se-

rez-vous pas alors heureux de notre bonheur, petit soldat ?… »

Chaque matin, nous le revîmes, et le revîmes encore le mé-

decin-chef, suivi de ses infirmières. C’était un savant, apprîmes-

nous. Autour de nos salles réservées venaient trotter les vieil-

lards de l’hospice d’à côté en bonds inutiles et disjoints. Ils s’en

allaient crachoter leurs cancans avec leurs caries d’une salle à

l’autre, porteurs de petits bouts de ragots et médisances éculées.

Ici cloîtrés dans leur misère officielle comme au fond d’un en-

clos baveux, les vieux travailleurs broutaient toute la fiente qui

– 97 –

se dépose autour des âmes à l’issue des longues années de servi-tude. Haines impuissantes, rancies dans l’oisiveté pisseuse des

salles communes. Ils ne se servaient de leurs ultimes et chevro-

tantes énergies que pour se nuire encore un petit peu et se dé-

truire dans ce qui leur restait de plaisir et de souffle.

Suprême plaisir ! Dans leur carcasse racornie il ne subsis-

tait plus un seul atome qui ne fût strictement méchant.

Dès qu’il fut entendu que nous partagerions, soldats, les

commodités relatives du bastion avec ces vieillards, ils se mirent

à nous détester à l’unisson, non sans venir toutefois en même

temps mendier et sans répit nos résidus de tabac à la traîne le

long des croisées et les bouts de pain rassis tombés dessous les

bancs. Leurs faces parcheminées s’écrasaient à l’heure des repas

contre les vitres de notre réfectoire. Il passait entre les plis chas-

sieux de leurs nez des petits regards de vieux rats convoiteux.

L’un de ces infirmes paraissait plus astucieux et coquin que les

autres, il venait nous chanter des chansonnettes de son temps

pour nous distraire, le père Birouette qu’on l’appelait. Il voulait

bien faire tout ce qu’on voulait pourvu qu’on lui donnât du ta-

bac, tout ce qu’on voulait sauf passer devant la morgue du bas-

tion qui d’ailleurs ne chômait guère. L’une des blagues consis-

tait à l’emmener de ce côté-là, soi-disant en promenade. « Tu

veux pas entrer ? » qu’on lui demandait quand on était en plein

devant la porte. Il se sauvait alors bien râleux mais si vite et si

loin qu’on ne le revoyait plus de deux jours au moins, le père Bi-

rouette. Il avait entrevu la mort.

Notre médecin-chef aux beaux yeux, le professeur Bes-

tombes, avait fait installer pour nous redonner de l’âme, tout un

appareillage très compliqué d’engins électriques étincelants

dont nous subissions les décharges périodiques, effluves qu’il

prétendait toniques et qu’il fallait accepter sous peine

d’expulsion. Il était fort riche, semblait-il, Bestombes, il fallait

l’être pour acheter tout ce coûteux bazar électrocuteur. Son

beau-père, grand politique, ayant puissamment tripoté au cours

– 98 –

d’achats gouvernementaux de terrains, lui permettait ces lar-gesses.

Il fallait en profiter. Tout s’arrange. Crimes et châtiments.

Tel qu’il était, nous ne le détestions pas. Il examinait notre sys-

tème nerveux avec un soin extraordinaire, et nous interrogeait

sur le ton d’une courtoise familiarité. Cette bonhomie soigneu-

sement mise au point divertissait délicieusement les infirmières,

toutes distinguées, de son service. Elles attendaient chaque ma-

tin, ces mignonnes, le moment de se réjouir des manifestations

de sa haute gentillesse, c’était du nanan. Nous jouions tous en

somme dans une pièce où il avait choisi lui Bestombes le rôle du

savant bienfaisant et profondément, aimablement humain, le

tout était de s’entendre.

Dans ce nouvel hôpital, je faisais chambre commune avec

le sergent Branledore, rengagé ; c’était un ancien convive des

hôpitaux, lui, Branledore. Il avait traîné son intestin perforé de-

puis des mois, dans quatre différents services.

Il avait appris au cours de ces séjours à attirer et puis à re-

tenir la sympathie active des infirmières. Il rendait, urinait et

coliquait du sang assez souvent Branledore, il avait aussi bien

du mal à respirer, mais cela n’aurait pas entièrement suffi à lui

concilier les bonnes grâces toutes spéciales du personnel trai-

tant qui en voyait bien d’autres. Alors entre deux étouffements

s’il y avait un médecin ou une infirmière à passer par là : « Vic-

toire ! Victoire ! Nous aurons la Victoire ! » criait Branledore, ou

le murmurait du bout ou de la totalité de ses poumons selon le

cas. Ainsi rendu conforme à l’ardente littérature agressive, par

un effet d’opportune mise en scène, il jouissait de la plus haute

cote morale. Il le possédait, le truc, lui.

Comme le Théâtre était partout il fallait jouer et il avait

bien raison Branledore ; rien aussi n’a l’air plus idiot et n’irrite

davantage, c’est vrai, qu’un spectateur inerte monté par hasard

sur les planches. Quand on est là-dessus, n’est-ce pas, il faut

prendre le ton, s’animer, jouer, se décider ou bien disparaître.

– 99 –

Les femmes surtout demandaient du spectacle et elles étaient impitoyables, les garces, pour les amateurs déconcertés. La

guerre, sans conteste, porte aux ovaires, elles en exigeaient des

héros, et ceux qui ne l’étaient pas du tout devaient se présenter

comme tels ou bien s’apprêter à subir le plus ignominieux des

destins.

Après huit jours passés dans ce nouveau service, nous

avions compris l’urgence d’avoir à changer de dégaine et, grâce

à Branledore (dans le civil placier en dentelles), ces mêmes

hommes apeurés et recherchant l’ombre, possédés par des sou-

venirs honteux d’abattoirs que nous étions en arrivant, se muè-

rent en une satanée bande de gaillards, tous résolus à la victoire

et je vous le garantis armés d’abattage et de formidables propos.

Un dru langage était devenu en effet le nôtre, et si salé que ces

dames en rougissaient parfois, elles ne s’en plaignaient jamais

cependant parce qu’il est bien entendu qu’un soldat est aussi

brave qu’insouciant, et grossier plus souvent qu’à son tour, et

que plus il est grossier et que plus il est brave.

Au début, tout en copiant Branledore de notre mieux, nos

petites allures patriotiques n’étaient pas encore tout à fait au

point, pas très convaincantes. Il fallut une bonne semaine et

même deux de répétitions intensives pour nous placer absolu-

ment dans le ton, le bon.

Dès que notre médecin, professeur agrégé Bestombes, eut

noté, ce savant, la brillante amélioration de nos qualités mo-

rales, il résolut, à titre d’encouragement, de nous autoriser

quelques visites, à commencer par celles de nos parents.

Certains soldats bien doués, à ce que j’avais entendu con-

ter, éprouvaient quand ils se mêlaient aux combats, une sorte de

griserie et même une vive volupté. Dès que pour ma part

j’essayais d’imaginer une volupté de cet ordre bien spécial, je

m’en rendais malade pendant huit jours au moins. Je me sentais

si incapable de tuer quelqu’un, qu’il valait décidément mieux

que j’y renonce et que j’en finisse tout de suite. Non que

– 100 –

l’expérience m’eût manqué, on avait même fait tout pour me donner le goût, mais le don me faisait défaut. Il m’aurait fallu

peut-être une plus lente initiation.

Je résolus certain jour de faire part au professeur Bes-

tombes des difficultés que j’éprouvais corps et âme à être aussi

brave que je l’aurais voulu et que les circonstances, sublimes

certes, l’exigeaient. Je redoutais un peu qu’il se prît à me consi-

dérer comme un effronté, un bavard impertinent… Mais point

du tout. Au contraire ! Le Maître se déclara tout à fait heureux

que dans cet accès de franchise je vienne m’ouvrir à lui du

trouble d’âme que je ressentais.

« Vous allez mieux Bardamu, mon ami ! Vous allez mieux,

tout simplement ! » Voici ce qu’il concluait. « Cette confidence

que vous venez me faire, absolument spontanément, je la consi-

dère, Bardamu, comme l’indice très encourageant d’une amélio-

ration notable de votre état mental… Vaudesquin, d’ailleurs, cet

observateur modeste, mais combien sagace, des défaillances

morales chez les soldats de l’Empire, avait résumé, dès 1802,

des observations de ce genre dans un mémoire à présent clas-

sique, bien qu’injustement négligé par nos étudiants actuels, où

il notait, dis-je, avec beaucoup de justesse et de précision des

crises dites d’“aveux”, qui surviennent, signe entre tous excel-

lent, chez le convalescent moral… Notre grand Dupré, près d’un

siècle plus tard, sut établir à propos du même symptôme sa no-

menclature désormais célèbre où cette crise identique figure

sous le titre de crise du “rassemblement des souvenirs”, crise

qui doit, selon le même auteur, précéder de peu, lorsque la cure

est bien conduite, la débâcle massive des idéations anxieuses et

la libération définitive du champ de la conscience, phénomène

second en somme dans le cours du rétablissement psychique.

Dupré donne d’autre part, dans sa terminologie si imagée et

dont il avait l’apanage, le nom de “diarrhée cogitive de libéra-

tion” à cette crise qui s’accompagne chez le sujet d’une sensa-

tion d’euphorie très active, d’une reprise très marquée de

l’activité de relations, reprise, entre autres, très notable du

– 101 –

sommeil, qu’on voit se prolonger soudain pendant des journées entières, enfin autre stade : suractivité très marquée des fonctions génitales, à tel point qu’il n’est pas rare d’observer chez les

mêmes malades auparavant frigides, de véritables “fringales

érotiques”. D’où cette formule : “Le malade n’entre pas dans la

guérison, il s’y rue !” Tel est le terme magnifiquement descriptif,

n’est-ce pas, de ces triomphes récupératifs, par lequel un autre

de nos grands psychiatres français du siècle dernier, Philibert

Margeton, caractérisait la reprise véritablement triomphale de

toutes les activités normales chez un sujet convalescent de la

maladie de la peur… Pour ce qui vous concerne, Bardamu, je

vous considère donc et dès à présent, comme un véritable con-

valescent… Vous intéressera-t-il, Bardamu, puisque nous en

sommes à cette satisfaisante conclusion, de savoir que demain,

précisément, je présente à la Société de Psychologie militaire un

mémoire sur les qualités fondamentales de l’esprit humain ?…

Ce mémoire est de qualité, je le crois.

– Certes, Maître, ces questions me passionnent…

– Eh bien, sachez, en résumé, Bardamu, que j’y défends

cette thèse : qu’avant la guerre, l’homme restait pour le psy-

chiatre un inconnu clos et les ressources de son esprit une

énigme…

– C’est bien aussi mon très modeste avis, Maître…

– La guerre, voyez-vous, Bardamu, par les moyens incom-

parables qu’elle nous donne pour éprouver les systèmes ner-

veux, agit à la manière d’un formidable révélateur de l’Esprit

humain ! Nous en avons pour des siècles à nous pencher, médi-

tatifs, sur ces révélations pathologiques récentes, des siècles

d’études passionnées… Avouons-le franchement… Nous ne fai-

sions que soupçonner jusqu’ici les richesses émotives et spiri-

tuelles de l’homme ! Mais à présent, grâce à la guerre, c’est fait…

Nous pénétrons, par suite d’une effraction, douloureuse certes,

mais pour la science, décisive et providentielle, dans leur intimi-

té ! Dès les premières révélations, le devoir du psychologue et

– 102 –

du moraliste modernes ne fit, pour moi Bestombes, plus aucun doute ! Une réforme totale de nos conceptions psychologiques

s’imposait ! »

C’était bien mon avis aussi, à moi, Bardamu.

« Je crois, en effet, Maître, qu’on ferait bien…

– Ah ! vous le pensez aussi, Bardamu, je ne vous le fais pas

dire ! Chez l’homme, voyez-vous, le bon et le mauvais

s’équilibrent, égoïsme d’une part, altruisme de l’autre… Chez les

sujets d’élite, plus d’altruisme que d’égoïsme. Est-ce exact ? Est-

ce bien cela ?

– C’est exact, Maître, c’est cela même…

– Et chez le sujet d’élite quel peut être, je vous le demande

Bardamu, la plus haute entité connue qui puisse exciter son al-

truisme et l’obliger à se manifester incontestablement, cet al-

truisme ?

– Le patriotisme, Maître !

– Ah ! Voyez-vous, je ne vous le fais pas dire ! Vous me

comprenez tout à fait bien… Bardamu ! Le patriotisme et son

corollaire, la gloire, tout simplement, sa preuve !

– C’est vrai !

– Ah ! nos petits soldats, remarquez-le, et dès les premières

épreuves du feu ont su se libérer spontanément de tous les so-

phismes et concepts accessoires, et particulièrement des so-

phismes de la conservation. Ils sont allés d’instinct et d’emblée

se fondre avec notre véritable raison d’être, notre Patrie. Pour

accéder à cette vérité, non seulement l’intelligence est superflue,

Bardamu, mais elle gêne ! C’est une vérité du cœur, la Patrie,

comme toutes les vérités essentielles, le peuple ne s’y trompe

pas ! Là précisément où le mauvais savant s’égare…

– Cela est beau, Maître ! Trop beau ! C’est de l’Antique ! »

– 103 –

Il me serra les deux mains presque affectueusement, Bes-

tombes.

D’une voix devenue paternelle, il voulut bien ajouter encore

à mon profit : « C’est ainsi que j’entends traiter mes malades,

Bardamu, par l’électricité pour le corps et pour l’esprit, par de

vigoureuses doses d’éthique patriotique, par les véritables injec-

tions de la morale reconstituante !

– Je vous comprends, Maître ! »

Je comprenais en effet de mieux en mieux.

En le quittant, je me rendis sans tarder à la messe avec mes

compagnons reconstitués dans la chapelle battant neuf,

j’aperçus Branledore qui manifestait de son haut moral derrière

la grande porte où il donnait justement des leçons d’entrain à la

petite fille de la concierge. J’allai de suite l’y rejoindre, comme il

m’y conviait.

L’après-midi, des parents vinrent de Paris pour la première

fois depuis que nous étions là et puis ensuite chaque semaine.

J’avais écrit enfin à ma mère. Elle était heureuse de me re-

trouver ma mère, et pleurnichait comme une chienne à laquelle

on a rendu enfin son petit. Elle croyait aussi sans doute m’aider

beaucoup en m’embrassant, mais elle demeurait cependant in-

férieure à la chienne parce qu’elle croyait aux mots elle qu’on lui

disait pour m’enlever. La chienne au moins, ne croit que ce

qu’elle sent. Avec ma mère, nous fîmes un grand tour dans les

rues proches de l’hôpital, une après-midi, à marcher en traînant

dans les ébauches des rues qu’il y a par là, des rues aux lampa-

daires pas encore peints, entre les longues façades suintantes,

aux fenêtres bariolées de cent petits chiffons pendants, les che-

mises des pauvres, à entendre le petit bruit du graillon qui cré-

pite à midi, orage des mauvaises graisses. Dans le grand aban-

don mou qui entoure la ville, là où le mensonge de son luxe

vient suinter et finir en pourriture, la ville montre à qui veut le

– 104 –

voir son grand derrière en boîtes à ordures. Il y a des usines qu’on évite en se promenant, qui sentent toutes les odeurs, les

unes à peine croyables et où l’air d’alentour se refuse à puer da-

vantage. Tout près, moisit la petite fête foraine, entre deux

hautes cheminées inégales, ses chevaux de bois dépeint sont

trop coûteux pour ceux qui les désirent, pendant des semaines

entières souvent, petits morveux rachitiques, attirés, repoussés

et retenus à la fois, tous les doigts dans le nez, par leur abandon,

la pauvreté et la musique.

Tout se passe en efforts pour éloigner la vérité de ces lieux

qui revient pleurer sans cesse sur tout le monde ; on a beau

faire, on a beau boire, et du rouge encore, épais comme de

l’encre, le ciel reste ce qu’il est là-bas, bien refermé dessus,

comme une grande mare pour les fumées de la banlieue.

Par terre, la boue vous tire sur la fatigue et les côtés de

l’existence sont fermés aussi, bien clos par des hôtels et des

usines encore. C’est déjà des cercueils les murs de ce côté-là. Lo-

la, bien partie, Musyne aussi, je n’avais plus personne. C’est

pour ça que j’avais fini par écrire à ma mère, question de voir

quelqu’un. À vingt ans je n’avais déjà plus que du passé. Nous

parcourûmes ensemble avec ma mère des rues et des rues du

dimanche. Elle me racontait les choses menues de son com-

merce, ce qu’on disait autour d’elle de la guerre, en ville, que

c’était triste, la guerre, « épouvantable » même, mais qu’avec

beaucoup de courage, nous finirions tous par en sortir, les tués

pour elle c’était rien que des accidents, comme aux courses, y

n’ont qu’à bien se tenir, on ne tombait pas. En ce qui la concer-

nait, elle n’y découvrait dans la guerre qu’un grand chagrin

nouveau qu’elle essayait de ne pas trop remuer ; il lui faisait

comme peur ce chagrin ; il était comblé de choses redoutables

qu’elle ne comprenait pas. Elle croyait au fond que les petites

gens de sa sorte étaient faits pour souffrir de tout, que c’était

leur rôle sur la terre, et que si les choses allaient récemment

aussi mal, ça devait tenir encore, en grande partie à ce qu’ils

avaient commis bien des fautes accumulées, les petites gens…

– 105 –

Ils avaient dû faire des sottises, sans s’en rendre compte, bien sûr, mais tout de même ils étaient coupables et c’était déjà bien

gentil qu’on leur donne ainsi en souffrant l’occasion d’expier

leurs indignités… C’était une « intouchable » ma mère.

Cet optimisme résigné et tragique lui servait de foi et for-

mait le fond de sa nature.

Nous suivions tous les deux les rues à lotir, sous la pluie ;

les trottoirs par là enfoncent et se dérobent, les petits frênes en

bordure gardent longtemps leurs gouttes aux branches, en hi-

ver, tremblantes dans le vent, mince féerie. Le chemin de

l’hôpital passait devant de nombreux hôtels récents, certains

avaient des noms, d’autres n’avaient même pas pris ce mal. « À

la semaine » qu’ils étaient, tout simplement. La guerre les avait

vidés brutalement de leur contenu de tâcherons et d’ouvriers. Ils

n’y rentreraient même plus pour mourir les locataires. C’est un

travail aussi ça mourir, mais ils s’en acquitteraient dehors.

Ma mère me reconduisait à l’hôpital en pleurnichant, elle

acceptait l’accident de ma mort, non seulement elle consentait,

mais elle se demandait si j’avais autant de résignation qu’elle-

même. Elle croyait à la fatalité autant qu’au beau mètre des Arts

et Métiers, dont elle m’avait toujours parlé avec respect, parce

qu’elle avait appris étant jeune, que celui dont elle se servait

dans son commerce de mercerie était la copie scrupuleuse de ce

superbe étalon officiel.

Entre les lotissements de cette campagne déchue existaient

encore quelques champs et cultures de-ci de-là, et même accro-

chés à ces bribes quelques vieux paysans coincés entre les mai-

sons nouvelles. Quand il nous restait du temps avant la rentrée

du soir, nous allions les regarder avec ma mère, ces drôles de

paysans s’acharner à fouiller avec du fer cette chose molle et

grenue qu’est la terre, où on met à pourrir les morts et d’où

vient le pain quand même. « Ça doit être bien dur la terre ! »

qu’elle remarquait chaque fois en les regardant ma mère bien

perplexe. Elle ne connaissait en fait de misères que celles qui

– 106 –

ressemblaient à la sienne, celles des villes, elle essayait de s’imaginer ce que pouvaient être celles de la campagne. C’est la

seule curiosité que je lui aie jamais connue, à ma mère, et ça lui

suffisait comme distraction pour un dimanche. Elle rentrait

avec ça en ville.

Je ne recevais plus du tout de nouvelles de Lola, ni de Mu-

syne non plus. Elles demeuraient décidément les garces du bon

côté de la situation où régnait une consigne souriante mais im-

placable d’élimination envers nous autres, nous les viandes des-

tinées aux sacrifices. À deux reprises ainsi on m’avait déjà re-

conduit vers les endroits où se parquent les otages. Question de

temps et d’attente seulement. Les jeux étaient faits.

– 107 –

Branledore mon voisin d’hôpital, le sergent, jouissait, je l’ai raconté, d’une persistante popularité parmi les infirmières, il

était recouvert de pansements et ruisselait d’optimisme. Tout le

monde à l’hôpital l’enviait et copiait ses manières. Devenus pré-

sentables et pas dégoûtants du tout moralement nous nous

mîmes à notre tour à recevoir les visites de gens bien placés

dans le monde et haut situés dans l’administration parisienne.

On se le répéta dans les salons, que le centre neuro-médical du

professeur Bestombes devenait le véritable lieu de l’intense fer-

veur patriotique, le foyer, pour ainsi dire. Nous eûmes désor-

mais à nos jours non seulement des évêques, mais une duchesse

italienne, un grand munitionnaire, et bientôt l’Opéra lui-même

et les pensionnaires du Théâtre-Français. On venait nous admi-

rer sur place. Une belle subventionnée de la Comédie qui réci-

tait les vers comme pas une revint même à mon chevet pour

m’en déclamer de particulièrement héroïques. Sa rousse et per-

verse chevelure (la peau allant avec) était parcourue pendant ce

temps-là d’ondes étonnantes qui m’arrivaient droit par vibra-

tions jusqu’au périnée. Comme elle m’interrogeait cette divine

sur mes actions de guerre, je lui donnai tant de détails et des si

excités et des si poignants, qu’elle ne me quitta désormais plus

des yeux. Émue durablement, elle manda licence de faire frap-

per en vers, par un poète de ses admirateurs, les plus intenses

passages de mes récits. J’y consentis d’emblée. Le professeur

Bestombes, mis au courant de ce projet, s’y déclara particuliè-

rement favorable. Il donna même une interview à cette occasion

et le même jour aux envoyés d’un grand « Illustré national » qui

nous photographia tous ensemble sur le perron de l’hôpital aux

côtés de la belle sociétaire. « C’est le plus haut devoir des

poètes, pendant les heures tragiques que nous traversons, dé-

– 108 –

clara le professeur Bestombes, qui n’en ratait pas une, de nous redonner le goût de l’Épopée ! Les temps ne sont plus aux petites combinaisons mesquines ! Sus aux littératures racornies !

Une âme nouvelle nous est éclose au milieu du grand et noble

fracas des batailles ! L’essor du grand renouveau patriotique

l’exige désormais ! Les hautes cimes promises à notre Gloire !…

Nous exigeons le souffle grandiose du poème épique !… Pour

ma part, je déclare admirable que dans cet hôpital que je dirige,

il vienne à se former sous nos yeux, inoubliablement, une de ces

sublimes collaborations créatrices entre le Poète et l’un de nos

héros ! »

Branledore, mon compagnon de chambre, dont

l’imagination avait un peu de retard sur la mienne dans la cir-

constance et qui ne figurait pas non plus sur la photo en conçut

une vive et tenace jalousie. Il se mit dès lors à me disputer sau-

vagement la palme de l’héroïsme. Il inventait de nouvelles his-

toires, il se surpassait, on ne pouvait plus l’arrêter, ses exploits

tenaient du délire.

Il m’était difficile de trouver plus fort, d’ajouter quelque

chose encore à de telles outrances, et cependant personne à

l’hôpital ne se résignait, c’était à qui parmi nous, saisi

d’émulation, inventerait à qui mieux mieux d’autres « belles

pages guerrières » où figurer sublimement. Nous vivions un

grand roman de geste, dans la peau de personnages fantas-

tiques, au fond desquels, dérisoires, nous tremblions de tout le

contenu de nos viandes et de nos âmes. On en aurait bavé si on

nous avait surpris au vrai. La guerre était mûre.

Notre grand Bestombes recevait encore les visites de nom-

breux notables étrangers, messieurs scientifiques, neutres, scep-

tiques et curieux. Les Inspecteurs généraux du Ministère pas-

saient sabrés et pimpants à travers nos salles, leur vie militaire

prolongée à ceux-là, rajeunis donc c’est-à-dire, et gonflés

d’indemnités nouvelles. Aussi n’étaient-ils point chiches de dis-

– 109 –

tinctions et d’éloges les Inspecteurs. Tout allait bien. Bestombes et ses blessés superbes devinrent l’honneur du service de Santé.

Ma belle protectrice du « Français » revint elle-même bien-

tôt une fois encore pour me rendre visite, en particulier, cepen-

dant que son poète familier achevait, rimé, le récit de mes ex-

ploits. Ce jeune homme, je le rencontrai finalement, pâle, an-

xieux, quelque part au détour d’un couloir. La fragilité des fibres

de son cœur, me confia-t-il, de l’avis même des médecins, tenait

du miracle. Aussi le retenaient-ils, ces médecins soucieux des

êtres fragiles, loin des armées. En compensation, il avait entre-

pris, ce petit barde, au péril de sa santé même et de toutes ses

suprêmes forces spirituelles, de forger, pour nous, l’« Airain

Moral de notre Victoire ». Un bel outil par conséquent, en vers

inoubliables, bien entendu, comme tout le reste.

Je n’allais pas m’en plaindre, puisqu’il m’avait choisi entre

tant d’autres braves indéniables pour être son héros ! Je fus

d’ailleurs, avouons-le, royalement servi. Ce fut magnifique à

vrai dire. L’événement du récital eut lieu à la Comédie-

Française même, au cours d’une après-midi, dite poétique. Tout

l’hôpital fut invité. Lorsque sur la scène apparut ma rousse,

frémissante récitante, le geste grandiose, la taille longuement

moulée dans les plis devenus enfin voluptueux du tricolore, ce

fut le signal dans la salle entière, debout, désireuse, d’une de ces

ovations qui n’en finissent plus. J’étais préparé certes, mais

mon étonnement fut réel néanmoins, je ne pus celer ma stupé-

faction à mes voisins en l’entendant vibrer, exhorter de la sorte,

cette superbe amie, gémir même, pour rendre mieux sensible

tout le drame inclus dans l’épisode que j’avais inventé à son

usage. Son poète décidément me rendait des points pour

l’imaginative, il avait encore monstrueusement magnifié la

mienne, aidé de ses rimes flamboyantes, d’adjectifs formidables

qui venaient retomber solennels dans l’admiratif et capital si-

lence. Parvenue dans l’essor d’une période, la plus chaleureuse

du morceau, s’adressant à la loge où nous étions placés, Branle-

dore et moi-même, et quelques autres blessés, l’artiste, ses deux

– 110 –

bras splendides tendus, sembla s’offrir au plus héroïque d’entre nous. Le poète illustrait pieusement à ce moment-là un fantastique trait de bravoure que je m’étais attribué. Je ne sais plus

très bien ce qui se passait, mais ça n’était pas de la piquette.

Heureusement, rien n’est incroyable en matière d’héroïsme. Le

public devina le sens de l’offrande artistique et la salle entière

tournée alors vers nous, hurlante de joie, transportée, trépi-

gnante, réclamait le héros.

Branledore accaparait tout le devant de la loge et nous dé-

passait tous, puisqu’il pouvait nous dissimuler presque complè-

tement derrière ses pansements. Il le faisait exprès le salaud.

Mais deux de nos camarades, eux grimpés sur des chaises

derrière lui, se firent quand même admirer par la foule par-

dessus ses épaules et sa tête. On les applaudit à tout rompre.

« Mais, c’est de moi qu’il s’agit ! ai-je failli crier à ce mo-

ment. De moi seul ! » Je connaissais mon Branledore, on se se-

rait engueulés devant tout le monde et peut-être même battus.

Finalement ce fut lui qui gagna la soucoupe. Il s’imposa. Triom-

phant, il demeura seul, comme il le désirait, pour recueillir

l’énorme hommage. Vaincus, il ne nous restait plus qu’à nous

ruer, nous, vers les coulisses, ce que nous fîmes et là nous fûmes

heureusement refêtés. Consolation. Cependant notre actrice-

inspiratrice n’était point seule dans sa loge. À ses côtés se tenait

le poète, son poète, notre poète. Il aimait aussi comme elle, les

jeunes soldats, bien gentiment. Ils me le firent comprendre ar-

tistement. Une affaire. On me le répéta, mais je n’en tins aucun

compte de leurs gentilles indications. Tant pis pour moi, parce

que les choses auraient pu très bien s’arranger. Ils avaient beau-

coup d’influence. Je pris congé brusquement, et sottement vexé.

J’étais jeune.

Récapitulons : les aviateurs m’avaient ravi Lola, les Argen-

tins pris Musyne et cet harmonieux inverti, enfin, venait de me

souffler ma superbe comédienne. Désemparé, je quittai la Co-

médie pendant qu’on éteignait les derniers flambeaux des cou-

– 111 –

loirs et rejoignis seul, par la nuit, sans tramway, notre hôpital, souricière au fond des boues tenaces et des banlieues insoumises.

– 112 –

Sans chiqué, je dois bien convenir que ma tête n’a jamais

été très solide. Mais pour un oui, pour un non, à présent, des

étourdissements me prenaient, à en passer sous les voitures. Je

titubais dans la guerre. En fait d’argent de poche, je ne pouvais

compter pendant mon séjour à l’hôpital, que sur les quelques

francs donnés par ma mère chaque semaine bien péniblement.

Aussi, me mis-je dès que cela me fut possible à la recherche de

petits suppléments, par-ci par-là, où je pouvais en escompter.

L’un de mes anciens patrons, d’abord, me sembla propice à cet

égard et reçut ma visite aussitôt.

Il me souvenait bien opportunément d’avoir besogné

quelques temps obscurs chez ce Roger Puta, le bijoutier de la

Madeleine, en qualité d’employé supplémentaire, un peu avant

la déclaration de la guerre. Mon ouvrage chez ce dégueulasse bi-

joutier consistait en « extras », à nettoyer son argenterie du ma-

gasin, nombreuse, variée, et pendant les fêtes à cadeaux, à cause

des tripotages continuels, d’entretien difficile.

Dès la fermeture de la Faculté, où je poursuivais de rigou-

reuses et interminables études (à cause des examens que je ra-

tais), je rejoignais au galop l’arrière-boutique de M. Puta et

m’escrimais pendant deux ou trois heures sur ses chocolatières,

« au blanc d’Espagne » jusqu’au moment du dîner.

Pour prix de mon travail j’étais nourri, abondamment

d’ailleurs, à la cuisine. Mon boulot consistait encore, d’autre

part, avant l’heure des cours, à faire promener et pisser les

chiens de garde du magasin. Le tout ensemble pour 40 francs

par mois. La bijouterie Puta scintillait de mille diamants à

l’angle de la rue Vignon, et chacun de ces diamants coûtait au-

– 113 –

tant que plusieurs décades de mon salaire. Ils y scintillent d’ailleurs toujours ces joyaux. Versé dans l’auxiliaire à la mobilisation, ce patron Puta se mit à servir particulièrement un Mi-

nistre, dont il conduisait de temps à autre l’automobile. Mais

d’autre part, et cette fois de façon tout à fait officieuse, il se ren-

dait, Puta, des plus utiles, en fournissant les bijoux du Minis-

tère. Le haut personnel spéculait fort heureusement sur les

marchés conclus et à conclure. Plus on avançait dans la guerre

et plus on avait besoin de bijoux. M. Puta avait même quelque-

fois de la peine à faire face aux commandes tellement il en rece-

vait.

Quand il était surmené, M. Puta arrivait à prendre un petit

air d’intelligence, à cause de la fatigue qui le tourmentait, et

uniquement dans ces moments-là. Mais reposé, son visage,

malgré la finesse incontestable de ses traits, formait une har-

monie de placidité sotte dont il est difficile de ne pas garder

pour toujours un souvenir désespérant.

Sa femme Mme Puta, ne faisait qu’un avec la caisse de la

maison, qu’elle ne quittait pour ainsi dire jamais. On l’avait éle-

vée pour qu’elle devienne la femme d’un bijoutier. Ambition de

parents. Elle connaissait son devoir, tout son devoir. Le ménage

était heureux en même temps que la caisse était prospère. Ce

n’est point qu’elle fût laide, Mme Puta, non, elle aurait même pu

être assez jolie, comme tant d’autres, seulement elle était si

prudente, si méfiante qu’elle s’arrêtait au bord de la beauté,

comme au bord de la vie, avec ses cheveux un peu trop peignés,

son sourire un peu trop facile et soudain, des gestes un peu trop

rapides ou un peu trop furtifs. On s’agaçait à démêler ce qu’il y

avait de trop calculé dans cet être et les raisons de la gêne qu’on

éprouvait en dépit de tout, à son approche. Cette répulsion ins-

tinctive qu’inspirent les commerçants à ceux qui les approchent

et qui savent, est une des très rares consolations qu’éprouvent

d’être aussi miteux qu’ils le sont ceux qui ne vendent rien à per-

sonne.

– 114 –

Les soucis étriqués du commerce la possédaient donc tout

entière Mme Puta, tout comme Mme Herote, mais dans un autre

genre et comme Dieu possède ses religieuses, corps et âme.

De temps en temps, cependant, elle éprouvait, notre pa-

tronne, comme un petit souci de circonstance. Ainsi lui arrivait-

il de se laisser aller à penser aux parents de la guerre. « Quel

malheur cette guerre tout de même pour les gens qui ont de

grands enfants !

– Réfléchis donc avant de parler ! la reprenait aussitôt son

mari, que ces sensibleries trouvaient, lui, prêt et résolu. Ne faut-

il pas que la France soit défendue ? »

Ainsi bons cœurs, mais bons patriotes par-dessus tout,

stoïques en somme, ils s’endormaient chaque soir de la guerre

au-dessus des millions de leur boutique, fortune française.

Dans les bordels qu’il fréquentait de temps en temps,

M. Puta se montrait exigeant et désireux de n’être point pris

pour un prodigue. « Je ne suis pas un Anglais moi, mignonne,

prévenait-il dès l’abord. Je connais le travail ! Je suis un petit

soldat français pas pressé ! » Telle était sa déclaration préambu-

laire. Les femmes l’estimaient beaucoup pour cette façon sage

de prendre son plaisir. Jouisseur mais pas dupe, un homme. Il

profitait de ce qu’il connaissait son monde pour effectuer

quelques transactions de bijoux avec la sous-maîtresse, qui elle

ne croyait pas aux placements en Bourse. M. Puta progressait de

façon surprenante au point de vue militaire, de réformes tempo-

raires en sursis définitifs. Bientôt il fut tout à fait libéré après on

ne sait combien de visites médicales opportunes. Il comptait

pour l’une des plus hautes joies de son existence la contempla-

tion et si possible la palpation de beaux mollets. C’était au

moins un plaisir par lequel il dépassait sa femme, elle unique-

ment vouée au commerce. À qualités égales, on trouve toujours,

semble-t-il, un peu plus d’inquiétude chez l’homme que chez la

femme, si borné, si croupissant qu’il puisse être. C’était un petit

début d’artiste en somme ce Puta. Beaucoup d’hommes, en fait

– 115 –

d’art, s’en tiennent toujours comme lui à la manie des beaux mollets. Mme Puta était bien heureuse de ne pas avoir d’enfants.

Elle manifestait si souvent sa satisfaction d’être stérile que son

mari à son tour, finit par communiquer leur contentement à la

sous-maîtresse. « Il faut cependant bien que les enfants de

quelqu’un y aillent, répondait celle-ci à son tour, puisque c’est

un devoir ! » C’est vrai que la guerre comportait des devoirs.

Le Ministre que servait Puta en automobile n’avait pas non

plus d’enfants, les Ministres n’ont pas d’enfants.

Un autre employé accessoire travaillait en même temps que

moi aux petites besognes du magasin vers 1913 : c’était Jean

Voireuse, un peu « figurant » pendant la soirée dans les petits

théâtres et l’après-midi livreur chez Puta. Il se contentait lui

aussi de très minimes appointements. Mais il se débrouillait

grâce au métro. Il allait presque aussi vite à pied qu’en métro,

pour faire ses courses. Alors il mettait le prix du billet dans sa

poche. Tout rabiot. Il sentait un peu des pieds, c’est vrai, et

même beaucoup, mais il le savait et me demandait de l’avertir

quand il n’y avait pas de clients au magasin pour qu’il puisse y

pénétrer sans dommage et faire ses comptes en douce avec

Mme Puta. Une fois l’argent encaissé, on le renvoyait instanta-

nément me rejoindre dans l’arrière-boutique. Ses pieds lui ser-

virent encore beaucoup pendant la guerre. Il passait pour

l’agent de liaison le plus rapide de son régiment. En convales-

cence il vint me voir au fort de Bicêtre et c’est même à l’occasion

de cette visite que nous décidâmes d’aller ensemble taper notre

ancien patron. Qui fut dit, fut fait. Au moment où nous arrivions

boulevard de la Madeleine, on finissait l’étalage…

« Tiens ! Ah ! vous voilà vous autres ! s’étonna un peu de

nous voir M. Puta. Je suis bien content quand même ! Entrez !

Vous, Voireuse, vous avez bonne mine ! Ça va bien ! Mais vous,

Bardamu, vous avez l’air malade, mon garçon ! Enfin ! vous êtes

jeune ! Ça reviendra ! Vous en avez de la veine, malgré tout,

vous autres ! on peut dire ce que l’on voudra, vous vivez des

– 116 –

heures magnifiques, hein ? là-haut ? Et à l’air ! C’est de l’Histoire ça mes amis, ou je m’y connais pas ! Et quelle Histoire ! »

On ne répondait rien à M. Puta, on le laissait dire tout ce

qu’il voulait avant de le taper… Alors, il continuait :

« Ah ! c’est dur, j’en conviens, les tranchées !… C’est vrai !

Mais c’est joliment dur ici aussi, vous savez !… Vous avez été

blessés, hein vous autres ? Moi, je suis éreinté ! J’en ai fait du

service de nuit en ville depuis deux ans ! Vous vous rendez

compte ? Pensez donc ! Absolument éreinté ! Crevé ! Ah ! les

rues de Paris pendant la nuit ! Sans lumière, mes petits amis… Y

conduire une auto et souvent avec le Ministre dedans ! Et en vi-

tesse encore ! Vous pouvez pas vous imaginer !… C’est à se tuer

dix fois par nuit !…

– Oui, ponctua Mme Puta, et quelquefois il conduit la

femme du Ministre aussi…

– Ah oui ! et c’est pas fini…

– C’est terrible ! reprîmes-nous ensemble.

– Et les chiens ? demanda Voireuse pour être poli. Qu’en a-

t-on fait ? Va-t-on encore les promener aux Tuileries ?

– Je les ai fait abattre ! Ils me faisaient du tort ! Ça ne fai-

sait pas bien au magasin !… Des bergers allemands !

– C’est malheureux ! regretta sa femme. Mais les nouveaux

chiens qu’on a maintenant sont bien gentils, c’est des écossais…

Ils sentent un peu… Tandis que nos bergers allemands, vous

vous souvenez Voireuse ?… Ils ne sentaient jamais pour ainsi

dire. On pouvait les garder dans le magasin enfermés, même

après la pluie…

– Ah oui ! ajouta M. Puta. C’est pas comme ce sacré Voi-

reuse, avec ses pieds ! Est-ce qu’ils sentent toujours, vos pieds,

Jean ? Sacré Voireuse va !

– 117 –

– Je crois encore un peu », qu’il a répondu Voireuse. À ce moment des clients entrèrent.

« Je ne vous retiens plus, mes amis, nous fit M. Puta sou-

cieux d’éliminer Jean au plus tôt du magasin. Et bonne santé

surtout ! Je ne vous demande pas d’où vous venez ! Eh non ! Dé-

fense Nationale avant tout, c’est mon avis ! »

À ces mots de Défense Nationale, il se fit tout à fait sérieux,

Puta, comme lorsqu’il rendait la monnaie… Ainsi on nous con-

gédiait. Mme Puta nous remit vingt francs à chacun en partant.

Le magasin astiqué et luisant comme un yacht, on n’osait plus le

retraverser à cause de nos chaussures qui sur le fin tapis parais-

saient monstrueuses.

« Ah ! regarde-les donc, Roger, tous les deux ! Comme ils

sont drôles !… Ils n’ont plus l’habitude ! On dirait qu’ils ont

marché dans quelque chose ! s’exclamait Mme Puta.

– Ça leur reviendra ! » fit M. Puta, cordial et bonhomme, et

bien content d’être débarrassé aussi promptement à si peu de

frais.

Une fois dans la rue, nous réfléchîmes qu’on irait pas très

loin avec nos vingt francs chacun, mais Voireuse lui, avait une

idée supplémentaire.

« Viens, qu’il me dit, chez la mère d’un copain qui est mort

pendant qu’on était dans la Meuse, j’y vais moi tous les huit

jours, chez ses parents, pour leur raconter comment qu’il est

mort leur fieu… C’est des gens riches… Elle me donne dans les

cent francs à chaque fois, sa mère… Ça leur fait plaisir qu’ils di-

sent… Alors tu comprends…

– Qu’est-ce que j’irai y faire moi, chez eux ? Qu’est-ce que

je dirai moi à la mère ?

– Eh bien tu lui diras que tu l’as vu, toi aussi… Elle te don-

nera cent francs à toi aussi… C’est des vrais gens riches ça ! Je te

– 118 –

dis ! Et qui sont pas comme ce mufle de Puta… Y regardent pas eux…

– Je veux bien, mais elle va pas me demander des détails,

t’es sûr ?… Parce que je l’ai pas connu moi, son fils hein… Je na-

gerais moi si elle en demandait…

– Non, non, ça fait rien, tu diras tout comme moi… Tu fe-

ras : Oui, oui… T’en fais pas ! Elle a du chagrin, tu comprends,

cette femme-là, et du moment alors qu’on lui parle de son fils,

elle est contente… C’est rien que ça qu’elle demande…

N’importe quoi… C’est pas durillon… »

Je parvenais mal à me décider, mais j’avais bien envie des

cent francs qui me paraissaient exceptionnellement faciles à ob-

tenir et comme providentiels.

– Bon, que je me décidai à la fin… Mais alors faut que

j’invente rien, hein je te préviens ! Tu me promets ? Je dirai

comme toi, c’est tout… Comment qu’il est mort d’abord le gars ?

– Il a pris un obus en pleine poire, mon vieux, et puis pas

un petit, à Garance que ça s’appelait… dans la Meuse sur le bord

d’une rivière… On en a pas retrouvé “ça” du gars, mon vieux !

C’était plus qu’un souvenir, quoi… Et pourtant, tu sais, il était

grand, et bien balancé, le gars, et fort, et sportif, mais contre un

obus hein ? Pas de résistance !

– C’est vrai !

– Nettoyé, je te dis qu’il a été… Sa mère, elle a encore du

mal à croire ça au jour d’aujourd’hui ! J’ai beau y dire et y re-

dire… Elle veut qu’il soye seulement disparu… C’est idiot une

idée comme ça… Disparu !… C’est pas de sa faute, elle en a ja-

mais vu, elle, d’obus, elle peut pas comprendre qu’on foute le

camp dans l’air comme ça, comme un pet, et puis que ça soye fi-

ni, surtout que c’est son fils…

– Évidemment !

– 119 –

– D’abord, je n’y ai pas été depuis quinze jours, chez eux…

Mais tu vas voir quand j’y arrive, elle me reçoit tout de suite sa

mère, dans le salon, et puis tu sais, c’est beau chez eux, on dirait

un théâtre, tellement qu’y en a des rideaux, des tapis, des glaces

partout… Cent francs, tu comprends, ça doit pas les gêner beau-

coup… C’est comme moi cent sous, qui dirait-on à peu près…

Aujourd’hui elle est même bonne pour deux cents… Depuis

quinze jours qu’elle m’a pas vu… Tu verras les domestiques avec

les boutons en doré, mon ami… »

À l’avenue Henri-Martin, on tournait sur la gauche et puis

on avançait encore un peu, enfin, on arrivait devant une grille

au milieu des arbres d’une petite allée privée.

« Tu vois ! que remarqua Voireuse, quand on fut bien de-

vant, c’est comme une espèce de château… Je te l’avais bien

dit… Le père est un grand manitou dans les chemins de fer,

qu’on m’a raconté… C’est une huile…

– Il est pas chef de gare ? que je fais moi pour plaisanter.

– Rigole pas… Le voilà là-bas qui descend. Il vient sur

nous… »

Mais l’homme âgé qu’il me désignait ne vint pas tout de

suite, il marchait voûté autour de la pelouse, en parlant avec un

soldat. Nous approchâmes. Je reconnus le soldat, c’était le

même réserviste que j’avais rencontré la nuit à Noirceur-sur-la-

Lys, où j’étais en reconnaissance. Je me souvins même à

l’instant du nom qu’il m’avait dit : Robinson.

« Tu le connais toi ce biffin-là ? qu’il me demanda Voi-

reuse.

– Oui, je le connais.

– C’est peut-être un ami à eux… Ils doivent se parler de la

mère ; je voudrais pas qu’ils nous empêchent d’aller la voir…

Parce que c’est elle plutôt qui donne le pognon… »

– 120 –

Le vieux monsieur se rapprocha de nous. Il chevrotait.

« Mon cher ami, dit-il à Voireuse, j’ai la grande douleur de

vous apprendre que depuis votre dernière visite, ma pauvre

femme a succombé à notre immense chagrin… Jeudi nous

l’avions laissée seule un moment, elle nous l’avait demandé…

Elle pleurait… »

Il ne sut finir sa phrase. Il se détourna brusquement et

nous quitta.

« J’ te reconnais bien, fis-je alors à Robinson, dès que le

vieux monsieur se fut suffisamment éloigné de nous.

– Moi aussi, que je te reconnais…

– Qu’est-ce qui lui est arrivé à la vieille ? que je lui ai alors

demandé.

– Eh bien, elle s’est pendue avant-hier, voilà tout ! qu’il a

répondu. Tu parles alors d’une noix, dis donc ! qu’il a même

ajouté à ce propos… Moi qui l’avais comme marraine !… C’est

bien ma veine hein ! Tu parles d’un lot ! Pour la première fois

que je venais en permission !… Et y a six mois que je l’attendais

ce jour-là !… »

On a pas pu s’empêcher de rigoler, Voireuse et moi, de ce

malheur-là qui lui arrivait à lui Robinson. En fait de sale sur-

prise, c’en était une, seulement ça nous rendait pas nos deux

cents balles à nous non plus qu’elle soye morte, nous qu’on al-

lait monter un nouveau bobard pour la circonstance. Du coup

nous n’étions pas contents, ni les uns ni les autres.

« Tu l’avais ta gueule enfarinée, hein, grand saligaud ?

qu’on l’asticotait nous Robinson, histoire de le faire grimper et

de le mettre en boîte. Tu croyais que t’allais te l’envoyer hein ? le

gueuleton pépère avec les vieux ? Tu croyais peut-être aussi que

t’allais l’enfiler la marraine ?… T’es servi dis donc !… »

– 121 –

Comme on pouvait pas rester là tout de même à regarder la

pelouse en se bidonnant, on est partis tous les trois ensemble du

côté de Grenelle. On a compté notre argent à tous les trois, ça

faisait pas beaucoup. Comme il fallait rentrer le soir même dans

nos hôpitaux et dépôts respectifs, y avait juste assez pour un dî-

ner au bistrot à trois, et puis il restait peut-être encore un petit

quelque chose, mais pas assez pour « monter » au bobinard.

Cependant, on y a été quand même au claque mais pour prendre

un verre seulement et en bas.

« Toi, je suis content de te revoir, qu’il m’a annoncé, Ro-

binson, mais tu parles d’un colis quand même la mère du

gars !… Tout de même quand j’y repense, et qui va se pendre le

jour même où j’arrive dis donc !… J’ la retiens celle-là !… Est-ce

que je me pends moi dis ?… Du chagrin ?… J’ passerais mon

temps à me pendre moi alors !… Et toi ?

– Les gens riches, fit Voireuse, c’est plus sensible que les

autres… »

Il avait bon cœur Voireuse. Il ajouta encore : « Si j’avais six

francs j’ monterais avec la petite brune que tu vois là-bas, près

de la machine à sous…

– Vas-y, qu’on lui a dit nous alors, tu nous raconteras si elle

suce bien… »

Seulement, on a eu beau chercher, on n’avait pas assez avec

le pourboire pour qu’il puisse se l’envoyer. On avait juste assez

pour encore un café chacun et deux cassis. Une fois lichés, on

est repartis se promener !

Place Vendôme, qu’on a fini par se quitter. Chacun partait

de son côté. On ne se voyait plus en se quittant et on parlait bas,

tellement il y avait des échos. Pas de lumière, c’était défendu.

Lui, Jean Voireuse, je l’ai jamais revu. Robinson, je l’ai re-

trouvé souvent par la suite. Jean Voireuse, c’est les gaz qui l’ont

possédé, dans la Somme. Il est allé finir au bord de la mer, en

– 122 –

Bretagne, deux ans plus tard, dans un sanatorium marin. Il m’a écrit deux fois dans les débuts puis plus du tout. Il n’y avait jamais été à la mer. « T’as pas idée comme c’est beau, qu’il

m’écrivait, je prends un peu des bains, c’est bon pour mes pieds,

mais ma voix je crois qu’elle est bien foutue. » Ça le gênait parce

que son ambition, au fond, à lui, c’était de pouvoir un jour ren-

trer dans les chœurs au théâtre.

C’est bien mieux payé et plus artiste les chœurs que la figu-

ration simple.

– 123 –

Les huiles ont fini par me laisser tomber et j’ai pu sauver mes tripes, mais j’étais marqué à la tête et pour toujours. Rien à

dire. « Va-t’en !… qu’ils m’ont fait. T’es plus bon à rien !…

– En Afrique ! que j’ai dit moi. Plus que ça sera loin, mieux

ça vaudra ! » C’était un bateau comme les autres de la Compa-

gnie des Corsaires Réunis qui m’a embarqué. Il s’en allait vers

les Tropiques, avec son fret de cotonnades, d’officiers et de fonc-

tionnaires.

Il était si vieux ce bateau qu’on lui avait enlevé jusqu’à sa

plaque en cuivre, sur le pont supérieur, où se trouvait autrefois

inscrite l’année de sa naissance ; elle remontait si loin sa nais-

sance qu’elle aurait incité les passagers à la crainte et aussi à la

rigolade.

On m’avait donc embarqué là-dessus, pour que j’essaye de

me refaire aux Colonies. Ils y tenaient ceux qui me voulaient du

bien, à ce que je fasse fortune. Je n’avais envie moi que de m’en

aller, mais comme on doit toujours avoir l’air utile quand on est

pas riche et comme d’autre part je n’en finissais pas avec mes

études, ça ne pouvait pas durer. Je n’avais pas assez d’argent

non plus pour aller en Amérique. « Va pour l’Afrique ! » que j’ai

dit alors et je me suis laissé pousser vers les Tropiques, où,

m’assurait-on, il suffisait de quelque tempérance et d’une bonne

conduite pour se faire tout de suite une situation.

Ces pronostics me laissaient rêveur. Je n’avais pas beau-

coup de choses pour moi, mais j’avais certes de la bonne tenue,

on pouvait le dire, le maintien modeste, la déférence facile et la

peur toujours de n’être pas à l’heure et encore le souci de ne ja-

– 124 –

mais passer avant une autre personne dans la vie, de la délicatesse enfin…

Quand on a pu s’échapper vivant d’un abattoir internatio-

nal en folie, c’est tout de même une référence sous le rapport du

tact et de la discrétion. Mais revenons à ce voyage. Tant que

nous restâmes dans les eaux d’Europe, ça ne s’annonçait pas

mal. Les passagers croupissaient, répartis dans l’ombre des en-

treponts, dans les w.-c., au fumoir, par petits groupes soupçon-

neux et nasillards. Tout ça, bien imbibé de picons et cancans, du

matin au soir. On en rotait, sommeillait et vociférait tour à tour

et semblait-il sans jamais regretter rien de l’Europe.

Notre navire avait nom : l’ Amiral Bragueton. Il ne devait

tenir sur ces eaux tièdes que grâce à sa peinture. Tant de

couches accumulées par pelures avaient fini par lui constituer

une sorte de seconde coque à l’ Amiral Bragueton à la manière

d’un oignon. Nous voguions vers l’Afrique, la vraie, la grande ;

celle des insondables forêts, des miasmes délétères, des soli-

tudes inviolées, vers les grands tyrans nègres vautrés aux croi-

sements de fleuves qui n’en finissent plus. Pour un paquet de

lames « Pilett » j’allais trafiquer avec eux des ivoires longs

comme ça, des oiseaux flamboyants, des esclaves mineures.

C’était promis. La vie quoi ! Rien de commun avec cette Afrique

décortiquée des agences et des monuments, des chemins de fer

et des nougats. Ah non ! Nous allions nous la voir dans son jus,

la vraie Afrique ! Nous les passagers boissonnants de l’ Amiral

Bragueton !

Mais, dès après les côtes du Portugal, les choses se mirent à

se gâter. Irrésistiblement, certain matin au réveil, nous fûmes

comme dominés par une ambiance d’étuve infiniment tiède, in-

quiétante. L’eau dans les verres, la mer, l’air, les draps, notre

sueur, tout, tiède, chaud. Désormais impossible la nuit, le jour,

d’avoir plus rien de frais sous la main, sous le derrière, dans la

gorge, sauf la glace du bar avec le whisky. Alors un vil désespoir

s’est abattu sur les passagers de l’ Amiral Bragueton condamnés

– 125 –

à ne plus s’éloigner du bar, envoûtés, rivés aux ventilateurs, soudés aux petits morceaux de glace, échangeant menaces après

cartes et regrets en cadences incohérentes.

Ça n’a pas traîné. Dans cette stabilité désespérante de cha-

leur tout le contenu humain du navire s’est coagulé dans une

massive ivrognerie. On se mouvait mollement entre les ponts,

comme des poulpes au fond d’une baignoire d’eau fadasse. C’est

depuis ce moment que nous vîmes à fleur de peau venir s’étaler

l’angoissante nature des Blancs, provoquée, libérée, bien dé-

braillée enfin, leur vraie nature, tout comme à la guerre. Étuve

tropicale pour instincts tels crapauds et vipères qui viennent en-

fin s’épanouir au mois d’août, sur les flancs fissurés des prisons.

Dans le froid d’Europe, sous les grisailles pudiques du Nord, on

ne fait, hors les carnages, que soupçonner la grouillante cruauté

de nos frères, mais leur pourriture envahit la surface dès que les

émoustille la fièvre ignoble des Tropiques. C’est alors qu’on se

déboutonne éperdument et que la saloperie triomphe et nous

recouvre entiers. C’est l’aveu biologique. Dès que le travail et le

froid ne nous astreignent plus, relâchent un moment leur étau,

on peut apercevoir des blancs, ce qu’on découvre du gai rivage,

une fois que la mer s’en retire : la vérité, mares lourdement

puantes, les crabes, la charogne et l’étron.

Ainsi, le Portugal passé, tout le monde se mit, sur le navire,

à se libérer les instincts avec rage, l’alcool aidant, et aussi ce

sentiment d’agrément intime que procure une gratuité absolue

de voyage, surtout aux militaires et fonctionnaires en activité.

Se sentir nourri, couché, abreuvé pour rien pendant quatre se-

maines consécutives, qu’on y songe, c’est assez, n’est-ce pas, en

soi, pour délirer d’économie ? Moi, seul payant du voyage, je fus

trouvé par conséquent, dès que cette particularité fut connue,

singulièrement effronté, nettement insupportable.

Si j’avais eu quelque expérience des milieux coloniaux, au

départ de Marseille, j’aurais été, compagnon indigne, à genoux,

solliciter le pardon, la mansuétude de cet officier d’infanterie

– 126 –

coloniale, que je rencontrais partout, le plus élevé en grade, et m’humilier peut-être au surplus, pour plus de sécurité, aux

pieds du fonctionnaire le plus ancien. Peut-être alors, ces passa-

gers fantastiques m’auraient-ils toléré au milieu d’eux sans

dommage ? Mais, ignorant, mon inconsciente prétention de

respirer autour d’eux faillit bien me coûter la vie.

On n’est jamais assez craintif. Grâce à certaine habileté, je

ne perdis que ce qu’il me restait d’amour-propre. Et voici com-

ment les choses se passèrent. Quelque temps après les îles Ca-

naries, j’appris d’un garçon de cabine qu’on s’accordait à me

trouver poseur, voire insolent ?… Qu’on me soupçonnait de ma-

quereautage en même temps que de pédérastie… D’être même

un peu cocaïnomane… Mais cela à titre accessoire… Puis l’Idée

fit son chemin que je devais fuir la France devant les consé-

quences de certains forfaits parmi les plus graves. Je n’étais ce-

pendant qu’aux débuts de mes épreuves. C’est alors que j’appris

l’usage imposé sur cette ligne, de n’accepter qu’avec une ex-

trême circonspection, d’ailleurs accompagnée de brimades, les

passagers payants ; c’est-à-dire ceux qui ne jouissaient ni de la

gratuité militaire, ni des arrangements bureaucratiques, les co-

lonies françaises appartenant en propre, on le sait, à la noblesse

des « Annuaires ».

Il n’existe après tout que bien peu de raisons valables pour

un civil inconnu de s’aventurer de ces côtés… Espion, suspect,

on trouva mille raisons pour me toiser de travers, les officiers

dans le blanc des yeux, les femmes en souriant d’une manière

entendue. Bientôt, les domestiques eux-mêmes, encouragés,

échangèrent derrière mon dos, des remarques lourdement caus-

tiques. On en vint à ne plus douter que c’était bien moi le plus

grand et le plus insupportable mufle du bord et pour ainsi dire

le seul. Voilà qui promettait.

Je voisinais à table avec quatre agents des postes du Ga-

bon, hépatiques, édentés. Familiers et cordiaux dans le début de

la traversée, ils ne m’adressèrent ensuite plus un traître mot.

– 127 –

C’est-à-dire que je fus placé, d’un tacite accord, au régime de la surveillance commune. Je ne sortais plus de ma cabine qu’avec

d’infinies précautions. L’air tellement cuit nous pesait sur la

peau à la manière d’un solide. À poil, verrou tiré, je ne bougeais

plus et j’essayais d’imaginer quel plan les diaboliques passagers

avaient pu concevoir pour me perdre. Je ne connaissais per-

sonne à bord et cependant chacun semblait me reconnaître.

Mon signalement devait être devenu précis, instantané dans

leur esprit, comme celui du criminel célèbre qu’on publie dans

les journaux.

Je tenais, sans le vouloir, le rôle de l’indispensable « in-

fâme et répugnant saligaud » honte du genre humain qu’on si-

gnale partout au long des siècles, dont tout le monde a entendu

parler, ainsi que du Diable et du Bon Dieu, mais qui demeure

toujours si divers, si fuyant, quand à terre et dans la vie, insai-

sissable en somme. Il avait fallu pour l’isoler enfin, le « sali-

gaud », l’identifier, le tenir, les circonstances exceptionnelles

qu’on ne rencontrait que sur ce bord étroit.

Une véritable réjouissance générale et morale s’annonçait à

bord de l’ Amiral Bragueton. « L’immonde » n’échapperait pas à

son sort. C’était moi.

À lui seul cet événement valait tout le voyage. Reclus parmi

ces ennemis spontanés, je tâchais tant bien que mal de les iden-

tifier sans qu’ils s’en aperçussent. Pour y parvenir je les épiais

impunément, le matin surtout, par le hublot de ma cabine.

Avant le petit déjeuner, prenant le frais, poilus du pubis aux

sourcils et du rectum à la plante des pieds, en pyjamas, transpa-

rents au soleil ; vautrés le long du bastingage, le verre en main,

ils venaient roter là, mes ennemis, et menaçaient déjà de vomir

alentour, surtout le capitaine aux yeux saillants et injectés que

son foie travaillait ferme, dès l’aurore. Régulièrement au réveil,

il s’enquérait de mes nouvelles auprès des autres lurons, si

« l’on » ne m’avait pas encore « balancé par-dessus bord » qu’il

– 128 –

demandait. « Comme un glaviot ! » Pour faire image, en même temps il crachait dans la mer mousseuse. Quelle rigolade !

L’ Amiral n’avançait guère, il se traînait plutôt, en ronron-

nant, d’un roulis vers l’autre. Ce n’était plus un voyage, c’était

une espèce de maladie. Les membres de ce concile matinal, à les

examiner de mon coin, me semblaient tous assez profondément

malades, paludéens, alcooliques, syphilitiques sans doute, leur

déchéance visible à dix mètres me consolait un peu de mes tra-

cas personnels. Après tout, c’étaient des vaincus, tout de même

que moi ces Matamores !… Ils crânaient encore voilà tout !

Seule différence ! Les moustiques s’étaient déjà chargés de les

sucer et de leur distiller à pleines veines ces poisons qui ne s’en

vont plus… Le tréponème à l’heure qu’il était leur limaillait déjà

les artères… L’alcool leur bouffait les foies… Le soleil leur fendil-

lait les rognons… Les morpions leur collaient aux poils et

l’eczéma à la peau du ventre… La lumière grésillante finirait

bien par leur roustiller la rétine !… Dans pas longtemps que leur

resterait-il ? Un bout du cerveau… Pour en faire quoi avec ? Je

vous le demande ?… Là où ils allaient ? Pour se suicider ? Ça ne

pouvait leur servir qu’à ça, un cerveau là où ils allaient… On a

beau dire, c’est pas drôle de vieillir dans les pays où y a pas de

distractions… Où on est forcé de se regarder dans la glace dont

le tain verdit devenir de plus en plus déchu, de plus en plus

moche… On va vite à pourrir, dans les verdures, surtout quand

il fait chaud atrocement.

Le Nord au moins ça vous conserve les viandes ; ils sont

pâles une fois pour toutes les gens du Nord. Entre un Suédois

mort et un jeune homme qui a mal dormi, peu de différence.

Mais le colonial il est déjà tout rempli d’asticots un jour après

son débarquement. Elles n’attendaient qu’eux ces infiniment la-

borieuses vermicelles et ne les lâcheraient plus que bien au-delà

de la vie. Sacs à larves.

Nous en avions encore pour huit jours de mer avant de

faire escale devant la Bragamance, première terre promise.

– 129 –

J’avais le sentiment de demeurer dans une boîte d’explosifs. Je ne mangeais presque plus pour éviter de me rendre à leur table

et de traverser leurs entreponts en plein jour. Je ne disais plus

un mot. Jamais on ne me voyait en promenade. Il était difficile

d’être aussi peu que moi sur le navire tout en y demeurant.

Mon garçon de cabine, un père de famille, voulut bien me

confier que les brillants officiers de la coloniale avaient fait le

serment, verre en main, de me gifler à la première occasion et

de me balancer par-dessus bord ensuite. Quand je lui deman-

dais pourquoi, il n’en savait rien et il me demandait à son tour

ce que j’avais bien pu faire pour en arriver là. Nous en demeu-

rions à ce doute. Ça pouvait durer longtemps. J’avais une sale

gueule, voilà tout.

On ne m’y reprendrait plus à voyager avec des gens aussi

difficiles à contenter. Ils étaient tellement désœuvrés aussi, en-

fermés trente jours durant avec eux-mêmes qu’il en fallait très

peu pour les passionner. D’ailleurs, dans la vie courante, réflé-

chissons que cent individus au moins dans le cours d’une seule

journée bien ordinaire désirent votre pauvre mort, par exemple

tous ceux que vous gênez, pressés dans la queue derrière vous

au métro, tous ceux encore qui passent devant votre apparte-

ment et qui n’en ont pas, tous ceux qui voudraient que vous ayez

achevé de faire pipi pour en faire autant, enfin, vos enfants et

bien d’autres. C’est incessant. On s’y fait. Sur le bateau ça se dis-

cerne mieux cette presse, alors c’est plus gênant.

Dans cette étuve mijotante, le suint de ces êtres ébouillan-

tés se concentre, les pressentiments de la solitude coloniale

énorme qui va les ensevelir bientôt eux et leur destin, les faire

gémir déjà comme des agonisants. Ils s’accrochent, ils mordent,

ils lacèrent, ils en bavent. Mon importance à bord croissait pro-

digieusement de jour en jour. Mes rares arrivées à table aussi

furtives et silencieuses que je m’appliquasse à les rendre pre-

naient l’ampleur de réels événements. Dès que j’entrais dans la

– 130 –

salle à manger, les cent vingt passagers tressautaient, chuchotaient…

Les officiers de la coloniale bien tassés d’apéritifs en apéri-

tifs autour de la table du commandant, les receveurs buralistes,

les institutrices congolaises surtout, dont l’ Amiral Bragueton

emportait tout un choix, avaient fini de suppositions malveil-

lantes en déductions diffamatoires par me magnifier jusqu’à

l’infernale importance.

À l’embarquement de Marseille, je n’étais guère qu’un insi-

gnifiant rêvasseur, mais à présent, par l’effet de cette concentra-

tion agacée d’alcooliques et de vagins impatients, je me trouvais

doté, méconnaissable, d’un troublant prestige.

Le Commandant du navire, gros malin trafiqueur et verru-

queux, qui me serrait volontiers la main dans les débuts de la

traversée, chaque fois qu’on se rencontrait à présent, ne sem-

blait même plus me reconnaître, ainsi qu’on évite un homme re-

cherché pour une sale affaire, coupable déjà… De quoi ? Quand

la haine des hommes ne comporte aucun risque, leur bêtise est

vite convaincue, les motifs viennent tout seuls.

D’après ce que je croyais discerner dans la malveillance

compacte où je me débattais, une des demoiselles institutrices

animait l’élément féminin de la cabale. Elle retournait au Con-

go, crever, du moins je l’espérais, cette garce. Elle quittait peu

les officiers coloniaux aux torses moulés dans la toile éclatante

et parés au surplus du serment qu’ils avaient prononcé de

m’écraser ni plus ni moins qu’une infecte limace, bien avant la

prochaine escale. On se demandait à la ronde si je serais aussi

répugnant aplati qu’en forme. Bref, on s’amusait. Cette demoi-

selle attisait leur verve, appelait l’orage sur le pont de l’ Amiral

Bragueton, ne voulait connaître de repos qu’après qu’on m’eût

enfin ramassé pantelant, corrigé pour toujours de mon imagi-

naire impertinence, puni d’oser exister en somme, rageusement

battu, saignant, meurtri, implorant pitié sous la botte et le poing

d’un de ces gaillards dont elle brûlait d’admirer l’action muscu-

– 131 –

laire, le courroux splendide. Scène de haut carnage, dont ses ovaires fripés pressentaient un réveil. Ça valait un viol par gorille. Le temps passait et il est périlleux de faire attendre long-

temps les corridas. J’étais la bête. Le bord entier l’exigeait, fré-

missant jusqu’aux soutes.

La mer nous enfermait dans ce cirque boulonné. Les ma-

chinistes eux-mêmes étaient au courant. Et comme il ne nous

restait plus que trois journées avant l’escale, journées décisives,

plusieurs toreros s’offrirent. Et plus je fuyais l’esclandre et plus

on devenait agressif, imminent à mon égard. Ils se faisaient déjà

la main les sacrificateurs. On me coinça ainsi entre deux ca-

bines, au revers d’une courtine. Je m’échappai de justesse, mais

il me devenait franchement périlleux de me rendre aux cabinets.

Quand nous n’eûmes donc plus que ces trois jours de mer de-

vant nous j’en profitai pour définitivement renoncer à tous mes

besoins naturels. Les hublots me suffisaient. Autour de moi tout

était accablant de haine et d’ennui. Il faut dire aussi qu’il est in-

croyable cet ennui du bord, cosmique pour parer franchement.

Il recouvre la mer, et le bateau, et les cieux. Des gens solides en

deviendraient bizarres, à plus forte raison ces abrutis chimé-

riques.

Un sacrifice ! J’allais y passer. Les choses se précisèrent un

soir après le dîner où je m’étais quand même rendu, tracassé

par la faim. J’avais gardé le nez au-dessus de mon assiette,

n’osant même pas sortir mon mouchoir de ma poche pour

m’éponger. Nul ne fut à bouffer jamais plus discret que moi. Des

machines vous montait, assis, sous le derrière, une vibration in-

cessante et menue. Mes voisins de table devaient être au cou-

rant de ce qu’on avait décidé à mon égard, car ils se mirent, à

ma surprise, à me parler librement et complaisamment de duels

et d’estocades, à me poser des questions… À ce moment aussi,

l’institutrice du Congo, celle qui avait l’haleine si forte, se diri-

gea vers le salon. J’eus le temps de remarquer qu’elle portait

une robe en guipure de grand apparat et se rendait au piano

avec une sorte de hâte crispée, pour jouer, si l’on peut dire, cer-

– 132 –

tains airs dont elle escamotait toutes les finales. L’ambiance devint intensément nerveuse et furtive.

Je ne fis qu’un bond pour aller me réfugier dans ma cabine.

Je l’avais presque atteinte quand un des capitaines de la colo-

niale, le plus bombé, le plus musclé de tous, me barra net le

chemin, sans violence, mais fermement. « Montons sur le

pont », m’enjoignit-il. Nous y fûmes en quelques pas. Pour la

circonstance, il portait son képi le mieux doré, il s’était bouton-

né entièrement du col à la braguette, ce qu’il n’avait pas fait de-

puis notre départ. Nous étions donc en pleine cérémonie dra-

matique. Je n’en menais pas large, le cœur battant à hauteur du

nombril.

Ce préambule, cette impeccabilité anormale me fit présager

une exécution lente et douloureuse. Cet homme me faisait l’effet

d’un morceau de la guerre qu’on aurait remis brusquement de-

vant ma route, entêté, coincé, assassin.

Derrière lui, me bouclant la porte de l’entrepont, se dres-

saient en même temps quatre officiers subalternes, attentifs à

l’extrême, escorte de la Fatalité.

Donc, plus moyen de fuir. Cette interpellation avait dû être

minutieusement réglée. « Monsieur, vous avez devant vous le

capitaine Frémizon des troupes coloniales ! Au nom de mes ca-

marades et des passagers de ce bateau justement indignés par

votre inqualifiable conduite, j’ai l’honneur de vous demander

raison !… Certains propos que vous avez tenus à notre sujet de-

puis votre départ de Marseille sont inacceptables !… Voici le

moment, monsieur, d’articuler bien haut vos griefs !… De pro-

clamer ce que vous racontez honteusement tout bas depuis

vingt et un jours ! De nous dire enfin ce que vous pensez… »

Je ressentis en entendant ces mots un immense soulage-

ment. J’avais redouté quelque mise à mort imparable, mais ils

m’offraient, puisqu’il parlait, le capitaine, une manière de leur

échapper. Je me ruai vers cette aubaine.

– 133 –

Toute possibilité de lâcheté devient une magnifique espé-

rance à qui s’y connaît. C’est mon avis. Il ne faut jamais se mon-

trer difficile sur le moyen de se sauver de l’étripade, ni perdre

son temps non plus à rechercher les raisons d’une persécution

dont on est l’objet. Y échapper suffit au sage.

« Capitaine ! lui répondis-je avec toute la voix convaincue

dont j’étais capable dans le moment, quelle extraordinaire er-

reur vous alliez commettre ! Vous ! Moi ! Comment me prêter à

moi, les sentiments d’une semblable perfidie ? C’est trop

d’injustice en vérité ! J’en ferais capitaine une maladie ! Com-

ment ? Moi hier encore défenseur de notre chère patrie ! Moi,

dont le sang s’est mêlé au vôtre pendant des années au cours

d’inoubliables batailles ! De quelle injustice alliez-vous

m’accabler capitaine ! »

Puis, m’adressant au groupe entier :

« De quelle abominable médisance, messieurs, êtes vous

devenus les victimes ? Aller jusqu’à penser que moi, votre frère

en somme, je m’entêtais à répandre d’immondes calomnies sur

le compte d’héroïques officiers ! C’est trop ! vraiment c’est trop !

Et cela au moment même où ils s’apprêtent ces braves, ces in-

comparables braves à reprendre, avec quel courage, la garde sa-

crée de notre immortel empire colonial ! poursuivis-je. Là où les

plus magnifiques soldats de notre race se sont couverts d’une

gloire éternelle. Les Mangin ! les Faidherbe, les Gallieni !… Ah !

capitaine ! Moi ? Ça ? »

Je me tins en suspens. J’espérais être émouvant. Bien heu-

reusement je le fus un petit instant. Sans traîner, alors, profitant

de cet armistice de bafouillage, j’allai droit à lui et lui serrai les

deux mains dans une étreinte d’émotion.

J’étais un peu tranquille ayant ses mains enfermées dans

les miennes. Tout en les lui tenant, je continuais à m’expliquer

avec volubilité et tout en lui donnant mille fois raison, je

l’assurais que tout était à reprendre entre nous et par le bon

– 134 –

bout cette fois ! Que ma naturelle et stupide timidité seule se trouvait à l’origine de cette fantastique méprise ! Que ma conduite certes aurait pu être interprétée comme un inconcevable

dédain par ce groupe de passagers et de passagères « héros et

charmeurs mélangés… Providentielle réunion de grands carac-

tères et de talents… Sans oublier les dames incomparables mu-

siciennes, ces ornements du bord !… » Tout en faisant large-

ment amende honorable, je sollicitai pour conclure qu’on

m’admisse sans y surseoir et sans restriction aucune, au sein de

leur joyeux groupe patriotique et fraternel… Où je tenais, dès ce

moment, et pour toujours, à faire très aimable figure… Sans lui

lâcher les mains, bien entendu, je redoublai d’éloquence.

Tant que le militaire ne tue ras, c’est un enfant. On l’amuse

aisément. N’ayant pas l’habitude de penser, dès qu’on lui parle il

est forcé pour essayer de vous comprendre de se résoudre à des

efforts accablants. Le capitaine Frémizon ne me tuait pas, il

n’était pas en train de boire non plus, il ne faisait rien avec ses

mains, ni avec ses pieds, il essayait seulement de penser. C’était

énormément trop pour lui. Au fond, je le tenais par la tête.

Graduellement, pendant que durait cette épreuve

d’humiliation, je sentais mon amour-propre déjà prêt à me quit-

ter, s’estomper encore davantage, et puis me lâcher,

m’abandonner tout à fait, pour ainsi dire officiellement. On a

beau dire, c’est un moment bien agréable. Depuis cet incident,

je suis devenu pour toujours infiniment libre et léger, morale-

ment s’entend. C’est peut être de la peur qu’on a le plus souvent

besoin pour se tirer d’affaire dans la vie. Je n’ai jamais voulu

quant à moi d’autres armes depuis ce jour, ou d’autres vertus.

Les camarades du militaire indécis, à présent eux aussi ve-

nus là exprès pour éponger mon sang et jouer aux osselets avec

mes dents éparpillées, devaient pour tout triomphe se contenter

d’attraper des mots dans l’air. Les civils accourus frémissants à

l’annonce d’une mise à mort arboraient de sales figures. Comme

je ne savais pas au juste ce que je racontais, sauf à demeurer à

– 135 –

toute force dans la note lyrique, tout en tenant les mains du capitaine, je fixais un point idéal dans le brouillard moelleux, à

travers lequel l’ Amiral Bragueton avançait en soufflant et cra-

chant d’un coup d’hélice à l’autre. Enfin, je me risquai pour

terminer à faire tournoyer un de mes bras au-dessus de ma tête

et lâchant une main du capitaine, une seule, je me lançai dans la

péroraison : « Entre braves, messieurs les Officiers, doit-on pas

toujours finir par s’entendre ? Vive la France alors, nom de

Dieu ! Vive la France ! » C’était le truc du sergent Branledore. Il

réussit encore dans ce cas-là. Ce fut le seul cas où la France me

sauva la vie, jusque-là c’était plutôt le contraire. J’observai par-

mi les auditeurs un petit moment d’hésitation, mais tout de

même il est bien difficile à un officier aussi mal disposé qu’il

puisse être, de gifler un civil, publiquement, au moment où ce-

lui-ci crie si fortement que je venais de le faire : « Vive la

France ! » Cette hésitation me sauva.

J’empoignai deux bras au hasard dans le groupe des offi-

ciers et invitai tout le monde à venir se régaler au Bar à ma san-

té et à notre réconciliation. Ces vaillants ne résistèrent qu’une

minute et nous bûmes ensuite pendant deux heures. Seulement

les femelles du bord nous suivaient des yeux, silencieuses et

graduellement déçues. Par les hublots du Bar, j’apercevais entre

autres la pianiste institutrice entêtée qui passait et revenait au

milieu d’un cercle de passagères, la hyène. Elles soupçonnaient

bien ces garces que je m’étais tiré du guet-apens par ruse et se

promettaient de me rattraper au détour. Pendant ce temps,

nous buvions indéfiniment entre hommes sous l’inutile mais

abrutissant ventilateur, qui se perdait à moudre depuis les Ca-

naries le coton tiède atmosphérique. Il me fallait cependant en-

core retrouver de la verve, de la faconde qui puisse plaire à mes

nouveaux amis, de la facile. Je ne tarissais pas, peur de me

tromper, en admiration patriotique et je mandais et redeman-

dais à ces héros chacun son tour, des histoires et encore des his-

toires de bravoure coloniale. C’est comme les cochonneries, les

histoires de bravoure, elles plaisent toujours à tous les militaires

de tous les pays. Ce qu’il faut au fond pour obtenir une espèce

– 136 –

de paix avec les hommes, officiers ou non, armistices fragiles il est vrai, mais précieux quand même, c’est leur permettre en

toutes circonstances, de s’étaler, de se vautrer parmi les vantar-

dises niaises. Il n’y a pas de vanité intelligente. C’est un instinct.

Il n’y a pas d’homme non plus qui ne soit pas avant tout vani-

teux. Le rôle du paillasson admiratif est à peu près le seul dans

lequel on se tolère d’humain à humain avec quelque plaisir.

Avec ces soldats, je n’avais pas à me mettre en frais

d’imagination. Il suffisait de ne pas cesser d’apparaître émer-

veillé. C’est facile de demander et de redemander des histoires

de guerre. Ces compagnons-là en étaient bardés. Je pouvais me

croire revenu aux plus beaux jours de l’hôpital. Après chacun de

leurs récits, je n’oubliais pas de marquer mon appréciation

comme je l’avais appris de Branledore, par une forte phrase :

« Eh bien en voilà une belle page d’Histoire ! » On ne fait pas

mieux que cette formule. Le cercle auquel je venais de me rallier

si furtivement, me jugea peu à peu devenu intéressant. Ces

hommes se mirent à raconter à propos de guerre autant de bali-

vernes qu’autrefois j’en avais entendues et plus tard racontées

moi-même, alors que j’étais en concurrence imaginative avec les

copains de l’hôpital. Seulement leur cadre à ceux-ci était diffé-

rent et leurs bobards s’agitaient à travers les forêts congolaises

au lieu des Vosges ou des Flandres.

Mon capitaine Frémizon, celui qui l’instant auparavant se

désignait encore pour purifier le bord de ma putride présence,

depuis qu’il avait éprouvé ma façon d’écouter plus attentive-

ment que personne, se mit à me découvrir mille gentilles quali-

tés. Le flux de ses artères se trouvait comme assoupi par l’effet

de mes originaux éloges, sa vision s’éclaircissait, ses yeux striés

et sanglants d’alcoolique tenace finirent même par scintiller à

travers son abrutissement et les quelques doutes en profondeur

qu’il avait pu concevoir sur sa propre valeur et qui l’effleuraient

encore dans les moments de grande dépression, s’estompèrent

pour un temps, adorablement, par l’effet merveilleux de mes in-

telligents et pertinents commentaires.

– 137 –

Décidément, j’étais un créateur d’euphorie ! On s’en tapait à tour de bras les cuisses ! Il n’y avait que moi pour savoir

rendre la vie agréable malgré toute cette moiteur d’agonie !

N’écoutais-je pas d’ailleurs à ravir ?

L’ Amiral Bragueton pendant que nous divaguions ainsi

passait à plus petite allure encore, il ralentissait dans son jus ;

plus un atome d’air mobile autour de nous, nous devions longer

la côte et si lourdement, qu’on semblait progresser dans la mé-

lasse.

Mélasse aussi le ciel au-dessus du bordage, rien qu’un em-

plâtre noir et fondu que je guignais avec envie. Retourner dans

la nuit c’était ma grande préférence, même suant et geignant et

puis d’ailleurs dans n’importe quel état ! Frémizon n’en finissait

pas de se raconter. La terre me paraissait toute proche, mais

mon plan d’escapade m’inspirait mille inquiétudes… Peu à peu

notre entretien cessa d’être militaire pour devenir égrillard et

puis franchement cochon, enfin, si décousu, qu’on ne savait plus

par où le prendre pour le continuer ; l’un après l’autre mes con-

vives y renoncèrent et s’endormirent et le ronflement les acca-

bla, dégoûtant sommeil qui leur raclait les profondeurs du nez.

C’était le moment où jamais de disparaître. Il ne faut pas laisser

passer ces trêves de cruauté qu’impose malgré tout la nature

aux organismes les plus vicieux et les plus agressifs de ce

monde.

Nous étions ancrés à présent, à très petite distance de la

côte. On n’en apercevait que quelques lanternes oscillantes le

long du rivage.

Tout le long du bateau vinrent se presser très vite cent

tremblantes pirogues chargées de nègres braillards. Ces Noirs

assaillirent tous les ponts pour offrir leurs services. En peu de

secondes, je portai à l’escalier de départ mes quelques paquets

préparés furtivement et filai à la suite d’un de ces bateliers dont

l’obscurité me cachait presque entièrement les traits et la dé-

– 138 –

marche. Au bas de la passerelle, et au ras de l’eau clapotante, je m’inquiétai de notre destination.

« Où sommes-nous ? demandai-je.

– À Bambola-Fort-Gono ! » me répondit cette ombre.

Nous nous mîmes à flotter librement à grands coups de pa-

gaie. Je l’aidai pour qu’on aille plus vite.

J’eus encore le temps d’apercevoir une fois encore en

m’enfuyant mes dangereux compagnons du bord. À la lueur des

falots d’entreponts, écrasés enfin d’hébétude et de gastrite ils

continuaient à fermenter en grognant à travers leur sommeil.

Repus, vautrés, ils se ressemblaient tous à présent, officiers,

fonctionnaires, ingénieurs et traitants, boutonneux, bedon-

nants, olivâtres, mélangés, à peu près identiques. Les chiens

ressemblent aux loups quand ils dorment.

Je retrouvai la terre peu d’instants plus tard et la nuit, plus

épaisse encore sous les arbres, et puis derrière la nuit toutes les

complicités du silence.

– 139 –

Dans cette colonie de la Bambola-Bragamance, au dessus

de tout le monde, triomphait le Gouverneur. Ses militaires et ses

fonctionnaires osaient à peine respirer quand il daignait abais-

ser ses regards jusqu’à leurs personnes.

Bien au-dessous encore de ces notables les commerçants

installés semblaient voler et prospérer plus facilement qu’en

Europe. Plus une noix de coco, plus une cacahuète, sur tout le

territoire, qui échappât à leurs rapines. Les fonctionnaires com-

prenaient, à mesure qu’ils devenaient plus fatigués et plus ma-

lades, qu’on s’était bien foutu d’eux en les faisant venir ici, pour

ne leur donner en somme que des galons et des formulaires à

remplir et presque pas de pognon avec. Aussi louchaient-ils sur

les commerçants. L’élément militaire encore plus abruti que les

deux autres bouffait de la gloire coloniale et pour la faire passer

beaucoup de quinine avec et des kilomètres de Règlements.

Tout le monde devenait, ça se comprend bien, à force

d’attendre que le thermomètre baisse, de plus en plus vache. Et

les hostilités particulières et collectives duraient interminables

et saugrenues entre les militaires et l’administration, et puis

entre cette dernière et les commerçants, et puis encore entre

ceux-ci alliés temporaires contre ceux-là, et puis de tous contre

le nègre et enfin des nègres entre eux. Ainsi, les rares énergies

qui échappaient au paludisme, à la soif, au soleil, se consu-

maient en haines si mordantes, si insistantes, que beaucoup de

colons finissaient par en crever sur place, empoisonnés d’eux-

mêmes, comme des scorpions.

Toutefois, cette anarchie bien virulente se trouvait renfer-

mée dans un cadre de police hermétique, comme les crabes

– 140 –

dans leur panier. Ils bavaient en vain les fonctionnaires, et le Gouverneur trouvait d’ailleurs à recruter pour maintenir sa colonie en obédience, tous les miliciens miteux dont il avait be-

soin, autant de nègres endettés que la misère chassait par mil-

liers vers la côte, vaincus du commerce, venus à la recherche

d’une soupe. On leur prenait à ces recrues le droit et la façon

d’admirer le Gouverneur. Il avait l’air le Gouverneur de prome-

ner sur son uniforme tout l’or de ses finances, et avec du soleil

dessus c’était à ne pas y croire, sans compter les plumes.

Il s’envoyait Vichy chaque année le Gouverneur et ne lisait

que le Journal officiel. Nombre de fonctionnaires avaient vécu

dans l’espérance qu’un jour il coucherait avec leur femme, mais

le Gouverneur n’aimait pas les femmes. Il n’aimait rien. À tra-

vers chaque nouvelle épidémie de fièvre jaune, le Gouverneur

survivait comme un charme alors que tant parmi les gens qui

désiraient l’enterrer crevaient eux comme des mouches à la

première pestilence.

On se souvenait qu’un certain « Quatorze Juillet » alors

qu’il passait devant le front des troupes de la Résidence, caraco-

lant au milieu des spahis de sa garde, seul en avant d’un dra-

peau grand comme ça, certain sergent que la fièvre exaltait sans

doute, se jeta au-devant de son cheval pour lui crier : « Arrière

grand cocu ! » Il paraît qu’il fut fort affecté le Gouverneur, par

cette espèce d’attentat qui demeura d’ailleurs sans explication.

Il est difficile de regarder en conscience les gens et les

choses des Tropiques à cause des couleurs qui en émanent. Elles

sont en ébullition les couleurs et les choses. Une petite boîte de

sardines ouverte en plein midi sur la chaussée projette tant de

reflets divers qu’elle prend pour les yeux l’importance d’un acci-

dent. Faut faire attention. Il n’y a pas là-bas que les hommes

d’hystériques, les choses aussi s’y mettent. La vie ne devient

guère tolérable qu’à la tombée de la nuit, mais encore l’obscurité

est-elle accaparée presque immédiatement par les moustiques

en essaims. Pas un, deux ou cent, mais par billions. S’en tirer

– 141 –

dans ces conditions-là devient une œuvre authentique de pré-

servation. Carnaval le jour, écumoire la nuit, la guerre en douce.

Quand la case où l’on se retire et qui a l’air presque propice

est enfin devenue silencieuse, les termites viennent entre-

prendre le bâtiment, occupés qu’ils sont éternellement, les im-

mondes, à vous bouffer les montants de la cabane. Que la tor-

nade arrive alors dans cette dentelle traîtresse et des rues en-

tières seront vaporisées.

La ville de Fort-Gono où j’avais échoué apparaissait ainsi,

précaire capitale de la Bragamance, entre mer et forêt, mais

garnie, ornée cependant de tout ce qu’il faut de banques, de

bordels, de cafés, de terrasses, et même d’un bureau de recru-

tement, pour en faire une petite métropole, sans oublier le

square Faidherbe et le boulevard Bugeaud, pour la promenade,

ensemble de bâtisses rutilantes au milieu des rugueuses falaises,

farcies de larves et trépignées par des générations de garnisaires

et d’administrateurs dératés.

L’élément militaire, sur les cinq heures, grondait autour

des apéritifs, liqueurs dont les prix, au moment où j’arrivais,

venaient précisément d’être majorés. Une délégation de clients

allait solliciter du Gouverneur la prise d’un arrêt pour interdire

aux bistrots d’en prendre ainsi à leur aise avec les prix courants

de la mominette et du cassis. À entendre certains habitués,

notre colonisation devenait de plus en plus pénible à cause de la

glace. L’introduction de la glace aux colonies, c’est un fait, avait

été le signal de la dévirilisation du colonisateur. Désormais sou-

dé à son apéritif glacé par l’habitude, il devait renoncer, le colo-

nisateur, à dominer le climat par son seul stoïcisme. Les Faid-

herbe, les Stanley, les Marchand, remarquons-le en passant, ne

pensèrent que du bien de la bière, du vin et de l’eau tiède et

bourbeuse qu’ils burent pendant des années sans se plaindre.

Tout est là. Voilà comment on perd ses colonies.

J’en appris encore bien d’autres à l’abri des palmiers qui

prospéraient par contraste d’une sève provocante le long de ces

– 142 –

rues aux demeures fragiles. Seule cette crudité de verdure inouïe empêchait l’endroit de ressembler tout à fait à La Garenne-Bezons.

Venue la nuit, la retape indigène battait son plein entre les

petits nuages de moustiques besogneux et lestés de fièvre jaune.

Un renfort d’éléments soudanais offrait au promeneur tout ce

qu’ils avaient de bien sous les pagnes. Pour des prix très raison-

nables, on pouvait s’envoyer une famille entière pendant une

heure ou deux. J’aurais aimé vadrouiller de sexe en sexe, mais

force me fut de me décider à rechercher un endroit où on me

donnerait du boulot.

Le Directeur de la Compagnie Pordurière du Petit Congo

cherchait, m’assura-t-on, un employé débutant pour tenir une

de ses factories de la brousse. J’allai sans plus tarder lui offrir

mes incompétents mais empressés services. Ce ne fut pas une

réception enchantée qu’il me réserva le Directeur. Ce maniaque

– il faut l’appeler par son nom – habitait non loin du Gouver-

nement un pavillon, un pavillon spacieux, monté sur bois et

paillotes. Avant même de m’avoir regardé, il me posa quelques

questions fort brutales sur mon passé, puis un peu calmé par

mes réponses toutes naïves, son mépris à mon égard prit un

tour assez indulgent. Cependant il ne jugea point convenable de

me faire asseoir encore.

« D’après vos papiers vous savez un peu de médecine ? »

remarqua-t-il.

Je lui répondis qu’en effet j’avais entrepris quelques études

de ce côté.

« Ça vous servira alors ! fit-il. Voulez-vous du whisky ? »

Je ne buvais pas. « Voulez-vous fumer ? » Je refusai en-

core. Cette abstinence le surprit. Il fit même la moue.

« Je n’aime guère les employés qui ne boivent, ni ne fu-

ment… Êtes-vous pédéraste par hasard ?… Non ? Tant pis !…

– 143 –

Ces gens-là nous volent moins que les autres… Voilà ce que j’ai noté par expérience… Ils s’attachent… Enfin, voulut-il bien se

reprendre, c’est en général qu’il m’a semblé avoir remarqué

cette qualité des pédérastes, cet avantage… Vous nous prouve-

rez peut-être le contraire !… » Et puis enchaînant : « Vous avez

chaud, hein ? Vous vous y ferez ! Il faudra vous y faire

d’ailleurs ! Et le voyage ?

– Désagréable ! lui répondis-je.

– Eh bien, mon ami, vous n’avez encore rien vu, vous m’en

direz des nouvelles du pays quand vous aurez passé un an à Bi-

komimbo, là où je vous envoie pour remplacer cet autre far-

ceur… »

Sa négresse, accroupie près de la table, se tripotait les pieds

et se les récurait avec un petit bout de bois.

« Va-t’en boudin ! lui lança son maître. Va me chercher le

boy ! Et puis de la glace en même temps ! »

Le boy demandé arriva fort lentement. Le Directeur se le-

vant alors, agacé, d’une détente, le reçut le boy, d’une formi-

dable paire de gifles et de deux coups de pied dans le bas ventre

et qui sonnèrent.

« Ces gens-là me feront crever, voilà tout ! » prédit le Di-

recteur en soupirant. Il se laissa retomber dans son fauteuil

garni de toiles jaunes sales et détendues.

« Tenez, mon vieux, fit-il soudain devenu gentiment fami-

lier et comme délivré pour un temps par la brutalité qu’il venait

de commettre, passez-moi donc ma cravache et ma quinine…

sur la table… Je ne devrais pas m’exciter ainsi… C’est idiot de

céder à son tempérament… »

De sa maison nous dominions le port fluvial qui miroitait

en bas à travers une poussière si dense, si compacte qu’on en-

tendait les sons de son activité chaotique mieux qu’on n’en dis-

– 144 –

cernait les détails. Des files de nègres, sur la rive, trimaient à la chicote, en train de décharger, cale après cale, les bateaux jamais vides, grimpant au long des passerelles tremblotantes et

grêles, avec leur gros panier plein sur la tête, en équilibre, parmi

les injures, sortes de fourmis verticales.

Cela allait et venait par chapelets saccadés à travers une

buée écarlate. Parmi ces formes en travail, quelques-unes por-

taient en plus un petit point noir sur le dos, c’étaient les mères,

qui venaient trimarder elles aussi les sacs de palmistes avec leur

enfant en fardeau supplémentaire. Je me demande si les four-

mis peuvent en faire autant.

« N’est-ce pas, qu’on se dirait toujours un dimanche ici ?…

reprit en plaisantant le Directeur. C’est gai ! C’est clair ! Les fe-

melles toujours à poil. Vous remarquez ? Et des belles femelles,

hein ? Ça fait drôle quand on arrive de Paris, n’est-ce pas ? Et

nous autres donc ! Toujours en coutil blanc ! Comme aux bains

de mer voyez-vous ! On n’est pas beau comme ça ? Des commu-

niants, quoi ! C’est toujours la fête ici, je vous le dis ! Un vrai

Quinze Août ! Et c’est comme ça jusqu’au Sahara ! Vous pen-

sez ! »

Et puis il s’arrêtait de parler, il soupirait, grognait, répétait

encore deux, trois fois « Merde ! », s’épongeait et reprenait la

conversation.

« Là où vous allez pour la Compagnie, c’est la pleine forêt,

c’est humide… C’est à dix jours d’ici… La mer d’abord… Et puis

le fleuve. Un fleuve tout rouge vous verrez… Et de l’autre côté

c’est les Espagnols… Celui que vous remplacez dans cette facto-

rie, c’est un beau salaud notez-le… Entre nous… Je vous le dis…

Il n’y a pas moyen qu’il nous renvoie ses comptes, ce fumier-là !

Pas moyen ! J’ai beau lui envoyer des rappels et des rappels !…

L’homme n’est pas longtemps honnête quand il est seul, allez !

Vous verrez !… Vous verrez cela aussi !… Il est malade qu’il nous

écrit… J’ veux bien ! Malade ! Moi aussi, je suis malade ! Qu’est-

ce que ça veut dire malade ? On est tous malades ! Vous aussi

– 145 –

vous serez malade et dans pas longtemps par dessus le marché !

C’est pas une raison ça ! On s’en fout qu’il soye malade !… La

Compagnie d’abord ! En arrivant sur place faites son inventaire

surtout !… Il y a des vivres pour trois mois dans sa factorie et

puis des marchandises au moins pour un an… Vous n’en man-

querez pas !… Partez pas la nuit surtout… Méfiez-vous ! Ses

nègres à lui, qu’il enverra pour vous prendre à la mer, ils vous

foutront peut-être à l’eau. Il a dû les dresser ! Ils sont aussi co-

quins que lui-même ! Je suis tranquille ! Il a dû leur passer deux

mots aux nègres à votre sujet !… Ça se fait par ici ! Prenez donc

votre quinine aussi, la vôtre, à vous, avec vous, avant de partir…

Il est bien capable d’avoir mis quelque chose dans la sienne ! »

Le Directeur en avait assez de me donner des conseils, il se

levait pour me congédier. Le toit au-dessus de nous en tôle pa-

raissait peser deux mille tonnes au moins, tellement qu’elle

nous gardait sur nous toute la chaleur la tôle. On en faisait tous

les deux la grimace d’avoir si chaud. C’était à crever sans délai.

Il ajouta :

« C’est peut-être pas la peine qu’on se revoie avant votre

départ Bardamu ! Tout fatigue ici ! Enfin, j’irai peut-être vous

surveiller aux hangars quand même avant votre départ !… On

vous écrira quand vous serez là-bas… Y a un courrier par mois…

Il part d’ici le courrier… Allons, bonne chance !… »

Et il disparut dans son ombre entre son casque et son ves-

ton. On lui voyait bien distinctement les cordes des tendons du

cou, derrière, arquées comme deux doigts contre sa tête. Il s’est

retourné encore une fois :

« Dites bien à l’autre numéro qu’il redescende par ici en vi-

tesse !… Que j’ai deux mots à lui dire !… Qu’il perde pas son

temps en route ! Ah ! la carne ! Faudrait pas qu’il crève en route

surtout !… Ça serait dommage ! Bien dommage ! Ah ! le beau

fumier ! »

– 146 –

Un nègre de son service me précédait avec la grande lan-

terne pour me mener vers l’endroit où je devais loger en atten-

dant mon départ pour ce gentil Bikomimbo promis.

Nous allions au long des allées où tout le monde avait l’air

d’être descendu en promenade après le crépuscule. La nuit mar-

telée de gongs était partout, toute coupaillée de chants rétrécis

et incohérents comme le hoquet, la grosse nuit noire des pays

chauds avec son cœur brutal en tam-tam qui bat toujours trop

vite.

Mon jeune guide filait souplement sur ses pieds nus. Il de-

vait y avoir des Européens dans les taillis, on les entendait par

là, en train de vadrouiller, leurs voix de Blancs, bien reconnais-

sables, agressives, truquées. Les chauves-souris n’arrêtaient pas

de venir voltiger, de sillonner parmi les essaims d’insectes que

notre lumière attirait autour de notre passage. Sous chaque

feuille des arbres devait se cacher un cri-cri au moins à en juger

par le potin assourdissant qu’ils faisaient tous ensemble.

Nous fûmes arrêtés au croisement de deux routes, à mi-

hauteur d’une élévation, par un groupe de tirailleurs indigènes

qui discutaient auprès d’un cercueil posé par terre, recouvert

d’un large et ondulant drapeau tricolore.

C’était un mort de l’hôpital qu’ils ne savaient pas très bien

où aller mettre en terre. Les ordres étaient vagues. Certains vou-

laient l’enterrer dans un des champs d’en bas, les autres insis-

taient pour un enclos tout en haut de la côte. Fallait s’entendre.

Nous eûmes ainsi le boy et moi notre mot à dire dans cette af-

faire.

Enfin, ils se décidèrent, les porteurs, pour le cimetière d’en

bas plutôt que pour celui d’en haut, à cause de la descente. Nous

rencontrâmes encore sur notre route trois petits jeunes gens

blancs de la race de ceux qui fréquentent le dimanche les

matchs de rugby en Europe, spectateurs passionnés, agressifs et

pâlots. Ils appartenaient, ici, employés comme moi, à la Société

– 147 –

Pordurière et m’indiquèrent bien aimablement le chemin de

cette maison inachevée où se trouvait, temporaire, mon lit dé-

montable et portatif.

Nous y partîmes. Cette bâtisse était exactement vide, sauf

quelques ustensiles de cuisine et mon espèce de lit. Dès que je

fus allongé sur cette chose filiforme et tremblante, vingt

chauves-souris sortirent des coins et s’élancèrent en allées et

venues bruissantes comme autant de salves d’éventails, au-

dessus de mon repos craintif.

Le petit nègre, mon guide, revenait sur ses pas pour

m’offrir ses services intimes, et comme je n’étais pas en train ce

soir-là, il m’offrit aussitôt, déçu, de me présenter sa sœur.

J’aurais été curieux de savoir comment il pouvait la retrouver

lui sa sœur dans une nuit pareille.

Le tam-tam du village tout proche, vous faisait sauter, cou-

pé menu, des petits morceaux de patience. Mille diligents mous-

tiques prirent sans délai possession de mes cuisses et je n’osais

plus cependant remettre un pied sur le sol à cause des scor-

pions, et des serpents venimeux dont je supposais l’abominable

chasse commencée. Ils avaient le choix les serpents en fait de

rats, je les entendais grignoter les rats, tout ce qui peut l’être, je

les entendais au mur, sur le plancher, tremblants, au plafond.

Enfin se leva la lune, et ce fut un peu plus calme dans la

piaule. On n’était pas bien en somme aux colonies.

Le lendemain vint quand même, cette chaudière. Une envie

formidable de m’en retourner en Europe m’accaparait le corps

et l’esprit. Il ne manquait que l’argent pour foutre le camp. Ça

suffit. Il ne me restait d’autre part plus qu’une semaine à passer

à Fort-Gono avant d’aller rejoindre mon poste à Bikomimbo, de

si plaisante description.

Le plus grand bâtiment de Fort-Gono, après le Palais du

Gouverneur, c’était l’Hôpital. Je le retrouvais partout sur mon

– 148 –

chemin ; je ne faisais pas cent mètres dans la ville sans rencontrer un de ses pavillons, aux relents lointains d’acide phénique.

Je m’aventurais de temps en temps jusqu’aux quais

d’embarquement pour voir travailler sur place mes petits col-

lègues anémiques que la Compagnie Pordurière se procurait en

France par patronages entiers. Une hâte belliqueuse semblait

les posséder de procéder sans cesse au déchargement et rechar-

gement des cargos les uns après les autres. « Ça coûte si cher un

cargo sur rade ! » qu’ils répétaient sincèrement navrés, comme

si c’était de leur argent qu’il se fût agi.

Ils asticotaient les débardeurs noirs avec frénésie. Zélés, ils

l’étaient, et sans conteste, et tout aussi lâches et méchants que

zélés. Des employés en or, en somme, bien choisis, d’une in-

conscience enthousiaste à faire rêver. Des fils comme ma mère

eût adoré en posséder un, fervents de leurs patrons, un pour elle

toute seule, un dont on puisse être fier devant tout le monde, un

fils tout à fait légitime.

Ils étaient venus en Afrique tropicale, ces petits ébauchés,

leur offrir leurs viandes, aux patrons, leur sang, leurs vies, leur

jeunesse, martyrs pour vingt-deux francs par jour (moins les re-

tenues), contents, quand même contents, jusqu’au dernier glo-

bule rouge guetté par le dix millionième moustique.

La colonie vous les fait gonfler ou maigrir les petits com-

mis, mais les garde ; il n’existe que deux chemins pour crever

sous le soleil, le chemin gras et le chemin maigre. Il n’y en a pas

d’autre. On pourrait choisir, mais ça dépend des natures, deve-

nir gras ou crever la peau sur les os.

Le Directeur là-haut sur la falaise rouge, qui s’agitait, dia-

bolique, avec sa négresse, sous le toit de tôle aux dix mille kilos

de soleil n’échapperait pas lui non plus à l’échéance. C’était le

genre maigre. Il se débattait seulement. Il avait l’air de le domi-

ner lui le climat. Apparence ! Dans la réalité, il s’effritait encore

plus que tous les autres.

– 149 –

On prétendait qu’il possédait un plan d’escroquerie magni-

fique pour faire sa fortune en deux ans… Mais il n’aurait jamais

le temps de le réaliser son plan, même s’il s’appliquait à frauder

la Compagnie jour et nuit. Vingt et deux directeurs avaient déjà

essayé avant lui de faire fortune chacun avec son plan comme à

la roulette. Tout cela était bien connu des actionnaires qui

l’épiaient de là-bas, d’encore plus haut, de la rue Moncey à Pa-

ris, le Directeur, et les faisait sourire. Tout cela était enfantin.

Ils le savaient bien les actionnaires eux aussi, les plus

grands bandits que personne, qu’il était syphilitique leur Direc-

teur et terriblement agité sous ses Tropiques, et qu’il bouffait de

la quinine et du bismuth à s’en faire péter les tympans et de

l’arsenic à s’en faire tomber toutes les gencives.

Dans la comptabilité générale de la Compagnie, ses mois

étaient comptés au Directeur, et comptés comme les mois d’un

cochon.

Mes petits collègues n’échangeaient point d’idées entre

eux. Rien que des formules, fixées, cuites et recuites comme des

croûtons de pensées. « Faut pas s’en faire ! » qu’ils disaient.

« On les aura !… » « L’Agent général est cocu !… » « Les nègres

faut les tailler en blagues à tabac ! », etc.

Le soir, nous nous retrouvions à l’apéritif, les dernières

corvées exécutées, avec un agent auxiliaire de l’Administration,

M. Tandernot, qu’il s’appelait, originaire de La Rochelle. S’il se

mêlait aux commerçants, Tandernot, c’était seulement pour se

faire payer l’apéritif. Fallait bien. Déchéance. Il n’avait pas du

tout d’argent. Sa place était aussi inférieure que possible dans la

hiérarchie coloniale. Sa fonction consistait à diriger la construc-

tion de routes en pleines forêts. Les indigènes y travaillaient

sous la trique de ses miliciens évidemment. Mais comme aucun

Blanc ne passait jamais sur les nouvelles routes que créait Tan-

dernot et que d’autre part les Noirs leur préféraient aux routes

leurs sentiers de la forêt, pour qu’on les repère le moins possible

à cause des impôts, et comme au fond elles ne menaient nulle

– 150 –

part les routes de l’Administration à Tandernot, alors elles disparaissaient sous la végétation fort rapidement, en vérité d’un

mois à l’autre, pour tout dire.

« J’en ai perdu l’année dernière pour 122 kilomètres ! nous

rappelait-il volontiers ce pionnier fantastique à propos de ses

routes. Vous me croirez si vous voulez !… »

Je ne lui ai reconnu pendant mon séjour qu’une seule for-

fanterie, humble vanité, à Tandernot, c’était d’être lui, le seul

Européen qui puisse attraper des rhumes en Bragamance par

44° à l’ombre… Cette originalité le consolait de bien des

choses… « Je me suis encore enrhumé comme une vache ! qu’il

annonçait assez fièrement à l’apéritif. Il n’y a que moi à qui ça

arrive ! – Ce Tandernot, quel type quand même ! »

s’exclamaient alors les membres de notre bande chétive. C’était

mieux que rien du tout, une telle satisfaction. N’importe quoi,

dans la vanité, c’est mieux que rien du tout.

Une des autres distractions du groupe des petits salariés de

la Compagnie Pordurière consistait à organiser des concours de

fièvre. Ça n’était pas difficile mais on s’y défiait pendant des

journées, alors ça passait bien du temps. Le soir venu et la fièvre

aussi, presque toujours quotidienne, on se mesurait. « Tiens, j’ai

trente-neuf !… – Dis donc, t’en fais pas, j’ai quarante comme je

veux ! »

Ces résultats étaient d’ailleurs tout à fait exacts et réguliers.

À la lueur des photophores, on se comparait les thermomètres.

Le vainqueur triomphait en tremblotant. « J’ peux plus pisser

tellement que je transpire ! » notait fidèlement le plus émacié de

tous, un mince collègue, un Ariégeois, un champion de la fébri-

cité venu ici, me confia-t-il, pour fuir le séminaire, où « il n’avait

pas assez de liberté ». Mais le temps passait et ni les uns, ni les

autres de ces compagnons ne pouvaient me dire à quel genre

d’original exactement appartenait l’individu que j’allais rempla-

cer à Bikomimbo.

– 151 –

« C’est un drôle de type ! » m’avertissaient-ils, et c’était tout.

« Au début à la colonie, me conseillait le petit Ariégeois à la

grande fièvre, faut faire valoir tes qualités ! C’est tout l’un ou

tout l’autre ! Tu seras tout en or pour le Directeur ou tout fu-

mier ! Et c’est tout de suite, remarque-le, que t’es jugé ! »

J’avais bien peur d’être jugé, en ce qui me concernait, par-

mi les « tout fumier » ou pire encore.

Ces jeunes négriers mes amis, m’emmenèrent rendre visite

à un autre collègue de la Compagnie Pordurière qui vaut d’être

évoqué spécialement dans ce récit. Tenancier d’un comptoir au

centre du quartier des Européens, moisi de fatigue, croulant,

huileux, il redoutait toute lumière à cause de ses yeux, que deux

ans de cuisson ininterrompue sous les tôles ondulées avaient

rendus atrocement secs. Il mettait, disait-il, une bonne demi-

heure le matin, à les ouvrir et encore une autre demi-heure

avant d’y voir un peu clair avec. Tout rayon lumineux le blessait.

Une énorme taupe bien galeuse.

Étouffer et souffrir était devenu pour lui comme un état se-

cond, voler aussi. On l’aurait bien désemparé si on l’avait rendu

bien portant et scrupuleux d’un seul coup. Sa haine pour l’Agent

général Directeur me semble encore aujourd’hui, à tant de dis-

tance, une des passions les plus vivaces qu’il m’ait été donné

d’observer jamais chez un homme. Une rage étonnante le se-

couait à son égard, à travers sa douleur et à la moindre occasion

il enrageait énormément tout en se grattant d’ailleurs de haut

en bas.

Il n’arrêtait pas de se gratter tout autour de lui-même, gira-

toirement pour ainsi dire, de l’extrémité de la colonne verté-

brale à la naissance du cou. Il se sillonnait l’épiderme et le der-

me même de rayures d’ongles sanglantes, sans cesser pour cela

de servir les clients, nombreux, des nègres presque toujours,

nus plus ou moins.

– 152 –

Avec sa main libre, il plongeait alors, affairé, en diverses cachettes, et à droite et à gauche dans la ténébreuse boutique. Il

en soutirait sans jamais se tromper, habile et prompt à ravir,

très justement ce qu’il fallait au chaland de tabac en branches

puantes, d’allumettes humides, de boîtes de sardines et de mé-

lasse à la grosse cuiller, de bière suralcoolique en canettes tru-

quées qu’il laissait retomber brusquement si la frénésie le re-

prenait d’aller se gratter, par exemple, dans les grandes profon-

deurs de son pantalon. Il y enfonçait alors le bras entier qui res-

sortait bientôt par la braguette, toujours entrebâillée par pré-

caution.

Cette maladie qui lui rongeait la peau, il lui donnait un

nom local « Corocoro ». « Cette vache de “Corocoro” !… Quand

je pense que ce saligaud de Directeur ne l’a pas encore attrapé le

“Corocoro”, s’emportait-il. Ça me fait bien mal au ventre encore

davantage !… Il prendra pas sur lui le Corocoro !… Il est bien

trop pourri. C’est pas un homme ce maquereau-là, c’est une in-

fection !… C’est une vraie merde !… »

Du coup toute l’assemblée éclatait de rigolade et les nègres-

clients aussi par émulation. Il nous épouvantait un peu ce co-

pain. Il avait un ami quand même, c’était ce petit être poussif et

grisonnant qui conduisait un camion pour la Compagnie Pordu-

rière. Il nous apportait toujours de la glace lui, volée évidem-

ment par-ci, par-là, sur les bateaux à quai.

Nous trinquâmes à sa santé sur le comptoir au milieu des

clients noirs qui en bavaient d’envie. Les clients c’étaient des in-

digènes assez délurés pour oser s’approcher de nous les Blancs,

une sélection en somme. Les autres de nègres, moins dessalés,

préféraient demeurer à distance. L’instinct. Mais les plus dé-

gourdis, les plus contaminés, devenaient des commis de maga-

sin. En boutique, on les reconnaissait les commis nègres à ce

qu’ils engueulaient passionnément les autres Noirs. Le collègue

au « corocoro » achetait du caoutchouc de traite, brut, qu’on lui

apportait de la brousse, en sacs, en boules humides.

– 153 –

Comme nous étions là, jamais las de l’entendre, une famille de récolteurs, timide, vient se figer sur le seuil de sa porte. Le

père en avant des autres, ridé, ceinturé d’un petit pagne orange,

son long coupe-coupe à bout de bras.

Il n’osait pas entrer le sauvage. Un des commis indigènes

l’invitait pourtant : « Viens bougnoule ! Viens voir ici ! Nous y a

pas bouffer sauvages ! » Ce langage finit par les décider. Ils pé-

nétrèrent dans la cagna cuisante au fond de laquelle tempêtait

notre homme au « corocoro ».

Ce Noir n’avait encore, semblait-il, jamais vu de boutique,

ni de Blancs peut-être. Une de ses femmes le suivait, yeux bais-

sés, portant sur le sommet de la tête, en équilibre, le gros panier

rempli de caoutchouc brut.

D’autorité les commis recruteurs s’en saisirent de son pa-

nier pour peser le contenu sur la balance. Le sauvage ne com-

prenait pas plus le truc de la balance que le reste. La femme

n’osait toujours pas relever la tête. Les autres nègres de la fa-

mille les attendaient dehors, avec les yeux bien écarquillés. On

les fit entrer aussi, enfants compris et tous, pour qu’ils ne per-

dent rien du spectacle.

C’était la première fois qu’ils venaient comme ça tous en-

sembles de la forêt, vers les Blancs en ville. Ils avaient dû s’y

mettre depuis bien longtemps les uns et les autres pour récolter

tout ce caoutchouc-là. Alors forcément le résultat les intéressait

tous. C’est long à suinter le caoutchouc dans les petits godets

qu’on accroche au tronc des arbres. Souvent, on n’en a pas plein

un petit verre en deux mois.

Pesée faite, notre gratteur entraîna le père, éberlué, der-

rière son comptoir et avec un crayon lui fit son compte et puis

lui enferma dans le creux de la main quelques pièces en argent.

Et puis : « Va-t’en ! qu’il lui a dit comme ça. C’est ton

compte !… »

– 154 –

Tous les petits amis blancs s’en tordaient de rigolade, tellement il avait bien mené son business. Le nègre restait planté

penaud devant le comptoir avec son petit caleçon orange autour

du sexe.

« Toi, y a pas savoir argent ? Sauvage, alors ? que

l’interpelle pour le réveiller l’un de nos commis débrouillard ha-

bitué et bien dressé sans doute à ces transactions péremptoires.

Toi y en a pas parler “francé” dis ? Toi y en a gorille encore

hein ?… Toi y en a parler quoi hein ? Kous Kous ? Mabillia ? Toi

y en a couillon ! Bushman ! Plein couillon ! »

Mais il restait devant nous le sauvage la main refermée sur

les pièces. Il se serait bien sauvé s’il avait osé, mais il n’osait pas.

« Toi y en a acheté alors quoi avec ton pognon ? intervint le

“gratteur” opportunément. J’en ai pas vu un aussi con que lui

tout de même depuis bien longtemps, voulut-il bien remarquer.

Il doit venir de loin celui-là ! Qu’est-ce que tu veux ? Donne-

moi-le ton pognon ! »

Il lui reprit l’argent d’autorité et à la place des pièces lui

chiffonna dans le creux de la main un grand mouchoir très vert

qu’il avait été cueillir finement dans une cachette du comptoir.

Le père nègre hésitait à s’en aller avec ce mouchoir. Le

gratteur fit alors mieux encore. Il connaissait décidément tous

les trucs du commerce conquérant. Agitant devant les yeux d’un

des tout petits Noirs enfants, le grand morceau vert d’étamine :

« Tu le trouves pas beau toi dis morpion ? T’en as souvent vu

comme ça dis ma petite mignonne, dis ma petite charogne, dis

mon petit boudin, des mouchoirs ? » Et il le lui noua autour du

cou d’autorité, question de l’habiller.

La famille sauvage contemplait à présent le petit orné de

cette grande chose en cotonnade verte… Il n’y avait plus rien à

faire puisque le mouchoir venait d’entrer dans la famille. Il n’y

avait plus qu’à l’accepter, le prendre et s’en aller.

– 155 –

Tous se mirent donc à reculer lentement, franchirent la

porte, et au moment où le père se retournait, en dernier, pour

dire quelque chose, le commis le plus dessalé qui avait des

chaussures le stimula, le père, par un grand coup de botte en

plein dans les fesses.

Toute la petite tribu, regroupée, silencieuse, de l’autre côté

de l’avenue Faidherbe, sous le magnolier, nous regarda finir

notre apéritif. On aurait dit qu’ils essayaient de comprendre ce

qui venait de leur arriver.

C’était l’homme du « corocoro » qui nous régalait. Il nous

fit même marcher son phonographe. On trouvait de tout dans sa

boutique. Ça me rappelait les convois de la guerre.

– 156 –

Au service de la Compagnie Pordurière du Petit Togo beso-

gnaient donc en même temps que moi, je l’ai dit, dans ses han-

gars et sur ses plantations, grand nombre de nègres et de petits

Bancs dans mon genre. Les indigènes eux, ne fonctionnent

guère en somme qu’à coups de trique, ils gardent cette dignité,

tandis que les Blancs, perfectionnés par l’instruction publique,

ils marchent tout seuls.

La trique finit par fatiguer celui qui la manie, tandis que

l’espoir de devenir puissants et riches dont les Blancs sont ga-

vés, ça ne coûte rien, absolument rien. Qu’on ne vienne plus

nous vanter l’Égypte et les Tyrans tartares ! Ce n’étaient ces an-

tiques amateurs que petits margoulins prétentieux dans l’art

suprême de faire rendre à la bête verticale son plus bel effort au

boulot. Ils ne savaient pas, ces primitifs, l’appeler « Monsieur »

l’esclave, et le faire voter de temps à autre, ni lui payer le jour-

nal, ni surtout l’emmener à la guerre, pour lui faire passer ses

passions. Un chrétien de vingt siècles, j’en savais quelque chose,

ne se retient plus quand devant lui vient à passer un régiment.

Ça lui fait jaillir trop d’idées.

Aussi, décidai-je en ce qui me concernait de me surveiller

désormais de très près, et puis d’apprendre à me taire scrupu-

leusement, à cacher mon envie de foutre le camp, à prospérer

enfin si possible et malgré tout au service de la Compagnie Por-

durière. Plus une minute à perdre.

Le long de nos hangars, au ras des rives bourbeuses sé-

journaient, sournois et permanents, des bandes de crocodiles

aux aguets. Eux, genre métallique, jouissaient de cette chaleur

en délire, les nègres aussi, semblait-il.

– 157 –

En plein midi, on se demandait si c’était possible toute

l’agitation de ces masses besogneuses le long des quais, cette

pagaïe de nègres surexcités et croasseurs.

Question de me dresser au numérotage des sacs, avant que

je prisse la brousse, j’ai dû m’entraîner à m’asphyxier progressi-

vement dans le hangar central de la Compagnie avec les autres

commis, entre deux grandes balances, coincées au milieu de la

foule alcaline des nègres en loques, pustuleux et chantants.

Chacun traînait après lui son petit nuage de poussière, qu’il se-

couait en cadence. Les coups mats des préposés au portage

s’abattaient sur ces dos magnifiques, sans éveiller de protesta-

tions ni de plaintes. Une passivité d’ahuris. La douleur suppor-

tée aussi simplement que l’air torride de cette fournaise pous-

siéreuse.

Le Directeur passait de temps en temps, toujours agressif,

pour s’assurer que je faisais des progrès réels dans la technique

du numérotage et des pesées truquées.

Il se frayait un chemin jusqu’aux balances, à travers la

houle indigène, à grands coups de trique. « Bardamu, me dit-il

un matin, qu’il était en verve, ces nègres-là, qui nous entourent,

vous les voyez n’est-ce pas ?… Eh bien quand j’arrivai au Petit

Togo moi, voici tantôt trente ans, ils ne vivaient encore que de

chasse, de pêche et de massacres entre tribus, ces salopards !…

Petit factorier à mes débuts, je les ai vus tel que je vous parle,

s’en retourner après victoire dans leur village, chargés de plus

de cent paniers de viande humaine bien saignante pour s’en

foutre plein la lampe !… Vous m’entendez Bardamu !… Bien sai-

gnante ! Celle de leurs ennemis ! Vous parlez d’un réveillon !…

Aujourd’hui, plus de victoires ! Nous sommes là ! Plus de tri-

bus ! Plus de chichis ! Plus de flaflas ! Mais de la main-d’œuvre

et des cacahuètes ! Au boulot ! Plus de chasse ! Plus de fusils !

Des cacahuètes et du caoutchouc !… Pour payer l’impôt !

L’impôt pour faire venir à nous du caoutchouc et des cacahuètes

encore ! C’est la vie Bardamu ! Cacahuètes ! Cacahuètes et

– 158 –

caoutchouc !… Et puis, tenez, voici justement le général Tombat qui vient de notre côté. »

Celui-ci venait bien en effet à notre rencontre, vieillard,

croulant sous la charge énorme du soleil.

Il n’était plus tout à fait militaire, le général, pas civil en-

core cependant. Confident de la « Pordurière », il servait de liai-

son entre l’Administration et le Commerce. Liaison indispen-

sable bien que ces deux éléments fussent toujours en concur-

rence et en état d’hostilité permanente. Mais le général Tombat

manœuvrait admirablement. Il était sorti, entre autres, d’une

récente sale affaire de vente de biens ennemis, qu’on jugeait in-

soluble en haut lieu.

Au début de la guerre, on lui avait fendu un peu l’oreille au

général Tombat, juste ce qu’il fallait pour une disponibilité ho-

norable, à la suite de Charleroi. Il l’avait placée aussitôt dans le

service de « la plus grande France » sa disponibilité. Mais ce-

pendant Verdun passé depuis longtemps le tracassait encore. Il

farfouillait des « radios » dans le creux de sa main. « Ils tien-

dront nos petits poilus ! Ils tiennent ! »… Il faisait si chaud dans

le hangar et cela se passait si loin de nous, la France, qu’on dis-

pensait le général Tombat d’en pronostiquer davantage. Enfin

on répéta tout de même en chœur par courtoisie, et le Directeur

avec nous : « Ils sont admirables ! » et Tombat nous quitta sur

ces mots.

Le Directeur quelques instants plus tard, s’ouvrit un autre

chemin violent parmi les torses pressés et disparut à son tour

dans la poussière poivrée.

Yeux ardents et charbonneux, l’intensité de posséder la

Compagnie le consumait cet homme, il m’effrayait un peu.

J’avais du mal à me faire à sa seule présence. Je n’aurais point

cru qu’il existât au monde une carcasse humaine capable de

cette tension maxima de convoitise. Il ne nous parlait presque

jamais à voix haute, à mots couverts seulement, on aurait dit

– 159 –

qu’il ne vivait, qu’il ne pensait que pour conspirer, épier, trahir passionnément. On assurait qu’il volait, truquait, escamotait à

lui tout seul bien plus que tous les autres employés réunis, pas

fainéants pourtant, je l’assure. Mais je le crois sans peine.

Pendant que dura mon stage à Fort-Gono, j’avais encore

quelques loisirs pour me promener dans cette espèce de ville, où

décidément je ne trouvai qu’un seul endroit définitivement dési-

rable : l’Hôpital.

Dès qu’on arrive quelque part, il se révèle en vous des am-

bitions. Moi j’avais la vocation d’être malade, rien que malade.

Chacun son genre. Je me promenais autour de ces pavillons

hospitaliers et prometteurs, dolents, retirés, épargnés, et je ne

les quittais qu’avec regret, eux et leur emprise d’antiseptique.

Des pelouses encadraient ce séjour, égayées de petits oiseaux

furtifs et de lézards inquiets et multicolores. Un genre « Paradis

Terrestre ».

Quant aux nègres on se fait vite à eux, à leur lenteur hilare,

à leurs gestes trop longs, aux ventres débordants de leurs

femmes. La négrerie pue sa misère, ses vanités interminables,

ses résignations immondes ; en somme tout comme les pauvres

de chez nous mais avec plus d’enfants encore et moins de linge

sale et moins de vin rouge autour.

Quand j’avais fini d’inhaler l’hôpital, de le renifler ainsi,

profondément, j’allais, suivant la foule indigène, m’immobiliser

un moment devant cette sorte de pagode érigée près du Fort par

un traiteur pour l’amusement des rigolos érotiques de la colo-

nie.

Les Blancs cossus de Fort-Gono s’y montraient à la nuit, ils

s’y entêtaient au jeu, tout en lampant d’abondance et de plus

bâillant et rotant à loisir. Pour deux cents francs on s’envoyait la

belle patronne. Leurs pantalons leur donnaient, aux rigolos, un

mal inouï pour parvenir à se gratter, leurs bretelles n’en finis-

saient pas de s’évader.

– 160 –

À la nuit, tout un peuple sortait des cases de la ville indigène et se massait devant la Pagode, jamais las de voir et

d’entendre les Blancs se trémousser autour du piano méca-

nique, cordes moisies, souffrant ses valses fausses. La patronne

prenait en écoutant la musique un petit air d’avoir envie de dan-

ser, transportée d’aise.

Je finis après bien des jours d’essais par avoir, furtivement,

avec elle, quelques entretiens. Ses règles, me confia-t-elle, ne lui

duraient pas moins de trois semaines. Effet des Tropiques. Ses

consommateurs au surplus l’épuisaient. Non qu’ils fissent sou-

vent l’amour, mais comme les apéritifs à la Pagode étaient plu-

tôt coûteux, ils essayaient d’en avoir pour leur argent, en même

temps, et lui pinçaient énormément les fesses, avant de s’en al-

ler. C’est de là surtout que lui venait la fatigue.

Cette commerçante connaissait toutes les histoires de la co-

lonie et les amours qui se nouaient, désespérées, entre les offi-

ciers tracassés par les fièvres et les rares épouses de fonction-

naires, fondantes, elles aussi, en d’interminables règles, navrées

sous les vérandas au tréfonds des fauteuils indéfiniment incli-

nés.

Les allées, les bureaux, les boutiques de Fort-Gono ruisse-

laient de désirs mutilés. Faire tout ce qui se fait en Europe sem-

blait être l’obsession majeure, la satisfaction, la grimace à tout

prix de ces forcenés, en dépit de l’abominable température et de

l’avachissement croissant, insurmontable.

La végétation bouffie des jardins tenait à grand-peine,

agressive, farouche, entre les palissades, éclatantes frondaisons

formant laitues en délire autour de chaque maison, ratatiné gros

blanc d’œuf solide dans lequel achevait de pourrir un Européen

jaunet. Ainsi autant de saladiers complets que de fonctionnaires

tout le long de l’avenue Fachoda, la plus animée, la mieux han-

tée de Fort-Gono.

– 161 –

Je retrouvais chaque soir mon logis, sans doute inache-

vable, où le petit squelette de lit m’était dressé par le boy per-

vers. Il me tendait des pièges le boy, il était lascif comme un

chat, il voulait entrer dans ma famille. Cependant, j’étais hanté

moi par d’autres et bien plus vivaces préoccupations et surtout

par le projet de me réfugier quelque temps encore à l’hôpital,

seul armistice à ma porte dans ce carnaval torride.

En la paix comme à la guerre je n’étais point disposé du

tout aux futilités. Et même d’autres offres qui me parvinrent

d’ailleurs, par un cuisinier du patron, très sincèrement et nou-

vellement obscènes, me semblèrent incolores.

J’effectuai une dernière fois le tour de mes petits cama-

rades de la Pordurière pour tenter de me renseigner sur le

compte de cet employé infidèle, celui que je devais aller, coûte

que coûte, selon les ordres, remplacer dans sa forêt. Vains ba-

vardages.

Le café Faidherbe, au bout de l’avenue Fachoda bruissant

vers l’heure du crépuscule de cent médisances, ragots et calom-

nies, ne m’apportait rien non plus de substantiel. Des impres-

sions seulement. On en fracassait des pleines poubelles

d’impressions dans cette pénombre incrustée de lampions mul-

ticolores. Secouant la dentelle des palmiers géants, le vent ra-

battait ses nuages de moustiques dans les soucoupes. Le Gou-

verneur, dans les paroles ambiantes, en prenait pour son haut

grade. Son inexpiable muflerie formait le fond de la grande con-

versation apéritive où le foie colonial, si nauséeux, se soulage

avant le dîner.

Toutes les automobiles de Fort-Gono, une dizaine au total,

passaient et repassaient à ce moment devant la terrasse. Elles

ne semblaient jamais aller bien loin les automobiles. La place

Faidherbe possédait sa forte ambiance, son décor poussé, sa su-

rabondance végétale et verbale de sous-préfecture du Midi en

folie. Les dix autos ne quittaient la place Faidherbe que pour y

revenir cinq minutes plus tard, effectuant encore une fois le

– 162 –

même périple avec leur cargaison d’anémies européennes dé-

teintes, enveloppées de toile bise, êtres fragiles et cassants

comme des sorbets menacés.

Ils passaient ainsi pendant des semaines et des années les

uns devant les autres, les colons, jusqu’au moment où ils ne se

regardaient même plus tellement ils étaient fatigués de se détes-

ter. Quelques officiers promenaient leur famille, attentives aux

saluts militaires et civils, l’épouse boudinée dans ses serviettes

hygiéniques spéciales, les enfants, sorte pénible de gros asticots

européens, se dissolvaient de leur côté par la chaleur, en diar-

rhée permanente.

Il ne suffit pas d’avoir un képi pour commander, il faut en-

core avoir des troupes. Sous le climat de Fort-Gono, les cadres

européens fondaient pire que du beurre. Un bataillon y devenait

comme un morceau de sucre dans du café, plus on le regardait,

moins on en voyait. La majorité du contingent était toujours à

l’hôpital cuvant son paludisme, farcie de parasites pour tous

poils et pour tous replis, des escouades entières vautrées entre

cigarettes et mouches, à se masturber sur les draps moisis, ti-

rant d’infinies carottes, de fièvre en accès, scrupuleusement

provoqués et choyés. Ils en bavaient ces pauvres coquins,

pléiade honteuse, dans la douce pénombre des volets verts, ren-

gagés tôt tombés des affiches, mêlés – l’hôpital était mixte – aux

petits employés de boutique, fuyant les uns et les autres la

brousse et les maîtres, traqués.

Dans l’hébétude des longues siestes paludéennes il fait si

chaud que les mouches aussi se reposent. Au bout des bras ex-

sangues et poilus pendent les romans crasseux, des deux côtés

des lits, toujours dépareillés les romans, la moitié des feuilles

manquent à cause des dysentériques qui n’ont jamais de papier

suffisamment et puis aussi des Sœurs de mauvaise humeur qui

censurent à leur façon les ouvrages où le Bon Dieu n’est pas res-

pecté. Les morpions de la troupe les tracassent comme tout le

monde les Sœurs. Elles vont pour mieux se gratter relever leur

– 163 –

robe à l’abri des paravents où le mort du matin n’arrive pas à se refroidir tellement qu’il a chaud encore lui aussi.

Tout lugubre qu’était l’hôpital, c’était cependant l’endroit

de la colonie, le seul où l’on pouvait se sentir un peu oublié, à

l’abri des hommes du dehors, des chefs. Vacances d’esclavage,

l’essentiel en somme, et seul bonheur à ma portée.

Je m’enquérais des conditions d’entrée, des habitudes des

médecins, de leurs manies. Mon départ pour la forêt, je ne

l’envisageais plus qu’avec désespoir et révolte et me promettais

déjà de contracter au plus tôt, toutes les fièvres qui passeraient

à ma portée, pour revenir sur Fort-Gono malade et si décharné,

si dégoûtant, qu’il faudrait bien qu’ils se décident non seule-

ment à me prendre mais à me rapatrier. Des trucs j’en connais-

sais déjà et des fameux pour être malade, j’en appris encore des

nouveaux, spéciaux, pour les colonies.

Je m’apprêtais à vaincre mille difficultés, car ni les Direc-

teurs de la Compagnie Pordurière, ni les chefs de bataillon ne se

fatiguent aisément de traquer leurs proies maigres, transies à

beloter entre les lits pisseux.

Ils me trouveraient résolu à pourrir de tout ce qu’il fallait.

Au surplus, en général, on ne séjournait que peu de temps à

l’hôpital, à moins d’y terminer sa carrière coloniale une bonne

fois pour toutes. Les plus subtils, les plus coquins, les mieux

armés de caractère parmi les fébriles, arrivaient parfois à se

glisser sur un transport pour la métropole. C’était le doux mi-

racle. La plupart des malades hospitalisés, s’avouaient à bout de

ruses, vaincus par les règlements, et retournaient en brousse se

délester de leurs derniers kilos. Si la quinine les abandonnait

tout à fait aux larves tant qu’ils étaient au régime hospitalier

l’aumônier leur refermait les yeux simplement sur les dix-huit

heures, et quatre Sénégalais de service emballaient ces débris

exsangues vers l’enclos des glaises rouges près de l’église de

Fort-Gono si chaude celle-là, sous les tôles ondulées, qu’on n’y

entrait jamais deux fois de suite, plus tropicale que les Tro-

– 164 –

piques. Il aurait fallu pour s’y tenir debout, dans l’église, ahaner comme un chien.

Ainsi s’en vont les hommes qui décidément ont bien du mal

à faire tout ce qu’on exige d’eux : le papillon pendant la jeunesse

et l’asticot pour en finir.

J’essayais encore d’obtenir par-ci par-là, quelques détails,

des renseignements pour me faire une idée. Ce que m’avait dé-

peint de Bikomimbo le Directeur me semblait tout de même in-

croyable. En somme il s’agissait d’une factorie d’essai, d’une

tentative de pénétration loin de la côte, à dix jours au moins,

isolée au milieu des indigènes, de leur forêt, qu’on me représen-

tait, elle, comme une immense réserve pullulante de bêtes et de

maladies.

Je me demandais s’ils n’étaient pas tout simplement jaloux

de mon sort, les autres, ces petits copains de la Pordurière qui

passaient par des alternatives d’anéantissement et d’agressivité.

Leur sottise (ils n’avaient que cela) dépendait de la qualité de

l’alcool qu’ils venaient d’ingérer, des lettres qu’ils recevaient, de

la quantité plus ou moins grande d’espoir qu’ils avaient perdue

dans la journée. En règle générale, plus ils dépérissaient, plus ils

plastronnaient. Fantômes (comme Ortolan en guerre) ils eus-

sent eu tous les culots.

L’apéritif nous durait trois bonnes heures. On y parlait tou-

jours du Gouverneur, le pivot de toutes les conversations, et

puis des vols d’objets possibles et impossibles et enfin de la

sexualité : les trois couleurs du drapeau colonial. Les fonction-

naires présents accusaient sans ambages les militaires de se

vautrer dans la concussion et l’abus d’autorité, mais les mili-

taires le leur rendaient bien. Les commerçants considéraient

quant à eux tous ces prébendiers comme autant d’hypocrites

imposteurs et pillards. Quant au Gouverneur, le bruit de son

rappel circulait chaque matin depuis dix bonnes années et ce-

pendant le télégramme si intéressant de cette disgrâce n’arrivait

jamais et cela en dépit des deux lettres anonymes, au moins, qui

– 165 –

s’envolaient chaque semaine, depuis toujours, à l’adresse du Ministre, portant au compte de ce tyran local mille bordées

d’horreurs très précises.

Les nègres ont de la veine eux avec leur peau en pelure

d’oignon, le Blanc lui s’empoisonne, cloisonné qu’il est entre son

jus acide et sa chemise en cellular. Aussi malheur à qui

l’approche. J’étais dressé depuis l’ Amiral Bragueton.

En l’espace de quelques jours j’en appris de belles sur le

compte de mon propre Directeur ! Sur son passé rempli de plus

de crapuleries qu’une prison de port de guerre. On y découvrait

de tout dans son passé et même, je le suppose, de magnifiques

erreurs judiciaires. C’est vrai que sa tête était contre lui, indé-

niable, angoissante figure d’assassin, ou plutôt, pour ne charger

personne, d’homme imprudent, énormément pressé de se réali-

ser, ce qui revient au même.

À l’heure de la sieste, en passant, on pouvait percevoir

écroulées dans l’ombre de leurs pavillons du boulevard Faid-

herbe, quelques Blanches ci et là, épouses d’officiers, de colons,

que le climat décollait bien davantage encore que les hommes,

petites voix gracieusement hésitantes, sourires énormément in-

dulgents, fardées sur toute leur pâleur comme de contentes

agoniques. Elles montraient moins de courage et de bonne te-

nue, ces bourgeoises transplantées, que la patronne de la Pa-

gode qui ne devait compter que sur elle-même. La Compagnie

Pordurière de son côté consommait beaucoup de petits em-

ployés blancs dans mon genre, elle en perdait par dizaines

chaque saison de ces sous-hommes, dans ses factories fores-

tières, au voisinage des marais. C’était des pionniers.

Chaque matin, l’Armée et le Commerce venaient pleurni-

cher leurs contingents jusqu’au Bureau même de l’hôpital. Il ne

se passait pas de jour qu’un capitaine ne menaçât et ne fît reten-

tir le Tonnerre de Dieu sur le Gestionnaire pour qu’on lui ren-

voie ses trois sergents beloteurs paludéens et les deux caporaux

syphilitiques en vitesse, cadres qui lui faisaient précisément dé-

– 166 –

faut pour s’organiser une compagnie. Si on lui répondait qu’ils étaient morts ses « tire-au-cul » alors il leur foutait la paix aux

administrateurs, et il s’en retournait, lui, boire un peu plus à la

Pagode.

On avait à peine le temps de les voir disparaître les

hommes, les jours et les doses dans cette verdure, ce climat, la

chaleur et les moustiques. Tout y passait, c’était dégoûtant, par

bouts, par phrases, par membres, par regrets, par globules, ils

se perdaient au soleil, fondaient dans le torrent de la lumière et

des couleurs, et le goût et le temps avec, tout y passait. Il n’y

avait que de l’angoisse étincelante dans l’air.

Enfin, le petit cargo sur lequel je devais longer la côte,

jusqu’à proximité de mon poste, mouilla en vue de Fort-Gono.

Le Papaoutah qu’il s’intitulait. Une petite coque bien plate, bâ-

tie pour les estuaires. On le chauffait au bois le Papaoutah. Seul

Blanc à bord, un coin me fut concédé entre la cuisine et les ca-

binets. Nous allions si lentement sur les mers que je crus tout

d’abord qu’il s’agissait d’une précaution pour sortir de la rade.

Mais nous n’allâmes jamais plus vite. Ce Papaoutah manquait

incroyablement de force. Nous cheminâmes ainsi en vue de la

côte, infinie bande grise et touffue de menus arbres dans la cha-

leur aux buées dansantes. Quelle promenade ! Papaoutah fen-

dait l’eau comme s’il l’avait suée toute lui-même, douloureuse-

ment. Il défaisait une vaguelette après l’autre avec des précau-

tions de pansements. Le pilote, me semblait-il de loin, devait

être un mulâtre ; je dis « semblait » car je ne trouvai jamais

l’entrain qu’il aurait fallu pour monter là-haut sur la passerelle

me rendre compte par moi-même. Je restai confiné avec les

nègres, seuls passagers, dans l’ombre de la coursive, tant que le

soleil tenait le pont, jusque sur les cinq heures. Pour ne pas qu’il

vous brûle la tête par les yeux, le soleil, il faut cligner comme un

rat. Après cinq heures on peut se payer un tour d’horizon, la

bonne vie. Cette frange grise, le pays touffu au ras de l’eau, là-

bas, sorte de dessous de bras écrasé, ne me disait rien qui vaille.

C’était dégoûtant à respirer cet air-là, même la nuit, tellement

– 167 –

l’air restait tiède, marine moisie. Toute cette fadasserie portait au cœur, avec l’odeur de la machine en plus et le jour les flots

trop ocre par ici, et trop bleus de l’autre côté. On était pire en-

core que sur l’ Amiral Bragueton moins les meurtriers mili-

taires, bien entendu.

Enfin, nous approchâmes du port de ma destination. On

m’en rappela le nom : « Topo. » À force de tousser, crachoter,

trembloter, pendant trois fois le temps de quatre repas de con-

serves, sur ces eaux de vaisselle huileuses, le Papaoutah finit

donc par aller accoster.

Sur la berge pileuse, trois énormes cases coiffées de

chaume se détachaient. De loin, cela vous prenait au premier

coup d’œil, un petit air assez engageant. L’embouchure d’un

grand fleuve sablonneux, le mien, m’expliqua-t-on, par où je de-

vrais remonter pour atteindre, en barque, le beau milieu de ma

forêt. À Topo, ce poste au bord de la mer, je ne devais rester que

quelques jours, c’était convenu, le temps de prendre mes su-

prêmes résolutions coloniales.

Nous fîmes cap sur un léger embarcadère et le Papaoutah,

de son gros ventre, avant de l’atteindre, rafla la barre. En bam-

bou qu’il était l’embarcadère, je m’en souviens bien. Il avait son

histoire, on le refaisait chaque mois, je l’appris, à cause des mol-

lusques agiles et prestes qui venaient par milliers le bouffer au

fur et à mesure. C’était même, cette infinie construction, une

des occupations désespérantes dont souffrait le lieutenant

Grappa, commandant du poste de Topo et des régions avoisi-

nantes. Le Papaoutah ne trafiquait qu’une fois par mois mais

les mollusques ne mettaient pas plus d’un mois à bouffer son

débarcadère.

À l’arrivée, le lieutenant Grappa se saisit de mes papiers, en

vérifia la sincérité, les recopia sur un registre vierge et m’offrit

l’apéritif. J’étais le premier voyageur, me confia-t-il, qui soit ve-

nu à Topo depuis plus de deux ans. On ne venait pas à Topo. Il

n’y avait aucune raison pour venir à Topo. Sous les ordres du

– 168 –

lieutenant Grappa, servait le sergent Alcide. Dans leur isolement ils ne s’aimaient guère. « Il faut toujours que je me méfie

de mon subalterne, m’apprit aussi le lieutenant Grappa dès

notre premier contact, il a quelques tendances à la familiari-

té ! »

Comme dans cette désolation s’il avait fallu imaginer des

événements ils eussent été trop invraisemblables, le milieu ne

s’y prêtait pas, le sergent Alcide préparait d’avance beaucoup

d’états « Néant » que Grappa signait sans retard et que le Pa-

paoutah remportait ponctuellement au Gouverneur général.

Entre les lagunes d’alentour et dans le tréfonds forestier

stagnaient quelques peuplades moisies, décimées, abruties par

le trypanosome et la misère chronique ; elles fournissaient tout

de même ces peuplades un petit impôt et à coups de trique, bien

entendu. On recrutait aussi parmi leur jeunesse quelques mili-

ciens pour manier par délégation cette même trique. Les effec-

tifs de la milice se montaient à douze hommes.

Je peux en parler, je les ai bien connus. Le lieutenant

Grappa les équipait à sa façon ces veinards et les nourrissait au

riz régulier. Un fusil pour douze c’était la mesure ! et un petit

drapeau pour tout le monde. Pas de chaussures. Mais comme

tout est relatif en ce monde et comparatif, les originaires recru-

tés du pays, trouvaient que Grappa faisait joliment bien les

choses. Il refusait même chaque jour des volontaires Grappa et

des enthousiastes, des fils dégoûtés de la brousse.

La chasse ne donnait guère autour du village et on n’y bouf-

fait pas moins d’une grand-mère par semaine, faute de gazelles.

Dès sept heures, chaque matin, les miliciens d’Alcide se ren-

daient à l’exercice. Comme je logeais dans un coin de sa case,

qu’il m’avait cédé, j’étais aux premières loges pour assister à

cette fantasia. Jamais dans aucune armée du monde ne figurè-

rent soldats de meilleure volonté. À l’appel d’Alcide, tout en ar-

pentant le sable par quatre, par huit, puis par douze, ces primi-

tifs se dépensaient énormément en s’imaginant des sacs, des

– 169 –

chaussures, voire des baïonnettes et, plus fort encore, en ayant l’air de s’en servir. Tout juste issus de la nature si vigoureuse et

si proche, ils n’étaient vêtus que d’un semblant de brève culotte

kaki. Tout le reste devait être par eux imaginé et l’était. Au

commandement d’Alcide, péremptoire, ces ingénieux guerriers,

posant à terre leurs sacs fictifs, couraient dans le vide décocher

à d’illusoires ennemis, d’illusoires estocades. Ils constituaient,

après avoir fait semblant de se déboutonner, d’invisibles fais-

ceaux et sur un autre signe se passionnaient en abstractions de

mousqueterie. À les voir s’éparpiller, gesticuler minutieusement

de la sorte et se perdre en dentelles de mouvements saccadés et

follement inutiles, on en demeurait découragé jusqu’au ma-

rasme. Surtout qu’à Topo la chaleur crue et l’étouffement parfai-

tement concentrés par le sable entre les miroirs de la mer et du

fleuve, polis et conjugués, vous eussent fait jurer par votre der-

rière qu’on vous tenait assis de force sur un morceau récem-

ment tombé du soleil.

Mais ces conditions implacables n’empêchaient pas Alcide

de gueuler, au contraire. Ses hurlements déferlaient au-dessus

de son fantastique exercice et parvenaient bien loin jusqu’à la

crête des cèdres augustes de la lisière tropicale. Plus loin rebon-

dissaient-ils même encore, en tonnerre ses : « Garde à vous ! »

Pendant ce temps le lieutenant Grappa préparait sa justice.

Nous y reviendrons. Il surveillait aussi de loin toujours et de

l’ombre de sa case, la construction fuyante de son embarcadère

maudit. À chaque arrivée du Papaoutah il allait attendre opti-

miste et sceptique des équipements complets pour ses effectifs.

Il les réclamait vainement depuis deux ans ses équipements

complets. Étant corse, Grappa se sentait plus humilié peut-être

que tout autre en observant que ses miliciens demeuraient tout

nus.

Dans notre case, celle d’Alcide, il se pratiquait un petit

commerce, à peine clandestin, de menus objets et de rogatons

divers. D’ailleurs tout le trafic de Topo passait par Alcide

– 170 –

puisqu’il détenait un petit stock, unique, de tabac en branches et en paquets, quelques litres d’alcool et quelques métrages de coton.

Les douze miliciens de Topo ressentaient, c’était visible,

envers Alcide une véritable sympathie et cela malgré qu’il les

engueulât sans limites et leur bottât le derrière assez injuste-

ment. Mais ils avaient discerné chez lui, ces militaires nudistes,

des éléments indéniables de la grande parenté, celle de la mi-

sère incurable, innée. Le tabac les rapprochait, tout noirs qu’ils

fussent, force des choses. J’avais apporté avec moi quelques

journaux d’Europe. Alcide les parcourut avec le désir de

s’intéresser aux nouvelles, mais bien qu’il s’y reprît à trois fois

pour fixer son attention sur ces colonnes disparates, il ne par-

vint pas à les achever. « Moi maintenant, m’avoua-t-il après

cette vaine tentative, au fond, je m’en fous des nouvelles ! Il y a

trois ans que je suis ici ! » Cela ne voulait point dire qu’Alcide

tînt à m’étonner en jouant les ermites, non, mais la brutalité,

l’indifférence bien prouvée du monde entier à son égard, le for-

çait à son tour à considérer en qualité de sergent rengagé le

monde entier, hors Topo, comme une espèce de Lune.

C’était d’ailleurs une bonne nature, Alcide, serviable et gé-

néreuse et tout. Je le compris plus tard, un peu trop tard. Sa

formidable résignation l’accablait, cette qualité de base qui rend

les pauvres gens de l’armée ou d’ailleurs aussi faciles à tuer qu’à

faire vivre. Jamais, ou presque, ils ne demandent le pourquoi,

les petits, de tout ce qu’ils supportent. Ils se haïssent les uns les

autres, ça suffit.

Autour de notre case, poussaient disséminées, en pleine la-

gune de sable torride, impitoyable, ces curieuses petites fleurs

fraîches et brèves, vertes, roses ou pourpres, comme on ne les

voit en Europe que peintes et sur certaines porcelaines, sortes

de volubilis primitifs et sans niaiserie. Elles subissaient la

longue abominable journée, closes sur leur tige, et venaient en

– 171 –

s’ouvrant le soir trembloter gentiment sous les premières brises tièdes.

Un jour qu’Alcide me voyait occupé d’en cueillir un petit

bouquet, il me prévint : « Cueille-les si tu veux, mais les arrose

pas, ces petites garces-là, ça les tue… C’est tout fragile, c’est pas

comme les “Soleils” qu’on faisait nous, pousser aux enfants de

troupe à Rambouillet ! On pouvait leur pisser dessus à ceux-

là !… Qu’ils buvaient tout !… D’ailleurs, les fleurs, c’est comme

les hommes… Et plus c’est gros et plus c’est con ! » Ceci à

l’intention du lieutenant Grappa évidemment, dont le corps

était abondant et calamiteux, les mains brèves, pourpres, ter-

ribles. Des mains à ne jamais rien comprendre. Il n’essayait pas

d’ailleurs Grappa de comprendre.

Je séjournai deux semaines à Topo pendant lesquelles je

partageai non seulement l’existence et la popote d’Alcide, ses

puces de lit et de sable (deux sortes), mais encore sa quinine et

l’eau du puits proche, inexorablement tiède et diarrhéique.

Certain jour le lieutenant Grappa en veine d’amabilité

m’invita, par exception, à venir prendre le café chez lui. Il était

jaloux Grappa et ne montrait jamais sa concubine indigène à

personne. Il avait donc choisi un jour pour m’inviter où sa né-

gresse allait visiter ses parents au village. C’était aussi le jour

d’audience à son tribunal. Il voulait m’étonner.

Autour de sa case, arrivés dès le matin, se pressaient les

plaignants, masse disparate, colorée de pagnes et bigarrée de

piaillants témoins. Justiciables et simple public debout, mêlés

dans le même cercle, tous sentant fortement l’ail, le santal, le

beurre tourné, la sueur safranée. Tels les miliciens d’Alcide, tous

ces êtres semblaient tenir avant tout à s’agiter frénétiquement

dans le fictif ; ils fracassaient autour d’eux un idiome de casta-

gnettes en brandissant au-dessus de leurs têtes des mains cris-

pées dans un vent d’arguments.

– 172 –

Le lieutenant Grappa plongé dans son fauteuil de rotin,

crissant et plaintif, souriait au-devant de toutes ces incohé-

rences assemblées. Il se fiait pour sa gouverne à l’interprète du

poste qui lui bafouillait en retour, à son usage et à pleine voix,

d’incroyables requêtes.

Il s’agissait peut-être d’un mouton borgne que certains pa-

rents se refusaient à restituer alors que leur fille, valablement

vendue, n’avait jamais été livrée au mari, en raison d’un

meurtre que son frère à elle avait trouvé le moyen de commettre

entre-temps sur la personne de la sœur de celui-ci qui gardait le

mouton. Et bien d’autres et de plus compliquées doléances.

À notre hauteur, cent faces passionnées par ces problèmes

d’intérêts et de coutumes découvraient leurs dents à petits

coups secs ou à gros glouglous, des mots nègres.

La chaleur parvenait à son comble. On en cherchait le ciel

des yeux par l’angle du toit pour se demander si ce n’était pas

une catastrophe qui arrivait. Pas même un orage.

« Je vais tous les mettre d’accord tout de suite moi ! décida

finalement Grappa, que la température et les palabres pous-

saient aux résolutions. Où est-il le père de mariée ?… Qu’on

l’amène !

– Il est là ! répondirent vingt compères, poussant devant

eux un vieux nègre assez flasque enveloppé dans un pagne jaune

qui le drapait fort dignement, à la romaine. Il scandait, le vieil-

lard, tout ce qu’on racontait autour de lui, avec son poing fermé.

Il n’avait pas l’air d’être venu là du tout pour se plaindre lui,

mais plutôt pour se donner un peu de distraction à l’occasion

d’un procès dont il n’attendait plus depuis longtemps déjà de

résultat bien positif.

– Allons ! commanda Grappa. Vingt coups ! qu’on en fi-

nisse ! Vingt coups de chicote pour ce vieux maquereau !… Ça

– 173 –

l’apprendra à venir m’emmerder ici tous les jeudis depuis deux mois avec son histoire de moutons à la noix ! »

Le vieux vit arriver sur lui les quatre miliciens musclés. Il

ne comprenait pas d’abord ce qu’on lui voulait et puis il se mit à

rouler des yeux, injectés de sang comme ceux d’un vieil animal

horrifié qui jamais auparavant n’aurait encore été battu. Il

n’essayait pas de résister en vérité, mais il ne savait pas non plus

comment se placer pour recevoir avec le moins de douleur pos-

sible cette tournée de justice.

Les miliciens le tiraillaient par l’étoffe. Deux d’entre eux

voulaient absolument qu’il s’agenouillât, les autres lui comman-

daient au contraire de se mettre à plat ventre. Enfin, on

s’entendit pour le plaquer tel quel, simplement, à terre, pagne

retroussé et d’emblée reçut sur le dos et les fesses flasques une

de ces volées de bâton souple à faire beugler une solide bour-

rique pendant huit jours. Se tortillant, le sable fin giclait tout

alentour de son ventre avec du sang, il en crachait du sable en

hurlant, on aurait dit une chienne basset enceinte, énorme,

qu’on torturait à plaisir.

Les assistants se turent pendant que ça durait. On

n’entendait plus que les bruits de la punition. La chose exécutée,

le vieux bien sonné essayait de se relever et de ramasser autour

de lui son pagne à la romaine. Il saignait abondamment par la

bouche, par le nez et surtout le long du dos. La foule s’éloigna en

l’emmenant et bourdonnante de mille cancans et commentaires,

sur un ton d’enterrement.

Le lieutenant Grappa ralluma son cigare. Devant moi, il te-

nait à demeurer distant de ces choses. Non pas je pense qu’il eût

été plus néronien qu’un autre, seulement il n’aimait pas non

plus qu’on le force à penser. Ça l’agaçait. Ce qui le rendait irri-

table dans ses fonctions judiciaires, c’était les questions qu’on

lui posait.

– 174 –

Nous assistâmes encore ce même jour à deux autres correc-

tions mémorables, consécutives à d’autres histoires déconcer-

tantes, de dots reprises, de poisons promis… de promesses dou-

teuses… d’enfants incertains…

« Ah ! s’ils savaient tous comme je m’en fous de leurs litiges

ils ne la quitteraient pas leur forêt pour venir me raconter leurs

couillonnades et m’emmerder ici !… Est-ce que je les tiens au

courant de mes petites affaires moi ? concluait Grappa. Cepen-

dant, se reprit-il, je finirais par croire qu’ils y prennent goût à

ma justice ces saligauds-là !… Depuis deux ans que j’essaye de

les en dégoûter, ils reviennent pourtant chaque jeudi… Croyez

moi si vous voulez, jeune homme, ce sont presque toujours les

mêmes qui reviennent !… Des vicieux, quoi !… »

Puis la conversation se porta vers Toulouse où il passait ses

congés régulièrement et où il pensait à se retirer Grappa, dans

six ans, avec sa retraite. C’était entendu ainsi ! Nous en étions

gentiment au « calvados » quand nous fûmes à nouveau déran-

gés par un nègre passible de je ne sais quelle peine, et en retard

pour la purger. Il venait spontanément deux heures après les

autres s’offrir pour recevoir la chicote. Ayant effectué un par-

cours de deux jours et de deux nuits depuis son village à travers

la forêt dans ce but il n’entendait pas s’en retourner bredouille.

Mais il était en retard et Grappa était intransigeant sur le sujet

de la ponctualité pénale. « Tant pis pour lui ! Il n’avait qu’à pas

s’en aller la dernière fois !… C’est jeudi de l’autre semaine que je

l’ai condamné à cinquante coups de chicote ce dégueulasse ! »

Le client protestait quand même parce qu’il avait une

bonne excuse : il avait dû retourner à son village en vitesse pour

aller enterrer sa mère. Il avait trois ou quatre mères à lui tout

seul. Contestations…

« Ça sera pour la prochaine audience ! »

Mais il avait à peine le temps ce client d’aller à son village

et de revenir d’ici à jeudi prochain. Il protestait. Il s’entêtait. Il

– 175 –

fallut le bousculer ce masochiste hors du camp à grands coups de pied dans les fesses. Ça lui a fait plaisir quand même mais

pas assez… Enfin, il est allé échouer chez Alcide qui en profita

pour lui vendre tout un assortiment de tabac en branches au

masochiste, en paquets et en poudre à priser.

Bien diverti par ces multiples incidents, je pris congé de

Grappa qui se retirait précisément pour la sieste, au fond de sa

case, où reposait déjà sa ménagère indigène revenue de son vil-

lage. Une paire de nichons splendides cette négresse, bien éle-

vée par les Sœurs du Gabon. Non seulement cette jeunesse par-

lait le français en zézayant, mais elle savait encore présenter la

quinine dans la confiture et vous traquer les puces « chiques »

dans la profondeur de la plante des pieds. Elle savait se rendre

agréable de cent façons au colonial, sans le fatiguer ou en le fa-

tiguant, à son choix.

Alcide m’attendait. Il était un peu vexé. Ce fut cette invita-

tion dont venait de m’honorer le lieutenant Grappa qui le décida

sans doute aux grandes confidences. Et elles étaient salées les

confidences. Il me fit sans que je l’en priasse, de Grappa, un

portrait express au caca fumant. Je lui répondis qu’en tout

c’était bien mon avis. Alcide, son point faible à lui, c’était qu’il

trafiquait malgré les règlements militaires, absolument con-

traires, avec les nègres de la forêt d’alentour et aussi avec les

douze tirailleurs de sa milice. Il approvisionnait ce petit monde

en tabac de traite, impitoyablement. Quand les miliciens avaient

reçu leur part de tabac, il ne leur restait plus de solde à toucher,

tout était fumé. Ils fumaient même d’avance. Cette menue pra-

tique, vu la rareté du numéraire dans la région, faisait du tort

prétendait Grappa à la rentrée de l’impôt.

Le lieutenant Grappa ne voulait pas, prudent, provoquer

sous son gouvernement un scandale à Topo, mais enfin jaloux

peut-être, il tiquait. Il aurait désiré que toutes les minuscules

disponibilités indigènes demeurassent cela se comprend pour

l’impôt. Chacun son genre et ses petites ambitions.

– 176 –

Au début, la pratique du crédit sur solde leur avait paru un peu étonnante et même raide aux tirailleurs qui travaillaient

uniquement pour fumer le tabac d’Alcide, mais ils s’y étaient

habitués à coups de pied au cul. À présent, ils n’essayaient

même plus d’aller la toucher leur solde, ils la fumaient d’avance,

tranquillement, au bord de la case à Alcide, parmi les petites

fleurs vivaces, entre deux exercices d’imagination.

À Topo en somme, tout minuscule que fût l’endroit, il y

avait quand même place pour deux systèmes de civilisation,

celle du lieutenant Grappa, plutôt à la romaine, qui fouettait le

soumis pour en extraire simplement le tribut, dont il retenait,

d’après l’affirmation d’Alcide, une part honteuse et personnelle,

et puis le système Alcide proprement dit, plus compliqué, dans

lequel se discernaient déjà les signes du second stade civilisa-

teur, la naissance dans chaque tirailleur d’un client, combinai-

son commercialo-militaire en somme, beaucoup plus moderne,

plus hypocrite, la nôtre.

Pour ce qui concerne la géographie le lieutenant Grappa

n’estimait guère qu’à l’aide de quelques cartes très approxima-

tives qu’il possédait au Poste, les vastes territoires confiés à sa

garde. Il n’avait pas non plus très envie d’en savoir davantage

sur leur compte à ces territoires. Les arbres, la forêt, après tout,

on sait ce que c’est, on les voit très bien de loin.

Dissimulées dans les frondaisons et les replis de cette im-

mense tisane, quelques tribus extrêmement disséminées crou-

pissaient çà et là entre leurs puces et leurs mouches, abruties

par les Totems en se gavant invariablement de maniocs pour-

ris… Peuplades parfaitement naïves et candidement cannibales,

ahuries de misère, ravagées par mille pestes. Rien qui vaille

qu’on les approche. Rien ne justifiait une expédition adminis-

trative douloureuse et sans écho. Quand il avait cessé de rendre

sa loi, Grappa se tournait plutôt vers la mer et contemplait cet

horizon d’où certain jour il était apparu et par où certain jour il

s’en irait, si tout se passait bien…

– 177 –

Tout familiers et finalement agréables que me fussent de-

venus ces lieux, il me fallut cependant songer à quitter enfin

Topo pour la boutique qui m’était promise au terme de quelques

jours de navigation fluviale et de pérégrinations forestières.

Avec Alcide, nous étions arrivés à très bien nous entendre.

On essayait ensemble de pêcher des poissons scies, ces ma-

nières de requins qui pullulaient devant la case. Il était aussi

maladroit à ce jeu que moi-même. Nous n’attrapions rien.

Sa case n’était meublée que par son lit démontable, le mien

et quelques caisses vides ou pleines. Il me semblait qu’il devait

mettre pas mal d’argent de côté grâce à son petit commerce.

« Où le mets-tu ?… lui demandai-je à plusieurs reprises. Où

le caches-tu ton sale pognon ? » C’était pour le faire enrager.

« Tu vas en faire une de ces Bon Dieu de Nouba en rentrant ? »

Je le taquinais. Et vingt fois au moins pendant que nous enta-

mions l’immanquable « conserve de tomates », j’imaginais pour

sa réjouissance les péripéties d’une virée phénoménale à sa ren-

trée à Bordeaux, de bobinard en bobinard. Il ne me répondait

rien. Il rigolait seulement, comme si ça l’amusait que je lui dise

ces choses-là.

À part l’exercice et les sessions de justice, il ne se passait

vraiment rien à Topo, alors forcément, je reprenais le plus sou-

vent possible ma même plaisanterie, faute d’autres sujets.

Sur les derniers temps, il me vint une fois l’envie d’écrire à

M. Puta, pour le taper. Alcide se chargerait de poster ma lettre

par le prochain Papaoutah. Le matériel à écrire d’Alcide tenait

dans une petite boîte à biscuits tout comme celle que j’avais

connue à Branledore, tout à fait la même. Tous les sergents ren-

gagés avaient donc la même habitude. Mais quand il me vit

l’ouvrir sa boîte, Alcide, il eut un geste qui me surprit pour m’en

empêcher. J’étais gêné. Je ne savais pas pourquoi il m’en empê-

chait, je la reposai donc sur la table. « Ah ! ouvre-la va ! qu’il a

dit enfin. Va ça ne fait rien ! » Tout de suite à l’envers du cou-

– 178 –

vercle était collée une photo d’une petite fille. Rien que la tête, une petite figure bien douce d’ailleurs avec des longues boucles,

comme on les portait dans ce temps-là. Je pris le papier, la

plume et je refermai vivement la boîte. J’étais bien gêné par

mon indiscrétion, mais je me demandais pourquoi aussi ça

l’avait tant bouleversé.

J’imaginais tout de suite qu’il s’agissait d’un enfant, à lui,

dont il avait évité de me parler jusque-là. Je n’en demandais pas

davantage, mais je l’entendais derrière mon dos qui essayait de

me raconter quelque chose au sujet de cette photo, avec une

drôle de voix que je ne lui connaissais pas encore. Il bafouillait.

Je ne savais plus où me mettre moi. Il fallait bien que je l’aide à

me faire sa confidence. Pour passer ce moment je ne savais plus

comment m’y prendre. Ça serait une confidence tout à fait pé-

nible à écouter, j’en étais sûr. Je n’y tenais vraiment pas.

« C’est rien ! l’entendis-je enfin. C’est la fille de mon frère…

Ils sont morts tous les deux…

– Ses parents ?…

– Oui, ses parents…

– Qui l’élève alors maintenant ? Ta mère ? que je demandai

moi, comme ça, pour manifester de l’intérêt.

– Ma mère, je l’ai plus non plus…

– Qui alors ?

– Eh bien moi ! »

Il ricanait, cramoisi Alcide, comme s’il venait de faire

quelque chose de pas convenable du tout. Il se reprit hâtif :

« C’est-à-dire je vais t’expliquer… Je la fais élever à Bor-

deaux chez les Sœurs. Mais pas des Sœurs pour les pauvres, tu

me comprends hein !… Chez des Sœurs “bien”… Puisque c’est

moi qui m’en occupe, alors tu peux être tranquille. Je veux que

– 179 –

rien lui manque ! Ginette qu’elle s’appelle… C’est une gentille petite fille… Comme sa mère d’ailleurs… Elle m’écrit, elle fait

des progrès, seulement, tu sais, les pensions comme ça, c’est

cher… Surtout que maintenant elle a dix ans… Je voudrais

qu’elle apprenne le piano en même temps… Qu’est-ce que t’en

dis toi du piano ?… C’est bien le piano, hein, pour les filles ?…

Tu crois pas ?… Et l’anglais ? C’est utile l’anglais aussi ?… Tu

sais l’anglais toi ?… »

Je me mis à le regarder de bien plus près Alcide, à mesure

qu’il s’avouait la faute de ne pas être assez généreux, avec sa pe-

tite moustache cosmétique, ses sourcils d’excentrique, sa peau

calcinée. Pudique Alcide ! Comme il avait dû en faire des éco-

nomies sur sa solde étriquée… sur ses primes faméliques et sur

son minuscule commerce clandestin… pendant des mois, des

années, dans cet infernal Topo !… Je ne savais pas quoi lui ré-

pondre moi, je n’étais pas très compétent, mais il me dépassait

tellement par le cœur que j’en devins tout rouge… À côté

d’Alcide, rien qu’un mufle impuissant moi, épais, et vain

j’étais… Y avait pas à chiquer. C’était net.

Je n’osais plus lui parler, je m’en sentais soudain énormé-

ment indigne de lui parler. Moi qui hier encore le négligeais et

même le méprisais un peu, Alcide.

« Je n’ai pas eu de veine, poursuivait-il, sans se rendre

compte qu’il m’embarrassait avec ses confidences. Imagine-toi

qu’il y a deux ans, elle a eu la paralysie infantile… Figure-toi…

Tu sais ce que c’est toi la paralysie infantile ? »

Il m’expliqua alors que la jambe gauche de l’enfant demeu-

rait atrophiée et qu’elle suivait un traitement d’électricité à Bor-

deaux, chez un spécialiste.

« Est-ce que ça revient, tu crois ?… » qu’il s’inquiétait.

Je l’assurai que ça se rétablissait très bien, très complète-

ment avec le temps et l’électricité. Il parlait de sa mère qui était

– 180 –

morte et de son infirmité à la petite avec beaucoup de précautions. Il avait peur, même de loin, de lui faire du mal.

« As-tu été la voir depuis sa maladie ?

– Non…, j’étais ici.

– Iras-tu bientôt ?

– Je crois que je ne pourrai pas avant trois ans… Tu com-

prends ici, je fais un peu de commerce… Alors ça lui aide bien…

Si je partais en congé à présent, au retour la place serait prise…

surtout avec l’autre vache… »

Ainsi, Alcide demandait-il à redoubler son séjour, à faire

six ans de suite à Topo, au lieu de trois, pour la petite nièce dont

il ne possédait que quelques lettres et ce petit portrait. « Ce qui

m’ennuie, reprit-il, quand nous nous couchâmes, c’est qu’elle

n’a là-bas personne pour les vacances… C’est dur pour une pe-

tite enfant… »

Évidemment Alcide évoluait dans le sublime à son aise et

pour ainsi dire familièrement, il tutoyait les anges, ce garçon, et

il n’avait l’air de rien. Il avait offert sans presque s’en douter à

une petite fille vaguement parente des années de torture,

l’annihilement de sa pauvre vie dans cette monotonie torride,

sans conditions, sans marchandage, sans intérêt que celui de

son bon cœur. Il offrait à cette petite fille lointaine assez de ten-

dresse pour refaire un monde entier et cela ne se voyait pas.

Il s’endormit d’un coup, à la lueur de la bougie. Je finis par

me relever pour bien regarder ses traits à la lumière. Il dormait

comme tout le monde. Il avait l’air bien ordinaire. Ça serait

pourtant pas si bête s’il y avait quelque chose pour distinguer les

bons des méchants.

– 181 –

On peut s’y prendre de deux façons pour pénétrer dans la

forêt, soit qu’on s’y découpe un tunnel à la manière des rats

dans les bottes de foin. C’est le moyen étouffant. Je renâclai. Ou

alors subir la montée du fleuve, bien tassé dans le fond d’un

tronc d’arbre, poussé à la pagaie de détours en bocages et guet-

tant ainsi la fin des jours et des jours s’offrir en plein à toute la

lumière, sans recours. Et puis ahuri par ces gueulards de nègres,

arriver où l’on doit dans l’état qu’on peut.

Chaque fois, au départ, pour se mettre à la cadence, il leur

faut du temps aux canotiers. La dispute. Un bout de pale à l’eau

d’abord et puis deux ou trois hurlements cadencés et la forêt qui

répond, des remous, ça glisse, deux rames, puis trois, on se

cherche encore, des vagues, des bafouillages, un regard en ar-

rière vous ramène à la mer qui s’aplatit là-bas, s’éloigne et de-

vant soi la longue étendue lisse contre laquelle on s’en va labou-

rant, et puis Alcide encore un peu sur son embarcadère que je

perçois loin, presque repris déjà par les buées du fleuve, sous

son énorme casque, en cloche, plus qu’un morceau de tête, petit

fromage de figure et le reste d’Alcide en dessous à flotter dans sa

tunique comme perdu déjà dans un drôle de souvenir en panta-

lon blanc.

C’est tout ce qu’il me reste de cet endroit-là, de ce Topo.

A-t-on pu le défendre encore longtemps ce hameau brûlant

contre la faux sournoise du fleuve aux eaux beiges ? Et ses trois

cases puceuses tiennent-elles toujours debout ? Et de nouveaux

Grappas et d’inconnus Alcides entraînent-ils encore de récents

tirailleurs en ces combats inconsistants ? S’y rend-il toujours

cette justice sans prétention ? L’eau qu’on essaye d’y boire est-

– 182 –

elle toujours aussi rance ? aussi tiède ? À vous en dégoûter de votre propre bouche pendant huit jours après chaque tournée…

Et toujours point de glacière ? Et ces combats d’oreille que li-

vrent aux mouches les infatigables bourdons de la quinine ? Sul-

fate ? Chlorhydrate ?… Mais d’abord existe-t-il encore des

nègres à dessécher et pustuler dans cette étuve ? Peut-être bien

que non…

Peut-être que rien de tout cela n’est plus, que le petit Congo

a léché Topo d’un grand coup de sa langue boueuse un soir de

tornade en passant et que c’est fini, bien fini, que le nom lui-

même a disparu des cartes, qu’il n’y a plus que moi en somme,

pour me souvenir encore d’Alcide… Que sa nièce l’a oublié aussi.

Que le lieutenant Grappa n’a jamais revu son Toulouse… Que la

forêt qui guettait depuis toujours la dune au détour de la saison

des pluies a tout repris, tout écrasé sous l’ombre des acajous

immenses, tout, et même les petites fleurs imprévues du sable

qu’Alcide ne voulait pas que j’arrose… Qu’il n’existe plus rien.

Ce que furent les dix jours de remontée de ce fleuve, je

m’en souviendrai longtemps… Passés à surveiller les tourbillons

limoneux, au creux de la pirogue, à choisir un passage furtif

après l’autre, entre les branchages énormes en dérive, souple-

ment évités. Travail de forçats en rupture.

Après chaque crépuscule, nous faisions halte sur un pro-

montoire rocheux. Certain matin, nous quittâmes enfin ce sale

canot sauvage pour entrer dans la forêt par un sentier caché qui

s’insinuait dans la pénombre verte et moite, illuminé seulement

de place en place par un rai de soleil plongeant du plus haut de

cette infinie cathédrale de feuilles. Des monstres d’arbres abat-

tus forçaient notre groupe à maints détours. Dans leur creux un

métro entier aurait manœuvré à son aise.

À un certain moment, la grande lumière nous est revenue,

nous étions arrivés devant un espace défriché, nous dûmes

grimper encore, autre effort. L’éminence que nous atteignîmes

couronnait l’infinie forêt, moutonnante de cimes jaunes et

– 183 –

rouges et vertes, peuplant, pressurant monts et vallées, monstrueusement abondante comme le ciel et l’eau. L’homme dont

nous cherchions l’habitation demeurait, me fit-on signe, encore

un peu plus loin… dans un autre petit vallon. Il nous attendait là

l’homme.

Entre deux grosses roches il s’était établi une sorte de ca-

gna, à l’abri, me fit-il remarquer, des tornades de l’est, les plus

mauvaises, les plus rageuses. Je voulus bien admettre que c’était

un avantage, mais quant à la case elle-même, c’était sûrement à

la dernière catégorie miteuse qu’elle appartenait, demeure

presque théorique, effilochée de partout. Je m’attendais bien à

quelque chose de ce genre-là en fait d’habitation, mais tout de

même la réalité dépassait mes prévisions.

Je dus lui sembler tout à fait navré au copain car il

m’interpella assez brusquement pour me faire sortir de mes ré-

flexions. « Allez donc, vous serez moins mal encore ici qu’à la

guerre ! Ici, après tout, on peut se débrouiller. On bouffe mal,

c’est exact, et pour boire, c’est une vraie boue, mais on peut

dormir tant qu’on veut… Pas de canons ici mon ami ! Pas de

balles non plus ! En somme c’est une affaire ! » Il parlait un peu

dans le même ton que l’Agent général mais des yeux pâles

comme ceux d’Alcide, il avait.

Il devait approcher de la trentaine, et barbu… Je ne l’avais

pas bien regardé en arrivant, tellement en arrivant j’étais dé-

concerté par la pauvreté de son installation, celle qu’il devait me

léguer, et qui devait m’abriter pendant des années peut-être…

Mais je lui trouvai, en l’observant, par la suite, une figure déci-

dément aventureuse, une figure à angles très tracés et même

une de ces têtes de révolte qui entrent trop à vif dans l’existence

au lieu de rouler dessus, avec un gros nez rond par exemple et

des joues pleines en péniches, qui vont clapoter contre le destin

avec un bruit de billage. Celui-ci c’était un malheureux.

« C’est vrai, repris-je, y a pas pire que la guerre ! »

– 184 –

C’était assez pour le moment comme confidences, je n’avais pas envie d’en dire davantage. Mais ce fut lui qui continua sur le

même sujet :

« Surtout maintenant qu’on les fait si longues les guerres…

qu’il ajouta. Enfin, vous verrez mon ami qu’ici c’est pas très

drôle, voilà tout ! Y a rien à faire… C’est comme des espèces de

vacances… Seulement voilà des vacances ici ! n’est-ce pas !…

Enfin, ça dépend peut-être des natures, j’ peux rien dire…

– Et l’eau ? » demandai-je. Celle que je voyais dans mon

gobelet, que je m’étais versée moi-même m’inquiétait, jaunâtre,

j’en bus, nauséeuse et chaude tout comme celle de Topo. Un

fond de vase au troisième jour.

« C’est ça l’eau ? » La peine de l’eau allait recommencer.

« Oui, il n’y a que celle-là par ici et puis la pluie… Seule-

ment quand il pleuvra la cabane ne résistera pas longtemps.

Vous voyez dans quel état qu’elle est la cabane ? » Je voyais.

« Pour la nourriture, qu’il enchaîna, c’est rien que de la

conserve, j’en bouffe depuis un an moi… J’en suis pas mort !…

Dans un sens c’est bien commode, mais ça ne tient pas au

corps ; les indigènes eux, ils bouffent du manioc pourri, c’est

leur affaire, ils aiment ça… Depuis trois mois je rends tout… La

diarrhée. Peut-être aussi que c’est la fièvre ; j’ai les deux… Et

même que j’en vois plus clair sur les cinq heures… C’est à ça que

je vois que j’en ai de la fièvre parce que pour la chaleur, n’est-ce

pas, c’est difficile d’avoir plus chaud qu’on a ici rien qu’avec la

température du pays !… En somme, ça serait plutôt les frissons

qui vous avertiraient qu’on est fiévreux… Et puis aussi à ce

qu’on s’ennuie plutôt moins… Mais ça encore ça dépend peut-

être des natures… on pourrait peut-être boire de l’alcool pour se

remonter, mais je n’aime pas ça moi l’alcool… Je le supporte

pas… »

– 185 –

Il semblait avoir de grands égards pour ce qu’il appelait

« les natures ».

Et puis, pendant qu’il y était, il me donna quelques autres

renseignements engageants : « Le jour c’est la chaleur, mais la

nuit, c’est le bruit qui est le plus difficile à supporter… C’est à

pas y croire… C’est les bestioles du bled qui se coursent pour

s’enfiler ou se bouffer, j’en sais rien, mais c’est ce qu’on m’a

dit… toujours est-il qu’alors vous parlez d’un boucan !… Et les

plus bruyants parmi, c’est encore les hyènes !… Elles viennent là

tout près de la case… Alors vous les entendrez… Vous vous y

tromperez pas… C’est pas comme pour les bruits de la quinine…

On peut se tromper quelquefois d’avec les oiseaux, les grosses

mouches et la quinine… Ça arrive… Tandis que les hyènes ça ri-

gole énormément… C’est votre viande à vous qu’elles reniflent…

Ça les fait rire !… C’est pressé de vous voir crever ces bêtes-là !…

On peut même voir leurs yeux briller qu’on dit… Elles l’aiment

la charogne… Moi je les ai pas regardées dans les yeux… Je re-

grette dans un sens…

– C’est drôle ici ! » que je réponds.

Mais c’était pas tout pour l’agrément des nuits.

« Y a encore le village, qu’il ajouta… Y a pas cent nègres

dedans, mais ils font du bousin comme dix mille, ces tantes !…

Vous m’en direz des nouvelles de ceux-là aussi ! Ah ! si vous êtes

venu pour le tam-tam, vous vous êtes pas trompé de colonie !…

Parce que ici, c’est tantôt parce que c’est la lune qu’ils en jouent,

et puis, parce que c’est plus la lune… Et puis parce qu’on

l’attend la lune… Enfin, c’est toujours pour quelque chose ! On

dirait qu’ils s’entendent avec les bêtes pour vous emmerder les

charognes ! À crever que je vous dis ! Moi, je les bousillerais

tous d’un bon coup si j’étais pas si fatigué… Mais j’aime encore

mieux me mettre du coton dans les oreilles… Avant, quand il me

restait encore de la vaseline dans ma pharmacie, j’en mettais

dedans, sur le coton, maintenant je mets de la graisse de banane

à la place. C’est bon aussi la graisse de banane… Avec ça, ils

– 186 –

peuvent toujours se gargariser avec le tonnerre de Dieu si ça les excite, les peaux de boudin ! Moi, je m’en fous toujours avec

mon coton à la graisse ! J’entends plus rien ! Les nègres, vous

vous en rendrez tout de suite compte, c’est tout crevés et tout

pourris !… Dans la journée c’est accroupi, on croirait pas ça ca-

pable de se lever seulement pour aller pisser le long d’un arbre

et puis aussitôt qu’il fait nuit, va te faire voir ! Ça devient tout

vicieux ! tout nerfs ! tout hystérique ! Des morceaux de la nuit

tournés hystériques ! Voilà ce que c’est que les nègres, moi

j’ vous le dis ! Enfin, des dégueulasses… Des dégénérés quoi !…

– Viennent-ils souvent pour vous acheter ?

– Acheter ? Ah ! rendez-vous compte ! Faut les voler avant

qu’ils vous volent, c’est ça le commerce et voilà tout ! Pendant la

nuit avec moi ailleurs, ils ne se gênent pas, forcément, avec mon

coton bien graissé dans chaque oreille hein ! Ils auraient tort de

faire des manières, pas vrai ?… Et puis, comme vous voyez, j’ai

pas de portes à ma case non plus alors ils se servent, hein, vous

pouvez le dire… C’est la bonne vie ici pour eux…

– Mais, et l’inventaire ? demandai-je, tout à fait éberlué par

ces précisions. Le Directeur général m’a bien recommandé de

l’établir l’inventaire dès mon arrivée, et minutieusement !

– Pour ce qui est de moi, qu’il me répondit alors parfaite-

ment calme, le Directeur général, je l’emmerde… Comme j’ai

l’honneur de vous le dire…

– Mais, vous allez le voir pourtant à Fort-Gono, en repas-

sant ?

– Je ne reverrai jamais, ni Fort-Gono, ni le Directeur… Elle

est grande la forêt mon petit ami…

– Mais alors, où irez-vous ?

– Si on vous le demande, vous répondrez que vous n’en sa-

vez rien ! Mais puisque vous avez l’air curieux, laissez-moi, pen-

– 187 –

dant qu’il en est encore temps, vous donner un sacré conseil et un bon ! Foutez-vous donc des affaires de la “Compagnie Pordurière”, comme elle se fout des vôtres et si vous courez aussi vite

qu’elle vous emmerde, la Compagnie, je peux vous dire dès au-

jourd’hui, que vous allez certainement le gagner le “Grand

Prix” !… Soyez donc heureux que je vous laisse un peu de numé-

raire et ne m’en demandez pas davantage !… Pour ce qui est des

marchandises si c’est vrai qu’il vous a recommandé de les pren-

dre en charge… Vous lui répondrez au Directeur qu’il n’y en

avait plus, et puis voilà tout !… S’il refuse de vous croire, eh

bien, ça n’aura pas grande importance non plus !… On nous

considère déjà tous solidement comme des voleurs, de toutes les

manières ! Ça ne changera donc rien à rien dans l’opinion pu-

blique et pour une fois que ça nous rapportera un petit peu… Le

Directeur, d’ailleurs, soyez sans crainte, s’y connaît en combines

mieux que personne et c’est pas la peine de le contredire ! C’est

mon avis ! Est-ce le vôtre ? On sait bien que pour venir ici, n’est-

ce pas, faut être prêt à tuer père et mère ! Alors ?… »

Je n’étais pas très sûr que ce soit réel, tout ce qu’il me ra-

contait là, mais toujours est-il que ce prédécesseur me fit l’effet

instantané d’être un fameux chacal.

Pas tranquille du tout j’étais. « Encore une sale histoire qui

m’est échue », m’avouais-je, et cela de plus en plus fortement.

Je cessai de converser avec ce forban. Dans un coin, en vrac, je

découvris au petit bonheur les marchandises qu’il voulait bien

m’abandonner, des cotonnades insignifiantes… Mais par contre

des pagnes et chaussons par douzaines, du poivre en boîtes, des

lampions, un bock à injections, et surtout une quantité désar-

mante de cassoulets « à la bordelaise » en conserve, enfin une

carte postale en couleurs : « la Place Clichy ».

« Près du poteau, tu trouveras le caoutchouc et l’ivoire que

j’ai achetés aux nègres… Au début, je me donnais du mal, et

puis, voilà, tiens, trois cents francs… Ça fait ton compte. »

– 188 –

Je ne savais pas de quel compte il s’agissait, mais je renon-

çai à le lui demander.

« T’auras peut-être encore quelques échanges en marchan-

dises me prévint-il, parce que l’argent ici tu sais on n’en a pas

besoin, ça ne peut servir qu’à foutre le camp l’argent… »

Et il se mit à rigoler. Ne voulant pas le contrarier non plus

pour le moment, je fis de même et je rigolai avec lui tout comme

si j’avais été bien content.

En dépit de ce dénuement où il stagnait depuis des mois, il

était entouré d’une domesticité très compliquée composée de

garçonnets surtout, bien empressés à lui présenter soit l’unique

cuiller du ménage ou le gobelet sans pareil, ou encore à lui ex-

traire de la plante des pieds, finement, les incessantes et clas-

siques puces chiques pénétrantes. En retour, il leur passait, bé-

névole, la main entre les cuisses à tout instant. Le seul labeur

que je lui vis entreprendre, était de se gratter personnellement,

mais alors il s’y livrait, comme le boutiquier de Fort-Gono, avec

une agilité merveilleuse, qui ne s’observe décidément qu’aux co-

lonies.

Le mobilier qu’il me légua me révéla tout ce que

l’ingéniosité pouvait obtenir avec des caisses à savon concas-

sées, en fait de chaises, guéridons et fauteuils. Il m’apprit encore

ce ténébreux comment on projetait d’un seul coup bref au loin,

pour se distraire, de la pointe du pied preste, les lourdes che-

nilles caparaçonnées qui montaient sans cesse nouvelles, fré-

missantes et baveuses à l’assaut de notre case forestière. Si on

les écrase, maladroit, gare à soi ! On en est puni par huit jours

consécutifs de puanteur extrême, qui se dégage lentement de

leur bouillie inoubliable. Il avait lu dans les recueils que ces

lourdes horreurs représentaient en fait de bêtes ce qu’il y avait

de plus vieux au monde. Elles dataient, prétendait-il, de la se-

conde période géologique ! « Quand nous viendrons nous autres

d’aussi loin qu’elles mon ami que ne puerons-nous pas ? » Tel

quel.

– 189 –

Les crépuscules dans cet enfer africain se révélaient fa-

meux. On n’y coupait pas. Tragiques chaque fois comme

d’énormes assassinats du soleil. Un immense chiqué. Seulement

c’était beaucoup d’admiration pour un seul homme. Le ciel pen-

dant une heure paradait tout giclé d’un bout à l’autre d’écarlate

en délire, et puis le vert éclatait au milieu des arbres et montait

du sol en traînées tremblantes jusqu’aux premières étoiles.

Après ça le gris reprenait tout l’horizon et puis le rouge encore,

mais alors fatigué le rouge et pas pour longtemps. Ça se termi-

nait ainsi. Toutes les couleurs retombaient en lambeaux, ava-

chies sur la forêt comme des oripeaux après la centième.

Chaque jour sur les six heures exactement que ça se passait.

Et la nuit avec tous ses monstres entrait alors dans la danse

parmi ses mille et mille bruits de gueules de crapauds.

La forêt n’attend que leur signal pour se mettre à trembler,

siffler, mugir de toutes ses profondeurs. Une énorme gare

amoureuse et sans lumière, pleine à craquer. Des arbres entiers

bouffis de gueuletons vivants, d’érections mutilées, d’horreur.

On en finissait par ne plus s’entendre entre nous dans la case. Il

me fallait gueuler à mon tour par-dessus la table comme un

chat-huant pour que le compagnon me comprît. J’étais servi,

moi qui n’aimais pas la campagne.

« Comment vous appelez-vous ? N’est-ce pas Robinson que

vous venez de me dire ? » lui demandai-je.

Il était en train de me répéter le compagnon, que les indi-

gènes dans ces parages souffraient jusqu’au marasme de toutes

les maladies attrapables et qu’ils n’étaient point ces miteux en

état de se livrer à un commerce quelconque. Pendant que nous

parlions des nègres, les mouches et les insectes, si gros, en si

grand nombre, vinrent s’abattre autour de la lanterne, en rafales

si denses qu’il fallut bien éteindre.

La figure de ce Robinson m’apparut encore une fois avant

que j’éteignisse, voilée par cette résille d’insectes. C’est pour cela

– 190 –

peut-être que ses traits s’imposèrent plus subtilement à ma mémoire, alors qu’auparavant ils ne me rappelaient rien de pré-

cis. Dans l’obscurité il continuait à me parler pendant que je

remontais dans mon passé avec le ton de sa voix comme un ap-

pel devant les portes des années et puis des mois, et puis de mes

jours pour demander où j’avais bien pu rencontrer cet être-là.

Mais je ne trouvai rien. On ne me répondait pas. On peut se

perdre en allant à tâtons parmi les formes révolues. C’est ef-

frayant ce qu’on en a des choses et des gens qui ne bougent plus

dans son passé. Les vivants qu’on égare dans les cryptes du

temps dorment si bien avec les morts qu’une même ombre les

confond déjà.

On ne sait plus qui réveiller en vieillissant, les vivants ou

les morts.

Je cherchais à l’identifier ce Robinson lorsque des sortes de

rires atrocement exagérés, pas loin dans la nuit, me firent sur-

sauter. Et cela se tut. Il m’avait averti, les hyènes sans doute.

Et puis plus rien que les Noirs du village et leur tamtam,

cette percussion radoteuse en bois creux, termites du vent.

C’est le nom même de Robinson qui me tracassait surtout,

de plus en plus nettement. Nous nous mîmes à parler de

l’Europe dans notre obscurité, des repas qu’on peut se faire ser-

vir là-bas quand on a de l’argent et des boissons donc ! si bien

fraîches ! Nous ne parlions pas du lendemain où je devais rester

seul, là, pour des années peut-être, là, avec tous les « cassou-

lets »… Fallait-il encore préférer la guerre ? C’était pire bien sûr.

C’était pire !… Lui-même il en convenait… Il y avait été lui aussi

à la guerre… Et pourtant il s’en allait d’ici… Il en avait assez de

la forêt, malgré tout… J’essayais de le ramener sur le sujet de la

guerre. Mais il se dérobait à présent.

Enfin, au moment où nous nous couchions chacun dans un

coin de ce délabrement de feuilles et de cloisons, il m’avoua sans

y mettre de formes que tout bien pesé il préférait encore risquer

– 191 –

d’être repris par un tribunal civil pour carambouillage que d’endurer plus longtemps la vie aux « cassoulets » qu’il menait

ici depuis presque une année. J’étais fixé.

« Vous n’avez pas du coton pour vos oreilles ? me deman-

da-t-il encore… Si vous n’en avez pas, faites-en donc avec du

poil de couverture et de la graisse de banane. On réussit ainsi

des petits tampons très bien… Moi je veux pas les entendre

gueuler ces vaches-là ! »

Il y avait pourtant de tout dans cette tourmente, excepté

des vaches, mais il tenait à ce terme impropre et générique.

Le truc du coton m’impressionna subitement comme de-

vant cacher quelque ruse abominable de sa part. Je ne pouvais

plus m’empêcher d’être possédé par la crainte énorme qu’il se

mette à m’assassiner là, sur mon « démontable », avant de s’en

aller en emportant ce qui restait de la caisse… Cette idée

m’étourdissait. Mais que faire ? Appeler ? Qui ? Les anthropo-

phages du village ?… Disparu ? je l’étais déjà presque en vérité !

À Paris, sans fortune, sans dettes, sans héritage, on existe à

peine déjà, on a bien du mal à ne pas être déjà disparu… Alors

ici ? Qui se donnerait seulement la peine de venir jusqu’à Bi-

komimbo cracher dans l’eau seulement, pas davantage, pour

faire plaisir à mon souvenir ? Personne évidemment.

Des heures passèrent traversées de répits et d’angoisses.

Lui ne ronflait pas. Tous ces bruits, ces appels qui venaient de la

forêt me gênaient pour l’entendre respirer. Pas besoin de coton.

Ce nom de Robinson finit cependant à force de m’entêter par

me révéler un corps, une allure, une voix même que j’avais con-

nus… Et puis au moment où j’allais pour de bon céder au som-

meil l’individu entier se dressa devant mon lit, son souvenir je le

saisis, pas lui bien sûr, mais le souvenir précisément de ce Ro-

binson, l’homme de Noirceur-sur-la-Lys, lui, là-bas en Flandres,

que j’avais accompagné sur les bords de cette nuit où nous cher-

chions ensemble un trou pour s’échapper à la guerre et puis lui

encore plus tard à Paris… Tout est revenu… Des années ve-

– 192 –

naient de passer d’un seul coup. J’avais été bien malade de la tête, j’avais de la peine… À présent que je savais, que je l’avais

repéré, je ne pouvais m’empêcher d’avoir tout à fait peur.

M’avait-il reconnu lui ? En tout cas il pouvait compter sur mon

silence et ma complicité.

« Robinson ! Robinson ! appelai-je, gaillard, comme pour

lui annoncer une bonne nouvelle. Hé mon vieux ! Hé Robin-

son !… » Aucune réponse.

Cœur battant fort, je me relevai et m’apprêtai à redevoir un

sale coup dans le buffet… Rien. Alors assez audacieux, je me ris-

quai jusqu’à l’autre bout de la case, à l’aveuglette, où je l’avais vu

se coucher. Il était parti.

J’attendis le jour en grattant une allumette de temps en

temps. Le jour arriva dans une trombe de lumière et puis les

nègres domestiques survinrent pour m’offrir, hilares, leur

énorme inutilité, sauf cependant qu’ils étaient gais. Ils es-

sayaient déjà de m’apprendre l’insouciance. J’avais beau, par

une série de gestes très médités, essayer de leur faire com-

prendre combien la disparition de Robinson m’inquiétait, cela

n’avait pas l’air de les empêcher du tout de s’en foutre complè-

tement. Il y a, c’est exact, beaucoup de folie à s’occuper d’autre

chose que de ce qu’on voit. Enfin, moi, c’est la caisse que je re-

grettais surtout dans cette histoire. Mais il est peu commun de

revoir les gens qui emportent la caisse… Cette circonstance me

fit présumer que Robinson renoncerait à revenir rien que pour

m’assassiner. C’était toujours autant de gagné.

À moi donc seul le paysage ! J’aurais désormais tout le

temps d’y revenir, songeais-je, à la surface, à la profondeur de

cette immensité de feuillages, de cet océan de rouge, de marbré

jaune, de salaisons flamboyantes magnifiques sans doute pour

ceux qui aiment la nature. Je ne l’aimais décidément pas. La

poésie des Tropiques me dégoûtait. Mon regard, ma pensée sur

ces ensembles me revenaient comme du thon. On aura beau

– 193 –

dire, ça sera toujours un pays pour les moustiques et les pan-thères. Chacun sa place.

Je préférais encore retourner à ma case et la remettre

d’aplomb en prévision de la tornade, qui ne pouvait tarder. Mais

là aussi, je dus renoncer assez vite à mon entreprise de consoli-

dation. Ce qui était banal dans cette structure pouvait encore

s’écrouler mais ne se redresserait plus, le chaume infecté de

vermine s’effilochait, on n’aurait décidément pas fait avec ma

demeure une pissotière convenable.

Après avoir décrit à pas mous quelques cercles dans la

brousse je dus rentrer m’abattre et me taire, à cause du soleil.

Toujours lui. Tout se tait, tout a peur de brûler sur les midi, il

s’en faut d’ailleurs d’un rien, herbes, bêtes et hommes, chauds à

point. C’est l’apoplexie méridienne.

Mon poulet, mon seul, la redoutait aussi cette heure-là, il

rentrait avec moi, lui, l’unique, légué par Robinson. Il a vécu

comme ça avec moi pendant trois semaines, le poulet, prome-

nant, me suivant comme un chien, gloussant à tout propos,

apercevant des serpents partout. Un jour de très grand ennui, je

l’ai mangé. Il n’avait aucun goût, sa chair déteinte au soleil aussi

comme un calicot. C’est peut-être lui qui m’a rendu si malade.

Enfin, toujours est-il que le lendemain de ce repas je ne pouvais

plus me lever. Vers midi, gâteux, je me suis traîné vers la petite

boîte aux médicaments. Il n’y avait plus dedans que de la tein-

ture d’iode et puis un plan du Nord-Sud. Des clients, je n’en

avais guère vu venir encore à la factorie, des badauds noirs seu-

lement, d’interminables gesticuleurs et mâcheurs de kola, éro-

tiques et paludéens. Maintenant, ils rappliquaient en cercle au-

tour de moi les nègres, ils avaient l’air de discuter sur ma sale

gueule. Malade, je l’étais complètement, à ce point que je me

faisais l’effet de n’avoir plus besoin de mes jambes, elles pen-

daient simplement au rebord de mon lit comme des choses né-

gligeables et un peu comiques.

– 194 –

De Fort-Gono, du Directeur, ne me parvenaient par cou-

reurs que des lettres puantes d’engueulades et de sottises, me-

naçantes aussi. Les gens du commerce qui se tiennent tous pour

des petits et grands astucieux de profession s’avèrent le plus

souvent dans la pratique comme d’insurpassables gaffeurs. Ma

mère, de France, m’encourageait à veiller sur ma santé, comme

à la guerre. Sous le couperet, ma mère m’aurait grondé pour

avoir oublié mon foulard. Elle n’en ratait jamais une ma mère

pour essayer de me faire croire que le monde était bénin et

qu’elle avait bien fait de me concevoir. C’est le grand subterfuge

de l’incurie maternelle, cette Providence supposée. Il m’était

bien facile d’ailleurs de ne pas répondre à toutes ces fariboles du

patron et de ma mère et je ne répondais jamais. Seulement cette

attitude n’améliorait pas non plus la situation.

Robinson avait à peu près tout volé de ce qu’avait contenu

cet établissement fragile et qui me croirait si j’allais le dire ?

L’écrire ? À quoi bon ? À qui ? Au patron ? Chaque soir sur les

cinq heures, je grelottais de fièvre à mon tour, et de la vivace,

que mon lit clinquant en tremblait comme d’un vrai branleur.

Des nègres du village s’étaient sans façon emparés de mon ser-

vice et de ma case ; je ne les avais pas demandés, mais les ren-

voyer c’était déjà trop d’efforts. Ils se chamaillaient autour de ce

qu’il restait de la factorie, tripotant ferme les barils de tabac, es-

sayant les derniers pagnes, les estimant, les enlevant, ajoutant

encore si on le pouvait à la débandade générale de mon installa-

tion. Le caoutchouc en plein la terre et à la traîne mêlait son jus

aux melons de brousse, à ces papayes doucereuses au goût de

poires urineuses, dont le souvenir, quinze ans plus tard, telle-

ment j’en ai bouffé à la place de haricots, m’écœure encore.

J’essayais de me représenter à quel niveau d’impuissance

j’étais tombé mais je n’y parvenais pas. « Tout le monde vole ! »

m’avait par trois fois répété Robinson avant de disparaître.

C’était l’avis aussi de l’Agent général. Dans la fièvre, ces mots-là

me lancinaient. « Faut te débrouiller ! »… qu’il m’avait dit en-

core. J’essayais de me lever. Je n’y arrivais pas non plus. Pour

– 195 –

l’eau qu’il fallait boire, il avait eu raison, de la boue c’était, pire, du fond de vase. Des négrillons m’apportaient bien des bananes,

des grosses, des menues et des sanguines, et toujours de ces

« papayes », mais j’avais tellement mal au ventre de tout ça et

de tout ! J’aurais vomi la terre entière.

Aussitôt que je sentais un peu de mieux poindre, que je me

trouvais moins ahuri, l’abominable peur me ressaisissait tout

entier, celle d’avoir à rendre mes comptes à la « Société Pordu-

rière ». Que leur dirais-je à ces gens maléficieux ? Comment me

croiraient-ils ? Ils me feraient arrêter sûr ! Qui me jugerait

alors ? Des types spéciaux armés de lois terribles qu’ils tien-

draient on ne sait d’où, comme le Conseil de guerre, mais dont

ils ne vous donnent jamais les intentions véritables et qui

s’amusent à vous faire gravir avec, en saignant, le sentier à pic

au-dessus de l’enfer, le chemin qui conduit les pauvres à la

crève. La loi, c’est le grand « Luna Park » de la douleur. Quand

le miteux se laisse saisir par elle, on l’entend encore crier des

siècles et des siècles après.

Je préférais rester stupéfié là, tremblotant, baveux dans les

40°, que d’être forcé, lucide, d’imaginer ce qui m’attendait à

Fort-Gono. J’en arrivais à ne plus prendre de quinine pour bien

laisser la fièvre me cacher la vie. On se soûle avec ce qu’on a.

Pendant que je mijotais ainsi, des jours et des semaines, mes al-

lumettes s’épuisèrent. Nous en manquions. Robinson ne m’avait

laissé derrière lui que du « Cassoulet à la bordelaise ». Mais

alors de ça, je pouvais dire qu’il m’en avait vraiment laissé. J’en

ai vomi des boîtes. Et pour en arriver à ce résultat, il fallait ce-

pendant encore les réchauffer.

Cette pénurie d’allumettes me fut l’occasion d’une petite

distraction, celle de regarder mon cuisinier allumer son feu

entre deux pierres en briquets parmi les herbes sèches. C’est en

le regardant faire aussi que l’idée me vint. Beaucoup de fièvre

par-dessus et l’idée qui me vint prit une singulière consistance.

Malgré que je fusse maladroit naturellement, après une semaine

– 196 –

d’application je savais moi aussi, tout comme un nègre, faire prendre mon petit feu entre deux pierres aiguës. En somme, je

commençais à me débrouiller dans l’état primitif. Le feu, c’est le

principal, reste bien la chasse, mais je n’avais pas d’ambition. Le

feu du silex me suffisait. Je m’y exerçais bien consciencieuse-

ment. Je n’avais que ça à faire, jour après jour. Au truc de reje-

ter les chenilles du « secondaire » j’étais devenu beaucoup

moins habile. Je n’avais pas encore acquis le truc. J’en écrasais

beaucoup de chenilles. Je m’en désintéressais. Je les laissais en-

trer librement dans ma case en amies. Survinrent deux grands

orages successifs, le second dura trois jours entiers et surtout

trois nuits. On but enfin de la pluie au bidon, tiède il est vrai,

mais quand même… Les étoffes du petit stock se mirent à

fondre sous les averses, sans contrainte, les unes dans les

autres, une immonde marchandise.

Des nègres complaisants me cherchèrent bien en forêt des

touffes de lianes pour amarrer ma case au sol, mais en vain, les

feuillages des cloisons, au moindre vent, se mettaient à battre

follement par-dessus le toit, comme des ailes blessées. Rien n’y

fit. Tout pour s’amuser en somme.

Les Noirs petits et grands se décidèrent à vivre dans ma dé-

route en complète familiarité. Ils étaient réjouis. Grande dis-

traction. Ils entraient et sortaient de chez moi (si l’on peut dire)

comme ils voulaient. Liberté. Nous échangions en signe de

grande compréhension des signes. Sans fièvre, je me serais

peut-être mis à apprendre leur langue. Le temps me manqua.

Quant au feu de pierres, malgré mes progrès, je n’avais pas en-

core acquis pour l’allumer leur meilleure manière, l’expéditive.

Beaucoup d’étincelles me sautaient encore dans les yeux et cela

les faisait bien rigoler les Noirs.

Quand je n’étais pas à moisir de fièvre sur mon « démon-

table », ou à battre mon briquet primitif, je ne pensais plus

qu’aux comptes de la « Pordurière ». C’est curieux comme on a

du mal à s’affranchir de la terreur des comptes irréguliers. Cer-

– 197 –

tainement, je devais tenir cette terreur de ma mère qui m’avait contaminé avec sa tradition : « On vole un œuf… Et puis un

bœuf, et puis on finit par assassiner sa mère. » Ces choses-là, on

a tous mis bien du mal à s’en débarrasser. On les a apprises trop

petit et elles viennent vous terrifier sans recours, plus tard, dans

les grands moments. Quelles faiblesses ! On ne peut guère

compter pour s’en défaire que sur la force des choses. Heureu-

sement, elle est énorme, la force des choses. En attendant, nous,

la factorie et moi, on s’enfonçait. On allait disparaître dans la

boue après chaque averse plus visqueuse, plus épaisse. La sai-

son des pluies. Ce qui avait l’air hier encore d’une roche, n’était

plus aujourd’hui que flasque mélasse. Des branches pendouil-

lantes, l’eau tiède vous poursuivait en cascades, elle se répandait

dans la case et partout alentour comme dans le lit d’un vieux

fleuve délaissé. Tout fondait en bouillie de camelotes,

d’espérances et de comptes et dans la fièvre aussi, moite elle

aussi. Cette pluie tellement dense qu’on en avait la bouche fer-

mée quand elle vous agressait comme par un bâillon tiède. Ce

déluge n’empêchait pas les animaux de se rechercher, les rossi-

gnols se mirent à faire autant de bruit que les chacals.

L’anarchie partout et dans l’arche, moi Noé, gâteux. Le moment

d’en finir me parut arrivé.

Ma mère n’avait pas que des dictons pour l’honnêteté, elle

disait aussi, je m’en souvins à point, quand elle brûlait chez

nous les vieux pansements : « Le feu purifie tout ! » On a de

tout chez sa mère, pour toutes les occasions de la Destinée. Il

suffit de savoir choisir.

Le moment vint. Mes silex n’étaient pas très bien choisis,

mal pointus, les étincelles me restaient surtout dans les mains.

Enfin, tout de même, les premières marchandises prirent feu en

dépit de l’humidité. C’était un stock de chaussettes absolument

trempées. Cela se passait après le coucher du soleil. Les

flammes s’élevèrent rapides, fougueuses. Les indigènes du vil-

lage vinrent s’assembler autour du foyer, furieusement jacas-

seurs. Le caoutchouc nature qu’avait acheté Robinson grésillait

– 198 –

au centre et son odeur me rappelait invinciblement l’incendie célèbre de la Société des Téléphones, quai de Grenelle, qu’on

avait été regarder avec mon oncle Charles, qui chantait lui si

bien la romance. L’année d’avant l’Exposition ça se passait, la

Grande, quand j’étais encore bien petit. Rien ne force les souve-

nirs à se montrer comme les odeurs et les flammes. Ma case

elle, sentait tout pareil. Bien que détrempée, elle a brûlé entiè-

rement, très franchement et marchandise et tout. Les comptes

étaient faits. La forêt s’est tue pour une fois. Complet silence. Ils

devaient en avoir plein la vue les hiboux, les léopards, les cra-

pauds et les papagaïes. Il leur en faut pour les épater. Comme

nous la guerre. La forêt pouvait revenir à présent prendre les

débris sous son tonnerre de feuilles. Je n’avais sauvé que mon

petit bagage, le lit pliant, les trois cents francs et bien entendu

quelques « cassoulets » hélas ! pour la route.

Après une heure d’incendie, il ne restait presque rien de

mon édicule. Quelques flammèches sous la pluie et quelques

nègres incohérents qui trifouillaient les cendres du bout de leur

lance dans les bouffées de cette odeur fidèle à toutes les dé-

tresses, odeur détachée de toutes les déroutes de ce monde,

l’odeur de la poudre fumante.

Il n’était que temps de foutre mon camp dare-dare. Re-

tourner à Fort-Gono, sur mes pas ? Essayer d’y aller là-bas ex-

pliquer ma conduite et les circonstances de cette aventure ?

J’hésitais… Pas longtemps. On n’explique rien. Le monde ne sait

que vous tuer comme un dormeur quand il se retourne le

monde, sur vous, comme un dormeur tue ses puces. Voilà qui

serait certes mourir bien sottement, que je me dis, comme tout

le monde, c’est-à-dire. Faire confiance aux hommes c’est déjà se

faire tuer un peu.

Je décidai, malgré l’état où je me trouvais, de prendre la fo-

rêt, devant moi dans la direction qu’avait prise déjà ce Robinson

de tous les malheurs.

– 199 –

En route, les bêtes de la forêt je les entendis bien souvent encore, avec leurs plaintes et leurs trémolos et leurs appels,

mais je ne les voyais presque jamais, je compte pour rien ce pe-

tit cochon sauvage sur lequel une fois j’ai failli marcher aux en-

virons de mon abri. Par ces rafales de cris, d’appels, de hurle-

ments, on aurait pu croire qu’ils étaient là tout près, des cen-

taines, des milliers à grouiller, les animaux. Cependant dès

qu’on s’approchait de l’endroit de leur vacarme, plus personne,

à part ces grosses pintades bleues, empêtrées dans leur plumage

comme pour une noce et si maladroites quand elles sautaient en

toussant d’une branche à l’autre, qu’on aurait dit qu’un accident

venait de leur arriver.

Plus bas, sur les moisissures des sous-bois, des papillons

lourds et larges et bordés comme des « faire-part » tremblotent

de mal à s’ouvrir et puis, plus bas encore c’était nous, en train

de patauger dans la boue jaune. Nous n’avancions qu’à grand-

peine, surtout qu’ils me portaient dans une civière, les nègres,

confectionnée avec des sacs cousus bout à bout. Ils auraient

bien pu me balancer au jus les porteurs pendant que nous fran-

chissions un marigot. Pourquoi ils ne l’ont point fait ? Je l’ai su

plus tard. Ou bien encore ils auraient pu me bouffer puisque

c’était dans leurs usages ?

De temps à autre, je les interrogeais pâteusement, ces

compagnons, et toujours ils me répondaient : Oui, oui. Pas con-

trariants en somme. Des braves gens. Quand la diarrhée me

laissait un peu de répit, la fièvre me reprenait tout de suite.

C’était pas croyable comme j’étais devenu malade à ce train-là.

– 200 –

Je commençais même à ne plus y voir très clair ou plutôt je voyais toutes les choses en vert. À la nuit toutes les bêtes de la

terre venaient cerner notre campement, on allumait un feu. Et

par-ci par-là un cri traversait malgré tout l’énorme vélum noir

qui nous étouffait. Une bête égorgée qui malgré son horreur des

hommes et du feu arrivait quand même à se plaindre à nous, là,

tout près d’elle.

À partir du quatrième jour, je n’essayais même plus de re-

connaître le réel parmi les choses absurdes de la fièvre qui en-

traient dans ma tête les unes dans les autres en même temps

que des morceaux de gens et puis des bouts de résolutions et

des désespoirs qui n’en finissaient pas.

Mais tout de même, il a dû exister, je me dis aujourd’hui,

quand j’y pense, ce Blanc barbu que nous rencontrâmes un ma-

tin sur un promontoire de cailloux à la jonction des deux

fleuves ? Et même qu’on entendait un énorme fracas tout

proche d’une cataracte. C’était un type dans le genre d’Alcide,

mais en sergent espagnol. Nous venions de passer à force d’aller

d’un sentier à l’autre comme ça, tant bien que mal, dans la colo-

nie du Rio del Rio, antique possession de la Couronne de Cas-

tille. Cet Espagnol, pauvre militaire, possédait une case aussi

lui. Il a bien rigolé, il me semble, quand je lui ai eu raconté tous

mes malheurs et ce que j’en avais fait moi de la mienne de case !

La sienne, c’est vrai, elle se présentait un peu mieux, mais pas

beaucoup. Son tourment à lui spécial, c’était les fourmis rouges.

Elles avaient choisi de passer, pour leur migration annuelle,

juste à travers sa case, les petites garces, et elles n’arrêtaient pas

de passer depuis bientôt deux mois.

Elles prenaient presque toute la place ; on avait du mal à se

retourner, et puis, si on les dérangeait, elles pinçaient dur.

Il fut joliment heureux que je lui donne de mon cassoulet

parce qu’il mangeait seulement de la tomate, lui, depuis trois

ans. J’avais rien à dire. Il en avait consommé déjà, m’apprit-il,

plus de trois mille boîtes à lui tout seul. Fatigué de les accom-

– 201 –

moder diversement, il les gobait à présent le plus simplement du monde par deux petits orifices pratiqués dans le couvercle,

comme des œufs.

Les fourmis rouges, dès qu’elles le surent, qu’on en avait de

nouvelles conserves, montèrent la garde autour de ses cassou-

lets. Il n’aurait pas fallu en laisser une seule boîte à la traîne, en-

tamée, elles auraient fait entrer alors la race entière des fourmis

rouges dans la case. Y a pas plus communiste. Et elles auraient

bouffé aussi l’Espagnol.

J’appris par cet hôte que la capitale du Rio del Rio se

nommait San Tapeta, ville et port célèbre sur toute la côte et

même au-delà, pour l’armement des galères du long cours.

La piste que nous suivions y menait précisément, c’était le

chemin, il nous suffisait de continuer comme ça pendant trois

jours encore et trois nuits. Question de me soigner le délire, je

lui demandai à cet Espagnol s’il ne connaissait pas des fois

quelque bonne médecine indigène qui m’aurait retapé. La tête

me travaillait abominablement. Mais il ne voulait pas en en-

tendre parler de ces machins-là. Pour un Espagnol colonisateur

il était même étrangement africanophobe, à ce point qu’il se re-

fusait de se servir aux cabinets, quand il y allait, des feuilles de

bananier et qu’il tenait à sa disposition, découpés pour cet

usage, toute une pile du Boletin de Asturias, exprès. Il ne lisait

plus non plus le journal, tout à fait comme Alcide encore.

Depuis trois ans qu’il vivait là, seul avec des fourmis,

quelques petites manies et ses vieux journaux, et puis aussi avec

ce terrible accent espagnol qui est comme une espèce de se-

conde personne tellement il est fort, on avait bien du mal à

l’exciter. Quand il engueulait ses nègres c’était comme un orage

par exemple, Alcide n’existait pas à côté de lui pour la gueule. Je

finis par lui céder tout mon cassoulet à cet Espagnol tellement il

me plaisait. En reconnaissance il m’établit un fort beau passe-

port sur papier granuleux aux armes de Castille avec une de ces

– 202 –

signatures si ouvragée qu’elle lui prit pour l’exécution fignolée dix bonnes minutes.

Pour San Tapeta, on ne pouvait donc pas se tromper, il

avait dit vrai, c’était tout droit devant soi. Je ne sais plus com-

ment nous y parvînmes, mais je suis certain d’une chose, c’est

qu’on me remit dès l’arrivée entre les mains d’un curé qui me

sembla si gâteux lui aussi que de le sentir à mon côté ça me re-

donna comme une espèce de courage comparatif. Pas pour très

longtemps.

La ville de San Tapeta était plaquée à flanc de rocher en

plein devant la mer, et verte fallait voir comme. Un magnifique

spectacle, sans doute, vu de la rade, quelque chose de somp-

tueux, de loin, mais de près rien que des viandes surmenées

comme à Fort-Gono et qui n’en finissent pas non plus de pustu-

ler et de cuire. Quant aux nègres de ma petite caravane, au

cours d’un petit moment de lucidité je les renvoyai. Ils avaient

traversé un grand morceau de la forêt et craignaient au retour

pour leur vie, qu’ils disaient. Ils en pleuraient d’avance en me

quittant, mais la force pour les plaindre moi me manquait.

J’avais trop souffert et trop transpiré. Ça n’arrêtait pas.

Autant qu’il m’en souvient, beaucoup d’êtres croasseurs,

dont cette agglomération était décidément bien populeuse, vin-

rent jour et nuit à partir de ce moment se démener autour de

ma couche qu’on avait dressée spécialement dans le presbytère,

les distractions étaient rares à San Tapeta. Le curé me remplis-

sait de tisanes, une longue croix dorée oscillait sur son ventre et

des profondeurs de sa soutane montait quand il s’approchait de

mon chevet un grand bruit de monnaie. Mais il n’était plus

question de converser avec le peuple, bafouiller déjà m’épuisait

au-delà du possible.

Je croyais bien que c’en était fini, j’essayai de regarder en-

core un peu ce qu’on pouvait apercevoir de ce monde par la fe-

nêtre du curé. Je n’oserais pas affirmer que je puisse au-

jourd’hui décrire ces jardins sans commettre de grossières et

– 203 –

fantastiques erreurs. Du soleil, cela c’est sûr, il y en avait, toujours le même, comme si on vous ouvrait une large chaudière

toujours en pleine figure et puis, en dessous, encore du soleil et

ces arbres insensés, et des allées encore, ces façons de laitues

épanouies comme des chênes et ces sortes de pissenlits dont il

suffirait de trois ou quatre pour faire un beau marronnier ordi-

naire de chez nous. Ajoutez un crapaud ou deux dans le tas,

lourds comme des épagneuls et qui trottent aux abois d’un mas-

sif à l’autre.

C’est par les odeurs que finissent les êtres, les pays et les

choses. Toutes les aventures s’en vont par le nez. J’ai fermé les

yeux parce que vraiment je ne pouvais plus les ouvrir. Alors

l’odeur âcre d’Afrique, nuit après nuit s’est estompée. Il me de-

vint de plus en plus difficile de retrouver son lourd mélange de

terre morte, d’entrejambes et de safran pilé.

Du temps, du passé et du temps encore et puis un moment

vint où je subis nombre de chocs et de révulsions nouvelles et

puis des secousses plus régulières, celles-là berceuses…

Couché, je l’étais encore certainement, mais alors sur une

matière mouvante. Je me laissais aller et puis je vomissais et je

me réveillais encore et je me rendormais. C’était en mer. Si va-

seux je me sentais que j’avais à peine assez de force pour retenir

la nouvelle odeur de cordages et de goudron. Il faisait frais dans

le recoin bourlingueur où j’étais tassé juste au-dessous d’un hu-

blot grand ouvert. On m’avait laissé tout seul. Le voyage conti-

nuait évidemment… Mais lequel ? J’entendais des pas sur le

pont, un pont en bois, au-dessus de mon nez et des voix et les

vagues qui venaient clapoter et fondre contre le bordage.

Il est bien rare que la vie revienne à votre chevet, où que

vous soyez, autrement que sous la forme d’un sacré tour de co-

chon. Celui que m’avaient joué ces gens de San Tapeta pouvait

compter. N’avaient-ils pas profité de mon état pour me vendre

gâteux, tel quel, à l’armement d’une galère ? Une belle galère,

ma foi, je l’avoue, haute de bords, bien ramée, couronnée de jo-

– 204 –

lies voiles pourpres, un gaillard tout doré, un bateau tout ce qu’il y avait de capitonné aux endroits pour les officiers, avec en

proue un superbe tableau à l’huile de foie de morue représen-

tant l’ Infanta Combitta en costume de polo. Elle patronnait

m’expliqua-t-on par la suite, cette Royauté, de son nom, de ses

nichons, et de son honneur royal le navire qui nous emportait.

C’était flatteur.

Après tout, méditais-je à propos de mon aventure, resté à

San Tapeta, je suis encore malade comme un chien, tout tourne

et je serais sûrement crevé chez ce curé où les nègres m’avaient

placé… Retourner à Fort-Gono ? Je n’y coupais pas alors de mes

« quinze ans » à propos des comptes… Ici au moins ça bougeait

et ça c’était déjà de l’espérance… Qu’on y réfléchisse, ce capi-

taine de l’ Infanta Combitta avait eu quelque audace en

m’achetant, même à vil prix à mon curé au moment de lever

l’ancre. Il risquait tout son argent dans cette transaction le capi-

taine. Il aurait pu tout perdre… Il avait spéculé sur l’action bé-

néfique de l’air de la mer pour me ravigoter. Il méritait sa ré-

compense. Il allait gagner puisque j’allais mieux déjà et je l’en

trouvais bien content. Je délirais encore énormément mais avec

une certaine logique… À partir du moment où j’ouvris les yeux il

vint souvent me rendre visite dans mon réduit même et paré de

son chapeau à plumes le capitaine. Il m’apparaissait ainsi.

Il s’amusait bien à me voir essayer de me soulever sur ma

paillasse malgré la fièvre qui me tenait. Je vomissais. « Bientôt,

allons, merdailleux, vous pourrez ramer avec les autres ! » me

prédit-il. C’était gentil de sa part, et il s’esclaffait en me donnant

des petits coups de chicote, mais bien amicalement alors, et sur

la nuque, pas sur les fesses. Il voulait que je m’amuse aussi, que

je me réjouisse avec lui de la bonne affaire qu’il venait de faire

en m’acquérant.

La nourriture du bord me sembla fort acceptable. Je

n’arrêtais pas de bafouiller. Rapidement, comme il l’avait prédit

le capitaine, je retrouvai assez de force pour aller ramer de

– 205 –

temps en temps avec les camarades. Mais où il y en avait dix des copains j’en voyais cent : la berlue.

On se fatiguait assez peu pendant cette traversée parce

qu’on voguait la plupart du temps sous voiles. Notre condition

dans l’entrepont n’était guère plus nauséeuse que celle des ordi-

naires voyageurs des basses classes dans un wagon du dimanche

et moins périlleuse que celle que j’avais endurée à bord de

l’ Amiral Bragueton pour venir. Nous fûmes toujours largement

éventés pendant ce passage de l’est à l’ouest de l’Atlantique. La

température baissa. On ne s’en plaignait guère dans les entre-

ponts. On trouvait seulement que c’était un peu long. Pour moi,

j’en avais assez pris des spectacles de la mer et de la forêt pour

une éternité.

J’aurais bien demandé des détails au capitaine sur les buts

et les moyens de notre navigation, mais depuis que j’allais déci-

dément mieux, il cessait de s’intéresser à mon sort. Et puis je

radotais tout de même trop pour la conversation. Je ne le voyais

plus que de loin, comme un vrai patron.

À bord, parmi les galériens je me mis à rechercher Robin-

son et à plusieurs reprises pendant la nuit, en plein silence, je

l’appelai à haute voix. Nul ne me répondit sauf par quelques in-

jures et des menaces : la Chiourme.

Cependant, plus je réfléchissais aux détails et aux circons-

tances de mon aventure plus il me semblait probable qu’on lui

avait fait à lui aussi le coup de San Tapeta. Seulement Robinson

il devait à présent ramer sur une autre galère. Les nègres de la

forêt devaient tous être dans le commerce et la combine. Cha-

cun son tour, c’était régulier. Il faut bien vivre et prendre pour

les vendre les choses et les gens qu’on ne mange pas tout de

suite. La gentillesse relative des indigènes à mon égard

s’expliquait de la plus crapuleuse des façons.

L’ Infanta Combitta roula encore pendant des semaines et

des semaines à travers les houles atlantiques de mal de mer en

– 206 –

accès et puis un beau soir tout s’est calmé autour de nous. Je n’avais plus de délire. Nous mijotions autour de l’ancre. Le lendemain au réveil, nous comprîmes en ouvrant les hublots que

nous venions d’arriver à destination. C’était un sacré spectacle !

– 207 –

Pour une surprise, c’en fut une. À travers la brume, c’était tellement étonnant ce qu’on découvrait soudain que nous nous

refusâmes d’abord à y croire et puis tout de même quand nous

fûmes en plein devant les choses, tout galérien qu’on était on

s’est mis à bien rigoler, en voyant ça, droit devant nous…

Figurez-vous qu’elle était debout leur ville, absolument

droite. New York c’est une ville debout. On en avait déjà vu nous

des villes bien sûr, et des belles encore, et des ports et des fa-

meux même. Mais chez nous, n’est-ce pas, elles sont couchées

les villes, au bord de la mer ou sur les fleuves, elles s’allongent

sur le paysage, elles attendent le voyageur, tandis que celle-là

l’Américaine, elle ne se pâmait pas, non, elle se tenait bien

raide, là, pas baisante du tout, raide à faire peur.

On en a donc rigolé comme des cornichons. Ça fait drôle

forcément, une ville bâtie en raideur. Mais on n’en pouvait rigo-

ler nous, du spectacle qu’à partir du cou, à cause du froid qui

venait du large pendant ce temps-là à travers une grosse brume

grise et rose, et rapide et piquante à l’assaut de nos pantalons et

des crevasses de cette muraille, les rues de la ville, où les nuages

s’engouffraient aussi à la charge du vent. Notre galère tenait son

mince sillon juste au ras des jetées, là où venait finir une eau ca-

ca, toute barbotante d’une kyrielle de petits bachots et remor-

queurs avides et cornards.

Pour un miteux, il n’est jamais bien commode de débar-

quer nulle part mais pour un galérien c’est encore bien pire, sur-

tout que les gens d’Amérique n’aiment pas du tout les galériens

qui viennent d’Europe. « C’est tous des anarchistes » qu’ils di-

sent. Ils ne veulent recevoir chez eux en somme que les curieux

– 208 –

qui leur apportent du pognon, parce que tous les argents

d’Europe, c’est des fils à Dollar.

J’aurais peut-être pu essayer comme d’autres l’avaient déjà

réussi, de traverser le port à la nage et puis une fois au quai de

me mettre à crier : « Vive Dollar ! Vive Dollar ! » C’est un truc. Y

a bien des gens qui sont débarqués de cette façon-là et qui après

ça ont fait des fortunes. C’est pas sûr, ça se raconte seulement. Il

en arrive dans les rêves des bien pires encore. Moi, j’avais une

autre combinaison en tête en même temps que la fièvre.

À bord de la galère ayant appris à bien compter les puces

(pas seulement à les attraper, mais à en faire des additions, et

des soustractions, en somme des statistiques), métier délicat qui

n’a l’air de rien, mais qui constitue bel et bien une technique, je

voulais m’en servir. Les Américains on peut en dire ce qu’on

voudra, mais en fait de technique, c’est des connaisseurs. Ils

aimeraient ma manière de compter les puces jusqu’à la folie,

j’en étais certain d’avance. Ça ne devait pas rater selon moi.

J’allais leur offrir mes services quand tout d’un coup on

donna l’ordre à notre galère d’aller passer une quarantaine dans

une anse d’à côté, à l’abri, à portée de voix d’un petit village ré-

servé, au fond d’une baie tranquille, à deux milles à l’est de New

York.

Et nous demeurâmes tous là en observation pendant des

semaines et des semaines, si bien que nous y prîmes des habi-

tudes. Ainsi chaque soir après la soupe se détachait de notre

bord pour aller au village l’équipe de la provision d’eau. Il fallait

que j’en fasse partie pour arriver à mes fins.

Les copains savaient bien où je cherchais à en venir mais

eux ça les tentait pas l’aventure. « Il est fou, qu’ils disaient, mais

il est pas dangereux. » Sur l’ Infanta Combitta on bouffait pas

mal, on les triquait un peu les copains, mais pas trop, et en

somme ça pouvait aller. C’était du boulot moyen. Et puis su-

blime avantage, on les renvoyait jamais de la galère et même

– 209 –

que le Roi leur avait promis pour quand ils auraient soixante et deux ans d’âge une espèce de petite retraite. Cette perspective

les rendait heureux, ça leur donnait de quoi rêver et le di-

manche pour se sentir libres, au surplus, ils jouaient à voter.

Pendant les semaines qu’on nous imposa la quarantaine, ils

rugissaient tous ensemble dans l’entrepont, ils s’y battaient et

s’y pénétraient aussi tour à tour. Et puis enfin ce qui les empê-

chait de s’échapper avec moi, c’est surtout qu’ils ne voulaient

rien entendre ni savoir de cette Amérique dont j’étais moi féru.

Chacun ses monstres, eux c’était l’Amérique leur bête noire. Ils

cherchèrent même à m’en dégoûter tout à fait. J’avais beau leur

dire que je connaissais des gens dans ce pays-là, ma petite Lola

entre autres, qui devait être bien riche à présent, et puis sans

doute le Robinson qui devait s’y être fait une situation dans les

affaires, ils ne voulaient pas en démordre de leur aversion pour

les États-Unis, de leur dégoût, de leur haine : « Tu cesseras ja-

mais d’être tapé » qu’ils me disaient. Un jour j’ai fait comme si

j’allais avec eux au robinet du village et puis je leur ai dit que je

ne rentrerais pas à la galère. Salut !

C’était des bons gars au fond, bien travailleurs et ils m’ont

bien répété encore qu’ils ne m’approuvaient pas du tout, mais

ils me souhaitèrent quand même du bon courage et de la bonne

chance et bien du plaisir avec mais à leur façon. « Va ! qu’ils

m’ont dit. Va ! Mais on te prévient encore : T’as pas des bons

goûts pour un pouilleux ! C’est ta fièvre qui te rend dingo ! T’en

reviendras de ton Amérique et dans un état pire que nous ! C’est

tes goûts qui te perdront ! Tu veux apprendre ? T’en sais déjà

bien trop pour ta condition ! »

J’avais beau leur répondre que j’avais des amis dans

l’endroit et qui m’attendaient. Je bafouillais.

« Des amis ? qu’ils faisaient comme ça eux, des amis ? mais

ils se foutent bien de ta gueule tes amis ! Il y a longtemps qu’ils

t’ont oublié tes amis !…

– 210 –

– Mais, je veux voir des Américains moi ! que j’avais beau insister. Et même qu’ils ont des femmes comme il y en a pas ailleurs !…

– Mais rentre donc avec nous eh bille ! qu’ils me répon-

daient. C’est pas la peine d’y aller qu’on te dit ! Tu vas te rendre

malade pire que t’es ! On va te renseigner tout de suite nous

autres sur ce que c’est que les Américains ! C’est tout million-

naire ou tout charogne ! Y a pas de milieu ! Toi tu les verras sû-

rement pas les millionnaires dans l’état que t’arrives ! Mais pour

la charogne, tu peux compter qu’ils vont t’en faire bouffer ! Là tu

peux être tranquille ! Et pas plus tard que tout de suite !… »

Voilà comment qu’ils m’ont traité les copains. Ils

m’horripilaient tous à la fin ces ratés, ces enculés, ces sous-

hommes. « Foutez-moi le camp tous ! que je leur ai répondu ;

c’est la jalousie qui vous fait baver et voilà tout ! S’ils me font

crever les Américains, on le verra bien ! Mais ce qu’il y a de cer-

tain, c’est que tous autant que vous êtes, c’est rien qu’un petit

four que vous avez entre les jambes et encore un bien mou ! »

C’était envoyé ça ! J’étais content !

Comme la nuit arrivait on les siffla de la galère. Ils se sont

remis à ramer tous en cadence, moins un, moi. J’ai attendu de

ne plus les entendre, plus du tout, et puis j’ai compté jusqu’à

cent et alors j’ai couru aussi fort que je pouvais jusqu’au village.

Un petit endroit coquet que c’était le village, bien éclairé, des

maisons en bois, qui attendaient qu’on s’en serve, disposées à

droite, à gauche d’une chapelle, toute silencieuse elle aussi, seu-

lement j’avais des frissons, le paludisme et puis la peur. Par-ci,

par-là, on rencontrait un marin de cette garnison qui n’avait pas

l’air de s’en faire et même des enfants et puis une fillette joli-

ment bien musclée : l’Amérique ! J’étais arrivé. C’est ça qui fait

plaisir à voir après tant de sèches aventures. Ça remet comme

un fruit dans la vie. J’étais tombé dans le seul village qui ne ser-

vait à rien. Une petite garnison de familles de marins le tenait

en bon état avec toutes ses installations pour le jour éventuel où

– 211 –

une peste rageuse arriverait par un bateau comme le nôtre et menacerait le grand port.

C’était alors dans ces installations, qu’on en ferait crever le

plus possible des étrangers pour que les autres de la ville

n’attrapent rien. Ils avaient même un cimetière fin prêt à

proximité et planté de fleurs partout. On attendait. Depuis

soixante ans on attendait, on ne faisait rien qu’attendre.

Ayant trouvé une petite cabane vide je me suis faufilé et j’ai

dormi tout de suite et dès le matin ce ne furent que marins dans

les ruelles, court vêtus, cadrés et balancés, faut voir comme, à

jouer du balai et gicler le seau d’eau autour de mon refuge et par

tous les carrefours de ce village théorique. J’avais beau garder

un petit air détaché, j’avais tellement faim que je m’approchai

malgré tout d’un endroit où ça sentait la cuisine.

C’est là que je fus repéré et puis coincé entre deux es-

couades bien résolues à m’identifier. Il fut tout aussitôt question

de me foutre à l’eau. Mené par les voies rapides devant le Direc-

teur de la Quarantaine je n’en menais pas large et bien que

j’eusse pris quelque culot dans la constante adversité je me sen-

tais encore trop imbibé de fièvre pour me risquer à quelque im-

provisation brillante. Je battais plutôt la campagne et le cœur

n’y était pas.

Mieux valait perdre connaissance. Ce qui m’arriva. Dans

son bureau où je retrouvai mes esprits plus tard quelques dames

vêtues de clair avaient remplacé les hommes autour de moi, je

subis de leur part un questionnaire vague et bienveillant dont je

me serais tout à fait contenté. Mais aucune indulgence ne dure

en ce monde et dès le lendemain les hommes se remirent à me

reparler de la prison. J’en profitai pour leur parler moi de puces,

comme ça sans en avoir l’air… Que je savais les attraper… Les

compter… Que c’était mon affaire et aussi de grouper ces para-

sites en véritables statistiques. Je voyais bien que mes allures

les intéressaient, les faisaient tiquer mes gardes. On m’écoutait.

Mais quant à me croire c’était une autre paire de manches.

– 212 –

Enfin survint le commandant de la station lui-même. Il

s’appelait le « Surgeon général » ce qui serait un beau nom pour

un poisson. Lui se montra grossier, mais plus décidé que les

autres. « Que nous racontez-vous mon garçon ? me dit-il, que

vous savez compter les puces ? ah !… » Il escomptait un boni-

ment comme celui-là pour me confondre. Mais moi du tac au

tac je lui récitai le petit plaidoyer que j’avais préparé. « J’y crois

au dénombrement des puces ! C’est un facteur de civilisation

parce que le dénombrement est à la base d’un matériel de statis-

tique des plus précieux !… Un pays progressiste doit connaître

le nombre de ses puces, divisées par sexe, groupe d’âges, années

et saisons…

– Allons, allons ! Assez palabré jeune homme ! me coupa-t-

il le Surgeon général. Il en est venu avant vous ici bien d’autres

de ces gaillards d’Europe qui nous ont raconté des bobards de ce

genre, mais c’étaient en définitive des anarchistes comme les

autres, pires que les autres… Ils ne croyaient même plus à

l’Anarchie ! Trêve de vantardises !… Demain on vous essayera

sur les émigrants d’en face à Ellis Island au service des

douches ! Mon aide-major Mr. Mischief, mon assistant me dira

si vous avez menti. Depuis deux mois, Mr. Mischief me réclame

un agent “compte-puces”. Vous irez chez lui à l’essai ! Rompez !

Et si vous nous avez trompés on vous foutra à l’eau ! Rompez !

Et gare à vous ! »

Je sus rompre devant cette autorité américaine comme

j’avais rompu devant tant d’autres autorités, en lui présentant

donc ma verge d’abord, et puis mon derrière, par suite d’un de-

mi-tour preste, le tout accompagné du salut militaire.

Je réfléchis que ce moyen des statistiques devait être aussi

bon qu’un autre pour me rapprocher de New York. Dès le len-

demain, Mischief, le major en question, me mit brièvement au

courant de mon service, gras et jaune il était cet homme et

myope tant qu’il pouvait, avec ça porteur d’énormes lunettes

fumées. Il devait me reconnaître à la façon qu’ont les bêtes sau-

– 213 –

vages de reconnaître leur gibier, à l’allure générale, parce que pour les détails, c’était impossible avec des lunettes comme il en

portait.

Nous nous entendîmes sans mal pour le boulot et je crois

même que vers la fin de mon stage, il avait beaucoup de sympa-

thie pour moi Mischief. Ne pas se voir c’est d’abord déjà une

bonne raison pour sympathiser et puis surtout ma remarquable

façon d’attraper les puces le séduisait. Pas deux comme moi

dans toute la station, pour les mettre en boîte, les plus rétives,

les plus kératinisées, les plus impatientes, j’étais en mesure de

les sélectionner par sexe à même l’émigrant. C’était du travail

formidable, je peux bien le dire… Mischief avait fini par se fier

entièrement à ma dextérité.

Vers le soir, j’avais à force d’en écraser des puces les ongles

du pouce et de l’index meurtris et je n’avais cependant pas ter-

miné ma tâche puisqu’il me restait encore le plus important, à

dresser les colonnes de l’état signalétique quotidien : Puces de

Pologne d’une part, de Yougoslavie… d’Espagne… Morpions de

Crimée… Gales du Pérou… Tout ce qui voyage de furtif et de pi-

queur sur l’humanité en déroute me passait par les ongles.

C’était une œuvre, on le voit, à la fois monumentale et méticu-

leuse. Nos additions s’effectuaient à New York, dans un service

spécial doté de machines électriques compte-puces. Chaque

jour, le petit remorqueur de la « Quarantaine » traversait la

rade dans toute sa largeur pour porter là-bas nos additions à ef-

fectuer ou à vérifier.

Ainsi passèrent des jours et des jours, je reprenais un peu

de santé, mais au fur et à mesure que je perdais mon délire et

ma fièvre dans ce confort, le goût de l’aventure et des nouvelles

imprudences me revint impérieux. À 37° tout devient banal.

J’aurais cependant pu en rester là, indéfiniment tranquille,

bien nourri à la popote de la station, et d’autant mieux que la

fille du major Mischief, je le note encore, glorieuse dans sa

quinzième année, venait après cinq heures jouer du tennis, vê-

– 214 –

tue de jupes extrêmement courtes devant la fenêtre de notre bureau. En fait de jambes j’ai rarement vu mieux, encore un peu

masculines et cependant déjà plus délicates, une beauté de chair

en éclosion. Une véritable provocation au bonheur, à crier de

joie en promesses. De jeunes enseignes du Détachement ne la

quittaient guère.

Ils n’avaient point à se justifier comme moi par des travaux

du genre utile les coquins ! Je ne perdais pas un détail de leur

manège autour de ma petite idole. J’en blêmissais plusieurs fois

par jour. Je finis par me dire que la nuit moi aussi je pourrais

peut-être passer pour un marin. Je caressais ces espérances

quand un samedi de la vingt-troisième semaine les événements

se précipitèrent. Le camarade chargé de la navette des statis-

tiques, un Arménien, fut promu de façon soudaine agent

compte-puces en Alaska pour les chiens des prospecteurs.

Pour un bel avancement, c’était un bel avancement et il

s’en montrait d’ailleurs ravi. Les chiens d’Alaska, en effet, sont

précieux. On en a toujours besoin. On les soigne bien. Tandis

que des émigrants on s’en fout. Il y en a toujours de trop.

Comme désormais nous n’avions plus personne sous la

main pour porter les additions à New York, ils ne firent pas trop

de manières au bureau pour me désigner. Mischief, mon patron,

me serra la main au départ en me recommandant d’être tout à

fait sage et convenable en ville. Ce fut le dernier conseil qu’il me

donna cet honnête homme et pour autant qu’il m’ait jamais vu il

ne me revit jamais. Dès que nous touchâmes au quai, la pluie en

trombe se mit à nous gicler dessus et puis à travers mon mince

veston et sur mes statistiques aussi qui me fondirent progressi-

vement dans la main. J’en gardai cependant quelques-unes en

tampon bien épais dépassant de ma poche, pour avoir tant bien

que mal l’air d’un homme d’affaires dans la Cité et je me préci-

pitai rempli de crainte et d’émotion vers d’autres aventures.

– 215 –

En levant le nez vers toute cette muraille, j’éprouvai une espèce de vertige à l’envers, à cause des fenêtres trop nombreuses vraiment et si pareilles partout que c’en était écœurant.

Précairement vêtu je me hâtai, transi, vers la fente la plus

sombre qu’on puisse repérer dans cette façade géante, espérant

que les passants ne me verraient qu’à peine au milieu d’eux.

Honte superflue. Je n’avais rien à craindre. Dans la rue que

j’avais choisie, vraiment la plus mince de toutes, pas plus

épaisse qu’un gros ruisseau de chez nous, et bien crasseuse au

fond, bien humide, remplie de ténèbres, il en cheminait déjà tel-

lement d’autres de gens, des petits et des gros, qu’ils

m’emmenèrent avec eux comme une ombre. Ils remontaient

comme moi dans la ville, au boulot sans doute, le nez en bas.

C’était les pauvres de partout.

– 216 –

Comme si j’avais su où j’allais, j’ai eu l’air de choisir encore et j’ai changé de route, j’ai pris sur ma droite une autre rue,

mieux éclairée, « Broadway » qu’elle s’appelait. Le nom je l’ai lu

sur une plaque. Bien au dessus des derniers étages, en haut, res-

tait du jour avec des mouettes et des morceaux du ciel. Nous on

avançait dans la lueur d’en bas, malade comme celle de la forêt

et si grise que la rue en était pleine comme un gros mélange de

coton sale.

C’était comme une plaie triste la rue qui n’en finissait plus,

avec nous au fond, nous autres, d’un bord à l’autre, d’une peine

à l’autre, vers le bout qu’on ne voit jamais, le bout de toutes les

rues du monde.

Les voitures ne passaient pas, rien que des gens et des gens

encore.

C’était le quartier précieux, qu’on m’a expliqué plus tard, le

quartier pour l’or : Manhattan. On n’y entre qu’à pied, comme à

l’église. C’est le beau cœur en Banque du monde d’aujourd’hui.

Il y en a pourtant qui crachent par terre en passant. Faut être

osé.

C’est un quartier qu’en est rempli d’or, un vrai miracle, et

même qu’on peut l’entendre le miracle à travers les portes avec

son bruit de dollars qu’on froisse, lui toujours trop léger le Dol-

lar, un vrai Saint-Esprit, plus précieux que du sang.

J’ai eu tout de même le temps d’aller les voir et même je

suis entré pour leur parler à ces employés qui gardaient les es-

pèces. Ils sont tristes et mal payés.

– 217 –

Quand les fidèles entrent dans leur Banque, faut pas croire qu’ils peuvent se servir comme ça selon leur caprice. Pas du

tout. Ils parlent à Dollar en lui murmurant des choses à travers

un petit grillage, ils se confessent quoi. Pas beaucoup de bruit,

des lampes bien douces, un tout minuscule guichet entre de

hautes arches, c’est tout. Ils ne l’avalent pas l’Hostie. Ils se la

mettent sur le cœur. Je ne pouvais pas rester longtemps à les

admirer. Il fallait bien suivre les gens de la rue entre les parois

d’ombre lisse.

Tout d’un coup, ça s’est élargi notre rue comme une cre-

vasse qui finirait dans un étang de lumière. On s’est trouvés là

devant une grande flaque de jour glauque coincée entre des

monstres et des monstres de maisons. Au beau milieu de cette

clairière, un pavillon avec un petit air champêtre, et bordé de

pelouses malheureuses.

Je demandai à plusieurs voisins de la foule ce que c’était

que ce bâtiment-là, qu’on voyait mais la plupart feignirent de ne

pas m’entendre. Ils n’avaient pas de temps à perdre. Un petit

jeune, passant tout près, voulut bien tout de même m’avertir

que c’était la Mairie, vieux monument de l’époque coloniale

ajouta-t-il, tout ce qu’il y avait d’historique… qu’on avait laissé

là… Le pourtour de cette oasis tournait au square, avec des

bancs, et même on y était assez bien pour la regarder la Mairie,

assis. Il n’y avait presque rien à voir d’autre dans le moment où

j’arrivais.

J’attendis une bonne heure à la même place et puis de cette

pénombre, de cette foule en route, discontinue, morne, surgit

sur les midi, indéniable, une brusque avalanche de femmes ab-

solument belles.

Quelle découverte ! Quelle Amérique ! Quel ravissement !

Souvenir de Lola ! Son exemple ne m’avait pas trompé ! C’était

vrai !

– 218 –

Je touchais au vif de mon pèlerinage. Et si je n’avais point souffert en même temps des continuels rappels de mon appétit,

je me serais cru parvenu à l’un de ces moments de surnaturelle

révélation esthétique. Les beautés que je découvrais, inces-

santes, m’eussent avec un peu de confiance et de confort ravi à

ma condition trivialement humaine. Il ne me manquait qu’un

sandwich en somme pour me croire en plein miracle. Mais

comme il me manquait le sandwich !

Quelles gracieuses souplesses cependant ! Quelles délica-

tesses incroyables ! Quelles trouvailles d’harmonie ! Périlleuses

nuances ! Réussites de tous les dangers ! De toutes les pro-

messes possibles de la figure et du corps parmi tant de blondes !

Ces brunes ! Et ces Titiennes ! Et qu’il y en avait plus qu’il en

venait encore ! C’est peut-être, pensais-je, la Grèce qui recom-

mence ? J’arrive au bon moment !

Elles me parurent d’autant mieux divines ces apparitions,

qu’elles ne semblaient point du tout s’apercevoir que j’existais,

moi, là, à côté sur ce banc, tout gâteux, baveux d’admiration

érotico-mystique de quinine et aussi de faim, faut l’avouer. S’il

était possible de sortir de sa peau j’en serais sorti juste à ce

moment-là, une fois pour toutes. Rien ne m’y retenait plus.

Elles pouvaient m’emmener, me sublimer, ces invraisem-

blables midinettes, elles n’avaient qu’un geste à faire, un mot à

dire, et je passais à l’instant même et tout entier dans le monde

du Rêve, mais sans doute avaient-elles d’autres missions.

Une heure, deux heures passèrent ainsi dans la stupéfac-

tion. Je n’espérais plus rien.

Il y a les boyaux. Vous avez vu à la campagne chez nous

jouer le tour au chemineau ? On bourre un vieux porte-monnaie

avec les boyaux pourris d’un poulet. Eh bien, un homme, moi je

vous le dis, c’est tout comme, en plus gros et mobile, et vorace,

et puis dedans, un rêve.

– 219 –

Fallait songer au sérieux, ne pas entamer tout de suite ma petite réserve de monnaie. J’en avais pas beaucoup de la monnaie. Je n’osais même pas la compter. J’aurais pas pu d’ailleurs,

je voyais double. Je les sentais seulement minces, les billets

craintifs à travers l’étoffe, tout près dans ma poche avec mes

statistiques à la manque.

Des hommes aussi passaient par là, des jeunes surtout avec

des têtes comme en bois rose, des regards secs et monotones,

des mâchoires qu’on n’arrivait pas à trouver ordinaires, si

larges, si grossières… Enfin, c’est ainsi sans doute que leurs

femmes les préfèrent les mâchoires. Les sexes semblaient aller

chacun de leur côté dans la rue. Elles les femmes ne regardaient

guère que les devantures des magasins, tout accaparées par

l’attrait des sacs, des écharpes, des petites choses de soie, expo-

sées, très peu à la fois dans chaque vitrine, mais de façon pré-

cise, catégorique. On ne trouvait pas beaucoup de vieux dans

cette foule. Peu de couples non plus. Personne n’avait l’air de

trouver bizarre que je reste là moi, seul, pendant des heures en

station sur ce banc à regarder tout le monde passer. Toutefois, à

un moment donné, le policeman du milieu de la chaussée posé

comme un encrier se mit à me suspecter d’avoir des drôles de

projets. C’était visible.

Où qu’on se trouve, dès qu’on attire sur soi l’attention des

autorités, le mieux est de disparaître et en vitesse. Pas

d’explications. Au gouffre ! que je me dis.

À droite de mon banc s’ouvrait précisément un trou, large,

à même le trottoir dans le genre du métro de chez nous. Ce trou

me parut propice, vaste qu’il était, avec un escalier dedans tout

en marbre rose. J’avais déjà vu bien des gens de la rue y dispa-

raître et puis en ressortir. C’était dans ce souterrain qu’ils al-

laient faire leurs besoins. Je fus immédiatement fixé. En marbre

aussi la salle où se passait la chose. Une espèce de piscine, mais

alors vidée de toute son eau, une piscine infecte, remplie seule-

ment d’un jour filtré, mourant, qui venait finir là sur les

– 220 –

hommes déboutonnés au milieu de leurs odeurs et bien cramoisis à pousser leurs sales affaires devant tout le monde, avec des

bruits barbares.

Entre hommes, comme ça, sans façons, aux rires de tous

ceux qui étaient autour, accompagnés des encouragements

qu’ils se donnaient comme au football. On enlevait son veston

d’abord, en arrivant, comme pour effectuer un exercice de force.

On se mettait en tenue en somme, c’était le rite.

Et puis bien débraillés, rotant et pire, gesticulant comme

au préau des fous, ils s’installaient dans la caverne fécale. Les

nouveaux arrivants devaient répondre à mille plaisanteries dé-

gueulasses pendant qu’ils descendaient les gradins de la rue ;

mais ils paraissaient tous enchantés quand même.

Autant là-haut sur le trottoir ils se tenaient bien les

hommes et strictement, tristement même, autant la perspective

d’avoir à se vider les tripes en compagnie tumultueuse parais-

sait les libérer et les réjouir intimement.

Les portes des cabinets largement maculées pendaient, ar-

rachées à leurs gonds. On passait de l’une à l’autre cellule pour

bavarder un brin, ceux qui attendaient un siège vide fumaient

des cigares lourds en tapant sur l’épaule de l’occupant en tra-

vail, lui, obstiné, la tête crispée, enfermée dans ses mains. Beau-

coup en geignaient fort comme les blessés et les parturientes.

On menaçait les constipés de tortures ingénieuses.

Quand un giclement d’eau annonçait une vacance, des cla-

meurs redoublaient autour de l’alvéole libre, dont on jouait

alors souvent la possession à pile ou face. Les journaux sitôt lus,

bien qu’épais comme de petits coussins, se trouvaient dissous

instantanément par la meute de ces travailleurs rectaux. On dis-

cernait mal les figures à cause de la fumée. Je n’osais pas trop

avancer vers eux à cause de leurs odeurs.

– 221 –

Ce contraste était bien fait pour déconcerter un étranger.

Tout ce débraillage intime, cette formidable familiarité intesti-

nale et dans la rue cette parfaite contrainte ! J’en demeurais

étourdi.

Je remontai au jour par les mêmes marches pour me repo-

ser sur le même banc. Débauche soudaine de digestions et de

vulgarité. Découverte du communisme joyeux du caca. Je lais-

sais chacun de leur côté les aspects si déconcertants de la même

aventure. Je n’avais pas la force de les analyser ni d’en effectuer

la synthèse. C’est dormir que je désirais impérieusement. Déli-

cieuse et rare frénésie !

J’ai donc repris la file des passants qui s’engageaient dans

une des rues aboutissantes et nous avançâmes par saccades à

cause des boutiques dont chaque étalage fragmentait la foule.

La porte d’un hôtel s’ouvrait là, créant un grand remous. Des

gens giclaient sur le trottoir par la vaste porte à tambour, je fus

happé dans le sens inverse en plein grand vestibule à l’intérieur.

Étonnant tout d’abord… Il fallait tout deviner, imaginer de

la majesté de l’édifice, de l’ampleur de ses proportions parce que

tout se passait autour d’ampoules si voilées qu’on ne s’y habi-

tuait qu’après un certain temps.

Beaucoup de jeunes femmes dans cette pénombre, plon-

gées en de profonds fauteuils, comme dans autant d’écrins. Des

hommes attentifs alentour, silencieux à passer et repasser à cer-

taine distance d’elles, curieux et craintifs, au large de la rangée

des jambes croisées à de magnifiques hauteurs de soie. Elles me

semblaient ces merveilleuses attendre là des événements très

graves et très coûteux. Évidemment, ce n’était pas à moi qu’elles

songeaient. Aussi passai-je à mon tour devant cette longue ten-

tation palpable, tout à fait furtivement.

Comme elles étaient au moins une centaine ces presti-

gieuses retroussées, disposées sur une seule ligne de fauteuils,

j’arrivai au Bureau des entrées si rêveur ayant absorbé une ra-

– 222 –

tion de beauté tellement trop forte pour mon tempérament que j’en chancelais.

Au pupitre, un commis gommé m’offrit violemment une

chambre. Je me décidai pour la plus petite de l’hôtel. Je ne de-

vais guère posséder à ce moment-là qu’une cinquantaine de dol-

lars, presque plus d’idées et pas de confiance du tout.

J’espérais que ce serait réellement la plus petite chambre

d’Amérique qu’il m’offrirait le commis car son hôtel, le Laugh

Calvin, était annoncé sur les affiches, comme le mieux achalan-

dé parmi les plus somptueux garnis du continent.

Au-dessus de moi quel infini de locaux meublés ! Et tout

près de moi, dans ces fauteuils, quelles tentations de viols en sé-

rie ! Quels abîmes ! Quels périls ! Le supplice esthétique du

pauvre est donc interminable ? Encore plus tenace que sa faim ?

Mais point le temps d’y succomber, prestes les gens au bureau

m’avaient déjà remis une clef, pesante à pleine main. Je n’osais

plus bouger.

Un garçonnet déluré, vêtu en sorte de très jeune général de

brigade, surgit de l’ombre devant mes yeux ; impératif com-

mandant. L’employé lisse du bureau frappa trois coups sur son

timbre métallique et mon garçonnet se mit à siffler. On

m’expédiait. C’était le départ. Nous filâmes.

D’abord par un couloir, à belle allure, nous allions noirs et

décisifs comme un métro. Lui conduisait, l’enfant. Encore un

coin, un détour et puis un autre. Ça ne traînait pas. Nous incur-

vâmes un peu notre sillage. Ça passe. C’est l’ascenseur. Coup de

pompe. Nous y voilà ? Non. Un couloir encore. Plus sombre en-

core, de l’ébène mural il me semble partout sur les parois. Je

n’ai pas le temps d’examiner. Le petit siffle, il emporte ma frêle

valise. Je n’ose rien lui mander. C’est aller qu’il faut, je m’en

rends bien compte. Dans les ténèbres çà et là, sur notre passage,

une ampoule rouge ou verte sème un commandement. De longs

traits d’or marquent les portes. Nous avions franchi depuis

– 223 –

longtemps les numéros 1800 et puis les 3000, et nous allions cependant toujours emportés par notre même invincible destin.

Il suivait l’innominé dans l’ombre, le petit chasseur galonné,

comme son propre instinct. Rien ne semblait dans cet antre le

trouver au dépourvu. Son sifflet modulait un ton plaintif quand

nous dépassions un nègre, une femme de chambre, noire elle

aussi. C’était tout.

Dans l’effort de m’accélérer, j’avais perdu au long de ces

couloirs uniformes le peu d’aplomb qui me restait en

m’échappant de la Quarantaine. Je m’effilochais comme j’avais

vu déjà s’effilocher ma case au vent d’Afrique parmi les déluges

d’eau tiède. J’étais aux prises ici pour ma part avec un torrent de

sensations inconnues. Il y a un moment entre deux genres

d’humanités où l’on en arrive à se débattre dans le vide.

Tout à coup le garçonnet, sans prévenir, pivota. Nous ve-

nions d’arriver. Je me cognai contre une porte, c’était ma

chambre, une grande boîte aux parois d’ébène. Rien que sur la

table, un peu de lumière ceignait une lampe craintive et ver-

dâtre. « Le Directeur de l’hôtel Laugh Calvin avisait le voyageur

que son amitié lui était acquise et qu’il prendrait, lui Directeur,

le souci personnel de maintenir en gaieté le voyageur pendant

toute la durée de son séjour à New York. » La lecture de cette

annonce posée bien en évidence dut s’ajouter encore si possible

à mon marasme.

Une fois seul, ce fut bien pire. Toute cette Amérique venait

me tracasser, me poser d’énormes questions, et me relancer de

sales pressentiments, là même dans cette chambre.

Sur le lit, anxieux, je tentais de me familiariser avec la pé-

nombre de cet enclos pour commencer. D’un grondement pé-

riodique les murailles tremblaient du côté de ma fenêtre. Pas-

sage du métro aérien. Il bondissait en face, entre deux rues,

comme un obus, rempli de viandes tremblotantes et hachées,

saccadait à travers la ville lunatique de quartier en quartier. On

le voyait là-bas aller se faire trembler la carcasse juste au-dessus

– 224 –

d’un torrent de membrures dont l’écho grondait encore bien loin derrière lui d’une muraille à l’autre, quand il l’avait délivré,

à cent à l’heure. L’heure du dîner survint pendant cette prostra-

tion, et puis celle du coucher aussi.

C’est surtout le métro furieux qui m’avait ahuri. De l’autre

côté de ce puits de courette, la paroi s’alluma par une, puis par

deux chambres, puis des dizaines. Dans certaines d’entre elles,

je pouvais apercevoir ce qui se passait. C’étaient des ménages

qui se couchaient. Ils semblaient aussi déchus que les gens de

chez nous les Américains, après les heures verticales. Les

femmes avaient les cuisses très pleines et très pâles, celles que

j’ai pu bien voir tout au moins. La plupart des hommes se ra-

saient tout en fumant un cigare avant de se coucher.

Au lit ils enlevaient leurs lunettes d’abord et leurs râteliers

ensuite dans un verre et plaçaient le tout en évidence. Ils

n’avaient pas l’air de se parler entre eux, entre sexes, tout à fait

comme dans la rue. On aurait dit des grosses bêtes bien dociles,

bien habituées à s’ennuyer. Je n’ai aperçu en tout que deux

couples à se faire à la lumière les choses que j’attendais et pas

violemment du tout. Les autres femmes, elles, mangeaient des

bonbons au lit en attendant que le mari ait achevé sa toilette. Et

puis, tout le monde a éteint.

C’est triste des gens qui se couchent, on voit bien qu’ils se

foutent que les choses aillent comme elles veulent, on voit bien

qu’ils ne cherchent pas à comprendre eux, le pourquoi qu’on est

là. Ça leur est bien égal. Ils dorment n’importe comment, c’est

des gonflés, des huîtres, des pas susceptibles, Américains ou

non. Ils ont toujours la conscience tranquille.

J’en avais trop vu moi des choses pas claires pour être con-

tent. J’en savais de trop et j’en savais pas assez. Faut sortir, que

je me dis, sortir encore. Peut-être que tu le rencontreras Robin-

son. C’était une idée idiote évidemment mais que je me donnais

pour avoir un prétexte à sortir à nouveau, d’autant plus que

j’avais beau me retourner et me retourner encore sur le petit

– 225 –

plumard je ne pouvais accrocher le plus petit bout de sommeil.

Même à se masturber dans ces cas-là on n’éprouve ni réconfort,

ni distraction. Alors c’est le vrai désespoir.

Ce qui est pire c’est qu’on se demande comment le lende-

main on trouvera assez de force pour continuer à faire ce qu’on

a fait la veille et depuis déjà tellement trop longtemps, où on

trouvera la force pour ces démarches imbéciles, ces mille projets

qui n’aboutissent à rien, ces tentatives pour sortir de

l’accablante nécessité, tentatives qui toujours avortent, et toutes

pour aller se convaincre une fois de plus que le destin est in-

surmontable, qu’il faut retomber au bas de la muraille, chaque

soir, sous l’angoisse de ce lendemain, toujours plus précaire,

plus sordide.

C’est l’âge aussi qui vient peut-être, le traître, et nous me-

nace du pire. On n’a plus beaucoup de musique en soi pour faire

danser la vie, voilà. Toute la jeunesse est allée mourir déjà au

bout du monde dans le silence de vérité. Et où aller dehors, je

vous le demande, dès qu’on a plus en soi la somme suffisante de

délire ? La vérité, c’est une agonie qui n’en finit pas. La vérité de

ce monde c’est la mort. Il faut choisir, mourir ou mentir. Je n’ai

jamais pu me tuer moi.

Le mieux était donc de sortir dans la rue, ce petit suicide.

Chacun possède ses petits dons, sa méthode pour conquérir le

sommeil et bouffer. Il fallait bien que j’arrive à dormir pour re-

trouver assez de forces pour gagner ma croûte le lendemain. Re-

trouver de l’entrain, juste ce qu’il fallait pour trouver un boulot

demain et franchir tout de suite, en attendant, l’inconnu du

sommeil. Faut pas croire que c’est facile de s’endormir une fois

qu’on s’est mis à douter de tout, à cause surtout de tant de peurs

qu’on vous a faites.

Je m’habillai et tant bien que mal, parvins à l’ascenseur,

mais un peu gaga. Encore me fallut-il passer dans le vestibule

devant d’autres rangs, d’autres ravissantes énigmes aux jambes

si tentantes, aux figures délicates et sévères. Des déesses en

– 226 –

somme, des déesses racoleuses. On aurait pu essayer de se comprendre. Mais j’avais peur de me faire arrêter. Complications.

Presque tous les désirs du pauvre sont punis de prison. Et la rue

me reprit. Ce n’était plus la même foule que tout à l’heure. Celle-

ci manifestait un peu plus d’audace tout en moutonnant au long

des trottoirs, comme si elle était parvenue cette foule dans un

pays moins aride, celui de la distraction, le pays du soir.

Ils avançaient les gens vers les lumières suspendues dans la

nuit au loin, serpents agités et multicolores. De toutes les rues

d’alentour ils affluaient. Ça faisait bien des dollars, pensais-je,

une foule comme ça, rien qu’en mouchoirs, par exemple, ou en

bas de soie ! Et même rien qu’en cigarettes ! Et dire que soi-

même, on peut se promener au milieu de tout cet argent, ça ne

vous en donne pas un seul sou en plus, même pour aller man-

ger ! C’est désespérant quand on y pense, combien c’est défendu

les hommes les uns contre les autres, comme autant de mai-

sons.

Moi aussi j’ai été me traîner vers les lumières, un cinéma,

et puis un autre à côté, et puis encore un autre et tout au long de

la rue comme ça. Nous perdions de gros morceaux de foule de-

vant chacun d’eux. J’en ai choisi un moi de cinéma où il y avait

des femmes sur les photos en combinaison et quelles cuisses !

Messieurs ! Lourdes ! Amples ! Précises ! Et puis des mignonnes

têtes par là-dessus, comme dessinées par contraste, délicates,

fragiles, au crayon, sans retouche à faire, parfaites, pas une né-

gligence, pas une bavure, parfaites je vous le dis, mignonnes

mais fermes et concises en même temps. Tout ce que la vie peut

épanouir de plus périlleux, de véritables imprudences de beau-

té, ces indiscrétions sur les divines et profondes harmonies pos-

sibles.

Il faisait dans ce cinéma, bon, doux et chaud. De volumi-

neuses orgues tout à fait tendres comme dans une basilique,

mais alors qui serait chauffée, des orgues comme des cuisses.

Pas un moment de perdu. On plonge en plein dans le pardon

– 227 –

tiède. On aurait eu qu’à se laisser aller pour penser que le monde peut-être, venait enfin de se convertir à indulgence. On y

était soi presque déjà.

Alors les rêves montent dans la nuit pour aller s’embraser

au mirage de la lumière qui bouge. Ce n’est pas tout à fait vivant

ce qui se passe sur les écrans, il reste dedans une grande place

trouble, pour les pauvres, pour les rêves et pour les morts. Il

faut se dépêcher de s’en gaver de rêves pour traverser la vie qui

vous attend dehors, sorti du cinéma, durer quelques jours de

plus à travers cette atrocité des choses et des hommes. On choi-

sit parmi les rêves ceux qui vous réchauffent le mieux l’âme.

Pour moi, c’était, je l’avoue, les cochons. Faut pas être fier, on

emporte d’un miracle ce qu’on peut en retenir. Une blonde qui

possédait des nichons et une nuque inoubliables a cru bon de

venir rompre le silence de l’écran par une chanson où il était

question de sa solitude. On en aurait pleuré avec elle.

C’est ça qui est bon ! Quel entrain ça vous donne ! J’en

avais ensuite, je le sentais déjà, pour au moins deux journées de

plein courage dans la viande. Je n’attendis même point qu’on ait

rallumé dans la salle. J’étais prêt à toutes les résolutions du

sommeil maintenant que j’avais absorbé un peu de cet admi-

rable délire d’âme. De retour au Laugh Calvin, malgré que je

l’eusse salué, le portier négligea de me souhaiter le bonsoir,

comme ceux de chez nous, mais je me foutais à présent de son

mépris au portier. Une forte vie intérieure se suffit à elle-même

et ferait fondre vingt années de banquise. C’est ainsi.

Dans ma chambre, à peine avais-je fermé les yeux que la

blonde du cinéma venait me rechanter encore et tout de suite

pour moi seul alors toute sa mélodie de sa détresse. Je l’aidais

pour ainsi dire à m’endormir et j’y parvins assez bien… Je

n’étais plus tout à fait seul… Il est impossible de dormir seul…

– 228 –

Pour se nourrir à l’économie en Amérique, on peut aller

s’acheter un petit pain chaud avec une saucisse dedans, c’est

commode, ça se vend au coin des petites rues, pas cher du tout.

Manger dans le quartier des pauvres ne me gênait point certes,

mais ne plus rencontrer jamais ces belles créatures pour les

riches, voilà qui devenait bien pénible. Ça ne vaut alors même

plus la peine de bouffer.

Au Laugh Calvin je pouvais encore sur ces épais tapis avoir

l’air de chercher quelqu’un parmi les trop jolies femmes de

l’entrée, m’enhardir peu à peu dans leur ambiance équivoque.

En y pensant je m’avouai qu’ils avaient eu raison les autres, de

l’ Infanta Combitta, je m’en rendais compte, avec l’expérience, je

n’avais pas des goûts sérieux pour un miteux. Ils avaient bien

fait les copains de la galère de m’engueuler. Cependant, le cou-

rage ne me revenait toujours pas. J’allais bien reprendre des

doses et des doses encore de cinéma, par-ci par-là, mais c’était

tout juste assez pour rattraper ce qu’il me fallait d’entrain pour

une promenade ou deux. Rien de plus. En Afrique, j’avais certes

connu un genre de solitude assez brutale, mais l’isolement dans

cette fourmilière américaine prenait une tournure plus acca-

blante encore.

Toujours j’avais redouté d’être à peu près vide, de n’avoir

en somme aucune sérieuse raison pour exister. À présent j’étais

devant les faits bien assuré de mon néant individuel. Dans ce

milieu trop différent de celui où j’avais de mesquines habitudes,

je m’étais à l’instant comme dissous. Je me sentais bien près de

ne plus exister, tout simplement. Ainsi, je le découvrais, dès

qu’on avait cessé de me parler des choses familières, plus rien

ne m’empêchait de sombrer dans une sorte d’irrésistible ennui,

– 229 –

dans une manière de doucereuse, d’effroyable catastrophe

d’âme. Une dégoûtation.

À la veille d’y laisser mon dernier dollar dans cette aven-

ture, je m’ennuyais encore. Et cela si profondément que je me

refusai même d’examiner les expédients les plus urgents. Nous

sommes, par nature, si futiles, que seules les distractions peu-

vent nous empêcher vraiment de mourir. Je m’accrochais pour

mon compte au cinéma avec une ferveur désespérée.

En sortant des ténèbres délirantes de mon hôtel je tentais

encore quelques excursions parmi les hautes rues d’alentour,

carnaval insipide de maisons en vertige. Ma lassitude

s’aggravait devant ces étendues de façades, cette monotonie

gonflée de pavés, de briques et de travées à l’infini et de com-

merce et de commerce encore, ce chancre du monde, éclatant en

réclames prometteuses et pustulentes. Cent mille mensonges

radoteux.

Du côté du fleuve, j’ai parcouru d’autres ruelles, et des

ruelles encore, dont les dimensions devenaient assez ordinaires,

c’est-à-dire qu’on aurait pu par exemple du trottoir où j’étais

casser tous les carreaux d’un même immeuble en face.

Les relents d’une continuelle friture possédaient ces quar-

tiers, les magasins ne faisaient plus d’étalages à cause des vols.

Tout me rappelait les environs de mon hôpital à Villejuif, même

les petits enfants à gros genoux cagneux tout le long des trot-

toirs et aussi les orgues foraines. Je serais bien resté là avec eux,

mais ils ne m’auraient pas nourri non plus les pauvres et je les

aurais tous vus, toujours et leur trop de misère me faisait peur.

Aussi finalement je retournai vers la haute cité. « Salaud ! que je

me disais alors. En vérité, tu n’as pas de vertu ! » Il faut se rési-

gner à se connaître chaque jour un peu mieux, du moment où le

courage vous manque d’en finir avec vos propres pleurnicheries

une fois pour toutes.

– 230 –

Un tramway longeait le bord de l’Hudson allant vers le

centre de la ville, un vieux véhicule qui tremblait de toutes ses

roues et de sa carcasse craintive. Il mettait une bonne heure

pour accomplir son trajet. Ses voyageurs se soumettaient sans

impatience à un rite compliqué de paiement par une sorte de

moulin à café à monnaie placé tout à l’entrée du wagon. Le con-

trôleur les regardait s’exécuter, vêtu comme l’un des nôtres, en

uniforme de « milicien balkanique prisonnier ».

Enfin, on arrivait, vanné, je repassais au retour de ces ex-

cursions populistes devant l’inépuisable et double rangée des

beautés de mon vestibule tantalien et je repassais encore et tou-

jours songeur et désireux.

Ma disette était telle que je n’osais plus fouiller dans mes

poches pour me rendre compte. Pourvu que Lola n’ait point

choisi de s’absenter en ce moment ! pensais-je… Et puis

d’abord, voudrait-elle me recevoir ? Irais-je la taper de cin-

quante ou bien de cent dollars pour commencer ?… J’hésitais, je

sentais que je n’aurais tous les courages qu’ayant mangé et bien

dormi, une bonne fois. Et puis, si je réussissais dans cette pre-

mière entreprise de tapage, je me mettrais d’emblée à la re-

cherche de Robinson, c’est-à-dire, dès le moment où j’aurais re-

pris assez de force. Il n’était pas un type dans mon genre lui Ro-

binson ! C’était un résolu lui, au moins ! Un brave ! Ah ! Il devait

en connaître déjà des trucs et des machins sur l’Amérique ! Il

possédait peut-être un moyen pour acquérir cette certitude,

cette tranquillité qui me faisait à moi tellement défaut…

Si c’est avec une galère aussi lui qu’il avait débarqué,

comme je l’imaginais, et piétiné ce rivage bien avant moi, sûre-

ment qu’à l’heure qu’il était, il l’avait faite lui sa situation améri-

caine ! L’impassible agitation de ces hurluberlus ne devait pas le

gêner lui ! Moi aussi peut-être, en réfléchissant bien, j’aurais pu

rechercher un emploi dans un de ces bureaux dont je lisais les

pancartes éclatantes du dehors… Mais à la pensée d’avoir à pé-

nétrer dans une de ces maisons je m’effarais et m’effondrais de

– 231 –

timidité. Mon hôtel me suffisait. Tombe gigantesque et odieusement animée.

Peut-être qu’aux habitués ça ne leur faisait pas du tout le

même effet qu’à moi ces entassements de matière et d’alvéoles

commerciales ? ces organisations de membrures à l’infini ? Pour

eux c’était la sécurité peut-être tout ce déluge en suspens tandis

que pour moi ce n’était rien qu’un abominable système de con-

traintes, en briques, en couloirs, en verrous, en guichets, une

torture architecturale gigantesque, inexpiable.

Philosopher n’est qu’une autre façon d’avoir peur et ne

porte guère qu’aux lâches simulacres.

N’ayant plus que trois dollars en poche, j’allai les regarder

frétiller au creux de ma main mes dollars à la lueur des an-

nonces de Times Square, cette petite place étonnante où la pu-

blicité gicle par-dessus la foule occupée à se choisir un cinéma.

Je me cherchai un restaurant bien économique et j’abordai à

l’un de ces réfectoires publics rationalisés où le service est réduit

au minimum et le rite alimentaire simplifié à l’exacte mesure du

besoin naturel.

Dès l’entrée, un plateau vous est remis entre les mains et

vous allez prendre votre tour à la file. Attente. Voisines, de fort

agréables candidates au dîner comme moi ne me disaient mie…

Ça doit faire un drôle d’effet, pensais-je, quand on peut se per-

mettre d’aborder ainsi une de ces demoiselles au nez précis et

coquet : « Mademoiselle, lui dirait-on, je suis riche, bien riche…

dites-moi ce qui vous ferait plaisir d’accepter… »

Alors tout devient simple à l’instant, divinement, sans

doute, tout ce qui était si compliqué un moment auparavant…

Tout se transforme et le monde formidablement hostile s’en

vient à l’instant rouler à vos pieds en boule sournoise, docile et

veloutée. On la perd alors peut-être du même coup, l’habitude

épuisante de rêvasser aux êtres réussis, aux fortunes heureuses

puisqu’on peut toucher avec ses doigts à tout cela. La vie des

– 232 –

gens sans moyens n’est qu’un long refus dans un long délire et on ne connaît vraiment bien, on ne se délivre aussi que de ce

qu’on possède. J’en avais pour mon compte, à force d’en pren-

dre et d’en laisser des rêves, la conscience en courants d’air,

toute fissurée de mille lézardes et détraquée de façon répu-

gnante.

En attendant je n’osais entamer avec ces jeunesses du res-

taurant la plus anodine conversation. Je tenais mon plateau

bien sagement, silencieux. Quand ce fut à mon tour de passer

devant les creux de faïence remplis de boudins et de haricots je

pris tout ce qu’on me donnait. Ce réfectoire était si net, si bien

éclairé, qu’on se sentait comme porté à la surface de sa mo-

saïque tel qu’une mouche sur du lait.

Des serveuses, genre infirmières, se tenaient derrière les

nouilles, le riz, la compote. À chacune sa spécialité. Je me suis

rempli de ce que distribuaient les plus gentilles. À mon regret,

elles n’adressaient pas de sourire aux clients. Dès que servi il

fallait aller s’asseoir en douce et laisser la place à un autre. On

marche à petits pas avec son plateau en équilibre comme à tra-

vers une salle d’opération. Ça me changeait d’avec mon Laugh

Calvin et de ma chambrette ébène lisérée d’or.

Mais si on nous arrosait ainsi clients de tant de lumière

profuse, si on nous extirpait pendant un moment de nuit habi-

tuelle à notre condition, cela faisait partie d’un plan. Il avait son

idée le propriétaire. Je me méfiais. Ça vous fait un drôle d’effet

après tant de jours d’ombre, d’être baigné d’un seul coup dans

des torrents d’allumage. Moi, ça me procurait une sorte de petit

délire supplémentaire. Il ne m’en fallait pas beaucoup, c’est vrai.

Sous la petite table qui m’était échue, en lave immaculée, je

n’arrivais pas à cacher mes pieds ; ils me débordaient de par-

tout. J’aurais bien voulu qu’ils fussent ailleurs mes pieds pour le

moment, parce que de l’autre côté de la devanture, nous étions

observés par les gens en file que nous venions de quitter dans la

rue. Ils attendaient que nous eussions fini, nous, de bouffer,

– 233 –

pour venir s’attabler à leur tour. C’est même à cet effet et pour les tenir en appétit que nous nous trouvions nous si bien éclairés et mis en valeur, à titre de publicité vivante. Mes fraises sur

mon gâteau étaient accaparées par tant d’étincelants reflets que

je ne pouvais me résoudre à les avaler.

On n’échappe pas au commerce américain.

À travers les éblouissements de ces brasiers et cette con-

trainte, j’apercevais malgré tout les allées et venues dans nos

environs immédiats d’une très gentille serveuse, et je décidai de

ne pas perdre un seul de ses jolis gestes.

Quand vint mon tour d’avoir mon couvert échangé par ses

soins, je pris bonne note de la forme imprévue de ses yeux dont

l’angle externe était bien plus aigu, ascendant que de ceux des

femmes de chez nous. Les paupières ondulaient aussi très légè-

rement vers le sourcil du côté des tempes. De la cruauté en

somme, mais juste ce qu’il faut, une cruauté qu’on peut embras-

ser, insidieuse amertume comme celle des vins du Rhin,

agréable malgré soi.

Quand elle fut à ma proximité, je me mis à lui faire des pe-

tits signes d’intelligence, si je puis dire, à la serveuse, comme si

je la reconnaissais. Elle m’examina sans aucune complaisance

comme une bête mais curieusement tout de même. « Voici bien,

me disais-je, la première Américaine qui se trouve forcée de me

regarder. »

Ayant achevé la tarte lumineuse, il a bien fallu laisser ma

place à quelqu’un d’autre. Alors, un peu titubant, au lieu de

suivre le chemin bien net qui menait vers la sortie, tout droit,

j’ai pris de l’audace et laissant de côté l’homme à la caisse qui

nous attendait tous avec notre pognon, je me suis dirigé vers

elle la blonde, me détachant, tout à fait insolite, parmi les flots

de la lumière disciplinée.

– 234 –

Les vingt-cinq serveuses à leur poste derrière les choses

mijotantes, me firent signe toutes en même temps que je me

trompais de chemin, que je m’égarais. Je perçus un grand re-

mous de formes dans la vitrine des gens en attente et ceux qui

devaient se mettre à bouffer derrière moi en hésitèrent à

s’asseoir. Je venais de rompre l’ordre des choses. Tout le monde

autour s’étonnait hautement : « C’est encore un étranger au

moins ! » qu’ils disaient.

Mais, j’avais mon idée, qui valait ce qu’elle valait, je ne vou-

lais plus lâcher la belle de mon service. Elle m’avait regardé, la

mignonne, tant pis pour elle. J’en avais assez d’être seul ! Plus

de rêve ! De la sympathie ! Du contact ! « Mademoiselle, vous

me connaissez fort peu, mais moi déjà je vous aime, voulez-vous

que nous nous mariions ?… » C’est de cette manière que je

l’interpellai, la plus honnête.

Sa réponse ne me parvint jamais, car un géant de garde,

tout vêtu de blanc lui aussi, survint à ce moment précis et me

poussa dehors, justement, simplement, sans injure, ni brutalité,

dans la nuit, comme un chien qui vient de s’oublier.

Tout cela se déroulait régulièrement, je n’avais rien à dire.

Je remontai vers le Laugh Calvin.

Dans ma chambre toujours les mêmes tonnerres venaient

fracasser l’écho, par trombes, les foudres du métro d’abord qui

semblait s’élancer vers nous de bien loin, à chaque passage em-

portant tous ses aqueducs pour casser la ville avec et puis entre-

temps des appels incohérents de mécaniques de tout en bas, qui

montaient de la rue, et encore cette molle rumeur de la foule en

remous, hésitante, fastidieuse toujours, toujours en train de re-

partir, et puis d’hésiter encore, et de revenir. La grande marme-

lade des hommes dans la ville.

D’où j’étais là-haut, on pouvait bien crier sur eux tout ce

qu’on voulait. J’ai essayé. Ils me dégoûtaient tous. J’avais pas le

– 235 –

culot de leur dire pendant le jour, quand j’étais en face d’eux, mais d’où j’étais je ne risquais rien, je leur ai crié « Au secours !

Au secours ! » rien que pour voir si ça leur ferait quelque chose.

Rien que ça leur faisait. Ils poussaient la vie et la nuit et le jour

devant eux les hommes. Elle leur cache tout la vie aux hommes.

Dans le bruit d’eux-mêmes ils n’entendent rien. Ils s’en foutent.

Et plus la ville est grande et plus elle est haute et plus ils s’en

foutent. Je vous le dis moi. J’ai essayé. C’est pas la peine.

– 236 –

Ce fut bien uniquement pour des raisons d’argent, mais

combien urgentes et impérieuses, que je me mis à la recherche

de Lola ! Sauf cette nécessité piteuse, comme je l’aurais bien

laissée vieillir et disparaître sans jamais la revoir ma petite

garce d’amie ! Somme toute, à mon égard, et cela ne semblait

plus douteux en y réfléchissant, elle s’était comportée de la fa-

çon la plus salement désinvolte.

L’égoïsme des êtres qui furent mêlés à notre vie, quand on

pense à eux, vieilli, se démontre indéniable, tel qu’il fut c’est-à-

dire, en acier, en platine, et bien plus durable encore que le

temps lui-même.

Pendant la jeunesse, les plus arides indifférences, les plus

cyniques mufleries, on arrive à leur trouver des excuses de lu-

bies passionnelles et puis je ne sais quels signes d’un inexpert

romantisme. Mais plus tard, quand la vie vous a bien montré

tout ce qu’elle peut exiger de cautèle, de cruauté, de malice pour

être seulement entretenue tant bien que mal à 37°, on se rend

compte, on est fixé, bien placé, pour comprendre toutes les sa-

loperies que contient un passé. Il suffit en tout et pour tout de se

contempler scrupuleusement soi-même et ce qu’on est devenu

en fait d’immondice. Plus de mystère, plus de niaiserie, on a

bouffé toute sa poésie puisqu’on a vécu jusque-là. Des haricots,

la vie.

Ma petite mufle d’amie, j’ai fini par la découvrir, avec bien

du mal, au vingt et troisième étage d’une 77e Rue. C’est inouï ce

que les gens auxquels on s’apprête à demander un service peu-

vent vous dégoûter. C’était cossu chez elle et bien dans la note

que je l’avais imaginé.

– 237 –

Me trouvant imbibé préalablement de larges doses de ci-

néma je me trouvais mentalement à peu près dispos, émergeant

du marasme dans lequel je me débattais depuis mon débarque-

ment à New York et le premier contact fut moins désagréable

que je l’avais prévu. Elle ne sembla même point éprouver de

vive surprise à me revoir Lola, seulement un peu de désagré-

ment en me reconnaissant.

J’essayai en manière de préambule d’ébaucher une sorte de

conversation anodine à l’aide des sujets de notre passé commun

et cela bien entendu en termes aussi prudents que possible,

mentionnant entre autres, mais sans insister, la guerre en tant

qu’épisode. Ici je commis une lourde gaffe. Elle ne voulait plus

en entendre parler du tout de la guerre, pas du tout. Ça la vieil-

lissait. Vexée, du tac au tac, elle me confia qu’elle ne m’aurait

point reconnu moi dans la rue, tellement que l’âge m’avait déjà

ridé, gonflé, caricaturé. Nous en étions à ces courtoisies. Si la

petite salope s’imaginait m’atteindre par de semblables turlu-

taines ! Je ne daignais même point relever ces lâches imperti-

nences.

Son mobilier ne se parait d’aucune grâce imprévue, mais il

était guilleret tout de même, supportable, du moins me parut-il

ainsi au sortir de mon Laugh Calvin.

La méthode, les détails d’une fortune rapide vous donnent

toujours une impression de magie. Depuis l’ascension de Mu-

syne et de Mme Herote, je savais que le cul est la petite mine d’or

du pauvre. Ces brusques mues féminines m’enchantaient et

j’aurais donné par exemple mon dernier dollar à la concierge de

Lola rien que pour la faire bavarder.

Mais il n’existait pas de concierge dans sa maison. La ville

entière manquait de concierges. Une ville sans concierges, ça n’a

pas d’histoire, pas de goût, c’est insipide, telle une soupe sans

poivre ni sel, une ratatouille informe. Oh ! savoureuses ra-

clures ! Détritus, bavures à suinter de l’alcôve, de la cuisine, des

mansardes, à dégouliner en cascades par chez la concierge, en

– 238 –

plein dans la vie, quel savoureux enfer ! Certaines concierges de chez nous succombent à leur tâche, on les voit laconiques, toussantes, délectables, éberluées, c’est qu’elles sont abruties de Vé-

rité ces martyres, consumées par Elle.

Contre l’abomination d’être pauvre, il faut, avouons-le,

c’est un devoir, tout essayer, se soûler avec n’importe quoi, du

vin, du pas cher, de la masturbation, du cinéma. On ne saurait

être difficile, « particulier » comme on dit en Amérique. Nos

concierges à nous fournissent bon ou mal an, convenons-en, à

ceux qui savent la prendre et la réchauffer, bien près du cœur,

de la haine à tout faire et pour rien, assez pour faire sauter un

monde. À New York on se trouve atrocement dépourvu de ce

piment vital, bien mesquin et vivant, irréfutable, sans lequel

l’esprit étouffe et se condamne à ne plus médire que vaguement,

et bafouiller de pâles calomnies. Rien qui morde, vulnère, in-

cise, tracasse, obsède, sans concierge, et vienne ajouter certai-

nement à la haine universelle, l’allume de ses mille détails indé-

niables.

Désarroi d’autant plus sensible que Lola, surprise dans son

milieu, me faisait éprouver justement un nouveau dégoût,

j’avais tout envie de vomir sur la vulgarité de son succès, de son

orgueil, uniquement trivial et repoussant mais avec quoi ? Par

l’effet d’une contagion instantanée, le souvenir de Musyne me

devint au même instant tout aussi hostile et répugnant. Une

haine vivace naquit en moi pour ces deux femmes, elle dure en-

core, elle s’est incorporée à ma raison d’être. Il m’a manqué

toute une documentation pour me délivrer à temps et finale-

ment de toute indulgence présente et à venir pour Lola. On ne

refait pas sa vie.

Le courage ne consiste pas à pardonner, on pardonne tou-

jours bien de trop ! Et cela ne sert à rien, la preuve est faite.

C’est après tous les êtres humains, au dernier rang qu’on a mis

la Bonne ! C’est pas pour rien. Ne l’oublions jamais. Il faudra

endormir pour de vrai, un soir, les gens heureux, pendant qu’ils

– 239 –

dormiront, je vous le dis et en finir avec eux et avec leur bonheur une fois pour toutes. Le lendemain on en parlera plus de

leur bonheur et on sera devenus libres d’être malheureux tant

qu’on voudra en même temps que la « Bonne ». Mais que je ra-

conte. Elle allait et venait donc à travers la pièce Lola, un peu

déshabillée et son corps me paraissait tout de même encore bien

désirable. Un corps luxueux c’est toujours un viol possible, une

effraction précieuse, directe, intime dans le vif de la richesse, du

luxe, et sans reprise à craindre.

Peut-être n’attendait-elle que mon geste pour me congé-

dier. Enfin ce fut surtout cette sacrée fringale qui m’inspira de la

prudence. Bouffer d’abord. Et puis elle n’en finissait pas de me

raconter les futilités de son existence. Il faudrait fermer le

monde décidément pendant deux ou trois générations au moins

s’il n’y avait plus de mensonges à raconter. On n’aurait plus rien

à se dire ou presque. Elle en vint à me questionner sur ce que je

pensais de son Amérique. Je lui confiai que j’en étais arrivé à ce

point de débilité et d’angoisse où presque n’importe qui et

n’importe quoi vous devient redoutable et quant à son pays il

m’épouvantait tout bonnement plus que tout l’ensemble de me-

naces directes, occultes et imprévisibles que j’y trouvais, surtout

par l’énorme indifférence à mon égard qui le résumait à mon

sens.

J’avais à gagner ma croûte, lui avouai-je encore, et il me

faudrait donc à bref délai surmonter toutes ces sensibleries. À ce

propos je me trouvais même en grand retard et je l’assurai de

ma bien vive reconnaissance si elle voulait bien me recomman-

der à quelque employeur éventuel… parmi ses relations… Mais

cela au plus tôt… Un très modeste salaire me contenterait par-

faitement… Et encore bien d’autres bénignités et fadaises que je

lui débitais. Elle prit assez mal cette proposition modeste mais

tout de même indiscrète. D’emblée elle se montra découra-

geante. Elle ne connaissait absolument personne qui puisse me

donner du boulot ou une aide, répondit-elle. Nous en revînmes

– 240 –

forcément à parler de la vie en général et puis de son existence en particulier.

Nous étions à nous épier ainsi moralement et physique-

ment quand on sonna. Et puis presque sans transition, ni pause,

quatre femmes pénétrèrent dans la pièce, fardées, mûres, char-

nues, du muscle et des bijoux, fortement familières. Présenté à

elles très sommairement, Lola bien gênée (c’était visible) es-

sayait de les entraîner ailleurs, mais elles se mirent, contra-

riantes, à se saisir de mon attention toutes ensemble, pour me

raconter tout ce qu’elles savaient sur l’Europe. Vieux jardin

l’Europe tout rempli de fous désuets, érotiques et rapaces. Elles

récitaient par cœur le Chabanais et les Invalides.

Pour mon compte je n’avais visité aucun de ces deux en-

droits. Le premier trop coûteux, le second trop lointain. En ma-

nière de réplique je fus envahi par une bouffée de patriotisme

automatique et fatigué, plus niais encore que ce qui vous vient

d’habitude en ces occasions. Je leur rétorquai vivement que leur

ville me navrait. Une espèce de foire ratée, leur dis-je, écœu-

rante, et qu’on s’entêterait à faire réussir quand même…

Tout en pérorant ainsi dans l’artifice et le convenu je ne

pouvais m’empêcher de percevoir plus nettement encore

d’autres raisons que le paludisme à la dépression physique et

morale dont je me sentais accablé. Il s’agissait au surplus d’un

changement d’habitudes, il fallait que j’apprenne une fois en-

core à reconnaître de nouveaux visages dans un nouveau milieu,

d’autres façons de parler et de mentir. La paresse c’est presque

aussi fort que la vie. La banalité de la farce nouvelle qu’il faut

jouer vous écrase et il vous faut somme toute encore plus de lâ-

cheté que de courage pour recommencer. C’est cela l’exil,

l’étranger, cette inexorable observation de l’existence telle

qu’elle est vraiment pendant ces quelques heures lucides, excep-

tionnelles dans la trame du temps humain, où les habitudes du

pays précédent vous abandonnent, sans que les autres, les nou-

velles, vous aient encore suffisamment abruti.

– 241 –

Tout dans ces moments vient s’ajouter à votre immonde

détresse pour vous forcer, débile, à discerner les choses, les gens

et l’avenir tels qu’ils sont, c’est-à-dire des squelettes, rien que

des riens, qu’il faudra cependant aimer, chérir, défendre, ani-

mer comme s’ils existaient.

Un autre pays, d’autres gens autour de soi, agités d’une fa-

çon un peu bizarre, quelques petites vanités en moins, dissipées,

quelque orgueil qui ne trouve plus sa raison, son mensonge, son

écho familier, et il n’en faut pas davantage, la tête vous tourne,

et le doute vous attire, et l’infini s’ouvre rien que pour vous, un

ridicule petit infini et vous tombez dedans…

Le voyage c’est la recherche de ce rien du tout, de ce petit

vertige pour couillons…

Elles rigolaient bien les quatre visiteuses de Lola à

m’entendre ainsi me confesser à grands éclats et faire mon petit

Jean-Jacques devant elles. Elles me traitèrent d’un tas de noms

que je compris à peine à cause des déformations américaines, de

leur parler onctueux et indécent. Des chattes pathétiques.

Quand le nègre domestique entra pour servir le thé nous

fîmes silence.

L’une de ces visiteuses devait posséder cependant plus de

discernement que les autres car elle annonça très haut que je

tremblais de fièvre et que je devais souffrir aussi d’une soif pas

ordinaire. Ce qu’on servit en fait de collation me plut tout à fait

malgré ma tremblote. Ces sandwichs me sauvèrent la vie, je

peux le dire.

Une conversation sur les mérites comparatifs des maisons

closes parisiennes s’ensuivit sans que je prisse la peine de m’y

joindre. Ces belles goûtèrent encore à bien des liqueurs compli-

quées et puis devenues tout à fait chaudes et confidentes sous

leur influence elles s’empourprèrent à propos de « mariages ».

Bien que très pris par la boustifaille je ne pouvais m’empêcher

– 242 –

de noter au passage qu’il s’agissait de mariages très spéciaux, ce devait être même d’unions entre très jeunes sujets, entre enfants sur lesquels elles touchaient des commissions.

Lola perçut que ces propos me rendaient fort attentif et cu-

rieux. Elle me dévisageait assez durement. Elle ne buvait plus.

Les hommes qu’elle connaissait ici, Lola, les Américains, ne pé-

chaient pas eux comme moi par curiosité, jamais. Je demeurai

avec quelque peine à la limite de sa surveillance. J’avais envie de

poser à ces femmes mille questions.

Enfin, les invitées finirent par nous quitter, mouvantes

lourdement, exaltées par l’alcool et sexuellement ravigotées.

Elles s’émoustillaient tout en pérorant d’un érotisme curieuse-

ment élégant et cynique. Je pressentais là quelque chose

d’Élisabéthain dont j’aurais bien voulu moi aussi ressentir les

vibrations, certainement très précieuses et très concentrées au

bout de mon organe. Mais cette communion biologique, déci-

sive au cours d’un voyage, ce message vital, je ne fis que le pres-

sentir, à grands regrets d’ailleurs et tristesse accrus. Incurable

mélancolie.

Lola se montra, dès qu’elles eurent franchi la porte, les

amies, franchement excédée. Cet intermède lui avait tout à fait

déplu. Je ne soufflai mot.

« Quelles sorcières ! jura-t-elle quelques minutes plus tard.

– D’où les connaissez-vous ? lui demandai-je.

– Ce sont des amies de toujours… »

Elle n’était pas disposée à plus de confidences pour

l’instant.

D’après leur façon assez arrogante à son égard il m’avait

semblé que ces femmes possédaient dans un certain milieu le

pas sur Lola et même une autorité assez grande, incontestable.

Je ne devais jamais en connaître davantage.

– 243 –

Lola parlait de se rendre en ville, mais elle m’offrit de rester là encore à l’attendre, chez elle, tout en mangeant un peu si

j’avais encore faim. Ayant quitté le Laugh Calvin sans régler ma

note et sans intention d’y retourner non plus, et pour cause, je

fus bien content de l’autorisation qu’elle m’accordait, quelques

moments de chaleur encore avant d’aller affronter la rue, et

quelle rue mes aïeux !…

Dès que je fus seul, je me dirigeai par un couloir vers

l’endroit d’où j’avais vu émerger le nègre de son service. À mi-

chemin de l’office, nous nous rencontrâmes et je lui serrai la

main. Confiant, il me conduisit à sa cuisine, bel endroit bien or-

donné, beaucoup plus logique et pimpant que n’était le salon.

Tout de suite, il se mit à cracher devant moi sur le magni-

fique carrelage et à cracher comme seuls savent cracher les

nègres, loin, copieusement, parfaitement. J’ai craché aussi moi

par courtoisie, mais comme j’ai pu. Du coup nous entrâmes

dans les confidences. Lola, appris-je de lui, possédait un canot-

salon sur la rivière, deux autos sur la route, une cave et dedans

des liqueurs de tous les pays du monde. Elle recevait des cata-

logues des grands magasins de Paris. Et voilà. Il se mit à me ré-

péter sans fin ces mêmes sommaires renseignements. Je cessai

de l’écouter.

En somnolant à ses côtés, les temps passés me revinrent en

mémoire, ces temps où Lola m’avait quitté dans Paris de la

guerre. Cette chasse, traque, embusque, verbeuse, menteuse,

cauteleuse, Musyne, les Argentins, leurs bateaux remplis de

viandes. Topo, les cohortes d’étripés de la place Clichy, Robin-

son, les vagues, la mer, la misère, la cuisine si blanche à Lola,

son nègre et rien du tout et moi là-dedans comme un autre.

Tout pouvait continuer. La guerre avait brûlé les uns, réchauffé

les autres, comme le feu torture ou conforte, selon qu’on est pla-

cé dedans ou devant. Faut se débrouiller voilà tout.

C’est vrai aussi ce qu’elle disait que j’avais bien changé.

L’existence, ça vous tord et ça vous écrase la face. À elle aussi ça

– 244 –

lui avait écrasé la face mais moins, bien moins. Les pauvres sont fadés. La misère est géante, elle se sert pour essuyer les ordures

du monde de votre figure comme d’une toile à laver. Il en reste.

J’avais cru noter cependant chez Lola quelque chose de

nouveau, des instants de dépression, de mélancolie, des lacunes

dans son optimiste sottise, de ces instants où l’être doit se re-

prendre pour porter un peu plus loin l’acquis de sa vie, de ses

années, malgré lui déjà trop pesantes pour l’entrain dont il dis-

pose encore, sa sale poésie.

Son nègre se remit soudain à se trémousser. Ça le repre-

nait. Nouvel ami, il entendait me gaver de gâteaux, me barder

de cigares. D’un tiroir, pour finir, avec d’infinies précautions, il

extirpa une masse ronde et plombée.

« La bombe ! » m’annonça-t-il furieusement. Je reculai.

Libertà ! Libertà ! vociférait-il jovialement.

Il remit le tout en place et cracha superbement à nouveau.

Quel émoi ! Il exultait. Son rire me saisit aussi, cette colique des

sensations. Un geste de plus ou de moins, que je me disais, ça

n’a guère d’importance. Quand Lola revint enfin de ses courses,

elle nous retrouva ensemble au salon, en pleine fumée et rigo-

lade. Elle fit mine de ne s’apercevoir de rien.

Le nègre décampa prestement, moi, elle me ramena dans

sa chambre. Je la retrouvai triste, pâle et tremblotante. D’où

pouvait-elle revenir ? Il commençait à se faire très tard. C’était

l’heure où les Américains sont désemparés parce que la vie ne

vibre plus autour d’eux qu’au ralenti. Au garage, une auto sur

deux. C’est le moment des demi-confidences. Mais il faut se dé-

pêcher d’en profiter. Elle m’y préparait en m’interrogeant, mais

le ton qu’elle choisit pour me poser certaines questions sur

l’existence que je menais en Europe m’agaça énormément.

Elle ne dissimula point qu’elle me jugeait capable de toutes

les lâchetés. Cette hypothèse ne me vexait pas, elle me gênait

– 245 –

seulement. Elle pressentait bien que j’étais venu la voir pour lui demander de l’argent et ce fait à lui seul créait entre nous une

animosité bien naturelle. Tous ces sentiments frôlent le

meurtre. Nous demeurions parmi les banalités et je faisais

l’impossible pour qu’une engueulade définitive ne survînt entre

nous. Elle s’enquit entre autres choses du détail de mes frasques

génitales, si je n’avais pas abandonné quelque part au cours de

mes vagabondages un petit enfant qu’elle puisse elle adopter.

Une drôle d’idée qui lui était venue. C’était sa marotte

l’adoption d’un enfant. Elle pensait assez simplement qu’un raté

dans mon genre devait avoir fait souches clandestines un peu

sous tous les cieux. Elle était riche, me confia-t-elle, et dépéris-

sait de ne pouvoir se dévouer à un petit enfant. Tous les ou-

vrages de puériculture elle les avait lus et surtout ceux qui lyri-

sent à en pâmer les maternités, ces livres qui vous libèrent si

vous les assimilez entièrement de l’envie de copuler, à jamais. À

chaque vertu sa littérature immonde.

Puisqu’elle avait envie de se sacrifier exclusivement à un

« petit être » je jouais donc de malchance, moi. Je n’avais à lui

offrir que mon gros être qu’elle trouvait absolument dégoûtant.

Il n’existe en somme que les misères bien présentées pour faire

recette, celles qui sont bien préparées par l’imagination. Notre

entretien languit : « Tenez Ferdinand, me proposa-t-elle fina-

lement, c’est assez discouru, je vous emmène de l’autre côté de

New York, pour rendre visite à mon petit protégé, je m’en oc-

cupe avec assez de plaisir, mais sa mère m’embête… » C’était

une drôle d’heure. En route, dans l’auto, nous parlâmes de son

nègre catastrophique.

« Vous a-t-il montré ses bombes ? » demanda-t-elle. Je lui

avouai qu’il m’avait soumis à cette épreuve.

« Il n’est pas dangereux, vous savez, Ferdinand, ce ma-

niaque. Il charge ses bombes avec mes vieilles factures… Autre-

fois à Chicago, il a eu son temps… Il faisait partie alors d’une so-

ciété secrète très redoutable pour l’émancipation des Noirs…

– 246 –

C’était, à ce qu’on m’a raconté, des gens affreux… La bande fut dissoute par les autorités, mais il a gardé ce goût des bombes

mon nègre… Jamais il ne met de poudre dedans… L’esprit lui

suffit… Au fond ce n’est qu’un artiste… Il n’en finira jamais de

faire la révolution… Mais je le garde c’est un excellent domes-

tique ! Et à tout prendre, il est peut-être plus honnête que les

autres qui ne font pas la révolution… »

Et elle revint à sa manie d’adoption.

« C’est malheureux tout de même que vous n’ayez pas une

fille quelque part, Ferdinand, un genre rêvasseur comme le

vôtre ça irait très bien à une femme tandis que pour un homme

ça ne fait pas bien du tout… »

La pluie en cinglant refermait la nuit sur notre voiture qui

glissait sur la longue bande de ciment lisse. Tout m’était hostile

et froid, même sa main, que je tenais pourtant bien close dans la

mienne. Nous étions séparés partout. Nous arrivâmes devant

une maison très différente par l’aspect de celle que nous venions

de quitter. Dans un appartement d’un premier étage, un petit

garçon de dix ans à peu près, à côté de sa mère nous attendait.

L’ameublement de ces pièces prétendait au Louis XV, on y sen-

tait le mijotage d’un repas récent. L’enfant vint s’asseoir sur les

genoux de Lola et l’embrassa bien tendrement. La mère me pa-

rut tout à fait caressante aussi avec Lola et je m’arrangeai pen-

dant que Lola s’expliquait avec le petit, pour faire passer la mère

dans la pièce voisine.

Quand nous revînmes, le petit répétait devant Lola un pas

de danse qu’il venait d’apprendre au cours du Conservatoire.

« Il faut encore lui faire donner quelques heures de leçons parti-

culières, concluait Lola, et je pourrai peut-être le présenter au

théâtre du Globe à mon amie Véra ! Il a peut-être de l’avenir cet

enfant ! » La mère, après ces bonnes paroles encourageantes se

confondit en remerciements et en larmoiements. Elle reçut en

même temps une petite liasse de dollars verts qu’elle enfouit

dans son corsage comme un billet doux.

– 247 –

« Ce petit me plairait assez, conclut Lola, quand nous

fûmes à nouveau dehors, mais il me faut supporter la mère en

même temps que le fils et je n’aime pas les mères trop ma-

lignes… Et puis ce petit est tout de même trop vicieux… Ce n’est

pas le genre d’attachement que je désire… Je voudrais éprouver

un sentiment absolument maternel… Me comprenez-vous, Fer-

dinand ?… » Pour bouffer moi je comprends tout ce qu’on veut,

ce n’est plus de l’intelligence c’est du caoutchouc.

Elle n’en démarrait pas, de son désir de pureté. Quand

nous fûmes arrivés quelques rues plus loin, elle me demanda où

j’allais coucher ce soir-là et fit avec moi encore quelques pas sur

le trottoir. Je lui répondis que si je ne trouvais pas quelques dol-

lars à l’instant même, je ne coucherais nulle part.

« C’est bien, répondit-elle, accompagnez-moi jusqu’à la

maison et je vous donnerai là-bas un peu de monnaie et puis

vous vous en irez où vous voudrez. »

Elle tenait à me semer dans la nuit, le plus tôt possible.

C’était régulier. À force d’être poussé comme ça dans la nuit, on

doit finir tout de même par aboutir quelque part, que je me di-

sais. C’est la consolation. « Courage, Ferdinand, que je me répé-

tais à moi-même, pour me soutenir, à force d’être foutu à la

porte de partout, tu finiras sûrement par le trouver le truc qui

leur fait si peur à eux tous, à tous ces salauds-là autant qu’ils

sont et qui doit être au bout de la nuit. C’est pour ça qu’ils n’y

vont pas eux au bout de la nuit ! »

Après c’était tout à fait froid entre nous deux dans son

auto. Les rues que nous franchissions nous menaçaient comme

de tout leur silence armé jusqu’en haut de pierre à l’infini, d’une

sorte de déluge en suspens. Une ville aux aguets, monstre à sur-

prises, visqueux de bitumes et de pluies. Enfin, nous ralentîmes.

Lola me précéda vers sa porte.

« Montez, m’invita-t-elle, suivez-moi ! »

– 248 –

De nouveau son salon. Je me demandais combien elle allait

me donner pour en finir et se débarrasser. Elle cherchait des bil-

lets dans un petit sac laissé sur un meuble. J’entendis l’énorme

frémissement des billets froissés. Quelles secondes ! Il n’y avait

plus dans la ville que ce bruit. J’étais cependant encore si gêné

que je lui demandai, je ne sais pourquoi, si peu à propos, des

nouvelles de sa mère que j’avais oubliée.

« Elle est malade ma mère, fit-elle en se retournant pour

me regarder bien en face.

– Où est-elle donc en ce moment ?

– À Chicago.

– De quoi souffre-t-elle votre mère ?

– D’un cancer au foie… Je la fais soigner par les premiers

spécialistes de la ville… Leur traitement me coûte très cher,

mais ils la sauveront. Ils me l’ont promis. »

Précipitamment, elle me donna encore bien d’autres détails

qui concernaient l’état de sa mère à Chicago. Devenue soudain

toute tendre et familière elle ne pouvait plus s’empêcher de me

demander quelque intime réconfort. Je la tenais.

« Et vous, Ferdinand, vous pensez aussi qu’ils la guériront

n’est-ce pas ma mère ?

– Non, répondis-je très nettement, très catégorique, les

cancers du foie sont absolument inguérissables. »

Du coup, elle pâlit jusqu’au blanc des yeux. C’était bien la

première fois la garce que je la voyais déconcertée par quelque

chose.

« Mais pourtant, Ferdinand, ils m’ont assuré qu’elle guéri-

rait les spécialistes ! Ils me l’ont certifié… Ils me l’ont écrit !… Ce

sont de très grands médecins vous savez ?…

– 249 –

– Pour le pognon, Lola, il y aura heureusement toujours de très grands médecins… Je vous en ferais autant moi si j’étais à

leur place… Et vous aussi Lola vous en feriez autant… »

Ce que je lui disais lui parut brusquement si indéniable, si

évident, qu’elle n’osait plus se débattre.

Pour une fois, pour la première fois peut-être de sa vie elle

allait manquer de culot.

« Écoutez, Ferdinand, vous me faites une peine infinie vous

vous en rendez compte ?… Je l’aime beaucoup ma mère, vous le

savez n’est-ce pas que je l’aime beaucoup ?… »

Ça tombait à pic alors ! Nom de Dieu ! Qu’est-ce que ça

peut bien foutre au monde, qu’on aime sa mère ou pas ?

Elle sanglotait dans son vide la Lola.

« Ferdinand, vous êtes un affreux raté, reprit-elle furieuse,

et rien qu’un abominable méchant !… Vous vous vengez aussi

lâchement que possible de votre sale situation en venant me

dire des choses affreuses… Je suis même certaine que vous

faites beaucoup de mal à ma mère en parlant ainsi !… »

Il lui traînait dans son désespoir des relents de méthode

Coué.

Son excitation ne me faisait point aussi peur que celle des

officiers de l’ Amiral Bragueton, ceux qui prétendaient

m’anéantir pour l’émoustillement des dames désœuvrées.

Je la regardais attentivement, Lola, pendant qu’elle me

traitait de tous les noms et j’éprouvais quelque fierté à constater

par contraste que mon indifférence allait croissant, que dis-je,

ma joie, à mesure qu’elle m’injuriait davantage. On est gentil à

l’intérieur.

– 250 –

« Pour se débarrasser de moi, calculais-je, il faudra bien à présent qu’elle me donne au moins vingt dollars… Peut-être

même davantage… »

Je pris l’offensive : « Lola, prêtez-moi je vous prie l’argent

que vous m’avez promis ou bien je coucherai ici et vous

m’entendrez vous répéter tout ce que je sais sur le cancer, ses

complications, ses hérédités, car il est héréditaire, Lola, le can-

cer. Ne l’oublions pas ! »

À mesure que je détachais, fignolais des détails sur le cas

de sa mère, je la voyais devant moi blêmir Lola, faiblir, mollir.

« Ah ! la garce ! que je me disais moi, tiens-la bien, Ferdinand !

Pour une fois que t’as le bon bout !… Ne la lâche pas la corde…

T’en trouveras pas une si solide avant longtemps !… »

« Prenez ! tenez ! fit-elle, tout à fait excédée, voilà vos cent

dollars et foutez-moi le camp et ne revenez jamais, vous

m’entendez : jamais !… Out ! Out ! Out ! Sale cochon !…

– Embrassez-moi quand même Lola. Voyons !… On n’est

pas fâchés ! » proposai-je pour savoir jusqu’où je pourrais la dé-

goûter. Elle a sorti alors un revolver d’un tiroir et pas pour rire.

L’escalier m’a suffi, j’ai même pas appelé l’ascenseur.

Ça m’a redonné quand même le goût du travail et plein de

courage cette solide engueulade. Dès le lendemain j’ai pris le

train pour Detroit où m’assurait-on l’embauche était facile dans

maints petits boulots pas trop prenants et bien payés.

– 251 –

Ils m’ont parlé les passants comme le sergent m’avait parlé dans la forêt. « Voilà ! qu’ils m’ont dit. Vous pouvez pas vous

tromper, c’est juste en face de vous. »

Et j’ai vu en effet les grands bâtiments trapus et vitrés, des

sortes de cages à mouches sans fin, dans lesquelles on discernait

des hommes à remuer, mais remuer à peine, comme s’ils ne se

débattaient plus que faiblement contre je ne sais quoi

d’impossible. C’était ça Ford ? Et puis tout autour et au-dessus

jusqu’au ciel un bruit lourd et multiple et sourd de torrents

d’appareils, dur, l’entêtement des mécaniques à tourner, rouler,

gémir, toujours prêtes à casser et ne cassant jamais.

« C’est donc ici que je me suis dit… C’est pas excitant… »

C’était même pire que tout le reste. Je me suis approché de plus

près, jusqu’à la porte où c’était écrit sur une ardoise qu’on de-

mandait du monde.

J’étais pas le seul à attendre. Un de ceux qui patientaient là

m’a appris qu’il y était lui depuis deux jours et au même endroit

encore. Il était venu de Yougoslavie, ce brebis, pour se faire em-

baucher. Un autre miteux m’a adressé la parole, il venait bosser

qu’il prétendait, rien que pour son plaisir, un maniaque, un

bluffeur.

Dans cette foule presque personne ne parlait l’anglais. Ils

s’épiaient entre eux comme des bêtes sans confiance, souvent

battues. De leur masse montait l’odeur d’entrejambes urineux

comme à l’hôpital. Quand ils vous parlaient on évitait leur

bouche à cause que le dedans des pauvres sent déjà la mort.

– 252 –

Il pleuvait sur notre petite foule. Les files se tenaient comprimées sous les gouttières. C’est très compressible les gens qui

cherchent du boulot. Ce qu’il trouvait de bien chez Ford, que

m’a expliqué le vieux Russe aux confidences, c’est qu’on y em-

bauchait n’importe qui et n’importe quoi. « Seulement prends

garde, qu’il a ajouté pour ma gouverne, faut pas crâner chez lui,

parce que si tu crânes on te foutra à la porte en moins de deux et

tu seras remplacé en moins de deux aussi par une des machines

mécaniques qu’il a toujours prêtes et t’auras le bonsoir alors

pour y retourner ! » Il parlait bien le parisien ce Russe à cause

qu’il avait été « taxi » pendant des années et qu’on l’avait vidé

après une affaire de cocaïne à Bezons et puis en fin de compte

qu’il avait joué sa voiture au zanzi avec un client à Biarritz et

qu’il avait perdu.

C’était vrai, ce qu’il m’expliquait qu’on prenait n’importe

qui chez Ford. Il avait pas menti. Je me méfiais quand même

parce que les miteux ça délire facilement. Il y a un moment de la

misère où l’esprit n’est plus déjà tout le temps avec le corps. Il

s’y trouve vraiment trop mal. C’est déjà presque une âme qui

vous parle. C’est pas responsable une âme.

À poil qu’on nous a mis pour commencer, bien entendu. La

visite ça se passait dans une sorte de laboratoire. Nous défilions

lentement. « Vous êtes bien mal foutu, qu’a constaté l’infirmier

en me regardant d’abord, mais ça fait rien. »

Et moi qui avais eu peur qu’ils me refusent au boulot à

cause des fièvres d’Afrique, rien qu’en s’en apercevant si par ha-

sard ils me tâtaient les foies ! Mais au contraire, ils semblaient

l’air bien content de trouver des moches et des infirmes dans

notre arrivage.

« Pour ce que vous ferez ici, ça n’a pas d’importance com-

ment que vous êtes foutu ! m’a rassuré le médecin examinateur,

tout de suite.

– 253 –

– Tant mieux que j’ai répondu moi, mais vous savez, mon-

sieur, j’ai de l’instruction et même j’ai entrepris autrefois des

études médicales… »

Du coup, il m’a regardé avec un sale œil. J’ai senti que je

venais de gaffer une fois de plus, et à mon détriment. « Ça ne

vous servira à rien ici vos études, mon garçon ! Vous n’êtes pas

venu ici pour penser, mais pour faire les gestes qu’on vous

commandera d’exécuter… Nous n’avons pas besoin

d’imaginatifs dans notre usine. C’est de chimpanzés dont nous

avons besoin… Un conseil encore. Ne nous parlez plus jamais de

votre intelligence ! On pensera pour vous mon ami ! Tenez-

vous-le pour dit. »

Il avait raison de me prévenir. Valait mieux que je sache à

quoi m’en tenir sur les habitudes de la maison. Des bêtises, j’en

avais assez à mon actif tel quel pour dix ans au moins. Je tenais

à passer désormais pour un petit peinard. Une fois rhabillés,

nous fûmes répartis en files traînardes, par groupes hésitants en

renfort vers ces endroits d’où nous arrivaient les fracas énormes

de la mécanique. Tout tremblait dans l’immense édifice et soi-

même des pieds aux oreilles possédé par le tremblement, il en

venait des vitres et du plancher et de la ferraille, des secousses,

vibré de haut en bas. On en devenait machine aussi soi-même à

force et de toute sa viande encore tremblotante dans ce bruit de

rage énorme qui vous prenait le dedans et le tour de la tête et

plus bas vous agitant les tripes et remontait aux yeux par petits

coups précipités, infinis, inlassables. À mesure qu’on avançait

on les perdait les compagnons. On leur faisait un petit sourire à

ceux-là en les quittant comme si tout ce qui se passait était bien

gentil. On ne pouvait plus ni se parler ni s’entendre. Il en restait

à chaque fois trois ou quatre autour d’une machine.

On résiste tout de même, on a du mal à se dégoûter de sa

substance, on voudrait bien arrêter tout ça pour qu’on y réflé-

chisse, et entendre en soi son cœur battre facilement, mais ça ne

se peut plus. Ça ne peut plus finir. Elle est en catastrophe cette

– 254 –

infinie boîte aux aciers et nous on tourne dedans et avec les machines et avec la terre. Tous ensembles ! Et les mille roulettes et

les pilons qui ne tombent jamais en même temps avec des bruits

qui s’écrasent les uns contre les autres et certains si violents

qu’ils déclenchent autour d’eux comme des espèces de silences

qui vous font un peu de bien.

Le petit wagon tortillard garni de quincaille se tracasse

pour passer entre les outils. Qu’on se range ! Qu’on bondisse

pour qu’il puisse démarrer encore un coup le petit hystérique.

Et hop ! il va frétiller plus loin ce fou clinquant parmi les cour-

roies et volants, porter aux hommes leurs rations de con-

traintes.

Les ouvriers penchés soucieux de faire tout le plaisir pos-

sible aux machines vous écœurent, à leur passer les boulons au

calibre et des boulons encore, au lieu d’en finir une fois pour

toutes, avec cette odeur d’huile, cette buée qui brûle les tympans

et le dedans des oreilles par la gorge. C’est pas la honte qui leur

fait baisser la tête. On cède au bruit comme on cède à la guerre.

On se laisse aller aux machines avec les trois idées qui restent à

vaciller tout en haut derrière le front de la tête. C’est fini. Par-

tout ce qu’on regarde, tout ce que la main touche, c’est dur à

présent. Et tout ce dont on arrive à se souvenir encore un peu

est raidi aussi comme du fer et n’a plus de goût dans la pensée.

On est devenu salement vieux d’un seul coup.

Il faut abolir la vie du dehors, en faire aussi d’elle de l’acier,

quelque chose d’utile. On l’aimait pas assez telle qu’elle était,

c’est pour ça. Faut en faire un objet donc, du solide, c’est la

Règle.

J’essayai de lui parler au contremaître à l’oreille, il a grogné

comme un cochon en réponse et par les gestes seulement il m’a

montré, bien patient, la très simple manœuvre que je devais ac-

complir désormais pour toujours. Mes minutes, mes heures,

mon reste de temps comme ceux d’ici s’en iraient à passer des

– 255 –

petites chevilles à l’aveugle d’à côté qui les calibrait, lui, depuis des années les chevilles, les mêmes. Moi j’ai fait ça tout de suite

très mal. On ne me blâma point, seulement après trois jours de

ce labeur initial, je fus transféré, raté déjà, au trimbalage du pe-

tit chariot rempli de rondelles, celui qui cabotait d’une machine

à l’autre. Là, j’en laissais trois, ici douze, là-bas cinq seulement.

Personne ne me parlait. On existait plus que par une sorte

d’hésitation entre l’hébétude et le délire. Rien n’importait que la

continuité fracassante des mille et mille instruments qui com-

mandaient les hommes.

Quand à six heures tout s’arrête on emporte le bruit dans

sa tête, j’en avais encore moi pour la nuit entière de bruit et

d’odeur à l’huile aussi comme si on m’avait mis un nez nouveau,

un cerveau nouveau pour toujours.

Alors à force de renoncer, peu à peu, je suis devenu comme

un autre… Un nouveau Ferdinand. Après quelques semaines.

Tout de même l’envie de revoir des gens du dehors me revint.

Pas ceux de l’atelier bien sûr, ce n’étaient que des échos et des

odeurs de machines comme moi, des viandes vibrées à l’infini,

mes compagnons. C’était un vrai corps que je voulais toucher,

un corps rose en vraie vie silencieuse et molle.

Je ne connaissais personne dans cette ville et surtout pas

de femmes. Avec bien du mal, j’ai fini par recueillir l’adresse in-

certaine d’une « Maison », d’un bobinard clandestin, dans le

quartier Nord de la ville. J’allai me promener de ce côté

quelques soirs de suite, après l’usine, en reconnaissance. Cette

rue ressemblait à une autre, mais mieux tenue peut-être que

celle que j’habitais.

J’avais repéré le petit pavillon où ça se passait, entouré de

jardins. Pour entrer, il fallait faire vite afin que le cogne qui

montait la garde près de la porte puisse ne rien avoir aperçu. Ce

fut le premier endroit d’Amérique où je fus reçu sans brutalité,

aimablement même pour mes cinq dollars. Et des belles jeunes

– 256 –

femmes, charnues, tendues de santé et de force gracieuse,

presque aussi belles après tout que celles du Laugh Calvin.

Et puis celles-ci au moins, on pouvait les toucher franche-

ment. Je ne pus m’empêcher de devenir un habitué de cet en-

droit. Toute ma paye y passait. Il me fallait, le soir venu, les

promiscuités érotiques de ces splendides accueillantes pour me

refaire une âme. Le cinéma ne me suffisait plus, antidote bénin,

sans effet réel contre l’atrocité matérielle de l’usine. Il fallait re-

courir, pour durer encore, aux grands toniques débraillés, aux

drastiques vitaux. On n’exigeait de moi que de faibles rede-

vances dans cette maison, des arrangements d’amis, parce que

je leur avais apporté de France, à ces dames, des petits trucs et

des machins. Seulement, le samedi soir, assez de petits trucs, le

business battait son plein et je laissais toute la place aux équipes

de « base-ball » en bordée, magnifiquement vigoureuses, cos-

tauds à qui le bonheur semblait venir aussi simplement que la

respiration.

Pendant qu’elles jouissaient les équipes, mis en verve de

mon côté, je rédigeais des petites nouvelles dans la cuisine pour

moi seul. L’enthousiasme de ces sportifs pour les créatures du

lieu n’atteignait certes pas à la ferveur un peu impuissante du

mien. Ces athlètes tranquilles dans leur force étaient blasés sur

le compte de la perfection physique. La beauté, c’est comme

l’alcool ou le confort, on s’y habitue, on n’y fait plus attention.

Ils venaient surtout eux, au boxon, pour la rigolade. Sou-

vent ils se battaient pour finir, énormément. La police arrivait

alors en trombe et emportait le tout dans des petits camions.

À l’égard d’une des jeunes femmes de l’endroit, Molly,

j’éprouvai bientôt un exceptionnel sentiment de confiance, qui

chez les êtres apeurés tient lieu d’amour. Il me souvient comme

si c’était hier de ses gentillesses, de ses jambes longues et

blondes et magnifiquement déliées et musclées, des jambes

nobles. La véritable aristocratie humaine, on a beau dire, ce

sont les jambes qui la confèrent, pas d’erreur.

– 257 –

Nous devînmes intimes par le corps et par l’esprit et nous allions ensemble nous promener en ville quelques heures

chaque semaine. Elle possédait d’amples ressources, cette amie,

puisqu’elle se faisait dans les cent dollars par jour en maison,

tandis que moi, chez Ford, j’en gagnais à peine six. L’amour

qu’elle exécutait pour vivre ne la fatiguait guère. Les Américains

font ça comme des oiseaux.

Sur le soir, après avoir traîné mon petit chariot colporteur,

je m’obligeais cependant à faire aimable figure pour la retrouver

après dîner. Il faut être gai avec les femmes tout au moins dans

les débuts. Une grande envie vague me lancinait de lui proposer

des choses, mais je n’avais plus la force. Elle comprenait bien le

gâtisme industriel, Molly, elle avait l’habitude des ouvriers.

Un soir, comme ça, à propos de rien, elle m’a offert cin-

quante dollars. Je l’ai regardée d’abord. J’osais pas. Je pensais à

ce que ma mère aurait dit dans un cas semblable. Et puis je me

suis réfléchi que ma mère, la pauvre, ne m’en avait jamais offert

autant. Pour faire plaisir à Molly, tout de suite, j’ai été acheter

avec ses dollars un beau complet beige pastel (four piece suit)

comme c’était la mode au printemps de cette année-là. Jamais

on ne m’avait vu arriver aussi pimpant au bobinard. La pa-

tronne fit marcher son gros phono, rien que pour m’apprendre à

danser.

Après ça nous allâmes au cinéma avec Molly pour étrenner

mon complet neuf. Elle me demandait en route si j’étais pas ja-

loux, parce que le complet me donnait l’air triste, et l’envie aussi

de ne plus retourner à l’usine. Un complet neuf, ça vous boule-

verse les idées. Elle l’embrassait mon complet à petits baisers

passionnés, quand les gens ne nous regardaient pas. J’essayais

de penser à autre chose.

Cette Molly, tout de même quelle femme ! Quelle géné-

reuse ! Quelle carnation ! Quelle plénitude de jeunesse ! Un fes-

tin de désirs. Et je redevenais inquiet. Maquereau ?… que je me

pensais.

– 258 –

« N’allez donc plus chez Ford ! qu’elle me décourageait au surplus Molly. Cherchez-vous plutôt un petit emploi dans un

bureau… Comme traducteur par exemple, c’est votre genre…

Les livres ça vous plaît… »

Elle me conseillait ainsi bien gentiment, elle voulait que je

soye heureux. Pour la première fois un être humain s’intéressait

à moi, du dedans si j’ose le dire, à mon égoïsme, se mettait à ma

place à moi et pas seulement me jugeait de la sienne, comme

tous les autres.

Ah ! si je l’avais rencontrée plus tôt, Molly, quand il était

encore temps de prendre une route au lieu d’une autre ! Avant

de perdre mon enthousiasme sur cette garce de Musyne et sur

cette petite fiente de Lola ! Mais il était trop tard pour me re-

faire une jeunesse. J’y croyais plus ! On devient rapidement

vieux et de façon irrémédiable encore. On s’en aperçoit à la ma-

nière qu’on a prise d’aimer son malheur malgré soi. C’est la na-

ture qui est plus forte que vous, voilà tout. Elle nous essaye dans

un genre et on ne peut plus en sortir de ce genre-là. Moi j’étais

parti dans une direction d’inquiétude. On prend doucement son

rôle et son destin au sérieux sans s’en rendre bien compte et

puis quand on se retourne il est bien trop tard pour en changer.

On est devenu tout inquiet et c’est entendu comme ça pour tou-

jours.

Elle essayait bien aimablement de me retenir auprès d’elle

Molly, de me dissuader… « Elle passe aussi bien ici qu’en Eu-

rope la vie, vous savez, Ferdinand ! On ne sera pas malheureux

ensemble. » Et elle avait raison dans un sens. « On placera nos

économies… on s’achètera une maison de commerce… On sera

comme tout le monde… » Elle disait cela pour calmer mes scru-

pules. Des projets. Je lui donnais raison. J’avais même honte de

tant de mal qu’elle se donnait pour me conserver. Je l’aimais

bien, sûrement, mais j’aimais encore mieux mon vice, cette en-

vie de m’enfuir de partout, à la recherche de je ne sais quoi, par

– 259 –

un sot orgueil sans doute, par conviction d’une espèce de supé-

riorité.

Je voulais éviter de la vexer, elle comprenait et devançait

mon souci. J’ai fini, tellement qu’elle était gentille par lui avouer

la manie qui me tracassait de foutre le camp de partout. Elle m’a

écouté pendant des jours et des jours, à m’étaler et me raconter

dégoûtamment, en train de me débattre parmi des fantasmes et

les orgueils et elle n’en fut pas impatientée, bien au contraire.

Elle essayait seulement de m’aider à vaincre cette vaine et niaise

angoisse. Elle ne comprenait pas très bien où je voulais en venir

avec mes divagations, mais elle me donnait raison quand même

contre les fantômes ou avec les fantômes, à mon choix. À force

de douceur persuasive, sa bonté me devint familière et presque

personnelle. Mais il me semblait que je commençais alors à tri-

cher avec mon fameux destin, avec ma raison d’être comme je

l’appelais, et je cessai dès lors brusquement de lui raconter tout

ce que je pensais. Je retournai tout seul en moi-même, bien con-

tent d’être encore plus malheureux qu’autrefois parce que

j’avais rapporté dans ma solitude une nouvelle façon de dé-

tresse, et quelque chose qui ressemblait à du vrai sentiment.

Tout cela est banal. Mais Molly était dotée d’une patience

angélique, elle croyait justement dur comme fer aux vocations.

Sa sœur cadette, par exemple, à l’Université d’Arizona, avait at-

trapé la manie de photographier les oiseaux dans leurs nids et

les rapaces dans leurs tanières. Alors, pour qu’elle puisse conti-

nuer à suivre les cours bizarres de cette technique spéciale, Mol-

ly lui envoyait régulièrement, à sa sœur photographe, cinquante

dollars par mois.

Un cœur infini vraiment, avec du vrai sublime dedans, qui

peut se transformer en pognon, pas en chiqué comme le mien et

tant d’autres. Pour ce qui me concernait Molly ne demandait

pas mieux que de s’intéresser pécuniairement à mon aventure

vaseuse. Bien que je lui apparusse comme un garçon assez ahuri

par moments, ma conviction lui semblait réelle et vraiment

– 260 –

digne de ne pas être découragée. Elle m’engageait seulement à lui établir une sorte de petit bilan pour une pension budgétaire

qu’elle voulait me constituer. Je ne pouvais me résoudre à ac-

cepter ce don. Un dernier relent de délicatesse m’empêchait

d’escompter davantage, de spéculer encore sur cette nature

vraiment trop spirituelle et trop gentille. C’est ainsi que je me

mis délibérément en difficulté avec la Providence.

Je fis même, honteux, à ce moment, quelques efforts en-

core pour retourner chez Ford. Petits héroïsmes sans suites

d’ailleurs. Je parvins tout juste devant la porte de l’usine, mais

je demeurai figé à cet endroit liminaire, et la perspective de

toutes ces machines qui m’attendaient en tournant, anéantit en

moi sans appel ces velléités travailleuses.

Je me postai devant la grande vitre de la génératrice cen-

trale, cette géante multiforme qui rugit en pompant et en refou-

lant je ne sais d’où, je ne sais quoi, par mille tuyaux luisants, in-

triqués et vicieux comme des lianes. Un matin que j’étais posté

ainsi en contemplation baveuse, mon Russe du taxi vint à pas-

ser. « Dis donc, qu’il m’a dit, t’es balancé coquin !… Y a trois

semaines que t’es pas venu… Ils t’ont déjà remplacé par une

mécanique… Je t’avais bien prévenu pourtant… »

« Comme ça, me suis-je dit alors, au moins c’est fini… Y a

plus à y revenir… » Et je suis reparti vers la Cité. En rentrant, je

suis repassé par le Consulat, histoire de demander si on n’avait

pas entendu parler des fois d’un Français nommé Robinson.

« Sûr ! Bien sûr ! qu’ils m’ont répondu les consuls. Il est

même venu ici nous voir deux fois, et il avait des faux papiers

encore… La police le recherche d’ailleurs ! Vous le connais-

sez ?… » J’ai pas insisté.

Dès lors, je me suis attendu à le rencontrer à chaque ins-

tant le Robinson. Je sentais que ça venait. Molly continuait à

être tendre et bienveillante. Elle était même plus gentille encore

qu’avant depuis qu’elle était persuadée que je voulais m’en aller

– 261 –

définitivement. Ça ne servait à rien d’être gentil avec moi. Avec Molly, nous parcourions souvent les environs de la ville, pendant ses après-midi de congé.

Des petits tertres pelés, des bosquets de bouleaux autour

de lacs minuscules, des gens à lire par-ci par-là, des magazines

grisaille sous le ciel tout lourd de nuages plombés. Nous évitions

avec Molly les confidences compliquées. Et puis, elle était fixée.

Elle était trop sincère pour avoir beaucoup de choses à dire à

propos d’un chagrin. Ce qui se passait en dedans lui suffisait,

dans son cœur. On s’embrassait. Mais je ne l’embrassais pas

bien, comme j’aurais dû, à genoux en vérité. Toujours je pensais

un peu à autre chose en même temps, à ne pas perdre du temps

et de la tendresse, comme si je voulais tout garder pour je ne

sais quoi de magnifique, de sublime, pour plus tard, mais pas

pour Molly, et pas pour ça. Comme si la vie allait emporter, me

cacher ce que je voulais savoir d’elle, de la vie au fond du noir,

pendant que je perdrais de la ferveur à l’embrasser Molly, et

qu’alors j’en aurais plus assez et que j’aurais tout perdu au bout

du compte par manque de force, que la vie m’aurait trompé

comme tous les autres, la Vie, la vraie maîtresse des véritables

hommes.

Nous revenions vers la foule et puis je la laissais devant sa

maison, parce que la nuit, elle était prise par la clientèle

jusqu’au petit matin. Pendant qu’elle s’occupait avec les clients,

j’avais tout de même de la peine, et cette peine me parlait d’elle

si bien, que je la sentais encore mieux avec moi que dans la réa-

lité. J’entrais dans un cinéma pour passer le temps. À la sortie

du cinéma je montais dans un tramway, par-ci par-là, et

j’excursionnais dans la nuit. Après deux heures sonnées mon-

taient les voyageurs timides d’une espèce qu’on ne rencontre

guère avant ou après cette heure-là, si pâles toujours et somno-

lents, par paquets dociles, jusqu’aux faubourgs.

Avec eux on allait loin. Bien plus loin encore que les usines,

vers les lotissements imprécis, les ruelles aux maisons indis-

– 262 –

tinctes. Sur le pavé gluant des petites pluies d’aurore le jour venait reluire en bleu. Mes compagnons du tram disparaissaient

en même temps que leurs ombres. Ils fermaient leurs yeux sur

le jour. Pour les faire parler ces ombreux on avait du mal. Trop

de fatigue. Ils ne se plaignaient pas, non, c’est eux qui net-

toyaient pendant la nuit les boutiques et encore des boutiques et

les bureaux de toute la ville, après la fermeture. Ils semblaient

moins inquiets que nous autres, gens de la journée. Peut-être

parce qu’ils étaient parvenus, eux, tout en bas des gens et des

choses.

Une de ces nuits-là, comme j’avais pris un autre tramway

encore et que c’était le terminus et qu’on descendait prudem-

ment, il m’a semblé qu’on m’appelait par mon nom « Ferdi-

nand ! Hé Ferdinand ! » Ça faisait comme un scandale forcé-

ment dans cette pénombre. J’aimais pas ça. Au-dessus des toits,

le ciel revenait déjà par petits paquets bien froids, découpés par

les gouttières. Sûr qu’on m’appelait. En me retournant, je l’ai

reconnu tout de suite Léon. En chuchotant il m’a retrouvé et on

s’est alors expliqués tous les deux.

Lui aussi il revenait de nettoyer un bureau avec les autres.

C’est tout ce qu’il avait trouvé comme combine. Il marchait bien

pondérément, avec un peu de véritable majesté, comme s’il ve-

nait d’accomplir des choses dangereuses et pour ainsi dire sa-

crées dans la ville. C’est le genre qu’ils prenaient d’ailleurs tous

ces nettoyeurs de nuit, je l’avais déjà remarqué. Dans la fatigue

et la solitude le divin ça sort des hommes. Il en avait plein les

yeux lui aussi quand il les ouvrait bien plus grands que les yeux

d’habitude, dans la pénombre bleuie où nous étions. Il avait dé-

jà nettoyé lui aussi des étendues de lavabos à ne plus finir et fait

reluire des vraies montagnes d’étages et des étages de silence.

Il a ajouté : « Je t’ai reconnu tout de suite Ferdinand ! À la

manière que t’es monté dans le tramway… Figure-toi, rien qu’à

ta manière dont t’étais triste quand t’as trouvé qu’il y avait pas

une femme. C’est-y pas vrai ? C’est-y pas ton genre ? » C’était

– 263 –

vrai que c’était mon genre. Décidément j’avais une âme débraillée comme une braguette. Rien donc pour m’étonner dans cette

juste observation. Mais ce qui m’a plutôt surpris c’est que lui

non plus il aye pas réussi en Amérique. C’était pas du tout ce

que j’avais prévu.

Je lui ai parlé à lui du coup de la galère à San Tapeta. Mais

il comprenait pas ce que ça voulait dire. « T’as la fièvre ! » qu’il

m’a répondu simplement. Lui c’était par un cargo qu’il était ar-

rivé. Il aurait bien essayé de se placer chez Ford mais ses pa-

piers vraiment trop faux pour oser les montrer l’arrêtaient.

« C’est juste bon à avoir dans sa poche » qu’il remarquait. Pour

les équipes du nettoyage on était pas difficile sur l’état civil. On

payait pas beaucoup non plus, mais on passait la main. C’était

une espèce de légion étrangère de la nuit.

« Et toi qu’est-ce que tu fais ? qu’il m’a demandé alors. T’es

donc toujours cinglé ? T’en as pas encore assez des trucs et des

machins ? T’en veux donc encore des voyages ?

– J’ veux rentrer en France que je lui dis, j’en ai assez vu

comme ça, t’as raison, ça va…

– Tu fais mieux, qu’il m’a répondu parce que pour nous les

pommes sont cuites… On a vieilli sans s’en apercevoir, je sais ce

que c’est… Je voudrais bien rentrer aussi moi, mais c’est tou-

jours les papiers… J’attendrai encore un peu pour m’en procu-

rer des bons… On peut pas dire que c’est mauvais le boulot

qu’on fait, y a pire. Mais j’apprends pas l’anglais… Depuis trente

ans dans le nettoyage y en a dans le même truc qui n’ont appris

en tout que Exit à cause que c’est sur les portes qu’on astique, et puis Lavatory. Tu comprends ? »

Je comprenais. Si jamais Molly venait à me manquer je se-

rais bien forcé d’aller m’embaucher aussi, au boulot de la nuit.

Y a pas de raison pour que ça finisse.

– 264 –

En somme, tant qu’on est à la guerre, on dit que ce sera

mieux dans la paix et puis on bouffe cet espoir-là comme si

c’était du bonbon et puis c’est rien quand même que de la

merde. On n’ose pas le dire d’abord pour dégoûter personne. On

est gentil somme toute. Et puis un beau jour on finit quand

même pas casser le morceau devant tout le monde. On en a

marre de se retourner dans la mouscaille. Mais tout le monde

trouve du coup qu’on est bien mal élevé. Et c’est tout.

À deux ou trois reprises après ça, on s’est donné rendez-

vous avec Robinson. Il avait bien mauvaise mine. Un déserteur

français qui fabriquait des liqueurs en fraude pour les coquins

de Detroit lui avait cédé un petit coin dans son « business ». Ça

le tentait Robinson. « J’en serais bien un peu, moi aussi du “rai-

dillon” pour leur sale gueule, qu’il me confiait, mais vois-tu j’ai

perdu l’estomac… Je sens qu’au premier flic qui me travaille, je

me dégonfle… J’en ai trop vu… Et puis en plus j’ai tout le temps

sommeil… Forcément, dormir le jour, c’est pas dormir… Sans

compter la poussière des “bureaux” qu’on s’en remue plein les

poumons… Tu te rends compte ?… Ça crève un homme… »

On s’est donné rendez-vous pour une autre nuit. Je suis re-

tourné trouver Molly et je lui ai tout raconté. À me cacher la

peine que je lui faisais, elle donnait bien du mal mais c’était pas

difficile à voir quand même qu’elle en avait. Je l’embrassais plus

souvent à présent mais c’était du profond chagrin le sien, plus

vrai que chez nous autres, parce qu’on a plutôt l’habitude nous

autres, d’en dire pour plus qu’il y en a. Chez les Américaines

c’est le contraire. On n’ose pas comprendre, l’admettre. C’est un

peu humiliant, mais tout de même, c’est bien du chagrin, c’est

pas de l’orgueil, c’est pas de la jalousie non plus, ni des scènes,

c’est rien que de la vraie peine du cœur et qu’il faut bien se dire

que tout ça nous manque en dedans et que pour le plaisir

d’avoir du chagrin on est sec. On a honte de ne pas être riche en

cœur et en tout et aussi d’avoir jugé quand même l’humanité

plus basse qu’elle n’est vraiment au fond.

– 265 –

De temps en temps, elle se laissait Molly, entraîner tout de même à me faire un petit reproche, mais toujours en termes

bien mesurés, bien aimables.

« Vous êtes bien gentil, Ferdinand, me disait-elle, et je sais

que vous faites des efforts pour ne pas devenir aussi méchant

que les autres, seulement, je ne sais pas si vous savez bien ce

que vous désirez au fond… Réfléchissez-y bien ! Il faudra que

vous trouviez à manger de retour là-bas, Ferdinand… Et ailleurs

vous ne pourrez plus vous promener comme ici à rêvasser pen-

dant des nuits et des nuits… Comme vous aimez tant à le faire…

Pendant que je travaille… Vous y avez pensé Ferdinand ? »

Dans un sens, elle avait mille fois raison, mais chacun sa

nature. J’avais peur de la blesser. Surtout qu’elle se blessait bien

facilement.

« Je vous assure que je vous aime bien, Molly, et je vous

aimerai toujours… comme je peux… à ma façon. »

Ma façon, c’était pas beaucoup. Elle était bien en chair

pourtant Molly, bien tentante. Mais j’avais ce sale penchant aus-

si pour les fantômes. Peut-être pas tout à fait par ma faute. La

vie vous force à rester beaucoup trop souvent avec les fantômes.

« Vous êtes bien affectueux, Ferdinand, me rassurait elle,

ne pleurez pas à mon sujet… Vous en êtes comme malade de

votre désir d’en savoir toujours davantage… Voilà tout… Enfin,

ça doit être votre chemin à vous… Par là, tout seul… C’est le

voyageur solitaire qui va le plus loin… Vous allez partir bientôt

alors ?

– Oui, je vais finir mes études en France, et puis je revien-

drai, lui assurais-je avec culot.

– Non, Ferdinand, vous ne reviendrez plus… Et puis je ne

serai plus ici non plus… »

Elle n’était pas dupe.

– 266 –

Le moment du départ arriva. Nous allâmes un soir vers la

gare un peu avant l’heure où elle rentrait à la maison. Dans la

journée j’avais été faire mes adieux à Robinson. Il n’était pas fier

non plus que je le quitte. Je n’en finissais pas de quitter tout le

monde. Sur le quai de la gare, comme nous attendions le train

avec Molly, passèrent des hommes qui firent semblant de ne pas

la reconnaître, mais ils chuchotaient des choses.

« Vous voilà déjà loin, Ferdinand. Vous faites, n’est-ce pas,

Ferdinand, exactement ce que vous avez bien envie de faire ?

Voilà ce qui est important… C’est cela seulement qui compte… »

Le train est entré en gare. Je n’étais plus très sûr de mon

aventure quand j’ai vu la machine. Je l’ai embrassée Molly avec

tout ce que j’avais encore de courage dans la carcasse. J’avais de

la peine, de la vraie, pour une fois, pour tout le monde, pour

moi, pour elle, pour tous les hommes.

C’est peut-être ça qu’on cherche à travers la vie, rien que

cela, le plus grand chagrin possible pour devenir soi-même

avant de mourir.

Des années ont passé depuis ce départ et puis des années

encore… J’ai écrit souvent à Detroit et puis ailleurs à toutes les

adresses dont je me souvenais et où l’on pouvait la connaître, la

suivre Molly. Jamais je n’ai reçu de réponse.

La Maison est fermée à présent. C’est tout ce que j’ai pu sa-

voir. Bonne, admirable Molly, je veux si elle peut encore me lire,

d’un endroit que je ne connais pas, qu’elle sache bien que je n’ai

pas changé pour elle, que je l’aime encore et toujours, à ma ma-

nière, qu’elle peut venir ici quand elle voudra partager mon pain

et ma furtive destinée. Si elle n’est plus belle, eh bien tant pis !

Nous nous arrangerons ! J’ai gardé tant de beauté d’elle en moi,

si vivace, si chaude que j’en ai bien pour tous les deux et pour au

moins vingt ans encore, le temps d’en finir.

– 267 –

Pour la quitter il m’a fallu certes bien de la folie et d’une sale et froide espèce. Tout de même, j’ai défendu mon âme

jusqu’à présent et si la mort, demain, venait me prendre, je ne

serais, j’en suis certain, jamais tout à fait aussi froid, vilain, aus-

si lourd que les autres, tant de gentillesse et de rêve Molly m’a

fait cadeau dans le cours de ces quelques mois d’Amérique.

– 268 –

C’est pas le tout d’être rentré de l’Autre Monde ! On re-

trouve le fil des jours comme on l’a laissé à traîner par ici, pois-

seux, précaire. Il vous attend.

J’ai tourné encore pendant des semaines et des mois tout

autour de la Place Clichy, d’où j’étais parti, et aux environs aus-

si, à faire des petits métiers pour vivre, du côté des Batignolles.

Pas racontables ! Sous la pluie ou dans la chaleur des autos, juin

venu, celle qui vous brûle la gorge et le fond du nez, presque

comme chez Ford. Je les regardais passer, et passer encore,

pour me distraire, les gens filant vers leur théâtre ou le Bois, le

soir.

Toujours plus ou moins seul pendant les heures libres je

mijotais avec des bouquins et des journaux et puis aussi avec

toutes les choses que j’avais vues. Mes études une fois reprises,

les examens je les ai franchis, à hue à dia, tout en gagnant ma

croûte. Elle est bien défendue la Science, je vous le dis, la Facul-

té, c’est une armoire bien fermée. Des pots en masse, peu de

confiture. Quand j’ai eu tout de même terminé mes cinq ou six

années de tribulations académiques, je l’avais mon titre, bien

ronflant. Alors, j’ai été m’accrocher en banlieue, mon genre, à

La Garenne-Rancy, là, dès qu’on sort de Paris, tout de suite

après la porte Brancion.

Je n’avais pas de prétention moi, ni d’ambition non plus,

rien que seulement l’envie de souffler un peu et de mieux bouf-

fer un peu. Ayant posé ma plaque à ma porte, j’attendis.

Les gens du quartier sont venus la regarder ma plaque,

soupçonneux. Ils ont même été demander au Commissariat de

– 269 –

Police si j’étais bien un vrai médecin. Oui, qu’on leur a répondu.

Il a déposé son Diplôme, c’en est un. Alors, il fut répété dans

tout Rancy qu’il venait de s’installer un vrai médecin en plus des

autres. « Y gagnera pas son bifteck ! a prédit tout de suite ma

concierge. Il y en a déjà bien trop des médecins par ici ! » Et

c’était exactement observé.

En banlieue, c’est surtout par les tramways que la vie vous

arrive le matin. Il en passait des pleins paquets avec des pleines

bordées d’ahuris brinquebalant, dès le petit jour, par le boule-

vard Minotaure, qui descendaient vers le boulot.

Les jeunes semblaient même comme contents de s’y rendre

au boulot. Ils accéléraient le trafic, se cramponnaient aux mar-

chepieds, ces mignons, en rigolant. Faut voir ça. Mais quand on

connaît depuis vingt ans la cabine téléphonique du bistrot, par

exemple, si sale qu’on la prend toujours pour les chiottes, l’envie

vous passe de plaisanter avec les choses sérieuses et avec Rancy

en particulier. On se rend alors compte où qu’on vous a mis. Les

maisons vous possèdent, toutes pisseuses qu’elles sont, plates

façades, leur cœur est au propriétaire. Lui on le voit jamais. Il

n’oserait pas se montrer. Il envoie son gérant, la vache. On dit

pourtant dans le quartier qu’il est bien aimable le proprio quand

on le rencontre. Ça n’engage à rien.

La lumière du ciel à Rancy, c’est la même qu’à Detroit, du

jus de fumée qui trempe la plaine depuis Levallois. Un rebut de

bâtisses tenues par des gadoues noires au sol. Les cheminées,

des petites et des hautes, ça fait pareil de loin qu’au bord de la

mer les gros piquets dans la vase. Là-dedans, c’est nous.

Faut avoir le courage des crabes aussi, à Rancy, surtout

quand on prend de l’âge et qu’on est bien certain d’en sortir ja-

mais plus. Au bout du tramway voici le pont poisseux qui se

lance au-dessus de la Seine, ce gros égout qui montre tout. Au

long des berges, le dimanche et la nuit les gens grimpent sur les

tas pour faire pipi. Les hommes ça les rend méditatifs de se sen-

tir devant l’eau qui passe. Ils urinent avec un sentiment

– 270 –

d’éternité, comme des marins. Les femmes, ça ne médite jamais.

Seine ou pas. Au matin donc le tramway emporte sa foule se

faire comprimer dans le métro. On dirait à les voir tous s’enfuir

de ce côté-là, qu’il leur est arrivé une catastrophe du côté

d’Argenteuil, que c’est leur pays qui brûle. Après chaque aurore,

ça les prend, ils s’accrochent par grappes aux portières, aux

rambardes. Grande déroute. C’est pourtant qu’un patron qu’ils

vont chercher dans Paris, celui qui vous sauve de crever de faim,

ils ont énormément peur de le perdre, les lâches. Il vous la fait

transpirer pourtant sa pitance. On en pue pendant dix ans, vingt

ans et davantage. C’est pas donné.

Et on s’engueule dans le tramway déjà, un bon coup pour

se faire la bouche. Les femmes sont plus râleuses encore que des

moutards. Pour un billet en resquille, elles feraient stopper

toute la ligne. C’est vrai qu’il y en a déjà qui sont soûles parmi

les passagères, surtout celles qui descendent au marché vers

Saint-Ouen, les demi-bourgeoises. « Combien les carottes ? »

qu’elles demandent bien avant d’y arriver pour faire voir

qu’elles ont de quoi.

Comprimés comme des ordures qu’on est dans la caisse en

fer, on traverse tout Rancy, et on odore ferme en même temps,

surtout quand c’est l’été. Aux fortifications on se menace, on

gueule un dernier coup et puis on se perd de vue, le métro avale

tous et tout, les complets détrempés, les robes découragées, bas

de soie, les métrites et les pieds sales comme des chaussettes,

cols inusables et raides comme des termes, avortements en

cours, glorieux de la guerre, tout ça dégouline par l’escalier au

coaltar et phéniqué et jusqu’au bout noir, avec le billet de retour

qui coûte autant à lui tout seul que deux petits pains.

La lente angoisse du renvoi sans musique, toujours si près

des retardataires (avec un certificat sec) quand le patron voudra

réduire ses frais généraux. Souvenirs de « Crise » à fleur de

peau, de la dernière fois sans place, de tous les Intransigeant

qu’il a fallu lire, cinq sous, cinq sous… des attentes à chercher

– 271 –

du boulot… Ces mémoires vous étranglent un homme, tout en-

roulé qu’il puisse être dans son pardessus « toutes saisons ».

La ville cache tant qu’elle peut ses foules de pieds sales

dans ses longs égouts électriques. Ils ne reviendront à la surface

que le dimanche. Alors, quand ils seront dehors faudra pas se

montrer. Un seul dimanche à les voir se distraire, ça suffirait

pour vous enlever à toujours le goût de la rigolade. Autour du

métro, près des bastions croustille, endémique, l’odeur des

guerres qui traînent, des relents de villages mi-brûlés, mal cuits,

des révolutions qui avortent, des commerces en faillite. Les chif-

fonniers de la zone brûlent depuis des saisons les mêmes petits

tas humides dans les fossés à contrevent. C’est des barbares à la

manque ces biffins pleins de litrons et de fatigue. Ils vont tous-

ser au Dispensaire d’à côté, au lieu de balancer les tramways

dans les glacis et d’aller pisser dans l’octroi un bon coup. Plus de

sang. Pas d’histoires. Quand la guerre elle reviendra, la pro-

chaine, ils feront encore une fois fortune à vendre des peaux de

rats, de la cocaïne et des masques en tôle ondulée.

Moi, je m’étais trouvé pour la pratique un petit apparte-

ment au bord de la zone d’où j’apercevais bien les glacis et

l’ouvrier toujours qui est dessus, à regarder rien, avec son bras

dans un gros coton blanc, blessé du travail, qui sait plus quoi

faire et quoi penser et qui n’a pas assez pour aller boire et se

remplir la conscience.

Molly avait eu bien raison, je commençais à la comprendre.

Les études ça vous change, ça fait l’orgueil d’un homme. Il faut

bien passer par là pour entrer dans le fond de la vie. Avant, on

tourne autour seulement. On se prend pour un affranchi mais

on bute dans des riens. On rêve trop. On glisse sur tous les

mots. Ça n’est pas ça. Ce n’est rien que des intentions, des appa-

rences. Faut autre chose au résolu. Avec la médecine, moi, pas

très doué, tout de même je m’étais bien rapproché des hommes,

des bêtes, de tout. Maintenant, il n’y avait plus qu’à y aller car-

rément, dans le tas. La mort court après vous ; faut se dépêcher

– 272 –

et faut manger aussi pendant qu’on cherche et puis passer en dessous la guerre par-dessus le marché. Ça fait bien des choses

à accomplir. C’est pas commode.

En attendant, quant aux malades, il n’en venait pas « bé-

zef ». Faut le temps de démarrer, qu’on me disait pour me ras-

surer. Le malade, pour l’instant, c’était surtout moi.

Y a guère plus lamentable que La Garenne-Rancy, trouvais-

je, quand on n’a pas de clients. On peut le dire. Faudrait pas

penser dans ces endroits-là, et moi qui y étais venu justement

pour penser tranquille, et de l’autre bout de la terre encore ! Je

tombais bien. Petit orgueilleux ! C’est venu sur moi noir et

lourd… Y avait pas de quoi rire, et puis ça m’a plus lâché. Un

cerveau, c’est tyran comme y a pas.

En bas de chez moi, demeurait Bézin, le petit brocanteur

qui me disait toujours quand je m’arrêtais devant chez lui :

« Faut choisir, Docteur ! Jouer aux courses ou bien prendre

l’apéritif, c’est l’un ou l’autre !… On peut pas tout faire !… Moi,

c’est l’apéro que je préfère ! J’aime pas le jeu… »

Pour lui, celui d’apéritif qu’il préférait, c’était la gentiane-

cassis. Pas méchant d’habitude et puis après du picolo, pas très

gentil… Quand il allait au ravitaillement à la Foire aux puces, il

restait des trois jours dehors, en « expédition », comme il appe-

lait ça. On le ramenait. Alors, il prophétisait :

« L’avenir, je vois comment qu’y sera… Ça sera comme une

partouze qui n’en finira plus… Et avec du cinéma entre… Y a

qu’à voir comment que c’est déjà… »

Il voyait même plus loin encore dans ces cas-là : « Je vois

aussi qu’ils boiront plus… Je suis le dernier, moi, qui bois dans

l’avenir… Faut que je me dépêche… Je connais mon vice… »

Tout le monde toussait dans ma rue. Ça occupe. Pour voir

le soleil, faut monter au moins jusqu’au Sacré-Cœur, à cause des

fumées.

– 273 –

De là alors, c’est un beau point de vue ; on se rend bien

compte que dans le fond de la plaine, c’était nous, et les maisons

où on demeurait. Mais quand on les cherche en détail, on les re-

trouve pas, même la sienne, tellement que c’est laid et pareille-

ment laid tout ce qu’on voit.

Plus au fond encore, c’est toujours la Seine à circuler

comme un grand glaire en zigzag d’un pont à l’autre.

Quand on habite à Rancy, on se rend même plus compte

qu’on est devenu triste. On a plus envie de faire grand-chose,

voilà tout. À force de faire des économies sur tout, à cause de

tout, toutes les envies vous sont passées.

Pendant des mois j’ai emprunté de l’argent par-ci et par-là.

Les gens étaient si pauvres et si méfiants dans mon quartier

qu’il fallait qu’il fasse nuit pour qu’ils se décident à me faire ve-

nir, moi, le médecin pas cher pourtant. J’en ai parcouru ainsi

des nuits et des nuits à chercher des dix francs et des quinze à

travers les courettes sans lune.

Au matin, la rue devenait comme un grand tambour de ta-

pis battus.

Ce matin-là, j’ai rencontré Bébert sur le trottoir, il gardait

la loge de sa tante partie dehors aux commissions. Lui aussi

soulevait un nuage du trottoir avec un balai, Bébert.

Qui ne ferait pas sa poussière dans ces endroits-là, sur les

sept heures, passerait pour un fameux cochon dans sa propre

rue. Carpettes secouées, signe de propreté, ménage bien tenu.

Ça suffit. On peut puer de la gueule, on est tranquille après ça.

Bébert avalait toute celle qu’il soulevait de poussière et puis

celle aussi qu’on lui envoyait des étages. Il arrivait cependant

aux pavés quelques taches de soleil mais comme à l’intérieur

d’une église, pâles et adoucies, mystiques.

Bébert m’avait vu venir. J’étais le médecin du coin, à

l’endroit où l’autobus s’arrête. Teint trop verdâtre, pomme qui

– 274 –

ne mûrira jamais, Bébert. Il se grattait et de le voir, ça m’en donnait à moi aussi envie de me gratter. C’est que, des puces

j’en avais, c’est vrai, moi aussi, attrapé pendant la nuit au-

dessus des malades. Elles sautent dans votre pardessus volon-

tiers parce que c’est l’endroit le plus chaud et le plus humide qui

se présente. On vous apprend tout ça à la Faculté.

Bébert abandonna sa carpette pour me souhaiter le bon-

jour. De toutes les fenêtres on nous regardait parler ensemble.

Tant qu’il faut aimer quelque chose, on risque moins avec

les enfants qu’avec les hommes, on a au moins l’excuse

d’espérer qu’ils seront moins carnes que nous autres plus tard.

On ne savait pas.

Sur sa face livide dansotait cet infini petit sourire

d’affection pure que je n’ai jamais pu oublier. Une gaieté pour

l’univers.

Peu d’êtres en ont encore un petit peu après les vingt ans

passés de cette affection facile, celle des bêtes. Le monde n’est

pas ce qu’on croyait ! Voilà tout ! Alors, on a changé de gueule !

Et comment ! Puisqu’on s’était trompé ! Tout de la vache qu’on

devient en moins de deux ! Voilà ce qui nous reste sur la figure

après vingt ans passés ! Une erreur ! Notre figure n’est qu’une

erreur.

« Hé ! qu’il me fait Bébert, Docteur ! Pas qu’on en a ramas-

sé un Place des Fêtes cette nuit ? Qu’il avait la gorge coupée avec

un rasoir ? C’était-y vous qu’étiez de service ? C’est-y vrai ?

– Non, c’était pas moi de service, Bébert, c’était pas moi,

c’était le Docteur Frolichon…

– Tant pis, parce que ma tante elle a dit qu’elle aurait bien

aimé que ça soye vous… Que vous lui auriez tout raconté…

– Ce sera pour la prochaine fois, Bébert.

– 275 –

– C’est souvent, hein, qu’on en tue des gens par ici ? » a remarqué Bébert encore.

Je traversai sa poussière, mais la machine balayeuse muni-

cipale passait tout juste, vrombissante, à ce moment là, et ce fut

un grand typhon qui s’élança impétueux des ruisseaux et com-

bla toute la rue par d’autres nuages encore, plus denses, poivrés.

On ne se voyait plus. Bébert sautait de droite à gauche, éter-

nuant et hurlant, réjoui. Sa tête cernée, ses cheveux poisseux,

ses jambes de singe étique, tout cela dansait, convulsif, au bout

du balai.

La tante à Bébert rentrait des commissions, elle avait déjà

pris le petit verre, il faut bien dire également qu’elle reniflait un

peu l’éther, habitude contractée alors qu’elle servait chez un

médecin et qu’elle avait eu si mal aux dents de sagesse. Il ne lui

en restait plus que deux des dents par-devant, mais elle ne

manquait jamais de les brosser. « Quand on est comme moi,

qu’on a servi chez un médecin, on connaît l’hygiène. » Elle don-

nait des consultations médicales dans le voisinage et même as-

sez loin jusque sur Bezons.

Il m’aurait intéressé de savoir si elle pensait quelque fois à

quelque chose la tante à Bébert. Non, elle ne pensait à rien. Elle

parlait énormément sans jamais penser. Quand nous étions

seuls, sans indiscrets alentour, elle me tapait à son tour d’une

consultation. C’était flatteur dans un sens.

« Bébert, Docteur, faut que je vous dise, parce que vous

êtes médecin, c’est un petit saligaud !… Il se “touche” ! Je m’en

suis aperçue depuis deux mois et je me demande qui est-ce qui a

pu lui apprendre ces saletés-là ?… Je l’ai pourtant bien élevé

moi ! Je lui défends… Mais il recommence…

– Dites-lui qu’il en deviendra fou », conseillai-je, classique.

Bébert, qui nous entendait, n’était pas content.

– 276 –

« J’ me touche pas, c’est pas vrai, c’est le môme Gagat qui m’a proposé…

– Voyez-vous, j’ m’en doutais, fit la tante, dans la famille

Gagat, vous savez, ceux du cinquième ?… C’est tous des vicieux.

Le grand-père, il paraît qu’il courait après les dompteuses…

Hein, j’ vous le demande, des dompteuses ?… Dites-moi, Doc-

teur, pendant qu’on est là, vous pourriez pas lui faire un sirop

pour l’empêcher de se toucher ?… »

Je la suivis jusque dans sa loge pour prescrire un sirop an-

ti-vice pour le môme Bébert. J’étais trop complaisant avec tout

le monde, et je le savais bien. Personne ne me payait. J’ai con-

sulté à l’œil, surtout par curiosité. C’est un tort. Les gens se ven-

gent des services qu’on leur rend. La tante à Bébert en a profité

comme les autres de mon désintéressement orgueilleux. Elle en

a même salement abusé. Je me laissais aller, mentir. Je les sui-

vais. Ils me tenaient, pleurnichaient les clients malades, chaque

jour davantage, me conduisaient à leur merci. En même temps

ils me montraient de laideurs en laideurs tout ce qu’ils dissimu-

laient dans la boutique de leur âme et ne le montraient à per-

sonne qu’à moi. On ne payera jamais ces hideurs assez cher.

Seulement elles vous filent entre les doigts comme des serpents

glaireux.

Je dirai tout un jour, si je peux vivre assez longtemps pour

tout raconter.

« Attention, dégueulasses ! Laissez-moi faire des amabilités

encore pendant quelques années. Ne me tuez pas encore. Avoir

l’air servile et désarmé, je dirai tout. Je vous l’assure et vous

vous replierez d’un coup alors comme les chenilles baveuses qui

venaient en Afrique foirer dans ma case et je vous rendrai plus

subtilement lâches et plus immondes encore, si et tant que vous

en crèverez peut-être, enfin. »

« Est-ce qu’il est sucré ? questionnait Bébert à propos du

sirop.

– 277 –

– Lui sucrez pas surtout, recommanda la tante. À cette pe-

tite charogne… Il ne mérite pas que ça soye sucré et puis y m’en

vole bien assez du sucre comme ça ! Il a tous les vices, tous les

culots ! Il finira par assassiner sa mère !

– J’ai pas de mère, rétorqua Bébert tranchant et qui perdait

pas le nord.

– Merde ! fit la tante alors. J’ vais te foutre une tournée de

martinet si tu me réponds ! » Et la voilà qui va le décrocher le

martinet, mais lui, il était déjà filé dans la rue. « Vicieuse ! »

qu’il lui crie en plein couloir. La tante en rougit et revint vers

moi. Silence. On change de conversation.

« Vous devriez peut-être, Docteur, aller voir la dame à

l’entresol du 4 de la rue des Mineures… C’est un ancien employé

de notaire, on lui a parlé de vous… Je lui ai dit que vous étiez un

médecin tout ce qu’il y a de gentil avec les malades. »

Je sais tout de suite qu’elle est en train de me mentir, la

tante. Son médecin préféré à elle, c’est Frolichon. C’est toujours

lui qu’elle recommande quand elle peut, moi elle me débine au

contraire en chaque occasion. Mon humanitarisme me vaut de

sa part une haine animale. C’est une bête elle, faut pas l’oublier.

Seulement Frolichon qu’elle admire la fait payer comptant, alors

elle me consulte, moi, sur le pouce. Pour qu’elle m’ait recom-

mandé, il faut donc que ce soit encore un truc absolument gra-

tuit ou encore une sale affaire bien douteuse. En m’en allant, je

pense tout de même à Bébert.

« Faut le sortir que je lui dis, il ne sort pas assez cet enfant-

là…

– Où voulez-vous qu’on aille tous les deux ? Je peux pas al-

ler bien loin avec ma loge…

– Allez au moins jusqu’au Parc avec lui, le dimanche…

– 278 –

– Mais il y a encore plus de monde et de poussière qu’ici au Parc… On est les uns sur les autres. »

Sa remarque est pertinente. Je cherche un autre endroit à

lui conseiller.

Timidement, je propose le cimetière.

Le cimetière de La Garenne-Rancy, c’est le seul espace un

peu boisé d’un peu d’étendue dans la région.

« Tiens c’est vrai, j’y pensais pas, on pourrait bien y aller ! »

Bébert revenait justement.

« Eh toi, Bébert, est-ce que ça te plairait d’aller te prome-

ner au cimetière ? Faut que je lui demande, Docteur, parce que

pour les promenades il a aussi sa vraie tête de cochon, faut que

je vous avertisse !… »

Bébert justement n’a pas d’opinion. Mais l’idée plaît à la

tante et ça suffit. Elle a un faible-pour les cimetières la tante,

comme tous les Parisiens. On dirait à ce propos qu’elle va se

mettre enfin à penser. Elle examine le pour et le contre. Les for-

tifications, c’est trop voyou… Au Parc, y a décidément trop de

poussière… Tandis que le cimetière, c’est vrai, c’est pas mal… Et

puis les gens qui viennent là le dimanche, c’est plutôt des gens

convenables et qui se tiennent… Et puis, en plus, ce qui est bien

commode, c’est qu’au retour on peut faire ses commissions en

rentrant par le boulevard de la Liberté, où il y a encore des bou-

tiques d’ouvertes le dimanche.

Et elle a conclu : « Bébert, va-t’en reconduire le Docteur

chez Mme Henrouille, rue des Mineures… Tu sais bien où qu’elle

demeure, hein Bébert, Mme Henrouille ? »

Bébert sait où tout est pourvu que ça soye l’occasion d’une

vadrouille.

– 279 –

Entre la rue Ventru et la Place Lénine, c’est plus guère que des immeubles locatifs. Les entrepreneurs ont pris presque tout

ce qu’il y avait encore là de campagne, les Garennes, comme on

les appelait. Il en restait tout juste encore un petit peu vers le

bout, quelques terrains vagues, après le dernier bec de gaz.

Coincés entre les bâtisses, moisissent ainsi quelques pavil-

lons résistants, quatre pièces avec un gros poêle dans le couloir

d’en bas ; on l’allume à peine, c’est vrai, le feu, à cause de

l’économie. Il fume dans l’humidité. C’est des pavillons de ren-

tiers, ceux qui restent. Dès qu’on entre chez eux on tousse à

cause de la fumée. C’est pas des rentiers riches qui sont restés

par là, non, surtout les Henrouille où on m’envoyait. Mais tout

de même c’était des gens qui possédaient un petit quelque

chose.

En entrant, ça sentait chez les Henrouille, en plus de la fu-

mée, les cabinets et le ragoût. Leur pavillon venait de finir d’être

payé. Ça leur représentait cinquante bonnes années

d’économies. Dès qu’on entrait chez eux et qu’on les voyait on se

demandait ce qu’ils avaient tous les deux. Eh bien, ce qu’ils

avaient les Henrouille de pas naturel, c’est de ne jamais avoir

dépensé pendant cinquante ans un seul sou à eux deux sans

l’avoir regretté. C’est avec leur chair et leur esprit qu’ils avaient

acquis leur maison, tel l’escargot. Mais lui l’escargot fait ça sans

s’en douter.

Les Henrouille eux, n’en revenaient pas d’avoir passé à tra-

vers la vie rien que pour avoir une maison et comme des gens

qu’on vient de désemmurer ça les étonnait. Ils doivent faire une

drôle de tête les gens quand on les extirpe des oubliettes.

– 280 –

Les Henrouille, dès avant leur mariage, ils y pensaient déjà à s’acheter une maison. Séparément d’abord, et puis après, ensemble. Ils s’étaient refusé de penser à autre chose pendant un

demi-siècle et quand la vie les avait forcés à penser à autre

chose, à la guerre par exemple, et surtout à leur fils, ça les avait

rendus tout à fait malades.

Quand ils avaient emménagé dans leur pavillon, jeunes

mariés, avec déjà leurs dix ans d’économie chacun, il n’était pas

tout à fait terminé. Il était encore situé au milieu des champs le

pavillon. Pour y parvenir, l’hiver, fallait prendre ses sabots, on

les laissait chez le fruitier du coin de la Révolte en partant le

matin au boulot, à six heures, à la station du tramway à cheval,

pour Paris, à trois kilomètres de là pour deux sous.

Ça représente une belle santé pour y tenir toute une vie à

un régime pareil. Leur portrait était au-dessus du lit, au premier

étage, pris le jour de la noce. Elle était payée aussi leur chambre

à coucher, les meubles, et même depuis longtemps. Toutes les

factures acquittées depuis dix, vingt, quarante ans sont du reste

épinglées ensemble, dans le tiroir d’en haut de la commode et le

livre des comptes complètement à jour est en bas dans la salle à

manger où on ne mange jamais. Henrouille vous montrera tout

ça si vous voulez. Le samedi, c’est lui qui balance les comptes

dans la salle à manger. Eux, ils ont toujours mangé dans la cui-

sine.

J’ai appris tout ça, peu à peu, par eux et puis par d’autres,

et puis par la tante de Bébert. Quand je les ai eu mieux connus,

ils m’ont raconté eux-mêmes leur grande peur, celle de toute

leur vie, celle que leur fils, l’unique, lancé dans le commerce, ne

fasse de mauvaises affaires. Pendant trente ans ça les avait ré-

veillés presque chaque nuit, un peu ou beaucoup cette sale pen-

sée-là. Établi dans les plumes ce garçon ! Songez un peu si on en

a eu des crises dans les plumes depuis trente ans ! Y a peut être

pas eu un métier plus mauvais que la plume, plus incertain.

– 281 –

On connaît des affaires qui sont si mauvaises qu’on ne

songe même pas à emprunter de l’argent pour les renflouer,

mais il y en a des autres au sujet desquelles il est toujours plus

ou moins question d’emprunts. Quand ils y pensaient à un em-

prunt comme ça, même encore à présent maison payée et tout,

ils se levaient de leurs chaises les Henrouille et se regardaient

en rougissant. Que feraient-ils eux dans un cas comme celui-ci ?

Ils refuseraient.

Ils avaient décidé de tout temps de refuser à n’importe quel

emprunt… Pour les principes, pour lui garder un pécule, un hé-

ritage et une maison à leur fils, le Patrimoine. C’est comme ça

qu’ils raisonnaient. Un garçon sérieux certes, leur fils, mais

dans les affaires, on peut se trouver entraîné…

Questionné, moi, je trouvais tout comme eux.

Ma mère aussi à moi, elle faisait du commerce ; ça nous

avait jamais rapporté que des misères son commerce, un peu de

pain et beaucoup d’ennuis. Je les aimais pas non plus, donc

moi, les affaires. Le péril de ce fils, le danger d’un emprunt qu’il

aurait pu à la rigueur envisager dans le cas d’une échéance péril-

leuse, je le comprenais d’emblée. Pas besoin de m’expliquer.

Lui, le père Henrouille, il avait été petit clerc chez un notaire au

boulevard Sébastopol pendant cinquante ans. Aussi, en con-

naissait-il des histoires de dilapidation de fortunes ! Il m’en a

même raconté des fameuses. Celle de son propre père d’abord,

c’est même à cause de sa faillite à son propre père qu’il n’avait

pas pu se lancer dans le professorat Henrouille, après son ba-

chot et qu’il avait dû se placer tout de suite dans les écritures.

On s’en souvient de ces choses-là.

Enfin, leur pavillon payé, bien possédé et tout, plus un sou

de dettes, ils n’avaient plus à s’en faire tous les deux du côté de

la sécurité ! C’était dans leur soixante-sixième année.

Et voilà justement qu’il se met, lui alors, à éprouver un

drôle de malaise, ou plutôt, il y a longtemps qu’il l’éprouvait

– 282 –

cette espèce de malaise mais avant, il n’y pensait pas, à cause de la maison à payer. Quand ce fut de ce côté-là une affaire bien

réglée et entendue et bien signée, il s’y mit à y penser à son cu-

rieux malaise. Comme des étourdissements et puis des sifflets

de vapeur dans chaque oreille qui le prenaient.

C’est vers ce moment-là aussi qu’il s’est mis à acheter le

journal puisqu’on pouvait bien se le payer désormais ! Dans le

journal c’était justement écrit et décrit tout ce qu’il ressentait

Henrouille dans ses oreilles. Il a alors acheté le médicament

qu’on recommandait dans l’annonce, mais ça n’a rien changé à

son malaise, au contraire ; ça avait l’air de lui siffler davantage

encore. Davantage rien que d’y penser peut-être ? Tout de

même ils ont été ensemble consulter le médecin du Dispensaire.

« C’est de la pression artérielle » qu’il leur a dit.

Ça l’avait frappé ce mot-là. Mais au fond cette obsession lui

arrivait bien à point. Il s’était tant fait de bile pendant tellement

d’années pour la maison et les échéances du fils, qu’il y avait

comme une place brusquement de libre dans la trame

d’angoisses qui lui tenait toute la viande depuis quarante années

aux échéances et dans la même constante craintive ferveur. À

présent que le médecin lui en avait parlé de sa pression arté-

rielle, il l’écoutait sa tension battre contre son oreiller, dans le

fond de son oreille. Il se relevait même pour se tâter le pouls et

il restait après là, bien immobile, près de son lit, dans la nuit,

longtemps, pour sentir son corps s’ébranler à petits coups mous,

chaque fois que son cœur battait. C’était sa mort, qu’il se disait,

tout ça, il avait toujours eu peur de la vie, à présent il rattachait

sa peur à quelque chose, à la mort, à sa tension, comme il l’avait

rattachée pendant quarante ans au risque de ne pas pouvoir fi-

nir de payer la maison.

Il était toujours malheureux, tout autant, mais il fallait ce-

pendant qu’il se dépêche de trouver une bonne raison nouvelle

pour être malheureux. Ce n’est pas si facile que ça en a l’air. Ce

n’est pas le tout de se dire « Je suis malheureux ». Il faut encore

– 283 –

se le prouver, se convaincre sans appel. Il n’en demandait pas davantage : Pouvoir donner à la peur qu’il avait un bon motif

bien solide, et bien valable. Il avait 22 de tension, d’après le mé-

decin. C’est quelque chose 22. Le médecin lui avait appris à

trouver le chemin de sa mort à lui.

Le fameux fils plumassier, on ne le voyait presque jamais.

Une ou deux fois autour du jour de l’an. C’était tout. Mais à pré-

sent d’ailleurs il aurait pu toujours y venir le plumassier ! Il n’y

avait plus rien à emprunter chez papa et maman. Il ne venait

donc presque plus le fils.

Mme Henrouille, elle, j’ai mis plus longtemps à la con-

naître ; elle ne souffrait d’aucune angoisse, elle, même pas celle

de sa mort qu’elle n’imaginait pas. Elle se plaignait seulement

de son âge, mais sans y penser vraiment, pour faire comme tout

le monde, et aussi de ce que la vie « augmentait ». Leur grand

labeur était accompli. Maison payée. Pour finir les traites plus

vite, les dernières, elle s’était même mise à coudre des boutons

sur des gilets, pour le compte d’un grand magasin. « Ce qu’il

faut en coudre pour cent sous, c’est pas croyable ! » Et pour li-

vrer son boulot en autobus, c’était toujours des histoires en se-

conde, un soir même on lui avait tapé dessus. Une étrangère

c’était, la première étrangère, la seule à laquelle elle eût parlé de

sa vie, pour l’engueuler.

Les murs du pavillon se gardaient encore bien secs autre-

fois quand l’air tournait encore tout autour, mais à présent que

les hautes maisons de rapport le cernaient, tout suintait

l’humide chez eux, même les rideaux qui se tachaient en moisi.

La maison acquise, Mme Henrouille s’était montrée pendant

tout le mois consécutif souriante, parfaite, ravie comme une re-

ligieuse après la communion. C’est même elle qui avait proposé

à Henrouille : « Jules, tu sais, à partir d’aujourd’hui on

s’achètera le journal tous les jours, on le peut… » Comme ça.

Elle venait de penser à lui, de le regarder son mari, et puis alors

elle avait regardé autour d’elle et enfin pensé à sa mère à lui, la

– 284 –

belle-mère Henrouille. Et elle était redevenue sérieuse la fille, du coup, comme avant qu’on ait fini de payer. Et c’est ainsi que

tout a recommencé avec cette pensée-là, parce qu’il y avait en-

core des économies à faire à propos de la mère de son mari, de

cette vieille-là, dont n’en parlait pas souvent le ménage, ni à

personne au-dehors.

Dans le fond du jardin qu’elle était, dans l’enclos où

s’accumulaient les vieux balais, les vieilles cages à poules et

toutes les ombres des bâtisses d’alentour. Elle demeurait dans

un bas logis d’où presque jamais elle ne sortait. Et c’était

d’ailleurs des histoires à n’en plus finir rien que pour lui passer

son manger. Elle ne voulait laisser entrer personne dans son ré-

duit, pas même son fils. Elle avait peur d’être assassinée, elle di-

sait.

Quand l’idée vint à la belle-fille d’entreprendre de nou-

velles économies, elle en toucha d’abord quelques mots au mari,

pour le tâter, pour voir si on ne pourrait pas faire, par exemple,

entrer sa vieille chez les sœurs de Saint-Vincent, des religieuses

qui s’occupent justement de ces vieilles gâteuses dans leur hos-

pice. Lui ne répondit ni oui, ni non, le fils. C’est autre chose qui

l’occupait dans le moment, ses bruits dans l’oreille qui

n’arrêtaient pas. À force d’y penser, de les écouter ces bruits, il

s’était dit qu’ils l’empêcheraient de dormir ces bruits abomi-

nables. Et il les écoutait en effet, au lieu de dormir, des sifflets,

des tambours, des ronrons… C’était un nouveau supplice. Il s’en

occupait toute la journée et toute la nuit. Il avait tous les bruits

en lui.

Peu à peu, quand même, après des mois ainsi, l’angoisse

s’est usée et il ne lui en restait plus assez pour ne s’occuper que

d’elle. Il est retourné alors au marché de Saint-Ouen avec sa

femme. C’était, d’après ce qu’on disait, le plus économique des

environs, le marché de Saint-Ouen. Ils partaient au matin pour

toute la journée, à cause des additions et des remarques qu’on

échangeait sur les prix des choses et des économies qu’on aurait

– 285 –

pu faire peut-être en faisant ceci au lieu de cela… Vers onze heures du soir, chez eux, la peur les reprenait d’être assassinés.

C’était régulier comme peur. Moins lui que sa femme. Lui c’était

plutôt les bruits de ses oreilles auxquels, vers cette heure-là,

quand la rue était bien silencieuse, il se remettait à se crampon-

ner désespérément. « Avec ça je ne dormirai jamais ! » qu’il se

répétait tout haut pour bien s’angoisser davantage. « Tu peux

pas t’imaginer ! »

Mais elle n’avait jamais essayé de comprendre ce qu’il vou-

lait dire, ni imaginer ce qui le turlupinait avec ses malaises

d’oreilles. « Tu m’entends bien pourtant ? qu’elle lui demandait.

– Oui, qu’il lui répondait.

– Eh bien, ça va alors !… Tu ferais mieux alors de penser à

ta mère qui nous coûte si cher et que la vie augmente encore

tous les jours… Et que son logement est devenu une vraie infec-

tion !… »

La femme de ménage passait chez eux trois heures par se-

maine pour laver, c’était la seule visite qu’ils eussent reçue au

cours de bien des années. Elle aidait aussi Mme Henrouille à

faire son lit et pour que la femme de ménage ait bien envie de le

répéter aux environs, chaque fois qu’elles retournaient en-

semble le matelas depuis dix ans, Mme Henrouille annonçait sur

le ton le plus élevé possible : « Nous n’avons jamais d’argent à la

maison ! » À titre d’indication et de précaution, comme ça, pour

décourager les voleurs et les assassins éventuels.

Avant de monter dans leur chambre, ensemble, ils fer-

maient avec un grand soin toutes les issues, l’un contrôlant

l’autre. Et puis, on allait jeter un coup d’œil jusque chez la belle-

mère, au fond du jardin, pour voir si sa lampe était toujours al-

lumée. C’était signe qu’elle vivait encore. Elle en usait de

l’huile ! Elle l’éteignait jamais sa lampe. Elle avait peur des as-

sassins aussi, elle, et peur de ses enfants en même temps. De-

– 286 –

puis vingt ans quelle vivait là, jamais elle n’avait ouvert ses fe-nêtres, ni l’hiver, ni l’été, et jamais éteint non plus sa lampe.

Son fils lui gardait son argent à sa mère, des petites rentes.

Il en prenait soin. On lui mettait ses repas devant sa porte. On

gardait son argent. C’était bien ainsi. Mais elle se plaignait de

ces divers arrangements, et pas seulement de ceux-ci, elle se

plaignait de tout. À travers sa porte, elle engueulait tous ceux

qui s’approchaient de sa turne. « C’est pas de ma faute si vous

vieillissez, grand mère, tentait de parlementer la bru. Vous avez

vos douleurs comme toutes les personnes âgées…

– Âgée vous-même ! Petite gredine ! Petite salope ! C’est

vous qui me ferez crever avec vos sales menteries !… »

Elle niait l’âge avec fureur la mère Henrouille… Et se dé-

menait, irréconciliable, à travers sa porte, contre les fléaux du

monde entier. Elle refusait comme une sale imposture le con-

tact, les fatalités et les résignations de la vie extérieure. Elle ne

voulait rien entendre de tout ça. « C’était des tromperies !

qu’elle hurlait. Et c’est vous-même qui les avez inventées ! »

Contre tout ce qui se passait en dehors de sa masure elle se

défendait atrocement et contre toutes les tentations de rappro-

chement et de conciliation aussi. Elle avait la certitude que si

elle ouvrait sa porte les forces hostiles déferleraient chez elle,

s’empareraient d’elle et que ça serait fini une fois pour toutes.

« Ils sont malins aujourd’hui, qu’elle criait. Ils ont des yeux

partout autour de la tête et des gueules jusqu’au trou du cul et

d’autres partout encore et rien que pour mentir… Ils sont

comme ça… »

Elle parlait dru comme elle avait appris dans Paris à parler

au marché du Temple comme brocanteuse avec sa mère à elle,

dans sa petite jeunesse… Elle venait d’un temps où le petit

peuple n’avait pas encore appris à s’écouter vieillir.

– 287 –

« J’ veux travailler si tu veux pas me donner mon argent !

qu’elle criait à sa belle-fille. Tu m’entends-t-y friponne ? J’ veux

travailler !

– Mais, vous ne pouvez plus, grand-mère !

– Ah ! j’ peux plus ! Essaye donc d’entrer dans mon trou

pour voir ! Je vas te montrer si je peux plus ! »

Et on l’abandonnait encore un coup dans son réduit à se

protéger. Tout de même, ils voulaient à toute force me la mon-

trer la vieille, j’étais venu pour ça, et pour qu’elle nous reçoive,

ça a été une fameuse manigance. Et puis, pour tout dire, je ne

voyais pas très bien ce qu’on me voulait. C’est la concierge, la

tante à Bébert, qui leur avait répété que j’étais un médecin bien

doux, bien aimable, bien complaisant… Ils voulaient savoir si je

pouvais pas la faire tenir tranquille leur vieille rien qu’avec des

médicaments… Mais ce qu’ils désiraient encore plus, au fond

(elle surtout, la bru), c’est que je la fasse interner la vieille une

fois pour toutes… Quand nous eûmes frappé pendant une bonne

demi-heure à sa porte, elle a fini par ouvrir d’un seul coup et je

l’ai eue là, devant moi, avec ses yeux bordés de sérosités roses.

Mais son regard dansait bien guilleret quand même au-dessus

de ses joues tapées et bises, un regard qui vous prenait

l’attention et vous faisait oublier le reste, à cause du plaisir léger

qu’il vous donnait malgré soi et qu’on cherchait à retenir après

en soi d’instinct, la jeunesse.

Ce regard allègre animait tout alentour, dans l’ombre,

d’une joie jeunette, d’un entrain minime mais pur comme nous

n’en avons plus à notre disposition, sa voix cassée quand elle

vociférait reprenait guillerette les mots quand elle voulait bien

parler comme tout le monde et vous les faisait alors sautiller,

phrases et sentences, caracoler et tout, et rebondir vivantes tout

drôlement comme les gens pouvaient le faire avec leur voix et

les choses autour d’eux au temps encore où ne pas savoir se dé-

brouiller à raconter et chanter tour à tour, bien habilement,

passait pour niais, honteux, et maladif.

– 288 –

L’âge l’avait recouverte comme un vieil arbre frémissant,

de rameaux allègres.

Elle était gaie la vieille Henrouille, mécontente, crasseuse,

mais gaie. Ce dénuement où elle séjournait depuis plus de vingt

ans n’avait point marqué son âme. C’est contre le dehors au

contraire qu’elle était contractée, comme si le froid, tout

l’horrible et la mort ne devaient lui venir que de là, pas du de-

dans. Du dedans, elle ne paraissait rien redouter, elle semblait

absolument certaine de sa tête comme d’une chose indéniable et

bien entendue, une fois pour toutes.

Et moi, qui courais tant après la mienne et tout autour du

monde encore.

« Folle » qu’on disait d’elle, la vieille, c’est vite dit ça

« folle ». Elle était pas sortie de ce réduit plus de trois fois en

douze années voilà tout ! Elle avait peut-être ses raisons… Elle

ne voulait rien perdre… Elle n’allait pas nous les dire à nous

qu’on n’est plus inspirés par la vie.

Sa fille y revenait à son projet d’internement. « Croyez-

vous pas, Docteur, qu’elle est folle ?… Y a plus moyen de la faire

sortir !… Ça lui ferait du bien pourtant de temps en temps !…

Mais si grand-mère que ça vous ferait du bien !… Ne dites pas

non… Ça vous ferait du bien !… Je vous assure. » La vieille ho-

chait la tête, fermée, entêtée, sauvage, alors qu’on l’invitait

comme ça…

« Elle veut pas qu’on s’occupe d’elle… Elle aime mieux faire

dans les coins… Il fait froid chez elle et y a pas de feu… C’est pas

possible voyons qu’elle reste comme ça… N’est-ce pas Docteur,

que c’est pas possible ?… »

Je faisais celui qui ne comprenait pas. Henrouille lui, il

était demeuré près du poêle, il préférait ne pas savoir précisé-

ment ce qui se manigançait entre sa femme et sa mère et moi…

La vieille se remit en colère.

– 289 –

« Rendez-moi donc tout ce que je possède et puis je m’en

irai d’ici !… J’ai de quoi vivre moi !… Et que vous n’en entendrez

plus parler de moi !… Une bonne fois pour toutes !…

– De quoi vivre ? Mais grand-mère, vous n’allez pas vivre

avec vos trois mille francs par an, voyons !… La vie a augmenté

depuis la dernière fois que vous êtes sortie !… N’est-ce pas Doc-

teur, qu’il vaudrait bien mieux qu’elle aille chez les Sœurs

comme on lui dit… Qu’elles s’en occuperont bien les Sœurs…

Elles sont gentilles les Sœurs… »

Mais cette perspective des Sœurs lui faisait horreur.

« Chez les Sœurs ?… Chez les Sœurs ?… qu’elle se rebiffa

tout de suite. J’y ai jamais été moi chez les Sœurs !… Pourquoi

que j’irais pas chez le curé pendant que vous y êtes !… Hein ? Si

j’en ai point assez d’argent comme vous dites, eh bien j’irai en-

core travailler !…

– Travailler ? Grand-mère ! Mais où ça ? Ah ! Docteur !

Écoutez cette idée : Travailler ! À son âge ! À quatre-vingts ans

bientôt ! C’est de la folie ça Docteur ! Qui est-ce qui voudrait

d’elle ? Mais grand-mère, vous êtes folle !…

– Folle ! Personne ! Nulle part !… Mais vous y êtes bien

vous quelque part !… Sale caca !…

– Écoutez-la Docteur, maintenant qui délire et qui

m’insulte ! Comment voulez-vous que nous la gardions ici ? »

La vieille fit face alors de mon côté, à moi, son nouveau

danger.

« Qu’est-ce qu’il en sait celui-là si je suis folle ? Il est-y dans

ma tête ? Il y est-y dans la vôtre ? Faudrait qu’il y soye pour sa-

voir ?… Foutez donc le camp tous les deux !… Allez-vous-en de

chez moi !… À me tracasser vous êtes plus méchants que l’hiver

de six mois !… Allez donc voir mon fils plutôt au lieu de rester

ici à jaboter dans de la ciguë ! Il a besoin du médecin bien plus

– 290 –

que moi mon fils ! Celui-là qui n’a plus de dents déjà et qui les avait si belles quand je m’en occupais !… Allez, allez que je vous

dis, foutez-moi le camp tous les deux ! » Et elle a claqué la porte

contre nous.

Elle nous épiait encore par-derrière sa lampe, à nous éloi-

gner par la cour. Quand nous l’eûmes traversée, que nous fûmes

assez loin, elle s’est remise à rigoler. Elle s’était bien défendue.

Au retour de cette incursion fâcheuse, Henrouille se tenait

toujours auprès du poêle et nous tournait le dos. Sa femme con-

tinuait cependant de m’asticoter de questions et encore dans le

même sens… Une petite tête bistre et futée qu’elle avait, la belle-

fille. Ses coudes ne se détachaient guère de son corps quand elle

parlait. Elle ne mimait rien. Elle tenait tout de même à ce que

cette visite médicale ne soit point vaine, qu’elle puisse servir à

quelque chose… Le prix de la vie augmentait sans cesse… La

pension de la belle-mère ne suffisait plus… Eux aussi vieillis-

saient après tout… Ils ne pouvaient plus être comme autrefois à

avoir peur toujours que la vieille meure sans soins… Qu’elle

mette le feu par exemple… Dans ses puces et ses saletés… Au

lieu d’aller dans un asile bien convenable où on s’occuperait

bien d’elle…

Comme je prenais l’air d’être de leur avis, ils se firent en-

core plus aimables tous les deux… ils me promirent de répandre

beaucoup de paroles élogieuses sur mon compte dans le quar-

tier. Si je voulais les aider… Prendre pitié d’eux… Les débarras-

ser de la vieille… Si malheureuse elle aussi dans les conditions

où elle s’entêtait à demeurer…

« Et qu’on pourrait même louer son pavillon », suggéra le

mari soudain réveillé… C’était la gaffe, qu’il venait de com-

mettre en parlant de ça devant moi. Sa femme lui écrasa le pied

sous la table. Il ne comprenait pas pourquoi.

Pendant qu’ils se chamaillaient je me représentais le billet

de mille francs que je pourrais encaisser rien qu’à leur établir le

– 291 –

certificat d’internement. Ils avaient l’air d’y tenir énormément…

La tante à Bébert les avait sans doute mis bien en confiance à

mon égard et leur avait raconté qu’il n’y avait pas dans tout

Rancy un médecin aussi miteux… Qu’on m’aurait comme on

voudrait… C’est pas Frolichon à qui on aurait offert un boulot

semblable ! C’était un vertueux celui-là !

J’en étais tout pénétré de ces réflexions quand la vieille vint

faire irruption dans la pièce où nous complotions. On aurait dit

qu’elle se doutait. Quelle surprise ! Elle avait ramassé ses chif-

fons de jupes contre son ventre et la voilà qui nous engueulait

d’emblée, retroussée, et moi en tout particulier. Elle était venue

rien que pour ça du fond de sa cour.

« Fripouille ! qu’elle m’insultait moi directement, tu peux

t’en aller ! Fous ton camp, je te l’ai déjà dit ! C’est pas la peine de

rester !… J’irai pas chez les fous !… Et chez les Sœurs non plus

que je te dis !… T’auras beau faire et beau mentir !… Tu m’auras

pas, petit vendu !… C’est eux qui iront avant moi, les salauds, les

détrousseurs de vieille femme !… Et toi aussi canaille, t’iras en

prison que je te dis moi et dans pas longtemps encore ! »

Décidément, j’avais pas de veine. Pour une fois qu’on pou-

vait gagner mille francs d’un coup ! Je ne demandai pas mon

reste.

Dans la rue elle se penchait encore au-dessus du petit pé-

ristyle rien que pour m’engueuler de loin, en plein dans le noir

où j’étais réfugié : « Canaille !… Canaille ! » qu’elle hurlait. Ça

résonnait. Quelle pluie ! Je trottai d’un réverbère à l’autre

jusqu’à la pissotière de la place des Fêtes. Premier abri.

– 292 –

Dans l’édicule, à hauteur des jambes, je trouvai justement Bébert. Il était entré là-dedans pour s’abriter lui aussi. Il m’avait

vu courir en sortant de chez les Henrouille. « Vous venez de

chez eux ? qu’il m’a demandé. Faudra à présent monter chez les

gens du cinquième de la maison de chez nous, pour leur fille… »

Cette cliente-là, qu’il m’indiquait, je la connaissais bien, avec

son bassin large… Ses belles cuisses longues et veloutées… Son

quelque chose de tendrement volontaire et de précisément gra-

cieux dans les mouvements qui complète les femmes bien ba-

lancées sexuellement. Elle était venue me consulter à plusieurs

reprises depuis que son mal de ventre la tenait. À vingt-cinq

ans, à son troisième avortement, elle souffrait de complications,

et sa famille appelait ça de l’anémie.

Fallait voir comme elle était solide et bâtie, avec du goût

pour les coïts comme peu de femelles en ont. Discrète dans la

vie, raisonnable d’allure et d’expression. Rien d’hystérique.

Mais bien douée, bien nourrie, bien équilibrée, une vraie cham-

pionne dans son genre, voilà tout. Une belle athlète pour le plai-

sir. Pas de mal à ça. Rien que des hommes mariés elle fréquen-

tait. Et seulement des connaisseurs, des hommes qui savent re-

connaître et apprécier les belles réussites naturelles et qui ne

prennent pas une petite vicieuse quelconque pour une bonne af-

faire. Non, sa peau mate, son gentil sourire, sa démarche et

l’ampleur noblement mobile de ses hanches lui valaient des en-

thousiasmes profonds, mérités, de la part de certains chefs de

bureau qui connaissaient leur sujet.

Seulement bien sûr, ils ne pouvaient tout de même pas di-

vorcer pour ça, les chefs de bureau. Au contraire, c’était une rai-

son pour demeurer heureux en ménage. Alors chaque fois au

– 293 –

troisième mois qu’elle était enceinte, ça ne manquait pas, elle allait trouver la sage-femme. Quand on a du tempérament et

qu’on n’a pas un cocu sous la main, on ne rigole pas tous les

jours.

Sa mère m’entrouvrit la porte du palier avec des précau-

tions d’assassinat. Elle chuchotait la mère, mais si fortement, si

intensément, que c’était pire que des imprécations.

« Qu’ai-je pu faire au ciel, Docteur, pour avoir une fille pa-

reille ! Ah, vous n’en direz du moins rien à personne dans notre

quartier, Docteur !… Je compte sur vous ! » Elle n’en finissait

pas d’agiter ses frayeurs et de se gargariser avec de ce que pour-

raient en penser les voisins et les voisines. En transe de bêtise

inquiète qu’elle était. Ça dure longtemps ces états-là.

Elle me laissait m’habituer à la pénombre du couloir, à

l’odeur des poireaux pour la soupe, aux papiers des murs, à

leurs ramages sots, à sa voix d’étranglée. Enfin, de bafouillages

en exclamations, nous parvînmes auprès du lit de la fille, pros-

trée, la malade, à la dérive. Je voulus l’examiner, mais elle per-

dait tellement de sang, c’était une telle bouillie qu’on ne pouvait

rien voir de son vagin. Des caillots. Ça faisait « glouglou » entre

ses jambes comme dans le cou coupé du colonel à la guerre. Je

remis le gros coton et remontai sa couverture simplement.

La mère ne regardait rien, n’entendait qu’elle-même. « J’en

mourrai, Docteur ! qu’elle clamait. J’en mourrai de honte ! » Je

n’essayai point de la dissuader. Je ne savais que faire. Dans la

petite salle à manger d’à côté, nous apercevions le père qui allait

de long en large. Lui ne devait pas avoir son attitude prête en-

core pour la circonstance. Peut-être attendait-il que les événe-

ments se précisassent avant de se choisir un maintien. Il de-

meurait dans des sortes de limbes. Les êtres vont d’une comédie

vers une autre. Entre-temps la pièce n’est pas montée, ils n’en

discernent pas encore les contours, leur rôle propice, alors ils

restent là, les bras ballants, devant l’événement, les instincts re-

– 294 –

pliés comme un parapluie, branlochants d’incohérence, réduits à eux-mêmes, c’est-à-dire à rien. Vaches sans train.

Mais la mère, elle, le tenait le rôle capital, entre la fille et

moi. Le théâtre pouvait crouler, elle s’en foutait elle, s’y trouvait

bien et bonne et belle.

Je ne pouvais compter que sur moi-même pour rompre ce

merdeux charme.

Je hasardai un conseil de transport immédiat dans un hô-

pital pour qu’on l’opère en vitesse.

Ah ! malheur de moi ! Du coup, je lui ai fourni sa plus belle

réplique, celle qu’elle attendait.

« Quelle honte ! L’hôpital ! Quelle honte, Docteur ! À nous !

Il ne nous manquait plus que cela ! C’est un comble ! »

Je n’avais plus rien à dire. Je m’assis donc et l’écoutai la

mère se débattre encore plus tumultueusement, empêtrée dans

les sornettes tragiques. Trop d’humiliation, trop de gêne portent

à l’inertie définitive. Le monde est trop lourd pour vous. Tant

pis. Pendant qu’elle invoquait, provoquait le Ciel et l’Enfer, toni-

truait de malheur, je baissais le nez et baissant déconfit je voyais

se former sous le lit de la fille une petite flaque de sang, une

mince rigole en suintait lentement le long du mur vers la porte.

Une goutte, du sommier, chutait régulièrement. Tac ! tac ! Les

serviettes entre ses jambes regorgeaient de rouge. Je demandai

tout de même à voix timide si le placenta était expulsé déjà tout

entier. Les mains de la fille, pâles et bleuâtres au bout pendaient

de chaque côté du lit, rabattues. À ma question, c’est la mère

encore qui a répondu par un flot de jérémiades dégoûtantes.

Mais réagir, c’était après tout beaucoup trop pour moi.

J’étais si obsédé moi-même depuis si longtemps par la dé-

veine, je dormais si mal, que je n’avais plus du tout d’intérêt

dans cette dérive à ce que ceci arrive plutôt que cela. Je pensais

seulement qu’on était mieux à écouter cette mère toute gueu-

– 295 –

lante, assis que debout. Pas grand chose suffit à vous faire plaisir quand on est devenu bien résigné. Et puis quelle force ne

m’aurait-il pas fallu pour interrompre cette farouche au mo-

ment juste où elle « ne savait plus comment sauver l’honneur de

sa famille ». Quel rôle ! Et qu’elle le hurlait encore ! Après

chaque avortement, j’en avais l’expérience, elle se déployait de

la même façon, entraînée bien entendu à faire de mieux en

mieux à chaque fois ! Cela durerait ce qu’elle voudrait !

Aujourd’hui, elle me semblait prête à décupler ses effets.

Elle aussi, songeais-je en la regardant, avait dû être une

belle créature, la mère, bien pulpeuse en son temps ; mais plus

verbale toutefois, gaspilleuse d’énergie, plus démonstrative que

la fille dont l’intimité concentrée avait été par la nature vrai-

ment admirablement réussie. Ces choses n’ont pas encore été

étudiées merveilleusement comme elles le méritent. La mère

devinait cette supériorité animale de sa fille sur elle et jalouse

réprouvait tout d’instinct, dans sa manière de se faire baiser à

des profondeurs inoubliables et de jouir comme un continent.

Le côté théâtral du désastre en tout cas l’enthousiasmait.

Elle accaparait de ses trémolos douloureux notre petit monde

rétréci où nous étions en train de merdouiller en chœur par sa

faute. On ne pouvait songer à l’éloigner non plus. Je l’aurais ce-

pendant bien dû tenter. Faire quelque chose… C’était mon de-

voir, comme on dit. Mais j’étais trop bien assis et trop mal de-

bout.

Chez eux c’était un peu plus gai que chez les Henrouille,

aussi laid mais plus confortable. Il y faisait bon. Pas sinistre

comme là-bas, seulement vilain, tranquillement.

Ahuri de fatigue mes regards erraient sur les choses de la

chambre. Petites affaires sans valeur qu’on avait toujours pos-

sédées dans la famille, surtout le dessus de cheminée à grelots

roses en velours comme on en trouve plus dans les magasins et

ce Napolitain biscuité, et la table à ouvrage en miroir en biseau

– 296 –

qu’une tante de province devait posséder en double. Je n’avertis point la mère à propos de la mare de sang que je voyais se former sous le lit, ni des gouttes qui tombaient toujours ponctuel-

lement, la mère aurait crié encore plus fort et ne m’aurait pas

écouté davantage. Elle ne finirait jamais de se plaindre et de

s’indigner. Elle était vouée.

Autant se taire et regarder dehors, par la fenêtre, les ve-

lours gris du soir prendre déjà l’avenue d’en face, maison par

maison, d’abord les plus petites et puis les autres, les grandes

enfin sont prises et puis les gens qui s’agitent parmi, de plus en

plus faibles, équivoques et troubles, hésitants d’un trottoir à

l’autre avant d’aller verser dans le noir.

Plus loin, bien plus loin que les fortifications, des files et

des rangées de lumignons dispersés sur tout le large de l’ombre

comme des clous, pour tendre l’oubli sur la ville, et d’autres pe-

tites lumières encore qui scintillent parmi des vertes, qui cli-

gnent, des rouges, toujours des bateaux et des bateaux encore,

toute une escadre venue là de partout pour attendre, trem-

blante, que s’ouvrent derrière la Tour les grandes portes de la

Nuit.

Si cette mère avait pris un petit temps pour souffler, et

même un grand moment de silence, on aurait pu au moins se

laisser aller à renoncer à tout, à essayer d’oublier qu’il fallait

vivre. Mais elle me traquait.

« Si je lui donnais un lavement, Docteur ? Qu’en pensez-

vous ? » Je ne répondis ni par oui, ni par non, mais je conseillai

une fois de plus, puisque j’avais la parole, l’envoi immédiat à

l’hôpital. D’autres glapissements, encore plus aigus, plus déter-

minés, plus stridents en réponse. Rien à faire.

Je me dirigeai lentement vers la porte, en douceur.

L’ombre nous séparait à présent du lit.

– 297 –

Je ne discernais presque plus les mains de la fille posées sur les draps, à cause de leur pâleur semblable.

Je revins pour sentir son pouls, plus menu, plus furtif que

tout à l’heure. Elle ne respirait que par à-coups. J’entendais

bien, moi, toujours, le sang tomber sur le parquet comme à pe-

tits coups d’une montre de plus en plus lente, de plus en plus

faible. Rien à faire. La mère me précédait vers la porte.

« Surtout, me recommanda-telle, transie, Docteur, promet-

tez-moi que vous ne direz rien à personne ? » Elle me suppliait.

« Vous me le jurez ? »

Je promettais tout ce qu’on voulait. Je tendis la main. Ce

fut vingt francs. Elle referma la porte derrière moi, peu à peu.

En bas, la tante de Bébert m’attendait avec sa tête de cir-

constance. « Ça ne va pas alors ? » qu’elle s’enquérait. Je com-

pris qu’elle m’avait attendu là, en bas, pendant une demi-heure

déjà pour toucher sa commission d’usage : deux francs. Que je

l’échappe pas. « Et chez les Henrouille alors, ça a marché ? »

voulut-elle savoir. Elle espérait toucher un pourboire pour ceux-

là aussi. « Ils ne m’ont pas payé », ai-je répondu. C’était vrai

aussi. Son sourire préparé, tourna en moue à la tante. Elle me

suspectait.

« C’est pas malheureux tout de même Docteur, de pas sa-

voir se faire payer ! Comment voulez-vous que les gens vous

respectent ?… On paye comptant au jour d’aujourd’hui ou ja-

mais ! » C’était exact aussi. Je filai. J’avais mis mes haricots à

cuire avant de partir. C’était le moment, la nuit tombée, d’aller

acheter mon lait. Pendant la journée, les gens avaient le sourire

quand ils me croisaient avec ma bouteille. Forcément. Pas de

bonne.

Et puis l’hiver a traîné, s’est étalé pendant des mois et des

semaines encore. On n’en sortait plus de la brume et de la pluie,

au fond de tout.

– 298 –

Les malades ne manquaient pas, mais il n’y en avait pas

beaucoup qui pouvaient ou qui voulaient payer. La médecine,

c’est ingrat. Quand on se fait honorer par les riches, on a l’air

d’un larbin, par les pauvres on a tout du voleur. Des « hono-

raires » ? En voilà un mot ! Ils n’en ont déjà pas assez pour

bouffer et aller au cinéma les malades, faut-il encore leur en

prendre du pognon pour faire des « honoraires » avec ? Surtout

dans le moment juste où ils tournent de l’œil. C’est pas com-

mode. On laisse aller. On devient gentil. Et on coule.

Au terme de janvier j’ai vendu d’abord mon buffet, pour

faire de la place, que j’ai expliqué dans le quartier et transfor-

mer ma salle à manger en studio de culture physique. Qui m’a

cru ? Au mois de février pour liquider les contributions, j’ai ba-

zardé encore ma bicyclette et le gramophone que m’avait donné

Molly en partant. Il jouait No More Worries ! J’ai même encore

l’air dans la tête. C’est tout ce qui me reste. Mes disques, Bézin

les a eus longtemps dans sa boutique et puis tout de même il les

a vendus.

Pour faire encore plus riche j’ai raconté alors que j’allais

m’acheter une auto aux premiers beaux jours, et qu’à cause de

ça je me faisais un peu de liquide d’avance. C’est le culot qui me

manquait au fond pour exercer la médecine sérieusement.

Quand on me reconduisait à la porte, après que j’avais donné à

la famille les conseils et remis mon ordonnance je me lançais

dans des tas de commentaires rien que pour éluder l’instant du

paiement quelques minutes de plus. Je ne savais pas faire ma

putain. Ils avaient l’air si misérables, si puants, la plupart de

mes clients, si torves aussi, que je me demandais toujours où ils

allaient les trouver les vingt francs qu’il fallait me donner, et

s’ils allaient pas me tuer en revanche. J’en avais tout de même

bien besoin moi des vingt francs. Quelle honte ! J’aurai jamais

fini d’en rougir.

« Honoraires !… » qu’ils continuaient à intituler ça les con-

frères. Pas dégoûtés ! Comme si le mot en faisait une chose bien

– 299 –

entendue et qu’on avait plus besoin d’expliquer… Honte ! moi que je pouvais pas m’empêcher de me dire et y avait pas à en

sortir. On explique tout, je le sais bien. Mais n’empêche que ce-

lui qui a reçu les cent sous du pauvre et du méchant est pour

toujours un beau dégueulasse ! C’est même depuis ce temps-là

que je suis certain d’être aussi dégueulasse que n’importe quel

autre. C’est pas que j’aie fait des orgies et des folies avec leurs

cent sous et leurs dix francs. Non ! Puisque le propriétaire m’en

prenait le plus grand morceau, mais tout de même, ça non plus

c’est pas une excuse. On voudrait bien que ça en soye une, mais

c’en est pas une encore. Le propriétaire c’est pire que de la

merde. Voilà tout.

À force de me faire du mauvais sang et de passer entre les

averses glacées de la saison, je prenais plutôt l’air d’une espèce

de tuberculeux à mon tour. Fatalement. C’est ça qui arrive

quand on doit renoncer à presque tous les plaisirs. De temps en

temps, j’achetais des œufs par-ci par-là, mais mon régime es-

sentiel c’était en somme les légumes secs. Ils mettent longtemps

à cuire. Je passais à surveiller leur ébullition des heures dans la

cuisine après ma consultation et comme je demeurais au pre-

mier, j’avais de cet endroit un beau panorama d’arrière-cour.

Les arrière-cours, c’est les oubliettes des maisons en série. J’ai

eu bien du temps à moi pour la regarder la mienne d’arrière-

cour et surtout pour l’entendre.

Là viennent chuter, craquer, rebondir les cris, les appels

des vingt maisons en pourtour, jusqu’aux petits oiseaux des

concierges en désespoir qui moisissaient en pépiant après le

printemps qu’ils ne reverront jamais dans leurs cages, auprès

des cabinets, qui sont tous groupés les cabinets, là, dans le fond

d’ombre, avec leurs portes toujours déglinguées et ballantes.

Cent ivrognes mâles et femelles peuplent ces briques et farcis-

sent l’écho de leurs querelles vantardes, de leurs jurons incer-

tains et débordants, après les déjeuners du samedi surtout. C’est

le moment intense dans la vie des familles. Avec la gueule on se

défie et des verres plein le nez, papa manie la chaise, faut voir,

– 300 –

comme une cognée, et maman le tison comme un sabre ! Gare

aux faibles alors ! C’est le petit qui prend. Les torgnoles aplatis-

sent au mur tout ce qui ne peut pas se défendre et riposter : en-

fants, chiens ou chats. Dès le troisième verre de vin, le noir, le

plus mauvais, c’est le chien qui commence à souffrir, on lui

écrase la patte d’un grand coup de talon. Ça lui apprendra à

avoir faim en même temps que les hommes. On rigole bien à le

voir disparaître en piaulant sous le lit comme un éventré. C’est

le signal. Rien ne stimule les femmes éméchées comme la dou-

leur des bêtes, on n’a pas toujours des taureaux sous la main. La

discussion en repart vindicative, impérieuse comme un délire,

c’est l’épouse qui mène, lançant au mâle une série d’appels aigus

à la lutte. Et après ça c’est la mêlée, les objets cassés se morcel-

lent. La cour recueille le fracas, l’écho tourne autour de l’ombre.

Les enfants dans l’horreur glapissent. Ils découvrent tout ce

qu’il y a dans papa et maman ! Ils attirent sur eux la foudre en

gueulant.

Je passais bien des jours à attendre qu’il arrive ce qui arri-

vait de temps à autre au bout des séances ménagères.

C’est au troisième, devant ma fenêtre que ça se passait,

dans la maison de l’autre côté.

Je ne pouvais rien voir, mais j’entendais bien.

Il y a un bout à tout. Ce n’est pas toujours la mort, c’est

souvent quelque chose d’autre et d’assez pire, surtout avec les

enfants.

Ils demeuraient là ces locataires, juste à la hauteur de la

cour où l’ombre commence à pâlir. Quand ils étaient seuls le

père et la mère, les jours où ça arrivait, ils se disputaient

d’abord longtemps et puis survenait un long silence. Ça se pré-

parait. On en avait après la petite fille d’abord, on la faisait ve-

nir. Elle le savait. Elle pleurnichait tout de suite. Elle savait ce

qui l’attendait. D’après sa voix, elle devait bien avoir dans les dix

– 301 –

ans. J’ai fini par comprendre après bien des fois ce qu’ils lui faisaient tous les deux.

Ils l’attachaient d’abord, c’était long à l’attacher, comme

pour une opération. Ça les excitait. « Petite charogne » qu’il ju-

rait lui. « Ah ! la petite salope ! » qu’elle faisait la mère. « On va

te dresser salope ! » qu’ils criaient ensemble et des choses et des

choses qu’ils lui reprochaient en même temps, des choses qu’ils

devaient imaginer. Ils devaient l’attacher après les montants du

lit. Pendant ce temps-là, l’enfant se plaignotait comme une sou-

ris prise au piège. « T’auras beau faire petite vache, t’y couperas

pas. Va ! T’y couperas pas ! » qu’elle reprenait la mère, puis avec

toute une bordée d’insultes comme pour un cheval. Tout exci-

tée. « Tais-toi maman, que répondait la petite doucement. Tais-

toi maman ! Bats-moi maman ! Mais tais-toi maman ! » Elle n’y

coupait pas et elle prenait quelque chose comme raclée.

J’écoutais jusqu’au bout pour être bien certain que je ne me

trompais pas, que c’était bien ça qui se passait. J’aurais pas pu

manger mes haricots tant que ça se passait. Je ne pouvais pas

fermer la fenêtre non plus. Je n’étais bon à rien. Je ne pouvais

rien faire. Je restais à écouter seulement comme toujours, par-

tout. Cependant, je crois qu’il me venait des forces à écouter ces

choses-là, des forces d’aller plus loin, des drôles de forces et la

prochaine fois, alors je pourrais descendre encore plus bas la

prochaine fois, écouter d’autres plaintes que je n’avais pas en-

core entendues, ou que j’avais du mal à comprendre avant,

parce qu’on dirait qu’il y en a encore toujours au bout des autres

des plaintes encore qu’on n’a pas encore entendues ni com-

prises.

Quand ils l’avaient tellement battue qu’elle ne pouvait plus

hurler, leur fille, elle criait encore un peu quand même à chaque

fois qu’elle respirait, d’un petit coup.

J’entendais l’homme alors qui disait à ce moment-là :

« Viens-toi grande ! Vite ! Viens par là ! » Tout heureux.

– 302 –

C’était à la mère qu’il parlait comme ça, et puis la porte d’à côté claquait derrière eux. Un jour, c’est elle qui lui a dit, je l’ai

entendu : « Ah ! je t’aime Julien, tellement, que je te boufferais

ta merde, même si tu faisais des étrons grands comme ça… »

C’était ainsi qu’ils faisaient l’amour tous les deux que m’a

expliqué leur concierge, dans la cuisine ça se passait contre

l’évier. Autrement, ils y arrivaient pas.

C’est peu à peu, que j’ai appris toutes ces choses-là sur eux

dans la rue. Quand je les rencontrais, tous les trois ensemble, il

n’y avait rien à remarquer. Ils se promenaient comme une vraie

famille. Lui, le père, je l’apercevais encore quand je passais de-

vant l’étalage de son magasin, au coin du boulevard Poincaré,

dans la maison de « Chaussures pour pieds sensibles » où il

était premier vendeur.

La plupart du temps, notre cour n’offrait que des hideurs

sans relief, surtout l’été, grondante de menaces, d’échos, de

coups, de chutes et d’injures indistinctes. Jamais le soleil ne

parvenait jusqu’au fond. Elle en était comme peinte d’ombres

bleues, la cour, bien épaisses et surtout dans les angles. Les con-

cierges y possédaient leurs petits cabinets comme autant de

ruches. Dans la nuit quand ils allaient faire pipi, ils cognaient

contre les boîtes à ordures les concierges, ça déclenchait des

bruits de tonnerre dans la cour.

Du linge essayait de sécher d’une fenêtre à l’autre.

Après le dîner, c’était plutôt des discussions sur les courses

qui résonnaient, les soirs où on n’était pas aux brutalités. Mais

ces sportives polémiques finissaient elles aussi souvent assez

mal en torgnoles diverses et toujours au moins derrière une des

fenêtres, pour un motif ou pour un autre, on finissait par

s’assommer.

L’été aussi tout sentait fort. Il n’y avait plus d’air dans la

cour, rien que des odeurs. C’est celle du chou-fleur qui

– 303 –

l’emporte et facilement sur toutes les autres. Un chou-fleur vaut dix cabinets, même s’ils débordent. C’est entendu. Ceux du deuxième débordaient souvent. La concierge du 8, la mère Cézanne,

arrivait alors avec son jonc trifouilleur. Je l’observais à

s’escrimer. C’est comme ça que nous finîmes par avoir des con-

versations. « Moi, qu’elle me conseillait, si j’étais à votre place,

en douce, je débarrasserais les femmes qui sont enceintes… Y en

a des femmes dans ce quartier-ci qui font la vie… C’est à pas y

croire !… Et elles demanderaient pas mieux que de vous faire

travailler !… Moi, je vous le dis ! C’est meilleur toujours qu’à

soigner les petits employés pour leurs varices… Surtout que ça

c’est du comptant. »

La mère Cézanne avait un grand mépris d’aristocrate, qui

lui venait je ne sais d’où, pour tous les gens qui travaillent…

« Jamais contents les locataires, on dirait des prisonniers,

faut qu’ils fassent de la misère à tout le monde !… C’est leurs ca-

binets qui se bouchent… Un autre jour c’est le gaz qui fuit…

C’est leurs lettres qu’on leur ouvre !… Toujours à la chicane…

Toujours emmerdants quoi !… Y en a même un qui m’a craché

dans son enveloppe du terme… Vous voyez ça ?… »

Même à déboucher les cabinets, elle devait souvent renon-

cer la mère Cézanne tellement c’était difficile. « Je ne sais pas ce

qu’ils mettent dedans, mais faudrait pas d’abord qu’elle

sèche !… Je connais ça… Ils vous préviennent toujours trop

tard !… Ils font exprès d’abord !… Où j’étais avant il a même fal-

lu faire fondre un tuyau tellement que c’était dur !… Je ne sais

pas ce qu’ils peuvent bouffer moi… C’est de la double !… »

– 304 –

On me retirera difficilement de l’idée que si ça m’a repris ça n’est pas surtout à cause de Robinson. D’abord j’en ai pas tenu

grand compte des malaises. Je continuais à traîner comme ci,

comme ça, d’un malade à l’autre, mais j’étais devenu plus in-

quiet encore qu’auparavant, de plus en plus, comme à New

York, et j’ai recommencé à dormir aussi encore plus mal que

d’habitude.

De le rencontrer à nouveau, Robinson, ça m’avait donc

donné un coup et comme une espèce de maladie qui me repre-

nait.

Avec sa gueule toute barbouillée de peine, ça me faisait

comme un sale rêve qu’il me ramenait et dont je n’arrivais pas à

me délivrer depuis trop d’années déjà. J’en bafouillais.

Il était venu retomber là, devant moi. J’en finirais pas. Sû-

rement qu’il m’avait cherché par ici. J’essayais pas d’aller le re-

voir moi, bien sûr… Il reviendrait à coup sûr encore et il me for-

cerait à penser à ses affaires à nouveau. Tout à présent d’ailleurs

me faisait repenser à sa sale substance. Ces gens-là même que je

regardais par la fenêtre et qui n’avaient l’air de rien, à marcher

comme ça dans la rue, ils m’y faisaient penser, à bavarder au

coin des portes, à se frotter les uns contre les autres. Je savais

moi, ce qu’ils cherchaient, ce qu’ils cachaient avec leurs airs de

rien les gens. C’est tuer et se tuer qu’ils voulaient, pas d’un seul

coup bien sûr, mais petit à petit comme Robinson avec tout ce

qu’ils trouvaient, des vieux chagrins, des nouvelles misères, des

haines encore sans nom quand ça n’est pas la guerre toute crue

et que ça se passe alors plus vite encore que d’habitude.

– 305 –

J’osais même plus sortir de peur de le rencontrer.

Fallait qu’on me demande des deux ou trois fois de suite

pour que je me décide à répondre à l’appel des malades. Alors la

plupart du temps quand j’arrivais on avait déjà été en chercher

un autre. C’était la pagaïe dans mon esprit, tout comme dans la

vie. Dans cette rue Saint Vincent où je n’étais allé encore qu’une

seule fois, on m’a fait demander chez les gens du troisième au

numéro 12. On est même venu me chercher avec une voiture. Je

l’ai bien reconnu tout de suite le grand-père, il chuchotait, il

s’essuyait longuement les pieds sur mon paillasson. Un être fur-

tif, gris et voûté, c’est pour son petit-fils qu’il voulait que je me

dépêche.

Je me souvenais bien de sa fille aussi, à lui, une autre gail-

larde, flétrie déjà, mais solide et silencieuse, qui était revenue

pour avorter, à plusieurs reprises chez ses parents. On ne lui re-

prochait rien à celle-là. On aurait seulement voulu qu’elle finisse

par se marier en fin de compte, surtout qu’elle avait déjà un pe-

tit garçon de deux ans à demeure chez les grands-parents.

Il était malade cet enfant pour un oui, pour un non, et

quand il était malade, le grand-père, la grand-mère, la mère

pleuraient ensemble, énormément, et surtout parce qu’il n’avait

pas de père légitime. C’est dans ces moments là qu’on est le plus

affecté par les situations irrégulières dans les familles. Ils

croyaient les grands-parents sans se l’avouer tout à fait, que les

enfants naturels sont plus fragiles et plus souvent malades que

les autres.

Enfin, le père, celui qu’on croyait du moins, il était bel et

bien parti pour toujours. On lui avait tellement parlé de mariage

à cet homme, que ça avait fini par l’ennuyer. Il devait être loin à

présent, s’il courait encore. Personne n’y avait rien compris à cet

abandon et surtout la fille elle-même, parce qu’il avait pris

pourtant bien du plaisir à la baiser.

– 306 –

Donc, depuis qu’il était parti le volage ils contemplaient tous les trois l’enfant en pleurnichant et puis voilà. Elle s’était

donnée à cet homme comme elle disait « corps et âme ». Cela

devait arriver, et d’après elle devait suffire à tout expliquer. Le

petit en était sorti de son corps et d’un seul coup et l’avait lais-

sée toute plissée autour des flancs. L’esprit est content avec des

phrases, le corps c’est pas pareil, il est plus difficile lui, il lui faut

des muscles. C’est quelque chose de toujours vrai un corps, c’est

pour cela que c’est presque toujours triste et dégoûtant à regar-

der. J’ai vu, c’est vrai aussi, bien peu de maternités emporter

autant de jeunesse d’un seul coup. Il ne lui restait plus pour ain-

si dire que des sentiments à cette mère et une âme. Personne

n’en voulait plus.

Avant cette naissance clandestine la famille demeurait

dans le quartier des « Filles-du-Calvaire » et cela depuis bien

des années. S’ils étaient venus tous s’exiler à Rancy, c’était pas

par plaisir, mais pour se cacher, se faire oublier, disparaître en

groupe.

Dès qu’il fut devenu impossible de dissimuler cette gros-

sesse aux voisins, ils s’étaient décidés à quitter leur quartier de

Paris pour évite tous commentaires. Déménagement d’honneur.

À Rancy, la considération des voisins n’était pas indispen-

sable, et puis d’abord ils étaient inconnus à Rancy, et puis la

municipalité de ce pays pratiquait justement une politique

abominable, anarchiste pour tout dire, et dont on parlait dans

toute la France, une politique de voyous. Dans ce milieu de ré-

prouvés le jugement d’autrui ne saurait compter.

La famille s’était punie spontanément, elle avait rompu

toute relation avec les parents et les amis d’autrefois. Pour un

drame, ç’avait été un drame complet. Plus rien à perdre qu’ils se

disaient. Déclassés. Quand on tient à se déconsidérer on va au

peuple.

– 307 –

Ils ne formulaient aucun reproche contre personne. Ils es-

sayaient seulement de découvrir par poussées de petites révoltes

invalides ce que le Destin pouvait bien avoir bu le jour où il leur

avait fait une saleté pareille, à eux.

La fille n’éprouvait à vivre à Rancy, qu’une seule consola-

tion, mais très importante, celle de pouvoir parler librement à

tout le monde désormais de « ses responsabilités nouvelles ».

Son amant, en la désertant, avait réveillé un désir profond de sa

nature entichée d’héroïsme et de singularité. Dès qu’elle fut as-

surée pour le reste de ses jours de ne jamais avoir un sort abso-

lument identique à la plupart des femmes de sa classe et de son

milieu et de pouvoir toujours en appeler au roman de sa vie sac-

cagée dès ses premières amours, elle s’accommoda du grand

malheur qui la frappait, avec délices, et les ravages du sort fu-

rent en somme dramatiquement bienvenus. Elle pavoisait en

fille mère.

Dans leur salle à manger quand nous entrâmes, son père et

moi, un éclairage d’économie ne dépassait point les demi-

teintes, on n’apercevait les figures que comme autant de taches

pâles, de chairs rabâcheuses de mots qui restaient à traîner dans

la pénombre, lourde de cette odeur de vieux poivre que déga-

gent tous les meubles de famille.

Sur la table, au centre, sur le dos, l’enfant parmi les langes,

se laissait palper. Je lui déprimai pour commencer la paroi du

ventre, avec beaucoup de précaution, graduellement, depuis

l’ombilic jusqu’aux bourses, et puis je l’auscultai, fort gravement

encore.

Son cœur battait au rythme d’un petit chat, sec et folle-

ment. Et puis, il en eut assez l’enfant de mes doigts tripoteurs et

de mes manœuvres et se mit à hurler comme on peut le faire à

cet âge, inconcevablement. C’en était trop. Depuis le retour de

Robinson, je me trouvais devenu bien étrange dans ma tête et

mon corps et les cris de ce petit innocent me firent une impres-

– 308 –

sion abominable. Quels cris, mon Dieu ! Quels cris ! Je n’en pouvais plus.

Une autre idée aussi sans doute dut déterminer ma sotte

conduite. Excédé, je ne sus me retenir de leur faire part tout

haut de ce que j’éprouvais en fait de rancœur et de dégoût de-

puis trop longtemps, tout bas.

« Eh ! répondis-je, à ce petit hurleur, ne te presse donc pas,

petit crétin, tu en auras toujours du temps pour gueuler ! Il en

restera, ne crains rien, petit âne ! Ménage-toi ! Il en restera bien

du malheur assez pour te faire fondre les yeux et la tête aussi et

le reste encore si tu ne fais pas attention !

– Qu’est-ce que vous dites Docteur ? » sursauta la grand-

mère. Je répétai simplement : « Il en restera encore !

– Quoi ? Que reste-t-il ? questionnait-elle, horrifiée…

– Faut comprendre ! que je lui réponds. Faut comprendre !

On vous explique bien trop de choses ! Voilà le malheur ! Cher-

chez donc à comprendre ! Faites un effort ! »

« Il en reste de quoi ?… Que dit-il ? » Et ils s’interrogeaient

du coup, tous les trois, et la fille « aux responsabilités » faisait

un drôle d’œil, et elle se mit à pousser elle aussi de fameux longs

cris. Elle venait de trouver une sacrée bonne occasion de crise.

Elle ne la raterait pas. C’était la guerre ! Et je te frappe des

pieds ! Et des suffocations ! et des strabismes affreux ! J’étais

bien ! Fallait voir ça ! « Il est fou, maman ! qu’elle s’étranglait à

rugir. Le Docteur est devenu fou ! Enlève-lui mon petit, ma-

man ! » Elle sauvait son enfant.

Je ne saurai jamais pourquoi, mais elle s’est mise, telle-

ment elle était excitée, à prendre l’accent basque. « Il dit des

choses effrayantes ! Maman !… C’est un démeng !… »

On m’arracha le petit des mains tout comme si on l’avait

arraché aux flammes. Le grand-père si timide tout à l’heure dé-

– 309 –

crochait à présent son gros thermomètre en acajou du mur, un énorme, comme une massue… Et m’accompagnait à distance,

vers la porte, dont il relança le battant sur moi, violemment,

d’un grand coup de pied.

Bien entendu, on en profita pour ne pas me payer ma vi-

site…

Quand je me suis retrouvé dans la rue, je n’étais pas très

fier de ce qui venait de m’arriver. Pas tant du point de vue de ma

réputation qui ne pouvait être plus mauvaise dans le quartier

qu’on me l’avait déjà faite et sans que j’aie eu pour cela besoin

de m’en mêler, mais toujours à propos de Robinson dont j’avais

espéré me délivrer par un état de franchise, trouver dans le

scandale volontaire la résolution de ne plus le recevoir celui-là,

en me faisant une espèce de scène brutale à moi-même.

Ainsi, avais-je calculé : Je verrais bien à titre expérimental

tout le scandale qu’on peut arriver à se faire en une seule fois !

Seulement on n’en finit jamais dans le scandale et l’émotion, on

ne sait jamais jusqu’où on sera forcé d’aller avec la franchise…

Ce que les hommes vous cachent encore… Ce qu’ils vous mon-

treront encore… Si on vit assez longtemps… Si on avance assez

loin dans leurs balivernes… C’était à recommencer entièrement.

J’avais hâte d’aller me cacher, moi aussi, pour le moment.

J’ai d’abord pris pour rentrer par l’impasse Gibet et puis par la

rue des Valentines. C’est un bon bout de chemin. On a le temps

de changer d’avis. J’allai vers les lumières. Place Transitoire, j’ai

rencontré Péridon l’allumeur. Nous avons échangé quelques

propos anodins. « Vous allez au cinéma Docteur ? » qu’il m’a

demandé. Il m’en donna l’idée. Je la trouvai bonne.

Par l’autobus on est plus vite rendu que par le métro. Après

ce honteux intermède je serais bien parti de Rancy pour de bon

et pour toujours, si j’avais pu.

– 310 –

À mesure qu’on reste dans un endroit, les choses et les gens se débraillent, pourrissent et se mettent à puer tout exprès pour

vous.

– 311 –

Malgré tout, j’ai bien fait de rentrer à Rancy dès le lendemain, à cause de Bébert qui est tombé malade juste à ce mo-

ment. Le confrère Frolichon venait de partir en vacances, la

tante a hésité et puis elle m’a demandé de le soigner quand

même son neveu, sans doute parce que j’étais le moins cher

parmi les autres médecins qu’elle connaissait.

C’est survenu après Pâques. Il commençait à faire bon. Les

premiers vents du sud passaient sur Rancy, ceux aussi qui ra-

battent toutes les suies des usines sur les croisées des fenêtres.

Elle a duré des semaines la maladie de Bébert. J’y allais

deux fois par jour pour le voir. Les gens du quartier

m’attendaient devant la loge, sans en avoir l’air et sur le pas de

leurs maisons, les voisins aussi. C’était comme une distraction

pour eux. On venait pour savoir de loin, si ça allait plus mal ou

mieux. Le soleil qui passe à travers trop de choses ne laisse ja-

mais à la rue qu’une lumière d’automne avec des regrets et des

nuages.

Des conseils, j’en ai reçu beaucoup à propos de Bébert.

Tout le quartier, en vérité, s’intéressait à son cas. On parlait

pour et puis contre mon intelligence. Quand j’entrais dans la

loge, il s’établissait un silence critique et assez hostile, écrasant

de sottise surtout. Elle était toujours remplie par des commères

amies la loge, les intimes, et elle sentait donc fort le jupon et

l’urine de lapin. Chacun tenait à son médecin préféré, toujours

plus subtil, plus savant. Je ne présentais qu’un seul avantage

moi, en somme, mais alors celui qui vous est difficilement par-

donné, celui d’être presque gratuit, ça fait tort au malade et à sa

famille un médecin gratuit, si pauvre soit-elle.

– 312 –

Bébert ne délirait pas encore, il n’avait seulement plus du tout envie de bouger. Il se mit à perdre du poids chaque jour.

Un peu de chair jaunie et mobile lui tenait encore au corps en

tremblotant de haut en bas à chaque fois que son cœur battait.

On aurait dit qu’il était partout son cœur sous sa peau tellement

qu’il était devenu mince Bébert en plus d’un mois de maladie. Il

m’adressait des sourires raisonnables quand je venais le voir. Il

dépassa ainsi très aimablement les 39 et puis les 40 et demeura

là pendant des jours et puis des semaines, pensif.

La tante à Bébert avait fini par se taire et nous laisser tran-

quilles. Elle avait tout dit ce qu’elle savait, alors elle allait pleur-

nicher, déconcertée, dans les coins de sa loge, l’un après l’autre.

Du chagrin enfin lui était venu tout au bout des mots, elle

n’avait pas l’air de savoir qu’en faire du chagrin, elle essayait de

se le moucher, mais il lui revenait son chagrin dans la gorge et

des larmes avec, et elle recommençait. Elle s’en mettait partout

et comme ça elle arrivait à être encore un peu plus sale que

d’habitude et elle s’en étonnait : « Mon Dieu ! mon Dieu ! »

qu’elle faisait. Et puis c’était tout. Elle était arrivée au bout

d’elle-même à force de pleurer et les bras lui retombaient et elle

en restait bien ahurie devant moi.

Elle revenait quand même encore un bon coup en arrière

dans son chagrin et puis elle se redécidait à repartir en sanglo-

tant. Ainsi, pendant des semaines que ça a duré ces allées et ve-

nues dans sa peine. Il fallait pressentir que cette maladie tour-

nerait mal. Une espèce de typhoïde maligne c’était, contre la-

quelle tout ce que je tentais venait buter, les bains, le sérum… le

régime sec… les vaccins… Rien n’y faisait. J’avais beau me dé-

mener, tout était vain. Bébert passait, irrésistiblement emmené,

souriant. Il se tenait tout en haut de sa fièvre comme en équi-

libre, moi en bas à cafouiller. Bien entendu, on conseilla un peu

partout et impérieusement encore à la tante de me liquider sans

ambages et de faire appeler en vitesse un autre médecin, plus

expérimenté, plus sérieux.

– 313 –

L’incident de la fille « aux responsabilités » avait été retenu à la ronde et commenté énormément. On s’en gargarisait dans

le quartier.

Mais comme les autres médecins avertis de la nature du cas

à Bébert se défilèrent, je demeurai finalement. Puis qu’il m’était

échu, Bébert, je n’avais qu’à continuer, songeaient-ils justement

les confrères.

Il ne me restait plus en fait de ressources qu’à aller

jusqu’au bistrot pour téléphoner de temps en temps à quelques

autres praticiens par-ci, par-là, au loin, que je connaissais plus

ou moins bien dans Paris, dans les hôpitaux, pour leur deman-

der ce qu’ils feraient eux, ces malins, ces considérés, devant une

typhoïde comme celle qui me tracassait. Ils me donnaient des

bons conseils tous, en réponse, des bons conseils inopérants,

mais j’éprouvais quand même du plaisir à les entendre se don-

ner du mal ainsi et gratuitement enfin pour le petit inconnu que

je protégeais. On finit par se réjouir de pas grand-chose, du très

peu que la vie veut bien nous laisser de consolant.

Pendant que je raffinais, ainsi, la tante à Bébert s’effondrait

de droite à gauche au hasard des chaises et des escaliers, elle ne

sortait de son ahurissement que pour manger. Mais jamais par

exemple elle ne passa au travers d’un seul repas, il faut le dire.

On ne l’aurait d’ailleurs pas laissée s’oublier. Ses voisins veil-

laient sur elle. Ils la gavaient entre les sanglots. « Ça soutient ! »

qu’ils lui affirmaient. Et même qu’elle se mit à engraisser.

En fait d’odeur de choux de Bruxelles, au plus fort de la

maladie de Bébert, ce fut dans la loge une véritable orgie. C’était

la saison et il lui en venait de partout en cadeau des choux de

Bruxelles, tout cuits, bien fumants. « Cela me donne des forces,

c’est vrai !… qu’elle admettait volontiers. Et ça fait bien uri-

ner ! »

Avant la nuit, à cause des coups de sonnette, pour dormir

plus légèrement et entendre le premier appel tout de suite, elle

– 314 –

se gavait de café, comme cela les locataires ne le réveillaient pas Bébert en sonnant des deux ou trois fois de suite. Passant devant la maison le soir j’entrais pour voir si tout ça n’était pas fini

des fois. « Vous croyez pas que c’est avec la camomille au rhum

qu’il a voulu boire chez la fruitière le jour de la course cycliste

qu’il l’a attrapée sa maladie ? » qu’elle supposait tout haut la

tante. Cette idée la tracassait depuis le début. Idiote.

« Camomille ! » murmurait faiblement Bébert, en écho

perdu dans la fièvre. À quoi bon la dissuader ? J’effectuais une

fois de plus les deux ou trois menus simulacres professionnels

qu’on attendait et puis j’allais reprendre la nuit, pas fier, parce

que comme ma mère, je n’arrivais jamais à me sentir entière-

ment innocent des malheurs qui arrivaient.

Vers le dix-septième jour je me suis dit tout de même que

je ferais bien d’aller demander ce qu’ils en pensaient à l’Institut

Bioduret Joseph d’un cas de typhoïde de ce genre et leur de-

mander en même temps un petit conseil et peut-être même un

vaccin qu’ils me recommanderaient. Ainsi, j’aurais tout fait, tout

tenté, même les bizarreries et s’il mourait Bébert, eh bien, on

n’aurait peut-être rien à me reprocher. J’arrivai là-bas à

l’Institut au bout de Paris, derrière La Villette, un matin sur les

onze heures. On me fit d’abord promener à travers des labora-

toires et des laboratoires à la recherche d’un savant. Il ne s’y

trouvait encore personne dans ces laboratoires, pas plus de sa-

vants que de public, rien que des objets bousculés en grand dé-

sordre, des petits cadavres d’animaux éventrés, des bouts de

mégots, des becs de gaz ébréchés, des cages et des bocaux avec

des souris dedans en train d’étouffer, des cornues, des vessies à

la traîne, des tabourets défoncés, des livres et de la poussière,

encore et toujours des mégots, leur odeur et celle de pissotière,

dominantes. Puisque j’étais bien en avance, je décidai d’aller

faire un tour, pendant que j’y étais, jusqu’à la tombe du grand

savant Bioduret Joseph qui se trouvait dans les caves mêmes de

l’Institut parmi les ors et les marbres. Fantaisie bourgeoiso-

byzantine de haut goût. La quête se faisait en sortant du caveau,

– 315 –

le gardien grognait même à cause d’une pièce belge qu’on lui avait refilée. C’est à cause de ce Bioduret que nombre de jeunes

gens optèrent depuis un demi-siècle pour la carrière scienti-

fique. Il en advint autant de ratés qu’à la sortie du Conserva-

toire. On finit tous d’ailleurs par se ressembler après un certain

nombre d’années qu’on n’a pas réussi. Dans les fossés de la

grande déroute, un « Lauréat de Faculté » vaut un « Prix de

Rome ». Question d’autobus qu’on ne prend pas tout à fait à la

même heure. C’est tout.

Il me fallut attendre encore assez longtemps dans les jar-

dins de l’Institut, petite combinaison de maison d’arrêt et de

square public, jardins, fleurs déposées soigneusement au long

de ces murs ornés avec malveillance.

Tout de même, quelques garçons du petit personnel fini-

rent par arriver les premiers, nombre d’entre eux portaient déjà

des provisions du marché voisin, en de grands filets, et traî-

naient la savate. Et puis, les savants franchirent à leur tour la

grille, plus traînards encore, plus réticents que leurs modestes

subalternes, par petits groupes mal rasés et chuchoteurs. Ils al-

laient se disperser au long des couloirs en lissant les peintures.

Rentrée de vieux écoliers grisonnants, à parapluie, stupéfiés par

la routine méticuleuse, les manipulations désespérément dégoû-

tantes, soudés pour des salaires de disette et à longueur de ma-

turité dans ces petites cuisines à microbes, à réchauffer cet in-

terminable mijotage de raclures de légumes, de cobayes as-

phyxiques et d’autres certaines pourritures.

Ils n’étaient plus en fin de compte eux-mêmes que de vieux

rongeurs domestiques, monstrueux, en pardessus. La gloire de

nos jours ne sourit guère qu’aux riches, savants ou non. Les plé-

béiens de la Recherche ne pouvaient compter pour les maintenir

en haleine que sur leur propre peur de perdre leur place dans

cette boîte à ordures chaude, illustre et compartimentée. C’était

au Titre de savant officiel qu’ils tenaient essentiellement. Titre

grâce auquel les pharmaciens de la ville leur accordaient encore

– 316 –

quelque confiance pour l’analyse, chichement rétribuée

d’ailleurs, des urines et des crachats de la clientèle. Casuel

bourbeux du savant.

Dès son arrivée, le chercheur méthodique allait se pencher

rituellement pendant quelques minutes au-dessus des tripes bi-

lieuses et corrompues du lapin de l’autre semaine, celui qu’on

exposait classiquement à demeure, dans un coin de la pièce, bé-

nitier d’immondice. Lorsque l’odeur en devenait véritablement

intenable, on en sacrifiait un autre de lapin, mais pas avant, à

cause des économies auxquelles le Professeur Jaunisset, grand

secrétaire de l’Institut, tenait en ce temps-là une main fana-

tique.

Certaines pourritures animales subissaient de ce fait, par

économie, d’invraisemblables dégradations et prolongations.

Tout est question d’habitude. Certains garçons des laboratoires

bien entraînés eussent fort bien cuisiné dans un cercueil en ac-

tivité tellement la putréfaction et ses relents ne les gênaient

plus. Ces modestes auxiliaires de la grande recherche scienti-

fique arrivaient même à cet égard à surpasser en économie le

Professeur Jaunisset lui-même, pourtant fameusement sordide,

et le battaient à son propre jeu, profitant du gaz de ses étuves

par exemple pour se confectionner de nombreux pot-au-feu

personnels et bien d’autres lentes ratatouilles, plus périlleuses

encore.

Lorsque les savants avaient achevé de procéder à l’examen

distrait des boyaux du cobaye et du lapin rituels, ils étaient par-

venus doucement au deuxième acte de leur vie scientifique quo-

tidienne, celui de la cigarette. Essai de neutralisation des puan-

teurs ambiantes et de l’ennui par la fumée du tabac. De mégot

en mégot, les savants venaient tout de même à bout de leur

journée, sur les cinq heures. On remettait alors doucement les

putréfactions à tiédir dans l’étuve branlante. Octave, le garçon,

dissimulait ses haricots fins cuits en un journal pour mieux les

passer impunément devant la concierge. Feintes. Tout prêt le

– 317 –

dîner qu’il emportait à Gargan. Le savant, son maître, déposait encore un petit quelque chose d’écrit dans un coin du livret

d’expériences, timidement, comme un doute, en vue d’une

communication prochaine pleinement oiseuse, mais justificative

de sa présence à l’Institut et des chétifs avantages qu’elle com-

portait, corvée qu’il faudrait bien se décider à effectuer tout de

même avant longtemps devant quelque Académie infiniment

impartiale et désintéressée.

Le véritable savant met vingt bonnes années en moyenne à

effectuer la grande découverte, celle qui consiste à se convaincre

que le délire des uns ne fait pas du tout le bonheur des autres et

que chacun ici-bas se trouve indisposé par la marotte du voisin.

Le délire scientifique plus raisonné et plus froid que les

autres est en même temps le moins tolérable d’entre tous. Mais

quand on a conquis quelques facilités pour subsister même as-

sez chichement dans un certain endroit, à l’aide de certaines

grimaces, il faut bien persévérer ou se résigner à crever comme

un cobaye. Les habitudes s’attrapent plus vite que le courage et

surtout l’habitude de bouffer.

Je cherchais donc mon Parapine à travers l’Institut,

puisque j’étais venu tout exprès de Rancy pour le trouver. Il

s’agissait donc de persévérer dans ma recherche. Ça n’allait pas

tout seul. Je m’y repris en plusieurs fois, hésitant longuement

entre tant de couloirs et de portes.

Il ne déjeunait pas du tout ce vieux garçon et ne dînait

guère que deux ou trois fois par semaine au plus, mais là alors

énormément, selon la frénésie des étudiants russes dont il con-

servait tous les usages fantasques.

On lui accordait à ce Parapine, dans son milieu spécialisé,

la plus haute compétence. Tout ce qui concernait les maladies

typhoïdes lui était familier, soit animales, soit humaines. Sa no-

toriété datait de vingt ans déjà, de l’époque où certains auteurs

allemands prétendirent un beau jour avoir isolé des vibrions

– 318 –

eberthiens vivants dans l’excrétât vaginal d’une petite fille de dix-huit mois. Ce fut un beau tapage dans le domaine de la véri-té. Heureux, Parapine riposta dans le moindre délai au nom de

l’Institut national et surpassa d’emblée ce fanfaron teuton en

cultivant lui, Parapine, le même germe mais à l’état pur et dans

le sperme d’un invalide de soixante et douze ans. Célèbre

d’emblée, il ne lui restait plus jusqu’à sa mort, qu’à noircir régu-

lièrement quelques colonnes illisibles dans divers périodiques

spécialisés pour se maintenir en vedette. Ce qu’il fit sans mal

d’ailleurs depuis ce jour d’audace et de chance.

Le public scientifique sérieux lui faisait à présent crédit et

confiance. Cela dispensait le public sérieux de le lire.

S’il se mettait à critiquer ce public, il n’y aurait plus de pro-

grès possible. On resterait un an sur chaque page.

Quand j’arrivai devant la porte de sa cellule, Serge Para-

pine était en train de cracher aux quatre coins du laboratoire

d’une salive incessante, avec une grimace si dégoûtée qu’il vous

en faisait réfléchir. Il se rasait de temps à autre Parapine, mais il

conservait cependant aux méplats des joues toujours assez de

poils pour avoir l’air d’un évadé. Il grelottait constamment ou

du moins il en avait l’air, bien que ne quittant jamais son par-

dessus, grand choix de taches et surtout de pellicules qu’il es-

saimait ensuite à menus coups d’ongles alentour, tout en rame-

nant sa mèche, oscillante toujours, sur son nez vert et rose.

Pendant mon stage dans les écoles pratiques de la Faculté,

Parapine m’avait donné quelques leçons de microscope et té-

moigné en diverses occasions de quelque réelle bienveillance.

J’espérais qu’il ne m’avait depuis ces temps déjà lointains pas

tout à fait oublié et qu’il serait à même de me donner peut-être

un avis thérapeutique de tout premier ordre pour le cas de Bé-

bert qui m’obsédait en vérité.

Décidément, je me découvrais beaucoup plus de goût à

empêcher Bébert de mourir qu’un adulte. On n’est jamais très

– 319 –

mécontent qu’un adulte s’en aille, ça fait toujours une vache de moins sur la terre, qu’on se dit, tandis que pour un enfant, c’est

tout de même moins sûr. Il y a l’avenir.

Parapine mis au courant de mes difficultés ne demanda pas

mieux que de m’aider et d’orienter ma thérapeutique périlleuse,

seulement il avait appris lui, en vingt années, tellement de

choses et des si diverses et de si souvent contradictoires sur le

compte de la typhoïde qu’il lui était devenu bien pénible à pré-

sent, et comme qui dirait impossible, de formuler au sujet de

cette affection si banale et des choses de son traitement le

moindre avis net ou catégorique.

« D’abord, y croyez-vous, cher confrère, vous, aux sérums ?

qu’il commença par me demander. Hein ? qu’en dites-vous ?…

Et les vaccins donc ?… En somme quelle est votre impres-

sion ?… D’excellents esprits ne veulent plus à présent en en-

tendre parler des vaccins… C’est audacieux, confrère, certes… Je

le trouve aussi… Mais enfin ? Hein ? Quand même ? Ne trouvez-

vous pas qu’il y a du vrai dans ce négativisme ?… Qu’en pensez-

vous ? »

Les phrases procédaient dans sa bouche par bonds ter-

ribles parmi des avalanches d’« R » énormes.

Pendant qu’il se débattait tel un lion parmi d’autres fu-

rieuses et désespérées hypothèses, Jaunisset, qui vivait encore à

cette époque, l’illustre grand secrétaire, vint à passer juste sous

nos fenêtres précis et sourcilleux.

À sa vue, Parapine pâlit encore si possible davantage et

changea nerveusement de conversation, hâtif de me témoigner

tout de suite tout le dégoût que provoquait en lui la seule vue

quotidienne de ce Jaunisset par ailleurs universellement glori-

fié. Il me le qualifia ce Jaunisset fameux en l’espace d’un ins-

tant, de faussaire, de maniaque de l’espèce la plus redoutable et

le chargea encore de plus de crimes monstrueux et inédits et se-

– 320 –

crets qu’il n’en fallait pour peupler un bagne entier pendant un siècle.

Et je ne pouvais plus l’empêcher de me donner, Parapine,

cent et mille haineux détails sur le métier bouffon de chercheur

auquel il était bien obligé pour avoir à bouffer de s’astreindre,

haine plus précise, plus scientifique vraiment, que celles qui

émanent des autres hommes placés dans des conditions simi-

laires dans les bureaux ou magasins.

Il tenait ces propos à très haute voix et je m’étonnais de sa

franchise. Son garçon de laboratoire nous écoutait. Il avait ter-

miné lui aussi sa petite cuisine et s’agitait encore pour la forme

entre les étuves et les éprouvettes, mais il avait tellement pris

l’habitude le garçon, d’entendre Parapine dans le cours de ses

malédictions, pour ainsi dire quotidiennes, qu’il tenait à présent

ces propos si exorbitants fussent-ils, pour absolument acadé-

miques et insignifiants. Certaines petites expériences person-

nelles qu’il poursuivait avec beaucoup de gravité, le garçon,

dans une des étuves du laboratoire lui semblaient, à l’encontre

de ce que racontait Parapine, prodigieuses et délicieusement

instructives. Les fureurs de Parapine ne parvenaient point à l’en

distraire. Avant de s’en aller, il refermait la porte de l’étuve sur

ses microbes personnels, comme sur un tabernacle, tendrement,

scrupuleusement.

« Vous avez vu mon garçon, confrère ? Vous l’avez vu mon

vieux crétin de garçon ? que fit Parapine à son propos, dès qu’il

fut sorti. Eh bien voici trente ans bientôt, qu’à balayer mes or-

dures il entend autour de lui ne parler que de science et fort co-

pieusement et sincèrement ma foi… cependant, loin d’en être

dégoûté, c’est lui et lui seul à présent qui a fini par y croire ici

même ! À force de tripoter mes cultures il les trouve merveil-

leuses ! Il s’en pourlèche… La moindre de mes singeries

l’enivre ! N’en va-t-il pas d’ailleurs de même dans toutes les re-

ligions ? N’y a-t-il point belle lurette que le prêtre pense à tout

autre chose qu’au Bon Dieu que son bedeau y croit encore… Et

– 321 –

dur comme fer ? C’est à vomir en vérité !… Mon abruti ne

pousse-t-il point le ridicule jusqu’à copier le grand Bioduret Jo-

seph dans son costume et sa barbiche ! L’avez-vous noté ?…

Entre nous, à ce propos, le grand Bioduret ne différait tellement

de mon garçon que par sa réputation mondiale et l’intensité de

ses lubies… Avec sa manie de rincer parfaitement les bouteilles

et de surveiller d’incroyablement près l’éclosion des mites, il m’a

toujours semblé monstrueusement vulgaire à moi cet immense

génie expérimental… Ôtez un peu au grand Bioduret sa prodi-

gieuse mesquinerie ménagère et dites-moi donc un peu ce qu’il

en reste d’admirable ? Je vous le demande ? Une figure hostile

de concierge chicaneur et malveillant. C’est tout. Au surplus, il

l’a bien prouvé à l’Académie son caractère de cochon pendant

les vingt années qu’il y passa, détesté par presque tous, il s’y est

engueulé à peu près avec tout le monde, et pas qu’un peu…

C’était un mégalomane ingénieux… Et voilà tout. »

Parapine s’apprêtait à son tour, doucement, au départ. Je

l’aidai à se passer une sorte d’écharpe autour du cou et en des-

sus de ses pellicules de toujours encore une espèce de mantille.

Alors l’idée lui revint que j’étais venu le voir à propos de quelque

chose de très précis et d’urgent. « C’est vrai, fit-il, qu’à vous en-

nuyer avec mes petites affaires, j’oubliais votre malade ! Par-

donnez-moi confrère et revenons bien vite à notre sujet ! Mais

que vous dirais-je après tout que vous ne sachiez déjà ! Parmi

tant de théories vacillantes, d’expériences discutables, la raison

commanderait au fond de ne pas choisir ! Faites donc au mieux

allez confrère ! Puisqu’il faut que vous agissiez, faites au mieux !

Pour moi d’ailleurs, je puis ici vous l’assurer en confidence, cette

affection typhique est arrivée à me dégoûter au-delà de toute

limite ! De toute imagination même ! Quand je l’abordai dans

ma jeunesse la typhoïde, nous n’étions que quelques chercheurs

à prospecter ce domaine et nous pouvions, en somme, aisément

nous compter, nous faire valoir mutuellement… Tandis qu’à

présent, que vous dire ? Il en arrive de Laponie mon cher ! du

Pérou ! Tous les jours davantage ! Il en vient de partout des spé-

cialistes ! On en fabrique en série au japon ! J’ai vu le monde

– 322 –

devenir en moins de quelques ans une véritable pétaudière de publications universelles et saugrenues sur ce même sujet rabâ-

ché. Je me résigne, pour y garder ma place et la défendre certes

tant bien que mal, à produire et reproduire mon même petit ar-

ticle d’un congrès, d’une revue à l’autre, auquel je fais simple-

ment subir vers la fin de chaque saison, quelques subtiles et

anodines modifications, bien accessoires… Mais cependant

croyez-moi, confrère, la typhoïde, de nos jours, est aussi galvau-

dée que la mandoline ou le banjo. C’est à crever je vous le dis !

Chacun veut en jouer un petit air à sa façon. Non, j’aime autant

vous l’avouer, je ne me sens plus de force à me tracasser davan-

tage, ce que je cherche pour achever mon existence, c’est un pe-

tit coin de recherches bien tranquilles, qui ne me vaillent plus ni

ennemis, ni élèves, mais cette médiocre notoriété sans jalousie

dont je me contente et dont j’ai grand besoin. Entre autres fa-

daises, j’ai songé à l’étude de l’influence comparative du chauf-

fage central sur les hémorroïdes dans les pays du Nord et du

Midi. Qu’en pensez-vous ? De l’hygiène ? Du régime ? C’est à la

mode ces histoires-là ! n’est-ce pas ? Une telle étude convena-

blement conduite et traînée en longueur me conciliera

l’Académie j’en suis persuadé, qui compte un nombre majori-

taire de vieillards que ces problèmes de chauffage et

d’hémorroïdes ne peuvent laisser indifférents. Regardez ce

qu’ils ont fait pour le cancer qui les touche de près !… Qu’elle

m’honore par la suite l’Académie, d’un de ses prix d’hygiène ?

Que sais-je ? Dix mille francs ? Hein ? Voilà de quoi me payer

un voyage à Venise… J’y fus savez-vous à Venise dans ma jeu-

nesse, mon jeune ami… Mais oui ! On y dépérit aussi bien de

faim qu’ailleurs… Mais on y respire une odeur de mort somp-

tueuse qu’il n’est pas facile d’oublier par la suite… »

Dans la rue, nous dûmes revenir sur nos pas en vitesse

pour chercher ses caoutchoucs qu’il avait oubliés. Nous nous

mîmes ainsi en retard. Et puis nous nous hâtâmes vers un en-

droit dont il ne me parlait pas.

– 323 –

Par la longue rue de Vaugirard, parsemée de légumes et

d’encombrements, nous arrivâmes tout au bord d’une place en-

tourée de marronniers et d’agents de police. Nous nous faufi-

lâmes dans l’arrière-salle d’un petit café où Parapine se jucha

derrière un carreau, à l’abri d’un brise-bise.

« Trop tard ! fit-il dépité. Elles sont sorties déjà !

– Qui ?

– Les petites élèves du Lycée… Il en est de charmantes vous

savez… Je connais leurs jambes par cœur. Je ne demande plus

autre chose pour la fin de mes journées… Allons-nous-en ! Ce

sera pour un autre jour… »

Et nous nous quittâmes vraiment bons amis.

– 324 –

J’aurais été content de ne jamais avoir à retourner à Rancy.

Depuis ce matin même que j’étais parti de là-bas j’avais presque

oublié déjà mes soucis ordinaires ; ils y étaient encore incrustés

si fort dans Rancy qu’ils ne me suivaient pas. Ils y seraient peut-

être morts mes soucis, à l’abandon, comme Bébert, si je n’étais

pas rentré. C’étaient des soucis de banlieue. Cependant vers la

rue Bonaparte, la réflexion me revint, la triste. C’est une rue

pourtant qui donnerait plutôt du plaisir au passant. Il en est peu

d’aussi bienveillantes et gracieuses. Mais, en m’approchant des

quais, je devenais tout de même craintif. Je rôdais. Je ne pou-

vais me résoudre à franchir la Seine. Tout le monde n’est pas

César ! De l’autre côté, sur l’autre rive, commençaient mes en-

nuis. Je me réservai d’attendre ainsi de ce côté gauche jusqu’à la

nuit. C’est toujours quelques heures de soleil de gagnées, que je

me disais.

L’eau venait clapoter à côté des pêcheurs et je me suis assis

pour les regarder faire. Vraiment, je n’étais pas pressé du tout

moi non plus, pas plus qu’eux. J’étais comme arrivé au moment,

à l’âge peut-être, où on sait bien ce qu’on perd à chaque heure

qui passe. Mais on n’a pas encore acquis la force de sagesse qu’il

faudrait pour s’arrêter pile sur la route du temps et puis d’abord

si on s’arrêtait on ne saurait quoi faire non plus sans cette folie

d’avancer qui vous possède et qu’on admire depuis toute sa jeu-

nesse. Déjà on en est moins fier d’elle de sa jeunesse, on ose pas

encore l’avouer en public que ce n’est peut-être que cela sa jeu-

nesse, de l’entrain à vieillir.

On découvre dans tout son passé ridicule tellement de ridi-

cule, de tromperie, de crédulité qu’on voudrait peut-être

s’arrêter tout net d’être jeune, attendre la jeunesse qu’elle se dé-

– 325 –

tache, attendre qu’elle vous dépasse, la voir s’en aller, s’éloigner, regarder toute sa vanité, porter la main dans son vide, la voir

repasser encore devant soi, et puis soi partir, être sûr qu’elle

s’en est bien allée sa jeunesse et tranquillement alors, de son cô-

té, bien à soi, repasser tout doucement de l’autre côté du Temps

pour regarder vraiment comment qu’ils sont les gens et les

choses.

Au bord du quai les pêcheurs ne prenaient rien. Ils

n’avaient même pas l’air de tenir beaucoup à en prendre des

poissons. Les poissons devaient les connaître. Ils restaient là

tous à faire semblant. Un joli dernier soleil tenait encore un peu

de chaleur autour de nous, faisant sauter sur l’eau des petits re-

flets coupés de bleu et d’or. Du vent, il en venait du tout frais

d’en face à travers les grands arbres, tout souriant le vent, se

penchant à travers mille feuilles, en rafales douces. On était

bien. Deux heures pleines, on est resté ainsi à ne rien prendre, à

ne rien faire. Et puis, la Seine est tournée au sombre et le coin

du pont est devenu tout rouge du crépuscule. Le monde en pas-

sant sur le quai nous avait oubliés là, nous autres, entre la rive

et l’eau.

La nuit est sortie de dessous les arches, elle est montée tout

le long du château, elle a pris la façade, les fenêtres, l’une après

l’autre, qui flambaient devant l’ombre. Et puis, elles se sont

éteintes aussi les fenêtres.

Il ne restait plus qu’à partir une fois de plus.

Les bouquinistes des quais fermaient leurs boîtes. « Tu

viens ! » que criait la femme par-dessus le parapet à son mari, à

mon côté, qui refermait lui ses instruments, et son pliant et les

asticots. Il a grogné et tous les autres pêcheurs ont grogné après

lui et on est remontés, moi aussi, là-haut, en grognant, avec les

gens qui marchent. Je lui ai parlé à sa femme, comme ça pour

lui dire quelque chose d’aimable avant que ça soye la nuit par-

tout. Tout de suite, elle a voulu me vendre un livre. C’en était un

de livre qu’elle avait oublié de rentrer dans sa boîte à ce qu’elle

– 326 –

prétendait. « Alors ce serait pour moins cher, pour presque rien… » qu’elle ajoutait. Un vieux petit « Montaigne » un vrai de

vrai pour un franc. Je voulais bien lui faire plaisir à cette femme

pour si peu d’argent. Je l’ai pris son « Montaigne ».

Sous le pont, l’eau était devenue toute lourde. J’avais plus

du tout envie d’avancer. Aux boulevards, j’ai bu un café crème et

j’ai ouvert ce bouquin qu’elle m’avait vendu. En l’ouvrant, je suis

juste tombé sur une page d’une lettre qu’il écrivait à sa femme le

Montaigne, justement pour l’occasion d’un fils à eux qui venait

de mourir. Ça m’intéressait immédiatement ce passage, proba-

blement à cause des rapports que je faisais tout de suite avec

Bébert. Ah ! qu’il lui disait le Montaigne, à peu près comme ça à

son épouse. T’en fais pas va, ma chère femme ! Il faut bien te

consoler !… Ça s’arrangera !… Tout s’arrange dans la vie… Et

puis d’ailleurs, qu’il lui disait encore, j’ai justement retrouvé hier dans des vieux papiers d’un ami à moi une certaine lettre

que Plutarque envoyait lui aussi à sa femme dans des circons-

tances tout à fait pareilles aux nôtres… Et que je l’ai trouvée si

joliment bien tapée sa lettre ma chère femme, que je te l’envoie

sa lettre !… C’est une belle lettre ! D’ailleurs je ne veux pas t’en

priver plus longtemps, tu m’en diras des nouvelles pour ce qui

est de guérir ton chagrin !… Ma chère épouse ! Je te l’envoie la

belle lettre ! Elle est un peu là comme lettre celle de Plu-

tarque !… On peut le dire ! Elle a pas fini de t’intéresser !… Ah !

non ! Prenez-en connaissance ma chère femme ! Lisez-la bien !

Montrez-la aux amis. Et relisez-la encore ! je suis bien tran-

quille à présent ! Je suis certain qu’elle va vous remettre

d’aplomb !… Vostre bon mari. Michel. Voilà que je me dis moi,

ce qu’on peut appeler du beau travail. Sa femme devait être fière

d’avoir un bon mari qui s’en fasse pas comme son Michel. Enfin,

c’était leur affaire à ces gens. On se trompe peut-être toujours

quand il s’agit de juger le cœur des autres. Peut-être qu’ils

avaient vraiment du chagrin ? Du chagrin de l’époque ?

Mais pour ce qui concernait Bébert, ça me faisait une sa-

crée journée. Je n’avais pas de veine avec lui Bébert, mort ou vif.

– 327 –

Il me semblait qu’il n’y avait rien pour lui sur la terre, même dans Montaigne. C’est peut-être pour tout le monde la même

chose d’ailleurs, dès qu’on insiste un peu, c’est le vide. Y avait

pas à dire, j’étais parti de Rancy depuis le matin, fallait y re-

tourner, et j’avais rien rapporté. J’avais rien absolument à lui of-

frir, ni à la tante non plus.

Un petit tour par la place Blanche avant de rentrer.

Je vois du monde tout le long de la rue Lepic, encore plus

que d’habitude. Je monte donc aussi, pour voir. Au coin d’un

boucher c’était la foule. Fallait s’écraser pour voir ce qui se pas-

sait, en cercle. Un cochon c’était, un gros, un énorme. Il geignait

aussi lui, au milieu du cercle comme un homme qu’on dérange,

mais alors énormément. Et puis, on arrêtait pas de lui faire des

misères. Les gens lui tortillaient les oreilles histoire de

l’entendre crier. Il se tordait et se retournait les pattes le cochon

à force de vouloir s’enfuir à tirer sur sa corde, d’autres

l’asticotaient et il hurlait encore plus fort à cause de la douleur.

Et on riait davantage.

Il ne savait pas comment se cacher le gros cochon dans le si

peu de paille qu’on lui avait laissée et qui s’envolait quand il

grognait et soufflait dedans. Il ne savait pas comment échapper

aux hommes. Il le comprenait. Il urinait en même temps autant

qu’il pouvait, mais ça ne servait à rien non plus. Grogner, hurler

non plus. Rien à faire. On rigolait. Le charcutier par-derrière

dans sa boutique, échangeait des signes et des plaisanteries avec

les clients et faisait des gestes avec un grand couteau.

Il était content lui aussi. Il avait acheté le cochon, et attaché

pour la réclame. Au mariage de sa fille il ne s’amuserait pas da-

vantage.

Il arrivait toujours plus de monde devant la boutique pour

voir le cochon crouler dans ses gros plis roses après chaque ef-

fort pour s’enfuir. Ce n’était cependant pas encore assez. On fit

grimper dessus un tout petit chien hargneux qu’on excitait à

– 328 –

sauter et à le mordre à même dans la grosse chair dilatée. On s’amusait alors tellement qu’on ne pouvait plus avancer. Les

agents sont venus pour disperser les groupes.

Quand on arrive vers ces heures-là en haut du pont Cau-

laincourt on aperçoit au-delà du grand lac de nuit qui est sur le

cimetière les premières lumières de Rancy. C’est sur l’autre bord

Rancy. Faut faire tout le tour pour y arriver. C’est si loin ! Alors

on dirait qu’on fait le tour de la nuit même, tellement il faut

marcher de temps et des pas autour du cimetière pour arriver

aux fortifications.

Et puis ayant atteint la porte, à l’octroi, on passe encore de-

vant le bureau moisi où végète le petit employé vert. C’est tout

près alors. Les chiens de la zone sont à leur poste d’aboi. Sous

un bec de gaz, il y a des fleurs quand même, celles de la mar-

chande qui attend toujours là, les morts qui passent d’un jour à

l’autre, d’une heure à l’autre. Le cimetière, un autre encore, à

côté, et puis le boulevard de la Révolte. Il monte avec toutes ses

lampes droit et large en plein dans la nuit. Y a qu’à suivre, à

gauche. C’était ma rue. Il n’y avait vraiment personne à rencon-

trer. Tout de même, j’aurais bien voulu être ailleurs et loin.

J’aurais aussi voulu avoir des chaussons pour qu’on m’entende

pas du tout rentrer chez moi. J’y étais cependant pour rien, moi,

si Bébert n’allait pas mieux du tout. J’avais fait mon possible.

Rien à me reprocher. C’était pas de ma faute si on ne pouvait

rien dans des cas comme ceux-là. Je suis parvenu jusque devant

sa porte, et je le croyais, sans avoir été remarqué. Et puis, une

fois monté, sans ouvrir les persiennes j’ai regardé par les fentes

pour voir s’il y avait toujours des gens à parler devant chez Bé-

bert. Il en sortait encore quelques-uns des visiteurs de la mai-

son, mais ils n’avaient pas le même air qu’hier les visiteurs. Une

femme de ménage des environs, que je connaissais bien pleur-

nichait en sortant. « On dirait décidément que ça va encore plus

mal, que je me disais. En tout cas, ça va sûrement pas mieux…

Peut-être qu’il est déjà passé ? que je me disais. Puisqu’il y en a

une qui pleure déjà !… » La journée était finie.

– 329 –

Je cherchais quand même si j’y étais pour rien dans tout ça.

C’était froid et silencieux chez moi. Comme une petite nuit dans

un coin de la grande, exprès pour moi tout seul.

De temps en temps montaient des bruits de pas et l’écho

entrait de plus en plus fort dans ma chambre, bourdonnait,

s’estompait… Silence. Je regardais encore s’il se passait quelque

chose dehors, en face. Rien qu’en moi que ça se passait, à me

poser toujours la même question.

J’ai fini par m’endormir sur la question, dans ma nuit à

moi, ce cercueil, tellement j’étais fatigué de marcher et de ne

trouver rien.

– 330 –

Autant pas se faire d’illusions, les gens n’ont rien à se dire, ils ne se parlent que de leurs peines à eux chacun, c’est entendu.

Chacun pour soi, la terre pour tous. Ils essayent de s’en débar-

rasser de leur peine, sur l’autre, au moment de l’amour, mais

alors ça ne marche pas et ils ont beau faire, ils la gardent tout

entière leur peine, et ils recommencent, ils essayent encore une

fois de la placer. « Vous êtes jolie, Mademoiselle », qu’ils disent.

Et la vie les reprend, jusqu’à la prochaine où on essayera encore

le même petit truc. « Vous êtes bien jolie, Mademoiselle !… »

Et puis à se vanter entre-temps qu’on y est arrivé à s’en dé-

barrasser de sa peine, mais tout le monde sait bien n’est-ce pas

que c’est pas vrai du tout et qu’on l’a bel et bien gardée entière-

ment pour soi. Comme on devient de plus en plus laid et répu-

gnant à ce jeu-là en vieillissant, on ne peut même plus la dissi-

muler sa peine, sa faillite, on finit par en avoir plein la figure de

cette sale grimace qui met des vingt ans, des trente ans et da-

vantage à vous remonter enfin du ventre sur la face. C’est à cela

que ça sert, à ça seulement, un homme, une grimace, qu’il met

toute une vie à se confectionner, et encore qu’il arrive même pas

toujours à la terminer tellement qu’elle est lourde et compliquée

la grimace qu’il faudrait faire pour exprimer toute sa vraie âme

sans rien en perdre.

La mienne à moi, j’étais justement en train de bien la figno-

ler avec des factures que je n’arrivais pas à payer, des petites

pourtant, mon loyer impossible, mon pardessus beaucoup trop

mince pour la saison, et le fruitier qui rigolait en coin à me voir

compter mes sous, à hésiter devant son brie, à rougir au mo-

ment où le raisin commence à coûter cher. Et puis aussi à cause

des malades qui n’étaient jamais contents. Le coup du décès de

– 331 –

Bébert ne m’avait pas fait du bien non plus dans les environs.

Cependant la tante ne m’en voulait pas. On pouvait pas dire

qu’elle ait été méchante la tante dans la circonstance, non. C’est

plutôt du côté des Henrouille, dans leur pavillon, que je me suis

mis à récolter subitement des tas d’ennuis et à concevoir des

craintes.

Un jour, la vieille mère Henrouille, comme ça, elle a quitté

son pavillon, son fils, sa bru, et elle s’est décidée d’elle-même à

venir me rendre une visite. C’était pas bête. Et puis alors elle est

revenue souvent pour me demander si je croyais vraiment moi

qu’elle était folle. Ça lui faisait comme une distraction à cette

vieille de venir exprès pour me questionner là-dessus. Elle

m’attendait dans la pièce qui me servait de salle d’attente. Trois

chaises et un guéridon à trois pieds.

Et quand je suis rentré ce soir-là, je l’ai trouvée dans la

salle d’attente en train de consoler la tante à Bébert en lui ra-

contant tout ce qu’elle avait perdu elle, vieille Henrouille, en fait

de parents sur la route, avant de parvenir à son âge, des nièces à

la douzaine, des oncles par-ci, par-là, un père bien loin là-bas,

au milieu de l’autre siècle et des tantes encore, et puis ses

propres filles disparues celles-là un peu partout, qu’elle ne sa-

vait même plus très bien ni où, ni comment, devenues si vagues,

si incertaines ses propres filles qu’elle était comme obligée de

les imaginer à présent et avec bien de la peine encore dès qu’elle

voulait en parler aux autres. Ce n’était même plus tout à fait des

souvenirs ses propres enfants. Elle traînait tout un peuple de

trépas anciens et menus autour de ses vieux flancs, des ombres

muettes depuis longtemps, des chagrins imperceptibles qu’elle

essayait de faire remuer encore un peu quand même, avec bien

du mal, pour la consolation, quand j’arrivai, de la tante à Bébert.

Et puis Robinson est venu me voir à son tour. On leur a fait

faire connaissance à tous. Des amis.

C’est même de ce jour-là, je m’en suis souvenu depuis, qu’il

a pris l’habitude de la rencontrer dans ma salle d’attente, la

– 332 –

vieille mère Henrouille, Robinson. Ils se parlaient. C’est le lendemain qu’on enterrait Bébert. « Irez-vous ? qu’elle demandait,

la tante, à tous ceux qu’elle rencontrait, je serais bien contente

que vous y alliez…

– Bien sûr que j’irai, qu’a répondu la vieille. Ça fait plaisir

dans ces moments-là d’avoir du monde autour de soi. » On ne

pouvait plus la retenir dans son taudis. Elle était devenue sor-

teuse.

« Ah ! bien alors tant mieux si vous venez ! que la remer-

ciait la tante. Et vous, Monsieur, vous y viendrez-t-y aussi ? de-

mandait-elle à Robinson.

– Moi, j’ai peur des enterrements, Madame, faut pas m’en

vouloir », qu’il a répondu lui pour se défiler.

Et puis chacun d’eux a encore parlé un bon coup rien que

pour son compte, presque violemment, même la très vieille

Henrouille, qui s’est mêlée à la conversation. Beaucoup trop

haut qu’ils parlaient tous, comme chez les fous.

Alors je suis venu chercher la vieille pour l’emmener dans

la pièce à côté où je consultais.

J’avais pas grand-chose à lui dire. C’est elle plutôt qui me

demandait des choses. Je lui ai promis de pas insister pour le

certificat. On est revenus dans la pièce s’asseoir avec Robinson

et la tante et on a discuté encore tous pendant une vraie heure

sur le cas malheureux de Bébert. Tout le monde était du même

avis décidément dans le quartier, que je m’étais donné bien du

mal pour sauver le petit Bébert, que c’était une fatalité seule-

ment, que je m’étais bien conduit en somme, et ça c’était

presque une surprise pour tout le monde. La mère Henrouille

quand on lui eut dit l’âge de l’enfant, sept ans, elle a paru s’en

sentir mieux et comme toute rassurée. La mort d’un enfant si

jeune lui apparaissait comme un véritable accident seulement,

– 333 –

pas comme une mort normale et qui puisse la faire réfléchir, elle.

Robinson se mit à nous raconter une fois de plus que les

acides lui brûlaient l’estomac et les poumons, l’étouffaient et le

faisaient cracher tout noir. Mais la mère Henrouille elle, ne cra-

chait pas, ne travaillait pas dans les acides, ce que Robinson ra-

contait à ce sujet-là ne pouvait donc pas l’intéresser. Elle était

venue seulement pour se faire bien son opinion à mon sujet.

Elle me dévisageait de coin pendant que je parlais, avec ses pe-

tites prunelles agiles et bleuettes et Robinson n’en perdait pas

une miette de toute cette inquiétude latente entre nous. Il faisait

sombre dans ma salle d’attente, la grande maison de l’autre côté

de la rue pâlissait largement avant de céder à la nuit. Après cela,

il n’y eut plus que nos voix à nous, entre nous, et tout ce qu’elles

ont toujours l’air d’être tout près de dire les voix et ne disent

jamais.

Une fois seul avec lui, j’ai essayé de lui faire comprendre

que je n’avais plus du tout envie de le revoir Robinson, mais il

est revenu quand même vers la fin du mois et puis alors presque

chaque soir. C’est vrai qu’il n’allait pas bien du tout de la poi-

trine.

« M. Robinson est encore venu vous demander… me rappe-

lait ma concierge qui s’intéressait à lui. Il n’en sortira pas

hein ?… qu’elle ajoutait. Il toussait encore quand il est venu… »

Elle savait bien que ça m’agaçait qu’elle m’en parle.

C’est vrai qu’il toussait. « Y a pas moyen, qu’il prédisait lui-

même, j’en finirai jamais…

– Attends l’été prochain encore ! Un peu de patience ! Tu

verras… Ça finira tout seul… »

Enfin ce qu’on dit dans ces cas-là. Je pouvais pas le guérir

moi, tant qu’il travaillerait dans les acides… J’essayais de le re-

monter quand même.

– 334 –

« Tout seul, que je guérirai ? qu’il répondait. Tu y vas bien toi !… On dirait que c’est facile à respirer comme moi je respire… Je voudrais t’y voir toi avec un truc comme le mien dans

la caisse… On se dégonfle avec un truc comme j’en ai un dans la

caisse… Et puis voilà que je te dis moi…

– T’es déprimé, tu passes par un mauvais moment, mais

quand tu iras mieux… Même un peu mieux, tu verras…

– Un peu mieux ? Au trou que j’irai un peu mieux ! J’aurais

surtout mieux fait d’y rester moi à la guerre en fait de vrai

mieux ! Toi ça te va d’être revenu… T’as rien à dire ! »

Les hommes y tiennent à leurs sales souvenirs, à tous leurs

malheurs et on ne peut pas les en faire sortir. Ça leur occupe

l’âme. Ils se vengent de l’injustice de leur présent en besognant

l’avenir au fond d’eux-mêmes avec de la merde. Justes et lâches

qu’ils sont tout au fond. C’est leur nature.

Je ne lui répondais plus rien. Alors il m’en voulait.

« Tu vois bien que toi aussi t’es du même avis ! »

Pour être tranquille, j’allai lui chercher une petite potion

contre la toux. C’est que ses voisins se plaignaient de ce qu’il

n’arrêtait pas de tousser et qu’ils ne pouvaient pas dormir. Pen-

dant que je lui remplissais la bouteille, il se demandait encore

où il avait bien pu l’attraper cette toux incoercible. Il demandait

aussi en même temps que je lui fasse des piqûres : avec des sels

d’or.

« Si j’en crève des piqûres, tu sais j’y perdrai rien ! »

Mais je me refusais, bien entendu, à entreprendre une thé-

rapeutique héroïque quelconque. Je voulais avant tout qu’il s’en

aille.

J’en avais perdu moi-même tout entrain rien qu’à le revoir

traîner par ici. Toutes les peines du monde j’éprouvais déjà à ne

pas me laisser aller au courant de ma propre débine, à ne pas

– 335 –

céder à l’envie de fermer ma porte une fois pour toutes et vingt fois par jour je me répétais « À quoi bon ? » Alors encore

l’écouter jérémiader au surplus, c’était vraiment trop.

« Tu n’as pas de courage, Robinson ! finissais-je par lui

dire… Tu devrais te marier, ça te donnerait peut-être du goût

pour la vie… » S’il avait pris une femme, il m’aurait débarrassé

un peu. Là-dessus il s’en allait tout vexé. Il n’aimait pas mes

conseils, surtout ceux-là. Il ne me répondait même pas sur cette

question du mariage. C’était, c’est vrai aussi, un conseil bien

niais que je lui donnais là.

Un dimanche où je n’étais pas de service nous sortîmes en-

semble. Au coin du boulevard Magnanime, on est allés prendre

à la terrasse, un petit cassis et un diabolo. On ne se parlait pas

beaucoup, on n’avait plus grand-chose à se dire. D’abord, à quoi

ça sert les mots quand on est fixé ? À s’engueuler et puis c’est

tout. Il ne passe pas beaucoup d’autobus le dimanche. De la ter-

rasse c’est presque un plaisir de voir le boulevard tout net, tout

reposé lui aussi, devant soi. On avait le gramophone du bistrot

derrière.

« T’entends ? qu’il me fait Robinson. Il joue des airs

d’Amérique, son phono ; je les reconnais ces airs-là moi, c’est

les mêmes qu’on jouait à Detroit chez Molly… »

Pendant deux ans qu’il avait passés là-bas, il n’était pas en-

tré bien avant dans la vie des Américains ; seulement, il avait été

comme touché quand même par leur espèce de musique, où ils

essayent de quitter eux aussi leur lourde accoutumance et la

peine écrasante de faire tous les jours la même chose et avec la-

quelle ils se dandinent avec la vie qui n’a pas de sens, un peu,

pendant que ça joue. Des ours, ici, là-bas.

Il n’en finissait pas son cassis à réfléchir à tout ça. Un peu

de poussière s’élevait de partout. Autour des platanes vadrouil-

lent les petits enfants barbouillés et ventrus, attirés, eux aussi,

par le disque. Personne ne lui résiste au fond à la musique. On

– 336 –

n’a rien à faire avec son cœur, on le donne volontiers. Faut entendre au fond de toutes les musiques l’air sans notes, fait pour

nous, l’air de la Mort.

Quelques boutiques ouvrent encore le dimanche par entê-

tement : la marchande de pantoufles sort de chez elle et pro-

mène, en bavardant, d’une devanture voisine à l’autre, ses kilos

de varices après les jambes.

Au kiosque, les journaux du matin pendent avachis et

jaunes un peu déjà, formidable artichaut de nouvelles en train

de rancir. Un chien, dessus, fait pipi, vite, la gérante somnole.

Un autobus à vide fonce vers son dépôt. Les idées aussi fi-

nissent par avoir leur dimanche ; on est plus ahuri encore que

d’habitude. On est là, vide. On en baverait. On est content. On a

rien à causer, parce qu’au fond il ne vous arrive plus rien, on est

trop pauvre, on a peut-être dégoûté l’existence ? Ça serait régu-

lier.

« Tu vois pas un truc, toi, que je pourrais faire, pour sortir

de mon métier qui me crève ? »

Il émergeait de sa réflexion.

« J’ voudrais en sortir de mon business, comprends-tu ?

J’en ai assez moi de me crever comme un mulet… J’ veux aller

me promener moi aussi… Tu connais pas des gens qu’auraient

besoin d’un chauffeur, par hasard ?… T’en connais pourtant du

monde, toi ? »

C’était des idées du dimanche, des idées de gentleman qui

le prenaient. Je n’osais pas le dissuader, lui insinuer qu’avec une

tête d’assassin besogneux comme la sienne personne ne lui con-

fierait jamais son automobile, qu’il conserverait toujours un

trop drôle d’air, avec ou sans livrée.

« T’es pas encourageant en somme, qu’il a conclu alors.

J’en sortirai donc jamais à ton avis ?… C’est donc plus la peine

– 337 –

même que j’essaye ?… En Amérique j’allais pas assez vite, que tu disais… En Afrique, c’est la chaleur qui me crevait… Ici, je suis

pas assez intelligent… Enfin partout il y a quelque chose que j’ai

en plus ou en moins… Mais tout ça je m’en rends compte, c’est

du “bourre-mou” ! Ah ! si j’avais du pognon !… Tout le monde

me trouverait bien gentil ici… là-bas… Et partout… En Amé-

rique même… C’est y pas vrai ce que je dis là ? Et toi-même ?…

Il nous manque qu’une petite maison de rapport avec six loca-

taires qui payent bien…

– C’est effectivement vrai », répondis-je.

Il n’en revenait pas d’être arrivé tout seul à cette conclusion

majeure. Alors il me regarda drôlement, comme s’il me décou-

vrait soudain un aspect inouï de dégueulasse.

« Toi, quand j’y pense, t’as le bon bout. Tu vends tes bo-

bards aux crevards et pour le reste, tu t’en fous… T’es pas con-

trôlé, rien… T’arrives et tu pars quand tu veux, t’as la liberté en

somme… T’as l’air gentil mais t’es une belle vache tout dans le

fond !…

– Tu es injuste Robinson !

– Dis donc alors, trouve-moi donc quelque chose ! »

Il y tenait ferme à son projet de laisser son métier dans les

acides à d’autres…

Nous repartîmes par les petites rues latérales. Vers le soir

on croirait encore que c’est un village, Rancy. Les portes maraî-

chères s’entrouvrent. La grande cour est vide. La niche du chien

aussi. Un soir, comme celui-ci, il y a longtemps déjà, les paysans

sont partis de chez eux, chassés par la ville qui sortait de Paris.

Il ne reste plus qu’un ou deux débits de ces temps-là, inven-

dables et moisis et repris déjà par les glycines lasses qui retom-

bent au versant des petits murs cramoisis d’affiches. La herse

pendue entre deux gargouilles n’en peut plus de rouiller. C’est

un passé auquel on ne touche plus. Il s’en va tout seul. Les loca-

– 338 –

taires d’à présent sont bien trop fatigués le soir pour toucher à rien d’abord devant chez eux quand ils rentrent. Ils vont

s’entasser simplement par ménages dans ce qui reste des salles

communes et boire. Le plafond porte les cercles de la fumée des

« suspensions » vacillantes d’alors. Tout le quartier tremblote

sans se plaindre au ronron continu de la nouvelle usine. Les

tuiles moussues chutent en dégringolades sur les hauts pavés

bossus comme il n’en existe plus guère qu’à Versailles et dans

les prisons vénérables.

Robinson m’accompagna jusqu’au petit parc municipal,

tout cintré d’entrepôts, où viennent s’oublier sur les pelouses

teigneuses tous les abandons d’alentour entre le boulodrome à

gâteux, la Vénus insuffisante et le monticule de sable pour jouer

et faire pipi.

On s’est remis à parler comme ça de choses et d’autres.

« Ce qui me manque, tu vois, c’est de pouvoir supporter la bois-

son. » C’était son idée. « Quand je bois j’ai des crampes que c’est

à y pas tenir. C’est pire ! » Et il me donnait la preuve tout de

suite par une série de renvois qu’il n’avait même pas bien sup-

porté notre petit cassis de cet après-midi… « Ainsi tu vois ? »

Devant sa porte, il m’a quitté. « Le Château des Courants

d’Air » comme il annonçait. Il a disparu. Je croyais ne pas le re-

voir de sitôt.

Mes affaires eurent l’air de vouloir reprendre un petit peu

et juste au cours de cette nuit-là.

Rien que dans la maison du Commissariat, je fus appelé

deux fois d’urgence. Le dimanche soir tous les soupirs, les émo-

tions, les impatiences, sont déboutonnés. L’amour-propre est

sur le pont dominical et en goguette encore. Après une journée

entière de liberté alcoolique, voici les esclaves qui tressaillent un

peu, on a du mal à les faire se tenir, ils reniflent, ils s’ébrouent et

font clinquer leurs chaînes.

– 339 –

Rien que dans la maison du Commissariat, deux drames se

déroulaient à la fois. Au premier finissait un cancéreux, tandis

qu’au troisième passait une fausse couche dont la sage-femme

n’arrivait pas à se débrouiller. Elle donnait, cette matrone, des

conseils absurdes à tout le monde, tout en rinçant des serviettes

et des serviettes encore. Et puis, entre deux injections

s’échappait pour aller piquer le cancéreux d’en bas, à dix francs

l’ampoule d’huile camphrée s’il vous plaît. Pour elle la journée

était bonne.

Toutes les familles de cette maison avaient passé leur di-

manche en peignoir et bras de chemise en train de faire face aux

événements et bien soutenues les familles par des nourritures

épicées. Ça sentait l’ail et de plus drôles d’odeurs encore à tra-

vers les couloirs et l’escalier. Les chiens s’amusaient en cabrio-

lant jusqu’au sixième. La concierge tenait à se rendre compte de

l’ensemble. On la retrouvait partout. Elle ne buvait que du blanc

elle, à cause que le rouge donne des pertes.

La sage-femme énorme et blousée mettait les deux drames

en scène, au premier, au troisième, bondissante, transpirante,

ravie et vindicative. Ma venue la mit en boule. Elle qui tenait

son public en main depuis le matin, vedette.

J’eus beau m’ingénier, pour me la ménager, à me faire re-

marquer le moins possible, trouver tout bien (alors qu’en réalité

elle n’avait guère accompli dans son office que d’abominables

sottises), ma venue, ma parole, lui faisaient horreur d’emblée.

Rien à faire. Une sage-femme qu’on surveille, c’est aimable

comme un panaris. On ne sait plus où la mettre pour qu’elle

vous fasse le moins de mal possible. Les familles débordaient de

la cuisine jusqu’aux premières marches à travers le logement, se

mêlant aux autres parents de la maison. Et comme il y en avait

des parents ! Des gros et des fluets agglomérés en grappes som-

nolentes sous les lumières des « suspensions ». L’heure avançait

et il en venait encore d’autres, de province où on se couche plus

tôt qu’à Paris. Ils en avaient marre ceux-là. Tout ce que je leur

– 340 –

racontais, à ces parents du drame d’en bas comme à ceux du drame d’en haut, était mal pris.

L’agonie du premier étage a peu duré. Tant mieux et tant

pis. Au moment juste où il lui montait le grand hoquet, voilà son

médecin ordinaire, le docteur Omanon qui monte lui, comme

ça, pour voir s’il était mort son client et il m’engueule aussi lui

ou presque, parce qu’il me trouve à son chevet. Je lui expliquai

alors à Omanon que j’étais de service municipal du dimanche et

que ma présence était bien naturelle et je suis remonté au troi-

sième bien dignement.

La femme en haut saignait toujours du derrière. Pour un

peu elle allait se mettre à mourir aussi sans attendre plus long-

temps. Une minute pour lui faire une piqûre et me revoilà des-

cendu auprès du type à Omanon. C’était bien fini. Omanon ve-

nait de s’en aller. Mais il avait quand même touché mes vingt

francs la vache. Flanelle. Du coup, je ne voulais pas lâcher la

place que j’avais prise chez la fausse couche. Je remontai donc

dare-dare.

Devant la vulve saignante, j’expliquai encore des choses à

la famille. La sage-femme, évidemment, n’était pas du même

avis que moi. On aurait presque dit qu’elle gagnait son pognon à

me contredire. Mais j’étais là, tant pis, faut s’en foutre qu’elle

soye contente ou pas ! Plus de fantaisie ! J’en avais pour au

moins cent balles si je savais m’y prendre et persister ! Du calme

encore et de la science, Nom de Dieu ! Résister aux assauts des

remarques et des questions pleines de vin blanc qui se croisent

implacables au-dessus de votre tête innocente, c’est du boulot,

c’est pas commode. La famille dit ce qu’elle pense à coups de

soupirs et de renvois. La sage femme attend de son côté que je

patauge en plein, que je me sauve et que je lui laisse les cent

francs. Mais elle peut courir la sage-femme ! Et mon terme

alors ? Qui c’est qui le payera ? Cet accouchement vasouille de-

puis le matin, je veux bien. Ça saigne, je veux bien aussi, mais ça

ne sort pas, et faut savoir tenir !

– 341 –

Maintenant que l’autre cancéreux est mort en bas, son pu-

blic d’agonie furtivement remonte par ici. Tant qu’on est en

train de passer la nuit blanche, qu’on en a fait le sacrifice, faut

prendre tout ce qu’il y a à regarder en distractions dans les envi-

rons. La famille d’en bas vint voir si par ici ça allait se terminer

aussi mal que chez eux. Deux morts dans la même nuit, dans la

même maison, ça serait une émotion pour la vie ! Tout simple-

ment ! Les chiens de tout le monde on les entend par coups de

grelots qui sautent et cabriolent à travers les marches. Ils mon-

tent aussi eux. Des gens venus de loin entrent en surnombre en-

core, en chuchotant. Les jeunes filles d’un seul coup « appren-

nent l’existence » comme disent les mères, elles affectent des

airs tendrement avertis devant le malheur. L’instinct féminin de

consoler. Un cousin en est tout saisi qui les épiait depuis le ma-

tin. Il ne les quitte plus. C’est une révélation dans sa fatigue.

Tout le monde est débraillé. Il épousera l’une d’elles le cousin

mais il voudrait voir leurs jambes aussi pendant qu’il y est, pour

pouvoir mieux choisir.

Cette expulsion de fœtus n’avance pas, le détroit doit être

sec, ça ne glisse plus, ça saigne encore seulement. Ça aurait été

son sixième enfant. Où il est le mari ? Je le réclame.

Fallait le trouver le mari pour pouvoir diriger sa femme sur

l’hôpital. Une parente me l’avait proposé de l’envoyer à l’hôpital.

Une mère de famille qui voulait tout de même aller se coucher

elle, à cause des enfants. Mais quand on a eu parlé d’hôpital,

personne alors ne fut plus d’accord. Les uns en voulaient de

l’hôpital, les autres s’y montraient absolument hostiles à cause

des convenances. Ils voulaient même pas qu’on en parle. On

s’est même dit à ce propos-là des mots un peu durs entre pa-

rents qu’on oubliera jamais. Ils sont passés dans la famille. La

sage-femme méprisait tout le monde. Mais c’est le mari, moi,

pour ma part, que je désirais qu’on retrouve pour pouvoir le

consulter, pour qu’on se décide enfin dans un sens ou dans

l’autre. Le voilà qui se met à surgir d’un groupe, plus indécis en-

core que tous les autres le mari. C’était pourtant bien à lui de

– 342 –

décider. L’hôpital ? Pas l’hôpital ? Que veut-il ? Il ne sait pas. Il veut regarder. Alors il regarde. Je lui découvre le trou de sa

femme d’où suintent des caillots et puis des glouglous et puis

toute sa femme entièrement, qu’il regarde. Elle qui gémit

comme un gros chien qu’aurait passé sous une auto. Il ne sait

pas en somme ce qu’il veut. On lui passe un verre de vin blanc

pour le soutenir. Il s’assoit.

L’idée ne lui vient pas quand même. C’est un homme ça qui

travaille dur dans la journée. Tout le monde le connaît bien au

Marché et à la Gare surtout où il remise des sacs pour les maraî-

chers, et pas des petites choses, des gros lourds depuis quinze

ans. Il est fameux. Son pantalon est vaste et vague et sa veste

aussi. Il ne les perd pas mais il n’a pas l’air d’y tenir tellement

que ça à sa veste et à son pantalon. C’est seulement à la terre et

à rester droit dessus qu’il a l’air de tenir par ses deux pieds po-

sés en large comme si elle allait se mettre à trembler la terre

d’un moment à l’autre sous lui. Pierre qu’il s’appelle.

On l’attend. « Qu’est-ce que t’en penses toi Pierre ? » qu’on

lui demande tout autour. Il se gratte et puis il va s’asseoir Pierre,

auprès de la tête de sa femme comme s’il avait du mal à la re-

connaître, elle qui n’en finit pas de mettre au monde tant de

douleurs, et puis il pleure une espèce de larme Pierre, et puis il

se remet debout. Alors on lui repose encore la même question.

Je prépare déjà un billet d’admission pour l’hôpital. « Pense

donc un peu, Pierre ! » que tout le monde l’adjure. Il essaye

bien, mais il fait signe que ça ne vient pas. Il se lève et va vaciller

vers la cuisine en emportant son verre. Pourquoi l’attendre en-

core ? Ça aurait pu durer le reste de la nuit son hésitation de

mari, on s’en rendait bien compte tout autour. Autant s’en aller

ailleurs.

C’était cent francs de perdus pour moi, voilà tout ! Mais

n’importe comment avec cette sage-femme j’aurais eu des en-

nuis… C’était couru. Et d’autre part, je n’allais tout de même pas

me lancer dans des manœuvres opératoires devant tout le

– 343 –

monde, fatigué comme j’étais ! « Tant pis ! que je me suis dit.

Allons-nous-en ! Ça sera pour une autre fois… Résignons-nous !

Laissons la nature tranquille, la garce ! »

À peine étais-je parvenu au palier, qu’ils me recherchaient

tous et lui qui dégringole après moi. « Hé ! qu’il me crie, Doc-

teur, ne partez pas !

– Que voulez-vous que je fasse ? que je lui réponds.

– Attendez ! Je vous accompagne Docteur !… Je vous en

prie, monsieur le Docteur !…

– C’est bien », que je lui ai fait, et je le laissai alors

m’accompagner jusqu’en bas. Et nous voilà donc descendus. En

passant au premier, je rentre tout de même pour dire au revoir à

la famille du mort cancéreux. Le mari entre avec moi dans la

pièce, on ressort. Dans la rue, il se mettait à mon pas. Il faisait

vif dehors. On rencontre un petit chien qui s’entraînait à ré-

pondre aux autres de la zone à coups de longs hurlements. Et

qu’il était entêté et bien plaintif. Déjà il savait y faire pour gueu-

ler. Bientôt il serait un vrai chien.

« Tiens c’est “Jaune d’œuf” que remarque le mari, tout con-

tent de le reconnaître et de changer de conversation… Ce sont

les filles du blanchisseur de la rue des Gonesses qui l’ont élevé

au biberon, “Jaune d’œuf”, ce godon-là !… Vous les connaissez

vous les filles du blanchisseur ?

– Oui », que je réponds.

Toujours pendant qu’on marchait, il s’est mis alors à me

raconter les façons qu’on avait d’élever les chiens avec du lait

sans que ça vous revienne trop cher. Tout de même il cherchait

par-derrière ces mots-là toujours son idée à propos de sa

femme.

Un débit restait ouvert près de la porte.

« Vous entrez-t’y, Docteur ? Je vous en offre un… »

– 344 –

J’allais pas le vexer. « Entrons ! » que je fais. « Deux

crème. » Et j’en profite pour lui reparler de sa femme. Ça le

rendait tout sérieux que je lui en parle, mais c’est à le décider

que j’arrivais toujours pas. Sur le comptoir triomphait un gros

bouquet. À cause de la fête du bistrot Martrodin. « Un cadeau

des enfants ! » qu’il nous a annoncé lui-même. Alors, nous

avons pris un vermouth avec lui, à l’honneur. Il y avait encore

au-dessus du comptoir la Loi sur l’ivresse et un certificat

d’études encadré. Du coup en voyant ça le mari voulait absolu-

ment que le bistrot se mette à lui réciter les sous-préfectures du

Loir-et-Cher parce que lui il les avait apprises et il les savait en-

core. Après ça, il a prétendu que c’était pas le nom du bistrot qui

était sur le certificat mais un autre et alors ils se sont fâchés et il

est revenu s’asseoir à côté de moi le mari. Le doute l’avait repris

tout entier. Il ne m’a même pas vu partir tellement que ça le tra-

cassait…

Je ne l’ai jamais revu le mari. Jamais. Moi j’étais bien déçu

par tout ce qui était arrivé ce dimanche-là et bien fatigué en

plus.

Dans la rue, j’avais à peine fait cent mètres que j’aperçois

Robinson qui s’en venait de mon côté, chargé de toutes espèces

de planches, des petites et des grandes. Malgré la nuit, je l’ai

bien reconnu. Bien gêné de me rencontrer il se défilait, mais je

l’arrête.

« T’as donc pas été te coucher ? que je lui fis.

– Doucement !… qu’il me répond… Je reviens des construc-

tions !…

– Qu’est-ce que tu vas faire avec tout ce bois-là ? Des cons-

tructions aussi ?… Un cercueil ?… Tu l’as volé au moins ?…

– Non, un clapier pour les lapins…

– T’élèves des lapins à présent ?

– 345 –

– Non, c’est pour les Henrouille…

– Les Henrouille ? Ils ont des lapins ?

– Oui, trois, qu’ils vont mettre dans la petite cour, tu sais,

là où qu’habite leur vieille…

– Alors tu fais des cages à lapins à cette heure-ci ? C’est une

drôle d’heure…

– C’est l’idée de sa femme…

– C’est une drôle d’idée !… Qu’est-ce qu’elle veut faire avec

des lapins ? Les revendre ? Des chapeaux de forme ?…

– Ça tu sais, tu lui demanderas quand tu la verras, moi

pourvu qu’elle me donne les cent francs… »

Tout de même, cette affaire de clapier me paraissait bien

drôle, comme ça, dans la nuit. J’insistai.

Alors il détourna la conversation.

« Mais comment es-tu venu chez eux ? demandai-je à nou-

veau. Tu ne les connaissais les Henrouille ?

– C’est la vieille qui m’a amené chez eux que je te dis, le

jour où je l’ai rencontrée chez toi à la consultation… Elle est ba-

varde, cette vieille-là quand elle s’y met… T’as pas idée… On

n’en sort pas… Alors elle est devenue comme copine avec moi et

puis eux aussi… Y a des gens que j’intéresse tu sais !…

– Tu ne m’en avais jamais rien raconté de tout ça à moi…

Mais puisque tu vas chez eux, tu dois savoir s’ils vont arriver à la

faire interner leur vieille ?

– Non, ils n’ont pas pu à ce qu’ils m’ont dit… »

Toute cette conversation lui était bien déplaisante, je le

sentais, il ne savait pas comment m’éliminer. Mais plus il fuyait,

plus je tenais à en savoir…

– 346 –

« La vie est dure quand même, tu trouves pas ? Il faut en

faire des trucs hein ? » qu’il répétait vaguement. Mais moi je le

ramenais au sujet. J’étais décidé à ne pas le laisser se dérober…

« On dit qu’ils ont plus d’argent qu’ils en ont l’air les Hen-

rouille ? Qu’est-ce que tu en dis, toi maintenant qui vas chez

eux ?

– Oui, c’est bien possible qu’ils en aient, mais dans tous les

cas, ils voudraient bien se débarrasser de la vieille ! »

À dissimuler, il n’avait jamais été fort Robinson.

« C’est à cause de la vie, tu sais, qui est de plus en plus

chère, qu’ils voudraient bien s’en débarrasser. Ils m’ont dit

comme ça que tu voulais pas la trouver folle, toi ?… C’est-y

vrai ? »

Et sans insister après cette question, il me demanda vive-

ment de quel côté je me dirigeais.

« Tu reviens d’une visite, toi ? »

Je lui racontai un peu mon aventure avec le mari que je ve-

nais de perdre en route. Ça le fit bien rigoler, seulement aussi en

même temps ça le fit tousser.

Il se recroquevillait tellement dans le noir pour tousser sur

lui-même que je ne le voyais presque plus, si près de moi, ses

mains seulement je voyais encore un peu, qui se rejoignaient

doucement comme une grosse fleur blême devant sa bouche,

dans la nuit, à trembler. Il n’en finissait pas. « C’est les courants

d’air ! » qu’il fit enfin à bout de toux, comme nous arrivions de-

vant chez lui.

« Ça oui, il y en a chez moi des courants d’air ! et puis il y a

des puces aussi ! T’en a-t-il aussi des puces chez toi ?… »

J’en avais. « Forcément, que je lui ai répondu, j’en rapporte

de chez les malades.

– 347 –

– Tu trouves pas que ça sent la pisse les malades ? qu’il m’a demandé alors.

– Oui, et la sueur aussi…

– Tout de même, fit-il lentement après avoir bien réfléchi,

j’aurais bien aimé moi à être infirmier.

– Pourquoi ?

– Parce que, tu vois, les hommes quand ils sont bien por-

tants, y a pas à dire, ils vous font peur… Surtout depuis la

guerre… Moi je sais à quoi ils pensent… Ils s’en rendent pas tou-

jours compte eux-mêmes… Mais moi, je sais à quoi ils pensent…

Quand ils sont debout, ils pensent à vous tuer… Tandis que

quand ils sont malades, y a pas à dire ils sont moins à craindre…

Faut t’attendre à tout, que je te dis, tant qu’ils tiennent debout.

C’est pas vrai ?

– C’est bien vrai ! que je fus forcé de dire.

– Et alors toi, c’est-y pas pour ça aussi que tu t’es fait mé-

decin ? » qu’il m’a demandé encore.

En cherchant, je me rendis compte qu’il avait peut-être rai-

son Robinson. Mais il se remit tout de suite à tousser par

quintes.

« Tu as les pieds mouillés, t’iras chercher une pleurésie en

tirant des bordées dans la nuit… Rentre donc chez toi, lui con-

seillai-je. Va te coucher… »

De tousser ainsi coup sur coup, ça l’énervait.

« La vieille mère Henrouille, tiens en voilà une qui va at-

traper une sacrée grippe ! qu’il me tousse en rigolant dans

l’oreille.

– Comment ça ?

– Tu vas voir !… qu’il me fait.

– 348 –

– Qu’est-ce qu’ils ont inventé ?

– J’ peux pas t’en dire plus long… Tu verras…

– Raconte-moi donc ça, Robinson, voyons dégueulasse, tu

sais bien que je répète jamais rien, moi… »

À présent, soudain, l’envie le prenait de tout me raconter,

pour me prouver peut-être en même temps qu’il fallait pas le

prendre pour aussi résigné et dégonflé qu’il en avait l’air.

« Vas-y donc ! le stimulai-je encore tout bas. Tu sais bien

que moi je ne parle jamais… »

C’était l’excuse qu’il lui fallait pour se confesser.

« Pour ça c’est bien vrai, tu te tais bien », qu’il admit. Et le

voilà alors parti et qui se met à table sérieusement, en veux-tu,

en voilà…

On était bien seuls à cette heure-là sur le boulevard Cou-

tumance.

« Tu te rappelles, commença-t-il, de l’histoire des mar-

chands de carottes ? »

Tout d’abord, je ne m’en souvenais pas de cette histoire de

marchands de carottes.

« Tu sais bien, voyons ? qu’il insiste… C’est toi même qui

me l’as racontée !…

– Ah ! oui… » Et que ça me revint alors d’un coup.

« Le cheminot de la rue des Brumaires ?… Celui qui avait

reçu tout un pétard dans les testicules en allant voler les la-

pins ?…

– Oui, tu sais, chez le fruitier du quai d’Argenteuil…

– 349 –

– C’est vrai !… J’y suis à présent, que je fais. Alors ? » Parce que je ne voyais pas encore le rapport entre cette ancienne histoire et le cas de la vieille Henrouille.

Il ne tarda pas à me mettre les points sur les « i ».

« Tu comprends pas ?

– Non », que je fais… Mais bientôt je n’osai plus com-

prendre.

« Eh bien tout de même t’y mets du temps !…

– C’est que tu me parais drôlement parti… ne puis-je

m’empêcher de remarquer. Vous n’allez tout de même pas vous

mettre à assassiner la vieille Henrouille à présent pour faire

plaisir à la bru ?

– Oh ! moi tu sais, je me contente de faire le clapier qu’ils

me demandent… Pour le pétard c’est eux qui s’en occuperont…

s’ils veulent…

– Combien qu’ils t’ont donné pour ça ?

– Cent francs pour le bois et puis deux cent cinquante

francs pour la façon et puis encore mille francs rien que pour

l’histoire… Et tu comprends… Ça n’est qu’un commencement…

C’est une histoire, quand on saura bien la raconter, que c’est

comme une vraie rente !… Hein, petit, tu te rends compte ?… »

Je me rendais compte en effet et je n’étais pas très surpris.

Ça me rendait triste, voilà tout, un peu plus. Tout ce qu’on dit

pour dissuader les gens dans ces cas-là c’est toujours bien insi-

gnifiant. Est-ce que la vie elle est gentille avec eux ? Pitié de qui

et de quoi qu’ils auraient donc eux ? Pour quoi faire ? Des

autres ? A-t-on jamais vu personne descendre en enfer pour

remplacer un autre ? Jamais. On l’y voit l’y faire descendre.

C’est tout.

– 350 –

La vocation de meurtre qui avait soudain possédé Robin-

son me semblait plutôt somme toute comme une espèce de pro-

grès sur ce que j’avais observé jusqu’alors parmi les autres gens,

toujours mi-haineux, mi-bienveillants, toujours ennuyeux par

leur imprécision de tendances. Décidément d’avoir suivi dans la

nuit Robinson jusque-là où nous en étions, j’avais quand même

appris des choses.

Mais il y avait un danger : la Loi. « C’est dangereux que je

lui fis remarquer la Loi. Si t’es pris, toi, tu n’y couperas pas avec

ta santé… Tu y resteras en prison… Tu résisteras pas !…

– Tant pis alors qu’il m’a répondu, j’en ai trop marre des

trucs réguliers à tout le monde… T’es vieux, t’attends encore ton

tour de rigoler et quand il arrive… Bien patient s’il arrive… T’es

crevé et enterré depuis longtemps… C’est un business pour les

innocents les métiers honnêtes, comme on dit… D’abord tu sais

ça aussi bien que moi…

– Possible… Mais les autres, les coups durs, tout le monde

en tâterait si y avait pas les risques… Et la police est méchante

tu sais… Y a le pour et le contre… » On examinait la situation.

« Je ne te dis pas le contraire, mais tu comprends, à travail-

ler comme je travaille, dans les conditions où je suis, à pas dor-

mir, à tousser, à faire des boulots comme un cheval en voudrait

pas… Rien peut m’arriver à présent de pire… C’est mon avis…

Rien… »

Je n’osais pas lui dire qu’il avait somme toute raison, à

cause des reproches qu’il aurait pu me faire plus tard si sa nou-

velle combinaison allait rater.

Pour me remettre en train il m’énuméra enfin quelques

bons motifs de ne pas m’en faire à propos de la vieille, parce que

d’abord après tout, de n’importe quelle façon, elle n’en avait

plus à vivre pour bien longtemps, trop âgée déjà comme elle

était. Il arrangerait son départ en somme et puis c’était tout.

– 351 –

Quand même pour une vilaine combine, c’était malgré tout

une vilaine combine. Tout le détail était déjà convenu entre lui

et les enfants : Puisque la vieille avait repris l’habitude de sortir

de chez elle, on l’enverrait un beau soir porter à manger aux la-

pins… Le pétard y serait bien disposé… Il lui partirait en pleine

face dès qu’elle toucherait à la porte… Tout à fait comme ça

s’était passé chez le fruitier… Elle passait déjà pour folle dans le

quartier, l’accident ne surprendrait personne… On dirait qu’on

l’avait bien prévenue de jamais y aller aux lapins… Qu’elle avait

désobéi… Et à son âge, elle en réchapperait sûrement pas d’un

coup de pétard comme on lui en préparait un… comme ça en

plein dans la tirelire.

Y a pas à dire, moi, j’en avais raconté une belle d’histoire à

Robinson.

– 352 –

Et la musique est revenue dans la fête celle qu’on entend

d’aussi loin qu’on se souvienne depuis les temps qu’on était pe-

tit, celle qui ne s’arrête jamais par-ci par-là, dans les encoi-

gnures de la ville, dans les petits endroits de la campagne, par-

tout où les pauvres vont s’asseoir au bout de la semaine, pour

savoir ce qu’ils sont devenus. Paradis ! qu’on leur dit. Et puis on

fait jouer de la musique pour eux, tantôt ci tantôt là, d’une sai-

son dans l’autre, elle clinque, elle moud tout ce qui faisait dan-

ser l’année d’avant les riches. C’est la musique à la mécanique

qui tombe des chevaux de bois, des automobiles qui n’en sont

pas, des montagnes pas russes du tout et du tréteau du lutteur

qui n’a pas de biceps et qui ne vient pas de Marseille, de la

femme qui n’a pas de barbe, du magicien qui est cocu, de l’orgue

qui n’est pas en or, derrière le tir dont les œufs sont vides. C’est

la fête à tromper les gens du bout de la semaine.

Et on va la boire la canette sans mousse ! Mais le garçon,

lui, pue vraiment de l’haleine sous les faux bosquets. Et la mon-

naie qu’il rend contient des drôles de pièces, si drôles qu’on n’a

pas encore fini de les examiner des semaines et des semaines

après et qu’on les refile avec bien de la peine et quand on fait la

charité. C’est la fête quoi. Faut être amusant quand on peut,

entre la faim et la prison, et prendre les choses comme elles

viennent. Puisqu’on est assis, faut déjà pas se plaindre. C’est

toujours ça de gagné. « Le Tir des Nations » le même, je l’ai re-

vu, celui que Lola avait remarqué, il y avait bien des années pas-

sées à présent, dans les allées du Parc de Saint-Cloud. On revoit

de tout dans les fêtes, c’est des renvois de joie les fêtes. Depuis

le temps elles avaient dû revenir se promener les foules dans la

grande allée de Saint-Cloud. Des promeneurs. La guerre était

– 353 –

bien finie. Au fait, était-ce toujours le même propriétaire au Tir ? Est-ce qu’il est revenu de la guerre celui-là ? Tout

m’intéresse. J’ai reconnu les cibles, mais en plus on tirait à pré-

sent sur des aéroplanes. Du nouveau. Le progrès. La mode. La

noce y était toujours, les soldats aussi et la Mairie avec son dra-

peau. Tout en somme. Avec même bien plus de choses encore à

tirer qu’autrefois.

Mais les gens s’amusaient bien davantage dans le manège

aux automobiles, des inventions récentes, à cause des espèces

d’accidents qu’on n’arrêtait pas d’avoir là-dedans et des se-

cousses épouvantables que ça vous donne dans la tête et aux

tripes. Il en venait sans cesse d’autres ahuris et gueulailleurs

pour se tamponner sauvagement et retomber tout le temps en

vrac à se démolir la rate au fond des baquets. Et on ne pouvait

pas les faire s’arrêter. Jamais ils ne demandaient grâce, jamais

ils ne semblaient avoir été aussi heureux. Certains en déliraient.

Fallait les arracher à leurs catastrophes. On leur aurait donné la

mort en prime pour vingt sous qu’ils se seraient précipités sur le

truc. Sur les quatre heures, devait jouer au milieu de la fête,

l’Orphéon. Pour le réunir l’Orphéon, c’était la croix et la ban-

nière, à cause des bistrots qui les voulaient tous, tour à tour, les

musiciens. Toujours le dernier manquait. On l’attendait. On al-

lait le chercher. Le temps qu’on l’attende, qu’on revienne, on

prenait soif, et en voilà encore deux qui disparaissaient. C’était

tout à recommencer.

Les cochons en épices, perdus à force de poussière, tour-

naient en reliques et donnaient de la soif atroce aux gagnants.

Les familles, elles, attendent le feu d’artifice pour aller se

coucher. Attendre, c’est la fête aussi. Dans l’ombre tressaillent

mille litres vides qui grelottent à chaque instant sous les tables.

Des pieds agités consentants ou contradicteurs. On n’entend

plus les musiques à force de connaître les airs, ni les cylindres

poussifs à moteurs derrière les baraques où s’animent les choses

qu’il faut voir pour deux francs. Le cœur à soi quand on est un

– 354 –

peu bu de fatigue vous tape le long des tempes. Bim ! Bim ! qu’il fait, contre l’espèce de velours tendu autour de la tête et dans le

fond des oreilles. C’est comme ça qu’on arrive à éclater un jour.

Ainsi soit-il ! Un jour quand le mouvement du dedans rejoint

celui du dehors et que toutes vos idées alors s’éparpillent et vont

s’amuser enfin avec les étoiles.

Il survenait beaucoup de pleurs à travers la fête à cause des

enfants qu’on écrasait par-ci par-là entre les chaises sans le faire

exprès et puis ceux aussi auxquels on apprenait à résister à leurs

désirs, aux petits gros plaisirs que leur feraient encore et encore

des tours de chevaux de bois. Faut profiter de la fête pour se

constituer un caractère. Il n’est jamais trop tôt pour s’y prendre.

Ils ne savent pas encore ces mignons que tout se paye. Ils

croient que c’est par gentillesse que les grandes personnes der-

rière les comptoirs enluminés incitent les clients à s’offrir les

merveilles qu’ils amassent et dominent et défendent avec des

vociférants sourires. Ils ne connaissent pas la loi les enfants.

C’est à coups de gifles que les parents la leur apprennent la loi et

les défendent contre les plaisirs.

Il n’y a jamais de fête véritable que pour le commerce et en

profondeur encore et en secret. C’est le soir qu’il se réjouit le

commerce quand tous les inconscients, les clients, ces bêtes à

bénéfices sont partis, quand le silence est revenu sur l’esplanade

et que le dernier chien a projeté enfin sa dernière goutte d’urine

contre le billard japonais. Alors les comptes peuvent commen-

cer. C’est le moment où le commerce recense ses forces et ses

victimes, avec des sous.

Le soir du dernier dimanche de la fête la bonne de Martro-

din le bistrot s’est blessée, assez profondément, à la main, en

découpant du saucisson.

Vers les dernières heures de cette même soirée tout est de-

venu assez net autour de nous, comme si les choses décidément

en avaient eu assez de traîner d’un bord à l’autre du destin, in-

décises, et fussent toutes en même temps sorties de l’ombre et

– 355 –

mises à me parler. Mais il faut se méfier des choses et des gens de ces moments-là. On croit qu’elles vont parler les choses et

puis elles ne disent rien du tout et sont reprises par la nuit bien

souvent sans qu’on ait pu comprendre ce qu’elles avaient à vous

raconter. Moi du moins, c’est mon expérience.

Enfin, toujours est-il que j’ai revu Robinson au café de

Martrodin ce même soir-là, justement comme j’allais panser la

bonne du bistrot. Je me souviens exactement des circonstances.

À côté de nous consommaient des Arabes, réfugiés par paquets

sur les banquettes et qui somnolaient. Ils n’avaient l’air de

s’intéresser en rien à ce qui se passait autour d’eux. En parlant à

Robinson j’évitais de le remettre sur la conversation de l’autre

soir, quand je l’avais surpris à porter des planches. La blessure

de la bonne était difficile à suturer et je n’y voyais pas très clair

dans le fond de la boutique. Cela m’empêchait de parler,

l’attention. Dès que ce fut fini, il m’attira dans un petit coin Ro-

binson et tint lui-même à me confirmer que c’était arrangé son

affaire et pour bientôt. Voilà une confidence qui me gênait

beaucoup et dont je me serais bien passé.

« Bientôt quoi ?

– Tu le sais bien…

– Encore ça ?…

– Devine combien qu’ils me donnent à présent ? » Je ne

tenais pas à le deviner.

« Dix mille !… Rien que pour me taire…

– C’est une somme !

– Me voilà tiré d’affaire tout simplement, ajouta-t-il, ce

sont ces dix mille francs-là qui m’ont toujours manqué à moi !…

Les dix mille francs de début quoi !… Tu comprends ?… Moi j’ai

jamais eu à vrai dire de métier mais avec dix mille francs !… »

Il avait dû déjà les faire chanter…

– 356 –

Il me laissait me rendre compte de tout ce qu’il allait pouvoir effectuer, entreprendre, avec ces dix mille francs… Il me

donnait le temps d’y réfléchir, lui redressé le long du mur, dans

la pénombre. Un monde nouveau. Dix mille francs !

Tout de même en y repensant à son affaire, je me deman-

dais si je ne courais pas quelque risque personnel, si je ne glis-

sais pas à une sorte de complicité en n’ayant par l’air de réprou-

ver tout de suite son entreprise. J’aurais dû le dénoncer même.

De la morale de l’humanité, moi je m’en fous, énormément, ain-

si que tout le monde d’ailleurs. Qu’y puis-je ? Mais il y a toutes

les sales histoires, les sales chichis que remue la Justice au mo-

ment d’un crime rien que pour amuser les contribuables, ces vi-

cieux… On ne sait plus alors comment en sortir… J’avais vu ça

moi. Misère pour misère, je préférais encore celle qui ne fait pas

de bruit à toute celle qu’on étale dans les journaux.

Somme toute, j’étais intrigué et empoisonné en même

temps. Venu jusque-là, le courage me manquait une fois de plus

pour aller vraiment au fond des choses. Maintenant qu’il

s’agissait d’ouvrir les yeux dans la nuit j’aimais presque autant

les garder fermés. Mais Robinson semblait tenir à ce que je les

ouvrisse, à ce que je me rende compte.

Pour changer un peu, tout en marchant, je portai la conver-

sation sur le sujet des femmes. Il ne les aimait pas beaucoup lui,

les femmes.

« Moi, tu sais, je m’en passe des femmes qu’il disait, avec

leurs beaux derrières, leurs grosses cuisses, leurs bouches en

cœur et leurs ventres dans lesquels il y a toujours quelque chose

qui pousse, tantôt des mômes, tantôt des maladies… C’est pas

avec leurs sourires qu’on le paye son terme ! N’est-ce pas ?

Même moi dans mon gourbi, si j’en avais une de femme, j’aurais

beau montrer ses fesses au propriétaire le quinze du mois ça lui

ferait pas me faire une diminution !… »

– 357 –

C’était l’indépendance qu’était son faible à Robinson. Il le disait lui-même. Mais le patron Martrodin en avait déjà assez de

nos « apartés » et de nos petits complots dans les coins.

« Robinson, les verres ! Nom de Dieu ! qu’il commanda.

C’est-y moi qui vais vous les laver ? »

Robinson bondit du coup.

« Tu vois, qu’il m’apprit, je fais ici un extra ! »

C’était la fête décidément. Martrodin éprouvait mille diffi-

cultés à finir de compter sa caisse, ça l’agaçait. Les Arabes parti-

rent, sauf les deux qui sommeillaient encore contre la porte.

« Qu’est-ce qu’ils attendent ceux-là ?

– La bonne ! qu’il me répond le patron.

– Ça va, les affaires ? que je demande alors pour dire

quelque chose.

– Comme ça… Mais c’est dur ! Tenez Docteur, voilà un

fonds que j’ai acheté soixante billets comptant avant la crise. Il

faudrait bien que je puisse en tirer au moins deux cents… Vous

vous rendez compte ?… C’est vrai que j’ai du monde, mais c’est

surtout des Arabes… Alors ça ne boit pas ces gens-là… Ça n’a

pas encore l’habitude… Faudrait que j’aie des Polonais. Ça Doc-

teur, ça boit les Polonais on peut le dire… Où j’étais avant dans

les Ardennes, j’en avais moi des Polonais et qui venaient des

fours à émailler, c’est tout vous dire, hein ? C’est ça qui leur

donnait chaud, les fours à émailler !… Il nous faut ça à nous !…

La soif !… Et le samedi tout y passait… Merde ! que c’était du

boulot ! La paye entière ! Rac !… Ceux-ci les bicots, c’est pas de

boire qui les intéresse, c’est plutôt de s’enc… c’est défendu de

boire dans leur religion qu’il paraît, mais c’est pas défendu de

s’enc… »

– 358 –

Il les méprisait Martrodin, les bicots. « Des salauds quoi !

Il paraît même qu’ils font ça à ma bonne !… C’est des enragés

hein ? En voilà des idées, hein ? Docteur ? je vous demande ? »

Le patron Martrodin comprimait de ses doigts courts les

petites poches séreuses qu’il avait sous les yeux. « Comment

vont les reins ? » que je lui demandai en le voyant faire. Je le

soignais pour les reins. « On ne prend plus de sel au moins ?

– Encore de l’albumine Docteur ! J’ai fait faire l’analyse

avant-hier au pharmacien… Oh, je m’en fous moi de crever qu’il

ajoutait, d’albumine ou d’autre chose, mais ce qui me dégoûte

c’est de travailler comme je travaille… à petits bénéfices !… »

La bonne en avait terminé avec sa vaisselle, mais son pan-

sement ayant été si souillé par les graillons qu’il fallut le refaire.

Elle m’offrit un billet de cent sous. Je ne voulais pas les accepter

ses cent sous, mais elle y tenait absolument de me les donner.

Sévérine qu’elle s’appelait.

« Tu t’es fait couper les cheveux Sévérine ? que je remar-

quai.

– Faut bien ! C’est la mode ! qu’elle a dit. Et puis les che-

veux longs avec la cuisine d’ici, ça retient toutes les odeurs…

– Ton cul y sent bien pire ! que dérangé dans ses comptes

par notre bavardage l’interrompit Martrodin. Et ça les empêche

pourtant pas tes clients…

– Oui, mais c’est pas pareil, que rétorqua la Sévérine, bien

vexée. Y a des odeurs pour toutes les parties… Et vous patron

voulez-vous que je vous dise un peu quoi que vous sentez ?…

Pas seulement une seule partie de vous, mais vous tout en-

tier ? »

Elle était bien mise en colère Sévérine. Martrodin ne voulut

pas entendre le reste. Il se remit en grognant dans ses sales

comptes.

– 359 –

Sévérine ne pouvait pas arriver à quitter ses chaussons à

cause de ses pieds gonflés par le service et à remettre ses chaus-

sures. Elle les a donc gardés pour s’en aller.

« Je dormirai bien avec ! qu’elle a même remarqué tout

haut finalement.

– Allons, va fermer la lumière au fond ! lui ordonna Mar-

trodin encore. On voit bien que c’est pas toi qui me la payes

l’électricité !

– Je dormirai bien ! » qu’elle gémit Sévérine encore une

fois comme elle se relevait.

Martrodin n’en finissait pas dans ses additions. Il avait en-

levé son tablier et puis son gilet pour mieux compter. Il peinait.

Du fond invisible du débit nous parvenait un cliquetis de sou-

coupes, le travail de Robinson et de l’autre plongeur. Martrodin

traçait des larges chiffres enfantins avec un crayon bleu qu’il

écrasait entre ses gros doigts d’assassin. La bonne roupillait de-

vant nous, dégingandée à pleine chaise. De temps en temps, elle

reprenait dans son sommeil un peu de conscience.

« Ah ! mes pieds ! Ah ! mes pieds ! » qu’elle faisait alors et

puis retombait en somnolence.

Mais Martrodin s’est mis à la réveiller d’un bon coup de

gueule.

« Eh ! Sévérine ! Emmène-les donc dehors tes bicots ! J’en

ai marre moi !… Foutez-moi tous le camp d’ici, nom de Dieu ! Il

est l’heure. »

Eux les Arabes ne semblaient justement pas pressés du

tout malgré l’heure. Sévérine s’est réveillée à la fin. « C’est vrai

qu’il faut que j’aille ! qu’elle a convenu. Je vous remercie pa-

tron ! » Elle les emmena avec elle tous les deux les bicots. Ils

s’étaient mis ensemble pour la payer.

– 360 –

« Je les fais tous les deux ce soir, qu’elle m’expliqua en partant. Parce que dimanche prochain je pourrai pas à cause que je

vais à Achères voir mon gosse. Vous comprenez samedi pro-

chain c’est le jour de la nourrice. »

Les Arabes se levèrent pour la suivre. Ils n’avaient pas l’air

effronté du tout. Sévérine les regardait quand même un peu de

travers à cause de la fatigue. « Moi, je suis pas de l’avis du pa-

tron, j’aime mieux les bicots moi ! C’est pas brutal comme les

Polonais les Arabes, mais c’est vicieux… Y a pas à dire c’est vi-

cieux… Enfin, ils feront bien tout ce qu’ils voudront, je crois pas

que ça m’empêchera de dormir ! Allons-y ! qu’elle les a appelés.

En avant les gars ! »

Et les voilà donc partis tous les trois, elle un peu en avant

d’eux. On les a vus traverser la place refroidie, plantée des dé-

bris de la fête, le dernier bec de gaz du bout a éclairé leur groupe

brièvement blanchi et puis la nuit les a pris. On entendit encore

un peu leurs voix et puis plus rien du tout. Il n’y avait plus rien.

J’ai quitté le bistrot à mon tour sans avoir reparlé à Robin-

son. Le patron m’a souhaité bien des choses. Un agent de police

arpentait le boulevard. Au passage on remuait le silence. Ça fai-

sait sursauter un commerçant par-ci par-là embarbouillé de son

calcul agressif comme un chien en train de ronger. Une famille

en vadrouille occupait toute la rue en gueulant au coin de la

place Jean-Jaurès, elle n’avançait plus du tout la famille, elle

hésitait devant une ruelle comme une escadrille de pêche par

mauvais vent. Le père allait buter d’un trottoir à l’autre et n’en

finissait pas d’uriner.

La nuit était chez elle.

– 361 –

Je me souviens encore d’un autre soir vers cette époque-là, à cause des circonstances. Tout d’abord, un peu après l’heure du

dîner, j’ai entendu un grand bruit de poubelles qu’on remuait.

Cela arrivait souvent dans mon escalier qu’on chahutait les

boîtes à ordures. Et puis, les gémissements d’une femme, des

plaintes. J’entrouvris ma porte du palier mais sans bouger.

En sortant spontanément au moment d’un accident on

m’aurait peut-être considéré seulement comme voisin et mon

secours médical aurait passé pour gratuit. S’ils me voulaient, ils

n’avaient qu’à m’appeler dans les règles et alors ça serait vingt

francs. La misère poursuit implacablement et minutieusement

l’altruisme et les plus gentilles initiatives sont impitoyablement

châtiées. J’attendais donc qu’on vienne me sonner, mais on ne

vint pas. Économie sans doute.

Toutefois, j’avais presque fini d’attendre quand une petite

fille apparut devant ma porte, elle cherchait à lire les noms sur

les sonnettes… C’était bien en définitive moi qu’elle venait de-

mander de la part de Mme Henrouille.

« Qui est malade chez eux ? que je la questionnai.

– C’est pour un Monsieur qui s’est blessé chez eux…

– Un Monsieur ? » Je songeai tout de suite à Henrouille

lui-même.

« Lui ?… M. Henrouille ?

– Non… C’est pour un ami qui est chez eux…

– Tu le connais, toi ?

– 362 –

– Non. » Elle ne l’avait jamais vu cet ami.

Dehors, il faisait froid, l’enfant trottait, j’allais vite.

« Comment est-ce arrivé ?

– Ça j’en sais rien. »

Nous avons longé un autre petit parc, dernier enclos d’un

bois d’autrefois où venaient à la nuit se prendre entre les arbres

les longues brumes d’hiver douces et lentes. Petites rues l’une

après l’autre. Nous parvînmes en quelques instants devant leur

pavillon. L’enfant m’a dit au revoir. Elle avait peur de

s’approcher davantage. La bru Henrouille sur le perron à mar-

quise m’attendait. Sa lampe à huile vacillait au vent.

« Par ici, Docteur ! Par ici ! » qu’elle me héla.

Je demandai moi aussitôt : « C’est votre mari qui s’est bles-

sé ?

– Entrez donc ! » fit-elle assez brusquement, sans me lais-

ser même le temps de réfléchir. Et je tombai en plein sur la

vieille qui dès le couloir se mit à glapir et à m’assaillir. Une bor-

dée.

« Ah ! les saligauds ! Ah ! les bandits ! Docteur ! Ils ont

voulu me tuer ! »

C’est donc que c’était raté.

« Tuer ? fis-je, comme tout surpris. Et pourquoi donc ?

– Parce que je voulais point crever assez vite, dame ! Tout

simplement ! Et nom de Dieu ! Bien sûr que non que je veux

point mourir !

– Maman ! maman ! l’interrompait la belle-fille. Vous

n’avez plus votre bon sens ! Vous racontez au Docteur des hor-

reurs voyons maman !…

– 363 –

– Des horreurs que je dis moi ? Eh bien, ma salope, vous en avez un sacré culot ! Plus mon bon sens moi ? J’en ai encore assez du bon sens pour vous faire pendre tous, moi ! Et que je

vous le dis encore !

– Mais qui est blessé ? Où est-il ?

– Vous allez le voir ! que me coupa la vieille. Il est là-haut,

il est sur son lit, l’assassin ! Il l’a même bien sali son lit, hein

garce ? Bien sali ton sale matelas et avec son sang de cochon ! Et

pas avec le mien ! Du sang que ça doit être comme de l’ordure !

T’en as pas fini de le laver ! Il empuantera encore pour des

temps et des temps le sang d’assassin, que je te dis ! Ah il y en a

qui vont au Théâtre pour se faire des émotions ! Mais je vous le

dis : il est ici le Théâtre ! Il est ici, Docteur ! Il est là-haut ! Et un

Théâtre pour de vrai ! Pas un semblant seulement ! Faut pas

perdre sa place ! Montez-y vite ! Il sera peut-être mort lui aussi

le sale coquin quand vous arriverez ! Alors vous verrez plus

rien ! »

La bru craignait qu’on l’entendît de la rue, et la sommait de

se taire. En dépit des circonstances, elle ne me semblait pas très

déconcertée la bru, très contrariée seulement parce que les

choses allaient tout à fait de travers, mais elle gardait son idée.

Elle était même absolument certaine d’avoir eu raison, elle.

« Mais Docteur, écoutez-la ! N’est-ce pas malheureux

d’entendre ça ! Moi qui ai toujours essayé de lui rendre au con-

traire la vie meilleure ! Vous le savez bien ?… Moi qui lui ai pro-

posé tout le temps de la mettre en pension chez les Sœurs… »

C’était trop pour la vieille d’entendre encore une fois parler

des Sœurs.

« Au paradis ! Oui, garce que vous vouliez m’envoyer tous !

Ah bandite ! Et c’est pour ça que vous l’avez fait venir ici toi et

ton mari, la crapule qui est là-haut ! Bien pour me tuer, oui, et

pas pour m’envoyer chez les Sœurs bien sûr ! Il a raté son af-

– 364 –

faire, oui, ça vous pouvez bien vous le dire que c’était mal machiné ! Allez-y Docteur, allez-y le voir dans quel état qu’il s’est

arrangé votre saligaud là-haut et lui-même encore qu’il s’est fait

ça !… Et même qu’il faut bien espérer qu’il en crèvera ! Allez-y

Docteur ! Allez-y le voir pendant qu’il est encore temps !… »

Si la belle-fille ne semblait point abattue la vieille l’était en-

core moins. Elle avait bien failli y passer pourtant dans la tenta-

tive, mais elle n’était pas aussi indignée qu’elle voulait s’en don-

ner l’air. Du chiqué. Ce meurtre raté l’avait plutôt comme stimu-

lée, arrachée à l’espèce de tombeau sournois où elle était recluse

depuis tant d’années dans le fond du jardin moisi. À son âge une

tenace vitalité revenait la parcourir. Elle jouissait indécemment

de sa victoire et aussi du plaisir de posséder un moyen de tra-

casser, désormais indéfiniment, sa bru coriace. Elle la possédait

à présent. Elle ne voulait point qu’on me laisse ignorer un seul

détail de cet attentat à la manque et du comment que les choses

s’étaient passées.

« Et puis, vous savez, qu’elle poursuivait à mon adresse,

sur le même mode exalté, c’est chez vous que je l’ai rencontré

l’assassin, c’est chez vous monsieur le Docteur… Et que je me

méfiais de lui pourtant !… Ah que je m’en méfiais !… Savez-vous

ce qu’il m’a proposé d’abord ? De vous faire la peau à vous ma

fille ! À vous garce ! Et pour pas cher non plus ! Je vous

l’assure ! Il propose la même chose à tout le monde d’ailleurs !

C’est connu !… Alors tu vois ma salope, que je le connais bien

moi son métier à ton travailleur ! Que je suis renseignée moi

hein ! Robinson qu’il s’appelle !… C’est-y pas son nom ? Dis-moi

donc que c’est pas son nom ? Dès que je l’ai vu fricoter par ici

avec vous j’ai tout de suite eu mes soupçons… J’ai bien fait ! Si

je m’étais pas méfiée où que je serais maintenant ? »

Et la vieille me raconta encore et encore comment les

choses s’étaient déroulées. Le lapin avait bougé pendant qu’il at-

tachait le pétard après la porte du clapier. Elle pendant ce

temps, la vieille, elle le regardait faire de sa cagna, « aux pre-

– 365 –

mières loges ! » comme elle disait. Et le pétard avec toute la chevrotine lui avait explosé en plein dans la face, pendant qu’il

préparait son truc, dans les yeux même. « On a pas l’esprit tran-

quille quand on fait des assassinats. Forcément ! » qu’elle con-

cluait, elle.

Enfin, ça avait été tapé comme maladresse et comme ra-

tage.

« On les a rendus comme ça, les hommes d’à présent ! Par-

faitement ! On les habitue ainsi ! qu’insistait la vieille. Il faut

qu’ils tuent à ce jour pour manger ! Il leur suffit plus de voler

leur pain seulement… Et de tuer des grand-mères encore !… Ça

s’était jamais vu… Jamais !… C’est la fin du monde ! Et ça n’a

rien plus d’autre que des méchancetés dans le corps ! Mais vous

voilà enfoncés tous jusqu’au cou dans la diablerie !… Et qu’il est

aveugle maintenant celui-là ! Et que vous l’avez sur les bras

pour toujours !… Hein ?… Et que vous n’avez pas fini d’en ap-

prendre des coquineries avec lui !… »

La belle-fille ne pipait pas, mais elle devait déjà avoir arrêté

son plan pour en sortir. C’était une charogne bien concentrée.

Pendant que nous nous adonnions aux réflexions, la vieille se

mit à la recherche de son fils à travers les pièces.

« Et puis c’est vrai, Docteur, que j’ai un fils moi ! Où est-il

donc encore ? Qu’est-ce qu’il manigance en plus ? »

Elle oscillait à travers le couloir secouée par une rigolade

qui n’en finissait pas.

Un vieillard, rire et si fort c’est une chose qui n’arrive guère

que chez les fous. On se demande où on va quand on entend ça.

Mais elle tenait à le retrouver son fils. Il s’était sauvé dans la

rue : « Eh bien ! qu’il se cache et qu’il vive longtemps encore ! Il

ne l’a pas volé d’être obligé de vivre avec l’autre aussi qu’est là-

haut, de vivre encore tous les deux ensemble, avec celui qui ver-

ra plus rien ! À le nourrir ! Et que son pétard lui est tout parti

– 366 –

dans la gueule ! J’ai vu moi ! J’ai tout vu ! Comme ça, boum ! Et que j’ai tout vu moi ! Et que c’était pas un lapin je vous assure !

Ah ! nom de nom alors ! Où qu’il est mon fils, Docteur, où qu’il

est ? Vous l’avez pas vu ? C’est une foutue crapule aussi celui-là

qui a toujours été un sournois encore pire que l’autre, mais à

présent l’abomination elle a fini par lui sortir de sa sale nature,

ça y est bien ! Ah ça met longtemps, dame, à sortir des natures

aussi horribles que la sienne ! Mais quand ça sort, alors c’est de

la vraie putréfaction ! Y a pas à dire, Docteur, ça en est bien !

Faut pas le rater ! » Et elle s’amusait encore. Elle voulait aussi

m’étonner par sa supériorité devant ces événements et nous

confondre tous d’un seul coup, nous humilier en somme.

Elle s’était saisie d’un rôle avantageux dont elle tirait de

l’émotion. On n’en finit pas d’être heureux. On en a jamais assez

de bonheur, tant qu’on est capable encore de jouer un rôle. Des

jérémiades, pour les vieillards, ce qu’on lui avait offert depuis

vingt ans, elle n’en voulait plus la vieille Henrouille. Celui-là de

rôle qui lui arrivait elle ne le lâchait plus, virulent, inespéré.

Être vieux, c’est ne plus trouver de rôle ardent à jouer, c’est

tomber dans cette insipide relâche où on n’attend plus que la

mort. Le goût de vivre lui revenait à la vieille, tout soudain, avec

un rôle ardent de revanche. Elle n’en voulait plus mourir du

coup, plus du tout. De cette envie de survivre elle rayonnait, de

cette affirmation. Retrouver du feu, un véritable feu dans le

drame.

Elle se réchauffait, elle ne voulait plus le quitter le feu nou-

veau, nous quitter. Pendant longtemps, elle avait presque cessé

d’y croire. Elle en était arrivée à ne plus savoir comment faire

pour ne pas se laisser mourir dans le fond de son jardin gâteux

et puis soudain voici que lui survenait un grand orage de dure

actualité, bien chaude.

« Ma mort, à moi ! qu’elle hurlait à présent la mère Hen-

rouille, je veux la voir ma mort à moi ! Tu m’entends ! J’ai des

– 367 –

yeux pour la voir, moi ! Tu m’entends ! J’ai des yeux encore moi ! Je veux la regarder bien ! »

Elle ne voulait plus mourir, jamais. C’était net. Elle n’y

croyait plus à sa mort.

– 368 –

On sait que ces choses-là c’est toujours difficile à arranger et que de les arranger ça coûte toujours très cher. Pour commencer on ne savait pas même où le placer Robinson. À

l’hôpital ? Ça pouvait provoquer mille racontars évidemment,

des bavardages… Le renvoyer chez lui ? Il ne fallait pas y songer

non plus à cause de sa figure dans l’état où elle se trouvait. Vo-

lontiers donc ou pas, les Henrouille furent obligés de le garder

chez eux.

Lui, dans leur lit de la chambre d’en haut n’en menait pas

large. Une vraie terreur qu’il éprouvait, celle d’être mis à la

porte et poursuivi. Ça se comprenait. C’était une de ces histoires

qu’on ne pouvait vraiment raconter à personne. On tenait les

persiennes de sa chambre bien closes, mais les gens, des voisins,

se mirent à passer dans la rue plus souvent que d’habitude, rien

que pour regarder les volets et demander des nouvelles du bles-

sé. On leur en donnait des nouvelles, on leur racontait des

blagues. Mais comment les empêcher de s’étonner ? de canca-

ner ? Aussi, ils en ajoutaient. Comment éviter les suppositions ?

Heureusement le Parquet n’avait encore été saisi d’aucune

plainte précise. C’était déjà ça. Pour sa figure, je me débrouillai.

Aucune infection ne survint et cela malgré que sa plaie fût des

plus anfractueuses et des plus souillées. Quant aux yeux, jusque

sur la cornée, je prévoyais l’existence de cicatrices et à travers

lesquelles la lumière ne passerait plus que bien difficilement si

même elle arrivait jamais à repasser, la lumière.

On trouverait moyen de lui arranger une vision tant bien

que mal s’il lui restait quelque chose d’arrangeable. Pour le

moment nous devions parer à l’urgence et surtout éviter que la

vieille n’arrive à nous compromettre tous avec ses sales glapis-

– 369 –

sements devant les voisins et les curieux. Elle avait beau passer pour folle, ça n’explique pas toujours tout.

Si la police s’en mêlait une bonne fois de nos aventures, elle

nous entraînerait on ne saurait plus où, la police. Empêcher la

vieille à présent de se tenir scandaleusement dans sa petite cour

constituait une délicate entreprise. C’était chacun à notre tour

d’essayer de la calmer. On ne pouvait pas avoir l’air de la violen-

ter, mais la douceur ne nous réussissait point non plus toujours.

Elle était possédée de vindicte à présent, elle nous faisait chan-

ter, tout simplement.

Je passais voir Robinson, deux fois par jour au moins. Sous

ses bandages il gémissait dès qu’il m’entendait monter l’escalier.

Il souffrait, c’était exact, mais pas tant qu’il essayait de me le

démontrer. Il aurait de quoi se désoler, prévoyais-je, et bien da-

vantage encore quand il s’apercevrait exactement de ce qu’ils

étaient devenus ses yeux… Je demeurais assez évasif au sujet de

l’avenir. Ses paupières le piquaient fort. Il se figurait que c’était

à cause de ces picotements qu’il n’y voyait plus devant lui.

Les Henrouille s’étaient mis à le bien soigner scrupuleuse-

ment, selon mes indications. Pas d’ennuis de ce côté-là.

On ne parlait plus de la tentative. On ne parlait pas de

l’avenir non plus. Quand je les quittais le soir, on se regardait

bien tous par exemple chacun à son tour, et chaque fois et avec

une telle insistance qu’on me semblait toujours en imminence

de se supprimer une fois pour toutes, les uns les autres. Cette

terminaison à la réflexion me paraissait logique et bien expé-

diente. Les nuits de cette maison m’étaient difficilement imagi-

nables. Cependant je les retrouvais au matin et nous les repre-

nions ensemble les gens et les choses où nous les avions laissés

ensemble la soirée d’avant. Avec Mme Henrouille, on renouvelait

le pansement au permanganate et on entrouvrait un peu les

persiennes à titre d’épreuve. Chaque fois en vain. Robinson ne

s’en apercevait même pas qu’on venait de les entrouvrir les per-

siennes…

– 370 –

Ainsi tourne le monde à travers la nuit énormément mena-

çante et silencieuse.

Et le fils revenait m’accueillir chaque matin avec une petite

parole paysanne : « Eh bien ! voilà Docteur… Nous voilà aux

dernières gelées ! » qu’il remarquait en levant les yeux au ciel

sous le petit péristyle. Comme si ça avait eu de l’importance le

temps qu’il faisait. Sa femme partait essayer une fois de plus de

parlementer avec la belle-mère à travers la porte barricadée et

elle n’aboutissait qu’à renforcer ses fureurs.

Pendant qu’on le tenait sous les bandages, Robinson m’a

raconté comment il avait débuté dans la vie. Par le commerce.

Ses parents l’avaient placé, dès ses onze ans, chez un cordonnier

de luxe pour faire les courses. Un jour qu’il effectuait une livrai-

son, une cliente l’avait invité à prendre un plaisir dont il n’avait

eu jusque-là que l’imagination. Il n’était jamais retourné chez ce

patron tellement sa propre conduite lui avait paru abominable.

Baiser une cliente en effet aux temps dont il parlait c’était en-

core un acte impardonnable. La chemise de cette cliente sur-

tout, tout mousseline, lui avait produit un extraordinaire effet.

Trente années plus tard, il s’en souvenait encore exactement de

cette chemise-là. La dame froufrouteuse dans son appartement

comblé de coussins et de portières à franges, cette chair rose et

parfumée, le petit Robinson en avait rapporté dans sa vie les

éléments d’interminables comparaisons désespérées.

Bien des choses s’étaient pourtant passées par la suite. Il en

avait vu des continents, des guerres entières, mais jamais il ne

s’était bien relevé de cette révélation. Ça l’amusait cependant d’y

repenser, de me raconter cette espèce de minute de jeunesse

qu’il avait eue avec la cliente. « D’avoir les yeux comme ça fer-

més, ça fait penser, qu’il notait. Ça défile… On dirait qu’on a un

cinéma dans le citron… » Je n’osais pas encore lui dire qu’il au-

rait le temps d’en être fatigué de son petit cinéma. Comme

toutes les pensées conduisent à la mort, il arriverait un certain

moment où il ne verrait plus qu’elle avec lui dans son cinéma.

– 371 –

Tout à côté du pavillon des Henrouille besognait à présent une petite usine avec un gros moteur dedans. On en tremblait

dans leur pavillon du matin au soir. Et puis d’autres fabriques

encore un peu plus loin, qui pilonnaient sans arrêt, des choses

qui n’en finissaient pas, même pendant la nuit. « Quand elle

tombera la bicoque, on n’y sera plus ! » que plaisantait Hen-

rouille à ce propos, un peu inquiet quand même. « Elle finira

bien par tomber ! » C’était vrai que le plafond s’égrenait déjà sur

le plancher en menus gravats. Un architecte avait eu beau les

rassurer, dès qu’on s’arrêtait pour entendre les choses du

monde on se sentait chez eux comme dans un bateau, une es-

pèce de bateau qui irait d’une crainte à l’autre. Des passagers

renfermés et qui passaient longtemps à faire des projets plus

tristes encore que la vie et des économies aussi et puis à se mé-

fier de la lumière et aussi de la nuit.

Henrouille montait dans la chambre après le déjeuner pour

faire un peu de lecture à Robinson, comme je le lui avais de-

mandé. Les jours passaient. L’histoire de cette merveilleuse

cliente qu’il avait possédée au temps de son apprentissage, il l’a

racontée aussi à Henrouille. Et elle finit par constituer une ma-

nière de rigolade générale l’histoire, pour tout le monde dans la

maison. Ainsi finissent nos secrets dès qu’on les porte à l’air et

en public. Il n’y a de terrible en nous et sur la terre et dans le

ciel peut-être que ce qui n’a pas encore été dit. On ne sera tran-

quille que lorsque tout aura été dit, une bonne fois pour toutes,

alors enfin on fera silence et on aura plus peur de se taire. Ça y

sera.

Pendant les quelques semaines que dura encore la suppu-

ration des paupières il me fut possible de l’entretenir avec des

balivernes à propos de ses yeux et de l’avenir. Tantôt on préten-

dait que la fenêtre était fermée alors qu’elle était grande ou-

verte, tantôt qu’il faisait très sombre dehors.

Un jour cependant, pendant que j’avais le dos tourné, il est

allé jusqu’à la croisée lui-même pour se rendre compte et avant

– 372 –

que j’aie pu l’en empêcher, il avait écarté les bandeaux de dessus ses yeux. Il a hésité un bon moment. Il touchait à droite et puis

à gauche les montants de la fenêtre, il voulait pas y croire

d’abord, et puis tout de même il a bien fallu qu’il y croie. Il fal-

lait bien.

« Bardamu ! qu’il a hurlé alors après moi, Bardamu ! Elle

est ouverte ! Elle est ouverte la fenêtre que je te dis ! » Je ne sa-

vais pas quoi lui répondre moi, j’en restais imbécile devant. Il

tenait ses deux bras en plein dans la fenêtre, dans l’air frais. Il

ne voyait rien évidemment, mais il sentait l’air. Il les allongeait

alors ses bras comme ça dans son noir tant qu’il pouvait, comme

pour toucher le bout. Il voulait pas y croire. Du noir tout à lui.

Je l’ai repoussé dans son lit et je lui ai raconté encore des conso-

lations, mais il ne me croyait plus du tout. Il pleurait. Il était ar-

rivé au bout lui aussi. On ne pouvait plus rien lui dire. Il y a un

moment où on est tout seul quand on est arrivé au bout de tout

ce qui peut vous arriver. C’est le bout du monde. Le chagrin lui-

même, le vôtre, ne vous répond plus rien et il faut revenir en ar-

rière alors, parmi les hommes, n’importe lesquels. On n’est pas

difficile dans ces moments-là car même pour pleurer il faut re-

tourner là où tout recommence, il faut revenir avec eux.

« Alors, qu’en ferez-vous de lui quand il ira mieux ? » de-

mandai-je à la bru pendant le déjeuner qui suivit cette scène. Ils

m’avaient demandé justement de rester à manger avec eux,

dans la cuisine. Au fond, ils ne savaient très bien ni l’un ni

l’autre comment en sortir de la situation. La dépense d’une pen-

sion à payer les effrayait, elle surtout, mieux renseignée que lui

encore sur les prix des combinaisons pour infirmes. Elle avait

même déjà tenté certaines démarches auprès de l’Assistance

publique. Démarches dont on évitait de me parler.

Un soir, après ma seconde visite, Robinson essaya de me

retenir auprès de lui par tous les moyens, question que je m’en

aille encore un peu plus tard. Il n’en finissait pas de raconter

tout ce qu’il pouvait réunir, de souvenirs sur les choses et les

– 373 –

voyages qu’on avait faits ensemble, même de ce qu’on n’avait encore jamais essayé de se souvenir. Il se rappelait des choses

qu’on n’avait jamais eu le temps encore d’évoquer. Dans sa re-

traite le monde qu’on avait parcouru semblait affluer avec

toutes les plaintes, les gentillesses, les vieux habits, les amis

qu’on avait quittés, un vrai bazar d’émotions démodées, qu’il

inaugurait dans sa tête sans yeux.

« Je vais me tuer ! » qu’il me prévenait quand sa peine lui

semblait trop grande. Et puis il parvenait tout de même à la por-

ter sa peine un peu plus loin comme un poids bien trop lourd

pour lui, infiniment inutile, peine sur une route où il ne trouvait

personne à qui en parler, tellement qu’elle était énorme et mul-

tiple. Il n’aurait pas su l’expliquer, c’était une peine qui dépas-

sait son instruction.

Lâche qu’il était, je le savais, et lui aussi, de nature, espé-

rant toujours qu’on allait le sauver de la vérité, mais je com-

mençais cependant, d’autre part, à me demander s’il existait

quelque part, des gens vraiment lâches… On dirait qu’on peut

toujours trouver pour n’importe quel homme une sorte de chose

pour laquelle il est prêt à mourir et tout de suite et bien content

encore. Seulement son occasion ne se présente pas toujours de

mourir joliment, l’occasion qui lui plairait. Alors il s’en va mou-

rir comme il peut, quelque part… Il reste là l’homme sur la terre

avec l’air d’un couillon en plus et d’un lâche pour tout le monde,

pas convaincu seulement, voilà tout. C’est seulement en appa-

rence la lâcheté.

Robinson n’était pas prêt à mourir dans l’occasion qu’on lui

présentait. Peut-être que présentée autrement, ça lui aurait

beaucoup plu.

En somme la mort c’est un peu comme un mariage.

Cette mort-là elle ne lui plaisait pas du tout et puis voilà.

Rien à dire.

– 374 –

Il faudrait alors qu’il se résigne à accepter son croupissement et sa détresse. Mais pour le moment il était encore tout

occupé, tout passionné à s’en barbouiller l’âme d’une façon dé-

goûtante de son malheur et de sa détresse. Plus tard, il mettrait

de l’ordre dans son malheur et alors une vraie vie nouvelle re-

commencerait. Faudrait bien.

« Tu me croiras, si tu voudras, me rappelait-il, en ravau-

dant des bouts de souvenirs le soir comme ça après dîner, mais

tu sais, en anglais, bien que j’aie jamais eu de dispositions fa-

meuses pour les langues, j’étais arrivé à pouvoir tout de même

tenir une petite conversation sur la fin à Detroit… Eh bien main-

tenant j’ai presque tout oublié, tout sauf une seule phrase…

Deux mots… Qui me reviennent tout le temps depuis que ça

m’est arrivé aux yeux : Gentlemen first ! C’est presque tout ce

que je peux dire à présent d’anglais, je sais pas pourquoi… C’est

facile à se souvenir, c’est vrai… Gentlemen first ! Et pour essayer de lui changer les idées on s’amusait à reparler anglais ensemble. On répétait alors, mais souvent : Gentlemen first ! à

propos de tout et de rien comme des idiots. Une plaisanterie

pour nous seulement. On a fini par l’apprendre à Henrouille lui-

même qui montait un peu pour nous surveiller.

En remuant les souvenirs on se demandait ce qui pouvait

bien exister encore de tout ça… Qu’on avait connu ensemble…

On se demandait ce qu’elle avait pu devenir Molly, notre gentille

Molly… Lola, elle, je voulais bien l’oublier, mais après tout

j’aurais bien aimé avoir des nouvelles de toutes quand même, de

la petite Musyne aussi tant qu’à faire… Qui ne devait pas de-

meurer bien loin dans Paris à présent. À côté en somme… Mais

il aurait fallu que j’entreprenne des espèces d’expéditions quand

même pour avoir de ses nouvelles à Musyne… Parmi tant de

gens dont j’avais perdu les noms, les coutumes, les adresses, et

dont les amabilités et même les sourires, après tant d’années de

soucis, d’envies de nourriture, devaient être tournés comme des

vieux fromages en de bien pénibles grimaces… Les souvenirs

eux-mêmes ont leur jeunesse… Ils tournent dès qu’on les laisse

– 375 –

moisir en dégoûtants fantômes tout suintants d’égoïsme, de vanités et de mensonges… Ils pourrissent comme des pommes…

On se parait donc de notre jeunesse, on la goûtait et regoûtait.

On se méfiait. Ma mère à propos j’avais pas été la voir depuis

longtemps… Et ces visites-là ne me réussissaient guère sur le

système nerveux… Elle était pire que moi, pour la tristesse ma

mère… Toujours dans sa petite boutique, elle avait l’air d’en ac-

cumuler tant qu’elle pouvait autour d’elle des déceptions après

tant et tant d’années… Quand j’allais la voir, elle me racontait :

« Tu sais la tante Hortense elle est morte il y a deux mois à Cou-

tances… Tu aurais peut-être pu y aller ? Et Clémentin, tu sais

bien Clémentin ?… Le cireur de parquets qui jouait avec toi

quand tu étais petit ?… Eh bien, lui, on l’a ramassé avant-hier

dans la rue d’Aboukir… Il n’avait pas mangé depuis trois

jours… »

La sienne Robinson d’enfance, il ne savait plus par où la

prendre quand il y pensait tellement qu’elle était pas drôle. À

part le coup de la cliente, il n’y trouvait rien dont il ne puisse dé-

sespérer jusqu’à en vomir jusque dans les coins comme dans

une maison où il n’y aurait rien que des choses répugnantes qui

sentent, des balais, des baquets, des ménagères, des gifles…

M. Henrouille n’avait rien à raconter sur la sienne de jeunesse

jusqu’au régiment, sauf qu’à cette époque-là il avait eu sa photo

de prise en pompon et qu’elle était encore actuellement cette

photo juste au-dessus de l’armoire à glace.

Quand il était redescendu Henrouille, Robinson me faisait

part de son inquiétude de ne jamais les toucher à présent, ses

dix mille francs promis… « N’y compte pas trop, en effet ! », que

je lui disais moi-même. J’aimais mieux le préparer à cette autre

déception.

Des petits plombs, ce qu’il restait de la décharge, venaient

affleurer au rebord des plaies. Je les lui enlevais en plusieurs

temps, quelques-uns chaque jour. Ça lui faisait très mal quand

je le tripotais ainsi juste au-dessus des conjonctives.

– 376 –

On avait eu beau prendre bien des précautions, les gens du quartier s’étaient mis à bavarder quand même, à tort et à travers. Il ne s’en doutait pas lui Robinson, heureusement, des ba-

vardages, ça l’aurait rendu encore plus malade. Y a pas à dire,

nous étions environnés de soupçons. La fille Henrouille faisait

de moins en moins de bruit en parcourant la maison dans ses

chaussons. On ne comptait pas sur elle et elle était là à côté de

nous.

Parvenus en plein au milieu des récifs, le moindre doute

suffirait à présent pour nous faire chavirer tous. Tout irait alors

craquer, se fendre, cogner, se fondre, s’étaler sur la berge. Ro-

binson, la grand-mère, le pétard, le lapin, les yeux, le fils invrai-

semblable, la bru assassine, nous irions nous étaler là parmi

toutes nos ordures et nos sales pudeurs devant les curieux fré-

missants. Je n’étais pas fier. Ce n’est pas que j’aye rien commis,

moi, de positivement criminel. Non. Mais je me sentais cou-

pable quand même. J’étais surtout coupable de désirer au fond

que tout ça continue. Et que même je n’y voyais plus guère

d’inconvénients à ce qu’on aille tous ensemble se vadrouiller de

plus en plus loin dans la nuit.

D’abord, il n’y avait même plus besoin de désirer, ça mar-

chait tout seul, et dare-dare encore !

– 377 –

Les riches n’ont pas besoin de tuer eux-mêmes pour bouf-

fer. Ils les font travailler les gens comme ils disent. Ils ne font

pas le mal eux-mêmes, les riches. Ils payent. On fait tout pour

leur plaire et tout le monde est bien content. Pendant que leurs

femmes sont belles, celles des pauvres sont vaines. C’est un ré-

sultat qui vient des siècles, toilettes mises à part. Belles mi-

gnonnes, bien nourries, bien lavées. Depuis qu’elle dure la vie

n’est arrivée qu’à ça.

Quant au reste, on a beau se donner du mal, on glisse, on

dérape, on retombe dans l’alcool qui conserve les vivants et les

morts, on n’arrive à rien. C’est bien prouvé. Et depuis tant de

siècles qu’on peut regarder nos animaux naître, peiner et crever

devant nous sans qu’il leur soit arrivé à eux non plus jamais rien

d’extraordinaire que de reprendre sans cesse la même insipide

faillite où tant d’autres animaux l’avaient laissée. Nous aurions

pourtant dû comprendre ce qui se passait. Des vagues inces-

santes d’êtres inutiles viennent du fond des âges mourir tout le

temps devant nous, et cependant on reste là, à espérer des

choses… Même pas bon à penser la mort qu’on est.

Les femmes des riches bien nourries, bien menties, bien

reposées elles, deviennent jolies. Ça c’est vrai. Après tout ça suf-

fit peut-être. On ne sait pas. Ça serait au moins une raison pour

exister.

« Les femmes en Amérique, tu trouves pas qu’elles étaient

plus belles que celles d’ici ? » Il me demandait des choses

comme ça depuis qu’il ruminait les souvenirs des voyages Ro-

binson. Il avait des curiosités, il se mettait même à parler des

femmes.

– 378 –

J’allais maintenant le voir un peu moins souvent parce que c’est vers cette même époque que j’ai été nommé à la consultation d’un petit dispensaire pour les tuberculeux du voisinage. Il

faut appeler les choses par leurs noms, ça me rapportait huit

cents francs par mois. Comme malades c’était plutôt des gens de

la zone que j’avais, de cette espèce de village qui n’arrive jamais

à se dégager tout à fait de la boue, coincé dans les ordures et

bordé de sentiers où les petites filles trop éveillées et morveuses,

le long des palissades, fuient l’école pour attraper d’un satyre à

l’autre vingt sous, des frites et la blennorragie. Pays de cinéma

d’avant-garde où les linges sales empoisonnent les arbres et

toutes les salades ruissellent d’urine les samedis soir. Dans mon

domaine, je n’accomplis au cours de ces quelques mois de pra-

tique spécialisée aucun miracle. Il en était pourtant grand be-

soin de miracles. Mais mes clients n’y tenaient pas à ce que

j’accomplisse des miracles, ils comptaient au contraire sur leur

tuberculose pour se faire passer de l’état de misère absolue où

ils étouffaient depuis toujours à l’état de misère relative que

confèrent les pensions gouvernementales minuscules. Ils traî-

naient leurs crachats plus ou moins positifs de réforme en ré-

forme depuis la guerre. Ils maigrissaient à force de fièvre soute-

nue par le manger peu, le vomir beaucoup, l’énormément de

vin, et le travailler quand même, un jour sur trois à vrai dire.

L’espoir de la pension les possédait corps et âme. Elle leur

viendrait un jour comme la grâce, la pension, pourvu qu’ils

aient la force d’attendre un peu encore avant de crever tout à

fait. On ne sait pas ce que c’est que de revenir et d’attendre

quelque chose tant qu’on n’a pas observé ce que peuvent at-

tendre et revenir les pauvres qui espèrent une pension.

Ils y passaient des après-midi et des semaines entières à

espérer, dans l’entrée et sur le seuil de mon dispensaire miteux,

tant qu’il pleuvait dehors, et à remuer leurs espérances de pour-

centages, leurs envies de crachats franchement bacillaires, de

vrais crachats, des « cent pour cent » tuberculeux crachats. La

guérison ne venait que bien après la pension dans leurs espé-

– 379 –

rances, ils y pensaient aussi certes à la guérison, mais à peine, tellement que l’envie d’être rentier, un tout petit peu rentier,

dans n’importe quelles conditions les éblouissait totalement. Il

ne pouvait plus exister en eux outre ce désir intransigeant, ul-

time, que des petites envies subalternes et leur mort même en

devenait par comparaison quelque chose d’assez accessoire, un

risque sportif tout au plus. La mort n’est après tout qu’une ques-

tion de quelques heures, de minutes même, tandis qu’une rente

c’est comme la misère, ça dure toute la vie. Les gens riches sont

soûls dans un autre genre et ne peuvent arriver à comprendre

ces frénésies de sécurité. Être riche, c’est une autre ivresse, c’est

oublier. C’est même pour ça qu’on devient riche, pour oublier.

J’avais peu à peu perdu la mauvaise habitude de leur pro-

mettre la santé à mes malades. Ça ne pouvait pas leur faire très

plaisir, la perspective d’être bien portants. Ce n’est après tout

qu’un pis-aller d’être bien portant. Ça sert à travailler le bien-

portant, et puis après ? Tandis qu’une pension de l’État, même

infime, ça c’est divin, purement et simplement.

Quand on n’a pas d’argent à offrir aux pauvres, il vaut

mieux se taire. Quand on leur parle d’autre chose que d’argent,

on les trompe, on ment, presque toujours. Les riches, c’est facile

à amuser, rien qu’avec des glaces par exemple, pour qu’ils s’y

contemplent, puisqu’il n’y a rien de mieux au monde à regarder

que les riches. Pour les ravigoter, on les remonte les riches, à

chaque dix ans, d’un cran dans la Légion d’honneur, comme un

vieux nichon, et les voilà occupés pendant dix ans encore. C’est

tout. Mes clients, eux, c’étaient des égoïstes, des pauvres, maté-

rialistes tout rétrécis dans leurs sales projets de retraite, par le

crachat sanglant et positif. Le reste leur était bien égal. Même

les saisons qui leur étaient égales. Ils n’en ressentaient des sai-

sons et n’en voulaient connaître que ce qui se rapporte à la toux

et la maladie, qu’en hiver, par exemple, on s’enrhume bien da-

vantage qu’en été, mais qu’on crache par contre facilement du

sang au printemps et que pendant les chaleurs on peut arriver à

perdre trois kilos par semaine… Quelquefois je les entendais se

– 380 –

parler entre eux, alors qu’ils me croyaient ailleurs, attendant leur tour. Ils racontaient sur mon compte des horreurs à n’en

plus finir et des mensonges à s’en faire sauter l’imagination. Ça

devait les encourager de me débiner de la sorte, dans je ne sais

quel courage mystérieux qui leur était nécessaire pour être de

plus en plus impitoyables, résistants et bien méchants, pour du-

rer, pour tenir. À dire du mal ainsi, médire, mépriser, menacer,

ça leur faisait du bien, faut croire. Pourtant, j’avais fait mon

possible, moi, pour leur être agréable, par tous les moyens,

j’épousais leur cause, et j’essayais de leur être utile, je leur don-

nais beaucoup d’iodure pour tâcher de leur faire cracher leurs

sales bacilles et tout cela cependant sans arriver jamais à neu-

traliser leur vacherie…

Ils restaient là devant moi, souriants comme des domes-

tiques quand je les questionnais, mais ils ne m’aimaient pas,

d’abord parce que je leur faisais du bien, ensuite parce que je

n’étais pas riche et que d’être soigné par moi, ça voulait dire

qu’on était soigné gratuitement et que cela n’est jamais flatteur

pour un malade, même en instance de pension. Par-derrière, il

n’y avait donc pas de saloperies qu’ils n’eussent propagées sur

mon compte. Je n’avais pas d’auto moi non plus comme la plu-

part des autres médecins des environs, et c’était aussi comme

une infirmité à leur sens que j’aille à pied. Dès qu’on les excitait

un peu mes malades, et les confrères ne s’en faisaient pas dé-

faut, ils se vengeaient on aurait dit de toute mon amabilité, de

ce que j’étais si serviable, si dévoué. Tout ça c’est régulier. Le

temps passait quand même.

Un soir, comme ma salle d’attente était presque vide, un

prêtre entra pour me parler. Je ne le connaissais pas ce prêtre,

j’ai failli l’éconduire. Je n’aimais pas les curés, j’avais mes rai-

sons, surtout depuis qu’on m’avait fait le coup de

l’embarquement à San Tapeta. Mais celui-ci, j’avais beau cher-

cher à le reconnaître, pour l’engueuler avec des précisions,

vraiment je ne l’avais jamais rencontré nulle part auparavant. Il

devait pourtant circuler pas mal la nuit comme moi dans Rancy,

– 381 –

puisqu’il était des environs. Peut-être alors qu’il m’évitait quand il sortait ? J’y pensais. Enfin on avait dû le prévenir que je

n’aimais pas les curés. Ça se sentait à la manière furtive dont il

emmanchait sa palabre. Donc, on ne s’était jamais bousculés au-

tour des mêmes malades. Il desservait une église, là, à côté, de-

puis vingt ans, m’apprit-il. Des fidèles, il en avait des masses,

mais pas beaucoup qui le payaient. Plutôt un mendigot en

somme. Ceci nous rapprochait. La soutane qui le couvrait me

parut être une draperie bien malcommode pour déambuler

comme dans la bouillabaisse des zones. Je le lui fis remarquer.

J’insistai même sur l’incommodité extravagante d’un pareil atti-

rail.

« On s’y habitue ! » qu’il me répondit.

L’impertinence de ma remarque ne le dégoûta point d’être

plus aimable encore. Il avait évidemment quelque chose à me

demander. Sa voix ne s’élevait guère au-dessus d’une certaine

monotonie confidente, qui lui venait, je l’imaginais du moins, de

sa profession. Pendant qu’il parlait prudent et préliminaire,

j’essayais de me représenter tout ce qu’il exécutait chaque jour

ce curé pour gagner ses calories, des tas de grimaces et des

promesses encore, dans le genre des miennes… Et puis je me

l’imaginais, pour m’amuser, tout nu devant son autel… C’est

ainsi qu’il faut s’habituer à transposer dès le premier abord les

hommes qui viennent vous rendre visite, on les comprend bien

plus vite après ça, on discerne tout de suite dans n’importe quel

personnage sa réalité d’énorme et d’avide asticot. C’est un bon

truc d’imagination. Son sale prestige se dissipe, s’évapore. Tout

nu, il ne reste plus devant vous en somme qu’une pauvre besace

prétentieuse et vantarde qui s’évertue à bafouiller futilement

dans un genre ou dans un autre. Rien ne résiste à cette épreuve.

On s’y retrouve instantanément. Il ne reste plus que les idées, et

les idées ne font jamais peur. Avec elles, rien n’est perdu, tout

s’arrange. Tandis que c’est parfois difficile à supporter le pres-

tige d’un homme habillé. Il garde des sales odeurs et des mys-

tères plein ses habits.

– 382 –

Il avait des dents bien mauvaises, l’Abbé, rancies, brunies et haut cerclées de tartre verdâtre, une belle pyorrhée alvéolaire

en somme. J’allais lui en parler de sa pyorrhée mais il était trop

occupé à me raconter des choses. Elles n’arrêtaient pas de venir

juter les choses qu’il me racontait contre ses chicots sous les

poussées d’une langue dont j’épiais tous les mouvements. À

maints minuscules endroits écorchée sa langue sur ses rebords

saignants.

J’avais l’habitude et même le goût de ces méticuleuses ob-

servations intimes. Quand on s’arrête à la façon par exemple

dont sont formés et proférés les mots, elles ne résistent guère

nos phrases au désastre de leur décor baveux. C’est plus com-

pliqué et plus pénible que la défécation notre effort mécanique

de la conversation. Cette corolle de chair bouffie, la bouche, qui

se convulse à siffler, aspire et se démène, pousse toutes espèces

de sons visqueux à travers le barrage puant de la carie dentaire,

quelle punition ! Voilà pourtant ce qu’on nous adjure de trans-

poser en idéal. C’est difficile. Puisque nous sommes que des en-

clos de tripes tièdes et mal pourries nous aurons toujours du

mal avec le sentiment. Amoureux ce n’est rien c’est tenir en-

semble qui est difficile. L’ordure elle, ne cherche ni à durer, ni à

croître. Ici, sur ce point, nous sommes bien plus malheureux

que la merde, cet enragement à persévérer dans notre état cons-

titue l’incroyable torture.

Décidément nous n’adorons rien de plus divin que notre

odeur. Tout notre malheur vient de ce qu’il nous faut demeurer

Jean, Pierre ou Gaston coûte que coûte pendant toutes sortes

d’années. Ce corps à nous, travesti de molécules agitées et ba-

nales, tout le temps se révolte contre cette farce atroce de durer.

Elles veulent aller se perdre nos molécules, au plus vite, parmi

l’univers ces mignonnes ! Elles souffrent d’être seulement

« nous », cocus d’infini. On éclaterait si on avait du courage, on

faille seulement d’un jour à l’autre. Notre torture chérie est en-

fermée là, atomique, dans notre peau même, avec notre orgueil.

– 383 –

Comme je me taisais, consterné par l’évocation de ces

ignominies biologiques, l’Abbé crut qu’il me possédait et en pro-

fita même pour devenir à mon égard tout à fait bienveillant et

même familier. Évidemment il s’était renseigné sur mon compte

au préalable. Avec d’infinies précautions il aborda le sujet malin

de ma réputation médicale dans les environs. Elle aurait pu être

meilleure, me fit-il entendre, ma réputation, si j’avais procédé

de toute autre manière en m’installant, et cela dès les premiers

mois de ma pratique à Rancy. « Les malades, cher Docteur, ne

l’oublions jamais, sont en principe des conservateurs… Ils re-

doutent, cela se conçoit aisément, que la terre et le ciel viennent

à leur manquer… »

Selon lui, j’aurais donc dû dès mes débuts me rapprocher

de l’Église. Telle était sa conclusion d’ordre spirituel et pratique

aussi. L’idée n’était pas mauvaise. Je me gardais bien de

l’interrompre, mais j’attendais avec patience qu’il vienne aux

faits de sa visite.

Pour un temps triste et confidentiel on ne pouvait pas

mieux désirer que le temps qu’il faisait dehors. On aurait dit tel-

lement il était vilain le temps, et d’une façon si froide, si insis-

tante, qu’on ne reverrait jamais plus le reste du monde en sor-

tant, qu’il aurait fondu le monde, dégoûté.

Mon infirmière avait enfin réussi à rédiger ses fiches,

toutes ses fiches, jusqu’à la dernière. Elle n’avait plus du tout

d’excuses pour demeurer là à nous écouter. Elle est donc partie,

mais bien vexée et en claquant la porte derrière elle, à travers

une furieuse bouffée de pluie.

– 384 –

Au cours de cet entretien, ce curé se nomma, l’abbé Protiste qu’il s’appelait. Il m’apprit de réticences en réticences qu’il effectuait depuis un certain temps déjà des démarches avec la fille

Henrouille en vue de caser sa vieille et Robinson, tous les deux

ensemble, dans une communauté religieuse, une pas coûteuse.

Ils cherchaient encore.

En le regardant bien il aurait pu passer à la rigueur, l’abbé

Protiste, pour une manière d’employé d’étalage, comme les

autres, peut-être même pour un chef de rayon, mouillé, verdâtre

et resséché cent fois. Il était véritablement plébéien par

l’humilité de ses insinuations. Par l’haleine aussi. Je ne m’y

trompais guère dans les haleines. C’était un homme qui man-

geait trop vite et qui buvait du vin blanc.

La belle-fille Henrouille, me raconta-t-il, pour le début,

était venue le trouver au presbytère même, peu de temps après

l’attentat pour qu’il les tire du sale pétrin où ils venaient de se

fourrer. Il me paraissait en racontant ça chercher des excuses,

des explications, il avait comme honte de cette collaboration.

C’était vraiment pas la peine, pour moi, de faire des manières.

On comprend les choses. Il venait nous retrouver dans la nuit.

Voilà tout. Tant pis pour lui d’ailleurs le curé ! Une espèce de

sale audace s’était emparée de lui aussi, peu à peu, avec l’argent.

Tant pis ! Comme tout mon dispensaire était en plein silence et

que la nuit se refermait sur la zone, il baissa alors tout à fait le

ton pour bien me faire ses confidences rien qu’à moi. Mais tout

de même il avait beau chuchoter, tout ce qu’il me racontait me

paraissait malgré tout immense, insupportable, à cause du

calme sans doute autour de nous et comme rempli d’échos. En

moi seul peut-être ? Chut ! avais-je envie de lui souffler tout le

– 385 –

temps, dans l’intervalle des mots qu’il prononçait. De peur je tremblais même un peu des lèvres et au bout des phrases on

s’en arrêtait de penser.

Maintenant qu’il nous avait rejoints dans notre angoisse il

ne savait plus trop comment faire le curé pour avancer à la suite

de nous quatre dans le noir. Un petit groupe. Il voulait savoir

combien qu’on était déjà dans l’aventure ? Où que c’était que

nous allions ? Pour pouvoir, lui aussi, tenir la main des nou-

veaux amis vers cette fin qu’il nous faudrait bien atteindre tous

ensemble ou jamais. On était maintenant du même voyage. Il

apprendrait à marcher dans la nuit le curé, comme nous,

comme les autres. Il butait encore. Il me demandait comment il

devait s’y prendre pour ne pas tomber. Il n’avait qu’à pas venir

s’il avait peur ! On arriverait au bout ensemble et alors on sau-

rait ce qu’on était venus chercher dans l’aventure. La vie c’est

ça, un bout de lumière qui finit dans la nuit.

Et puis, peut-être qu’on ne saurait jamais, qu’on trouverait

rien. C’est ça la mort.

Le tout pour le moment c’était d’avancer bien à tâtons. Où

nous en étions, d’ailleurs, on ne pouvait plus reculer. Y avait pas

à choisir. Leur sale justice avec des Lois était partout, au coin de

chaque couloir. La fille Henrouille tenait la main de la vieille et

son fils et moi la leur et Robinson aussi. On était ensemble.

C’est ça. Je lui expliquai tout ça tout de suite au curé. Et il a

compris.

Qu’on le veuille ou non où on se trouvait à présent, il ne fe-

rait pas bon à se faire surprendre et mettre au jour par les pas-

sants, que je lui disais aussi au curé, et j’insistai bien là-dessus.

Si on rencontrait quelqu’un faudrait avoir l’air de se promener,

mine de rien. C’était la consigne. Rester bien naturels. Le curé

donc à présent il savait tout, il comprenait tout. Il me serrait

fort la main à son tour. Il avait très peur forcément lui aussi. Les

débuts. Il hésitait, il bafouillait même comme un innocent. Plus

de route ni de lumière là où nous en étions, rien que des espèces

– 386 –

de prudences à la place et qu’on se repassait et auxquelles on ne croyait pas beaucoup non plus. Les mots qu’on se raconte pour

se rassurer dans ces cas-là ne sont recueillis par rien. L’écho ne

renvoie rien, on est sorti de la Société. La peur ne dit ni oui, ni

non. Elle prend tout ce qu’on dit la peur, tout ce qu’on pense,

tout.

Ça ne sert pas même d’écarquiller les yeux dans le noir

dans ces cas-là. C’est de l’horreur de perdue et puis voilà tout.

Elle a tout pris la nuit et les regards eux-mêmes. On est vidé par

elle. Faut se tenir quand même par la main, on tomberait. Les

gens du jour ne vous comprennent plus. On est séparé d’eux par

toute la peur et on en reste écrasé jusqu’au moment où ça finit

d’une façon ou d’une autre et alors on peut enfin les rejoindre

ces salauds de tout un monde dans la mort ou dans la vie.

L’Abbé n’avait qu’à nous aider pour le moment et à se

grouiller d’apprendre, c’était son boulot. Et puis d’ailleurs il

était venu rien que pour ça, s’évertuer au placement de la mère

Henrouille pour commencer, et dare-dare, et de Robinson aussi,

en même temps, chez les Sœurs en province. Elle lui semblait

possible, à moi d’ailleurs aussi, cette combinaison. Seulement, il

aurait fallu attendre des mois une place vacante et on en pouvait

plus nous d’attendre. Assez.

La bru avait bien raison, le plus tôt serait le mieux. Qu’ils

s’en aillent ! Qu’on s’en débarrasse ! Alors Protiste tâtait d’un

autre arrangement. Celui-ci, j’en convins tout de suite, parais-

sait joliment ingénieux. Et puis d’abord, il comportait une

commission pour tous les deux, le curé et moi. L’arrangement

devait se conclure presque sans délai et je devais y jouer mon

petit rôle. Celui qui consistait à décider Robinson à partir pour

le Midi, à le conseiller en sorte et d’une manière tout amicale

bien entendu, mais pressante quand même.

Ne connaissant pas le fond ni l’envers de la combinaison

dont il parlait le curé, j’aurais peut-être dû faire mes réserves,

ménager pour mon ami quelques garanties par exemple… Car

– 387 –

après tout, c’était en y réfléchissant bien, une drôle de combinaison qu’il nous soumettait l’abbé Protiste. Mais nous étions

tous si pressés par les circonstances que l’essentiel c’était que ça

ne traîne pas. Je promis tout ce qu’on désirait, mon appui et le

secret. Ce Protiste semblait avoir tout à fait l’habitude des cir-

constances délicates de ce genre et je sentais qu’il allait me faci-

liter bien des choses.

Par où commencer d’abord ? Il y avait à organiser un dé-

part discret pour le Midi. Qu’en penserait-il Robinson du Midi ?

Et puis le départ avec la vieille en plus, qu’il avait bien failli as-

sassiner… J’insisterai… Voilà tout !… Il fallait qu’il y passe, et

pour toutes espèces de raisons, pas très bonnes toutes, mais so-

lides toutes.

Pour un drôle de métier, c’en était un qu’on leur avait trou-

vé à faire à Robinson et à la vieille dans le Midi. À Toulouse que

ça se trouvait. Une belle ville Toulouse ! On la verrait d’ailleurs

la ville ! On irait les voir là-bas ! C’était promis que j’irais à Tou-

louse dès qu’ils y seraient installés, dans leur maison et dans

leur boulot et tout.

Et puis en réfléchissant ça m’ennuyait un peu qu’il parte si

tôt là-bas Robinson et puis en même temps ça me faisait beau-

coup de plaisir, surtout parce que pour une fois j’y trouvais un

vrai petit bénéfice. On me donnerait mille francs. Convenu aus-

si. J’avais qu’à exciter Robinson sur le Midi en lui assurant qu’il

n’y avait pas climat meilleur pour les blessures de ses yeux, qu’il

serait là-bas on ne peut mieux et qu’en somme il avait bien de la

veine de s’en tirer à si bon compte. C’était le moyen de le déci-

der.

Après cinq minutes de rumination de ce genre, j’étais bien

imbibé moi-même de conviction et fin préparé pour une entre-

vue décisive. Faut battre le fer quand il est chaud, c’est mon

avis. Après tout, il ne serait pas plus mal là-bas qu’ici. L’idée

qu’avait eue ce Protiste paraissait en la remédiant, décidément,

– 388 –

bien raisonnable. Ces curés ils savent tout de même vous

éteindre les pires scandales.

Un commerce pas plus méchant qu’un autre, voilà ce qu’on

leur offrait à Robinson et à la vieille en définitive. Une espèce de

cave à momies que c’était, si je comprenais bien. On la faisait vi-

siter la cave au-dessous d’une église, moyennant obole. Des tou-

ristes. Et une véritable affaire, qu’il m’assurait Protiste. J’en

étais presque persuadé et aussitôt un peu jaloux. C’est pas tous

les jours qu’on peut faire travailler les morts.

J’ai bouclé le dispensaire et nous voilà en route pour les

Henrouille, bien décidés, tous les deux avec le curé, à travers les

fondrières. Pour du nouveau c’était du nouveau. Mille francs

d’espérance ! J’avais changé d’avis sur le curé. En arrivant au

pavillon nous trouvâmes les époux Henrouille auprès de Robin-

son dans la chambre du premier. Mais alors Robinson dans quel

état !

« C’est toi, qu’il me fait à bout d’émotion, aussitôt qu’il

m’entend monter. Je sens qu’il va se passer quelque chose !…

C’est-y vrai ? » qu’il me demande haletant.

Et le revoilà tout larmoyant avant même que j’aie pu ré-

pondre un seul mot. Les autres, les Henrouille, me font des

signes pendant qu’il appelle à son secours « Un beau pétrin !

que je me dis moi. Trop pressés les autres !… Toujours trop

pressés ! Ils lui ont cassé le morceau à froid comme ça ?… Sans

préparation ? Sans m’attendre ?… »

Heureusement, j’ai pu reprendre, pour ainsi dire, toute

l’affaire avec d’autres mots. Il n’en demandait pas davantage

Robinson lui non plus, un nouvel aspect des mêmes choses. Ça

suffisait. Le curé dans le couloir n’osait pas rentrer dans la

chambre. Il en zigzaguait de frousse.

« Entrez ! qu’elle l’invitait pourtant la fille, finalement. En-

trez donc ! Vous n’êtes pas de trop du tout, monsieur l’Abbé !

– 389 –

Vous surprenez une pauvre famille dans le malheur voilà

tout !… Le médecin et le prêtre !… N’est-ce pas ainsi toujours

dans les moments douloureux de la vie ? »

Elle était en train de faire des phrases. C’était des nouvelles

espérances d’en sortir de la mouscaille et de la nuit qui la ren-

daient lyrique la vache à sa sale manière.

Le curé désemparé avait perdu tous ses moyens et se remit

à bafouiller tout en demeurant à une certaine distance du ma-

lade. Son bafouillis ému se communique alors à Robinson qui

repart en transe : « Ils me trompent ! Ils me trompent tous ! »

qu’il gueulait.

Des bavardages quoi, et rien que sur des apparences en-

core. Des émotions. Toujours la même chose. Mais ça m’a remis

en train moi, en culot. J’ai attiré la fille Henrouille dans un coin

et je lui ai posé franchement le marché en main parce que je

voyais bien que le seul homme là-dedans capable de les sortir

c’était encore cézigue, finalement. « Un acompte que je lui ai fait

à la fille. Et tout de suite mon acompte ! » Quand on n’a plus

confiance on a pas de raison de se gêner, comme on dit. Elle a

compris et m’a renfermé alors un billet de mille francs en plein

dans la main et puis encore un autre en plus pour être sûre. Je

le lui avais fait à l’autorité. Je me suis mis à le décider alors le

Robinson pendant que j’y étais. Il fallait qu’il le prenne son parti

pour le Midi.

Trahir, qu’on dit, c’est vite dit. Faut encore saisir l’occasion.

C’est comme d’ouvrir une fenêtre dans une prison, trahir. Tout

le monde en a envie, mais c’est rare qu’on puisse.

– 390 –

Une fois Robinson quitté Rancy, j’ai bien cru qu’elle allait démarrer la vie, qu’on aurait par exemple un peu plus de malades que d’habitude, et puis pas du tout. D’abord il est survenu

du chômage, de la crise dans les environs et ça c’est le plus

mauvais. Et puis le temps s’est mis, malgré l’hiver, au doux et au

sec, tandis que c’est l’humide et le froid qu’il nous faut pour la

médecine. Pas d’épidémies non plus, enfin une saison contraire,

bien ratée.

J’ai même aperçu des confrères qui allaient faire leurs vi-

sites à pied, c’est tout dire, d’un petit air amusé par la prome-

nade, mais en vérité bien vexés et uniquement pour ne pas sor-

tir leurs autos, par économie. Moi, je n’avais qu’un imperméable

pour sortir. Était-ce pour cela que j’ai attrapé un rhume si te-

nace ? Ou bien est-ce que je m’étais habitué à manger vraiment

trop peu ? Tout est possible. Est-ce les fièvres qui m’ont repris ?

Enfin, toujours est-il que sur un petit coup de froid, juste avant

le printemps, je me suis mis à tousser sans arrêt, salement ma-

lade. Un désastre. Certain matin il me devint tout à fait impos-

sible de me lever. La tante à Bébert passait justement devant ma

porte. Je la fis appeler. Elle monte. Je l’envoyai tout de suite

toucher une petite note qu’on me devait encore dans le quartier.

La seule, la dernière. Cette somme récupérée à moitié me dura

dix jours, alité.

On a le temps de penser pendant dix jours allongé. Dès que

je me trouverais mieux je m’en irais de Rancy. C’était ce que

j’avais décidé. Deux termes en retard d’ailleurs… Adieu donc

mes quatre meubles ! Sans rien en dire à personne bien enten-

du, je filerais, tout doucement et on ne me reverrait plus jamais

à La Garenne-Rancy. Je partirais sans laisser ni de traces ni

– 391 –

d’adresse. Quand la bête à misère, puante, vous traque, pourquoi discuter ? C’est rien dire et puis foutre le camp qu’est ma-

lin.

Avec mon diplôme, je pouvais m’établir n’importe où, ça

c’était vrai… Mais ce ne serait autre part, ni plus agréable, ni

pire… Un peu meilleur l’endroit dans les débuts, forcément,

parce qu’il faut toujours un peu de temps pour que les gens arri-

vent à vous connaître, et pour qu’ils se mettent en train et trou-

vent le truc pour vous nuire. Tant qu’ils cherchent encore

l’endroit par où c’est le plus facile de vous faire du mal, on a un

peu de tranquillité, mais dès qu’ils ont trouvé le joint alors ça

redevient du pareil au même partout. En somme, c’est le petit

délai où on est inconnu dans chaque endroit nouveau qu’est le

plus agréable. Après, c’est la même vacherie qui recommence.

C’est leur nature. Le tout c’est de ne pas attendre trop long-

temps qu’ils aient bien appris votre faiblesse les copains. Il faut

écraser les punaises avant qu’elles aient retrouvé leurs fentes.

Pas vrai ?

Quant aux malades, aux clients, je n’avais point d’illusion

sur leur compte… Ils ne seraient dans un autre quartier ni

moins rapaces, ni moins bouchés, ni moins lâches que ceux

d’ici. Le même pinard, le même cinéma, les mêmes ragots spor-

tifs, la même soumission enthousiaste aux besoins naturels, de

la gueule et du cul, en referaient là-bas comme ici la même

horde lourde, bouseuse, titubante d’un bobard à l’autre, hâ-

blarde toujours, trafiqueuse, malveillante, agressive entre deux

paniques.

Mais puisque le malade lui, change bien de côté dans son

lit, dans la vie, on a bien le droit aussi nous, de se chambarder

d’un flanc sur l’autre, c’est tout ce qu’on peut faire et tout ce

qu’on a trouvé comme défense contre son Destin. Faut pas espé-

rer laisser sa peine nulle part en route. C’est comme une femme

qui serait affreuse la Peine, et qu’on aurait épousée. Peut-être

est-ce mieux encore de finir par l’aimer un peu que de s’épuiser

– 392 –

à la battre pendant la vie entière. Puisque c’est entendu qu’on ne peut pas l’estourbir ?

Toujours est-il que j’ai filé bien en douce de mon entresol à

Rancy. Ils étaient autour du vin de table et des marrons chez ma

concierge quand je passai devant leur loge, pour la dernière fois.

Ni vu, ni connu. Elle se grattait, et lui, penché sur le poêle, per-

clus de chaleur, il était déjà si bien bu que le violet lui faisait

fermer les yeux.

Pour ces gens-là je me glissais dans l’inconnu comme dans

un grand tunnel sans fin. Ça fait du bien trois êtres de moins à

vous connaître donc à vous épier et à vous nuire, qui ne savent

même plus du tout ce que vous êtes devenu. C’est bon. Trois,

parce que je compte leur fille aussi, leur enfant Thérèse qui se

blessait à en suppurer de furoncles, tellement qu’elle se déman-

geait sans cesse sous les puces et les punaises. C’est vrai qu’on

était tellement piqué chez eux mes concierges, qu’en entrant

dans leur loge on aurait dit qu’on pénétrait dans une brosse peu

à peu.

Le long doigt du gaz dans l’entrée, cru et sifflant, s’appuyait

sur les passants au bord du trottoir et les tournait en fantômes

hagards et pleins, d’un seul coup, dans le cadre noir de la porte.

Ils allaient ensuite se chercher un peu de couleur, les passants,

ici et là, devant les autres fenêtres et les lampadaires et se per-

daient finalement comme moi dans la nuit, noirs et mous.

On n’était même plus forcé de les reconnaître les passants.

Pourtant ça m’aurait plu de les arrêter dans leur vague déambu-

lage, une petite seconde, rien que le temps de leur dire, une

bonne fois, que moi, je m’en allais me perdre au diable, que je

partais, mais si loin, que je les emmerdais bien et qu’ils ne pou-

vaient plus rien me faire ni les uns ni les autres, rien tenter…

En arrivant au boulevard de la Liberté, les voitures de lé-

gumes montaient en tremblotant vers Paris. J’ai suivi leur route.

En somme, j’étais déjà presque parti tout à fait de Rancy. Pas

– 393 –

très chaud non plus. Alors question de me réchauffer, j’ai fait un petit crochet jusqu’à la loge de la tante à Bébert. Sa lampe bou-tonnait l’ombre dans le fond du couloir. « Pour en finir, que je

me suis dit, faut bien que je lui dise “au revoir” à la tante. »

Elle était là sur sa chaise comme à son habitude, entre les

odeurs de la loge, et le petit poêle réchauffant tout ça et sa vieille

figure à présent toujours prête à pleurer depuis que Bébert était

décédé et puis au mur, au-dessus de la boîte à ouvrage, une

grande photo d’école de Bébert, avec son tablier, un béret et la

croix. C’était un « agrandissement » qu’elle avait eu en prime

avec du café. Je la réveille.

« Bonjour Docteur », qu’elle sursaute. Je me souviens bien

encore de ce qu’elle m’a dit. « Vous avez l’air comme malade !

qu’elle a remarqué tout de suite. Asseyez-vous donc… Moi je

vais pas bien non plus…

– Me voilà en train de faire un petit tour, que j’ai répondu,

pour me donner une contenance.

– C’est bien tard, qu’elle a fait, pour un petit tour, surtout si

vous allez vers la Place Clichy… L’avenue est froide au vent à

cette heure-ci ! »

Elle se lève alors et se met en trébuchant par-ci par-là à

nous faire un grog, et tout de suite à parler de tout en même

temps, et des Henrouille et de Bébert forcément.

Pour l’empêcher d’en parler de Bébert, il y avait rien à

faire, et pourtant cela lui faisait du chagrin et du mal et elle le

savait aussi. Je l’écoutais sans jamais plus l’interrompre, j’étais

comme engourdi. Elle essayait de me faire rappeler de toutes les

gentilles qualités qu’il avait eues Bébert et qu’elle en faisait

comme un étalage avec bien de la peine parce qu’il ne fallait rien

oublier de ses qualités à Bébert et qu’elle recommençait et puis

quand tout y était bien et qu’elle m’avait bien raconté toutes les

circonstances de son élevage au biberon, elle retrouvait encore

– 394 –

une petite qualité à Bébert qu’il fallait tout de même mettre à côté des autres, alors elle reprenait toute l’histoire par le commencement et cependant elle en oubliait quand même et elle

était forcée finalement de pleurnicher un peu, d’impuissance.

Elle s’égarait de fatigue. Elle dormait à coups de petits sanglots.

Déjà elle n’avait plus la force de reprendre longtemps à l’ombre

le petit souvenir du petit Bébert qu’elle avait bien aimé. Le

néant était toujours près d’elle et sur elle-même un peu déjà. Un

rien de grog et de fatigue et ça y était, elle s’endormait en ron-

flant comme un petit avion lointain que les nuages emportent. Il

n’y avait plus personne à elle sur terre.

Pendant qu’elle était écroulée comme ça dans les odeurs je

pensais que je m’en allais et que jamais je ne la reverrais sans

doute la tante à Bébert, que Bébert était bien parti, lui, et sans

faire de manières et pour de bon, qu’elle partirait aussi la tante

pour le suivre et dans pas bien longtemps. Son cœur était ma-

lade d’abord, et tout à fait vieux. Il poussait du sang comme il

pouvait son cœur dans ses artères, il avait du mal à remonter

dans les veines. Elle s’en irait au grand cimetière d’à côté

d’abord la tante, où les morts c’est comme une foule qui attend.

C’est là qu’elle allait faire jouer Bébert avant qu’il soye tombé

malade, au cimetière. Et ça serait bien fini alors après ça. On

viendrait repeindre sa loge et on pourrait dire qu’on s’est tous

rattrapés comme les boules du jeu qui tremblotent au bord du

trou qui font des manières avant d’en finir.

Elles partent bien violentes et grondeuses elles aussi les

boules, et elles ne vont jamais nulle part, en définitive. Nous

non plus, et toute la terre ne sert qu’à ça, qu’à nous faire nous

retrouver tous. Ce n’était plus bien loin pour la tante à Bébert à

présent, elle n’avait presque plus d’élan. On ne peut pas se re-

trouver pendant qu’on est dans la vie. Y a trop de couleurs qui

vous distraient et trop de gens qui bougent autour. On ne se re-

trouve qu’au silence, quand il est trop tard, comme les morts.

Moi aussi fallait que je bouge encore et que je m’en aille ailleurs.

– 395 –

J’avais beau faire, beau savoir… Je ne pouvais pas rester en place avec elle.

Mon diplôme dans ma poche bombait en saillie, bien plus

grosse saillie que mon argent et mes papiers d’identité. Devant

le Poste de Police, l’Agent de garde attendait la relève de minuit

et crachait aussi tant qu’il pouvait. On s’est dit bonsoir.

Après le truc à éclipse du coin du Boulevard, pour

l’essence, c’était l’octroi et ses préposés verdoyants dans leur

cage en verre. Les tramways ne marchaient plus. C’était le bon

moment pour leur parler de l’existence aux préposés, de

l’existence qui est toujours plus difficile, plus chère. Ils étaient

deux là, un jeune et un vieux, à pellicules tous les deux, penchés

sur des états grands comme ça. À travers leur vitre on aperce-

vait les gros quais d’ombre des fortifs qui s’avancent hauts dans

la nuit pour attendre des bateaux de si loin, des si nobles na-

vires, qu’on en verra jamais des bateaux comme ça. C’est sûr.

On les espère.

On bavarda donc ensemble un bon moment avec les prépo-

sés, et même nous prîmes encore un petit café qui réchauffait

sur le poêlon. Ils me demandèrent si je partais en vacances des

fois, pour rigoler, comme ça, dans la nuit, avec mon petit paquet

à la main. « C’est exact » que je leur ai répondu. Inutile de leur

expliquer des choses peu ordinaires aux préposés. Ils ne pou-

vaient pas m’aider à comprendre. Et un peu vexé par leur re-

marque, l’envie m’a pris tout de même d’être intéressant, de les

étonner enfin, et je me mis à parler sur le pouce, comme ça, de

la campagne de 1816, celle qui amena précisément les cosaques

à l’endroit même où nous étions, à la Barrière, aux trousses du

grand Napoléon.

Ceci invoqué avec désinvolture, bien entendu. Les ayant en

peu de mots convaincus ces deux sordides de ma supériorité

culturelle, de mon érudition primesautière, me voilà qui repars

rasséréné vers la Place Clichy, par l’Avenue qui monte.

– 396 –

Vous remarquerez qu’il y a toujours deux prostituées en attente au coin de la rue des Dames. Elles tiennent ces quelques

heures épuisées qui séparent le fond du jour au petit matin.

Grâce à elles la vie continue à travers les ombres. Elles font la

liaison avec leur sac à main bouffi d’ordonnances, de mouchoirs

pour tout faire et les photos d’enfants à la campagne. Quand on

se rapproche d’elles dans l’ombre, il faut faire attention parce

qu’elles n’existent qu’à peine ces femmes, tant elles sont spécia-

lisées, juste restées vivantes ce qu’il faut pour répondre à deux

ou trois phrases qui résument tout ce qu’on peut faire avec elles.

Ce sont des esprits d’insectes dans des bottines à boutons.

Faut rien leur dire, à peine les approcher. Elles sont mau-

vaises. J’avais de l’espace. Je me suis mis à courir par le milieu

des rails. L’Avenue est longue.

Tout au bout c’est la statue du maréchal Moncey. Il défend

toujours la Place Clichy depuis 1816 contre des souvenirs et

l’oubli, contre rien du tout, avec une couronne en perles pas très

chère. J’arrivai moi aussi près de lui en courant avec 112 ans de

retard par l’Avenue bien vide. Plus de Russes, plus de batailles,

ni de cosaques, point de soldats, plus rien sur la Place qu’un re-

bord du socle à prendre au-dessous de la couronne. Et le feu

d’un petit brasero avec trois grelotteux autour qui louchaient

dans la fumée puante. On n’était pas très bien.

Quelques autos s’enfuyaient tant qu’elles pouvaient vers les

issues.

On se souvient des grands boulevards dans l’urgence

comme d’un endroit moins froid que les autres. Ma tête ne mar-

chait plus qu’à coups de volonté à cause de la fièvre. Possédé par

le grog de la tante, je suis descendu fuyant devant le vent qui est

moins froid quand on le reçoit par-derrière. Une vieille dame en

bonnet près du métro Saint-Georges pleurait sur le sort de sa

petite fille malade à l’hôpital, de méningite qu’elle disait. Elle en

profitait pour faire la quête. Elle tombait mal.

– 397 –

Je lui ai donné des mots. Je lui ai parlé aussi moi du petit Bébert et d’une petite fille encore que j’avais soignée en ville

moi et qui était morte pendant mes études, de méningite, elle

aussi. Trois semaines que ça avait duré son agonie et même que

sa mère dans le lit à côté ne pouvait plus dormir à cause du cha-

grin, alors elle s’est masturbée sa mère tout le temps des trois

semaines d’agonie, et puis même qu’on ne pouvait plus l’arrêter

après que tout a été fini.

Ça prouve qu’on ne peut pas exister sans plaisir même une

seconde, et que c’est bien difficile d’avoir vraiment du chagrin.

C’est comme ça l’existence.

On s’est quitté avec la vieille au chagrin devant les Galeries.

Elle avait à décharger les carottes du côté des Halles. Elle suivait

la route des légumes, comme moi, la même.

Mais le « Tarapout » m’a attiré. Il est posé sur le boulevard

comme un gros gâteau en lumière. Et les gens y viennent de

partout pressés comme des larves. Ils sortent de la nuit tout au-

tour les gens avec les yeux tout écarquillés déjà pour venir se les

remplir d’images. Ça n’arrête pas l’extase. C’est les mêmes qu’au

métro du matin. Mais là devant le Tarapout ils sont contents,

comme à New York ils se grattent le ventre devant la caisse, ils

suintent un peu de monnaie et aussitôt les voilà tout décidés qui

se précipitent en joie dans les trous de la lumière. On en était

comme déshabillés par la lumière, tellement qu’il y en avait sur

les gens, les mouvements, les choses, plein des guirlandes et des

lampes encore. On aurait pas pu se parler d’une affaire person-

nelle dans cette entrée, c’était comme tout le contraire de la

nuit.

Bien étourdi moi aussi, j’aborde alors à un petit café voisin.

À la table d’à côté de moi, je regarde et voici Parapine mon an-

cien professeur, qui prenait un bock avec ses pellicules et tout.

On se retrouve. On est contents. Il est survenu des grands chan-

gements dans son existence, qu’il me dit. Il lui faut dix minutes

pour me les raconter. C’est pas drôle. Le Professeur Jaunisset à

– 398 –

l’Institut était devenu si méchant à son égard, l’avait si tant persécuté qu’il avait dû s’en aller Parapine, démissionner et quitter

son laboratoire et puis aussi c’était les mères des petites filles du

Lycée qui étaient venues à leur tour pour l’attendre à la porte de

l’Institut et lui casser la gueule. Histoires. Enquêtes. Angoisses.

Au dernier moment, par le moyen d’une annonce ambiguë

dans un périodique médical, il avait pu raccrocher de justesse

une autre petite espèce de subsistance. Pas grand-chose évi-

demment, mais tout de même un truc pas fatigant et bien dans

ses cordes. Il s’agissait de l’application astucieuse des théories

récentes du Professeur Baryton sur l’épanouissement des petits

crétins par le cinéma. Un fameux pas en avant dans le subcons-

cient. On ne parlait que de cela dans la ville. C’était moderne.

Parapine accompagnait ces clients spéciaux au Tarapout

moderne. Il passait les prendre à la maison de santé moderne de

Baryton en banlieue et puis les reconduisait après le spectacle,

gâteux, repus de visions, heureux et saufs et plus modernes en-

core. Voilà tout. Dès qu’assis devant l’écran plus besoin de

s’occuper d’eux. Un public en or. Tout le monde content, le

même film dix fois de suite les ravissait. Ils n’avaient pas de

mémoire. Ils jouissaient continuellement de la surprise. Leurs

familles ravies. Parapine aussi. Moi aussi. On en rigolait d’aise

et de boire des bocks et des bocks pour célébrer cette reconstitu-

tion matérielle de Parapine sur le plan du moderne. On ne s’en

irait qu’à deux heures du matin après la dernière séance au Ta-

rapout, c’était décidé, pour chercher ses crétins, les ramasser et

les ramener dare-dare en auto à la maison du Docteur Baryton à

Vigny-sur-Seine. Une affaire.

Puisqu’on était heureux l’un et l’autre de se retrouver on

s’est mis à parler rien que pour le plaisir de se dire des fantaisies

et d’abord sur les voyages qu’on avait faits l’un et l’autre et enfin

sur Napoléon, comme ça, qui est survenu à propos de Moncey

sur la Place Clichy dans le courant de la conversation. Tout de-

vient plaisir dès qu’on a pour but d’être seulement bien en-

– 399 –

semble, parce qu’alors on dirait qu’on est enfin libres. On oublie sa vie, c’est-à-dire les choses du pognon.

De fil en aiguille, même sur Napoléon on a trouvé des rigo-

lades à se raconter. Parapine il la connaissait bien lui l’histoire à

Napoléon. Ça l’avait passionné autrefois qu’il m’apprit, en Po-

logne, quand il était encore au Lycée. Il avait été bien élevé lui

Parapine, pas comme moi.

Ainsi à ce propos il me raconta que pendant la retraite de

Russie, les généraux à Napoléon ils avaient eu un sacré coton

pour l’empêcher d’aller se faire pomper à Varsovie une dernière

fois suprême par la Polonaise de son cœur. Il était ainsi, Napo-

léon, même au milieu des plus grands revers et des malheurs.

Pas sérieux en somme. Même lui, l’aigle à sa Joséphine ! Le feu

au train, c’est le cas de le dire envers et contre tout. Rien à faire

d’ailleurs tant qu’on a le goût de jouir et de la rigolade et c’est un

goût qu’on a tous. Voilà le plus triste. On ne pense qu’à ça ! Au

berceau, au café, sur le trône, aux cabinets. Partout ! Partout !

Bistoquette ! Napoléon ou pas ! Cocu ou pas ! Plaisir d’abord !

Que crèvent les quatre cent mille hallucinés embérésinés

jusqu’au plumet ! qu’il se disait le grand vaincu, pourvu que Po-

léon tire encore un coup ! Quel salaud ! Et allez donc ! C’est bien

la vie ! C’est ainsi que tout finit ! Pas sérieux ! Le tyran est dé-

goûté de la pièce qu’il joue bien avant les spectateurs. Il s’en va

baiser quand il n’en peut plus le tyran de sécréter des délires

pour le public. Alors son compte est bon ! Le Destin le laisse

tomber en moins de deux ! Ce n’est pas de les massacrer à tours

de bras, que les enthousiastes lui font un reproche ! Que non !

Ça c’est rien ! Et comment qu’on lui pardonnerait ! Mais d’être

devenu ennuyeux tout d’un coup c’est ça qu’on lui pardonne

pas. Le sérieux ne se tolère qu’au chiqué. Les épidémies ne ces-

sent qu’au moment où les microbes sont dégoûtés de leurs

toxines. Robespierre on l’a guillotiné parce qu’il répétait tou-

jours la même chose et Napoléon n’a pas résisté, pour ce qui le

concerne, à plus de deux ans d’une inflation de Légion

d’Honneur. Ce fut sa torture de ce fou d’être obligé de fournir

– 400 –

des envies d’aventures à la moitié de l’Europe assise. Métier impossible. Il en creva.

Tandis que le cinéma, ce nouveau petit salarié de nos rêves,

on peut l’acheter lui, se le procurer pour une heure ou deux,

comme un prostitué.

Et puis des artistes en plus, de nos jours, on en a mis par-

tout par précaution tellement qu’on s’ennuie. Même dans les

maisons où on a mis des artistes avec leurs frissons à déborder

partout et leurs sincérités à dégouliner à travers les étages. Les

portes en vibrent. C’est à qui frémira davantage et avec le plus

de culot, de tendresse, et s’abandonnera plus intensément que

le copain. On décore à présent aussi bien les chiottes que les

abattoirs et le Mont-de-piété aussi, tout cela pour vous amuser,

vous distraire, vous faire sortir de votre Destinée.

Vivre tout sec, quel cabanon ! La vie c’est une classe dont

l’ennui est le pion, il est là tout le temps à vous épier d’ailleurs, il

faut avoir l’air d’être occupé, coûte que coûte, à quelque chose

de passionnant, autrement il arrive et vous bouffe le cerveau.

Un jour, qui n’est rien qu’une simple journée de 24 heures c’est

pas tolérable. Ça ne doit être qu’un long plaisir presque insup-

portable une journée, un long coït une journée, de gré ou de

force.

Il vous en vient ainsi des idées dégoûtantes pendant qu’on

est ahuri par la nécessité, quand dans chacune de vos secondes

s’écrase un désir de mille autres choses et d’ailleurs.

Robinson était un garçon tracassé par l’infini aussi, dans

son genre, avant qu’il lui soit arrivé son accident, mais mainte-

nant il avait reçu son compte. Du moins je le croyais.

Je profitai que nous étions au café, tranquilles, pour racon-

ter moi aussi à Parapine tout ce qui m’était arrivé depuis notre

séparation. Il comprenait les choses lui, et même les miennes et

je lui avouai que je venais de briser ma carrière médicale en

– 401 –

quittant Rancy de façon insolite. C’est comme ça qu’on doit dire.

Et il y avait pas de quoi rigoler. Pour retourner à Rancy, il fallait

pas que j’y songe, vu les circonstances. Il en convenait lui-même

Parapine.

Voilà que pendant qu’on se parlait bien agréablement ainsi,

qu’on se confessait en somme, survint l’entracte du Tarapout et

les musiciens du ciné qui débarquent en masse au bistrot. On

prend du coup un verre en chœur. Lui Parapine il était bien

connu des musiciens.

De fil en aiguille, j’apprends d’eux qu’on cherchait juste-

ment un Pacha pour la figuration de l’intermède. Un rôle muet.

Il était parti celui qui le tenait le « Pacha », sans rien dire. Un

beau rôle bien payé pourtant dans un prologue. Pas d’efforts. Et

puis, ne l’oublions pas, coquinement entouré par une magni-

fique volée de danseuses anglaises, des milliers de muscles agi-

tés et précis. Tout à fait mon genre et ma nécessité.

Je fais l’aimable et j’attends les propositions du régisseur.

Je me présente en somme. Comme il était si tard et qu’ils

n’avaient pas le temps d’aller en chercher un autre de figurant

jusqu’à la Porte Saint-Martin, il fut bien content le régisseur de

me trouver sur place. Ça lui évitait des courses. À moi aussi. Il

m’a examiné à peine. Il m’adopte donc d’emblée. On

m’embarque. Pourvu que je ne boite pas, on ne m’en demande

pas davantage, et encore…

Je pénètre dans ces beaux sous-sols chauds et capitonnés

du cinéma Tarapout. Une véritable ruche de loges parfumées où

les Anglaises dans l’attente du spectacle se détendent en jurons

et cavalcades ambiguës. Tout de suite exubérant d’avoir retrou-

vé mon beefsteak je me hâtai d’entrer en relations avec ces

jeunes et désinvoltes camarades. Elles me firent d’ailleurs les

honneurs de leur groupe le plus gracieusement du monde. Des

anges. Des anges discrets. C’est bon aussi de n’être ni confessé,

ni méprisé, c’est l’Angleterre.

– 402 –

Grosses recettes au Tarapout. Dans les coulisses même tout était luxe, aisance, cuisses, lumières, savons, sandwichs. Le sujet du divertissement où nous paraissions tenait je crois du Tur-

kestan. C’était prétexte à fariboles chorégraphiques et déhan-

chements musicaux et violentes tambourinades.

Mon rôle à moi, sommaire, mais essentiel. Ballonné d’or et

d’argent, j’éprouvais d’abord quelque difficulté à m’installer

parmi tant de portants et lampadaires instables, mais je m’y fis

et parvenu là, gentiment mis en valeur, je n’avais plus qu’à me

laisser rêvasser sous les projections opalines.

Un bon quart d’heure durant vingt bayadères londoniennes

se démenaient en mélodies et bacchanales impétueuses pour me

convaincre soi-disant de la réalité de leurs attraits. Je n’en de-

mandais pas tant et songeais que cinq fois par jour, répéter cette

performance c’était beaucoup pour des femmes, et sans faiblir

encore, jamais, d’une fois à l’autre, tortillant implacablement

des fesses avec cette énergie de race un peu ennuyeuse, cette

continuité intransigeante qu’ont les bateaux en route, les

étraves, dans leur labeur infini au long des Océans…

– 403 –

C’est pas la peine de se débattre, attendre ça suffit, puisque tout doit finir par y passer dans la rue. Elle seule compte au

fond. Rien à dire. Elle nous attend. Faudra qu’on y descende

dans la rue, qu’on se décide, pas un, pas deux, pas trois d’entre

nous, mais tous. On est là devant à faire des manières et des

chichis, mais ça viendra.

Dans les maisons, rien de bon. Dès qu’une porte se referme

sur un homme, il commence à sentir tout de suite et tout ce qu’il

emporte sent aussi. Il se démode sur place, corps et âme. Il

pourrit. S’ils puent les hommes, c’est bien fait pour nous. Fallait

qu’on s’en occupe ! Fallait les sortir, les expulser, les exposer.

Tous les trucs qui puent sont dans la chambre et à se pompon-

ner et puent quand même.

Parlant de familles, je connais comme ça un pharmacien

moi, avenue de Saint-Ouen, qui a une belle affiche dans son éta-

lage, une jolie réclame : Trois francs la boîte pour purger toute

la famille ! Une affaire ! On rote ! On fait ensemble, en famille.

On se hait à plein sang, c’est le vrai foyer, mais personne ne ré-

clame, parce que c’est tout de même moins cher que d’aller vivre

à l’hôtel.

L’hôtel, parlons-en, c’est plus inquiet, c’est pas prétentieux

comme un appartement, on s’y sent moins coupable. La race des

hommes n’est jamais tranquille et pour descendre au jugement

dernier qui se passera dans la rue, évidemment qu’on est plus

proche à l’hôtel. Ils peuvent y venir les anges à trompettes, on y

sera les premiers nous, descendus de l’hôtel.

– 404 –

On essaye de pas se faire trop remarquer à l’hôtel. Ça ne

vaut rien. Déjà dès qu’on s’engueule un peu fort ou trop sou-

vent, ça va mal, on est repérés. À la fin on ose à peine pisser

dans le lavabo, tellement que tout s’entend d’une chambre à

l’autre. On finit forcément par les acquérir les bonnes manières,

comme les officiers dans la marine de guerre. Tout peut se

mettre à trembler de la terre au ciel d’un moment à l’autre, on

est prêts, on s’en fout nous autres puisqu’on se « pardonne » dé-

jà dix fois par jour rien qu’en se rencontrant dans les couloirs, à

l’hôtel.

Faut apprendre à reconnaître aux cabinets, l’odeur de cha-

cun des voisins du palier, c’est commode. C’est difficile de se

faire des illusions dans un garni. Les clients n’ont pas de pa-

nache. C’est en douce qu’ils voyagent sur la vie d’un jour à

l’autre sans se faire remarquer, dans l’hôtel comme dans un ba-

teau qui serait pourri un peu et puis plein de trous et qu’on le

saurait.

Celui où je suis allé me loger, il attirait surtout les étudiants

de la province. Ça y sentait le vieux mégot et le petit déjeuner,

dès les premières marches. On le retrouvait de loin dans la nuit,

à cause du feu en lumière grise qu’il avait au-dessus de sa porte

et aux lettres brèches en or qui lui pendaient après le balcon

comme un vieux énorme râtelier. Un monstre à loger abruti de

crasseuses combines.

De chambres à chambres par le couloir on se faisait des vi-

sites. Après mes années d’entreprises miteuses dans la vie pra-

tique, des aventures comme on dit, j’étais revenu vers eux les

étudiants.

Leurs désirs c’étaient toujours les mêmes, solides et rances,

ni plus ni moins insipides qu’autrefois, aux temps où je les avais

quittés. Les êtres avaient changé mais pas les idées. Ils allaient

encore, comme toujours, les uns et les autres, brouter plus ou

moins de médecine, des bouts de chimie, des comprimés de

Droit, et des zoologies entières, à des heures à peu près régu-

– 405 –

lières, à l’autre bout du quartier. La guerre en passant sur leur classe n’avait rien fait bouger du tout en eux et quand on se mê-

lait à leurs rêves, par sympathie, ils vous menaient tout droit à

leur âge de quarante ans. Ils se donnaient ainsi vingt années de-

vant eux, deux cent quarante mois d’économies tenaces pour se

fabriquer un bonheur.

C’était une image d’Épinal qui leur servait de bonheur en

même temps que de réussite, mais bien graduée, soigneuse. Ils

se voyaient au dernier carré eux, entourés d’une famille peu

nombreuse mais incomparable et précieuse jusqu’au délire. Ils

ne l’auraient cependant pour ainsi dire jamais regardée leur fa-

mille. Pas la peine. Elle est faite pour tout excepté pour être re-

gardée la famille. D’abord c’est la force du père, son bonheur,

d’embrasser sa famille sans jamais la regarder, sa poésie.

En fait de nouveauté, ils auraient été à Nice, en automobile

avec l’épouse dotée, et peut-être adopté l’usage du chèque pour

les transferts de banque. Pour les parties honteuses de l’âme,

emmené sans doute aussi l’épouse un soir au bobinard. Pas da-

vantage. Le reste du monde se trouve enfermé dans les journaux

quotidiens et gardé par la police.

Le séjour à l’hôtel puceux les rendait pour le moment un

peu honteux et facilement irritables mes camarades. Le bour-

geois jeunet à l’hôtel, l’étudiant, se sent en pénitence, et

puisqu’il est entendu qu’il ne peut pas encore faire d’économies,

alors il réclame de la Bohème pour s’étourdir et encore de la

Bohème, ce désespoir en café crème.

Vers les débuts du mois nous passions par une brève et

vraie crise d’érotisme, tout l’hôtel en vibrait. On se lavait les

pieds. Une randonnée d’amour était organisée. L’arrivée des

mandats de province nous décidait. J’aurais peut-être pu obte-

nir les mêmes coïts, de mon côté au Tarapout avec mes An-

glaises de la danse et gratuitement encore, mais à la réflexion je

renonçai à cette facilité à cause des histoires et des malheureux

– 406 –

jaloux petits maquereaux d’amis qui traînent toujours dans les coulisses après les danseuses.

Comme nous lisions nombre de journaux cochons à notre

hôtel, on en connaissait des trucs et des adresses pour baiser

dans Paris ! Faut bien avouer que c’est amusant les adresses. On

se laisse entraîner, même moi qui avais fait le passage des Béré-

sinas et des voyages et connu bien des complications dans le

genre cochon, la partie des confidences ne me semblait jamais

tout à fait épuisée. Il subsiste en vous toujours un petit peu de

curiosité de réserve pour le côté du derrière. On se dit qu’il ne

vous apprendra plus rien le derrière, qu’on a plus une minute à

perdre à son sujet, et puis on recommence encore une fois ce-

pendant rien que pour en avoir le cœur net qu’il est bien vide et

on apprend tout de même quelque chose de neuf à son égard et

ça suffit pour vous remettre en train d’optimisme.

On se reprend, on pense plus clairement qu’avant, on se

remet à espérer alors qu’on espérait plus du tout et fatalement

on y retourne au derrière pour le même prix. En somme, tou-

jours des découvertes dans un vagin pour tous les âges. Une

après-midi donc, que je raconte ce qui s’est passé, nous par-

tîmes à trois locataires de l’hôtel, à la recherche d’une aventure

à bon marché. C’était expéditif grâce aux relations de Pomone

qui tenait office lui, de tout ce qui peut se désirer en façon

d’ajustements et de compromis érotiques dans son quartier des

Batignolles. Son registre à Pomone abondait d’invitations à tous

les prix, il fonctionnait ce providentiel, sans faste aucun, au

fond d’une courette dans un mince logis si peu éclairé qu’il fal-

lait pour s’y guider autant de tact et d’estime que dans une pis-

sotière inconnue. Plusieurs tentures qu’il fallait écarter vous in-

quiétaient avant de l’atteindre ce proxénète, assis toujours dans

un faux demi-jour pour aveux.

À cause de cette pénombre, je ne l’ai, à vrai dire, jamais ob-

servé tout à fait à mon aise Pomone, et bien que nous ayons

longuement conversé ensemble, collaboré même pendant un

– 407 –

certain temps et qu’il m’ait fait des sortes de propositions et toutes sortes d’autres dangereuses confidences, je serais bien

incapable de le reconnaître aujourd’hui si je le rencontrais en

enfer.

Il me souvient seulement que les amateurs furtifs qui at-

tendaient leur tour d’entrevue dans son salon se tenaient tou-

jours fort convenablement, pas de familiarité entre eux, il faut le

dire, de la réserve même, comme chez une espèce de dentiste

qui n’aimerait pas du tout le bruit, non plus que la lumière.

C’est grâce à un étudiant en médecine que j’ai fait sa con-

naissance à Pomone. Il fréquentait chez lui l’étudiant pour se

constituer un petit casuel, grâce à son truc, doté qu’il était, le

veinard, d’un pénis formidable. On le convoquait l’étudiant pour

animer avec ce polard fameux des petites soirées bien intimes,

en banlieue. Surtout les dames, celles qui ne croyaient pas qu’on

puisse en avoir « une grosse comme ça » lui faisaient fête. Diva-

gations de petites filles surpassées. Dans les registres de la Po-

lice il figurait notre étudiant sous un terrible pseudonyme : Bal-

thazar !

Les conversations s’établissaient difficilement entre les

clients en attente. La douleur s’étale, tandis que le plaisir et la

nécessité ont des hontes.

Ce sont des péchés qu’on le veuille ou non d’être baiseurs et

pauvres. Quand Pomone fut au courant de mon état et de mon

passé médical, il ne se tint plus de me confier son tourment. Un

vice l’épuisait. Il l’avait contracté en se « touchant » continuel-

lement sous sa propre table pendant les conversations qu’il te-

nait avec ses clients, des chercheurs, des tracassés du périnée.

« C’est mon métier, vous comprenez ! C’est pas facile de m’en

empêcher… Avec tout ce qu’ils viennent me raconter les sali-

gauds !… » La clientèle l’entraînait en somme aux abus, tels ces

bouchers trop gras qui toujours ont tendance à se bourrer de

viandes. En plus, je crois bien qu’il avait les basses tripes cons-

tamment réchauffées par une mauvaise fièvre qui lui venait des

– 408 –

poumons. Il fut emporté d’ailleurs quelques années plus tard par la tuberculose. Les bavardages infinis des clientes prétentieuses l’épuisaient aussi dans un autre genre, toujours tri-

cheuses, créatrices de tas d’histoires et de chichis à propos de

rien et de leurs derrières dont à les entendre on n’aurait pas

trouvé le pareil en bouleversant les quatre parties du monde.

Les hommes il fallait surtout leur présenter des consen-

tantes et des admiratrices pour leurs lubies passionnées. Ils n’en

avaient plus qu’ils en avaient encore les clients de l’amour à par-

tager, autant que ceux de Mme Herote. Il arrivait dans un seul

courrier matinal de l’agence Pomone assez d’amour inassouvi

pour éteindre à jamais toutes les guerres de ce monde. Mais voi-

là, ces déluges sentimentaux ne dépassent jamais le derrière.

C’est tout le malheur.

Sa table disparaissait sous ce fouillis dégoûtant de banali-

tés ardentes. Dans mon désir d’en savoir davantage, je décidai

de m’intéresser pendant quelque temps au classement de ce

grand fricotage épistolaire. On procédait, il me l’apprit, par es-

pèces d’affections, comme pour les cravates ou les maladies, les

délires d’abord d’un côté et puis les masochistes et les vicieux

d’un autre, les flagellants par ici, les « genre gouvernante » sur

une autre page et ainsi pour le tout. C’est pas long avant de

tourner à la corvée les amusettes. On l’a bien été chassés du Pa-

radis ! Ça on peut bien le dire ! Pomone était de cet avis aussi

avec ses mains moites et son vice interminable qui lui infligeait

en même temps plaisir et pénitence. Au bout de quelques mois

j’en savais assez sur son commerce et sur son compte. J’espaçai

mes visites.

Au Tarapout on continuait à me trouver bien convenable,

bien tranquille, un figurant ponctuel, mais après quelques se-

maines d’accalmie le malheur me revint par un drôle de côté et

je fus bien obligé, brusquement encore, d’abandonner ma figu-

ration pour continuer ma sale route.

– 409 –

Considérés à distance ces temps du Tarapout ne furent en

somme qu’une sorte d’escale interdite et sournoise. Toujours

bien habillé par exemple, j’en conviens, pendant ces quatre

mois, tantôt prince, centurion par deux fois, aviateur un autre

jour et largement et régulièrement payé. J’ai mangé au Tarapout

pour des années. Une vie de rentier sans les rentes. Traîtrise !

Désastre ! Un certain soir on a bouleversé notre numéro pour je

ne sais quelle raison. Le nouveau prologue représentait les quais

de Londres. Tout de suite, je me suis méfié, nos Anglaises

avaient là-dedans à chanter, comme ça, faux et soi-disant sur les

bords de la Tamise, la nuit, moi je faisais le policeman. Un rôle

tout à fait muet, à déambuler de droite à gauche devant le para-

pet. D’un coup, comme je n’y pensais plus, leur chanson est de-

venue plus forte que la vie et même qu’elle a fait tourner le des-

tin en plein du côté du malheur. Alors pendant qu’elles chan-

taient, je ne pouvais plus penser à autre chose moi qu’à toute la

misère du pauvre monde et à la mienne surtout, qu’elles me fai-

saient revenir comme du thon, les garces, avec leur chanson, sur

le cœur. Je croyais pourtant l’avoir digéré, oublié le plus dur !

Mais c’était le pire que tout, c’était une chanson gaie la leur qui

n’y arrivait pas. Et avec ça, elles se dandinaient mes compagnes,

tout en chantant, pour essayer que ça vienne. On y était bien

alors, on pouvait le dire, c’était comme si on s’étalait sur la mi-

sère, sur les détresses… Pas d’erreur ! À vadrouiller dans le

brouillard et dans la plainte ! Elle en dégoulinait de se lamenter,

on en vieillissait minute par minute avec elles. Le décor en suin-

tait aussi lui, de la grande panique. Et elles continuaient cepen-

dant les copines. Elles n’avaient pas l’air de comprendre toute la

mauvaise action du malheur sur nous tous que ça provoquait

leur chanson… Elles se plaignaient de toute leur vie en gambil-

lant, en rigolant, bien en mesure… Quand ça vient d’aussi loin,

si sûrement, on peut pas se tromper, ni résister.

On en avait partout de la misère, malgré le luxe qui était

dans la salle, sur nous, sur le décor, ça débordait, il en jutait sur

toute la terre malgré tout. Pour des artistes c’était des artistes…

Il en montait d’elles de la poisse, sans qu’elles veuillent l’arrêter

– 410 –

ou même le comprendre. Leurs yeux seulement étaient tristes.

C’est pas assez les yeux. Elles chantaient la déroute d’exister et

de vivre et elles ne comprenaient pas. Elles prenaient ça encore

pour de l’amour, rien que pour de l’amour, on leur avait pas ap-

pris le reste à ces petites. Un petit chagrin qu’elles chantaient

soi-disant ! Qu’elles appelaient ça ! On prend tout pour des cha-

grins d’amour quand on est jeune et qu’on ne sait pas…

Where I go… where I look…

It’s only for you… ou…

Only for you… ou…

Comme ça qu’elles chantaient.

C’est la manie des jeunes de mettre toute l’humanité dans

un derrière, un seul, le sacré rêve, la rage d’amour. Elles ap-

prendraient plus tard peut-être où tout ça finissait, quand elles

ne seraient plus roses du tout, quand la poisse sérieuse de leur

sale pays les aurait reprises, toutes les seize, avec leurs grosses

cuisses de jument, leurs nichons sauteurs… Elle les tenait déjà

d’ailleurs la misère au cou, au corps, les mignonnes, elles n’y

couperaient pas elles. Au ventre, au souffle, qu’elle les tenait dé-

jà la misère par toutes les ondes de leurs voix minces et fausses

aussi.

Elle était dedans. Pas de costume, pas de paillettes, pas de

lumière, pas de sourire pour la tromper, pour lui faire des illu-

sions à elle, sur les siens, elle les retrouve où ils se cachent les

siens ; elle s’amuse à les faire chanter seulement en attendant

leur tour, toutes les bêtises de l’espérance. Ça la réveille, et ça la

berce et ça l’excite la misère.

Notre peine est ainsi, la grande, une distraction.

Alors tant pis pour celui qui chante des chansons d’amour !

L’amour c’est elle la misère et rien qu’elle encore, elle toujours,

qui vient mentir dans notre bouche, la fiente, c’est tout. Elle est

partout la vache, faut pas la réveiller sa misère même au chiqué.

– 411 –

Pas de chiqué pour elle. Trois fois par jour, elles remettaient pourtant ça, quand même, mes Anglaises, devant le décor et

avec des mélodies d’accordéon. Forcément ça devait très mal

tourner.

Je les laissais faire mais je peux dire que je l’ai vue venir,

moi, la catastrophe.

Une des petites d’abord est tombée malade. Mort aux mi-

gnonnes qui agacent les malheurs ! Qu’elles en crèvent et que

c’est tant mieux ! À propos, faut pas s’arrêter non plus au coin

des rues derrière les accordéons, c’est souvent là qu’on attrape

du mal, le coup de vérité. Une Polonaise est venue donc pour

remplacer celle qui était malade, dans leur ritournelle. Elle

toussait aussi la Polonaise, entre-temps. Une longue fille puis-

sante et pâle c’était. Tout de suite nous devînmes confidents. En

deux heures je connus tout de son âme, pour le corps j’attendis

encore un peu. Sa manie à cette Polonaise c’était de se mutiler le

système nerveux avec des béguins impossibles. Forcément, elle

était entrée dans la sale chanson des Anglaises comme dans du

beurre, avec sa douleur et tout. Ça commençait d’un petit ton

gentil leur chanson, ça n’avait l’air de rien, comme toutes les

choses pour danser, et puis voilà que ça vous faisait pencher le

cœur à force de vous faire triste comme si on allait perdre à

l’entendre l’envie de vivre, tellement que c’était vrai que tout

n’arrive à rien, la jeunesse et tout, et on se penchait alors bien

après les mots et après qu’elle était déjà passée la chanson et

partie loin leur mélodie pour se coucher dans le vrai lit à soi, le

sien, vrai de vrai, celui du bon trou pour en finir. Deux tours de

refrain et on en avait comme envie de ce doux pays de mort, du

pays pour toujours tendre et oublieux tout de suite comme un

brouillard. C’était des voix de brouillard qu’elles avaient en

somme.

On la reprenait en chœur, tous, la complainte du reproche,

contre ceux qui sont encore par là, à traîner vivants, qui atten-

dent au long des quais, de tous les quais du monde qu’elle en fi-

– 412 –

nisse de passer la vie, tout en faisant des trucs, en vendant des choses et des oranges aux autres fantômes et des tuyaux et des

monnaies fausses, de la police, des vicieux, des chagrins, à ra-

conter des machins, dans cette brume de patience qui n’en fini-

ra jamais…

Tania qu’elle s’appelait ma nouvelle copine de Pologne. Sa

vie était en fièvre pour le moment, je l’ai compris, à cause d’un

petit employé quadragénaire de banque qu’elle connaissait de-

puis Berlin. Elle voulait y retourner dans son Berlin et l’aimer

malgré tout et à tout prix. Pour retourner le trouver là-bas, elle

aurait fait n’importe quoi.

Elle pourchassait les agents théâtraux, ces prometteurs

d’engagements, au fond de leurs escaliers pisseux. Ils lui pin-

çaient les cuisses, ces méchants, en attendant des réponses qui

n’arrivaient jamais. Mais elle remarquait à peine leurs manipu-

lations tellement son amour lointain la prenait tout entière. Une

semaine ne se passa pas dans de telles conditions sans que sur-

vienne une fameuse catastrophe. Elle avait bourré le Destin de

tentations depuis des semaines et des mois, comme un canon.

La grippe emporta son prodigieux amant. Nous apprîmes

le malheur un samedi soir. Aussitôt reçue la nouvelle, elle

m’entraîna, échevelée, hagarde, à l’assaut de la gare du Nord.

Ceci n’était rien encore, mais dans son délire, elle prétendait au

guichet, arriver à temps à Berlin pour l’enterrement. Il fallut

deux chefs de gare pour la dissuader, lui faire comprendre que

c’était bien trop tard.

Dans l’état où elle s’était mise on ne pouvait songer à la

quitter. Elle y tenait d’ailleurs à son tragique et encore plus à me

le montrer en pleine transe. Quelle occasion ! Les amours con-

trariées par la misère et les grandes distances, c’est comme les

amours de marin, y a pas à dire c’est irréfutable et c’est réussi.

D’abord, quand on a pas l’occasion de se rencontrer souvent, on

peut pas s’engueuler, et c’est déjà beaucoup de gagné. Comme la

vie n’est qu’un délire tout bouffi de mensonges, plus qu’on est

– 413 –

loin et plus qu’on peut en mettre dedans des mensonges et plus alors qu’on est content, c’est naturel et c’est régulier. La vérité

c’est pas mangeable.

Par exemple à présent c’est facile de nous raconter des

choses à propos de Jésus-Christ. Est-ce qu’il allait aux cabinets

devant tout le monde Jésus-Christ ? J’ai l’idée que ça n’aurait

pas duré longtemps son truc s’il avait fait caca en public. Très

peu de présence, tout est là, surtout pour l’amour.

Une fois bien assurés avec Tania qu’il n’y avait plus de train

possible pour Berlin, nous nous rattrapâmes sur les télé-

grammes. Au Bureau de la Bourse, nous en rédigeâmes un fort

long, mais pour l’envoyer c’était encore une difficulté, nous ne

savions plus du tout à qui l’adresser. Nous ne connaissions plus

personne à Berlin sauf le mort. Nous n’eûmes plus à partir de ce

moment que des mots à échanger à propos du décès. Ils nous

ont servi à faire deux ou trois fois encore le tour de la Bourse les

mots, et puis comme il fallait nous occuper à bercer la douleur

quand même, nous montâmes lentement vers Montmartre, tout

en bafouillant des chagrins.

Dès la rue Lepic on commence à rencontrer des gens qui

viennent chercher de la gaieté en haut de la ville. Ils se dépê-

chent. Arrivés au Sacré-Cœur, ils se mettent à regarder en bas la

nuit qui fait le grand creux lourd avec toutes les maisons entas-

sées dans son fond.

Sur la petite place, dans le café qui nous sembla, d’après les

apparences, être le moins coûteux, nous entrâmes. Tania me

laissait pour la consolation et la reconnaissance l’embrasser où

je voulais. Elle aimait bien boire aussi. Sur les banquettes au-

tour de nous des festoyeurs un peu soûls dormaient déjà.

L’horloge au-dessus de la petite église se mit à sonner des

heures et puis des heures encore à n’en plus finir. Nous venions

d’arriver au bout du monde, c’était de plus en plus net. On ne

pouvait aller plus loin, parce qu’après ça il n’y avait plus que les

morts.

– 414 –

Ils commençaient sur la Place du Tertre, à côté, les morts.

Nous étions bien placés pour les repérer. Ils passaient juste au-

dessus des Galeries Dufayel, à l’est par conséquent.

Mais tout de même il faut savoir comment on les retrouve,

c’est-à-dire du dedans et les yeux presque fermés, parce que les

grands buissons de lumière des publicités ça gêne beaucoup,

même à travers les nuages, pour les apercevoir, les morts. Avec

eux les morts, j’ai compris tout de suite qu’ils avaient repris Bé-

bert, on s’est même fait un petit signe tous les deux Bébert et

puis aussi, pas loin de lui, avec la fille toute pâle, avortée enfin,

celle de Rancy, bien vidée cette fois de toutes ses tripes.

Y avait plein d’anciens clients encore à moi par-ci par-là et

des clientes auxquelles je ne pensais plus jamais, et encore

d’autres, le nègre dans un nuage blanc, tout seul, celui qu’on

avait cinglé d’un coup de trop, là-bas, je l’ai reconnu depuis To-

po, et le père Grappa donc le vieux lieutenant de la forêt vierge !

À ceux-là j’avais pensé de temps à autre, au lieutenant, au nègre

à torture et aussi à mon Espagnol, ce curé, il était venu le curé

avec les morts cette nuit pour les prières du ciel et sa croix en or

le gênait beaucoup pour voltiger d’un ciel à l’autre. Il

s’accrochait avec sa croix dans les nuages, aux plus sales et aux

plus jaunes et à mesure j’en reconnaissais encore bien d’autres

des disparus, toujours d’autres… Tellement nombreux qu’on a

honte vraiment, d’avoir pas eu le temps de les regarder pendant

qu’ils vivaient là à côté de vous, des années…

On n’a jamais assez de temps c’est vrai, rien que pour pen-

ser à soi-même.

Enfin tous ces salauds-là, ils étaient devenus des anges

sans que je m’en soye aperçu ! Il y en avait à présent des pleins

nuages d’anges et des extravagants et des pas convenables, par-

tout. Au-dessus de la ville en vadrouille ! J’ai recherché Molly

parmi eux c’était le moment, ma gentille, ma seule amie, mais

elle n’était pas venue avec eux… Elle devait avoir un petit ciel

rien que pour elle, près du Bon Dieu, tellement qu’elle avait tou-

– 415 –

jours été gentille Molly… Ça m’a fait plaisir de pas la retrouver avec ces voyous-là, parce que c’étaient bien les voyous des morts

ceux-là, des coquins, rien que la racaille et la clique de fantômes

qu’on avait rassemblés ce soir au-dessus de la ville. Surtout du

cimetière d’à côté qu’il en venait et il en venait encore et des pas

distingués. Un petit cimetière pourtant, des communards

même, tout saignants qui ouvraient grande la bouche comme

pour gueuler encore et qui ne pouvaient plus… Ils attendaient

les communards, avec les autres, ils attendaient La Pérouse, ce-

lui des Îles, qui les commandait tous cette nuit-là pour le ras-

semblement… Il n’en finissait pas La Pérouse de s’apprêter, à

cause de sa jambe en bois qui s’ajustait de travers… et qu’il avait

toujours eu du mal d’abord à la mettre sa jambe en bois et puis

aussi à cause de sa grande lorgnette qu’il fallait lui retrouver.

Il ne voulait plus sortir dans les nuages sans l’avoir autour

du cou sa lorgnette, une idée, sa fameuse longue vue

d’aventures, une vraie rigolade, celle qui vous fait voir les gens

et les choses de loin, toujours de plus loin par le petit bout et

toujours plus désirables forcément à mesure et malgré qu’on

s’en rapproche. Des cosaques enfouis près du Moulin

n’arrivaient pas à s’extirper de leurs tombes. Ils faisaient des ef-

forts que c’était effrayant, mais ils avaient essayé bien des fois

déjà… Ils retombaient toujours au fond des tombes, ils étaient

encore soûls depuis 1820.

Tout de même un coup de pluie les fit jaillir eux aussi, ra-

fraîchis finalement, bien au-dessus de la ville. Ils s’émiettèrent

alors dans leur ronde et bariolèrent la nuit de leur turbulence,

d’un nuage à l’autre… L’Opéra surtout les attirait, qu’il semblait,

son gros brasier d’annonces au milieu, ils en giclaient les reve-

nants pour rebondir à l’autre bout du ciel et tellement agités et

si nombreux qu’ils vous en donnaient la berlue. La Pérouse

équipé enfin voulut qu’on le grimpe d’aplomb sur le dernier

coup des quatre heures, on le soutint, on le harnacha pile des-

sus. Installé, enfourché enfin, il gesticule encore tout de même

et se démène. Le coup de quatre heures l’ébranle pendant qu’il

– 416 –

se boutonne. Derrière La Pérouse, c’est la grande ruée du ciel.

Une abominable débâcle, il en arrive tournoyants des fantômes

des quatre coins, tous les revenants de toutes les épopées… Ils

se poursuivent, ils se défient et se chargent siècles contre

siècles. Le Nord demeure alourdi longtemps par leur abomi-

nable mêlée. L’horizon se dégage en bleuâtre et le jour enfin

monte par un grand trou qu’ils ont fait en crevant la nuit pour

s’enfuir.

Après ça pour les retrouver, ça devient tout à fait difficile. Il

faut savoir sortir du Temps.

C’est du côté de l’Angleterre qu’on les retrouve quand on y

arrive, mais le brouillard est de ce côté-là tout le temps si dense,

si compact que c’est comme des vraies voiles qui montent les

unes devant les autres, depuis la Terre jusqu’au plus haut du ciel

et pour toujours. Avec l’habitude et de l’attention on peut arri-

ver à les retrouver quand même, mais jamais pendant bien

longtemps à cause du vent qui rapproche toujours des nouvelles

rafales et des buées du large.

La grande femme qui est là, qui garde l’Île c’est la dernière.

Sa tête est bien plus haute encore que les buées les plus hautes.

Il n’existe plus qu’elle de vivante un peu dans l’Île. Ses cheveux

rouges au-dessus de tout, dorent encore un peu les nuages, c’est

tout ce qui reste du soleil.

Elle essaye de se faire du thé qu’on explique.

Il faut bien qu’elle essaye puisqu’elle est là pour l’éternité.

Elle n’en finira jamais de le faire bouillir son thé à cause du

brouillard qui est devenu bien trop dense et bien trop pénétrant.

De la coque d’un bateau qu’elle se sert pour théière, le plus

beau, le plus grand des bateaux, le dernier qu’elle a pu trouver

dans Southampton, elle s’en fait chauffer du thé, par vagues et

encore des vagues… Elle remue… Elle tourne le tout avec une

rame qui est énorme… Ça l’occupe.

– 417 –

Elle regarde rien d’autre, sérieuse pour toujours qu’elle est et penchée.

La ronde est passée tout à fait au-dessus d’elle mais elle a

même pas bougé, elle a l’habitude qu’ils viennent tous les fan-

tômes du continent se perdre par ici… C’est fini.

Elle tripote, ça lui suffit, le feu qu’est sous la cendre, entre

deux forêts mortes, avec ses doigts.

Elle essaye de l’animer, tout est à elle à présent, mais son

thé il ne bouillira plus jamais.

Il n’y a plus de vie pour les flammes.

Plus de vie au monde pour personne qu’un petit peu pour

elle encore et tout est presque fini…

– 418 –

Tania m’a réveillé dans la chambre où nous avions fini par aller nous coucher. Il était dix heures du matin. Pour me débarrasser d’elle je lui ai raconté que je ne me sentais pas très bien et

que je resterais encore un peu au lit.

La vie reprenait. Elle a fait comme si elle me croyait. Dès

qu’elle fut descendue, je me mis à mon tour en route. J’avais

quelque chose à faire, en vérité. Cette sarabande de la nuit pré-

cédente m’avait laissé comme un drôle de goût de remords. Le

souvenir de Robinson revenait me tracasser. C’était vrai que je

l’avais abandonné à son sort celui-là et pire encore, aux soins de

l’abbé Protiste. C’était tout dire. Bien sûr que j’avais entendu ra-

conter que tout se passait là-bas au mieux, à Toulouse, et que la

vieille Henrouille était même devenue tout à fait aimable à son

égard. Seulement, dans certains cas, n’est-ce pas, on n’entend

guère que ce qu’on désire entendre et ce qui vous arrange le

mieux… Ces vagues indications ne prouvaient au fond rien du

tout.

Inquiet et curieux, je me dirigeai vers Rancy à la recherche

de nouvelles, mais des exactes, des précises. Pour y aller fallait

repasser par la rue des Batignolles qu’habitait Pomone. C’était

mon chemin. En arrivant près de chez lui, je fus bien étonné de

l’apercevoir lui même au coin de sa rue, Pomone, comme en

train de filer un petit Monsieur à quelque distance. Pour lui

Pomone qui ne sortait jamais, ça devait être un véritable évé-

nement. Je l’ai reconnu aussi le type qu’il suivait, c’était un

client, le « Cid » qu’il se faisait appeler dans la correspondance.

Mais on savait nous encore par des tuyaux qu’il travaillait aux

Postes le « Cid ».

– 419 –

Depuis des années il relançait Pomone pour qu’il lui dé-

couvre une petite amie bien élevée, son rêve. Mais les demoi-

selles qu’on lui présentait, elles n’étaient jamais assez bien éle-

vées pour son goût. Elles commettaient des fautes, qu’il préten-

dait. Alors ça n’allait pas. Quand on y réfléchit bien il existe

deux grandes espèces de petites amies, celles qui ont « les idées

larges » et celles qui ont reçu « une bonne éducation catho-

lique ». Deux façons aux miteuses de se sentir supérieures, deux

façons aussi d’exciter les inquiets et les inassouvis, le genre « fi-

chu » et le genre « garçonne ».

Toutes les économies du « Cid » y avaient passé mois après

mois dans ces recherches. Il était arrivé à présent avec Pomone

à bout de ses ressources et à bout d’espoir aussi. Par la suite, j’ai

appris qu’il avait été se suicider le « Cid » ce même soir-là dans

un terrain vague. D’ailleurs, dès que j’ai vu Pomone sortir de

chez lui je m’en étais douté qu’il se passait quelque chose de pas

ordinaire. Je les ai ainsi suivis assez longuement à travers ce

quartier qui va perdre ses boutiques au long des rues et même

ses couleurs l’une après l’autre et finir comme ça en bistrots

précaires juste aux limites de l’octroi. Quand on est pas pressé,

on se perd facilement dans ces rues-là, dérouté qu’on est

d’abord par la tristesse et par le trop d’indifférence de l’endroit.

Si on avait un peu d’argent on prendrait un taxi tout de suite

pour s’échapper tellement qu’on s’ennuie. Les gens qu’on ren-

contre traînent un destin si lourd que ça vous embarrasse pour

eux. Derrière les fenêtres à rideaux, c’est comme certain que des

petits rentiers ont laissé leur gaz ouvert. On n’y peut rien.

Merde ! qu’on dit, c’est pas beaucoup.

Et puis même pas un banc pour s’asseoir. C’est marron et

gris partout. Quand il pleut, il pleut de partout aussi, de face et

de côté et la rue glisse alors comme un dos d’un gros poisson

avec une raie de pluie au milieu. On ne peut même pas dire que

c’est désordre ce quartier-là, c’est plutôt comme une prison,

presque bien tenue, une prison qui n’a pas besoin de portes.

– 420 –

À vadrouiller ainsi, j’ai fini par le perdre Pomone et son suicidé tout de suite après la rue des Vinaigriers. Ainsi j’étais

parvenu si près de La Garenne-Rancy que j’ai pas pu

m’empêcher d’aller jeter un coup d’œil par dessus les fortifs.

De loin, c’est engageant La Garenne-Rancy, on peut pas

dire le contraire, à cause des arbres du grand cimetière. Pour un

peu on se laisserait tromper et on jurerait que c’est le Bois de

Boulogne.

Quand on veut absolument des nouvelles de quelqu’un,

faut aller les demander à ceux qui savent. Après tout, je me suis

dit alors, j’ai pas grand-chose à perdre en leur faisant une petite

visite aux Henrouille. Ils devaient savoir comment qu’elles se

passaient, eux, les choses à Toulouse. Et voilà bien l’imprudence

que j’ai commise. On ne se méfie pas. On ne sait pas qu’on y est

parvenu et pourtant on y est déjà et en plein dans les sales ré-

gions de la nuit. Un malheur vous est alors tout de suite arrivé.

Il suffit d’un rien et puis d’abord fallait pas chercher à revoir

certaines gens, surtout ceux-là. Ça n’en finit plus après.

De détours en détours je me trouvai comme reconduit par

l’habitude à quelques pas du pavillon. J’en revenais pas de le re-

voir au même endroit leur pavillon. Il se mit à pleuvoir. Plus

personne dans la rue que moi, qui n’osais plus m’avancer.

J’allais même m’en retourner sans insister quand la porte du

pavillon s’est entrouverte, juste assez pour qu’elle me fasse

signe de venir la fille. Elle bien sûr, elle voyait tout. Elle m’avait

aperçu en pantaine sur le trottoir d’en face. J’y tenais plus alors

à m’approcher, mais elle insistait et même qu’elle m’appelait

par mon nom.

« Docteur !… Venez donc vite ! »

Comme ça qu’elle m’appelait, d’autorité… J’avais peur

d’être remarqué. Je me dépêchai alors de monter jusqu’à son

petit perron, et de retrouver le petit couloir au poêle et de revoir

tout le décor. Ça m’a redonné une drôle d’inquiétude quand

– 421 –

même. Et puis, elle se mit à me raconter que son mari était bien malade depuis deux mois et même qu’il allait de plus en plus

mal.

Tout de suite, bien sûr, de la méfiance.

« Et Robinson ? » que j’interroge moi empressé.

D’abord elle élude ma question. Enfin elle s’y met. « Ils

vont bien tous les deux… Leur combinaison marche bien à Tou-

louse » qu’elle a fini par répondre, mais comme ça, rapidement.

Et sans plus, elle m’entreprend à nouveau à propos de son mari

malade. Elle veut que j’aille m’en occuper tout de suite de son

mari et sans perdre une minute encore. « Que je suis si dévoué…

Que je le connais si bien son mari… Et patati et patata… Qu’il

n’a confiance qu’en moi… Qu’il n’a pas voulu en voir un autre de

médecin… Qu’ils ne savaient plus mon adresse… » Enfin des

chichis.

Moi, j’avais bien des raisons de redouter que cette maladie

du mari eût encore des drôles d’origines. J’étais payé pour bien

la connaître la dame et les usages de la maison aussi. Tout de

même une satanée curiosité me fit monter dans la chambre.

Il était couché justement dans le même lit où j’avais soigné

Robinson après son accident, quelques mois auparavant.

En quelques mois ça change une chambre, même quand on

n’y bouge rien. Si vieilles, si déchues qu’elles soient, les choses,

elles trouvent encore, on ne sait où, la force de vieillir. Tout

avait changé déjà autour de nous. Pas les objets de place, bien

sûr, mais les choses elles-mêmes, en profondeur. Elles sont

autres quand on les retrouve les choses, elles possèdent, on di-

rait, plus de force pour aller en nous plus tristement, plus pro-

fondément encore, plus doucement qu’autrefois, se fondre dans

cette espèce de mort qui se fait lentement en nous, gentiment,

jour à jour, lâchement devant laquelle chaque jour on s’entraîne

à se défendre un peu moins que la veille. D’une fois à l’autre, on

– 422 –

la voit s’attendrir, se rider en nous-mêmes la vie et les êtres et les choses avec, qu’on avait quittées banales, précieuses, redoutables parfois. La peur d’en finir a marqué tout cela de ses rides

pendant qu’on trottait par la ville après son plaisir ou son pain.

Bientôt il n’y aura plus que des gens et des choses inoffen-

sifs, pitoyables et désarmés tout autour de notre passé, rien que

des erreurs devenues muettes.

La femme nous laissa seuls avec le mari. Il n’était pas bril-

lant le mari. Il n’avait plus beaucoup de circulation. C’est au

cœur que ça le tenait.

« Je vais mourir », qu’il répétait, bien simplement

d’ailleurs.

J’avais pour me trouver dans des cas de ce genre une es-

pèce de veine de chacal. Je l’écoutais battre son cœur, question

de faire quelque chose dans la circonstance, les quelques gestes

qu’on attendait. Il courait son cœur, on pouvait le dire, derrière

ses côtes, enfermé, il courait après la vie, par saccades, mais il

avait beau bondir, il ne la rattraperait pas la vie. C’était cuit.

Bientôt à force de trébucher, il chuterait dans la pourriture son

cœur, tout juteux, en rouge et bavant telle une vieille grenade

écrasée. C’est ainsi qu’on le verrait son cœur flasque, sur le

marbre, crevé au couteau après l’autopsie, dans quelques jours.

Car tout ça finirait par une belle autopsie judiciaire. Je le pré-

voyais, attendu que tout le monde dans le quartier allait en ra-

conter des trucs salés à propos de cette mort qu’on ne trouverait

pas ordinaire non plus, après l’autre.

On l’attendait au détour dans le quartier sa femme avec les

cancans accumulés de l’affaire précédente qui restaient sur le

carreau. Ça serait pour un peu plus tard. Pour l’instant le mari il

ne savait plus comment se tenir, ni mourir. Il en était déjà

comme un peu sorti de la vie, mais il n’arrivait pas tout de

même à se défaire de ses poumons. Il chassait l’air, l’air reve-

nait. Il aurait bien voulu se laisser aller, mais il fallait qu’il vive

– 423 –

quand même, jusqu’au bout. C’était un boulot bien atroce, dont il louchait.

« Je sens plus mes pieds, qu’il geignait… J’ai froid

jusqu’aux genoux… » Il voulait se les toucher les pieds, il pou-

vait plus.

Pour boire, il n’arrivait pas non plus. C’était presque fini.

En lui passant la tisane préparée par sa femme, je me deman-

dais ce qu’elle pouvait bien y avoir mis dedans. Elle ne sentait

pas très bon la tisane, mais l’odeur c’est pas une preuve, la valé-

riane sent très mauvais par elle même. Et puis à étouffer comme

il étouffait le mari ça n’avait plus beaucoup d’importance qu’elle

soye bizarre la tisane. Il se donnait pourtant bien de la peine, il

travaillait énormément, avec tout ce qui lui restait de muscles

sous la peau, pour arriver à souffrir et à souffler davantage. Il se

débattait autant contre la vie que contre la mort. Ça serait juste

d’éclater dans ces cas-là. Quand la nature se met à s’en foutre on

dirait qu’il n’y a plus de limites. Derrière la porte, sa femme

écoutait la consultation que je lui donnais, mais je la connaissais

bien moi, sa femme. En douce, j’ai été la surprendre. « Cuic !

Cuic ! » que je lui ai fait. Ça l’a pas vexée du tout et elle est

même venue alors me parler à l’oreille.

« Faudrait, qu’elle me murmure, que vous lui fassiez enle-

ver son râtelier… Il doit le gêner pour respirer son râtelier… »

Moi, je voulais bien qu’il l’enlève en effet son râtelier.

« Mais dites-le-lui donc vous-même ! » que je lui ai conseil-

lé. C’était délicat comme commission à faire dans son état.

« Non ! non ! ça serait mieux de votre part ! qu’elle insiste.

De moi, ça lui ferait quelque chose que je sache…

– Ah ! que je m’étonne, pourquoi ?

– Y a trente ans qu’il en porte un et jamais il m’en a parlé…

– 424 –

– On peut peut-être le lui laisser alors ? que je propose.

Puisqu’il a l’habitude de respirer avec…

– Oh non ! je me le reprocherais ! » qu’elle m’a répondu

avec comme une certaine émotion dans la voix…

Je retourne en douce alors dans la chambre. Il m’entend

revenir près de lui le mari. Ça lui fait plaisir que je revienne.

Entre les suffocations il me parlait encore, il essayait même

d’être un peu aimable avec moi. Il me demandait de mes nou-

velles, si j’avais trouvé une autre clientèle… « Oui, oui » que je

lui répondais à toutes ces questions. Ça aurait été bien trop long

et trop compliqué pour lui expliquer les détails. C’était pas le

moment. Dissimulée par le battant de la porte, sa femme me

faisait des signes pour que je lui redemande encore d’enlever

son râtelier. Alors je m’approchai de son oreille au mari et je lui

conseillai à voix basse de l’enlever. Gaffe ! « Je l’ai jeté aux cabi-

nets !… » qu’il fait alors avec des yeux plus effrayés encore. Une

coquetterie en somme. Et il râle un bon coup après ça.

On est artiste avec ce qu’on trouve. Lui c’était à propos de

son râtelier qu’il s’était donné du mal esthétique pendant toute

sa vie.

Le moment des confessions. J’aurais voulu qu’il en profite

pour me donner son avis sur ce qui était arrivé à propos de sa

mère. Mais il pouvait plus. Il battait la campagne. Il s’est mis à

baver énormément. La fin. Plus moyen d’en sortir une phrase.

Je lui essuyai la bouche et je redescendis. Sa femme dans le cou-

loir en bas n’était pas contente du tout et elle m’a presque en-

gueulé à cause du râtelier, comme si c’était ma faute.

« En or ! qu’il était Docteur… je le sais ! Je sais combien il

l’a payé !… On n’en fait plus des comme ça !… » Toute une his-

toire. « Je veux bien remonter essayer encore » que je lui pro-

pose tellement j’étais gêné. Mais alors seulement avec elle !

– 425 –

Cette fois-là, il ne nous reconnaissait presque plus le mari.

Un petit peu seulement. Il râlait moins fort quand on était près

de lui, comme s’il avait voulu entendre tout ce qu’on disait en-

semble, sa femme et moi.

Je ne suis pas venu à l’enterrement. Y a pas eu d’autopsie

comme je l’avais redouté un peu. Ça s’est passé en douce. Mais

n’empêche qu’on s’était fâchés pour de bon tous les deux, avec

la veuve Henrouille, à propos du râtelier.

– 426 –

Les jeunes c’est toujours si pressé d’aller faire l’amour, ça se dépêche tellement de saisir tout ce qu’on leur donne à croire

pour s’amuser, qu’ils y regardent pas à deux fois en fait de sen-

sations. C’est un peu comme ces voyageurs qui vont bouffer tout

ce qu’on leur passe au buffet, entre deux coups de sifflet. Pourvu

qu’on les fournisse aussi les jeunes de ces deux ou trois petits

couplets qui servent à remonter les conversations pour baiser,

ça suffit, et les voilà tout heureux. C’est content facilement les

jeunes, ils jouissent comme ils veulent d’abord c’est vrai !

Toute la jeunesse aboutit sur la plage glorieuse, au bord de

l’eau, là où les femmes ont l’air d’être libres enfin, où elles sont

si belles qu’elles n’ont même plus besoin du mensonge de nos

rêves.

Alors bien sûr, l’hiver une fois venu, on a du mal à rentrer,

à se dire que c’est fini, à se l’avouer. On resterait quand même,

dans le froid, dans l’âge, on espère encore. Ça se comprend. On

est ignoble. Il faut en vouloir à personne. Jouir et bonheur avant

tout. C’est bien mon avis. Et puis quand on commence à se ca-

cher des autres, c’est signe qu’on a peur de s’amuser avec eux.

C’est une maladie en soi. Il faudrait savoir pourquoi on s’entête

à ne pas guérir de la solitude. Un autre type que j’avais rencon-

tré pendant la guerre à l’hôpital, un caporal, il m’en avait bien

un peu parlé lui de ces sentiments-là. Dommage que je l’aie ja-

mais revu ce garçon ! « La terre est morte, qu’il m’avait expli-

qué… On est rien que des vers dessus nous autres, des vers sur

son dégueulasse de gros cadavre, à lui bouffer tout le temps les

tripes et rien que ses poisons… Rien à faire avec nous autres. On

est tout pourris de naissance… Et puis voilà ! »

– 427 –

N’empêche qu’on a dû l’emmener un soir en vitesse du côté

des bastions ce penseur, c’est la preuve qu’il était encore bon à

faire un fusillé. Ils étaient même à deux cognes pour l’emmener,

un grand et un petit. Je m’en souviens bien. Un anarchiste

qu’on a dit de lui au Conseil de guerre.

Après des années quand on y resonge il arrive qu’on vou-

drait bien les rattraper les mots qu’ils ont dit certaines gens et

les gens eux-mêmes pour leur demander ce qu’ils ont voulu

nous dire… Mais ils sont bien partis !… On avait pas assez

d’instruction pour les comprendre… On voudrait savoir comme

ça s’ils n’ont pas depuis changé d’avis des fois… Mais c’est bien

trop tard… C’est fini !… Personne ne sait plus rien d’eux. Il faut

alors continuer sa route tout seul, dans la nuit. On a perdu ses

vrais compagnons. On leur a pas seulement posé la bonne ques-

tion, la vraie, quand il était temps. À côté d’eux on ne savait pas.

Homme perdu. On est toujours en retard d’abord. Tout ça c’est

des regrets qui ne font pas bouillir la marmite.

Enfin heureusement que l’abbé Protiste lui au moins est

venu me trouver un beau matin afin qu’on se partage la ris-

tourne, celle qui nous revenait de l’affaire du caveau de la mère

Henrouille. J’y comptais même plus sur le curé. C’était comme

s’il me tombait du ciel… Mille cinq cents francs qui nous reve-

naient à chacun ! En même temps, il apportait des bonnes nou-

velles de Robinson. Ses yeux, à ce qu’il paraît, allaient beaucoup

mieux. Il ne suppurait même plus des paupières. Et tous là-bas

me réclamaient. J’avais promis d’ailleurs d’aller les voir. Pro-

tiste lui-même insistait.

D’après ce qu’il me raconta encore, j’ai saisi que Robinson

devait se marier prochainement avec la fille de la marchande de

cierges de l’église d’à côté du caveau, celle dont les momies de la

mère Henrouille dépendaient. C’était presque fait ce mariage.

Forcément tout cela nous amena à parler un peu du décès

de M. Henrouille, mais sans insister, et la conversation revint

plus agréablement sur l’avenir de Robinson et puis sur cette

– 428 –

ville même de Toulouse, que je ne connaissais pas du tout, et dont Grappa m’avait parlé autrefois, et puis sur l’espèce de

commerce qu’ils faisaient là-bas tous les deux avec la vieille et

enfin sur la jeune fille qu’il allait épouser Robinson. Un peu sur

tous les sujets en somme et à propos de tout, nous bavar-

dâmes… Mille cinq cents francs ! Ça me rendait indulgent et

pour ainsi dire optimiste. Je trouvais tous les projets qu’il me

rapportait de Robinson tout à fait sages, sensés et judicieux et

fort bien adaptés aux circonstances… Ça s’arrangeait. Du moins

je le croyais. Et puis, nous nous mîmes à discourir sur les âges

avec le curé. Nous avions lui et moi franchi la trentaine d’assez

loin déjà. Elle s’éloignait au passé notre trentaine sur des rives

coriaces et pauvrement regrettées. C’était même pas la peine de

se retourner pour les reconnaître les rives. On n’avait pas perdu

grand-chose en vieillissant. « Il faut être bien vil après tout,

concluais-je, pour regretter telle année plutôt que les autres !…

C’est avec entrain qu’on peut vieillir nous autres, Curé, et car-

rément encore ! Hier était-il si drôle ? Et l’autre année

d’avant ?… Comment la trouviez-vous ?… Regretter quoi ?… Je

vous le demande ? La jeunesse ?… On n’en a pas eu nous autres

de jeunesse !…

« Ils rajeunissent c’est vrai plutôt du dedans à mesure

qu’ils avancent les pauvres, et vers leur fin pourvu qu’ils aient

essayé de perdre en route tout le mensonge et la peur et

l’ignoble envie d’obéir qu’on leur a donnée en naissant ils sont

en somme moins dégoûtants qu’au début. Le reste de ce qui

existe sur la terre c’est pas pour eux ! Ça les regarde pas ! Leur

tâche à eux, la seule, c’est de se vider de leur obéissance, de la

vomir. S’ils y sont parvenus avant de crever tout à fait alors ils

peuvent se vanter de n’avoir pas vécu pour rien. »

J’étais en train décidément… Ces quinze cents francs me

tracassaient la verve, je continuai : « La jeunesse vraie, la seule,

Curé, c’est d’aimer tout le monde sans distinction, cela seule-

ment est vrai, cela seulement est jeune et nouveau. Eh bien,

vous en connaissez beaucoup vous, Curé, des jeunes qui soient

– 429 –

ainsi balancés ?… Moi, je n’en connais pas !… Je ne vois partout que de noires et vieilles niaiseries qui fermentent dans les corps

plus ou moins récents, et plus elles fermentent ces sordidités et

plus ça les tracasse les jeunes, et plus ils prétendent alors, qu’ils

sont formidablement jeunes ! Mais c’est pas vrai c’est du

bourre-mou… Ils sont seulement jeunes à la façon des furoncles

à cause du pus qui leur fait mal en dedans et qui les gonfle. »

Ça le gênait Protiste que je lui parle comme ça… Pour ne

pas l’agacer plus longtemps, je changeai de conversation… Sur-

tout qu’il venait d’être complaisant à mon égard et même provi-

dentiel… C’est tout à fait difficile de s’empêcher de revenir sur

un sujet qui vous tracasse autant que celui-là me tracassait. On

est accablé du sujet de sa vie entière dès qu’on vit seul. On en est

abruti. Pour s’en débarrasser on essaye d’en badigeonner un

peu tous les gens qui viennent vous voir et ça les embête. Être

seul c’est s’entraîner à la mort. « Il faudra mourir que je lui dis

encore, plus copieusement qu’un chien et on mettra mille mi-

nutes à crever et chaque minute sera neuve quand même et

bordée d’assez d’angoisse pour vous faire oublier mille fois tout

ce qu’on aurait pu avoir de plaisir à faire l’amour pendant mille

ans auparavant… Le bonheur sur terre ça serait de mourir avec

plaisir, dans du plaisir… Le reste c’est rien du tout, c’est de la

peur qu’on n’ose pas avouer, c’est de l’art. »

Protiste en m’entendant divaguer de la sorte, il s’est fait la

réflexion que je venais sûrement de retomber malade. Peut-être

qu’il avait raison et que j’avais tout à fait tort en toutes choses.

Dans ma retraite, en train de rechercher une punition pour

l’égoïsme universel, je me branlais l’imagination en vérité,

j’allais la rechercher jusqu’au néant la punition ! On rigole

comme on peut lorsque les occasions de sortir se font rares, à

cause de l’argent qui manque, et plus rares encore les occasions

de sortir de soi-même et de baiser.

Je veux bien que je n’avais pas tout à fait raison de l’agacer

Protiste avec mes philosophies contraires à ses convictions reli-

– 430 –

gieuses, mais il faut dire qu’il avait tout de même dans toute sa personne un sale petit goût de supériorité qui devait porter sur

les nerfs de bien des gens. D’après son idée à lui, on était tous

les humains dans une espèce de salle d’attente d’éternité sur la

terre avec des numéros. Le sien de numéro excellent bien sûr et

pour le Paradis. Du reste il s’en foutait.

Des convictions comme ça c’est pas supportable. Par

contre, lorsqu’il m’offrit, ce même soir-là, de m’avancer la

somme qu’il me fallait pour le voyage de Toulouse, je cessai tout

à fait de l’importuner et de le contredire. La frousse d’avoir à re-

trouver Tania au Tarapout avec son fantôme me fit accepter son

invitation sans discuter davantage. Toujours une ou deux se-

maines de bonne existence ! que je me disais. Le diable possède

tous les trucs pour vous tenter ! On en finira jamais de les con-

naître. Si on vivait assez longtemps on ne saurait plus où aller

pour se recommencer un bonheur. On en aurait mis partout des

avortons de bonheur, à puer dans les coins de la terre et on ne

pourrait plus même respirer. Ceux qui sont dans les musées, les

vrais avortons, y a des gens que ça rend malades rien que de les

voir et prêts à vomir. De nos tentatives aussi à nous si dégueu-

lasses, pour être heureux, c’est à tomber malades tellement

qu’elles sont ratées, et bien avant d’en mourir pour de bon.

On n’en pourrait plus de dépérir si on les oubliait pas. Sans

compter le mal qu’on s’est donné pour en arriver où nous en

sommes, pour les rendre excitants nos espoirs, nos dégénérés

de bonheurs, nos ferveurs et nos mensonges… En veux-tu, en

voilà ! Et nos argents donc ? Et des petites manières encore

avec, et des éternités tant qu’on en veut… Et des choses qu’on se

fait jurer et qu’on jure et qu’on a cru que les autres n’avaient en-

core jamais dites, ni jurées avant qu’elles nous remplissent

l’esprit et la bouche, et des parfums et des caresses et des mi-

miques, de tout enfin, pour finir par cacher tout ça tant qu’on

peut, pour ne plus en parler de honte et de peur que ça nous re-

vienne comme un vomi. C’est donc pas l’acharnement qui nous

– 431 –

manque à nous, non, c’est plutôt d’être dans la vraie route qui mène à la mort tranquille.

Aller à Toulouse c’était en somme encore une sottise. À la

réflexion je m’en suis bien douté. J’ai donc pas eu d’excuses.

Mais à suivre Robinson comme ça, parmi ses aventures, j’avais

pris du goût pour les machins louches. À New York déjà quand

j’en pouvais plus dormir ça avait commencé à me tracasser de

savoir si je pouvais pas accompagner plus loin encore, et plus

loin, Robinson. On s’enfonce, on s’épouvante d’abord dans la

nuit, mais on veut comprendre quand même et alors on ne

quitte plus la profondeur. Mais il y a trop de choses à com-

prendre en même temps. La vie est bien trop courte. On ne vou-

drait être injuste avec personne. On a des scrupules, on hésite à

juger tout ça d’un coup et on a peur surtout d’avoir à mourir

pendant qu’on hésite, parce qu’alors on serait venu sur la terre

pour rien du tout. Le pire des pires.

Faut se dépêcher, faut pas la rater sa mort. La maladie, la

misère qui vous disperse les heures, les années, l’insomnie qui

vous barbouille en gris, des journées, des semaines entières et le

cancer qui nous monte déjà peut-être, méticuleux et saignotant

du rectum.

On n’aura jamais le temps qu’on se dit ! Sans compter la

guerre prête toujours elle aussi, dans l’ennui criminel des

hommes, à monter de la cave où s’enferment les pauvres. En

tue-t-on assez des pauvres ? C’est pas sûr… C’est une question ?

Peut-être faudrait-il égorger tous ceux qui ne comprennent

pas ? Et qu’il en naisse d’autres, des nouveaux pauvres et tou-

jours ainsi jusqu’à ce qu’il en vienne qui saisissent bien la plai-

santerie, toute la plaisanterie… Comme on fauche les pelouses

jusqu’au moment où l’herbe est vraiment la bonne, la tendre.

En débarquant à Toulouse, je me trouvais devant la gare

assez hésitant. Une canette au buffet et me voici quand même

déambulant à travers les rues. C’est bon les villes inconnues !

C’est le moment et l’endroit où on peut supposer que les gens

– 432 –

qu’on rencontre sont tous gentils. C’est le moment du rêve. On peut profiter que c’est le rêve pour aller perdre quelque temps

au jardin public. Cependant, passé un certain âge, à moins de

raisons de famille excellentes on a l’air comme Parapine de re-

chercher les petites filles au jardin public, faut se méfier. C’est

préférable le pâtissier juste avant de passer la grille du jardin, le

beau magasin du coin fignolé comme un décor de bobinard avec

des petits oiseaux qui constellent les miroirs à larges biseaux.

On s’y découvre bouffant les pralines à l’infini, par réflexion. Sé-

jour pour séraphins. Les demoiselles du magasin babillent furti-

vement à propos de leurs affaires de cœur comme ceci :

« Alors, je lui ai dit qu’il pouvait venir me chercher di-

manche… Ma tante, qui a entendu, en a fait toute une histoire à

cause de mon père…

– Mais est-ce qu’il n’est pas remarié ton père ? qu’a inter-

rompu la copine.

– Qu’est-ce que ça peut faire qu’il soit remarié ?… Il a tout

de même bien le droit de savoir avec qui c’est que sort sa

fille… »

C’était bien l’avis aussi de l’autre demoiselle du magasin.

D’où controverse passionnée entre toutes les vendeuses. J’avais

beau dans mon coin, pour ne pas les déranger, me gaver sans les

interrompre, de choux à la crème et de tartes, qui passèrent

d’ailleurs à l’as, dans l’espérance qu’elles arriveraient plus vite à

résoudre ces délicats problèmes de préséances familiales, elles

n’en sortaient pas. Rien n’émergeait. Leur impuissance spécula-

tive les bornait à haïr sans aucune netteté. Elles crevaient

d’illogisme, de vanité et d’ignorance les demoiselles du magasin,

et elles en bavaient en se chuchotant mille injures.

Je demeurais malgré tout fasciné par leur sale détresse.

J’attaquai les babas. Je ne les comptais plus les babas. Elles non

plus. J’espérais bien ne pas avoir à m’en aller avant qu’elles ne

– 433 –

fussent parvenues à une conclusion… Mais la passion les rendait sourdes et puis bientôt muettes à mes côtés.

Fiel tari, crispées, elles se contenaient dans l’abri du comp-

toir aux gâteaux, chacune d’elles invincible, close et pincée ru-

minant de « remettre ça » plus amèrement encore, d’éjecter à la

prochaine occasion et plus promptement que ce coup-ci les niai-

series rageuses et blessantes qu’elles pouvaient connaître sur le

compte de la copine. Occasion qui ne traînerait d’ailleurs pas à

survenir, qu’elles feraient naître… Des raclures d’arguments à

l’assaut de rien du tout. J’avais fini par m’asseoir pour qu’elles

m’étourdissent mieux encore avec le bruit incessant des mots,

des intentions de pensées comme au bord d’un rivage où les pe-

tites vagues de passions incessantes n’arrivent jamais à

s’organiser…

On entend, on attend, on espère, ici, là-bas, dans le train,

au café, dans la rue, au salon, chez la concierge, on entend, on

attend que la méchanceté s’organise, comme à la guerre, mais

ça s’agite seulement et rien n’arrive, jamais, ni par elles les

pauvres demoiselles, ni par les autres non plus. Personne ne

vient nous aider. Un énorme babillage s’étend gris et monotone

au-dessus de la vie comme un mirage énormément découra-

geant. Deux dames vinrent à entrer et le vaseux charme de la

conversation inefficace répandu entre moi et les demoiselles en

fut rompu. Les clientes furent l’objet de l’empressement immé-

diat du personnel entier. On se précipitait au-devant de leurs

commandes et de leurs moindres désirs. Çà et là, elles choisi-

rent, picotèrent petits fours et tartes pour emporter. Au moment

de payer elles s’éparpillaient encore en politesses et puis pré-

tendirent s’offrir mutuellement des petits feuilletés à croquer

« tout de suite ».

L’une d’elles refusa avec mille grâces, expliquant copieu-

sement en confidence, aux autres dames, bien intéressées, que

son médecin lui interdisait toutes sucreries désormais, et qu’il

était merveilleux son médecin, et qu’il avait déjà fait des mi-

– 434 –

racles dans les constipations en ville et ailleurs, et qu’entre autres, il était en train de la guérir elle, d’une rétention de caca

dont elle souffrait depuis plus de dix années, grâce à un régime

tout à fait spécial, grâce aussi à un merveilleux médicament de

lui seul connu. Les dames n’entendirent point être surpassées

aussi aisément dans les choses de la constipation. Elles en souf-

fraient mieux que personne de constipation. Elles se rebiffaient.

Il leur fallait des preuves. La dame mise en doute, ajouta seule-

ment, qu’elle faisait à présent « des vents en allant à la selle, que

c’était comme un vrai feu d’artifice… Qu’à cause de ses nouvelles

selles, toutes très formées, très résistantes, il lui fallait redoubler

de précautions… Parfois elles étaient si dures les nouvelles selles

merveilleuses, qu’elle en éprouvait un mal affreux au fonde-

ment… Des déchirements… Elle était obligée de se mettre de la

vaseline alors avant d’aller aux cabinets ». C’était pas réfutable.

Ainsi sortirent convaincues ces clientes bien devisantes, ac-

compagnées jusqu’au seuil de la pâtisserie aux « Petits Oi-

seaux » par tous les sourires du magasin.

Le jardin public d’en face me parut convenable à une petite

station de recueillement, le temps de me refaire esprit avant de

partir à la recherche de mon ami Robinson.

Dans les parcs provinciaux les bancs demeurent presque

tout le temps vacants pendant les matinées de semaine, au bord

des massifs bouffis de cannas et de marguerites. Près des ro-

cailles, sur des eaux strictement captives, une barquette de zinc,

cerclée de cendres légères, tenait au rivage par sa corde moisie.

L’esquif naviguait le dimanche, c’était annoncé sur la pancarte

et le prix du tour du lac aussi : « Deux francs. »

Combien d’années ? d’étudiants ? de fantômes ?

Dans tous les coins des jardins publics, il y a comme ça

d’oubliés des tas de petits cercueils fleuris d’idéal, des bosquets

à promesses et des mouchoirs remplis de tout. Rien n’est sé-

rieux.

– 435 –

Tout de même, trêve de rêvasserie ! En route me dis-je, à la recherche du Robinson et de son église Sainte-Éponime, et de ce

caveau dont il gardait les momies avec la vieille. J’étais venu

pour voir tout ça, fallait me décider…

Avec un fiacre on s’est pris alors dans des détours et des

petites manières de trot, au creux des rues d’ombre de la vieille

cité, là où le jour reste pincé entre les toits. Nous menions grand

boucan de roues derrière ce cheval tout en sabots, de caniveaux

en passerelles. On n’a pas brûlé de villes dans le Midi depuis

bien longtemps. Jamais elles ne furent aussi vieilles. Les guerres

ne vont plus par là.

Nous arrivâmes devant l’église Sainte-Éponime comme

midi sonnait. Le caveau c’était encore un peu plus loin sous un

calvaire. On m’en indiqua l’emplacement au beau milieu d’un

petit jardin bien sec. On pénétrait dans cette crypte par une es-

pèce de trou barricadé. De loin j’aperçus la gardienne du caveau,

une jeune fille. D’emblée je lui demandai des nouvelles de mon

ami Robinson. Elle était en train de refermer la porte, cette

jeune fille. Elle eut un sourire bien aimable pour me répondre et

des nouvelles elle m’en donna tout de suite et des bonnes.

Dans ce jour de midi, de l’endroit où nous étions, tout de-

venait rose autour de nous et les pierres vermoulues montaient

au ciel le long de l’église, comme prêtes à aller se fondre dans

l’air, enfin, à leur tour.

Elle devait avoir dans les vingt ans, la petite amie de Ro-

binson, les jambes bien fermes et tendues et un petit buste en-

tièrement gracieux, une tête menue dessus, bien dessinée, pré-

cise, les yeux un peu trop noirs et attentifs peut-être, pour mon

goût. Pas rêveuse du tout comme genre. C’était elle qui écrivait

les lettres de Robinson, celles que je recevais. Elle me précéda

de sa démarche bien précise vers le caveau, pied, cheville bien

dessinés et aussi des attaches de bonne jouisseuse qui devait se

cambrer bien nettement au bon moment. Des mains brèves,

dures, qui tiennent bien, des mains d’ouvrière ambitieuse. Un

– 436 –

petit coup sec pour tourner la clef. La chaleur nous dansait autour et tremblait au-dessus de la chaussée. On s’est parlé de ci

de ça, et puis une fois réouverte la porte, elle s’est décidée tout

de même à me faire visiter le caveau, malgré l’heure du déjeu-

ner. Je commençais à reprendre un peu d’insouciance. Nous en-

foncions dans la fraîcheur croissante derrière sa lanterne.

C’était bien bon. J’ai eu l’air de trébucher entre deux marches

pour me rattraper à son bras, cela nous fit plaisanter et parve-

nus sur la terre battue en bas, je l’embrassai un petit peu autour

du cou. Elle a protesté d’abord, mais pas trop.

Au bout d’un petit moment d’affection, je me suis tortillé

autour de son ventre comme un vrai asticot d’amour. Vicieux,

on se mouillait et remouillait les lèvres pour la conversation des

âmes. Avec une main je lui remontai lentement le long des

cuisses cambrées, c’est agréable avec la lanterne par terre parce

qu’on peut regarder en même temps, les reliefs qui bougent le

long de la jambe. C’est une position recommandable. Ah ! il ne

faut rien perdre de ces moments-là ! On louche. On est bien ré-

compensé. Quelle impulsion ! Quelle soudaine bonne humeur !

La conversation a repris sur un ton de nouvelle confiance et de

simplicité. On était amis. Derrières d’abord ! Nous venions

d’économiser dix ans.

« Vous faites visiter souvent ? » demandai-je tout soufflant

et gaffeux. Mais j’enchaînai aussitôt : « C’est bien votre mère

n’est-ce pas qui vend des cierges à l’église d’à côté ?… L’abbé

Protiste m’a aussi parlé d’elle.

– Je remplace seulement Mme Henrouille pendant le déjeu-

ner… répondit-elle. L’après-midi, je travaille dans les modes…

Rue du Théâtre… Êtes-vous passé devant le Théâtre en ve-

nant ? »

Elle me rassura encore une fois pour Robinson, il allait tout

à fait mieux, même que le spécialiste des yeux pensait qu’il y

verrait bientôt assez pour se conduire tout seul dans la rue. Déjà

même il avait essayé. Tout cela était d’excellent présage. La

– 437 –

mère Henrouille de son côté se déclarait tout à fait contente du caveau. Elle faisait des affaires et des économies. Un seul inconvénient, dans la maison qu’ils habitaient les punaises empê-

chaient tout le monde de dormir, surtout pendant les nuits

d’orage. Alors on brûlait du soufre. Il paraît que Robinson par-

lait souvent de moi et en bons termes encore. Nous arrivâmes

de fil en aiguille à l’histoire et aux circonstances du mariage.

C’est vrai qu’avec tout ça je ne lui avais pas encore deman-

dé son nom. Madelon que c’était son nom. Elle était née pen-

dant la guerre. Leur projet de mariage, après tout, il

m’arrangerait bien. Madelon, c’était un nom facile à se souvenir.

Pour sûr qu’elle devait savoir ce qu’elle faisait en l’épousant Ro-

binson… En somme lui en dépit des améliorations ça serait tou-

jours un infirme… Et encore elle croyait qu’il avait que les yeux

de touchés… Mais il avait les nerfs de malades et le moral, donc

et le reste ! J’allais presque le lui dire, la mettre en garde… Les

conversations à propos de mariages, moi je n’ai jamais su com-

ment les orienter, ni comment en sortir.

Pour changer d’objet, j’ai pris un grand intérêt subit aux

choses de la cave et puisqu’on venait de très loin pour la voir la

cave, c’était le moment de m’en occuper.

Avec sa petite lanterne, Madelon et moi, on les a fait alors

sortir de l’ombre les cadavres, du mur, un par un. Ça devait leur

donner de quoi réfléchir aux touristes ! Collés au mur comme

des fusillés ils étaient ces vieux morts… Plus tout à fait en peau

ni en os, ni en vêtements qu’ils étaient… Un peu de tout cela en-

semble seulement… En très crasseux état et avec des trous par-

tout… Le temps qui était après leur peau depuis des siècles ne

les lâchait toujours pas… Il leur déchirait encore des bouts de fi-

gure par-ci par-là le temps… Il leur agrandissait tous les trous et

leur trouvait même encore des longs filins d’épiderme que la

mort avait oubliés après les cartilages. Leur ventre s’était vidé

de tout, mais ça leur faisait à présent comme un petit berceau

d’ombre à la place du nombril.

– 438 –

Madelon m’a expliqué que dans un cimetière de chaux vive

ils avaient attendu plus de cinq cents ans les morts pour en arri-

ver à ce point-là. On n’aurait pas pu dire que c’étaient des ca-

davres. Le temps des cadavres était bien fini pour eux. Ils

étaient arrivés aux confins de la poussière, tout doucement.

Il y en avait dans cette cave des grands et des petits, vingt

et six en tout, qui ne demandaient pas mieux que d’entrer dans

l’Éternité. On ne les laissait pas encore. Des femmes avec des

bonnets perchés en haut des squelettes, un bossu, un géant et

même un bébé tout fini lui aussi avec, autour de son minuscule

cou sec, une espèce de bavette en dentelle, s’il vous plaît, et un

petit bout de layette.

Elle gagnait bien de l’argent la mère Henrouille avec ces ra-

clures de siècles. Quand je pense que je l’avais connue elle

presque pareille à ces fantômes… Ainsi on a repassé lentement

devant eux tous avec Madelon. Une à une leur espèce de tête est

venue se taire dans le cercle cru de la lampe. Ce n’est pas tout à

fait de la nuit qu’ils ont au fond des orbites, c’est presque encore

du regard mais en plus doux, comme en ont des gens qui savent.

Ce qui gênerait c’est plutôt leur odeur de poussière, qui vous re-

tient par le bout du nez.

La mère Henrouille ne perdait pas une visite avec les tou-

ristes. Elle les faisait travailler les morts comme dans un cirque.

Cent francs par jour qu’ils lui rapportaient en pleine belle sai-

son.

« N’est-ce pas qu’ils n’ont pas l’air tristes ? » me demandait

Madelon. La question était rituelle.

La mort ne lui disait rien à elle cette mignonne. Elle était

née pendant la guerre, temps de la mort légère. Moi, je savais

bien comment on meurt. J’ai appris. Ça fait souffrir énormé-

ment. On peut raconter aux touristes que ces morts-là sont con-

tents. Ils n’ont rien à dire. La mère Henrouille leur tapait même

sur le ventre quand il leur restait du parchemin assez dessus et

– 439 –

ça faisait « boum, boum ». Mais c’est pas une preuve non plus que tout va bien.

Enfin, on est revenus à nos affaires avec Madelon. C’était

donc tout à fait vrai qu’il allait mieux Robinson. Je n’en deman-

dais pas davantage. Elle semblait y tenir à son mariage, la petite

amie. Elle devait s’ennuyer ferme à Toulouse. Les occasions y

étaient rares de rencontrer un garçon qui avait autant voyagé

que Robinson. Il en savait lui des histoires ! Des vraies et des

moins vraies aussi. Il leur avait déjà parlé d’ailleurs longuement

de l’Amérique et des Tropiques. C’était parfait.

J’y avais été aussi moi en Amérique et aux Tropiques. J’en

savais aussi moi des histoires. Je me proposais d’en raconter.

C’est même à force de voyager ensemble avec Robinson qu’on

était devenus amis. La lanterne s’éteignait. On l’a rallumée dix

fois pendant que nous arrangions le passé avec l’avenir. Elle me

défendait ses seins qu’elle avait bien trop sensibles.

Tout de même comme la mère Henrouille allait revenir

d’une minute à l’autre de déjeuner, il fallut remonter au jour par

le petit escalier raide, fragile et difficile comme une échelle. Je

l’ai remarqué.

– 440 –

À cause de ce petit escalier si mince et si traître, Robinson ne descendait pas souvent lui dans la cave aux momies. À vrai

dire il restait plutôt devant la porte à faire un peu de boniment

aux touristes et à s’entraîner aussi à retrouver de la lumière,

par-ci par-là, à travers ses yeux.

Dans les profondeurs, pendant ce temps-là, elle se dé-

brouillait la mère Henrouille. Elle travaillait pour deux en réali-

té avec les momies. Elle agrémentait la visite des touristes d’un

petit discours sur ses morts en parchemin. « Ils sont nullement

dégoûtants, Messieurs, Mesdames, puisqu’ils ont été préservés

dans la chaux, comme vous le voyez, et depuis plus de cinq

siècles… Notre collection est unique au monde… La chair a évi-

demment disparu… Seule la peau leur est restée après, mais elle

est tannée… Ils sont nus, mais pas indécents… Vous remarque-

rez qu’un petit enfant fut enterré en même temps que sa mère…

Il est très bien conservé aussi le petit enfant… Et ce grand là

avec sa chemise et de la dentelle qui est encore après… Il a

toutes ses dents… Vous remarquerez… » Elle leur tapait sur la

poitrine encore à tous pour finir et ça faisait tambour. « Voyez,

Messieurs, Mesdames, qu’à celui-ci, il ne reste qu’un œil… tout

sec… et la langue… qui est devenue comme du cuir aussi ! » Elle

tirait dessus. « Il tire la langue mais c’est pas répugnant… Vous

pouvez donner ce que vous voudrez en vous en allant, Mes-

sieurs, Mesdames, mais d’habitude on donne deux francs par

personne et la moitié pour les enfants… Vous pouvez les toucher

avant de vous en aller… Vous rendre compte par vous-mêmes…

Mais ne tirez pas fort dessus… Je vous les recommande… Ils

sont tout ce qu’il y a de fragile… »

– 441 –

La mère Henrouille avait songé à augmenter ses prix, dès

son arrivée, c’était question d’entente avec l’Évêché. Seulement

ça n’allait pas tout seul à cause du curé de Sainte-Éponime qui

voulait prélever un tiers de la recette, rien que pour lui, et puis

aussi de Robinson qui protestait continuellement parce qu’elle

ne lui donnait pas assez de ristourne, qu’il trouvait.

« J’ai été fait, qu’il concluait lui, fait comme un rat… En-

core une fois… J’ suis pas verni !… Un bon truc que c’est pour-

tant sa cave à la vieille !… Et elle s’en met plein les poches, la

vache, moi je te l’affirme.

– Mais tu n’as pas apporté d’argent toi dans la combinai-

son ! que j’objectais pour le calmer et lui faire comprendre… Et

t’es bien nourri !… Et on s’occupe de toi !… »

Mais il était obstiné comme un bourdon Robinson, une

vraie nature de persécuté que c’était. Il ne voulait pas com-

prendre, pas se résigner.

« Somme toute, t’en es sorti pas mal du tout d’une foutue

sale affaire, je t’assure !… Te plains pas ! T’allais directement à

Cayenne si on t’avait pas aiguillé… Et voilà qu’on te laisse pei-

nard !… Et t’as trouvé en plus la petite Madelon qui est gentille

et qui veut bien de toi… Tout malade que t’es !… Alors de quoi

que tu viens te plaindre ?… Surtout à présent que tes yeux vont

mieux ?…

– T’as l’air de dire que je sais pas trop de quoi que je me

plains hein ? qu’il me répondait alors. Mais le sens tout de

même qu’il faut que je me plaigne… C’est comme ça… Il me

reste plus que ça… Je vais te dire… C’est la seule chose qu’on me

permette… On n’est pas forcé de m’écouter. »

En fait, il n’arrêtait pas de jérémiader dès que nous étions

seuls. J’en étais arrivé à redouter ces moments de confidence. Je

le regardais avec ses yeux clignants, encore un peu suintants au

soleil, et je me disais qu’après tout il n’était pas sympathique

– 442 –

Robinson. Il y a des animaux ainsi faits, ils ont beau être innocents et malheureux et tout, on le sait, on leur en veut quand

même. Il leur manque quelque chose.

« T’aurais pu crever en prison… que je revenais à la charge,

histoire de le faire réfléchir encore.

– Mais j’y ai été moi en prison… C’est pas pire qu’où je suis

à présent !… Tu retardes… »

Il ne m’avait pas dit ça qu’il avait été en prison. Ça avait dû

se passer avant qu’on se rencontre, avant la guerre. Il insistait et

concluait : « Il n’y a qu’une liberté, que je te dis moi, rien

qu’une : C’est de voir clair d’abord, et puis ensuite d’avoir du

pognon plein les poches, le reste c’est du mou !…

– Alors où veux-tu en venir finalement ? » que je lui faisais.

Quand on le mettait en demeure, comme ça, de se décider, de se

prononcer, de se déclarer pour de bon, il se dégonflait. C’est le

moment pourtant que ça aurait été intéressant…

Pendant que Madelon, dans la journée était partie à son

atelier et que la mère Henrouille montrait ses rogatons aux

clients, on allait, nous, au café sous les arbres. Voilà un coin

qu’il aimait bien le café sous les arbres, Robinson. Probable-

ment à cause du bruit que faisaient tout au-dessus les oiseaux.

Comme il y en avait des oiseaux ! Surtout sur les cinq heures

quand ils rentraient au nid, bien excités par l’été. Ils s’abattaient

alors sur la place comme un orage. On racontait même à ce pro-

pos-là qu’un coiffeur qui avait sa boutique le long du jardin en

était devenu fou, rien qu’à les entendre piailler tous ensemble

pendant des années. C’est vrai qu’on ne s’entendait plus parler.

Mais c’était gai quand même qu’il trouvait lui Robinson.

« Si seulement elle me donnait régulièrement quatre sous

par visiteur, j’ trouverais ça bien ! »

Il y revenait toutes les quinze minutes environ à son souci.

Entre-temps, les couleurs des temps passés semblaient lui reve-

– 443 –

nir quand même, des histoires aussi, celles de la Compagnie Pordurière en Afrique, entre autres, qu’on avait tout de même

bien connue tous les deux, et des salées d’histoires qu’il ne

m’avait encore jamais racontées. Pas osé peut-être. Il était assez

secret au fond, même cachottier.

En fait de passé, c’est surtout de Molly, moi, que je me sou-

venais bien, quand j’étais bon sentiment, comme de l’écho d’une

heure sonnée lointaine, et quand je pensais à quelque chose de

gentil, tout de suite, je pensais à elle.

Après tout quand l’égoïsme nous relâche un peu, quand le

temps d’en finir est venu, en fait de souvenir on ne garde au

cœur, que celui des femmes qui aimaient vraiment un peu les

hommes, pas seulement un seul, même si c’était vous, mais

tous.

En rentrant le soir du café, on n’avait rien fait, comme des

sous-officiers à la retraite.

Pendant la saison, les touristes n’en finissaient pas. Ils

traînaient au caveau et la mère Henrouille parvenait à les faire

rigoler. Le curé tiquait bien un peu sur ces plaisanteries, mais

comme il touchait plus que sa part, il ne pipait pas, et puis

d’abord en fait de gaudriole, il n’y connaissait rien. Elle valait

pourtant la peine d’être vue et entendue la mère Henrouille au

milieu de ses cadavres. Elle vous les regardait en plein visage,

elle qui n’avait pas peur de la mort et si ridée pourtant, si ratati-

née déjà, elle-même, qu’elle était comme une des leurs avec sa

lanterne à venir bavarder en plein dans leur espèce de figure.

Quand on rentrait à la maison, qu’on se réunissait pour le

dîner, on discutait encore sur la recette, et puis la mère Hen-

rouille m’appelait son « petit Docteur Chacal » à cause des his-

toires qu’il y avait eues entre nous à Rancy. Mais tout ça en ma-

tière de plaisanterie bien entendu. Madelon se démenait à la

cuisine. Ce logis où nous demeurions ne recevait qu’une chiche

lumière, dépendance de la sacristie, bien étroite, entremêlée de

– 444 –

poutrelles et de recoins poudreux. « Tout de même, faisait remarquer la vieille, malgré qu’il y fasse pour ainsi dire nuit tout

le temps, on y trouve tout de même son lit, sa poche et puis sa

bouche et ça suffit bien ! »

Après la mort de son fils, elle n’avait pas chagriné long-

temps. « Il a toujours été délicat, qu’elle me racontait un soir à

son propos, et moi, tenez, qui ai mes soixante seize ans, je me

suis pourtant jamais plainte !… Lui il se plaignait toujours, c’est

un genre qu’il avait, absolument comme votre Robinson… pour

vous donner un exemple. Ainsi, le petit escalier du caveau il est

dur, n’est-ce pas ?… Vous le connaissez ?… Il me fatigue bien

sûr, mais il y a des jours où il me rapporte jusqu’à deux francs

par marche… J’ai compté… Eh bien pour ce prix-là moi, je mon-

terais, si on voulait, jusqu’au ciel ! »

Elle mettait beaucoup d’épices dans nos dîners la Madelon,

et de la tomate aussi. C’était fameux. Et du vin rosé. Même Ro-

binson qui s’était mis au vin à force d’être dans le Midi. Il

m’avait déjà tout raconté, Robinson, de ce qui s’était passé de-

puis son arrivée à Toulouse. Je ne l’écoutais plus. Il me décevait

et me dégoûtait un peu pour tout dire. « T’es bourgeois que je

finis par conclure (parce que pour moi y avait pas pire injure à

cette époque). Tu ne penses en définitive qu’à l’argent… Quand

tu reverras clair tu seras devenu pire que les autres ! »

Par l’engueulade on le vexait pas. On aurait dit plutôt

même que ça lui redonnait du courage. Il savait bien que c’était

vrai d’ailleurs. Ce garçon-là, que je me disais, il est casé à pré-

sent, faut plus s’en faire pour lui… Une petite femme un peu vio-

lente et un peu vicieuse, y a pas à dire, ça vous transforme un

homme à pas le reconnaître… Robinson, je me disais encore… je

l’ai pris longtemps pour un gars d’aventure, mais c’est rien

qu’un demi-sel, cocu ou pas, aveugle ou non… Et voilà.

En plus, la vieille Henrouille l’avait tout de suite contaminé

avec sa rage d’économies, et puis la Madelon avec son envie de

mariage. Alors c’était complet. Son compte était bon. Surtout

– 445 –

qu’il y prendrait goût à la petite. J’en savais, quelque chose. Ça serait mentir d’abord que de dire que j’en étais pas jaloux un

peu, ça serait pas juste. Avec Madelon, nous nous retrouvions

des petits moments de temps à autre avant le dîner, dans sa

chambre. Mais c’était pas facile à arranger ces entrevues-là. On

n’en disait rien. On était tout ce qu’il y a de discrets.

Faut pas aller croire pour ça qu’elle l’aimait pas son Robin-

son. Ça n’avait rien à voir ensemble. Seulement, lui, il jouait aux

fiançailles, alors, elle aussi naturellement, jouait aux fidélités.

C’était le sentiment entre eux. Le tout dans ces choses-là c’est de

s’entendre. Il attendait d’être marié pour y toucher, qu’il m’avait

confié. C’était son idée. À lui donc l’éternité et à moi le tout de

suite. D’ailleurs, il m’avait parlé d’un projet qu’il avait en plus

pour s’établir dans un petit restaurant avec elle, et plaquer la

vieille Henrouille. Tout donc au sérieux. « Elle et gentille, elle

plaira à la clientèle qu’il prévoyait dans ses meilleurs moments.

Et puis t’as goûté à sa cuisine, hein ? Elle craint personne pour

la tambouille ! »

Il pensait même pouvoir taper d’un petit capital initial, la

mère Henrouille. Moi, je voulais bien, mais je prévoyais qu’il

aurait bien du mal à la décider. « Tu vois tout en rose » que je

lui faisais remarquer, histoire comme ça de le calmer et de le

faire réfléchir un peu. Du coup il pleurait et me traitait de dé-

goûtant. En somme on ne doit décourager personne, et j’en con-

venais du coup que j’avais tort et que moi c’était le cafard qui au

fond m’avait perdu. Le truc qu’il savait faire avant la guerre Ro-

binson c’était la gravure sur cuivre, mais il ne voulait plus en tâ-

ter, à aucun prix. Libre à lui. « Avec mes poumons c’est du

grand air dont j’ai besoin, tu comprends, et puis mes yeux

d’abord ne seront jamais comme avant. » Il n’avait pas tort non

plus d’un sens. Rien à répondre. Quand nous passions ensemble

à travers les rues fréquentées, les gens se retournaient pour le

plaindre l’aveugle. Ils en ont des pitiés les gens, pour les inva-

lides et les aveugles et on peut dire qu’ils en ont de l’amour en

réserve. Je l’avais bien senti, bien des fois, l’amour en réserve. Y

– 446 –

en a énormément. On peut pas dire le contraire. Seulement c’est malheureux qu’ils meurent si vaches avec tant d’amour en ré-

serve, les gens. Ça ne sort pas, voilà tout. C’est pris en dedans,

ça reste en dedans, ça leur sert à rien. Ils en crèvent en dedans,

d’amour.

Après le dîner, Madelon s’occupait de lui, de son Léon

comme elle l’appelait. Elle lui lisait le journal. Il raffolait de la

politique à présent et les journaux du Midi en pustulent de la

politique et de la vivace.

Autour de nous, le soir, la maison s’enfonçait dans la rous-

tissure de siècles. C’était le moment, après le dîner, où les pu-

naises vont s’expliquer, le moment aussi d’essayer sur elles, les

punaises, les effets d’une solution corrosive que je voulais céder

plus tard à un pharmacien avec un petit bénéfice. Une petite

combinaison. La mère Henrouille, ça la distrayait mon truc et

elle m’assistait dans mes expériences. Nous allions ensemble de

nids en nids, aux fissures, aux recoins, vaporiser leurs essaims

avec mon vitriol. Elles grouillaient et s’évanouissaient sous la

chandelle que me tenait bien attentivement la mère Henrouille.

Tout en travaillant on se parlait de Rancy. Rien qu’à y pen-

ser à cet endroit-là, ça m’en donnait la colique, j’en serais bien

resté à Toulouse pendant le reste de ma vie. J’en demandais

plus davantage au fond, la croûte assurée et du temps à moi. Du

bonheur quoi. Mais je dus songer quand même au retour et au

boulot. Le temps passait et la prime du curé aussi, et les écono-

mies.

Avant de partir, je voulus donner encore quelques leçons et

des petits conseils à Madelon. Vaut mieux sûrement donner de

l’argent quand on peut et qu’on veut faire du bien. Mais ça peut

rendre service aussi d’être prévenu et de savoir bien exactement

à quoi s’en tenir et particulièrement tout ce qu’on risque en bai-

sant à droite et à gauche. Voilà ce que je me disais, surtout que

par rapport aux maladies, elle me faisait un peu peur, Madelon.

Délurée, certes, mais tout ce qu’il y avait d’ignorante pour ce qui

– 447 –

concernait les microbes. Je me lance donc moi dans des explications tout à fait détaillées à propos de ce qu’elle devait regarder

soigneusement avant de répondre à des politesses. Si c’était

rouge… S’il y avait une goutte au bout… Enfin des choses clas-

siques qu’on doit savoir et joliment utiles… Après qu’elle m’eut

bien entendu, bien laissé parler, elle protesta pour la forme. Elle

m’a fait même comme une espèce de scène… « Qu’elle était sé-

rieuse… Que c’était une honte de ma part… Que je m’étais fait

d’elle une abominable opinion… Que c’était pas parce qu’avec

moi… ! Que je la méprisais… Que les hommes étaient tous in-

fects… »

Enfin, tout ce qu’elles disent toutes les dames dans ces cas-

là. Fallait s’y attendre. Du paravent. Le principal pour moi,

c’était qu’elle ait bien écouté mes conseils et qu’elle en ait retenu

l’essentiel. Le reste n’avait aucune importance. M’ayant bien en-

tendu, ce qui lui faisait triste au fond, c’était de penser qu’on

pouvait attraper tout ce que je lui racontais rien que par la ten-

dresse et du plaisir. Ç’avait beau être la nature, elle me trouvait

aussi dégoûtant que la nature et ça l’insultait. Je n’insistai plus,

sauf pour lui parler un peu encore des capotes si commodes.

Enfin, pour faire psychologues, nous essayâmes d’analyser un

peu le caractère de Robinson. « Il n’est pas jaloux précisément,

qu’elle me dit alors, mais il a des moments difficiles.

– Ça va ! ça va !… » que j’ai répondu et je me suis lancé

dans une définition de son caractère à Robinson, comme si je le

connaissais, moi son caractère, mais je me suis aperçu tout de

suite que je ne connaissais guère Robinson sauf par quelques

grossières évidences de son tempérament. Rien de plus.

C’est étonnant ce qu’on a du mal à s’imaginer ce qui peut

rendre un être plus ou moins agréable aux autres… On veut le

servir pourtant, lui être favorable, et on bafouille… C’est pi-

toyable, dès les premiers mots… On nage.

De nos jours, faire le « La Bruyère » c’est pas commode.

Tout l’inconscient se débine devant vous dès qu’on s’approche.

– 448 –

Au moment où j’allais pour prendre mon billet, ils m’ont

retenu encore, pour une semaine de plus fut-il convenu. His-

toire de me montrer les environs de Toulouse, les bords du

fleuve bien frais, dont on m’avait beaucoup parlé, et de me faire

visiter surtout ces jolis vignobles des environs, dont tout le

monde en ville semblait fier et content, comme si tout le monde

était déjà propriétaire. Il ne fallait pas que je m’en aille ainsi,

ayant seulement visité les cadavres à la mère Henrouille. Cela

ne se pouvait pas ! Enfin, des manières…

J’étais mou devant tant d’amabilité. Je n’osais pas beau-

coup insister pour rester à cause de mon intimité avec la Made-

lon, intimité qui devenait un peu dangereuse. La vieille com-

mençait à se douter de quelque chose entre nous. Une gêne.

Mais elle ne devait pas nous accompagner la vieille dans

cette promenade. D’abord, elle ne voulait pas le fermer son ca-

veau, même pour un seul jour. J’acceptai donc de rester, et nous

voilà partis par un beau dimanche matin pour la campagne. Lui,

Robinson, nous le tenions par le bras entre nous deux. À la gare,

on a pris des secondes. Ça sentait fort le saucisson quand même

dans le compartiment tout comme en troisième. À un pays qui

s’appelait Saint-Jean nous descendîmes. Madelon avait l’air de

s’y retrouver dans la région et d’ailleurs elle rencontra tout de

suite des connaissances venues d’un peu partout. Une belle

journée d’été s’annonçait, on pouvait le dire. Tout en nous pro-

menant, fallait raconter tout ce qu’on voyait à Robinson. « Ici

c’est un jardin… Là voilà un pont et dessus un pêcheur à la

ligne… Il n’attrape rien le pêcheur… Attention au cycliste… »

Par exemple l’odeur des frites le guidait bien. C’est même lui qui

nous entraîna vers le débit où on les faisait les frites pour dix

– 449 –

sous à la fois. Je l’avais toujours connu moi Robinson aimant les frites, comme moi d’ailleurs. C’est parisien le goût des frites.

Madelon préférait le vermouth, elle, sec et tout seul.

Les rivières ne sont pas à leur aise dans le Midi. Elles souf-

frent qu’on dirait, elles sont toujours en train de sécher. Col-

lines, soleil, pêcheurs, poissons, bateaux, petits fossés, lavoirs,

raisins, saules pleureurs, tout le monde en veut, tout en ré-

clame. De l’eau on leur en demande beaucoup trop, alors il en

reste pas beaucoup dans le lit du fleuve. On dirait par endroits

un chemin mal inondé plutôt qu’une vraie rivière. Puisqu’on

était venus pour le plaisir fallait se dépêcher d’en trouver. Aussi-

tôt finies les frites, nous décidâmes qu’un petit tour en bateau,

avant le déjeuner, ça nous distrairait, moi ramant bien entendu,

et eux deux me faisant face, la main dans la main, Robinson et

Madelon.

Nous voilà donc partis au fil des eaux, comme on dit, ra-

clant le fond par-ci par-là, elle avec des petits cris, lui pas très

rassuré non plus. Des mouches et encore des mouches. Des li-

bellules qui surveillent la rivière avec leurs gros yeux partout et

des menus coups de queue craintifs. Une chaleur étonnante, à

faire fumer toutes les surfaces. On glisse dessus, depuis les

longs remous plats là-bas jusqu’aux branches mortes… Au ras

des rives brûlantes qu’on passe, à la recherche de bouffées

d’ombre qu’on attrape comme on peut au revers de quelques

arbres pas trop criblés par le soleil. Parler donne plus chaud en-

core si possible. On n’ose pas dire non plus qu’on est mal.

Robinson, c’était naturel, en eut assez le premier de la na-

vigation. Je proposai alors qu’on aille s’aborder devant un res-

taurant. Nous n’étions pas les seuls à avoir eu la même petite

idée. Tous les pêcheurs du bief en vérité y étaient installés déjà ;

au bistrot, avant nous, jaloux d’apéritifs, et retranchés derrière

leurs siphons. Robinson n’osait pas me demander s’il était cher

ce café que j’avais choisi mais je lui épargnai tout de suite ce

souci en l’assurant que tous les prix étaient affichés et tous fort

– 450 –

raisonnables. C’était vrai. À sa Madelon, il ne lâchait plus la main.

Je peux dire à présent qu’on a payé dans ce restaurant

comme si on avait mangé, mais on n’avait qu’essayé de bouffer

seulement. Mieux vaut ne pas parler des plats qu’on nous a ser-

vis. Ils y sont encore.

Pour passer l’après-midi ensuite, organiser une séance de

pêche avec Robinson, c’était trop compliqué et on lui aurait fait

du chagrin puisqu’il aurait même pas pu voir son bouchon. Mais

moi, d’autre part, de la rame, j’en étais déjà malade, rien

qu’après l’épreuve du matin. Ça suffisait. Je n’avais plus

l’entraînement des rivières d’Afrique. J’avais vieilli en ça comme

pour tout.

Pour changer quand même d’exercice j’affirmai alors

qu’une petite promenade à pied, tout simplement, le long de la

berge, nous ferait joliment du bien, au moins jusqu’à ces herbes

hautes qu’on apercevait à moins d’un kilomètre de distance,

près d’un rideau de peupliers.

Nous voilà avec Robinson, encore repartis bras dessus bras

dessous, Madelon elle, nous précédait de quelques pas. C’était

plus commode pour avancer dans les herbes. À un détour de la

rivière nous entendîmes de l’accordéon. D’une péniche ça venait

le son, une belle péniche amarrée à cet endroit du fleuve. La

musique le retint Robinson. C’était bien compréhensible dans

son cas et puis il avait toujours eu un faible pour la musique.

Alors contents nous, d’avoir trouvé quelque chose qui l’amusait,

nous campâmes sur ce gazon même, moins poussiéreux que ce-

lui de la berge en pente à côté. On voyait que ça n’était pas une

péniche ordinaire. Bien propre et fignolée quelle était, une pé-

niche pour habiter seulement, pas pour le cargo, avec tout plein

de fleurs dessus et même une petite niche bien pimpante pour le

chien. Nous lui décrivîmes la péniche à Robinson. Il voulait tout

savoir.

– 451 –

« Je voudrais bien, moi aussi, demeurer dans un bateau

bien propre comme celui-là, qu’il a dit alors, et toi ? qu’il de-

mandait à Madelon…

– Je t’ai bien compris va ! qu’elle a répondu. Mais c’est une

idée qui revient cher que tu as Léon ! Ça vaut encore bien plus

cher, je suis sûre, qu’une maison de rapport ! »

On s’est mis là-dessus, tous les trois, à réfléchir sur le prix

qu’elle pouvait bien coûter une péniche ainsi faite et nous n’en

sortions pas de nos estimations… Chacun tenait à son chiffre.

L’habitude qu’on avait, nous autres, de compter tout haut à

propos de tout… La musique de l’accordéon nous parvenait bien

câline pendant ces temps, et même les paroles d’une chanson

d’accompagnement… Finalement nous tombâmes d’accord

qu’elle devait coûter telle quelle au moins dans les cent mille

francs la péniche. À faire rêver…

Ferme tes jolis yeux, car tes heures sont brèves…

Au pays merveilleux, au doux pays du rê-ê-ve,

Voilà ce qu’ils chantaient dans l’intérieur, des voix

d’hommes et de femmes mélangées, un peu faux, mais bien

agréablement tout de même à cause de l’endroit. Ça allait avec

la chaleur et la campagne, et l’heure qu’il était et la rivière.

Robinson s’entêtait à estimer des mille et des cents. Il trou-

vait que ça valait davantage encore, telle qu’on la lui avait dé-

crite la péniche… Parce qu’elle avait un vitrail dessus pour voir

plus clair dedans et des cuivres partout, enfin du luxe…

« Léon tu te fatigues, essayait de le calmer Madelon, al-

longe-toi plutôt dans l’herbe qui est bien épaisse et repose-toi

un peu… Cent mille ou cinq cent mille, c’est pas à toi ni à moi

non plus n’est-ce pas ?… Alors c’est vraiment pas la peine de

t’exciter… »

– 452 –

Mais il était allongé et il s’excitait quand même sur le prix et il voulait se rendre compte à toute force et essayer de la voir

la péniche qui valait si cher…

« A-t-elle un moteur ? » qu’il demandait… On ne savait pas

nous.

J’ai été regarder à l’arrière puisqu’il insistait, rien que pour

lui faire plaisir, pour voir si j’apercevais pas le tuyau d’un petit

moteur.

Ferme tes jolis yeux, car la vie n’est qu’un songe…

L’amour n’est qu’un menson-on-on-ge…

Ferme tes jolis yeuuuuuuux !

Ils continuaient ainsi à chanter les gens dedans. Nous

alors, enfin, on est tombés de fatigue… Ils nous endormaient.

À un moment l’épagneul de la petite niche a bondi dehors

et il est venu aboyer sur la passerelle et dans notre direction. Il

nous a réveillés en sursaut et on l’a engueulé nous autres

l’épagneul ! Peur de Robinson.

Un type qu’avait l’air d’être le propriétaire sortit alors sur le

pont par la petite porte de la péniche. Il ne voulait pas qu’on

gueule après son chien et on s’est expliqués ! Mais quand il a eu

compris que Robinson était pour ainsi dire aveugle, ça l’a calmé

subitement cet homme et même qu’il s’est trouvé bien couillon.

Il se ravisa de nous engueuler et se laissa même un peu traiter

de mufle pour arranger les choses… Il nous pria en compensa-

tion de venir prendre le café chez lui, dans sa péniche, parce que

c’était sa fête qu’il a ajouté. Il ne voulait plus qu’on reste là au

soleil nous autres, à griller, et patati et patata… Et que ça tom-

bait justement bien parce qu’ils étaient treize à table… Un

homme jeune que c’était, le patron, un fantaisiste. Il aimait les

bateaux qu’il nous a expliqué encore… On a compris tout de

suite. Mais sa femme avait peur de la mer, alors ils s’étaient bien

amarrés là, pour ainsi dire sur les cailloux. Chez lui, dans sa pé-

– 453 –

niche, ils semblaient assez contents de nous recevoir. Sa femme d’abord, une belle personne qui jouait de l’accordéon comme un

ange. Et puis de nous avoir invités pour le café c’était aimable

quand même ! On aurait pu être des n’importe quoi ! C’était

confiant en somme de leur part… Tout de suite nous comprîmes

qu’il ne fallait pas leur faire honte à ces hôtes charmants… Sur-

tout devant leurs convives… Robinson avait bien des défauts,

mais c’était, d’habitude, un garçon sensible. Dans son cœur, rien

qu’aux voix, il a compris qu’il fallait nous tenir et ne plus lâcher

des grossièretés. Nous n’étions pas bien habillés certes, mais

tout de même bien propres et décents. Le patron de la péniche,

je l’ai examiné de plus près, il devait bien avoir dans la tren-

taine, avec des beaux cheveux bruns poétiques et un gentil com-

plet du genre matelot mais en fignolé. Sa jolie femme possédait

justement des vrais yeux « de velours ».

Leur déjeuner venait de se terminer. Les restes étaient co-

pieux. Nous ne refusâmes pas le petit gâteau, mais non ! Et le

porto pour aller avec. Depuis longtemps, je n’avais pas entendu

des voix aussi distinguées moi. Ils ont une certaine manière de

parler les gens distingués qui vous intimide et moi qui

m’effraye, tout simplement, surtout leurs femmes, c’est cepen-

dant rien que des phrases mal foutues et prétentieuses, mais as-

tiquées alors comme des vieux meubles. Elles font peur leurs

phrases bien qu’anodines. On a peur de glisser dessus, rien

qu’en leur répondant. Et même quand ils prennent des tons ca-

nailles pour chanter des chansons de pauvres en manière de dis-

traction, ils le gardent cet accent distingué qui vous met en mé-

fiance et en dégoût, un accent qui a comme un petit fouet de-

dans, toujours, comme il en faut un, toujours, pour parler aux

domestiques. C’est excitant, mais ça vous incite en même temps

à trousser leurs femmes rien que pour la voir fondre, leur digni-

té, comme ils disent…

J’expliquai doucement à Robinson la manière dont c’était

meublé autour de nous, rien que de l’ancien. Ça me rappelait un

peu la boutique de ma mère, mais en plus propre et en mieux

– 454 –

arrangé évidemment. Chez ma mère ça sentait toujours le vieux poivre.

Et puis pendus aux cloisons des tableaux du patron, par-

tout. Un peintre. C’est la femme qui me le révéla et cela en fai-

sant mille façons encore. Sa femme, elle l’aimait, ça se voyait

son homme. C’était un artiste le patron, beau sexe, beaux che-

veux, belles rentes, tout ce qu’il faut pour être heureux ; de

l’accordéon par là-dessus, des amis, des rêveries sur le bateau,

sur les eaux rares et qui tournent en rond, bien heureux à ne

partir jamais… Ils avaient tout cela chez eux avec tout le sucre et

la fraîcheur précieuse du monde entre les « brise-brise » et le

souffle du ventilateur et la divine sécurité.

Puisqu’on était venus nous, il fallait nous mettre à

l’unisson. Des boissons glacées et des fraises à la crème d’abord,

mon dessert chéri. Madelon se tortillait pour en reprendre. Elle

aussi, les belles manières à présent ça la gagnait. Les hommes la

trouvaient gentille Madelon, le beau-père surtout, un bien cos-

su, il en paraissait tout content de l’avoir à côté de lui Madelon,

et alors de se trémousser pour lui être agréable. Il fallait quérir

par toute la table encore des gourmandises, rien que pour elle,

qui s’en mettait jusqu’au bout du nez, de la crème. D’après la

conversation il était veuf le beau-père. Pour sûr qu’il oubliait.

Bientôt, elle posséda Madelon, aux liqueurs, son petit pompon.

Le complet que portait Robinson, le mien aussi suintaient la fa-

tigue et les saisons et les re-saisons, mais dans l’abri où nous

nous trouvions, ça pouvait ne pas se voir. Tout de même je me

sentais un peu humilié au milieu des autres, si confortables en

tout, propres comme des Américains si bien lavés, si bien tenus,

prêts pour les concours d’élégance.

Madelon éméchée ne se tenait plus très bien. Son petit pro-

fil pointé vers les peintures, elle racontait des bêtises, l’hôtesse

qui s’en rendait un peu compte se remit à l’accordéon pour ar-

ranger les choses cependant que tous chantaient et nous trois

– 455 –

aussi en sourdine mais faux alors et platement, la même chanson qu’on entendait dehors tout à l’heure, et puis une autre.

Robinson avait trouvé moyen d’engager la conversation

avec un vieux monsieur qui paraissait tout connaître de la cul-

ture du cacao. Un beau sujet. Un colonial, deux coloniaux.

« Quand j’étais en Afrique, entendis-je pour ma grande surprise

affirmer Robinson, au temps où j’étais Ingénieur Agronome de

la Compagnie Pordurière répétait-il, je mettais la population en-

tière d’un village à la récolte… etc.… » Il ne pouvait pas me voir

et alors il s’en donnait à cœur ouvert… Tant que ça pouvait…

Des faux souvenirs… Plein la vue au vieux monsieur… Des men-

songes ! Tout ce qu’il pouvait trouver pour se mettre à la hau-

teur du vieux monsieur compétent. Lui toujours assez réservé

Robinson dans son langage, il m’agaçait et me peinait même à

divaguer de la sorte.

On l’avait installé à l’honneur dans le creux d’un gros divan

plein de parfums, un verre de fine en main droite, pendant que

de l’autre il évoquait en larges gestes la majesté des forêts in-

conquises et les fureurs de la tornade équatoriale. Il était parti,

bien parti… Alcide aurait bien rigolé s’il avait pu être là lui aussi,

dans un petit coin. Pauvre Alcide !

Pas à dire, pour être bien, on était bien dans leur péniche.

Surtout qu’il commençait à se lever un petit vent de rivière et

que flottaient dans le cadre des fenêtres les rideaux tuyautés

comme autant de petits drapeaux de fraîche gaieté.

Enfin, ce refurent les glaces et puis encore du champagne.

Le patron, c’était sa fête, il l’a bien répété cent fois. Il avait en-

trepris de donner du plaisir pour une fois à tous et même aux

passants de la route. À nous pour une fois. Pendant une heure,

deux, trois peut-être, on serait tous réconciliés sous sa gou-

verne, on serait tous copains, les connus et les autres et même

les étrangers, et même nous trois qu’on avait racolés sur la rive,

faute de mieux, pour n’être plus treize à table. J’en allais me

mettre à chanter ma petite chanson d’allégresse et puis je me

– 456 –

ravisai, trop fier soudain, conscient. Ainsi trouvai-je bon de leur révéler, pour justifier mon invitation malgré tout, j’en avais

chaud à la tête, qu’ils venaient d’inviter en ma personne, l’un

des médecins les plus distingués de la région parisienne ! Ils ne

pouvaient pas s’en douter ces gens-là d’après ma mise évidem-

ment ! Et à la médiocrité de mes compagnons non plus ! Mais

aussitôt qu’ils connurent mon rang, ils se déclarèrent enchantés,

flattés, et sans plus attendre, chacun d’eux se mit à m’initier à

ses petits malheurs particuliers du corps ; j’en profitai pour me

rapprocher de la fille d’un entrepreneur, une petite cousine bien

râblée qui souffrait précisément d’urticaire et de renvois aigres

pour un oui, pour un non.

Quand on est pas habitué aux bonnes choses de la table et

du confort, elles vous grisent facilement. La vérité ne demande

qu’à vous quitter. Il s’en faut toujours de très peu pour qu’elle

vous libère. On n’y tient pas à sa vérité. Dans cette abondance

soudaine d’agréments le bon délire mégalomane vous prend

comme un rien. Je me mis à divaguer à mon tour, tout en lui

parlant d’urticaire à la petite cousine. On s’en sort des humilia-

tions quotidiennes en essayant comme Robinson de se mettre à

l’unisson des gens riches, par les mensonges, ces monnaies du

pauvre. On a tous honte de sa viande mal présentée, de sa car-

casse déficitaire. Je ne pouvais pas me résoudre à leur montrer

ma vérité ; c’était indigne d’eux comme mon derrière. Il me fal-

lait faire coûte que coûte bonne impression.

À leurs questions, je me mis à répondre par des trouvailles,

comme tout à l’heure Robinson au vieux monsieur. À mon tour

j’étais envahi de superbe !… Ma grande clientèle !… Le surme-

nage !… Mon ami Robinson… l’ingénieur, qui m’avait offert

l’hospitalité dans son petit chalet toulousain…

Et puis d’abord quand il a bien bu et bien mangé le convive,

il est facilement convaincu. Heureusement ! Tout passe ! Robin-

son m’avait précédé dans le bonheur furtif des bobards im-

promptus, le suivre ne demandait plus qu’un tout petit effort.

– 457 –

À cause des lunettes fumées qu’il portait, les gens ne pouvaient pas très bien discerner l’état de ses yeux à Robinson.

Nous attribuâmes généreusement son malheur à la guerre. Dès

lors, nous fûmes bien installés, haussés socialement et puis pa-

triotiquement jusqu’à eux, nos hôtes, surpris un peu d’abord par

la fantaisie du mari, le peintre, que sa situation d’artiste mon-

dain forçait tout de même de temps à autre à quelques actions

insolites… Ils se mirent, les invités, à nous trouver réellement

tous les trois bien aimables et intéressants au possible.

En tant que fiancée, Madelon ne tenait peut-être pas son

rôle aussi pudiquement qu’il eût fallu, elle excitait tout le

monde, y compris les femmes, à ce point que je me demandais

si tout ça n’allait pas se terminer en partouze. Non. Les propos

s’effilochèrent graduellement rompus par l’effort baveux d’aller

au-delà des mots. Rien n’arriva.

Nous restions accrochés aux phrases et aux coussins, bien

ahuris par l’essai commun de nous rendre heureux, plus pro-

fondément, plus chaudement et encore un peu plus, les uns les

autres, le corps repu, par l’esprit seulement, à faire tout le pos-

sible pour tenir tout le plaisir du monde dans le présent, tout ce

qu’on connaissait de merveilleux en soi et dans le monde, pour

que le voisin enfin se mette à en profiter aussi et qu’il nous

avoue le voisin que c’était bien cela qu’il cherchait d’admirable,

qu’il ne lui manquait justement que ce don de nous depuis tant

et tant d’années, pour être enfin parfaitement heureux, et pour

toujours ! Qu’on lui avait révélé enfin sa propre raison d’être !

Et qu’il fallait aller le dire à tout le monde alors, qu’il l’avait

trouvée sa raison d’être ! Et qu’on boive encore un coup en-

semble pour fêter et célébrer cette délectation et que cela dure

toujours ainsi ! Qu’on ne change plus jamais de charme ! Que

jamais surtout on ne retourne à ces temps abominables, aux

temps sans miracles, aux temps d’avant qu’on se connaisse et

qu’on se soye admirablement retrouvés !… Tous ensemble dé-

sormais ! Enfin ! Toujours !…

– 458 –

Le patron lui, ne put se retenir de le rompre le charme.

Il avait sa manie de nous parler de sa peinture, qui le tur-

lupinait vraiment trop fort, de ses tableaux, à toute force et à

n’importe quel propos. Ainsi par sa sottise obstinée, bien que

soûls, la banalité revint parmi nous écrasante. Vaincu déjà,

j’allai lui adresser quelques compliments bien sentis et resplen-

dissants au patron, du bonheur en phrases pour les artistes.

C’est de ça qu’il lui fallait. Dès qu’il les eut reçus mes compli-

ments, ce fut comme un coït. Il se laissa couler vers un des sofas

bouffis du bord et s’endormit presque aussitôt, bien gentiment,

évidemment heureux. Les convives pendant ce temps-là se sui-

vaient encore les contours du visage avec des regards plombés

et mutuellement fascinés, indécis entre le sommeil presque in-

vincible et les délices d’une digestion miraculeuse.

J’économisai pour ma part cette envie de somnoler et je me

la réservai pour la nuit. Les peurs survivantes de la journée éloi-

gnent trop souvent le sommeil et quand on a la veine de se cons-

tituer, pendant qu’on le peut, une petite provision de béatitude,

il faudrait être bien imbécile pour la gaspiller en futiles roupil-

lons préalables. Tout pour la nuit ! C’est ma devise ! Il faut tout

le temps songer à la nuit. Et puis d’abord nous demeurions invi-

tés pour le dîner, c’était le moment de se refaire l’appétit…

Nous profitâmes de l’ahurissement qui régnait pour nous

esquiver. Nous exécutâmes tous les trois une sortie tout à fait

discrète, évitant les convives assoupis et gentiment parsemés

autour de l’accordéon de la patronne. Les yeux de la patronne

adoucis de musique clignaient à la recherche de l’ombre. « À

tout à l’heure » nous fit-elle, quand nous passâmes auprès d’elle

et son sourire s’acheva dans un rêve.

Nous n’allâmes pas très loin, tous les trois, seulement

jusqu’à cet endroit que j’avais repéré où la rivière faisait un

coude, entre deux rangs de peupliers, des grands peupliers bien

pointus. On découvre dans cet endroit-là toute la vallée et même

– 459 –

au loin cette petite ville dans son creux, ratatinée autour du clocher planté comme un clou dans le roue du ciel.

« À quelle heure avons-nous un train pour rentrer ?

s’inquiéta tout de suite Madelon.

– T’en fais pas ! qu’il la rassura lui. Ils nous reconduiront

en auto, c’est entendu… Le patron l’a dit… Ils en ont une… »

Madelon n’insista plus. Elle restait songeuse de plaisir. Une

véritable excellente journée.

« Et tes yeux, Léon, comment qu’ils vont à présent ? qu’elle

lui demanda alors.

– Ça va bien mieux. Je voulais rien te dire encore à cause

que j’en étais pas sûr, mais je crois bien que de l’œil gauche sur-

tout je commence à pouvoir même compter les bouteilles sur la

table… J’en ai bu pas mal, t’as remarqué ? Et il était bon !…

– Le gauche, c’est le côté du cœur », qu’elle nota Madelon

joyeuse. Elle était toute contente, ça se comprend, de son mieux

de ses yeux à lui.

« Embrasse-moi alors que je t’embrasse ! » qu’elle lui pro-

posa. Je commençais moi à me sentir de trop auprès de leurs ef-

fusions. J’avais cependant du mal à m’éloigner, parce que je ne

savais plus très bien par où partir. Je me suis donné l’air d’aller

faire un besoin derrière l’arbre qui était un peu plus loin et je

suis resté là derrière l’arbre en attendant que ça leur passe.

C’était tendre ce qu’ils se racontaient. Je les entendais. Des dia-

logues d’amour les plus plats, c’est toujours tout de même un

peu drôle quand on connaît les gens. Et puis je ne leur avais ja-

mais entendu dire des choses comme celles-ci.

« C’est bien vrai que tu m’aimes ? qu’elle lui demandait.

– Autant que mes yeux que je t’aime ! qu’il lui répondait.

– 460 –

– C’est pas rien, ce que tu viens de dire Léon !… Mais tu

m’as pas encore vue Léon ?… Peut-être que quand tu m’auras

vue avec tes yeux à toi et plus seulement avec les yeux des

autres, que tu m’aimeras plus autant ?… À ce moment-là, tu re-

verras les autres femmes et peut-être que tu te mettras à les ai-

mer toutes ?… Comme les copains ?… »

Cette remarque qu’elle lui faisait, en douce, c’était pour

moi. Je ne m’y trompais pas… Elle me croyait loin déjà et que je

pouvais pas l’entendre… Alors elle m’en mettait un bon coup…

Elle perdait pas son temps… Lui, l’ami, il se mit à protester.

« Par exemple !… » qu’il faisait. Et que tout ça c’était rien que

des suppositions ! Des calomnies…

« Moi, Madelon, pas du tout ! qu’il se défendait. Je suis pas

dans son genre, moi ! Qu’est-ce qui te fait croire que je suis

comme lui ?… Après gentille comme t’as été avec moi ?… Je

m’attache moi ! Je suis pas un salaud moi ! C’est pour toujours,

que je t’ai dit, j’ai qu’une parole ! C’est pour toujours ! T’es jolie,

je le sais déjà, mais tu le seras encore bien plus une fois que je

t’aurai vue… Là ! Tu es contente à présent ? Tu pleures plus ? Je

peux pas t’en dire davantage tout de même !

– Ça c’est mignon, Léon ! » qu’elle lui répondait alors et en

se blottissant dans lui. Ils étaient en train de faire des serments,

on pouvait plus les arrêter, le ciel était plus assez grand.

« Je voudrais que tu soyes toujours heureuse avec moi…

qu’il lui faisait, bien doucement après. Que t’ayes rien à faire et

que t’ayes cependant tout ce qu’il te faut…

– Ah ! comme t’es bon mon Léon. T’es meilleur que

j’imaginais encore… T’es tendre ! T’es fidèle ! et t’es tout !…

– C’est parce que je t’adore, ma mimine… »

Et ils s’échauffaient encore en plus, en pelotages. Et puis

comme pour me tenir éloigné de leur bonheur intense, à moi ils

m’en remettaient un sale vieux coup…

– 461 –

Elle d’abord : « Le Docteur, ton ami, il est gentil n’est-ce pas ? » Elle revenait à la charge, comme si je lui étais resté sur

l’estomac. « Il est gentil !… Je ne veux rien dire contre lui,

puisque c’est un ami à toi… Mais c’est un homme qu’on dirait

brutal tout de même avec les femmes… Je veux pas en dire du

mal puisque je crois c’est vrai qu’il t’aime bien… Mais enfin ça

serait pas mon genre… J’ vais te dire… Ça va pas te vexer au

moins ? » Non, rien ne le vexait Léon. « Eh bien, il me semble,

le Docteur, qu’il les aime comme trop les femmes… Comme les

chiens un peu, tu me comprends ?… Tu trouves pas toi ?… C’est

comme s’il sautait dessus qu’on dirait toujours ! Il fait du mal et

il s’en va… Tu trouves pas toi ? qu’il est comme ça ? »

Il trouvait, le saligaud, il trouvait tout ce qu’elle voulait, il

trouvait même que ce qu’elle disait était tout à fait juste et rigo-

lo. Drôle comme tout. Il l’encourageait à continuer et il s’en

donnait le hoquet.

« Oui, c’est bien vrai ce que t’as remarqué à son sujet Ma-

delon, c’est un homme qu’est pas mauvais Ferdinand, mais pour

la délicatesse, c’est pas son fort, on peut le dire, et puis pour la

fidélité non plus d’ailleurs !… Ça j’en suis sûr !…

– T’as dû lui en connaître toi des maîtresses, hein dis

Léon ? »

Elle se tuyautait la vache.

« Autant comme autant ! qu’il lui a répondu fermement,

mais tu sais… Lui d’abord… Il est pas difficile !… »

Il fallait tirer une conclusion de ces propos, Madelon s’en

chargea.

« Les médecins, c’est bien connu, c’est tous des cochons…

la plupart du temps… Mais lui, alors, je crois qu’il est fadé dans

son genre !…

– 462 –

– T’as jamais si bien dit », qu’il l’a approuvée, mon bon, mon heureux ami, et il a continué : « C’est à ce point que j’ai

souvent cru, tellement qu’il était porté là-dessus, qu’il prenait

des drogues… Et puis alors, il possède un de ces machins ! Si tu

voyais ça cette grosseur ! C’est pas naturel !… »

– Ah ! ah ! fit Madelon perplexe du coup et qu’essayait de

se souvenir de mon machin. Tu crois alors qu’il aurait des mala-

dies, toi dis ? » Elle était bien inquiète, navrée soudain par ces

informations intimes.

« Ça, j’en sais rien, fut-il obligé de convenir, à regret, je

peux rien assurer… Mais y a des chances avec la vie qu’il mène.

– Tout de même t’as raison, il doit prendre des drogues…

Ça doit être pour ça qu’il est quelquefois si bizarre… »

Et sa petite tête elle travaillait, à Madelon, du coup. Elle

ajouta : « À l’avenir il faudra qu’on se méfie de lui un peu…

– T’en as pas peur quand même ? qu’il lui a demandé. Il est

rien pour toi, au moins ?… Il t’a jamais fait d’avances ?

– Ah ça non alors, j’aurais pas voulu ! Mais on ne sait ja-

mais ce qui peut lui passer par la tête… Suppose par exemple

qu’il fasse une crise… Ça fait des crises ces gens-là, avec les

drogues !… Toujours est-il que c’est pas moi qui me ferais soi-

gner par lui !…

– Moi non plus, maintenant qu’on en a parlé ! » qu’il a ap-

prouvé Robinson. Et par là-dessus, encore tendresse et ca-

resses…

« Câlin !… Câlin !… qu’elle le berçait.

– Minon !… Minon !… » qu’il lui répondait. Et puis des si-

lences entre avec des rages de baisers dedans.

« Dis-moi vite que tu m’aimes autant de fois que tu pour-

ras, pendant que je t’embrasse jusqu’à l’épaule…

– 463 –

Ça commençait au cou le petit jeu.

« Que je suis rouge, moi ! qu’elle s’exclamait en soufflant…

J’étouffe !… Donne-moi de l’air ! » Mais il la laissait pas souf-

fler. Il recommençait. Moi dans l’herbe à côté, j’essayais de voir

ce qui allait se passer. Il lui prenait les bouts des seins entre les

lèvres et il s’amusait avec. Enfin, des petits jeux. J’en étais tout

rouge aussi moi et d’un tas de sentiments et tout émerveillé en

plus par mon indiscrétion.

« Nous deux on sera bien heureux, hein dis-moi Léon ?

Dis-moi que t’en es bien sûr qu’on sera heureux ? »

C’était l’entracte. Et puis encore des projets d’avenir à n’en

plus finir comme pour refaire un monde entier, mais un monde

rien que pour eux deux par exemple ! Moi surtout pas dedans

du tout. On aurait dit qu’ils n’en avaient jamais fini de se débar-

rasser de moi, de déblayer leur intimité de ma sale évocation.

« Y a longtemps hein, que vous êtes des amis ensemble

avec Ferdinand ? »

Ça la tracassait ce truc-là…

« Des années, oui… Par ici… Par là… qu’il a répondu. On

s’est rencontrés d’abord au hasard, dans les voyages… Lui c’est

un type qui aime à voir des pays… Moi aussi, dans un sens, alors

c’est comme si on avait fait route ensemble depuis longtemps…

Tu comprends ?… » Il ramenait ainsi notre vie à de moindres

banalités.

« Eh bien ! ça va cesser d’être si copains, mon mignon ! Et

à partir de maintenant encore ! qu’elle lui a répondu bien dé-

terminée, brève et nette… Ça va cesser !… Pas mon mimi que ça

va cesser ?… Rien qu’avec moi toute seule que tu vas faire ta

route à présent… Tu m’as compris ?… Pas mon mignon ?…

– T’es donc jalouse de lui alors ? qu’il lui a demandé un peu

interloqué quand même, le couillon.

– 464 –

– Non ! je ne suis pas jalouse de lui, mais je t’aime trop tu vois, mon Léon, je veux t’avoir tout entier à moi… Te partager

avec personne… Et puis d’abord il est pas une fréquentation

pour toi à présent que je t’aime mon Léon… Il est trop vicieux…

Tu comprends là ? Dis-moi que tu m’adores Léon ! Et que tu me

comprends ?

– Je t’adore…

– Bien. »

– 465 –

On est rentrés tous à Toulouse, le même soir.

C’est deux jours plus tard que l’accident est survenu. Je de-

vais tout de même m’en aller et juste comme j’étais en train de

finir ma valise pour partir à la gare voilà que j’entends

quelqu’un qui crie quelque chose devant la maison. J’écoute… Il

fallait que je me dépêche de descendre tout de suite au caveau…

Je ne voyais pas la personne qui m’appelait ainsi… Mais au ton

de sa voix, ça devait être rudement pressé… C’était d’urgence

qu’il fallait que je m’y rende, paraît-il.

« Pas une minute alors ? Ça brûle ? » que je réponds, moi,

histoire de pas me précipiter… Il devait être vers les sept heures,

juste avant le dîner. Pour les adieux, on devait se les faire à la

gare, ç’avait été convenu ainsi. Ça arrangeait tout le monde

parce que la vieille devait rentrer un peu plus tard à la maison.

Justement, ce soir-là, à cause d’un pèlerinage qu’elle attendait

au caveau.

« Venez vite Docteur ! qu’elle insistait encore la personne

de la rue… Il vient de lui arriver un malheur à Mme Henrouille !

– Bon ! bon ! que je fais… J’y vais tout de suite ! C’est en-

tendu… Je descends ! »

Mais le temps de me ressaisir un peu : « Partez toujours

devant, que j’ajoute. Dites-leur que j’arrive derrière vous… Que

je cours… Le temps de passer mon pantalon…

– Mais c’est tout à fait pressé ! qu’elle insistait encore la

personne… Elle a perdu sa connaissance que je vous répète !…

Elle s’est cassé un os dans la tête qu’il paraît !… Elle est tombée

– 466 –

à travers les marches de son caveau !… D’un coup tout en bas qu’elle a tombé. »

« Ça va ! » que je me suis dit en moi-même en entendant

cette belle histoire et j’ai pas eu besoin de réfléchir encore long-

temps. J’ai filé, tout droit, vers la gare. J’étais fixé.

Je l’ai eu mon train de sept heures quinze, quand même,

mais au poil.

On s’est pas fait d’adieux.

– 467 –

Parapine, ce qu’il a trouvé d’abord en me revoyant, c’est

que j’avais pas bonne mine.

« T’as dû bien te fatiguer toi, là-bas à Toulouse », qu’il a

remarqué, soupçonneux, comme toujours.

C’est vrai qu’on avait eu des émotions là-bas à Toulouse,

mais enfin, fallait pas se plaindre, puisque je l’avais échappé

belle, du moins que j’espérais, aux vrais ennuis, en me défilant

au moment critique.

Je lui expliquai donc l’aventure en détail en même temps

que mes soupçons à Parapine. Mais il n’était pas convaincu que

j’eusse agi avec beaucoup d’adresse dans la circonstance… On a

pas eu le temps toutefois de bien discuter la chose parce que la

question d’un boulot pour moi était devenue sur ces entrefaites

si pressante qu’il fallait aviser. Pas de temps donc à perdre en

commentaires… Je n’avais plus que cent cinquante francs

d’économies et je ne savais plus trop où aller désormais pour

m’établir. Au Tarapout ?… On n’embauchait plus. La crise. Re-

tourner à La Garenne-Rancy alors ? Retâter de la clientèle ? J’y

songeai bien pendant un instant, malgré tout, mais comme fin

des fins seulement et bien à contrecœur. Rien qui s’éteigne

comme un feu sacré.

C’est lui Parapine qui m’a tendu finalement la bonne

perche avec une petite place qu’il a découverte pour moi dans

l’Asile, précisément, où il travaillait et depuis des mois déjà.

Les affaires allaient encore assez bien. Dans cette Maison,

Parapine était non seulement chargé du service des aliénés au

cinéma, mais il s’occupait au surplus des étincelles. À heures

– 468 –

précises, deux fois par semaine, il déclenchait des véritables orages magnétiques par-dessus la tête des mélancoliques rassemblés tout exprès dans une pièce bien close et bien noire. Du

sport mental en somme et la réalisation de la belle idée du Doc-

teur Baryton, son patron. Un radin d’ailleurs, ce compère, qui

m’agréa pour un tout petit salaire, mais avec un contrat et des

clauses longues comme ça, toutes à son avantage évidemment.

Un patron en somme.

Nous n’étions dans son Asile qu’à peine rémunérés, c’était

vrai, mais par contre nourris pas mal et couchés tout à fait bien.

On pouvait s’envoyer aussi les infirmières. C’était permis et bien

entendu tacitement. Baryton, le patron, n’y trouvait rien à re-

dire à ces divertissements et il avait même remarqué que ces fa-

cilités érotiques attachaient le personnel à la maison. Pas bête,

pas sévère.

Et puis c’était pas le moment d’abord de poser des ques-

tions et des conditions quand on venait m’offrir un petit beefs-

teak, qui tombait plus qu’à pic. À la réflexion, je n’arrivais pas

très bien à saisir pourquoi Parapine m’avait voué soudain tant

d’actif intérêt. Sa conduite à mon égard me tracassait. Lui attri-

buer, à lui, Parapine, des sentiments fraternels… C’était tout de

même trop l’embellir… Ça devait être plus compliqué encore.

Mais tout arrive…

À la table de midi nous nous retrouvions, c’était l’usage, ré-

unis tous autour de Baryton, notre patron, aliéniste chevronné,

barbe en pointe, cuisses brèves et charnues, bien gentil, ques-

tion d’économie à part, chapitre sur lequel il se démontrait tout

à fait écœurant chaque fois qu’on lui en fournissait le prétexte et

l’occasion.

En fait de nouilles et de bordeaux râpeux, il nous gâtait, on

peut le dire. Un vignoble entier lui était échu par héritage, nous

expliqua-t-il. Tant pis pour nous ! Ce n’était qu’un petit cru, je

l’affirme.

– 469 –

Son Asile de Vigny-sur-Seine ne désemplissait guère. On

l’intitulait « Maison de Santé » sur les notices, à cause d’un

grand jardin qui l’entourait, où nos fous se promenaient pen-

dant les beaux jours. Ils s’y promenaient avec un drôle d’air

d’équilibre difficile de leur tête sur leurs épaules, les fous,

comme s’ils avaient constamment eu peur d’en répandre le con-

tenu, par terre, en trébuchant. Là-dedans se tamponnaient

toutes espèces de choses sautillantes et biscornues auxquelles ils

tenaient horriblement.

Ils ne nous en parlaient de leurs trésors mentaux, les alié-

nés, qu’avec des tas de contorsions effrayées ou des allures de

condescendance et protectrices, à la façon de très puissants ad-

ministrateurs méticuleux. Pour un empire, on ne les aurait pas

fait sortir de leurs têtes ces gens-là. Un fou, ce n’est que les idées

ordinaires d’un homme mais bien enfermées dans une tête. Le

monde n’y passe pas à travers sa tête et ça suffit. Ça devient

comme un lac sans rivière une tête fermée, une infection.

Baryton se fournissait en nouilles et en légumes à Paris, en

gros. Aussi ne nous aimait-on guère chez les commerçants de

Vigny-sur-Seine. Ils nous avaient même dans le nez les com-

merçants, on pouvait le dire. Ça ne nous coupait pas l’appétit

cette animosité. À table, au début de mon stage, Baryton déga-

geait régulièrement les conclusions et la philosophie de nos

propos décousus. Mais ayant passé sa vie au milieu des aliénés,

à gagner sa croûte dans leur trafic, à partager leur soupe, à neu-

traliser tant bien que mal leurs insanités, rien ne lui semblait

plus ennuyeux que d’avoir encore à parler parfois de leurs ma-

nies au cours de nos repas. « Ils ne doivent pas figurer dans la

conversation des gens normaux ! » affirmait-il défensif et pé-

remptoire. Il s’en tenait pour ce qui le concernait à cette hygiène

mentale.

Lui, il l’aimait la conversation et d’une façon presque in-

quiète, il l’aimait amusante et surtout rassurante et bien sensée.

Sur le compte des tapés il désirait ne point s’appesantir. Une

– 470 –

instinctive antipathie à leur égard lui suffisait une fois pour toutes. Nos récits de voyages l’enchantaient par contre. On ne

lui en donnait jamais assez. Parapine, dès mon arrivée, fut déli-

vré partiellement de son bavardage. J’étais tombé à point pour

distraire notre patron pendant les repas. Toutes mes pérégrina-

tions y passèrent, longuement relatées, arrangées évidemment,

rendues littéraires comme il le faut, plaisantes. Baryton faisait

en mangeant, avec sa langue et sa bouche, énormément de

bruit. Sa fille se tenait toujours à sa droite. Malgré ses dix ans

elle semblait déjà flétrie à jamais sa fille Aimée. Quelque chose

d’inanimé, un incurable teint grisaille estompait Aimée à notre

vue, comme si des petits nuages malsains lui fussent continuel-

lement passés devant la figure.

Entre Parapine et Baryton survenaient de petits froisse-

ments. Cependant Baryton ne gardait rancune de rien à per-

sonne du moment qu’on ne se mêlait aucunement des bénéfices

de son entreprise. Ses comptes constituèrent pendant long-

temps le seul côté sacré de son existence.

Un jour, Parapine, au temps où il lui parlait encore, lui

avait déclaré tout cru à table qu’il manquait d’Éthique. D’abord,

cette remarque ça l’avait froissé Baryton. Et puis tout s’était ar-

rangé. On ne se fâche pas pour si peu. Au récit de mes voyages

Baryton éprouvait non seulement un émoi romanesque, mais

encore le sentiment de réaliser des économies. « Quand on vous

a entendu, on n’a plus besoin d’aller les voir, ces pays-là, telle-

ment vous les racontez bien Ferdinand ! » Il ne pouvait songer à

m’adresser un plus gentil compliment. Nous ne recevions dans

son Asile que les fous de surveillance facile et jamais les aliénés

très méchants et nettement homicides. Son Asile n’était point

un lieu absolument sinistre. Peu de grilles, quelques cachots

seulement. Le sujet le plus inquiétant, c’était peut-être encore

parmi tous, la petite Aimée sa propre fille. Elle ne comptait pas

parmi les malades cette enfant, mais le milieu la hantait.

– 471 –

Quelques hurlements, de temps à autre, nous parvenaient

jusqu’à notre salle à manger, mais l’origine de ces cris était tou-

jours assez futile. Ils duraient peu d’ailleurs. On observait en-

core de longues et brusques vagues de frénésie qui venaient se-

couer de temps à autre les groupes d’aliénés, à propos de rien,

au cours de leurs vadrouilles interminables, entre la pompe, les

bosquets et les bégonias en massifs. Tout cela finissait sans trop

d’histoires et d’alarmes par des bains tièdes et des bonbonnes

de sirop Thébaïque.

Aux quelques fenêtres des réfectoires qui donnaient sur la

rue les fous venaient parfois hurler et ameuter le voisinage,

mais l’horreur leur restait plutôt à l’intérieur. Ils s’en occupaient

et la préservaient leur horreur, personnellement, contre nos en-

treprises thérapeutiques. Ça les passionnait cette résistance.

En pensant à présent, à tous les fous que j’ai connus chez le

père Baryton, je ne peux m’empêcher de mettre en doute qu’il

existe d’autres véritables réalisations de nos profonds tempéra-

ments que la guerre et la maladie, ces deux infinis du cauche-

mar.

La grande fatigue de l’existence n’est peut-être en somme

que cet énorme mal qu’on se donne pour demeurer vingt ans,

quarante ans, davantage, raisonnable, pour ne pas être simple-

ment, profondément soi-même, c’est-à dire immonde, atroce,

absurde. Cauchemar d’avoir à présenter toujours comme un pe-

tit idéal universel, surhomme du matin au soir, le sous-homme

claudicant qu’on nous a donné.

Des malades, nous en avions à l’Asile, à tous les prix, les

plus opulents demeuraient en chambres fortement capitonnées

Louis XV. À ceux-là, Baryton rendait chaque jour sa petite visite

hautement tarifée. Eux l’attendaient. De temps à autre, il rece-

vait une maîtresse paire de gifles, Baryton, formidable à vrai

dire, longuement préméditée. Tout de suite il la portait sur la

note au titre de traitement spécial.

– 472 –

À table Parapine restait sur la réserve, non point que mes succès oratoires devant Baryton le vexassent le moins du

monde, au contraire, il semblait plutôt moins préoccupé

qu’autrefois, au temps des microbes, et en définitive, presque

content. Il faut noter qu’il avait eu joliment peur avec ses his-

toires de mineures. Il en demeurait un peu déconcerté vis-à-vis

du sexe. Aux heures libres, il rôdait autour des pelouses de

l’Asile, lui aussi, tout comme un malade, et quand je passais au-

près de lui, il m’adressait des petits sourires, mais si indécis, si

pâles ces sourires, qu’on aurait pu les prendre pour des adieux.

En nous agréant tous les deux dans son personnel tech-

nique Baryton faisait une bonne acquisition puisque nous lui

avions apporté non seulement tout notre dévouement de chaque

heure, mais encore de la distraction et ces échos d’aventures

dont il était friand et sevré. Aussi prenait-il souvent plaisir à

nous témoigner de sa satisfaction. Il émettait toutefois quelques

réserves en ce qui concernait Parapine.

Il n’avait jamais été avec Parapine entièrement à son aise.

« Parapine… Voyez-vous Ferdinand… me fit-il un jour en confi-

dence, c’est un Russe ! » Le fait d’être russe pour Baryton,

c’était quelque chose d’aussi descriptif, morphologique, irrémis-

sible, que « diabétique » ou « petit nègre ». Lancé sur ce sujet

qui lui agaçait l’âme depuis bien des mois, il se mit en ma pré-

sence et pour mon bénéfice particulier à travailler énormément

du cerveau… je ne le reconnaissais pas Baryton. Nous allions

justement ensemble jusqu’au « tabac » du pays pour chercher

des cigarettes.

« Parapine, n’est-ce pas Ferdinand, c’est un garçon que je

trouve tout à fait intelligent, c’est bien entendu… Mais tout de

même il a une intelligence entièrement arbitraire ce garçon-là !

Ne trouvez-vous pas Ferdinand ? (“entièremeng” qu’il disait).

C’est un garçon, d’abord, qui ne veut pas s’adapter… Cela se re-

marque tout de suite chez lui… Il n’est même pas à son aise dans

son métier… Il n’est même pas à son aise en ce monde !…

– 473 –

Avouez-le !… Et en cela il a tort ! Tout à fait tort !… Puisqu’il souffre !… C’est la preuve ! Tenez, moi, regardez comme je

m’adapte Ferdinand !… (Il s’en tapait sur le sternum.) Que de-

main la terre se mette par exemple à tourner dans l’autre sens.

Eh bien moi ? Je m’adapterai, Ferdinand ! Et tout de suite en-

core ! Et savez-vous comment, Ferdinand ? Je dormirai un bon

coup de douze heures en plus, et tout sera dit ! Et voilà tout ! Et

houp ! Ce n’est pas plus malin que cela ! Et ce sera fait ! Je serai

adapté ! Tandis que votre Parapine lui, dans une aventure sem-

blable savez-vous ce qu’il fera ? Il en ruminera des projets et des

amertumes pendant cent ans encore !… J’en suis certain ! Je

vous le dis !… N’est-ce point vrai ? Il en perdra son sommeil du

coup que la terre se mette à tourner à l’envers !… Il y trouvera je

ne sais quelle injustice spéciale !… Trop d’injustice !… C’est sa

manie d’ailleurs, l’injustice !… Il m’en parlait énormément de

l’injustice à l’époque où il daignait me parler encore… Et croyez-

vous qu’il se contentera de pleurnicher ? Ce ne serait que demi-

mal !… Mais non ! Il cherchera tout de suite un truc pour la faire

sauter la terre ! Pour se venger Ferdinand ! Et le pire, je vais

vous le dire le pire, Ferdinand… Mais là alors tout à fait entre

nous… Eh bien c’est qu’il le trouvera le truc !… Comme je vous

le dis ! Ah ! tenez Ferdinand essayez de bien retenir ce que je

vais vous expliquer… Il existe des fous simples et puis il existe

d’autres fous, ceux que torture la marotte de la civilisation… Il

m’est affreux de penser que Parapine est à ranger parmi ceux-

ci !… Savez-vous ce qu’un jour il m’a dit ?

– Non Monsieur…

– Eh bien, il m’a dit : “Entre le pénis et les mathématiques

Monsieur Baryton, il n’existe rien ! Rien ! C’est le vide !” Et puis

tenez-vous encore !… Savez-vous ce qu’il attend pour me repar-

ler à nouveau ?

– Non Monsieur Baryton, non, je n’en sais rien du tout.

– Il ne vous l’a donc pas raconté ?

– 474 –

– Non, pas encore…

– Eh bien, à moi, il me l’a dit… Il attend qu’advienne l’âge

des mathématiques ! Tout simplement ! Il est absolument réso-

lu ! Comment trouvez-vous cette manière impertinente d’agir à

mon égard ? Son aîné ? Son chef ?… »

Il fallait bien que je me misse à rigoler un brin pour que

passe entre nous cette exorbitante fantaisie. Mais Baryton

n’entendait plus la bagatelle. Il trouvait même le moyen de

s’indigner de bien d’autres choses…

« Ah ! Ferdinand ! Je vois que tout ceci ne vous semble

qu’anodin… Innocentes paroles, billevesées extravagantes entre

tant d’autres… Voici ce que vous semblez conclure… Rien que

cela n’est-ce pas ?… Ô imprudent Ferdinand ! Laissez-moi au

contraire vous mettre bien soigneusement en garde contre ces

errements, futiles seulement d’apparence ! Je vous déclare que

vous avez tout à fait tort !… Tout à fait tort !… Mille fois tort en

vérité !… Au cours de ma carrière, vous m’accorderez le crédit

d’avoir entendu à peu près tout ce qu’on peut entendre ici et ail-

leurs en fait de froids et de chauds délires ! Rien ne m’a man-

qué !… Vous me l’accordez n’est-ce pas Ferdinand ?… Et je ne

donne point l’impression d’être non plus porté, vous l’avez cer-

tainement observé, Ferdinand, aux angoisses… Aux exagéra-

tions ?… Non, n’est-ce pas ? C’est bien peu devant mon juge-

ment que la force d’un mot et même de plusieurs mots et même

de phrases et de discours entiers !… Assez simple de naissance

et de par ma nature, on ne peut me refuser ceci d’être un de ces

humains largement inhibés auxquels les mots ne font point

peur !… Eh bien, Ferdinand, après consciencieuse analyse, en ce

qui concerne Parapine, je me suis trouvé contraint de me tenir

sur mes gardes !… De formuler les plus expresses réserves… Son

extravagance à lui ne ressemble à aucune de celles qui sont inof-

fensives et courantes… Elle appartient m’a-t-il semblé, à l’une

des rares formes redoutables de l’originalité, une de ces lubies

aisément contagieuses : sociales et triomphantes pour tout

– 475 –

dire !… Ce n’est peut-être point tout à fait encore de la folie dont il s’agit dans le cas de votre ami… Non ! Ce n’est peut-être que

de la conviction exagérée… Mais je m’y connais en fait de dé-

mences contagieuses… Rien n’est plus grave que la conviction

exagérée !… J’en ai connu bon nombre, moi qui vous parle Fer-

dinand, de ces sortes de convaincus et de diverses provenances

encore !… Ceux qui parlent de justice m’ont semblé, en défini-

tive, être les plus enragés !… Au début, ces justiciers m’ont un

peu intéressé, je le confesse… À présent ils m’agacent, ils

m’irritent au possible ces maniaques… N’est-ce point votre

avis ?… On découvre chez les hommes je ne sais quelle facilité

de transmission de ce côté qui m’épouvante et chez tous les

hommes m’entendez-vous ?… Remarquez-le Ferdinand ! Chez

tous ! Comme pour l’alcool ou l’érotisme… Même prédisposi-

tion… Même fatalité… Infiniment répandue… Vous rigolez Fer-

dinand ? Vous m’effrayez alors à votre tour ! Fragile ! Vulné-

rable ! Inconsistant ! Périlleux Ferdinand ! Quand je pense que

je vous croyais sérieux, moi !… N’oubliez pas que je suis vieux,

Ferdinand, je pourrais me payer le luxe de m’en foutre moi de

l’avenir ! Cela me serait permis ! Mais à vous ! »

En principe, pour toujours et en toutes choses j’étais du

même avis que mon patron. Je n’avais pas fait de grands pro-

grès pratiques au cours de mon existence tracassée, mais j’avais

appris quand même les bons principes d’étiquette de la servi-

tude. Du coup avec Baryton, grâce à ces dispositions, on était

devenus bien copains pour finir, je n’étais jamais contrariant

moi, je mangeais peu à table. Un gentil assistant en somme, tout

à fait économique et pas ambitieux pour un sou, pas menaçant.

– 476 –

Vigny-sur-Seine se présente entre deux écluses, entre ses

deux coteaux dépouillés de verdure, c’est un village qui mue

dans sa banlieue. Paris va le prendre.

Il perd un jardin par mois. La publicité, dès l’entrée le ba-

riole en ballet russe. La fille de l’huissier sait faire des cocktails.

Il n’y a que le tramway qui tienne à devenir historique, il ne s’en

ira pas sans révolution. Les gens sont inquiets, les enfants n’ont

déjà plus le même accent que leurs parents. On se trouve

comme gêné quand on y pense d’être encore de Seine-et-Oise.

Le miracle est en train de s’accomplir. La dernière boule de jar-

din a disparu avec l’arrivée de Laval aux affaires et les femmes

de ménage ont augmenté leurs prix de vingt centimes de l’heure

depuis les vacances. Un bookmaker est signalé. La receveuse

des Postes achète des romans pédérastiques et elle en imagine

de bien plus réalistes encore. Le curé dit merde quand on veut

et donne des conseils de Bourse à ceux qui sont bien sages. La

Seine a tué ses poissons et s’américanise entre une rangée

double de verseurs tracteurs-pousseurs qui lui forment au ras

des rives un terrible râtelier de pourritures et de ferrailles. Trois

lotisseurs viennent d’entrer en prison. On s’organise.

Cette transformation foncière locale n’échappe pas à Bary-

ton. Il regrette amèrement de ne pas avoir su acheter d’autres

terrains encore dans la vallée d’à côté vingt ans plus tôt, alors

qu’on vous priait encore de les enlever à quatre sous du mètre,

comme de la tarte pas fraîche. Temps de la bonne vie passée.

Heureusement son Institut psychothérapique se défendait en-

core gentiment. Cependant pas sans mal. Les familles insa-

tiables n’en finissaient pas de lui réclamer, d’exiger encore et

toujours des plus nouveaux systèmes de cure, des plus élec-

– 477 –

triques, des plus mystérieux, des plus tout… Des plus récents mécanismes surtout, des plus impressionnants appareils et tout

de suite encore et sous peine d’être dépassé par la concurrence,

il fallait qu’il s’y mette… Par ces maisons similaires embusquées

dans les futaies voisines d’Asnières, de Passy, de Montretout, à

l’affût, elles aussi de tous les gagas de luxe.

Il s’empressait Baryton, guidé par Parapine, de se mettre

au goût du jour, au meilleur compte bien sûr, au rabais,

d’occasion, en solde, mais sans désemparer, à coups de nou-

veaux engins électriques, pneumatiques, hydrauliques, sembler

ainsi toujours mieux équipé pour courir après les lubies des pe-

tits pensionnaires vétilleux et fortunés. Il en gémissait d’être

contraint aux inutiles apparats… d’être obligé de se concilier la

faveur des fous mêmes…

« Au moment où j’ouvris mon Asile me confiait-il un jour,

épanchant ses regrets, c’était juste avant l’Exposition, Ferdi-

nand, la grande… Nous n’étions, nous ne formions nous autres

aliénistes, qu’un nombre très limité de praticiens et bien moins

curieux et moins dépravés qu’aujourd’hui, je vous prie de le

croire !… Nul n’essayait alors parmi nous, d’être aussi fou que le

client… La mode n’était pas encore venue de délirer sous pré-

texte de mieux guérir, mode obscène remarquez-le, comme

presque tout ce qui nous vient de l’étranger…

« Au temps de mes débuts donc les médecins français, Fer-

dinand, se respectaient encore ! Ils ne se croyaient pas con-

traints de battre la campagne en même temps que leurs ma-

lades… Histoire de se mettre au diapason sans doute ?… Que

sais-je moi ? De leur faire plaisir ! Où cela nous conduira-t-il ?…

Je vous le demande ?… À force d’être plus astucieux, plus mor-

bides, plus pervers que les persécutés les plus détraqués de nos

Asiles, de nous vautrer avec une sorte de nouvel orgueil fangeux

dans toutes les insanités qu’ils nous présentent, où allons

nous ?… Êtes-vous en mesure de me rassurer Ferdinand, sur le

sort de notre raison ?… Et même du simple bon sens ?… À ce

– 478 –

train que va-t-il nous en demeurer du bon sens ? Rien ! C’est à prévoir ! Absolument rien ! Je puis vous le prédire… C’est évident…

« D’abord Ferdinand tout n’arrive-t-il pas à se valoir en

présence d’une intelligence réellement moderne ? Plus de

blanc ! Plus de noir non plus ! Tout s’effiloche !… C’est le nou-

veau genre ! C’est la mode ! Pourquoi dès lors ne pas devenir

fous nous-mêmes ?… Tout de suite ! Pour commencer ! Et nous

en vanter encore ! Proclamer la grande pagaïe spirituelle ! Nous

faire de la réclame avec notre démence ! Qui peut nous retenir ?

Je vous le demande Ferdinand ? Quelques suprêmes et super-

flus scrupules humains ?… Quelles insipides timidités encore ?

Hein ?… Tenez, il m’arrive Ferdinand, quand j’écoute certains

de nos confrères, et ceux-ci remarquez-le, parmi les plus esti-

més, les plus recherchés par la clientèle et les Académies, de me

demander où ils nous mènent !… C’est infernal en vérité ! Ces

forcenés me déroutent, m’angoissent, me diabolisent, et surtout

me dégoûtent ! Rien qu’à les entendre nous rapporter au cours

d’un de ces congrès modernes les résultats de leurs recherches

familières, je suis pris de blême panique Ferdinand ! Ma raison

me trahit rien qu’à les écouter… Possédés, vicieux, captieux et

retors, ces favoris de la psychiatrie récente, à coups d’analyses

superconscientes nous précipitent aux abîmes… Tout simple-

ment aux abîmes ! Un matin, si vous ne réagissez pas, Ferdi-

nand vous les jeunes, nous allons passer, comprenez-moi bien,

passer ! À force de nous étirer, de nous sublimer, de nous tra-

casser l’entendement, de l’autre côté de l’intelligence, du côté

infernal, celui-là, du côté dont on ne revient pas !… D’ailleurs on

dirait déjà qu’ils y sont enfermés ces supermalins dans la cave

aux damnés, à force de se masturber la jugeote jour après nuit !

« Je dis bien jour et nuit parce que vous savez Ferdinand

qu’ils n’arrêtent même plus la nuit de se forniquer à longueur de

rêves ces salauds-là !… C’est tout dire !… Et je te creuse ! Et je te

la dilate la jugeote ! Et je te me la tyrannise !… Et ce n’est plus,

autour d’eux, qu’une ragouillasse dégueulasse de débris orga-

– 479 –

niques, une marmelade de symptômes de délires en compote

qui leur suintent et leur dégoulinent de partout… On en a plein

les mains de ce qui reste de l’esprit, on en est tout englué, gro-

tesque, méprisant, puant. Tout va s’écrouler, Ferdinand, tout

s’écroule, je vous le prédis, moi le vieux Baryton, et pour dans

pas longtemps encore !… Et vous verrez cela vous Ferdinand,

l’immense débandade ! Parce que vous êtes jeune encore ! Vous

la verrez !… Ah ! je vous en promets des réjouissances ! Vous y

passerez tous chez le voisin ! Hop ! D’un bon coup de délire en

plus ! Un de trop ! Et Vrroum ! En avant chez le Fou ! Enfin !

Vous serez libérés comme vous dites ! Ça vous a trop tentés de-

puis trop longtemps ! Pour une audace, ça en sera une

d’audace ! Mais quand vous y serez chez le Fou petits amis ! je

vous l’assure que vous y resterez !

« Retenez bien ceci Ferdinand, ce qui est le commence-

ment de la fin de tout c’est le manque de mesure ! La façon dont

elle a commencé la grande débandade, je suis bien placé moi

pour vous le raconter… Par les fantaisies de la mesure que ça a

commencé ! Par les outrances étrangères ! Plus de mesure, plus

de force ! C’était écrit ! Alors au néant tout le monde ? Pourquoi

pas ? Tous ? C’est entendu ! Nous n’y allons pas d’ailleurs, on y

court c’est une véritable ruée ! Je l’ai vu moi, l’esprit Ferdinand,

céder peu à peu de son équilibre et puis se dissoudre dans la

grande entreprise des ambitions apocalyptiques ! Cela commen-

ça vers 1900… C’est une date ! À partir de cette époque, ce ne fut

plus dans le monde en général et dans la psychiatrie en particu-

lier qu’une course frénétique à qui deviendrait plus pervers,

plus salace, plus original, plus dégoûtant, plus créateur, comme

ils disent, que le petit copain !… Une belle salade !… Ce fut à qui

se vouerait au monstre le plus tôt possible, à la bête sans cœur

et sans retenue !… Elle nous bouffera tous la bête, Ferdinand,

c’est entendu et c’est bien fait !… La bête ? Une grosse tête qui

marche comme elle veut !… Ses guerres et ses baves flamboient

déjà vers nous et de toutes parts !… Nous voici en plein déluge !

Tout simplement ! Ah on s’ennuyait paraît-il dans le conscient !

On ne s’ennuiera plus ! On a commencé par s’enculer, pour

– 480 –

changer… Et alors on s’est mis du coup à les éprouver les “impressions” et les “intuitions”… Comme des femmes !…

« Est-il d’ailleurs nécessaire encore, au point où nous en

sommes, de s’encombrer d’un traître mot de logique ?… Bien

sûr que non ! Ce serait plutôt une espèce de gêne la logique en

présence de savants psychologues infiniment subtils comme

notre temps les façonne, réellement progressistes… N’allez

point pour cela me faire dire Ferdinand que je méprise les

femmes ! Que non ! Vous le savez bien ! Mais je n’aime pas leurs

impressions ! Je suis une bête à testicules moi Ferdinand et

lorsque je tiens un fait alors j’ai bien du mal à le lâcher… L’autre

jour, tenez il m’en est arrivé une belle à ce propos… On me de-

mandait de recevoir un écrivain… Il battait la campagne

l’écrivain… Savez-vous ce qu’il gueulait depuis plus d’un mois ?

“On liquide !… On liquide !…” Comme ça qu’il vociférait, à tra-

vers la maison ! Lui, ça y était… On pouvait le dire… Il y était

passé de l’autre côté de l’intelligence !… Mais c’est que précisé-

ment il éprouvait encore toutes les peines du monde à liquider…

Un vieux rétrécissement l’empoisonnait d’urine, lui barrait la

vessie… Je n’en finissais pas de le sonder, de le débarrasser

goutte à goutte… La famille insistait pour que ça lui vienne mal-

gré tout de son génie… J’avais beau essayer de lui expliquer à la

famille que c’était plutôt la vessie qu’il avait de malade leur écri-

vain, ils n’en démordaient pas… Pour eux, il avait succombé à

un moment d’excès de son génie et voilà tout… Il a bien fallu

que je me range à leur avis finalement. Vous savez n’est-ce pas

ce que c’est qu’une famille ? Impossible de faire comprendre à

une famille qu’un homme, parent ou pas, ce n’est rien après tout

que de la pourriture en suspens… Elle refuserait de payer pour

de la pourriture en suspens… »

Depuis plus de vingt ans Baryton n’en finissait jamais de

les satisfaire dans leurs vanités pointilleuses les familles. Elles

lui faisaient la vie dure les familles. Bien patient et bien équili-

bré tel que je l’ai connu, il gardait cependant sur le cœur un

vieux reliquat de haine bien rance à l’égard des familles… Au

– 481 –

moment où je vivais à ses côtés, il était excédé et cherchait en secret obstinément à se libérer, à se soustraire une bonne fois

pour toutes à la tyrannie des familles, d’une manière ou d’une

autre… Chacun possède ses raisons pour s’évader de sa misère

intime et chacun de nous pour y parvenir emprunte aux circons-

tances quelque ingénieux chemin. Heureux ceux auxquels le

bordel suffit !

Parapine, en ce qui le concernait semblait heureux d’avoir

choisi la route du silence. Baryton lui, je ne le compris que plus

tard, se demandait en conscience s’il arriverait jamais à se dé-

barrasser des familles, de leur sujétion, des mille platitudes ré-

pugnantes de la psychiatrie alimentaire, de son état en somme.

Il avait tellement envie de choses absolument neuves et diffé-

rentes, qu’il était mûr au fond pour la fuite et l’évasion, d’où

sans doute les tirades critiques… Son égoïsme crevait sous les

routines. Il ne pouvait plus rien sublimer, il voulait s’en aller

seulement, emporter son corps ailleurs. Il n’était pas musicien

pour un sou Baryton, il lui fallait donc tout renverser comme un

ours, pour en finir.

Il se libéra lui qui se croyait raisonnable au moyen d’un

scandale tout à fait regrettable. J’essayerai de raconter plus

tard, à loisir, de quelle manière les choses se passèrent.

En ce qui me concernait, pour l’instant, le métier

d’assistant chez lui, me semblait tout à fait acceptable.

Les routines du traitement nullement pénibles, bien

qu’évidemment, de temps à autre, un petit malaise me prît

quand j’avais par exemple conversé trop longuement avec les

pensionnaires, une sorte de vertige m’entraînait alors comme

s’ils m’avaient emmené loin de mon rivage habituel les pen-

sionnaires, avec eux, sans en avoir l’air, d’une phrase ordinaire à

l’autre, en paroles innocentes, jusqu’au beau milieu de leur dé-

lire. Je me demandais pendant un petit instant comment en sor-

tir, et si par hasard je n’étais pas enfermé une fois pour toutes

avec leur folie, sans m’en douter.

– 482 –

Je me tenais au bord dangereux des fous, à leur lisière pour ainsi dire, à force d’être toujours aimable avec eux, ma nature.

Je ne chavirais pas mais tout le temps, je me sentais en péril,

comme s’ils m’eussent attiré sournoisement dans les quartiers

de leur ville inconnue. Une ville dont les rues devenaient de plus

en plus molles à mesure qu’on avançait entre leurs maisons ba-

veuses, les fenêtres fondantes et mal closes, sur ces douteuses

rumeurs. Les portes, le sol mouvants… L’envie vous prend

quand même d’aller un peu plus loin pour savoir si on aura la

force de retrouver sa raison, quand même, parmi les décombres.

Ça tourne vite au vice la raison, comme la bonne humeur et le

sommeil chez les neurasthéniques. On ne peut plus penser qu’à

sa raison. Rien ne va plus. Fini de rigoler.

Tout allait donc ainsi de doutes en doutes, quand nous par-

vînmes à la date du 4 mai. Date fameuse ce 4 mai. Je me sentais

par hasard si bien ce jour-là que c’était comme un miracle. Pul-

sations à 78. Comme à la suite d’un bon déjeuner. Quand voilà

que tout se met à tourner ! Je me cramponne. Tout tourne en

bile. Les gens se mettent à avoir des drôles de mines. Ils me

semblent devenus râpeux comme des citrons et plus malveil-

lants encore qu’auparavant. D’être grimpé trop haut sans doute,

trop imprudemment tout en haut de la santé, j’étais retombé

devant la glace, à me regarder vieillir, passionnément.

On ne compte plus ses dégoûts, ses fatigues quand ces

jours merdeux arrivent accumulés entre le nez et les yeux, il y en

a rien que là, pour des années de plusieurs hommes. Il y en a

bien de trop pour un homme.

À tout prendre, soudain j’eusse préféré dans l’instant, re-

tourner au Tarapout. Surtout que Parapine avait cessé de me

parler, à moi aussi. Mais du côté du Tarapout j’étais brûlé. C’est

dur de n’avoir que son patron pour tout confort spirituel et ma-

tériel, surtout quand c’est un aliéniste et qu’on n’est plus très

sûr de sa propre tête. Faut tenir. Ne rien dire. Il nous restait à

parler de femmes ensemble ; c’était un sujet bénin et grâce au-

– 483 –

quel je pouvais encore espérer l’amuser de temps en temps. À

cet égard, il m’accordait même un certain crédit d’expérience,

une petite dégoûtante compétence.

Il n’était point mauvais que Baryton me considérât dans

mon ensemble avec quelque mépris. Un patron se trouve tou-

jours un peu rassuré par l’ignominie de son personnel. L’esclave

doit être coûte que coûte un peu et même beaucoup méprisable.

Un ensemble de petites tares chroniques morales et physiques

justifie le sort qui l’accable. La terre tourne mieux ainsi puisque

chacun se trouve dessus à sa place méritée.

L’être dont on se sert doit être bas, plat, voué aux dé-

chéances, cela soulage, surtout qu’il nous payait tout à fait mal

Baryton. Dans ces cas d’avarices aiguës les employeurs demeu-

rent un peu soupçonneux et inquiets. Raté, débauché, dévoyé,

dévoué, tout s’expliquait, se justifiait et s’harmonisait en

somme. Il ne lui aurait pas déplu à Baryton que j’aye été un peu

recherché par la police. C’est ça qui rend dévoué.

J’avais renoncé d’ailleurs, depuis belle lurette à toute es-

pèce d’amour-propre. Ce sentiment m’avait semblé toujours très

au-dessus de ma condition, mille fois trop dispendieux pour

mes ressources. Je me trouvais tout à fait bien d’en avoir fait le

sacrifice une fois pour toutes.

Il me suffisait à présent de me maintenir dans un équilibre

supportable, alimentaire et physique. Le reste ne m’importait

vraiment plus du tout. Mais j’éprouvais quand même bien du

mal à franchir certaines nuits, surtout quand le souvenir de ce

qui s’était passé à Toulouse venait me réveiller pendant des

heures entières.

J’imaginais alors, je ne pouvais m’en empêcher, toutes es-

pèces de suites dramatiques à la dégringolade de la mère Hen-

rouille dans sa fosse à momies et la peur me montait des intes-

tins, m’attrapait le cœur et me le tenait, à battre, jusqu’à m’en

faire bondir tout entier hors du plumard pour arpenter ma

– 484 –

chambre dans un sens et puis dans l’autre jusqu’au fond de l’ombre et jusqu’au matin. Au cours de ces crises, je me prenais

à désespérer de me retrouver jamais assez d’insouciance pour

pouvoir me rendormir jamais. Ne croyez donc jamais d’emblée

au malheur des hommes. Demandez-leur seulement s’ils peu-

vent dormir encore ?… Si oui, tout va bien. Ça suffit.

Il ne m’arriverait plus jamais à moi de dormir complète-

ment. J’avais perdu comme l’habitude de cette confiance, celle

qu’il faut bien avoir, réellement immense pour s’endormir com-

plètement parmi les hommes. Il m’aurait fallu au moins une

maladie, une fièvre, une catastrophe précise pour que je puisse

la retrouver un peu cette indifférence et neutraliser mon inquié-

tude à moi et retrouver la sotte et divine tranquillité. Les seuls

jours supportables dont je puisse me souvenir au cours de bien

des années ce furent quelques jours d’une grippe lourdement

fiévreuse.

Baryton ne me questionnait jamais à propos de ma santé. Il

évitait d’ailleurs aussi de s’occuper de la sienne. « La science et

la vie forment des mélanges désastreux, Ferdinand ! Évitez tou-

jours de vous soigner croyez moi… Toute question posée au

corps devient une brèche… Un commencement d’inquiétude,

d’obsession… » Tels étaient ses principes biologiques simplistes

et favoris. Il faisait en somme le malin. « Le connu me suffit

bien ! » disait-il fréquemment encore. Histoire de m’en mettre

plein la vue.

Il ne me parlait jamais d’argent mais c’était pour y penser

davantage, plus intimement.

Les démêlés de Robinson avec la famille Henrouille je les

gardais, assez incompris encore, sur la conscience et souvent

j’essayai de lui en raconter des bouts et des épisodes à Baryton.

Mais ça ne l’intéressait pas du tout. Il préférait mes histoires

d’Afrique, surtout celles où il était question des confrères que

j’avais rencontrés un peu partout, de leurs pratiques médicales à

ces confrères peu ordinaires, pratiques étranges ou douteuses.

– 485 –

De temps en temps, à l’Asile, nous passions par une alerte à cause de sa fillette, Aimée. Soudain, à l’heure du dîner, on ne la

retrouvait plus ni dans le jardin, ni dans sa chambre. Pour ma

part, je m’attendais toujours à la retrouver un beau soir, dépe-

cée derrière un bosquet. Avec nos fous déambulant partout, le

pire pouvait lui advenir. Elle avait échappé d’ailleurs de justesse

au viol, bien des fois déjà. Et alors c’était des cris, des douches,

des éclaircissements à n’en plus finir. On avait beau lui défendre

de passer par certaines allées trop abritées, elle y retournait

cette enfant, invinciblement, dans les petits coins. Son père ne

manquait pas à chaque fois de la fesser et mémorablement. Rien

n’y faisait. Je crois qu’elle aimait l’ensemble.

En croisant, en doublant les fous à travers les couloirs,

nous, du personnel, nous devions toujours demeurer un peu sur

nos gardes. Les aliénés ont le meurtre encore plus facile que les

hommes ordinaires. Ainsi cela nous était devenu une sorte

d’habitude de nous placer, pour les croiser, le dos au mur, tou-

jours prêts à les recevoir d’un grand coup de pied dans le bas du

ventre, au premier geste. Ils vous épient, ils passent. Folie à

part, on s’est parfaitement compris.

Baryton déplorait qu’aucun de nous ne sache jouer aux

échecs. Il fallut que je me misse à apprendre ce jeu rien que

pour lui faire plaisir.

Dans la journée, il se distinguait par une activité tracas-

sière et minuscule Baryton, qui rendait la vie bien fatigante au-

tour de lui. Une nouvelle petite idée du genre platement pra-

tique lui jaillissait chaque matin. Remplacer le papier en rou-

leaux des cabinets par du papier en folios dépliables nous força

à réfléchir pendant toute une semaine, que nous gaspillâmes en

résolutions contradictoires. Finalement, il fut décidé qu’on at-

tendrait le mois des soldes pour faire un tour dans les magasins.

Après cela survint un autre tracas oiseux, celui des gilets de fla-

nelle… Fallait-il donc les porter dessous ?… Ou dessus la che-

mise ?… Et la façon d’administrer le sulfate de soude ?… Para-

– 486 –

pine se dérobait par un silence tenace à ces controverses sous-intellectuelles.

Stimulé par l’ennui j’avais fini par lui raconter à Baryton

beaucoup plus d’aventures encore que tous mes voyages n’en

avaient jamais comporté, j’étais épuisé ! Et ce fut à son tour fi-

nalement d’occuper entièrement la conversation vacante rien

qu’avec ses propositions et ses réticences minuscules. On n’en

sortait plus. C’est par l’épuisement qu’il m’avait eu. Et je ne pos-

sédais pas moi, comme Parapine, une indifférence absolue pour

me défendre. Il fallait au contraire que je lui réponde malgré

moi. Je ne pouvais plus m’empêcher de discutailler, à l’infini,

sur les mérites comparatifs du cacao et du café crème… Il

m’ensorcelait de sottise.

Nous remettions ça encore à propos de tout et de rien, des

bas-varices, du courant faradique optima, du traitement des cel-

lulites de la région du coude… J’étais arrivé à bafouiller tout à

fait selon ses indications et ses penchants, à propos de rien et de

tout, comme un vrai technicien. Il m’accompagnait, me précé-

dait dans cette promenade infiniment gâteuse, Baryton, il m’en

satura de la conversation pour l’éternité. Parapine rigolait bien

dans son dedans, en nous entendant défiler parmi nos ergotages

à longueur de nouilles tout en postillonnant le bordeaux du pa-

tron à pleine nappe.

Mais paix au souvenir de M. Baryton, ce salaud ! J’ai fini

tout de même par le faire disparaître. Ça m’a demandé bien du

génie !

Parmi les clientes dont on m’avait confié plus spécialement

la garde, les plus baveuses me donnaient un foutu tintouin.

Leurs douches par-ci… Leurs sondes par-là… Leurs petits vices,

sévices ; et leurs grandes béances à tenir toujours propres… Une

des jeunes pensionnaires me valait assez souvent des observa-

tions du patron. Elle détruisait le jardin en arrachant des fleurs,

c’était sa manie et je n’aimais pas ça les observations du pa-

tron…

– 487 –

« La fiancée » qu’on l’appelait, une Argentine, au physique, pas mal du tout, mais au moral, rien qu’une idée, celle d’épouser

son père. Alors elles y passaient une à une toutes les fleurs des

massifs pour se les piquer dans son grand voile blanc qu’elle

portait jour et nuit, partout. Un cas dont la famille, religieuse-

ment fanatique, avait horriblement honte. Ils la cachaient au

monde leur fille et son idée avec. D’après Baryton, elle succom-

bait aux inconséquences d’une éducation trop tendue, trop sé-

vère, d’une morale absolue qui lui avait, pour ainsi dire, éclaté

dans la tête.

Au crépuscule, nous rentrions tout notre monde après

avoir fait l’appel longuement, et nous passions encore par les

chambres surtout pour les empêcher les excités de se toucher

trop frénétiquement avant de s’endormir. Le samedi soir c’est

bien important de les modérer et d’y faire bien attention, parce

que le dimanche quand les parents viennent, c’est très mauvais

pour la maison quand ils les trouvent masturbés à blanc, les

pensionnaires.

Tout ça me rappelait le coup de Bébert et du fin sirop. À

Vigny j’en donnais énormément de ce sirop-là. J’avais conservé

la formule. J’avais fini par y croire.

La concierge de l’Asile tenait un petit commerce de bon-

bons, avec son mari, un vrai costaud, auquel on faisait appel de

temps à autre, pour les coups durs.

Ainsi passaient les choses et les mois, assez gentiment en

somme et on n’aurait pas eu trop à se plaindre si Baryton n’avait

pas subitement conçu une autre nouvelle fameuse idée.

Depuis longtemps, sans doute, il se demandait s’il ne pour-

rait pas des fois m’utiliser plus et mieux encore pour le même

prix. Alors il avait fini par trouver.

Un jour après le déjeuner il l’a sortie son idée. D’abord il

nous fit servir un saladier tout plein de mon dessert favori, des

– 488 –

fraises à la crème. Ça m’a semblé tout de suite suspect. En effet, à peine avais-je fini de bouffer sa dernière fraise qu’il

m’attaquait d’autorité.

« Ferdinand, qu’il me fit comme ça, je me suis demandé si

vous consentiriez à donner quelques leçons d’anglais à ma petite

fille Aimée ?… Qu’en dites-vous ?… Je sais que vous possédez un

excellent accent… Et dans l’anglais n’est-ce pas, l’accent c’est

l’essentiel !… Et puis d’ailleurs soit dit sans vous flatter vous

êtes, Ferdinand, la complaisance même.

– Mais certainement, monsieur Baryton », que je lui ré-

pondis moi, pris de court…

Et il fut convenu, sans désemparer, que je donnerais à Ai-

mée, dès le lendemain matin, sa première leçon d’anglais. Et

d’autres suivirent, ainsi de suite, pendant des semaines…

C’est à partir de ces leçons d’anglais que nous entrâmes

tous dans une période absolument trouble, équivoque, au cours

de laquelle les événements se succédèrent dans un rythme qui

n’était plus du tout celui de la vie ordinaire.

Baryton tint à assister aux leçons, à toutes les leçons que je

donnais à sa fille. En dépit de toute ma sollicitude inquiète, la

pauvre petite Aimée ne mordait guère à l’anglais, pas du tout à

vrai dire. Au fond elle ne tenait guère la pauvre Aimée à savoir

ce que tous ces mots nouveaux voulaient bien dire. Elle se de-

mandait même ce que nous lui voulions nous tous en insistant,

vicieux, de la sorte, pour qu’elle en retienne réellement la signi-

fication. Elle ne pleurait pas, mais c’était tout juste. Elle aurait

préféré Aimée qu’on la laisse se débrouiller gentiment avec le

petit peu de français qu’elle savait déjà et dont les difficultés et

les facilités lui suffisaient amplement pour occuper sa vie en-

tière.

Mais son père, lui, ne l’entendait pas du tout de cette

oreille. « Il faut que tu deviennes une jeune fille moderne ma

– 489 –

petite Aimée la stimulait-il, inlassablement, question de la consoler… J’ai bien souffert, moi, ton père, de n’avoir pas su assez

d’anglais pour me débrouiller comme il fallait dans la clientèle

étrangère… Va ! Ne pleure pas ma petite chérie !… Écoute plutôt

M. Bardamu si patient, si aimable et quand tu sauras faire à ton

tour les the avec ta langue comme il te montre, je te payerai c’est promis, une jolie bicyclette toute nic-ke-lée… »

Mais elle n’avait pas envie de faire les the non plus que les

enough, Aimée, pas du tout… C’est lui le patron qui les faisait à

sa place les the et les rough et puis encore bien d’autres progrès, en dépit de son accent de Bordeaux et de sa manie de logique

bien gênante en anglais. Pendant un mois, deux mois ainsi. À

mesure que se développait chez le père la passion d’apprendre

l’anglais, Aimée avait de moins en moins l’occasion de se dé-

battre avec les voyelles. Baryton me prenait tout entier. Il

m’accaparait même, ne me lâchait plus, il me pompait tout mon

anglais. Comme nos chambres étaient voisines, je pouvais

l’entendre dès le matin, tout en s’habillant, transformer déjà sa

vie intime en anglais. The coffee is black… My shirt is white…

The garden is green… How are you today Bardamu ? qu’il hur-

lait à travers la cloison. Il prit assez tôt du goût pour les formes

les plus elliptiques de la langue.

Avec cette perversion il devait nous mener très loin… Dès

qu’il eut pris contact avec la grande littérature, il nous fut im-

possible de nous arrêter… Après huit mois de progrès aussi

anormaux, il était presque parvenu à se reconstituer entière-

ment sur le plan anglo-saxon. Ainsi parvint-il en même temps à

me dégoûter entièrement de lui-même, deux fois de suite.

Peu à peu nous étions arrivés à laisser la petite Aimée à peu

près en dehors des conversations, donc de plus en plus tran-

quille. Elle retourna, paisible, parmi ses nuages, sans demander

son reste. Elle n’apprendrait pas l’anglais voilà tout ! Tout pour

Baryton !

– 490 –

L’hiver revint. Ce fut Noël. Dans les agences on nous an-

nonçait des billets d’aller et retour à prix réduits pour

l’Angleterre… En passant par les boulevards avec Parapine,

l’accompagnant au cinéma, je les avais remarquées moi ces an-

nonces… J’étais même entré dans une pour me renseigner sur

les prix.

Et puis à table, entre autres choses, j’en avais placé deux

mots à Baryton. D’abord ça n’a pas eu l’air de l’intéresser mon

renseignement. Il a laissé passer la chose. Je croyais bien même

que c’était tout à fait oublié quand un soir c’est lui-même qui

s’est mis à m’en reparler pour me prier de lui rapporter à

l’occasion les prospectus.

Entre nos séances de littérature anglaise nous jouions assez

souvent au billard japonais et encore au « bouchon » dans l’une

des pièces d’isolement, celle-ci bien garnie de barreaux solides,

située juste au-dessus de la loge à la concierge.

Baryton excellait aux jeux d’adresse. Parapine lui challen-

geait régulièrement l’apéritif et le perdait tout aussi régulière-

ment. Nous passions dans cette petite salle de jeux improvisée

des soirées entières, surtout pendant l’hiver, quand il pleuvait,

pour ne pas lui abîmer ses grands salons au patron. Quelquefois

on plaçait un agité en observation dans cette même petite salle

de jeu, mais c’était assez rare.

Pendant qu’ils rivalisaient d’adresse, Parapine et le patron

sur le tapis ou sur le plancher « au bouchon », je m’amusais, si

je puis ainsi m’exprimer, à essayer d’éprouver les mêmes sensa-

tions qu’un prisonnier dans sa cellule. Ça me manquait comme

sensation. Avec de la volonté on peut arriver à se prendre

d’amitié pour les gens rares qui passent par les rues de banlieue.

Aux fins des journées on s’apitoie sur le petit mouvement que

créent les tramways en ramenant de Paris les employés par pa-

quets dociles. Au premier détour après l’épicier c’est déjà fini

leur déroute. Ils vont se verser tout doucement dans la nuit. On

a à peine eu le temps de les compter. Mais Baryton me laissait

– 491 –

rêvasser rarement à mon aise. En pleine partie de bouchon il pétulait encore d’interrogations insolites.

« How do you say “impossible” en english, Ferdinand ?… »

En somme il n’en avait jamais assez de faire des progrès. Il

était tendu avec toute sa bêtise vers la perfection. Il ne voulait

même point entendre parler d’à peu près ou de concessions.

Heureusement, certaine crise m’en délivra. Voici l’essentiel.

À mesure que nous progressions dans la lecture de

l’Histoire d’Angleterre je le vis perdre un peu de son assurance

et puis finalement le meilleur de son optimisme. Au moment où

nous abordâmes les poètes élisabéthains de grands change-

ments immatériels survinrent dans son esprit et dans sa per-

sonne. J’éprouvai d’abord quelque peine à me convaincre mais

je fus bien obligé, finalement, comme tout le monde, de

l’accepter tel qu’il était devenu, Baryton, lamentable à vrai dire.

Son attention précise et autrefois assez sévère flottait à présent

entraînée vers de fabuleuses, interminables digressions. Et ce

fut peu à peu à son tour de demeurer pendant des heures en-

tières, dans sa maison même, là, devant nous, rêvasseur, loin-

tain déjà… Bien qu’il m’ait longuement et décisivement dégoûté

j’éprouvais cependant quelque remords à le voir ainsi se désa-

gréger Baryton. Je me croyais un peu responsable de cette dé-

bâcle… Son désarroi spirituel ne m’était pas entièrement étran-

ger… À tel point que je lui proposai un jour d’interrompre pen-

dant quelque temps le cours de nos exercices de littérature sous

le prétexte qu’un intermède nous ménagerait et le loisir et

l’occasion de renouveler nos ressources documentaires… Il ne

fut point dupe de cette mièvre ruse et m’opposa sur le-champ

un refus certes encore bienveillant mais tout à fait catégorique…

Il entendait lui poursuivre avec moi sans désemparer la décou-

verte de l’Angleterre spirituelle… Telle qu’il l’avait entreprise…

Je n’avais rien à lui répondre… Je m’inclinai. Il redoutait même

de ne plus avoir assez d’heures à vivre encore pour y parvenir

entièrement… Il fallut en somme et malgré que déjà je pressen-

– 492 –

tisse le pire, poursuivre avec lui tant bien que mal cette pérégrination académique et désolée.

En vérité Baryton n’était plus du tout lui-même. Autour de

nous, personnes et choses, fantasques et plus lentes, perdaient

leur importance déjà et même les couleurs que nous leur avions

connues prenaient une douceur rêveuse tout à fait équivoque…

Il ne témoignait plus Baryton que d’un intérêt occasionnel

et de plus en plus languissant pour les détails administratifs de

sa propre maison, son œuvre cependant, et dont il avait été

pendant plus de trente ans littéralement passionné. Il se repo-

sait entièrement sur Parapine pour vaquer aux arrangements

des services administratifs. Le désarroi croissant de ses convic-

tions qu’il cherchait encore à dissimuler pudiquement en public,

devint bientôt tout à fait évident pour nous, irréfutable, phy-

sique.

Gustave Mandamour, l’agent de police que nous connais-

sions à Vigny pour l’utiliser quelquefois dans les gros travaux de

la maison et qui était bien l’être le moins perspicace qu’il m’ait

été donné de rencontrer parmi tant d’autres du même ordre,

m’a demandé certain jour, vers cette époque, si le patron des

fois n’avait pas reçu de très mauvaises nouvelles… Je le rassurai

de mon mieux mais sans y mettre de conviction.

Tous ces cancans n’intéressaient plus Baryton. Il entendait

seulement n’être plus dérangé sous aucun prétexte… Tout au

début de nos études nous avions trop rapidement parcouru, à

son gré, la grande Histoire de l’Angleterre par Macaulay, ou-

vrage capital en seize volumes. Nous reprîmes, sur son ordre,

cette fameuse lecture et cela dans des conditions morales tout à

fait inquiétantes. Chapitre après chapitre.

Baryton me semblait de plus en plus perfidement contami-

né par la méditation. Lorsque nous parvînmes à ce passage, im-

placable entre tous, où Monmouth le Prétendant vient de dé-

barquer sur les rivages imprécis du Kent… Au moment où son

– 493 –

aventure se met à tournoyer dans le vide… Où Monmouth le

Prétendant ne sait plus très bien ce qu’il prétend… Ce qu’il veut

faire. Ce qu’il est venu faire… Où il commence se dire qu’il vou-

drait bien s’en aller, mais où il ne sait plus ni où ni comment

s’en aller… Quand la défaite monte devant lui… Dans la pâleur

du matin… Quand la mer emporte ses derniers navires… Quand

Monmouth se met à penser pour la première fois… Baryton ne

parvenait non plus, en ce qui le concernait, infime, à franchir

ses propres décisions… Il lisait et relisait ce passage et se le re-

murmurait encore… Accablé, il refermait le livre et venait

s’étendre près de nous.

Longtemps, il reprenait, yeux mi-clos, le texte entier, de

mémoire, et puis avec son accent anglais le meilleur parmi tous

ceux de Bordeaux que je lui avais donnés à choisir, il nous le ré-

citait encore…

Dans l’aventure de Monmouth, quand tout le ridicule pi-

teux de notre puérile et tragique nature se déboutonne pour

ainsi dire devant l’Éternité il se prenait à son tour de vertige Ba-

ryton, et comme il ne tenait déjà plus que par un fil à notre des-

tin ordinaire il lâcha la rampe… Depuis ce moment, je peux bien

le dire, il ne fut plus des nôtres… Il ne pouvait plus…

Dès la fin de cette même soirée, il me demanda de venir le

rejoindre dans son cabinet directorial… Certes, je m’attendais

au point où nous en étions, à ce qu’il me fît part de quelque su-

prême résolution, de mon renvoi immédiat par exemple… Eh

bien pas du tout ! La décision à laquelle il s’était arrêté m’était

au contraire entièrement favorable ! Or il m’arrivait si rarement

d’être surpris par un sort favorable que je ne pus m’empêcher de

verser quelques larmes… Baryton voulut bien prendre ce témoi-

gnage de mon émoi pour du chagrin et ce fut dès lors à son tour

à me consoler…

« Irez-vous jusqu’à douter de ma parole, Ferdinand, si je

vous certifie qu’il m’a fallu bien plus et bien mieux que du cou-

rage pour me résoudre à quitter cette maison ?… Moi dont vous

– 494 –

connaissez les habitudes si sédentaires, moi déjà presque un vieillard en somme et dont toute la carrière ne fut qu’une longue

vérification, bien scrupuleuse de tant de lentes ou promptes ma-

lices ?… Comment suis-je parvenu, est-ce croyable, en l’espace

de quelques mois à peine à tout abjurer ?… Et pourtant m’y voi-

ci corps et âme dans cet état de détachement, de noblesse…

Ferdinand ! Hurrah ! Comme vous dites en anglais ! Mon passé

ne m’est décidément plus rien ! Je vais renaître Ferdinand !

Tout simplement ! Je pars ! Oh vos larmes, bienveillant ami, ne

sauraient atténuer le définitif dégoût que je ressens pour tout ce

qui me retint ici pendant tant et tant d’insipides années !… C’en

est trop ! Assez Ferdinand ! Je pars vous dis-je ! Je fuis ! Je

m’évade ! Certes je me déchire ! Je le sais ! Je saigne ! Je le

vois ! Eh bien Ferdinand, cependant pour rien au monde ! Fer-

dinand, rien ! Vous ne me feriez revenir sur mes pas !

M’entendez-vous ?… Même si je m’étais laissé tomber là, un œil,

quelque part dans cette boue, je ne reviendrais pas pour le ra-

masser ! Alors ! C’est tout vous dire ! Doutez-vous à présent de

ma sincérité ? »

Je ne doutais plus de rien du tout. Il était décidément ca-

pable de tout Baryton. Je crois d’ailleurs qu’il eût été fatal pour

sa raison que je me mette à le contredire dans l’état où il s’était

mis. Je lui laissai quelque répit et puis j’essayai quand même

encore un petit peu de le fléchir, je me risquai dans une su-

prême tentative pour le ramener vers nous… Par les effets d’une

argumentation légèrement transposée… gentiment latérale…

« Abandonnez donc, Ferdinand, de grâce, l’espoir que je

me voie revenir sur ma décision ! Elle est irrévocable vous dis-

je ! En ne m’en reparlant plus, vous me ferez tout à fait plaisir…

Pour la dernière fois, Ferdinand, voulez-vous me faire plaisir ?

À mon âge, n’est-ce pas, les vocations deviennent tout à fait

rares… C’est un fait… Mais elles sont irrémédiables… »

Telles furent ses propres paroles, presque les dernières

qu’il prononça. Je les rapporte.

– 495 –

« Peut-être, cher monsieur Baryton, osai-je toutefois en-

core l’interrompre, peut-être que ces sortes de vacances im-

promptues que vous vous disposez à prendre ne formeront-elles

en définitive qu’un épisode un peu romanesque, une bienvenue

diversion, un entracte heureux, dans le cours un peu austère

certes de votre carrière ? Peut-être qu’après avoir goûté d’une

autre vie… Plus agrémentée, moins banalement méthodique que

celle que nous menons ici, peut-être nous reviendrez-vous, tout

simplement, content de votre voyage, blasé des imprévus ?…

Vous reprendrez alors, tout naturellement votre place à notre

tête… Fier de vos acquis récents… Renouvelé en somme, et sans

doute désormais tout à fait indulgent et consentant aux mono-

tonies quotidiennes de notre besogneuse routine… Vieilli enfin !

Si toutefois vous m’autorisez à m’exprimer ainsi monsieur Bary-

ton ?

– Quel flatteur que ce Ferdinand !… Il trouve encore le

moyen de me toucher dans ma fierté masculine, sensible, exi-

geante même, je le découvre en dépit de tant de lassitude et

d’épreuves passées… Non, Ferdinand ! Toute l’ingéniosité que

vous déployez ne saurait rendre en un moment bénin tout ce qui

demeure au fond de notre volonté même, abominablement hos-

tile et douloureux. D’ailleurs Ferdinand, le temps d’hésiter, de

revenir sur mes pas n’est plus !… Je suis, je l’avoue, je le clame

Ferdinand : Vidé ! Abruti ! Vaincu ! Par quarante années de pe-

titesses sagaces !… C’est énormément trop déjà !… Ce que je

veux tenter ? Vous voulez le savoir ?… Je puis bien vous le dire,

à vous, mon suprême ami, vous qui avez bien voulu prendre une

part désintéressée, admirable, aux souffrances d’un vieillard en

déroute… Je veux, Ferdinand, essayer d’aller me perdre l’âme

comme on va perdre son chien galeux, son chien qui pue, bien

loin, le compagnon qui vous dégoûte, avant de mourir… Enfin

bien seul… Tranquille… soi-même…

– Mais cher monsieur Baryton, ce violent désespoir dont

vous me dévoilez soudain les intraitables exigences ne m’était

jamais apparu, j’en suis éberlué, à aucun moment dans vos pro-

– 496 –

pos ! Bien au contraire vos observations quotidiennes me semblent encore aujourd’hui même parfaitement pertinentes…

Toutes vos initiatives toujours allègres et fécondes… Vos inter-

ventions médicales parfaitement judicieuses et méthodiques…

En vain chercherais-je dans le cours de vos actes quotidiens l’un

de ces signes d’abattement, de déroute… En vérité, je n’observe

rien de semblable… »

Mais pour la première fois depuis que je le connaissais, Ba-

ryton n’éprouvait aucun plaisir à recevoir mes compliments. Il

me dissuadait même gentiment de poursuivre l’entretien sur ce

ton louangeur.

« Non, mon cher Ferdinand, je vous assure… Ces témoi-

gnages ultimes de votre amitié viennent adoucir certes et d’une

façon inespérée les derniers moments de ma présence ici, ce-

pendant toute votre sollicitude ne saurait me rendre seulement

tolérable le souvenir d’un passé qui m’accable et dont ces lieux

suintent… Je veux à n’importe quel prix m’entendez-vous et

dans n’importe quelles conditions m’éloigner…

– Mais cette maison même, monsieur Baryton, qu’allons-

nous en faire désormais ? Y avez-vous songé ?

– Oui, certes, j’y songeai Ferdinand… Vous en prendrez la

direction pendant tout le temps que durera mon absence et voi-

là tout !… N’avez-vous pas toujours entretenu d’excellents rap-

ports avec notre clientèle ?… Votre direction sera donc facile-

ment acceptée… Tout ira bien, vous le verrez, Ferdinand… Pa-

rapine, lui, puisqu’il ne peut souffrir la conversation, s’occupera

des mécaniques, des appareils et du laboratoire… Ça le con-

naît !… Ainsi tout est réglé sagement… D’ailleurs j’ai cessé de

croire aux présences indispensables… De ce côté-là aussi, vous

le voyez, mon ami, j’ai bien changé… »

En fait, il était méconnaissable.

– 497 –

« Mais ne redoutez-vous point, monsieur Baryton, que

votre départ ne soit commenté tout à fait malicieusement par

nos concurrents des environs ?… De Passy par exemple ? De

Montretout ?… De Gargan-Livry ? Tout ce qui nous entoure…

Qui nous épie… Par ces confrères inlassablement perfides…

Quel sens vont-ils donner à votre noble et volontaire exil ?…

Comment vont-ils le qualifier ? Escapade ? Que sais-je encore ?

Frasque ? Déroute ? Faillite ? Qui sait ?… »

Cette éventualité l’avait fait sans doute longuement et pé-

niblement réfléchir. Il se troublait encore, là, devant moi, pâlis-

sait en y songeant…

Aimée, sa fille, notre innocente, allait dans tout cela, subir

un sort assez brutal. Il la confiait en garde à l’une de ses tantes,

une inconnue à vrai dire, en province. Ainsi, toutes choses in-

times bien liquidées, il ne nous restait plus, à Parapine et à moi,

qu’à faire de notre mieux pour gérer tous ses intérêts et ses

biens. Vogue donc la barque sans capitaine !

Je pouvais me permettre après ces confidences, me sem-

bla-t-il, de lui demander au patron de quel côté il comptait se

lancer vers les régions de son aventure…

« Par l’Angleterre ! Ferdinand », me répondait-il, sans

broncher.

Tout ce qui nous advenait en si peu de temps, me semblait

certes bien difficile à assimiler, mais il fallut tout de même nous

adapter à ce nouveau sort en vitesse.

Dès le lendemain, nous l’aidâmes, Parapine et moi, à se

constituer un bagage. Le passeport avec toutes ses petites pages

et ses visas l’étonnait un peu. Il n’en avait jamais possédé aupa-

ravant de passeport. Tant qu’à faire, il aurait désiré en obtenir

quelques autres de rechange. Nous sûmes le convaincre que

c’était impossible.

– 498 –

Une dernière fois il trébucha sur la question des cols durs ou mous qu’il lui fallait emporter en voyage et combien de

chaque sorte ? Ce problème nous amena, mal résolu, jusqu’à

l’heure du train. Nous sautâmes tous les trois dans le dernier

tramway pour Paris. Baryton n’emportait qu’une légère valise,

entendant demeurer partout où il irait et en toutes circons-

tances, bien mobile et bien léger.

Sur le quai la noble hauteur des marchepieds des trains in-

ternationaux l’impressionna. Il hésitait à gravir ces degrés ma-

jestueux. Il se recueillait devant le wagon comme au seuil d’un

monument. Nous l’aidâmes un peu. Ayant pris des secondes, il

nous fit à ce propos une dernière remarque, comparative, pra-

tique, et souriante. « Les premières ne sont pas mieux » fit-il.

Nous lui tendions les mains. Ce fut l’heure. On siffla le dé-

part qui survint dans un branle énorme, en catastrophe de fer-

raille, à la minute bien précise. Nos adieux en furent abomina-

blement brutalisés. « Au revoir, mes enfants ! » eut-il juste le

temps de nous dire et sa main s’est détachée, enlevée aux

nôtres…

Elle remuait là-bas dans la fumée, sa main, élancée dans le

bruit, déjà sur la nuit, à travers les rails, toujours plus loin,

blanche…

– 499 –

D’un côté, on ne le regretta pas, mais tout de même ce dé-

part créait un sacré vide dans la maison.

D’abord la façon dont il était parti nous rendait tristes et

pour ainsi dire malgré nous. Elle n’était pas naturelle la façon

dont il était parti. On se demandait ce qui allait pouvoir nous

arriver à nous après un coup pareil.

Mais on a pas eu le temps de se le demander longtemps, ni

même de s’ennuyer non plus. Quelques jours à peine après

qu’on l’a eu reconduit à la gare Baryton, voilà une visite qui

s’annonce pour moi au bureau, pour moi tout spécialement.

L’abbé Protiste.

Je lui en ai appris alors moi des nouvelles ! Et des belles !

Et la façon fameuse surtout dont Baryton nous avait plaqués

tous pour s’en aller vadrouiller dans les Septentrions !… Il n’en

revenait pas Protiste en apprenant ça, et puis quand il a eu

compris à la fin il ne discernait plus dans ce changement que le

profit que je pouvais tirer moi d’une situation pareille. « Cette

confiance de votre Directeur m’apparaît comme la plus flatteuse

des promotions, mon cher Docteur ! » qu’il me rabâchait à n’en

plus finir.

J’avais beau essayer de le calmer, mis en verve, il n’en dé-

mordait plus de sa formule et de me prédire le plus magnifique

des avenirs, une splendide carrière médicale comme il disait. Je

ne pouvais plus l’interrompre.

Avec bien du mal on est revenus tout de même aux choses

sérieuses, à cette ville de Toulouse précisément, dont il arrivait

lui, de la veille. Bien entendu je l’ai laissé me raconter à son tour

– 500 –

ce qu’il savait. J’ai même fait l’étonné, le stupéfait, quand il m’a eu appris l’accident qui était arrivé à la vieille.

« Comment ? Comment ? que je l’interrompais moi. Elle

est morte ?… Mais quand donc ça s’est-il passé voyons ? »

De fil en aiguille il a bien fallu qu’il se mette à table.

Sans me raconter absolument que c’était Robinson qui

l’avait basculée la vieille, dans son petit escalier, il ne m’a tout

de même pas empêché de le supposer… Elle avait pas eu le

temps de dire ouf ! paraît-il. On se comprenait… C’était du joli,

du soigné… À la seconde fois qu’il s’y était repris, il l’avait pas

loupée la vieille.

Heureusement qu’il passait dans le quartier, à Toulouse,

Robinson, pour tout à fait aveugle encore. On était donc pas allé

chercher plus qu’un accident, bien tragique certes, mais tout de

même bien explicable dès qu’on réfléchissait un peu à tout, aux

circonstances, à l’âge de la vieille personne, et aussi à ce que ça

s’était passé sur la fin d’une journée, la fatigue… Moi je ne tenais

pas à en savoir davantage pour le moment. J’en avais reçu déjà

bien assez comme ça des confidences.

Quand même, j’ai eu du mal à le faire changer de conversa-

tion l’Abbé. Ça le travaillait son histoire. Il y revenait encore et

toujours dans l’espérance sans doute de me faire me couper, de

me compromettre qu’on aurait dit… C’était midi !… Il pouvait

courir… Alors il y a tout de même renoncé et s’est contenté de

me parler de Robinson, de sa santé… De ses yeux… De ce côté-

là, il allait beaucoup mieux… Mais c’était le moral qui était tou-

jours mauvais chez lui. Le moral décidément, ça n’allait plus du

tout ! Et cela en dépit de la sollicitude, de l’affection que les

deux femmes n’arrêtaient pas de lui prodiguer… Il n’arrêtait pas

en échange de se plaindre, de son sort et de la vie.

Moi, ça ne me surprenait pas de l’entendre dire tout ça le

curé. Je le connaissais le Robinson moi. De tristes, ingrates dis-

– 501 –

positions qu’il avait. Mais je me méfiais de l’Abbé bien davantage encore… Je ne pipais pas pendant qu’il me parlait. Il en fut

donc pour ses frais de confidences.

« Votre ami, Docteur, en dépit d’une vie matérielle devenue

à présent agréable, facile, et d’autre part des perspectives d’un

heureux mariage prochain, déçoit toutes nos espérances, je dois

vous l’avouer… N’est-il pas repris par ce goût funeste pour les

escapades, ce goût de dévoyé que vous lui connûtes en d’autres

temps ?… Que pensez-vous de ces dispositions, mon cher Doc-

teur ? »

Il ne songeait là-bas en somme, qu’à tout plaquer Robin-

son, si je comprenais bien, la fiancée et sa mère en étaient

vexées d’abord et puis elles en éprouvaient tout le chagrin qu’on

pouvait imaginer. Voilà ce qu’il était venu pour me raconter

l’abbé Protiste. Tout cela était assez troublant certes et pour ma

part, j’étais bien résolu à me taire, à ne plus intervenir, à aucun

prix, dans les petites affaires de cette famille… Entretien avorté,

nous nous quittâmes au tramway avec l’Abbé, assez fraîchement

pour tout dire. En rentrant à l’Asile je n’avais pas l’esprit tran-

quille.

C’est très peu de temps après cette visite que nous reçûmes

par l’Angleterre les premières nouvelles de Baryton. Quelques

cartes postales. Il nous souhaitait à tous « une bonne santé et

bonne chance ». Il nous écrivit encore quelques lignes insigni-

fiantes, de-ci, de-là. Par une carte sans texte, nous apprîmes

qu’il était passé en Norvège, et quelques semaines plus tard un

télégramme vint nous rassurer un peu : « Bonne traversée ! » de

Copenhague…

Ainsi que nous l’avions prévu, l’absence du patron fut

commentée tout à fait méchamment dans Vigny même et aux

environs. Il valait mieux pour l’avenir de l’Institut que nous ne

donnions désormais sur les motifs de cette absence qu’un mi-

nimum d’explications, aussi bien devant nos malades, qu’aux

confrères des alentours.

– 502 –

Des mois s’écoulèrent encore, mois de grande prudence,

ternes, silencieux. Nous finîmes par éviter tout à fait d’évoquer

le souvenir même de Baryton entre nous. D’ailleurs son souve-

nir nous faisait à tous comme un peu honte.

Et puis revint l’été. Nous ne pouvions pas demeurer tout le

temps au jardin en train de surveiller les malades. Pour nous

prouver à nous-mêmes que nous étions malgré tout un peu

libres on s’aventurait jusqu’au bord de la Seine, histoire de sor-

tir.

Après le remblai de l’autre rive, c’est la grande plaine de

Gennevilliers qui commence, une bien belle étendue grise et

blanche où les cheminées se profilent doucement dans les pous-

sières et dans la brume. Tout près du halage se tient le bistrot

des mariniers, il garde l’entrée du canal. Le courant jaune vient

pousser sur l’écluse.

On regardait ça nous autres en contrebas pendant des

heures, et à côté, l’espèce de long marécage aussi dont l’odeur

revient sournoise jusque sur la route des autos. On s’habitue.

Elle n’en avait plus de couleur cette boue, tellement qu’elle était

vieille et fatiguée par des crues. Sur les soirs l’été, elle devenait

parfois comme douce, la boue, quand le ciel, en rose, tournait au

sentiment. C’est là sur le pont qu’on venait pour écouter

l’accordéon, celui des péniches, pendant qu’elles attendent de-

vant la porte, que la nuit finisse pour passer au fleuve. Surtout

celles qui descendent de Belgique sont musicales, elles portent

de la couleur partout, du vert et du jaune, et à sécher des linges

plein des ficelles et encore des combinaisons framboise que le

vent gonfle en sautant dedans par bouffées.

À l’estaminet des mariniers, je venais souvent tout seul en-

core, à l’heure morte qui suit le déjeuner, quand le chat du pa-

tron est bien tranquille, entre les quatre murs, comme enfermé

dans un petit ciel en ripolin bleu rien que pour lui.

– 503 –

Là, moi aussi, somnolent au début d’une après-midi, atten-

dant, bien oublié que je croyais, que ça passe.

J’ai vu quelqu’un arriver de loin, qui montait par la route.

J’ai pas eu à hésiter longtemps. À peine sur le pont je l’avais dé-

jà reconnu. C’était mon Robinson lui même. Pas d’erreur pos-

sible ! « Il vient par ici pour me rechercher ! que je me suis dit

d’emblée… Le curé a dû lui passer mon adresse !… Faut que je

m’en débarrasse en vitesse ! »

À l’instant je le trouvai abominable de me déranger au

moment juste où je commençais à me refaire un bon petit

égoïsme. On se méfie de ce qui arrive par les routes, on a raison.

Le voilà donc parvenu tout près du bistrot. Je sors. Il a l’air sur-

pris de me voir. « D’où viens-tu encore ? que je lui demande,

ainsi, pas aimable. – De La Garenne… qu’il me répond. – Bon,

ça va ! As-tu mangé ? » que je le questionne. Il en avait pas trop

l’air d’avoir mangé, mais il ne voulait pas paraître la crever tout

de suite en arrivant. « Te voilà encore en vadrouille alors ? »

que j’ajoute. Parce que je peux bien le dire à présent, j’étais pas

content du tout de le revoir. Ça me faisait aucun plaisir.

Parapine arrivait aussi du côté du canal, à ma rencontre. Ça

tombait bien. Il était fatigué Parapine d’être aussi fréquemment

de garde à l’Asile. C’est vrai que j’en prenais un peu à mon aise

avec le service. D’abord, en ce qui concerne la situation, on au-

rait bien donné quelque chose, l’un comme l’autre, pour savoir

au juste quand il allait revenir le Baryton. On espérait que ça se-

rait bientôt qu’il aurait fini de vadrouiller pour le reprendre son

bazar et s’en occuper lui-même. C’était de trop pour nous. Nous

n’étions pas des ambitieux, ni l’un ni l’autre et on s’en foutait

nous des possibilités d’avenir. C’était un tort d’ailleurs.

Faut lui rendre une justice encore à Parapine, c’est qu’il ne

posait jamais de questions sur la gérance commerciale de

l’Asile, sur la façon de m’y prendre avec les clients, seulement je

le renseignais tout de même, malgré lui pour ainsi dire, et alors

– 504 –

je parlais tout seul. Dans le cas de Robinson, c’était important de le mettre au courant.

« Je t’ai déjà parlé de Robinson n’est-ce pas ? que je lui ai

demandé en manière d’introduction. Tu sais bien mon ami de la

guerre ?… Tu y es ? »

Il me les avait bien entendu raconter cent fois les histoires

de guerre et les histoires d’Afrique aussi et cent fois de façons

bien diverses. C’était ma manière.

« Eh bien, que je continuai, le voici à présent Robinson qui

revient en chair et en os de Toulouse, pour nous voir… On va

dîner ensemble à la maison. » En fait, en m’avançant ainsi au

nom de la maison je me sentais un peu gêné. C’était une espèce

d’indiscrétion que je commettais. Il m’aurait fallu pour la cir-

constance posséder une autorité liante, engageante, qui me fai-

sait tout à fait défaut. Et puis Robinson lui-même ne me facili-

tait pas les choses. Sur le chemin qui nous ramenait au pays, il

se montrait déjà tout curieux et inquiet, surtout au sujet de Pa-

rapine dont la figure longue et pâle à côté de nous l’intriguait. Il

avait cru d’abord que c’était un fou aussi, Parapine. Depuis qu’il

savait où nous demeurions à Vigny il en voyait partout des fous.

Je le rassurai.

« Et toi, lui demandai-je, as-tu au moins retrouvé un boulot

quelconque depuis que tu es de retour ?

– Je vais en chercher… qu’il se contenta de me répondre.

– Mais tes yeux sont-ils bien guéris ? Tu y vois bien main-

tenant avec ?

– Oui, j’y vois presque comme avant…

– Alors, t’es bien content ? » que je lui fais.

Non, il était pas content. Il avait autre chose à faire qu’à

être content. Je me gardai de lui parler de Madelon tout de

suite. C’était entre nous un sujet qui restait trop délicat. Nous

– 505 –

passâmes un bon moment devant l’apéritif et j’en profitai pour le mettre au courant de bien des choses de l’Asile et d’autres dé-

tails encore. J’ai jamais pu m’empêcher de bavarder à tort et à

travers. Pas bien différent somme toute de Baryton. Le dîner

s’acheva dans la cordialité. Après, je ne pouvais tout de même

pas le renvoyer tel quel à la rue Robinson Léon. Je décidai sur-

le-champ qu’on lui monterait dans la salle à manger un petit lit-

cage en attendant. Parapine n’émettait toujours pas d’avis.

« Tiens Léon ! que j’ai dit moi, voici de quoi te loger tant que tu

n’auras pas encore trouvé de place… – Merci » qu’il a répondu

simplement et depuis ce moment, chaque matin, il s’en allait

par le tramway à Paris soi-disant à la recherche d’un emploi de

représentant.

Il en avait assez de l’usine, qu’il disait, il voulait « représen-

ter ». Il s’est peut-être donné du mal pour en trouver une de re-

présentation, faut être juste, mais enfin toujours est-il qu’il l’a

pas trouvée.

Un soir il est rentré de Paris plus tôt qu’à l’habitude. J’étais

encore au jardin moi, en train de surveiller les abords du grand

bassin. Il est venu me retrouver là pour me dire deux mots.

« Écoute ! qu’il a commencé.

– Je t’écoute, que j’ai répondu.

– Tu pourrais pas me donner un petit emploi toi ici

même ?… Je trouve rien ailleurs…

– T’as bien cherché ?

– Oui, j’ai bien cherché…

– Un emploi dans la maison que tu veux ? Mais à quoi

faire ? T’en trouves donc pas un petit boulot à Paris ? Veux-tu

qu’on se renseigne pour toi avec Parapine auprès des gens qu’on

connaît ? »

– 506 –

Ça le gênait que je lui propose d’intervenir à propos de son emploi.

« C’est pas qu’on en trouve pas absolument, qu’il a conti-

nué alors. On en trouverait peut-être… Du petit travail… Bien…

Mais tu vas comprendre… Il faut absolument que j’aie l’air

d’être malade du cerveau… C’est urgent et c’est indispensable

que j’aie l’air malade du cerveau…

– Bon ! que je lui fais alors moi, ne m’en dis pas davan-

tage !…

– Si, si, Ferdinand, au contraire, il faut que je t’en dise bien

davantage, et qu’il insistait, que tu me comprennes bien… Et

puis comme je te connais d’abord, t’es long à comprendre et à te

décider…

– Vas-y alors, que je lui fais, résigné, raconte…

– Si j’ai pas l’air fou, ça va aller mal, que je te garantis… Ça

va barder… Elle est capable de me faire arrêter… Tu me com-

prends-t-y à présent ?

– C’est de Madelon qu’il s’agit ?

– Oui, bien sûr c’est d’elle !

– C’est gentil !

– Tu peux le dire…

– Vous êtes fâchés tout à fait alors ?

– Comme tu vois…

– Viens par ici, si tu veux me donner des détails ! que je

l’interrompis moi alors, et que je l’entraînai à côté. Ce sera plus

prudent à cause des fous… Ils peuvent comprendre aussi des

choses et en raconter des bien plus drôles encore… tout fous

qu’ils sont… »

– 507 –

Nous montâmes dans une des pièces de l’isolement et une

fois là ce ne fut pas long à ce qu’il me reconstitue toute la com-

binaison, surtout que j’étais déjà bien fixé sur ses capacités et

aussi que l’abbé Protiste m’avait laissé supposer le reste…

À la seconde reprise il avait pas raté l’affaire. On ne pouvait

plus prétendre qu’il avait vasouillé encore une fois ! Ça non !

Pas du tout. Rien à dire.

« Tu comprends la vieille, elle me courait de plus en plus…

Surtout depuis le moment où j’ai commencé à aller un peu

mieux des yeux, c’est-à-dire quand j’ai commencé à pouvoir me

conduire tout seul dans la rue… J’ai revu des choses à partir de

ce moment-là… Et je l’ai revue elle aussi la vieille… Y a pas à

dire, je voyais plus qu’elle !… Je l’avais là tout le temps devant

moi !… C’est comme si elle m’avait bouché l’existence !… Je

crois bien qu’elle le faisait exprès d’être là… Rien que pour

m’empoisonner… C’est pas explicable autrement !… Et puis

dans la maison où on était tous, tu la connais hein la maison,

c’était pas facile de pas s’engueuler ?… T’as vu comment que

c’était petit !… On se montait dessus ! On peut pas dire autre-

ment !…

– Et les marches du caveau, elles tenaient pas fort hein ? »

J’avais remarqué moi-même comme il était dangereux

l’escalier en visitant la première fois avec Madelon, qu’elles

branlaient déjà les marches.

« Non, pour ça c’était presque du tout fait, qu’il a admis,

bien franchement.

– Et les gens de là-bas ? l’interrogeai-je encore. Les voisins,

les curés, les journalistes… Ils ont pas fait leurs petites re-

marques, eux, quand c’est arrivé ?…

– Non, faut croire… Et puis, ils me croyaient pas capable…

Ils me prenaient pour un dégonflé… Un aveugle… Tu com-

prends ?…

– 508 –

– Enfin, pour ça tu peux t’estimer heureux, parce

qu’autrement ?… Et Madelon ? qu’est-ce qu’elle faisait dans la

combine ? Elle en était aussi ?

– Pas tout à fait… Mais un peu quand même, forcément,

puisque le caveau, tu comprends, il devait nous revenir en tota-

lité à tous les deux après que la vieille serait passée… C’était ar-

rangé de cette manière là… On devait s’établir tous les deux de-

dans…

– Pourquoi alors après que ça n’a plus marché vos

amours ?

– Ça, tu sais, c’est compliqué à expliquer…

– Elle voulait plus de toi ?

– Mais si, au contraire, elle en voulait bien, et même qu’elle

restait tout ce qu’il y a de portée sur la question du mariage… Sa

mère aussi en voulait bien et encore plus fort qu’avant, et que ça

se fasse dare-dare à cause des momies de la mère Henrouille qui

nous revenaient et qu’on avait bien de quoi vivre tous les trois

désormais tranquilles…

– Qu’est-ce qui s’est passé entre vous alors ?

– Eh bien, je voulais, moi, qu’elles me foutent la paix ! Tout

simplement… La mère et la fille…

– Écoute, Léon !… que je l’arrêtai net en entendant ces

mots-là. Écoute-moi… C’est pas sérieux non plus ta salade…

Mets-toi à leur place à Madelon et à sa mère… Est-ce que

t’aurais été content toi à leur place ? Comment ? En arrivant là-

bas t’avais à peine de chaussures, pas de situation, rien,

t’arrêtais pas de râler la longueur des journées, que la vieille

gardait tout ton pognon et patati et patata… Elle défile, tu la fais

défiler plutôt… Et tu recommences à refaire des grimaces quand

même et tes petites allures… Mets-toi à leur place à ces deux

femmes, mets-y-toi un peu !… C’est pas supportable !… Et

– 509 –

comment moi alors que je t’aurais envoyé te faire mettre !… Tu le méritais cent fois, qu’elles t’envoyent au ballon ! J’aime autant te le dire ! »

Voilà comment que je lui parlais moi à Robinson.

« Possible qu’il m’a répondu alors, du tac au tac, mais toi

t’as beau être un médecin et bien instruit et tout, tu comprends

rien à ma nature…

– Tais-toi tiens Léon ! que je finis par lui dire et pour con-

clure. Tais-toi, petit malheureux, avec ta nature ! Tu t’exprimes

comme un malade !… Je regrette bien que Baryton soye actuel-

lement parti aux quatre cents diables, autrement il t’aurait pris

en traitement lui ! C’est ce qu’on pourrait faire de mieux pour

toi d’ailleurs ! Ça serait de t’enfermer d’abord ! Tu m’entends !

T’enfermer ! Il s’en serait occupé lui Baryton de ta nature !

– Si t’avais eu ce que j’ai eu, et passé par où j’ai passé, qu’il

s’est rebiffé en m’entendant, t’aurais été bien malade aussi sans

doute ! Je te le garantis ! Et peut-être pire que moi encore ! Dé-

gonflard comme je te connais !… » Là-dessus il se met à

m’engueuler d’abondance tout comme s’il avait eu des droits.

Je le regardais bien pendant qu’il m’engueulait. J’avais

l’habitude d’être maltraité comme ça par des malades. Ça ne me

gênait plus.

Il avait bien maigri depuis Toulouse et puis quelque chose

que je lui connaissais pas encore lui était comme monté sur la

figure, on aurait dit comme un portrait, sur ses traits mêmes,

avec de l’oubli déjà, du silence tout autour.

Dans les histoires de Toulouse, il y avait encore autre

chose, en moins grave évidemment, qu’il n’avait pas pu digérer,

mais en repensant il lui en revenait tout de même de la bile.

C’était d’avoir été obligé de graisser la patte à tout un monde de

trafiqueurs pour rien. Il avait pas digéré d’avoir été obligé de

donner des commissions à droite, à gauche, au moment de la

– 510 –

reprise du caveau, au curé, à la chaisière, à la mairie, aux vi-caires et à bien d’autres encore, et tout ça sans résultat en

somme. Ça le bouleversait quand il en reparlait. Du vol qu’il ap-

pelait ces façons-là.

« Et alors, est-ce que vous vous êtes mariés en fin de

compte ? que je lui demandai, pour conclure.

– Mais non que je te dis ! Je ne voulais plus !

– Elle était tout de même pas mal la petite Madelon ? Tu

peux pas dire le contraire ?

– C’est pas là la question…

– Mais bien sûr que si que c’est la question. Puisque vous

étiez libres que tu me dis… Si vous teniez absolument à quitter

Toulouse, vous pouviez bien laisser le caveau en gérance à sa

mère pendant un temps… Vous seriez revenus plus tard…

– Pour ce qui est du physique, reprit-il, tu peux le dire, elle

était vraiment gentille, je l’admets, tu m’avais bien tuyauté en

somme, surtout imagine que comme un fait exprès quand j’ai

revu pour la première fois, c’est pour ainsi dire elle que j’ai re-

vue en premier, dans une glace… Tu imagines ?… À la lu-

mière !… Y avait bien à peu près deux mois que la vieille était

tombée… La vue m’est revenue comme d’un coup sur elle Made-

lon, en essayant de lui regarder la figure… Un coup de lumière

en somme… Tu me comprends ?

– C’était pas agréable ?

– Si c’était agréable… Mais y a pas que ça…

– T’es foutu le camp tout de même…

– Oui, mais je vais t’expliquer puisque tu veux comprendre,

c’est elle d’abord qui s’est mise à me trouver drôle… Que j’avais

plus d’entrain… Que j’étais plus aimable… Des chichis, des fla-

flas…

– 511 –

– C’était peut-être des remords qui te travaillaient ?

– Des remords ?

– Je ne sais pas moi…

– T’appelleras ça comme tu voudras, mais j’étais pas en

train… Voilà tout… Je crois tout de même pas que c’était des

remords…

– T’étais malade alors ?

– Ça doit être plutôt ça, malade… Voilà d’ailleurs une heure

au moins que j’essaye de te le faire dire que je suis malade…

T’admettras que tu y mets du temps…

– Bon ! Ça va ! que je lui réponds. On le dira que t’es ma-

lade, puisque tu crois que c’est le plus prudent…

– Tu feras bien, qu’il a encore insisté, parce que je garantis

rien en ce qui la concerne… Elle est bien capable de bouffer le

morceau avant qu’il soye longtemps… »

C’était comme une sorte de conseil qu’il avait l’air de me

donner, et j’en voulais pas de son conseil. J’aimais pas ce genre-

là du tout à cause des complications qui allaient recommencer.

« Tu crois toi, qu’elle boufferait le morceau ? que je lui de-

mandai encore pour m’assurer… Mais elle était quand même un

peu ta complice ?… Ça devrait la faire réfléchir un moment

avant de se mettre à baver ?

– Réfléchir ?… qu’il ressaute lui alors en m’entendant. On

voit bien que tu la connais pas… » Ça le faisait rigoler de

m’entendre. « Mais elle n’hésiterait pas une seconde !… Comme

je te le dis ! Si tu l’avais fréquentée comme moi, tu n’en doute-

rais pas ! C’est une amoureuse que je te répète !… T’en as donc

jamais fréquenté toi des amoureuses ? Quand elle est amou-

reuse, elle est folle, c’est bien simple ! Folle ! Et c’est de moi

qu’elle est amoureuse et qu’elle est folle !… Tu te rends compte ?

– 512 –

Tu comprends ? Alors tout ce qui est fou ça l’excite ! C’est bien simple ! Ça l’arrête pas ! Au contraire !… »

Je ne pouvais pas lui dire que ça m’étonnait quand même

un peu, qu’elle en soit arrivée en quelques mois à ce degré de

frénésie Madelon, parce que tout de même, je l’avais connue un

petit peu moi-même, Madelon… J’avais mon idée à son sujet,

mais je ne pouvais pas la dire.

D’après la façon dont elle se débrouillait à Toulouse et telle

que je l’avais entendue quand j’étais derrière le peuplier le jour

de la péniche, c’était difficile de me figurer qu’elle avait pu

changer de dispositions à ce point en si peu de temps… Elle

m’avait semblé plus débrouillarde que tragique, gentiment af-

franchie et bien contente de se caser avec des petites histoires et

son petit chiqué partout où ça pouvait prendre. Mais pour le

moment, où nous en étions, je n’avais plus rien à dire. J’avais

qu’à laisser passer. « Bon ! Bien ! Ça va ! que je conclus. Et sa

mère alors ? Elle a dû faire un peu de bruit aussi la mère, quand

elle a compris que tu te débinais pour de bon ?…

– Tu parles ! Même qu’elle répétait toute la journée que

j’avais un caractère de cochon et remarque, ça, juste au moment

où j’aurais eu besoin au contraire qu’on me parle bien aimable-

ment !… Quelle musique !… En somme ça ne pouvait plus durer

avec la mère non plus, si bien que j’ai proposé à Madelon de leur

laisser le caveau à elles deux, pendant que moi de mon côté,

j’irais faire un tour, voyager tout seul, revoir un peu de pays…

« “T’iras avec moi, qu’elle a protesté alors… Je suis ta fian-

cée n’est-ce pas ?… T’iras avec moi, Léon, ou t’iras pas du

tout !… Et puis d’abord qu’elle insistait, t’es pas encore assez

guéri…

« – Si, que je suis guéri et que j’irai tout seul !” que je ré-

pondais moi… On n’en sortait pas.

– 513 –

« “Une femme accompagne toujours son mari ! faisait la

mère. Vous n’avez qu’à vous marier !” Elle la soutenait rien que

pour m’exciter.

« En entendant ces trucs-là, moi, ça me faisait souffrir. Tu

me connais ! Comme si j’avais eu besoin d’une femme pour aller

à la guerre moi ! Et pour en sortir ! Et en Afrique j’en avais-t-y

des femmes ? Et en Amérique, est-ce que j’avais une femme

moi ?… Tout de même de les entendre discuter comme ça là-

dessus pendant des heures ça me donnait mal au ventre ! La co-

lique ! Je sais bien à quoi ça sert les femmes tout de même ! Toi

aussi hein ? À rien ! J’ai voyagé moi quand même ! Un soir enfin

qu’elles m’avaient mis bien à bout avec leurs salades, j’ai fini par

lui balancer d’un coup à la mère tout ce que je pensais d’elle !

“Vous êtes qu’une vieille noix, que je lui ai dit… Vous êtes en-

core plus con que la mère Henrouille !… Si vous aviez connu un

peu plus de gens et des pays comme j’en ai connu moi vous iriez

pas si vite à donner des conseils à tout le monde et c’est toujours

pas en ramassant vos bouts de suif dans le coin de votre dégueu-

lasse d’église que vous l’apprendrez jamais la vie ! Sortez donc

un peu aussi vous ça vous fera du bien ! Allez donc vous prome-

ner un peu vieille ordure ! Ça vous rafraîchira ! Vous aurez

moins de temps pour faire des prières, vous sentirez moins la

vache !…”

« Voilà comment que je l’ai traitée, moi, sa mère ! Je te ré-

ponds qu’il y avait longtemps que ça me turlupinait de

l’engueuler et qu’elle en avait salement besoin en plus… Mais

tout compte fait ça serait plutôt à moi que ça a fait du bien… Ça

m’a comme délivré de la situation… Seulement on aurait dit

aussi la carne qu’elle n’attendait que ce moment-là que je me

déboutonne pour me traiter à son tour de tous les noms de sa-

lauds qu’elle savait ! Elle en a bavé alors et même plus qu’il en

fallait. “Voleur ! Fainéant ! qu’elle m’agonisait… Vous avez

même pas de métier !… Ça va faire un an bientôt que je vous

nourris ma fille et moi !… Propre à rien !… Maquereau !…”

T’entends ça d’ici ? Une vraie scène de famille… Elle a comme

– 514 –

réfléchi un bon coup et puis elle l’a dit plus bas, mais tu sais alors elle l’a dit et puis de tout son cœur “Assassin !… Assassin !”

qu’elle m’a appelé. Ça m’a refroidi un peu.

« La fille en entendant ça elle avait comme peur que je la

butte sur place sa mère. Elle s’est jetée entre nous deux. Elle lui

a fermé la bouche à sa mère avec sa propre main. Elle a bien

fait. Elles étaient donc d’accord les carnes ! que je me disais

moi. C’était évident. Enfin, j’ai passé… C’était plus le moment

des violences… Et puis je m’en foutais après tout qu’elles soient

d’accord… Tu pourrais croire qu’après s’avoir bien soulagé, elles

allaient à présent me laisser tranquille ?… Penses-tu ! Mais

non ! Ça serait pas les connaître… La fille a remis ça. Elle avait

le feu au cœur et puis au cul… Ça l’a reprise de plus belle…

« “Je t’aime Léon, tu vois bien que je t’aime, Léon…”

« Elle ne savait que ce truc-là, son “je t’aime”. Comme si

ç’avait été la réponse à tout.

« “Tu l’aimes encore ? que repiquait sa mère en

l’entendant. Mais tu ne vois donc pas que c’est rien qu’un

voyou ? Un moins que rien ? Maintenant qu’il a retrouvé ses

yeux, grâce à nos soins, il va t’en donner du malheur ma fille !

C’est moi qui te le jure ! Moi ta maman !…”

« Tout le monde a pleuré pour finir la scène, même moi

parce que je ne voulais pas me mettre trop mal avec ces deux sa-

lopes, me fâcher de trop malgré tout.

« Je suis donc sorti, mais on s’était dit bien trop de choses

pour que ça puisse résister encore longtemps notre face à face.

Ça a traîné tout de même des semaines à se disputer de-ci de-là,

et puis à se surveiller pendant des jours et surtout des nuits.

« On pouvait pas se décider à se séparer mais le cœur n’y

était plus. On avait encore surtout des craintes qui nous rete-

naient ensemble.

– 515 –

« “T’en aimes donc une autre ? qu’elle me demandait elle,

Madelon, de temps en temps.

« – Mais non voyons ! que j’essayais de la rassurer moi.

Mais non !” C’était clair cependant qu’elle me croyait pas. Pour

elle, il fallait qu’on aime quelqu’un dans la vie et y avait pas à en

sortir.

« “Dis-moi, que je lui répondais, ce que je pourrais bien en

faire moi d’une autre femme ?” Mais c’était sa manie l’amour. Je

savais plus quoi lui raconter pour la calmer. Elle allait chercher

des trucs comme j’en avais jamais entendu auparavant. J’aurais

jamais cru qu’elle cachait des choses comme ça dans sa tête.

« “Tu m’as pris mon cœur, Léon ! qu’elle m’accusait, et puis

sérieusement. Tu veux partir ! qu’elle me menaçait. Pars ! Mais

je te préviens que je vais mourir de chagrin Léon !…” Moi j’allais

être la cause de sa mort de chagrin ? À quoi ça rime tout ça,

hein ? Je te le demande ? “Mais non voyons tu vas pas mourir !

que je la rassurais. Je t’ai rien pris du tout d’abord ! Je t’ai

même pas fait d’enfant voyons ! Réfléchis ! Je t’ai pas donné de

maladies non plus ? Non ? Alors ? Je veux seulement m’en aller,

voilà tout ! Comme qui dirait m’en aller en vacances. C’est bien

simple pourtant… Essaye d’être raisonnable…” Et plus j’essayais

de lui faire comprendre mon point de vue et moins que ça lui

plaisait mon point de vue. En somme on se comprenait plus du

tout. Elle en devenait comme enragée à l’idée que je pouvais

penser vraiment ce que je disais, que c’était rien que du véri-

table, du simple et du sincère.

« Elle croyait en plus que c’était toi qui me poussais à

foutre le camp… Voyant alors qu’elle me retiendrait pas en me

faisant honte de mes sentiments elle a essayé de me retenir

d’une autre manière.

« “Va pas croire Léon, qu’elle m’a dit alors, que je tiens à

toi, à cause des affaires du caveau !… L’argent tu sais moi ça

m’est bien égal au fond… Ce que je voudrais, Léon, c’est rester

– 516 –

avec toi… C’est être heureuse… Voilà tout… C’est bien naturel…

Je veux pas que tu me quittes… C’est trop de se quitter quand

on s’est aimés comme on s’aimait tous les deux… Jure-moi au

moins Léon que tu ne t’en iras pas pour longtemps ?…”

« Et ainsi de suite que ça a duré sa crise pendant des se-

maines. On peut dire qu’elle était amoureuse et bien emmer-

dante… Elle y revenait chaque soir à sa folie d’amour. En fin de

compte, elle a tout de même bien voulu qu’on laisse le caveau à

sa mère en garde, à condition qu’on partirait tous les deux cher-

cher ensemble du travail à Paris… Toujours ensemble !… Tu

parles d’un numéro ! Elle voulait bien comprendre n’importe

quoi, sauf que moi je m’en aille seul de mon côté et elle du

sien… Pour ça rien à faire… Alors plus elle avait l’air d’y tenir et

plus elle me rendait malade moi, forcément !

« C’était pas la peine d’essayer de la rendre raisonnable. Je

me rendais compte à force que c’était du vrai temps perdu, ou

parti pris et que ça la rendait plutôt plus enragée encore. Il a

bien fallu que je me mette donc moi à en inventer des trucs pour

m’en débarrasser de son amour comme elle disait… C’est de là

que l’idée m’est venue de lui faire peur en lui racontant comme

ça que je devenais un peu fou de temps à autre… Que ça me

prenait par crises… Sans avertir… Elle m’a regardé de travers,

d’un drôle d’œil… Elle savait pas trop si c’était pas encore un

bobard… Seulement tout de même à cause des aventures que je

lui avais racontées auparavant et puis de la guerre qui m’avait

touché et puis de la dernière combine surtout avec la mère Hen-

rouille et puis aussi de ma drôle de façon d’être devenu avec elle

soudain ça lui a donné à réfléchir tout de même…

« Pendant plus d’une semaine qu’elle a réfléchi, et elle m’a

laissé bien tranquille… Elle avait dû en confier deux mots à sa

mère de mes accès… Toujours est-il qu’elles insistaient moins

pour me garder… “Ça y est que je me disais moi, ça va aller ! Me

voilà libre…” Déjà je me voyais me défiler bien tranquille, en

douce, du côté de Paris, sans rien casser !… Mais attends ! Voilà

– 517 –

que je veux faire trop bien… Je fignole… Je croyais avoir trouvé le fin truc pour leur prouver une fois pour toutes que c’était bien

vrai… Que j’étais bien tout ce qu’il y avait de dingo à mes

heures… “Sens ! que je lui fais un soir à Madelon. Sens là der-

rière ma tête, la bosse ! Tu la sens bien la cicatrice dessus et

c’est une grosse bosse que j’ai hein ?…”

« Quand elle l’a eu bien tâtée ma bosse derrière la tête, ça

l’a émue comme je peux pas te dire… Mais par exemple ça l’a

excitée encore davantage, ça l’a pas dégoûtée du tout !… “C’est là

que j’ai été blessé dans les Flandres. C’est là qu’on m’a trépané…

que j’insistais moi.

« – Ah ! Léon ! qu’elle a bondi alors en sentant la bosse, je

te demande bien pardon, mon Léon !… J’ai douté de toi jusqu’à

présent, mais je te demande bien pardon du fond du cœur ! Je

me rends compte ! J’ai été infâme avec toi ! Si ! si ! Léon j’ai été

abominable !… Jamais plus je ne serai méchante avec toi ! Je te

le jure ! Je veux expier Léon ! Tout de suite ! Ne m’empêche pas

d’expier, dis ?… Je te rendrai ton bonheur ! Je te soignerai bien,

va ! À partir d’aujourd’hui ! Je serai bien patiente pour toujours

avec toi ! Je serai si douce ! Tu verras Léon ! Je te comprendrai

si bien que tu ne pourras plus te passer de moi ! Je te le redonne

tout mon cœur, je t’appartiens !… Tout ! Toute ma vie Léon je te

la donne. Mais dis-moi que tu me pardonnes au moins, dis

Léon ?…”

« J’avais rien dit comme ça, moi, rien. C’est elle qui avait

tout dit, alors, c’était bien facile qu’elle se réponde à elle-

même… Comment donc qu’il allait s’y prendre pour qu’elle

s’arrête ?

« D’avoir tâté ma cicatrice et ma bosse ça l’avait comme qui

dirait soûlée d’amour d’un seul coup ! Elle revoulait la prendre

dans ses mains ma tête, plus la lâcher et me rendre heureux

jusqu’à l’Éternité, que je veuille ou non ! À partir de cette scène-

là sa mère a plus eu le droit à la parole pour m’engueuler. Elle la

– 518 –

laissait pas causer, Madelon, sa mère. Tu l’aurais pas reconnue, elle voulait me protéger jusqu’à la gauche !

« Fallait que ça finisse ! J’aurais bien sûr préféré qu’on se

quitte en bons amis… Mais c’était même plus la peine

d’essayer… Elle se tenait plus d’amour et elle était butée. Un

matin, pendant qu’elles étaient parties aux commissions la mère

et elle, j’ai fait comme toi t’avais fait, un petit paquet, et je me

suis tiré en douce… Tu peux pas dire après ça que j’ai pas eu as-

sez de patience ?… Seulement je te répète on pouvait plus rien

en faire… Maintenant, tu sais tout… Quand je te dis qu’elle est

capable de tout cette petite et qu’elle peut très bien venir me re-

lancer ici même d’un moment à l’autre faut pas alors que tu

viennes me répondre que j’ai des visions ! Je sais ce que je dis !

Je la connais moi ! Et on serait plus tranquilles à mon avis si elle

me trouvait déjà comme enfermé avec les fous… Comme ça je

serais bien plus à mon aise pour faire celui qui ne comprend

plus rien… Avec elle, c’est ça qu’il faut… Pas comprendre… »

Deux ou trois mois auparavant tout ce qu’il venait de me

raconter là Robinson, m’aurait encore intéressé, mais j’avais

comme vieilli tout d’un coup.

Au fond, j’étais devenu de plus en plus comme Baryton, je

m’en foutais. Tout ça qu’il me racontait Robinson de son aven-

ture à Toulouse n’était plus pour moi du danger bien vivant,

j’avais beau essayer de m’exciter sur son cas, ça sentait le ren-

fermé son cas. On a beau dire et prétendre, le monde nous

quitte bien avant qu’on s’en aille pour de bon.

Les choses auxquelles on tenait le plus, vous vous décidez

un beau jour à en parler de moins en moins, avec effort quand il

faut s’y mettre. On en a bien marre de s’écouter toujours cau-

ser… On abrège… On renonce… Ça dure depuis trente ans qu’on

cause… On ne tient plus à avoir raison. L’envie vous lâche de

garder même la petite place qu’on s’était réservée parmi les

plaisirs… On se dégoûte… Il suffit désormais de bouffer un peu,

de se faire un peu de chaleur et de dormir le plus qu’on peut sur

– 519 –

le chemin de rien du tout. Il faudrait pour reprendre de l’intérêt trouver de nouvelles grimaces à exécuter devant les autres…

Mais on n’a plus la force de changer son répertoire. On bre-

douille. On se cherche bien encore des trucs et des excuses pour

rester là avec eux les copains, mais la mort est là aussi elle,

puante, à côté de vous, tout le temps à présent et moins mysté-

rieuse qu’une belote. Vous demeurent seulement précieux les

menus chagrins, celui de n’avoir pas trouvé le temps pendant

qu’il vivait encore d’aller voir le vieil oncle à Bois-Colombes,

dont la petite chanson s’est éteinte à jamais un soir de février.

C’est tout ce qu’on a conservé de la vie. Ce petit regret bien

atroce, le reste on l’a plus ou moins bien vomi au cours de la

route, avec bien des efforts et de la peine. On n’est plus qu’un

vieux réverbère à souvenirs au coin d’une rue où il ne passe déjà

presque plus personne.

Tant qu’à s’ennuyer, le moins fatigant, c’est encore de le

faire avec des habitudes bien régulières. Je tenais à ce que tout

soit couché à dix heures, dans la maison. C’est moi qui éteignais

l’électricité. Les affaires allaient toutes seules.

D’ailleurs nous ne nous mîmes pas en frais d’imagination.

Le système Baryton des « Crétins au cinéma » nous occupait

suffisamment. Des économies, la maison n’en réalisait plus

beaucoup. Le gaspillage, qu’on se disait, ça le ferait peut-être re-

venir le patron puisque ça lui donnait des angoisses.

Nous avions acheté un accordéon pour que Robinson

puisse faire danser nos malades au jardin pendant l’été. C’était

difficile de les occuper à Vigny les malades, jour et nuit. On ne

pouvait pas les envoyer tout le temps à l’église, ils s’y en-

nuyaient trop.

De Toulouse, nous ne reçûmes plus aucune nouvelle, l’abbé

Protiste ne revint jamais non plus me voir. L’existence à l’Asile

s’organisa monotone, furtive. Moralement, nous n’étions pas à

notre aise. Trop de fantômes, par-ci, par-là.

– 520 –

Des mois passèrent encore. Robinson reprenait de la mine.

À Pâques, nos fous s’agitèrent un peu, des femmes en claires toi-

lettes passèrent et repassèrent devant nos jardins. Printemps

précoce. Bromures.

Au Tarapout le personnel avait été depuis le temps de ma

figuration bien des fois renouvelé. Les petites Anglaises filées

bien loin, m’apprit-on, en Australie. On ne les reverrait plus…

Les coulisses depuis mon histoire avec Tania, m’étaient in-

terdites. Je n’insistai pas.

Nous nous mîmes à écrire des lettres un peu partout et sur-

tout aux Consulats des pays du Nord, pour obtenir quelques in-

dices sur les passages éventuels de Baryton. Nous ne reçûmes de

ceux-ci aucune réponse intéressante.

Parapine accomplissait posément et silencieusement son

service technique à mes côtés. Depuis vint-quatre mois, il

n’avait guère prononcé plus de vingt phrases en tout. J’étais

amené à décider à peu près seul des petits arrangements maté-

riels et administratifs que la situation quotidienne réclamait. Il

m’arrivait de commettre quelques gaffes, Parapine ne me les re-

prochait jamais. On s’accordait ensemble à coups d’indifférence.

D’ailleurs un roulement suffisant de malades assurait le côté

matériel de notre institution. Réglés les fournisseurs et le loyer,

il nous restait encore largement de quoi vivre, la pension

d’Aimée à sa tante payée régulièrement, bien entendu.

Je trouvais Robinson beaucoup moins inquiet à présent

qu’au moment de son arrivée. Il avait repris de la mine et trois

kilos. En somme, semblait-il, tant qu’il y aurait des petits fous

dans les familles, on serait bien content de nous trouver, bien

commodes que nous étions à proximité de la capitale. Notre jar-

din seul valait le voyage. On venait exprès de Paris pour les ad-

mirer nos corbeilles et nos bosquets de roses au bel été.

– 521 –

C’est au cours d’un de ces dimanches de juin qu’il m’a sem-blé reconnaître Madelon, pour la première fois, au milieu d’un

groupe de promeneurs, immobile un instant, juste devant notre

grille.

Tout d’abord je n’ai rien voulu communiquer de cette ap-

parition à Robinson, pour ne pas l’effrayer, et puis tout de

même, ayant bien réfléchi, quelques jours plus tard, je lui re-

commandai de ne plus s’éloigner désormais, pour un temps au

moins, en ces vagues promenades alentour, dont il avait pris

l’habitude. Ce conseil l’inquiéta. Il n’insista pas cependant pour

en savoir davantage.

Vers la fin juillet, nous reçûmes de Baryton quelques cartes

postales, de Finlande cette fois. Cela nous fit plaisir, mais il ne

nous parlait nullement de son retour Baryton, il nous souhaitait

seulement une fois de plus « Bonne chance » et mille choses

amicales.

Deux mois s’éloignèrent et puis d’autres… La poussière de

l’été retomba sur la route. L’un de nos aliénés, vers la Toussaint,

fit un petit scandale devant notre Institut. Ce malade, aupara-

vant tout à fait paisible et convenable, subit mal l’exaltation

mortuaire de la Toussaint. On ne sut à temps l’empêcher de

hurler par sa fenêtre qu’il ne voulait plus jamais mourir… Les

promeneurs n’en finissaient pas de le trouver tout à fait co-

casse… Au moment où survenait cette algarade j’eus à nouveau,

mais cette fois bien plus précisément que la première fois,

l’impression très désagréable de reconnaître Madelon au pre-

mier rang d’un groupe, juste au même endroit, devant la grille.

Au cours de la nuit qui suivit, je fus réveillé par l’angoisse,

j’essayai d’oublier ce que j’avais vu, mais tous mes efforts pour

oublier demeurèrent vains. Mieux valait encore ne plus essayer

de dormir.

Depuis longtemps, je n’étais retourné à Rancy. Tant qu’à

être attaqué par le cauchemar, je me demandais s’il ne valait pas

– 522 –

mieux aller faire un tour de ce côté, d’où tous les malheurs venaient, tôt ou tard… J’en avais laissé là-bas derrière moi des

cauchemars… Essayer d’aller au-devant d’eux, pouvait à la ri-

gueur passer pour une espèce de précaution… Pour Rancy, le

plus court chemin, en venant de Vigny, c’est de suivre par le

quai jusqu’au pont de Gennevilliers, celui qui est tout à plat, te-

nu sur la Seine. Les brumes lentes du fleuve se déchirent au ras

de l’eau, se pressent, passent, s’élancent, chancellent et vont re-

tomber de l’autre côté du parapet autour des quinquets acides.

La grosse usine des tracteurs qui est à gauche se cache dans un

grand morceau de nuit. Elle a ses fenêtres ouvertes par un in-

cendie morne qui la brûle en dedans et n’en finit jamais. Passé

l’usine, on est seul sur le quai… Mais y a pas à s’y perdre… C’est

d’après la fatigue qu’on se rend à peu près compte qu’on est ar-

rivé.

Il suffit alors de tourner encore à gauche par la rue des

Bournaires et ça n’est plus bien loin. C’est pas difficile à se re-

trouver à cause du fanal vert et rouge du passage à niveau qui

est toujours allumé.

Même en pleine nuit j’y serais allé, moi, les yeux fermés sur

le pavillon des Henrouille. J’y avais été assez souvent, autre-

fois…

Cependant, ce soir-là quand je fus parvenu jusque devant

leur porte, je me suis mis à réfléchir au lieu de m’avancer…

Elle était seule à présent la fille pour l’habiter le pavillon,

que je me pensais… Ils étaient tous morts, tous… Elle avait dû

savoir, ou du moins elle s’était doutée de la façon dont elle avait

fini sa vieille à Toulouse… Quel effet que ça avait bien pu lui

faire ?

Le réverbère du trottoir blanchissait la petite marquise en

vitres comme avec de la neige au-dessus du perron. Je suis resté

là, au coin de la rue, rien qu’à regarder, longtemps. J’aurais bien

pu aller sonner. Sûrement qu’elle m’aurait ouvert. Après tout,

– 523 –

on n’était pas fâchés ensemble. Il faisait glacial là où je m’étais mis en arrêt…

La rue finissait en fondrière encore, comme de mon temps.

On avait promis des travaux, on les avait pas entrepris… Il ne

passait plus personne.

C’est pas que j’aie eu peur d’elle, de la fille Henrouille. Non.

Mais tout d’un coup, là, j’avais plus envie de la revoir. Je m’étais

trompé en cherchant à la revoir. Là, devant chez elle, je décou-

vrais soudain qu’elle n’avait plus rien à m’apprendre… Ça aurait

même été ennuyeux qu’elle me parle à présent, voilà tout. Voilà

ce que nous étions devenus l’un pour l’autre.

J’étais arrivé plus loin qu’elle dans la nuit à présent, plus

loin même que la vieille Henrouille qui était morte… On était

plus tous ensemble… On s’était quittés pour de bon… Pas seu-

lement par la mort, mais par la vie aussi… Ça s’était fait par la

force des choses… Chacun pour soi ! que je me disais… Et je suis

reparti de mon côté, vers Vigny.

Elle n’avait pas assez d’instruction pour me suivre à pré-

sent la fille Henrouille… Du caractère ça oui, elle en avait… Mais

pas d’instruction ! C’était ça le hic. Pas d’instruction ! C’est capital l’instruction ! Alors elle pouvait plus me comprendre, ni

comprendre ce qui se passait autour de nous, aussi vache et tê-

tue qu’elle puisse être… Ça ne suffit pas… Faut encore du cœur

et du savoir pour aller plus loin que les autres… Par la rue des

Sanzillons j’ai pris pour m’en retourner vers la Seine et puis par

l’impasse Vassou. C’était réglé mon tracas ! Content presque !

Fier parce que je me rendais compte que ça valait plus la peine

d’insister du côté de la bru Henrouille, j’avais fini par la perdre

en route la vache !… Quel morceau ! On avait sympathisé à

notre manière… On s’était bien compris autrefois avec la fille

Henrouille… Pendant longtemps… Mais maintenant, elle était

plus assez bas pour moi, elle pouvait pas descendre… Me re-

joindre… Elle avait pas l’instruction et la force. On ne monte pas

dans la vie, on descend. Elle pouvait plus. Elle pouvait plus des-

– 524 –

cendre jusque là où j’étais moi… Y avait trop de nuit pour elle autour de moi.

En passant devant l’immeuble où la tante à Bébert était

concierge, je serais bien entré aussi, rien que pour voir ceux qui

l’occupaient à présent sa loge, là où je l’avais soigné Bébert et de

là où il était parti. Peut-être qu’il y était encore son portrait en

écolier au-dessus du lit… Mais il était trop tard pour réveiller du

monde. Je suis passé sans me faire reconnaître…

Un peu plus loin, au faubourg de la Liberté, j’ai retrouvé la

boutique à Bézin le brocanteur encore allumée… Je ne m’y at-

tendais pas… Mais rien qu’avec un petit bec dans le milieu de

l’étalage. Bézin, lui, il connaissait tous les trucs et les nouvelles

du quartier à force d’être chez les bistrots et si bien connu de-

puis la Foire aux Puces jusqu’à la Porte Maillot.

Il aurait pu m’en raconter des histoires s’il avait été réveil-

lé. J’ai poussé sa porte. Son timbre a sonné, mais personne m’a

répondu. Je savais qu’il couchait dans le fond de la boutique,

dans sa salle à manger à vrai dire… C’est là qu’il était lui aussi,

dans le noir, avec la tête sur la table, entre ses bras, assis de tra-

vers près du dîner froid qui l’attendait, des lentilles. Il avait

commencé à manger. Le sommeil l’avait saisi tout de suite en

rentrant. Il ronflait fort. Il avait bu aussi, c’est vrai. Je m’en sou-

viens bien du jour, un jeudi, le jour du marché aux Lilas… Il

avait des occasions plein une « toilette » encore étendue par

terre à ses pieds.

Je l’avais toujours trouvé bon gars moi, Bézin, pas plus

ignoble qu’un autre. Rien à dire. Bien complaisant, pas difficile.

J’allais pas me mettre à le réveiller par curiosité, à cause de mes

petites questions… Je suis donc reparti après avoir fermé son

gaz.

Il avait du mal à se défendre, bien sûr, dans son espèce de

commerce. Mais lui au moins, il avait pas de mal à s’endormir.

– 525 –

Je m’en retournai triste quand même du côté de Vigny, en

pensant que tous ces gens, ces maisons, ces choses sales et

mornes ne me parlaient plus du tout, droit au cœur comme au-

trefois, et que moi tout mariole que je pouvais paraître, je

n’avais peut-être plus assez de force non plus, je le sentais bien,

pour aller encore loin, moi, comme ça, tout seul.

– 526 –

Pour les repas, à Vigny, nous avions conservé les habitudes du temps de Baryton, c’est-à-dire qu’on se retrouvait tous à

table, mais de préférence à présent dans la salle de billard au-

dessus de chez la concierge. C’était plus familier que la vraie

salle à manger où traînaient les souvenirs pas drôles des conver-

sations anglaises. Et puis, il y avait trop de beaux meubles aussi

pour nous dans la salle à manger, des « 1900 » véritables avec

des vitraux genre opale.

Du billard, on pouvait voir dans la rue tout ce qui se pas-

sait. Ça pouvait être utile. Nous séjournions dans cette pièce des

dimanches entiers. En fait d’invités nous recevions parfois à dî-

ner des médecins des environs, par-ci par-là, mais notre convive

habituel c’était plutôt Gustave, l’agent du trafic. Lui, on pouvait

le dire, il était régulier. On s’était connus comme ça par la fe-

nêtre, en le regardant le dimanche, faire son service, au croise-

ment de la route à l’entrée du pays. Il avait du mal avec les

automobiles. On s’était dit d’abord quelques mots et puis on

était devenus de dimanche en dimanche tout à fait des connais-

sances. J’avais eu l’occasion en ville de soigner ses deux fils, l’un

après l’autre, pour la rougeole et pour les oreillons. Un fidèle à

nous, Gustave Mandamour, qu’il s’appelait, du Cantal. Pour la

conversation il était un peu pénible, parce qu’il éprouvait du

mal avec les mots. Il les trouvait bien les mots, mais il les sortait

pas, ils lui restaient plutôt dans la bouche, à faire des bruits.

Un soir comme ça Robinson l’a invité au billard, en plai-

santant je crois. Mais c’était sa nature de continuer les choses,

alors il était toujours revenu depuis lors, Gustave à la même

heure, chaque soir, à huit heures. Il se trouvait bien avec nous

Gustave, mieux qu’au café, qu’il nous disait lui-même, à cause

– 527 –

des discussions politiques qui s’envenimaient souvent entre les habitués. Nous on ne discutait jamais de politique nous. Dans

son cas à Gustave c’était assez délicat la politique. Au café il

avait eu des ennuis avec ça. En principe, il aurait pas fallu qu’il

en parle de politique, surtout quand il avait bu un peu, et ça lui

arrivait. Il était même noté pour trinquer, c’était son faible.

Tandis que chez nous il se trouvait en sécurité à tous les égards.

Il l’admettait lui-même. Nous on ne buvait pas. Il pouvait se

laisser aller à la maison, ça ne portait pas à conséquence. C’était

en confiance qu’il venait.

Quand on pensait, Parapine et moi, à la situation d’où on

était sortis et à celle qui nous était échue chez Baryton, on ne se

plaignait pas, on aurait eu bien tort, parce qu’en somme on avait

eu une espèce de chance miraculeuse et on avait tout ce qui

nous fallait aussi bien au point de vue de la considération que

du confort matériel.

Seulement moi, toujours je m’étais douté que ça ne dure-

rait pas le miracle. J’avais un passé poisseux et il me remontait

déjà comme des renvois du Destin. Déjà dans les débuts qu’on

était à Vigny, j’avais reçu trois lettres anonymes qui m’avaient

semblé tout ce qu’il y avait de louches et de menaçantes. Et puis

encore après ça, bien d’autres lettres toutes aussi fielleuses.

C’est vrai qu’on en recevait souvent nous autres à Vigny des

lettres anonymes et nous n’y prêtions pas autrement attention

d’habitude. Elles provenaient le plus souvent d’anciens malades

que leurs persécutions revenaient travailler à domicile.

Mais ces lettres-ci, leurs tournures m’inquiétaient davan-

tage, elles ne ressemblaient pas aux autres, leurs accusations se

faisaient précises et puis il ne s’agissait jamais que de moi et de

Robinson. Pour tout dire, on nous accusait de faire ménage en-

semble. C’était fumier comme supposition. Ça me gênait

d’abord de lui en parler à lui et puis tout de même je me suis dé-

cidé parce que je n’en finissais pas d’en recevoir des nouvelles

lettres du même ordre. On a cherché alors ensemble de qui elles

– 528 –

pouvaient bien nous provenir. Nous fîmes l’énuméré de tous les gens possibles parmi nos connaissances communes. On ne

trouvait pas. D’ailleurs ça ne tenait pas debout comme accusa-

tion. Moi l’inversion c’était pas mon genre et puis Robinson, lui

les choses du sexe, il s’en foutait amplement, d’un côté comme

de l’autre. Si quelque chose le tracassait, c’était sûrement pas les

histoires de derrières. Fallait au moins que ça soye une jalouse

pour imaginer des saloperies semblables.

En résumé on n’en connaissait guère d’autre que Madelon

capable de venir nous relancer avec des inventions aussi dé-

gueulasses jusqu’à Vigny. Ça m’était égal qu’elle continue à

écrire ses trucs, mais j’avais à craindre qu’exaspérée qu’on lui

réponde rien, elle vienne nous relancer, elle-même en personne,

un jour ou l’autre, et faire du scandale dans l’établissement. Fal-

lait s’attendre au pire.

Nous passâmes ainsi quelques semaines pendant lesquelles

on sursautait à chaque coup de sonnette. Je m’attendais à une

visite de Madelon, ou pire encore, à celle du Parquet.

Chaque fois que l’agent Mandamour arrivait pour la partie

un peu plus tôt que d’habitude, je me demandais s’il n’avait pas

une convocation dans son ceinturon, mais il était encore à cette

époque-là tout ce qu’il y a d’aimable et de reposant, Manda-

mour. C’est plus tard seulement, qu’il s’est mis à changer lui

aussi de façon notable. En ce temps-là, il perdait encore à peu

près chaque jour à tous les jeux avec tranquillité. S’il a changé

de caractère, ce fut d’ailleurs bien par notre faute.

Un soir, question de m’instruire, je lui ai demandé pour-

quoi il n’arrivait jamais à gagner aux cartes, j’avais pas de raison

au fond pour lui demander ça à Mandamour, seulement par

manie de savoir le pourquoi ? le comment ? Surtout qu’on ne

jouait pas pour de l’argent ! Et tout en discutant de sa mal-

chance, je me suis rapproché de lui, et l’examinant bien, je me

suis aperçu qu’il était assez gravement presbyte. En vérité, dans

– 529 –

l’éclairage où nous nous trouvions, il ne discernait qu’avec peine le trèfle du carreau sur les cartes. Ça ne pouvait pas durer.

J’ai mis de l’ordre dans son infirmité en lui offrant des

belles lunettes. D’abord il était tout content de les essayer les

lunettes, mais ça ne dura pas. Comme il jouait mieux, grâce à

ses lunettes, il perdait moins qu’avant et il se mit en tête de ne

plus perdre du tout. C’était pas possible, alors il trichait. Et

quand ça lui arrivait de perdre malgré ses trichages il nous bou-

dait pendant des heures entières. Bref, il devint impossible.

J’étais navré, il se vexait pour un oui, pour un non, lui,

Gustave, et en plus, il cherchait à nous vexer à son tour, à nous

donner de l’inquiétude, du souci aussi. Il se vengeait quand il

avait perdu, à sa manière… C’était cependant pas pour de

l’argent, je le répète, que nous jouions, rien que pour la distrac-

tion et la gloire… Mais il était furieux quand même.

Ainsi un soir qu’il avait eu de la malchance, il nous inter-

pella en s’en allant. « Messieurs, je vais vous dire de prendre

garde !… Avec les gens que vous fréquentez, moi, si j’étais vous,

je ferais attention !… Il y a une brune entre autres qui passe de-

puis des jours devant votre maison !… Bien trop souvent à mon

sens !… Elle a des raisons !… Elle en aurait après l’un de vous

pour s’expliquer que j’en serais pas autrement surpris !… »

Voilà comment qu’il a lancé la chose sur nous, pernicieuse,

Mandamour, avant de s’en aller. Il l’avait pas raté son petit ef-

fet !… Tout de même je me suis repris à l’instant même. « Bon.

Merci Gustave ! que j’ai répondu bien calmement… Je ne vois

pas qui ça peut bien être la petite brune dont vous parlez ?…

Aucune femme parmi nos anciennes malades n’a eu lieu, à ma

connaissance, de se plaindre de nos soins… Il s’agit sans doute

encore d’une pauvre égarée… Nous la retrouverons… Enfin vous

avez raison, il vaut toujours mieux savoir… Encore une fois

merci Gustave de nous avoir prévenus… Et bonsoir ! »

– 530 –

Robinson du coup, il n’en pouvait plus se lever de sa chaise.

L’agent parti, nous examinâmes le renseignement qu’il venait de

nous fournir, dans tous les sens. Ça pouvait bien être, malgré

tout, une autre femme que Madelon… Il en venait bien d’autres,

comme ça, rôder sous les fenêtres de l’Asile… Mais tout de

même il existait une sérieuse présomption pour que ce soit elle

et ce doute nous suffisait pour nous combler de frousse. Si

c’était elle, quelles étaient ses nouvelles intentions ? Et puis de

quoi pouvait-elle vivre d’abord depuis tant de mois à Paris ? Si

elle devait finalement rappliquer en personne, il fallait aviser,

prendre nos dispositions, tout de suite.

« Écoute Robinson, que j’ai conclu moi alors, décide-toi,

c’est le moment, et n’y reviens plus… que veux-tu faire ? As-tu

envie de retourner avec elle à Toulouse ?

– Non ! que je te dis. Non et non ! » Voilà sa réponse.

C’était ferme.

« Ça va ! que j’ai dit moi alors. Mais dans ce cas-là, si vrai-

ment tu veux plus retourner avec elle, le mieux, à mon avis, ça

serait que tu repartes gagner ta croûte pendant un temps au

moins à l’étranger. De cette façon t’en seras pour de sûr débar-

rassé… Elle ira pas te suivre là-bas n’est-ce pas ?… T’es jeune

encore… T’es redevenu solide… T’es reposé… On te donnera un

peu d’argent et alors bon voyage !… Voilà mon avis ! Tu te rends

compte qu’ici au surplus c’est pas une situation pour toi… Ça

peut pas durer toujours ?… »

S’il m’avait bien écouté, s’il était parti à ce moment-là, ça

m’aurait arrangé, ça m’aurait fait plaisir. Mais il a pas marché.

« Tu te fous de moi, Ferdinand dis ! qu’il a répondu… C’est

pas gentil à mon âge… Regarde-moi bien voyons !… » Il voulait

plus s’en aller. Il était fatigué en somme des balades.

« Je veux pas aller plus loin… qu’il répétait… T’auras beau

dire… T’auras beau faire… Je m’en irai plus… »

– 531 –

Voilà comment il répondait à mon amitié. Pourtant

j’insistai.

« Et si elle allait te dénoncer Madelon, une supposition,

pour l’affaire de la mère Henrouille ?… C’est toi même qui me

l’as dit, qu’elle en était capable…

– Alors tant pis ! qu’il a répondu. Elle fera comme elle vou-

dra… »

C’était nouveau des mots comme ça dans sa bouche, parce

que la Fatalité, auparavant, c’était pas son genre…

« Au moins, va te chercher un petit travail à côté, dans une

usine, comme ça tu ne seras pas forcé d’être là tout le temps

avec nous… Si on arrive pour te chercher, on aura le temps de te

prévenir. »

Parapine était tout à fait de mon avis à ce sujet et même

pour la circonstance il nous a reparlé un peu. Fallait donc que ça

lui paraisse tout à fait grave et urgent ce qui se passait entre

nous. Il nous fallut alors nous ingénier à le caser, à le dissimuler

Robinson. Parmi nos relations nous comptions un industriel des

environs, un carrossier qui nous devait quelque reconnaissance

pour des petits services tout à fait délicats, rendus à des mo-

ments critiques. Il voulut bien prendre Robinson à l’essai pour

les peintures à la main. C’était un boulot fin, pas dur et genti-

ment payé.

« Léon, qu’on lui a dit, le matin où il débutait, fais pas l’œuf

dans ta nouvelle place, te fais pas repérer pour tes idées à la

manque… Arrive à l’heure… Pars pas avant les autres… Dis bon-

jour à tout le monde… Tiens-toi bien enfin. Tu es dans un atelier

convenable et t’es recommandé… »

Mais voilà qu’il s’est fait repérer quand même tout de suite

et pas de sa faute, par un mouchard d’un atelier d’à côté qui

l’avait vu rentrer dans le cabinet privé du patron. Ça a suffi.

Rapport. Mauvais esprit. Balance.

– 532 –

Il nous revient donc Robinson encore une fois, sans place, quelques jours plus tard. Fatalité !

Et puis il se remit à tousser presque le même jour. Nous

l’auscultons et on lui trouve toute une série de râles sur toute la

hauteur du poumon droit. Il n’avait plus qu’à garder la

chambre.

Ça se passait un samedi soir juste avant le dîner, quelqu’un

me demande moi en personne au salon des entrées.

Une femme, m’annonce-t-on.

C’était elle avec un petit chapeau marquise et des gants. Je

m’en souviens bien. Pas besoin de préambule, elle tombait à pic.

Je lui casse le morceau.

« Madelon, que je l’arrête, si c’est Léon que vous désirez

revoir, j’aime autant vous prévenir tout de suite, que c’est pas la

peine d’insister, vous pouvez vous en retourner… Il est malade

des poumons et de la tête… Assez gravement d’ailleurs… Vous

ne pouvez pas le voir… D’ailleurs il n’a rien à vous dire…

– Pas même à moi ? qu’elle insiste.

– Non, pas même vous… Surtout pas à vous… » que

j’ajoute.

Je croyais qu’elle allait ressauter. Non, elle inclinait seule-

ment avec la tête, là devant moi, de droite à gauche, les lèvres

serrées et avec les yeux elle cherchait à me retrouver où elle

m’avait laissé dans son souvenir. J’y étais plus. Je m’étais dépla-

cé, moi aussi dans le souvenir. Dans le cas où nous étions, un

homme, un costaud, m’aurait fait peur, mais d’elle j’avais rien à

craindre. Elle était moins forte que moi, comme on dit. Depuis

toujours l’envie me tenait de claquer une tête ainsi possédée par

la colère pour voir comment qu’elles tournent les têtes en colère

dans ces cas-là. Ça ou un beau chèque, c’est ce qu’il faut pour

voir d’un seul coup virer d’un bond toutes les passions qui sont

– 533 –

à louvoyer dans une tête. C’est beau comme une belle ma-

nœuvre à la voile sur une mer agitée. Toute la personne s’incline

dans un vent nouveau. Je voulais voir ça.

Depuis vingt ans au moins, il me poursuivait ce désir. Dans

la rue, au café, partout où les gens plus ou moins agressifs, vétil-

leux et hâbleurs, se disputent. Mais je n’aurais jamais osé par

peur des coups et surtout de la honte qui s’ensuit des coups.

Mais l’occasion, là, pour une fois était magnifique.

« Vas-tu t’en aller ? » que je fis, rien que pour l’exciter en-

core un peu plus, la mettre à point.

Elle me reconnaissait plus, à lui parler comme ça. Elle s’est

mise à sourire, horripilante au possible, comme si elle m’avait

trouvé ridicule et bien négligeable… « Flac ! Flac ! » Je lui ai col-

lé deux gifles à étourdir un âne.

Elle est allée s’aplatir sur le grand divan rose d’en face,

contre le mur, la tête entre les mains. Elle soufflait à petits

coups, et gémissait comme un petit chien trop battu. Et puis,

elle a comme réfléchi et brusquement elle s’est relevée, toute lé-

gère, souple et elle a dépassé la porte sans même retourner la

tête. J’avais rien vu. Tout était à recommencer.

– 534 –

Mais nous avons eu beau faire, elle possédait bien plus

d’astuce que nous tous réunis. La preuve c’est qu’elle l’a revu

son Robinson, et comme elle l’a voulu encore… Le premier qui

les a repérés ensemble, c’est Parapine. Ils étaient à la terrasse

d’un café en face de la gare de l’Est.

Je m’en doutais déjà moi qu’ils se revoyaient mais je ne

voulais plus avoir l’air de m’intéresser du tout à leurs relations.

Ça ne me regardait pas en somme. Il s’acquittait de son service

de l’Asile, pas mal du tout d’ailleurs, aux paralytiques, un boulot

ingrat au possible, à les décrotter, les éponger, les changer de

linge, les faire baver. Nous n’avions pas à lui en demander da-

vantage.

S’il profitait des après-midi où je l’envoyais à Paris aux

commissions pour la revoir sa Madelon, c’était son affaire. Tou-

jours est-il que nous, on ne l’avait jamais revue à Vigny-sur-

Seine, Madelon, depuis la gifle. Mais je pensais qu’elle avait dû

lui en raconter depuis des saletés sur mon compte !

Je ne lui en parlai même plus de Toulouse à Robinson,

comme si rien de tout ça n’était jamais arrivé.

Six mois passèrent ainsi, bon gré, mal gré, et puis une va-

cance survint dans notre personnel et nous eûmes tout à fait be-

soin soudain d’une infirmière bien au courant pour les mas-

sages, la nôtre était partie sans avertir pour se marier.

Un grand nombre de belles filles se présentèrent pour ce

poste, et nous n’eûmes en sorte que l’embarras du choix parmi

tant de solides créatures de toutes nationalités qui affluèrent à

Vigny dès qu’eut paru notre annonce. En fin de compte, nous

– 535 –

nous décidâmes pour une Slovaque du nom de Sophie dont la

chair, le port souple et tendre à la fois, une divine santé, nous

parurent, il faut l’avouer, irrésistibles.

Elle ne connaissait cette Sophie que peu de mots en fran-

çais, mais je me disposais quant à moi, c’était bien la moindre

des complaisances, à lui donner des leçons sans retard. Je me

sentis d’ailleurs à son frais contact un renouveau de goût pour

l’enseignement. Baryton avait tout fait cependant pour m’en dé-

goûter. Impénitence ! Mais quelle jeunesse aussi ! Quel entrain !

Quelle musculature Quelle excuse ! Élastique ! Nerveuse ! Éton-

nante au possible ! Elle n’était diminuée cette beauté par aucune

de ces fausses ou véritables pudeurs qui gênent tant les conver-

sations trop occidentales. Pour mon compte et pour tout dire, je

n’en finissais plus de l’admirer. De muscles en muscles, par

groupes anatomiques, je procédais… Par versants musculaires,

par régions… Cette vigueur concertée mais déliée en même

temps, répartie en faisceaux fuyants et consentants tour à tour,

au palper, je ne pouvais me lasser de la poursuivre… Sous la

peau veloutée, tendue, détendue, miraculeuse…

L’ère de ces joies vivantes, des grandes harmonies indé-

niables, physiologiques, comparatives est encore à venir… Le

corps, une divinité tripotée par mes mains honteuses… Des

mains d’honnête homme, ce curé inconnu… Permission d’abord

de la Mort et des Mots… Que de chichis puants ! C’est barbouillé

d’une crasse épaisse de symboles, et capitonné jusqu’au trognon

d’excréments artistiques que l’homme distingué va tirer son

coup… Arrive ensuite que pourra ! Bonne affaire ! Économie de

ne s’exciter après tout que sur des réminiscences… On les pos-

sède les réminiscences, on peut en acheter et des belles et des

splendides une fois pour toutes des réminiscences… La vie c’est

plus compliqué, celle des formes humaines surtout. Atroce

aventure. Il n’en est pas de plus désespérée. À côté de ce vice

des formes parfaites, la cocaïne n’est qu’un passe-temps pour

chefs de gare.

– 536 –

Mais revenons à notre Sophie ! Sa seule présence ressem-

blait à une audace dans notre maison boudeuse, craintive et

louche.

Après quelque temps de vie commune, nous étions certes

toujours heureux de la compter parmi nos infirmières, mais

nous ne pouvions cependant nous empêcher de redouter qu’elle

se mette à déranger un jour l’ensemble de nos infinies pru-

dences ou prenne simplement soudain un beau matin cons-

cience de notre miteuse réalité…

Elle ignorait encore la somme de nos croupissants aban-

dons Sophie ! Une bande de ratés ! Nous l’admirions, vivante

auprès de nous, rien qu’à se lever, simplement, venir à notre

table, partir encore… Elle nous ravissait…

Et chaque fois qu’elle effectuait ces si simples gestes, nous

en éprouvions surprise et joie. Nous effectuions comme des

progrès de poésie rien qu’à l’admirer d’être tellement belle et

tellement plus inconsciente que nous. Le rythme de sa vie jail-

lissait d’autres sources que les nôtres… Rampantes pour tou-

jours les nôtres, baveuses.

Cette force allègre, précise et douce à la fois qui l’animait

de la chevelure aux chevilles venait nous troubler, nous inquié-

tait d’une façon charmante, mais nous inquiétait, c’est le mot.

Notre savoir hargneux des choses de ce monde boudait plu-

tôt cette joie si l’instinct y trouvait son compte, le savoir tou-

jours là, au fond peureux, réfugié dans la cave de l’existence,

soumis au pire par habitude, par expérience.

Elle possédait Sophie cette démarche ailée, souple et pré-

cise qu’on trouve, si fréquente, presque habituelle chez les

femmes d’Amérique, la démarche des grands êtres d’avenir que

la vie porte ambitieuse et légère encore vers de nouvelles façons

d’aventures… Trois-mâts d’allégresse tendre, en route pour

l’Infini…

– 537 –

Parapine lui qui pourtant n’était pas des plus lyriques sur ces sujets d’attirance s’en souriait à lui-même une fois qu’elle

était sortie. Le seul fait de la contempler vous faisait du bien à

l’âme. Surtout à la mienne, pour être juste, qui demeurait bien

désireuse.

Question de la surprendre, de lui faire perdre un peu de

cette superbe, de cette espèce de pouvoir et de prestige qu’elle

avait pris sur moi, Sophie, de la diminuer, en somme, de

l’humaniser un peu à notre mesquine mesure, j’entrais dans sa

chambre pendant qu’elle dormait.

C’était alors un tout autre spectacle Sophie, familier celui-

là et tout de même surprenant, rassurant aussi. Sans parade,

presque pas de couvertures, à travers du lit, cuisses en bataille,

chairs moites et dépliées, elle s’expliquait avec la fatigue…

Elle s’acharnait sur le sommeil Sophie dans les profon-

deurs du corps, elle en ronflait. C’était le seul moment où je la

trouvais bien à ma portée. Plus de sorcelleries. Plus de rigolade.

Rien que du sérieux. Elle besognait comme à l’envers de

l’existence, à lui pomper de la vie encore… Goulue qu’elle était

dans ces moments-là, ivrogne même à force d’en reprendre. Fal-

lait la voir après ces séances de roupillon, toute gonflée encore

et sous sa peau rose les organes qui n’en finissaient pas de

s’extasier. Elle était drôle alors et ridicule comme tout le monde.

Elle en titubait de bonheur pendant des minutes encore et puis

toute la lumière de la journée revenait sur elle et comme après

le passage d’un nuage trop lourd elle reprenait glorieuse, déli-

vrée, son essor…

On peut baiser tout ça. C’est bien agréable de toucher ce

moment où la matière devient la vie. On monte jusqu’à la plaine

infinie qui s’ouvre devant les hommes. On en fait : Ouf ! Et ouf !

On jouit tant qu’on peut dessus et c’est comme un grand dé-

sert…

– 538 –

Parmi nous, ses amis plutôt que ses patrons, j’étais, je le crois, son plus intime. Par exemple elle me trompait régulièrement, on peut bien le dire, avec l’infirmier du pavillon des agi-

tés, un ancien pompier, pour mon bien qu’elle m’expliquait,

pour ne pas me surmener, à cause des travaux d’esprit que

j’avais en route et qui s’accordaient assez mal avec les accès de

son tempérament à elle. Tout à fait pour mon bien. Elle me fai-

sait cocu à l’hygiène. Rien à dire.

Tout cela ne m’aurait donné en définitive que du plaisir,

mais l’histoire de Madelon me restait sur la conscience. J’ai fini

un beau jour par tout lui raconter à Sophie pour voir ce qu’elle

en dirait. Ça m’a délivré un peu de lui raconter mes ennuis. J’en

avais assez, c’était vrai, des disputes à n’en plus finir et des ran-

cunes survenues à cause de leurs amours malheureuses, et So-

phie fut tout à fait de mon avis à cet égard.

Amis comme on avait été ensemble, Robinson et moi, elle

trouvait elle, qu’on devrait tous se réconcilier, tout simplement,

tout gentiment et le plus tôt possible. C’était un conseil qui par-

tait d’un bon cœur. Ils en ont beaucoup des bons cœurs comme

ça en Europe centrale. Seulement, elle était pas très au courant

des caractères et des réactions des gens de par ici. Avec les meil-

leures intentions du monde elle me conseillait tout à fait de tra-

vers. Je m’en suis aperçu qu’elle s’était trompée, mais trop tard.

« Tu devrais la revoir Madelon, qu’elle m’a conseillé, ça

doit être une gentille fille au fond, d’après ce que tu me ra-

contes… Seulement toi, tu l’as provoquée et tu as été tout à fait

brutal et dégoûtant avec elle !… Tu lui dois des excuses et même

un joli cadeau pour lui faire oublier… » Cela se faisait ainsi les

choses dans son pays. En somme des démarches très courtoises

qu’elle me conseillait, mais pas pratiques.

Je les ai suivis ses conseils, surtout parce que j’entrevoyais

au bout de tous ces chichis, de ces approches diplomatiques et

de ces flaflas, une petite partie carrée possible qui serait alors

tout ce qu’il y aurait de distrayante, rénovante même. Mon ami-

– 539 –

tié devenait, je le note avec peine, sous la pression des événements et de l’âge, sournoisement érotique. Trahison. Sophie

m’aidait sans le vouloir à trahir dans ce moment-là. Elle était un

peu trop curieuse pour ne pas aimer les dangers Sophie. Une

nature excellente, pas protestante pour un sou et qui ne cher-

chait à diminuer en rien les occasions de la vie, qui ne s’en mé-

fiait pas par principe. Tout à fait mon genre. Elle allait encore

plus loin. Elle comprenait la nécessité des changements dans les

distractions du derrière. Disposition aventureuse, foutrement

rare, il faut en convenir, parmi les femmes. Décidément, nous

avions bien choisi.

Elle aurait désiré, et je trouvais cela bien naturel, que je

puisse lui donner quelques détails sur son physique à Madelon.

Elle redoutait de paraître maladroite auprès d’une Française,

dans l’intimité, à cause surtout du grand renom d’artiste dans ce

genre, qu’on leur a constitué aux Françaises à l’étranger. Quant

à subir en même temps Robinson par-dessus le marché, c’était

bien pour me faire plaisir qu’elle y consentirait. Il ne l’excitait

pas du tout Robinson, qu’elle me disait, mais somme toute,

nous étions bien d’accord. C’était le principal. Bien.

J’ai attendu un peu, qu’une bonne occasion se présente

pour en toucher deux mots de mon projet de réconciliation gé-

nérale à Robinson. Un matin, qu’à l’Économat il était en train

de recopier les observations médicales sur le grand-livre,

l’instant m’a paru opportun pour ma tentative et je l’ai inter-

rompu pour lui demander bien simplement ce qu’il penserait

d’une démarche de ma part auprès de Madelon afin qu’on ou-

blie le récent violent passé… Et si je ne pourrais pas par la

même occasion lui présenter Sophie ma nouvelle amie ? Et puis

enfin, s’il ne pensait pas que le moment était venu pour tous de

nous expliquer une bonne fois gentiment.

D’abord, il a hésité un peu, j’ai bien vu, et puis il m’a ré-

pondu, mais sans entrain alors, qu’il n’y voyait pas

d’inconvénients… Au fond, je crois que Madelon lui avait an-

– 540 –

noncé que j’essayerais de la revoir bientôt sous un prétexte ou sous un autre. À propos de la gifle du jour où elle était venue à

Vigny, je n’ai pas soufflé mot.

Je ne pouvais pas risquer de me faire m’engueuler là et

qu’il me traite de mufle en public, parce qu’après tout bien

qu’amis ensemble depuis longtemps, dans cette maison il était

tout de même sous mes ordres. Autorité d’abord.

Ça tombait bien d’effectuer cette espèce de démarche au

mois de janvier. Nous décidâmes, parce que c’était plus com-

mode, qu’on se rencontrerait tous à Paris un dimanche, qu’on

irait ensuite au cinéma ensemble et peut-être qu’on passerait un

moment d’abord à la fête des Batignolles pour commencer si

toutefois il ne faisait pas trop froid dehors. Il avait promis de

l’emmener à la fête des Batignolles. Elle raffolait des fêtes fo-

raines, m’apprit-il, Madelon. Ça tombait bien ! Pour la première

fois qu’on se revoyait, ça serait mieux, si ça se passait à

l’occasion d’une fête.

– 541 –

On peut dire qu’on en a eu alors de la fête plein les yeux !

Et plein la tête aussi ! Bim et Boum ! Et Boum encore ! Et que je

te tourne ! Et que je t’emporte ! Et que je te chahute ! Et nous

voilà tous dans la mêlée, avec des lumières, du boucan, et de

tout ! Et en avant pour l’adresse et l’audace et la rigolade ! Zim !

Chacun essayait dans son pardessus de paraître à son avantage,

d’avoir l’air déluré, un peu distant quand même pour montrer

aux gens qu’on s’amusait ailleurs d’habitude, dans des endroits

bien plus coûteux, « expensifs » comme on dit en anglais.

D’astucieux, d’allègres rigolos qu’on se donnait l’air, malgré

la bise, humiliante aussi elle et cette peur déprimante d’être trop

généreux avec les distractions et d’avoir à le regretter le lende-

main, peut-être même pendant toute une semaine.

Un grand renvoi de musique monte du manège. Il n’arrive

pas à la vomir sa valse de Faust le manège, mais il fait tout ce

qu’il peut. Elle lui descend sa valse et elle lui remonte encore au-

tour du plafond rond qui tourbillonne avec ses mille tartes de

lumières en ampoules. C’est pas commode. Il souffre de mu-

sique dans le tuyau de son ventre l’orgue. Voulez-vous un nou-

gat ? Ou préférez-vous un carton ? À votre choix !…

Parmi nous autres, au tir, c’est Madelon, chapeau relevé

sur le front, la plus adroite. « Regarde ! qu’elle fait à Robinson.

Je tremble pas moi ! Et pourtant on a bien bu ! » C’est pour

vous donner le ton exact de la conversation. Nous sortions donc

du restaurant. « Encore un ! » Madelon l’a gagnée la bouteille

de champagne ! « Ping et pong ! Et mouche ! » Je lui fais moi

alors un grand pari, quelle me rattrapera pas dans l’autodrome.

« Chiche ! » qu’elle répond bien en train. « Chacun la sienne ! »

– 542 –

Et hop ! J’étais content qu’elle ait accepté. C’était un moyen pour me rapprocher d’elle. Sophie n’était pas jalouse. Elle avait

des raisons.

Robinson monte donc derrière avec Madelon dans un ba-

quet et moi dans un autre devant avec Sophie, et on s’en colle

une série de fameuses collisions ! Et je te cabosse ! Et je te

cramponne ! Mais je vois tout de suite qu’elle n’aime pas ça

qu’on la bouscule Madelon. Lui non plus d’ailleurs Léon, il

n’aime plus ça. On peut dire qu’il est pas à son aise avec nous.

Au passage pendant qu’on se raccroche aux rambardes, des pe-

tits marins se mettent à nous peloter de force, hommes et

femmes, et nous font des offres. On grelotte. On se défend. On

rigole. Il en arrive de partout des peloteurs et encore avec de la

musique et de l’élan et de la cadence ! On en prend dans ces es-

pèces de futailles à roulettes de telles secousses qu’à chaque fois

qu’on se bigorne les yeux vous en sortent des orbites. La joie

quoi ! La violence avec de la rigolade ! Tout l’accordéon des

plaisirs ! Je voudrais me remettre bien avec elle Madelon avant

qu’on quitte la fête. J’y tiens, mais elle répond plus du tout à

mes avances. Non, positivement. Elle me boude même. Elle me

tient à distance. J’en demeure perplexe. Ça la reprend ses hu-

meurs. Je m’attendais à mieux. Au physique d’ailleurs aussi elle

a changé, et en tout.

Je remarque qu’à côté de Sophie elle perd, elle est terne.

L’amabilité lui allait mieux, mais on dirait qu’elle sait à présent

des choses supérieures. Ça m’agace. Je la regiflerais volontiers,

pour voir si elle reviendrait, ou qu’elle me dise ce qu’elle sait de

supérieur, à moi. Mais sourires ! On est dans la fête, c’est pas

pour pleurnicher ! Il faut fêter !

Elle a trouvé du travail chez une tante, qu’elle raconte à

Sophie, après ça, pendant qu’on marche. Rue du Rocher, une

tante corsetière. Faut bien la croire.

– 543 –

C’était pas difficile à se rendre compte dès ce moment là

qu’en fait de réconciliation c’était une entrevue ratée. Et pour

ma combinaison aussi, c’était raté. C’était même une faillite.

On avait eu tort de chercher à se revoir. Sophie, elle, ne

comprenait pas encore bien la situation. Elle ne sentait pas

qu’on venait seulement en se revoyant de compliquer les

choses… Robinson aurait dû me dire lui, me prévenir, qu’elle

était butée à ce point-là… C’était dommage ! Bien ! Tzim ! Tzim !

Toujours et quand même ! En avant pour le « Caterpillar » !

comme on l’appelle. C’est moi qui propose, c’est moi qui paye,

question de tenter de me rapprocher une fois de plus de Made-

lon. Mais elle se défile constamment, elle m’évite, elle profite de

la foule pour grimper sur une autre banquette, devant, avec Ro-

binson, je suis refait. Des vagues et des remous d’obscurité nous

ahurissent. Rien à faire, que je me conclus tout bas, moi. Et So-

phie est enfin de mon avis. Elle comprend que j’avais été en tout

ça victime encore de mon imagination cochonne. « Tu vois ! Elle

est vexée ! Je crois qu’on ferait mieux de les laisser tranquilles à

présent… Nous, on pourrait peut-être aller faire un tour au

Chabanais avant de rentrer… » C’était une proposition qui lui

plaisait bien à Sophie, parce qu’elle avait entendu parler bien

des fois du Chabanais quand elle était encore à Prague et elle ne

demandait pas mieux que de l’essayer le Chabanais à présent

pour pouvoir juger, par elle-même. Mais nous calculâmes que

ça nous reviendrait trop cher le Chabanais d’après la somme

d’argent que nous avions emportée. Il a fallu donc nous réinté-

resser à la fête.

Robinson pendant qu’on était dans le Caterpillar avait dû

avoir une scène avec Madelon. Ils en descendirent tout à fait

agacés tous les deux de ce Carrousel. Décidément, elle était pas

à prendre ce soir-là avec des pincettes. Pour calmer et arranger

les choses, je leur proposai une distraction bien occupante, un

concours de pêche au goulot de bouteilles. Madelon s’y mit en

rechignant. Elle nous gagna cependant tout ce qu’elle voulut.

Elle arrivait avec son anneau juste au-dessus du bouchon et elle

– 544 –

te l’enfilait sur le coup de la cloche ! Là ! Clic ! et ça y était. Le marchand n’en revenait pas. Il lui remit en lot « une demie

Grand-Duc de Malvoison ». C’est dire si elle était adroite, mais

quand même elle était pas satisfaite. « Elle la boirait pas… »

qu’elle nous a annoncé tout de suite… « Que c’était du mau-

vais… » C’est Robinson donc qui se la déboucha pour la boire.

Hop ! En coup de trompette encore ! C’était drôle de sa part,

parce qu’il ne buvait pour ainsi dire jamais.

On passe après ça devant la noce en zinc. Pan ! Pan ! On

s’explique tous dessus avec des balles dures. C’est triste ce que

moi je suis pas habile… Je le félicite Robinson. Il me gagne à

n’importe quel jeu lui aussi. Mais ça le fait pas sourire non plus

son adresse. On dirait qu’on les a entraînés tous les deux dans

une véritable corvée décidément. Pas moyen de les ranimer, de

les dérider. « C’est à la fête qu’on est ! » que je hurle moi, pour

une fois j’étais à bout d’invention.

Mais ça leur était égal que je les stimule et que je leur ré-

pète ces choses dans les oreilles. Ils ne m’entendaient pas. « Et

la jeunesse alors ? que je leur demandai. Qu’est-ce qu’on en

fait ?… Elle s’amuse donc plus la jeunesse ? Qu’est-ce que je di-

rais moi qui ai dix piges de plus que vous autres ? Ma cocotte ! »

Ils me regardaient alors, Madelon et lui, comme s’ils s’étaient

trouvés devant un intoxiqué, un gazé, un baveux, et que ça vaille

même plus la peine qu’on me réponde… Comme si c’était plus la

peine d’essayer même de me parler, que je comprendrais plus à

coup sûr quoi qu’ils puissent m’expliquer… Rien à rien… Peut-

être qu’ils ont raison ? que je me suis dit alors et j’ai regardé

bien inquiet, tout autour de nous, les autres gens.

Mais ils faisaient ce qu’il fallait eux, les autres gens pour

s’amuser, ils étaient pas là comme nous à branlocher des petits

chagrins. Pas du tout ! Ils en prenaient eux les gens de la fête !

Pour un franc par ici !… Là pour cinquante centimes !… De la

lumière… Des boniments, de la musique et des bonbons…

Comme des mouches qu’ils s’agitaient avec même en plus leurs

– 545 –

petites larves entre les bras, bien livides, blafards bébés, qui disparaissent à force d’être pâles dans le trop de lumière. Un

peu de rose seulement autour du nez qu’il leur restait aux bébés

à l’endroit des rhumes et des embrassades.

Parmi tous les stands, je l’ai bien reconnu tout de suite en

passant le « Tir des Nations », un souvenir, j’en ai rien remar-

qué aux autres. Voilà quinze ans – que je me suis dit, rien que

pour moi. – Voilà quinze ans qui viennent de passer… Une

paye ! On en a perdu des copains en route ! J’aurais bien cru

qu’il n’en serait jamais sorti lui-même de la boue qui le tenait là-

bas à Saint-Cloud le « Tir des Nations… ». Mais il était bien re-

tapé, presque neuf en somme à présent, avec une musique et

tout. Rien à dire. On tirait dedans à pleins cartons. Ça travaille

toujours un Tir. L’œuf était revenu là aussi, comme moi, au mi-

lieu, au bout de presque rien, à sautiller. C’était deux francs.

Nous passâmes, on avait trop froid pour essayer, valait mieux

marcher. Mais c’était pas parce qu’on manquait de monnaie, on

en avait encore plein les poches de la monnaie à faire du bruit,

la petite musique de la poche.

J’aurais bien tenté n’importe quoi, à ce moment-là pour

qu’on se change les idées, mais personne n’y mettait du sien. Si

Parapine avait été avec nous, ça aurait été encore pire sans

doute, triste comme il était dès qu’il y avait du monde. Heureu-

sement, il était resté à garder l’Asile. Pour mon compte, je re-

grettais bien d’être venu. Madelon se mit alors tout de même à

rire, mais c’était pas drôle du tout son rire. Robinson ricanait à

côté d’elle pour ne pas faire autrement. Sophie du coup, s’est

mise à nous faire des plaisanteries. C’était complet.

Comme nous passions devant la baraque du photographe,

il nous a repérés l’artiste, hésitants. On n’y tenait pas à y passer

nous à sa photo, sauf Sophie peut-être. Mais nous voici exposés

à son appareil quand même à force d’hésiter devant sa porte.

Nous nous soumettons à son commandement traînard, là, sur la

passerelle en carton qu’il avait dû construire lui-même, d’un

– 546 –

supposé navire La Belle-France. C’était écrit sur les fausses ceintures de sauvetage. Nous restâmes ainsi un bon moment les

yeux droits devant nous à défier l’avenir. D’autres clients atten-

daient impatients qu’on en descende de la passerelle et déjà ils

se vengeaient d’attendre en nous trouvant moches, et ils nous le

disaient en plus et tout haut.

Ils profitaient qu’on ne pouvait pas bouger. Mais Madelon,

elle, avait pas peur, elle les engueula en retour avec tout l’accent

du Midi. Ça s’entendait bien. C’était tassé comme réponse.

Magnésium. On tique tous. Une photo chacun. On est plus

laids qu’avant. Il pleut à travers la toile. On a les pieds vaincus

par en dessous, par la fatigue, bien gelés. Le vent nous a décou-

vert pendant qu’on posait, des trous partout, même que le par-

dessus finit par en exister à peine.

Faut recommencer à déambuler entre les baraques. J’osais

pas proposer de rentrer à Vigny. C’était trop tôt. L’orgue à sen-

timents du manège profite de ce qu’on la grelottait déjà pour

vous faire trembloter encore un peu plus par les nerfs. C’est la

faillite du monde entier dont il rigole, l’instrument. Il en hurle à

la déroute parmi ses mirlitons argentés, l’air va crever dans la

nuit d’à côté, à travers les rues pisseuses qui descendent des

Buttes.

Les petites bonnes de Bretagne toussent bien davantage

que l’hiver dernier c’est vrai, quand elles arrivaient seulement à

Paris. C’est leurs cuisses marbrées vert et bleu qui ornent,

comme elles peuvent, les harnais des chevaux de bois. Les gars

d’Auvergne qui payent les tours pour elles, prudents titulaires

aux Postes, ne les fricotent qu’en capotes, c’est connu. Ils ne

tiennent pas à l’attraper deux fois. Elles se tortillent les bonnes

en attendant l’amour dans le fracas salement mélodieux du ma-

nège. Un peu mal au cœur elles en ont, mais elles posent quand

même par six degrés de froid, parce que c’est le moment su-

prême, le moment d’essayer sa jeunesse sur l’amant définitif qui

est peut-être là, conquis déjà, blotti parmi les couillons de cette

– 547 –

foule transie. Il n’ose pas encore l’Amour… Tout arrive comme au cinéma pourtant et le bonheur avec. Qu’il vous adore un seul

soir et jamais ne vous quittera plus ce fils de propriétaire… Ça

s’est vu, ça suffit. D’ailleurs il est bien, d’ailleurs il est beau,

d’ailleurs il est riche.

Dans le kiosque à côté près du métro, la marchande elle,

s’en fout de l’avenir, elle se gratte sa vieille conjonctivite et se la

purule lentement avec les ongles. C’est bien du plaisir, obscur et

pour rien. Voilà six ans que ça lui dure cet œil et que ça la dé-

mange de mieux en mieux.

Les promeneurs en tas, groupés par la crève froide, se pres-

surent à se fondre autour de la loterie. Sans y parvenir. Brasero

de derrières. Ils trottent vite alors et bondissent pour se ré-

chauffer au nœud de foule que font les gens d’en face, devant le

veau à deux têtes.

Protégé par la vespasienne, un petit jeune homme que le

chômage guette fait son prix pour un couple de province que

l’émotion fait rougir. Le cogne des mœurs a bien compris la

combine, mais il s’en fout, son rencard à lui pour le moment

c’est la sortie du café Miseux. Y a une semaine qu’il le guette le

café Miseux. Ça ne peut se passer qu’au tabac ou dans l’arrière-

boutique du libraire cochon d’à côté. En tout cas y a longtemps

que c’est signalé. L’un des deux procure, à ce qu’on raconte, des

mineures qui ont l’air de vendre des fleurs. Encore des lettres

anonymes. Le « Marron » du coin « en croque » aussi lui, pour

son compte. Bien forcé d’ailleurs. Tout ce qui est sur le trottoir

appartient à la Police.

L’espèce de mitrailleuse qu’on entend en rage dans l’air de

ce côté-là, par rafales, c’est seulement la moto du type au

« Disque de la Mort ». Un « évadé » qu’on dit, mais c’est pas

sûr. En tout cas, ça fait deux fois déjà qu’il a crevé sa tente, ici

même, et puis il y a deux ans déjà à Toulouse. Qu’il en finisse

alors un bon coup avec son engin ! Qu’il se la casse une bonne

fois la gueule et la colonne avec et qu’on en parle plus ! Ça ren-

– 548 –

drait méchant de l’entendre ! Le tramway aussi d’ailleurs, tel qu’il est avec sa sonnette, ça fait tout de même deux vieux de Bi-cêtre qu’il a écrasés, au ras des baraques, en moins d’un mois.

L’autobus par contre, c’est un tranquille. Il arrive en douce sur

la Place Pigalle, avec plein de précautions, plutôt en titubant, à

coups de trompette, bien essoufflé, avec ses quatre personnes

dedans, bien prudentes et lentes à sortir comme des enfants de

chœur.

D’étalages en groupes, et de manèges en loteries, à force de

déambuler, nous étions parvenus au bout de la fête, dans le gros

vide tout noir où les familles vont faire pipi… Demi-tour donc !

En revenant sur nos pas, on a mangé des marrons pour se don-

ner la soif. C’est mal à la bouche qu’on en a eu, mais pas soif. Un

asticot aussi dans les marrons, un mignon. C’est Madelon qui

est tombée dessus, comme un fait exprès. C’est même à partir

de ce moment-là que les choses se sont mises à ne plus aller du

tout entre nous, jusque-là on se retenait encore un peu, mais le

coup du marron ça l’a rendue absolument furieuse.

Au moment où elle allait jusqu’au ruisseau pour le cracher

l’asticot, Léon lui a dit en plus quelque chose comme pour

l’empêcher, je ne sais plus quoi, ni ce qui lui prenait, mais cette

façon d’aller cracher ça lui plaisait pas du tout soudain à Léon.

Il lui demanda assez sottement si elle avait trouvé dedans un

pépin ?… C’était pas une question à lui poser non plus… Et voilà

Sophie qui trouve moyen de s’en mêler de leur discussion, elle

comprenait pas pourquoi ils se disputaient… Elle voulait savoir.

Ça les agace donc encore davantage, d’être interrompus par

Sophie, une étrangère, forcément. Juste un groupe de braillards

passe entre nous et on est séparés. C’étaient des jeunes gens qui

faisaient la retape en réalité, mais avec des mimiques, des mirli-

tons et toutes sortes de cris d’effrayés. Quand on a pu se re-

joindre ils se disputaient encore Robinson et elle.

« Voilà bien venu, pensais-je, le moment de rentrer… Si on

les laisse ici ensemble encore quelques minutes, ils vont nous

– 549 –

faire un scandale au milieu de la fête même… C’en est assez pour aujourd’hui ! » Tout était raté, fallait l’avouer. « Veux-tu

qu’on parte ? » que je lui ai proposé. Il me regarde alors comme

surpris. Cependant cela me semblait la décision la plus sage et

la plus indiquée. « Vous en avez donc pas suffisamment comme

ça de la fête ? » que j’ajoute. Il me fit signe alors qu’il faudrait

mieux que je demande d’abord l’avis à Madelon. Je voulais bien

moi lui demander son avis à Madelon, mais je trouvais pas ça

très malin.

« Mais, on va l’emmener avec nous, Madelon ! que je finis

par dire.

– L’emmener ? Où ça donc que tu veux l’emmener ? qu’il

fait.

– Mais à Vigny, voyons ! » que je réponds.

C’était la gaffe !… Une de plus. Mais je pouvais pas me dé-

dire, j’avais parlé.

« Nous avons bien une chambre de libre là-bas pour elle à

Vigny ! que j’ajoute. C’est pas les chambres qui nous manquent

voyons !… On pourra d’ailleurs faire un petit souper tous en-

semble, avant d’aller se coucher… Ça sera plus gai qu’ici tou-

jours où on la gèle littéralement depuis deux heures ! Ça sera

pas difficile… » Elle répondait rien Madelon à mes propositions.

Elle me regardait même pas pendant que je parlais mais elle ne

perdait tout de même pas un mot de ce que je venais de racon-

ter. Enfin, ce qui était dit, l’était bien.

Quand je me suis trouvé un peu à l’écart, elle s’est rappro-

chée de moi en douce pour me demander si des fois c’était pas

un tour que je voulais lui jouer encore en l’invitant à Vigny. J’ai

rien répondu. On ne peut pas raisonner avec une femme jalouse

comme elle était, ça aurait été encore des prétextes à des his-

toires à n’en plus finir. Et puis je ne savais pas au juste de qui et

de quoi elle était jalouse. C’est souvent difficile à déterminer ces

– 550 –

sentiments-là qui viennent de la jalousie. De tout en somme j’imagine qu’elle était jalouse, comme tout le monde.

Sophie ne savait plus trop comment se tenir, mais elle con-

tinuait à insister pour se rendre aimable. Elle avait même pris

Madelon par le bras, mais Madelon elle, était bien trop enragée

et contente en plus d’être en rage pour se laisser distraire par

des gentillesses. Nous nous faufilâmes avec bien de la peine à

travers la foule pour atteindre le tramway, place Clichy. Au

moment juste où nous allions l’attraper le tramway, un nuage a

crevé sur la place, la pluie s’est mise à tomber en cascades. Le

ciel s’est répandu.

Toutes les autos furent prises d’assaut en un instant. « Tu

vas pas encore me faire un affront devant les gens ?… Dis

Léon ? » que j’entendais Madelon lui redemander à mi-voix tout

à côté de nous. Ça ne marchait pas. « T’en as déjà assez, hein, de

me voir ?… Dis-le donc que t’en as assez ? qu’elle reprenait. Dis-

le donc ? C’est pas souvent que tu me vois pourtant !… Mais tu

préfères être avec eux deux tout seul hein ?… Vous couchez tous

ensemble, je parie, quand je suis pas là ?… Dis-le que t’aimes

mieux être avec eux qu’avec moi !… Dis-le, pour que je

t’entende… » Et puis elle restait après ça sans rien dire, sa figure

se fermait en grimace autour de son nez qui lui remontait et lui

tirait sur la bouche. On attendait sur le trottoir. « Tu vois com-

ment qu’ils me traitent tes amis ?… Dis Léon ? » qu’elle repre-

nait.

Mais Léon lui, il faut lui rendre cette justice, il ne répliquait

pas, il ne la provoquait pas, il regardait de l’autre côté, les fa-

çades et le boulevard et les voitures.

Cependant c’était un violent à ses heures, Léon. Comme

elle voyait que ça ne prenait pas ces espèces de menaces, elle le

relançait d’une autre façon, et puis à la tendresse qu’elle lui re-

faisait ça, tout en attendant. « Je t’aime bien moi, mon Léon, dis

tu m’entends, que je t’aime bien ?… Tu te rends compte de ce

que j’ai fait pour toi au moins ?… C’était peut-être pas la peine

– 551 –

que je vienne aujourd’hui ?… Tu m’aimes pas quand même un

petit peu Léon ? C’est pas possible que tu m’aimes pas du tout…

T’as du cœur, dis Léon, t’en as un peu tout de même du cœur ?…

Pourquoi alors que tu méprises mon amour ?… On avait fait un

beau rêve tous les deux ensemble… Comme tu es cruel avec moi

quand même !… Tu l’as méprisé mon rêve Léon ! Tu l’as sali !…

Tu peux dire que tu l’as détruit mon idéal… Tu veux donc que j’y

croie plus à l’amour dis ?… Et à présent, tu veux que je m’en

aille pour toujours alors ? C’est bien ça que tu veux ?… » Tout

qu’elle lui demandait pendant qu’il pleuvait à travers le store du

café.

Ça dégoulinait au milieu des gens. Décidément elle était

bien comme il m’avait prévenu. Il avait rien inventé, en ce qui

concernait son vrai caractère. J’aurais pas pu imaginer qu’ils

étaient parvenus si vite à de pareilles intensités sentimentales,

c’était ainsi.

Comme les voitures et tout le trafic faisaient beaucoup de

bruit autour de nous, j’en ai profité pour lui glisser un petit mot

à Robinson à l’oreille quand même au sujet de la situation, pour

essayer qu’on se décolle d’elle maintenant et qu’on en finisse au

plus vite, puisque c’était raté, qu’on s’esquive en douceur avant

que tout tourne au vinaigre et qu’on se fâche à mort. C’était à

craindre. « Veux-tu que je te trouve un prétexte moi ? que je lui

ai soufflé. Et qu’on se défile chacun de notre côté ? – Fais pas ça

surtout ! qu’il m’a répondu. Fais pas ça ! Elle serait capable de

piquer une crise ici même et on pourrait plus l’arrêter ! »

J’insistai pas.

Après tout, c’est peut-être que ça lui faisait plaisir de se

faire engueuler publiquement Robinson et puis aussi il la con-

naissait mieux que moi. Comme l’averse finissait on a trouvé un

taxi. On se précipite et nous voilà casés les uns contre les autres.

D’abord, on ne se dit rien. On en avait gros entre nous et puis

j’avais comme ça assez gaffé pour ma part. Je pouvais attendre

un petit peu avant de m’y remettre.

– 552 –

Moi et Léon nous prîmes les strapontins de devant et les

deux femmes occupèrent le fond du taxi. Les soirs de fête, c’est

très encombré la route d’Argenteuil, surtout jusqu’à la Porte.

Après, il faut encore compter une bonne heure pour arriver à

Vigny à cause des voitures. C’est pas commode de rester une

heure sans rien se dire, face à face, à se regarder, surtout quand

il fait sombre et qu’on est un peu inquiets les uns à cause des

autres.

Toutefois, si nous étions restés comme ça, vexés, mais cha-

cun pour soi, rien ne serait arrivé. C’est encore aujourd’hui mon

opinion quand j’y repense.

Somme toute c’est à cause de moi qu’on s’est reparlé et que

la dispute a repris alors tout de suite et de plus belle. Avec les

mots on ne se méfie jamais suffisamment, ils ont l’air de rien les

mots, pas l’air de dangers bien sûr, plutôt de petits vents, de pe-

tits sons de bouche, ni chauds, ni froids, et facilement repris dès

qu’ils arrivent par l’oreille par l’énorme ennui gris mou du cer-

veau. On ne se méfie pas d’eux des mots et le malheur arrive.

Des mots, il y en a des cachés parmi les autres, comme des

cailloux. On les reconnaît pas spécialement et puis les voilà qui

vous font trembler pourtant toute la vie qu’on possède, et tout

entière, et dans son faible et dans son fort… C’est la panique

alors… Une avalanche… On en reste là comme un pendu, au-

dessus des émotions… C’est une tempête qui est arrivée, qui est

passée, bien trop forte pour vous, si violente qu’on l’aurait ja-

mais crue possible rien qu’avec des sentiments… Donc, on ne se

méfie jamais assez des mots, c’est ma conclusion. Mais d’abord

que je raconte les choses… Le taxi suivait doucement son tram à

cause des réparations… « Rron… et rron… » qu’il faisait. Un ca-

niveau chaque cent mètres… Seulement ça ne me suffisait pas à

moi le tram devant. Toujours bavard et enfantin, je

m’impatientais… Ça ne m’était pas supportable cette petite al-

lure d’enterrement et cette indécision partout… Je me dépêchais

de le casser le silence pour tâcher de savoir ce qu’il pouvait bien

– 553 –

avoir dans le derrière. J’observai, ou plutôt j’essayai d’observer, puisqu’on n’y voyait presque plus, dans son coin à gauche, dans

le fond du taxi, Madelon. Elle gardait la figure tournée vers le

dehors, vers le paysage, vers la nuit à vrai dire. Je constatai avec

dépit qu’elle était toujours aussi entêtée. Un vrai emmerdeur,

moi, d’autre part. Je l’interpellai, rien que pour lui faire tourner

la tête de mon côté.

« Dites donc Madelon ! que je lui demandai. Vous avez

peut-être un projet d’amusement vous que vous n’osez pas nous

confier ? Voulez-vous qu’on s’arrête quelque part avant de ren-

trer ? Dites-le tout de suite ?…

– S’amuser ! s’amuser ! qu’elle m’a répondu comme insul-

tée. Vous ne pensez jamais qu’à ça vous autres ! À

l’amusement !… » Et du coup, toute une série de soupirs qu’elle

a poussés, profonds, comme j’en ai rarement entendu de si tou-

chants.

« Je fais ce que je peux ! que je lui réponds. C’est di-

manche !

– Et toi Léon ? qu’elle lui demande alors à lui. Toi, est-ce

que tu fais aussi tout ce que tu peux, dis ? » C’était direct.

« Tu parles ! » qu’il lui a répondu.

Je les regardais tous les deux dans le moment où on passait

devant les réverbères. C’était la colère. Madelon s’est alors pen-

chée comme pour l’embrasser. C’était dit décidément que ce

soir-là on raterait pas une seule gaffe à faire.

Le taxi allait à nouveau tout à fait doucement à cause des

camions, partout échelonnés devant nous. Ça l’agaçait lui jus-

tement d’être embrassé et il l’a repoussée assez brusquement

faut le dire. Bien sûr, c’était pas aimable comme geste, surtout

que ça se passait devant nous autres.

– 554 –

Quand nous arrivâmes au bout de l’avenue de Clichy, à la

Porte, la nuit était bien tombée déjà, les boutiques s’allumaient.

Sous le pont du chemin de fer, qui résonne toujours si fort, je

l’entends moi quand même qui lui redemandait encore : « Tu

veux pas m’embrasser Léon ? » Elle repiquait. Lui il répondait

toujours pas. Du coup, elle s’est tournée vers moi et elle m’a

apostrophé directement. C’était l’affront qu’elle supportait pas.

« Qu’est-ce que vous lui avez encore fait à Léon pour qu’il

soye devenu si méchant ? Osez donc me le dire tout de suite ?…

Quels trucs que vous lui avez encore racontés ?… » Voilà com-

ment qu’elle me provoquait.

« Mais rien du tout ! que je lui réponds. Je lui ai rien racon-

té du tout !… Je m’occupe pas de vos disputes !… »

Et le plus fort, c’est que c’était vrai, que je lui avais rien ra-

conté du tout à son sujet à Léon. Il était libre, c’était son affaire

à lui de rester avec elle ou bien de s’en séparer. Ça ne me regar-

dait pas, mais c’était pas la peine d’essayer de la convaincre, elle

était plus raisonnable et on a recommencé à se taire face à face,

dans le taxi, mais l’air restait tellement chargé d’engueulade que

ça ne pouvait pas résister longtemps. Elle avait pris pour me

parler une de ces voix minces que je ne lui connaissais pas en-

core, une voix monotone aussi comme une personne tout à fait

déterminée. En retrait comme elle s’était placée dans le coin du

taxi, je ne pouvais presque plus apercevoir ses gestes et ça me

gênait beaucoup.

Sophie pendant ce temps-là, me tenait par la main. Elle ne

savait plus où se fourrer Sophie, du coup, la pauvre fille.

Comme nous venions de dépasser Saint-Ouen, c’est Made-

lon qui a recommencé la séance des griefs qu’elle avait contre

Léon et avec une frénétique ampleur, en lui reposant des ques-

tions à n’en plus finir et tout haut à présent à propos de son af-

fection et de sa fidélité. Pour nous deux Sophie et moi, c’était

embarrassant au possible. Mais elle était tellement montée que

– 555 –

ça lui était absolument égal que nous l’écoutions, au contraire.

Évidemment, c’était pas malin non plus de ma part de l’avoir

enfermée dans cette boîte avec nous, ça résonnait et ça lui don-

nait l’envie, avec sa nature, de nous jouer la grande scène.

C’était encore une belle initiative à moi le taxi…

Lui Léon, il ne réagissait plus. D’abord, il était fatigué par

la soirée qu’on venait de passer ensemble et puis toujours il

manquait un peu de sommeil, c’était sa maladie.

« Calmez-vous, voyons ! que je trouvai quand même le

moyen de lui faire entendre à Madelon, vous vous expliquerez

tous les deux en arrivant… Vous avez bien le temps !…

– Arriver ! arriver ! qu’elle me répond alors sur un ton pas

imaginable. Arriver ? On n’arrivera jamais que je vous dis !… Et

puis d’abord j’en ai assez moi de toutes vos sales manières !

qu’elle a continué, je suis une fille propre moi !… je vaux mieux

que vous tous ensemble moi !… Bande de cochons… Vous avez

beau essayer de me mettre en boîte… Vous êtes pas dignes de

me comprendre !… Vous êtes bien trop pourris tous autant que

vous êtes pour me comprendre !… Tout ce qui est propre et tout

ce qui est beau, vous pouvez plus le comprendre ! »

Elle nous attaquait en somme dans notre amour propre et

ainsi de suite et j’avais beau me tenir bien en place strictement

sur mon strapontin, et le mieux que je pouvais, et ne plus piper

d’un seul soupir pour ne pas l’exciter davantage, à chaque chan-

gement de vitesse du taxi, elle repartait quand même en transe.

Il suffit d’un rien dans ces moments-là pour déclencher le pire,

et c’est comme si elle avait joui rien que de nous rendre malheu-

reux, elle ne pouvait plus s’empêcher d’aller tout de suite tout au

bout de sa nature.

« Et croyez pas que ça va se passer comme ça ! qu’elle a

continué à nous menacer. Et que vous allez pouvoir vous débar-

rasser de la môme en douce ! Ah ! non alors ! J’aime autant vous

le dire tout de suite ! Non, ça n’ira pas comme vous le désirez !

– 556 –

Ignobles que vous êtes tous… Vous avez fait mon malheur ! Je vais vous réveiller moi, tout dégueulasses autant que vous

êtes !… »

Du coup, elle se pencha vers Robinson et elle l’attrapa par

son pardessus et elle se met à le secouer à deux bras. Il ne faisait

rien lui pour se dégager. J’allais pas intervenir. On aurait même

pu croire que ça lui donnait du plaisir à Robinson de la voir

s’exciter encore un peu plus à son sujet. Il ricanait, c’était pas

naturel, il oscillait pendant qu’elle l’engueulait comme un pan-

tin à travers la banquette, le nez en bas, le cou mou.

Au moment où j’allais faire tout de même un petit geste de

remontrance pour interrompre ces grossièretés, elle s’est rebif-

fée et elle m’en a cassé un morceau à moi même… Celui qu’elle

avait sur le cœur depuis longtemps… Ce fut à mon tour je peux

le dire ! et devant tout le monde. « Vous tenez-vous donc tran-

quille, satyre ! qu’elle m’a dit comme ça. C’est pas une affaire

qui vous regarde entre Léon et moi ! Vos violences, Monsieur,

j’en veux plus ! Vous m’entendez ? Hein ? j’en veux plus ! Si ja-

mais vous relevez une seule fois la main sur moi, elle vous ap-

prendra Madelon, comment qu’il faut vous conduire dans la

vie !… À faire les copains cocus et puis après à frapper sur leurs

femmes !… Il est culotté ce saligaud-là ! Vous avez donc pas

honte ? » Léon lui d’entendre ces vérités, il s’en est comme ré-

veillé un peu. Il ricanait plus. Je me demandai même pendant

un petit instant si on n’allait pas se provoquer, se tabasser, mais

on n’avait pas la place d’abord pour se battre, à quatre comme

on était dans le taxi. Ça me rassurait. C’était trop étroit.

Surtout qu’on roulait assez vite à présent sur les pavés des

boulevards de la Seine et que ça secouait bien de trop, même

pour se bouger…

« Viens Léon ! qu’elle lui a commandé alors ! Viens que je

te demande pour la dernière fois ! Tu m’entends, viens ? Laisse-

les tomber ! T’entends pas ce que je te dis ? »

– 557 –

Une vraie comédie.

« Arrête-le voyons, le taxi Léon ! Arrête-le ou je vais

l’arrêter moi-même ! »

Mais lui Léon, il bougeait toujours pas de sa banquette. Il

était vissé.

« Tu veux pas venir alors ? qu’elle a recommencé, tu veux

pas venir ? »

Elle m’avait prévenu qu’en ce qui me concernait c’était

mieux que je me tienne à présent peinard. J’avais mon compte.

« Tu viens pas ? » qu’elle lui répétait. Le taxi continuait en vi-

tesse, c’était libre la route devant à présent et on était encore

bien plus chahutés. Comme des colis qu’on était, par-ci, par-là.

« Bon, qu’elle a conclu, puisqu’il lui répondait rien. C’est

bien ! Ça va ! C’est toi-même qui l’auras voulu ! Demain ! Tu

m’entends, pas plus tard que demain j’irai moi, au Commissaire,

et je lui expliquerai, moi, au Commissaire, comment qu’elle est

tombée dans son escalier la mère Henrouille ! Tu m’entends, à

présent, dis Léon ?… T’es content ?… Tu fais plus le sourd ? Ou

bien que tu viens tout de suite avec moi ou bien que j’irai le voir

demain matin !… Alors, tu veux-t-y venir, ou tu veux pas ? Ex-

plique-toi !… » C’était carré comme menace.

Il s’est tout de même décidé à lui répondre un peu à ce

moment-là.

« Mais t’es dedans toi aussi, dis donc ! qu’il lui a fait. T’as

rien à dire… »

De l’entendre répondre ça, elle s’est pas calmée du tout, au

contraire. « Je m’en fous bien ! qu’elle lui a répondu. D’être de-

dans ! Tu veux-t-y dire qu’on ira en prison tous les deux ?… Que

j’ai été ta complice ?… C’est ça que tu veux dire ?… Mais je de-

mande pas mieux moi !… »

– 558 –

Et elle s’est mise à ricaner du coup, comme une hystérique, comme si elle avait jamais rien connu de plus réjouissant…

« Mais je demande pas mieux que je te répète ! Mais ça me

plaît à moi la prison que je te dis !… Va pas croire que vais me

dégonfler à cause de ta prison !… J’irai autant qu’on voudra, en

prison moi ! Mais t’iras aussi alors toi dis ma vache ?… Tu te

foutras pas de moi plus longtemps dis au moins !… Je suis à toi,

bon ! mais t’es à moi ! T’avais qu’à rester avec moi là-bas ! Je

connais qu’un amour moi, Monsieur ! Je suis pas une putain

moi ! »

Et elle nous défiait moi et Sophie en même temps, tout en

disant ça. C’était pour la fidélité ce qu’elle en disait, pour la con-

sidération.

Malgré tout on roulait encore et il se décidait toujours pas à

le faire arrêter le taxi.

« Tu viens pas alors ? T’aimes mieux aller au bagne ?

Bon !… Tu t’en fous que je te dénonce ?… De ce que je t’aime ?…

Tu t’en fous aussi hein ?… Et tu t’en fous de mon avenir ?… Tu

te fous de tout toi d’abord n’est-ce pas ? Dis-le ?

– Oui, dans un sens, qu’il a répondu… T’as raison… Mais

c’est pas plus de toi que d’une autre, que je m’en fous… Va pas

prendre ça pour une insulte surtout !… T’es gentille au fond

toi… Mais j’ai plus envie qu’on m’aime… Ça me dégoûte !… »

Elle s’attendait pas à ce qu’on lui dise une chose comme ça,

bien en face, là, et tellement qu’elle en fut surprise qu’elle savait

plus très bien par où la reprendre l’engueulade qu’elle avait

commencée. Elle était assez déconcertée, mais elle s’y est remise

quand même. « Ah ! ça te dégoûte !… Comment que ça te dé-

goûte que tu veux dire ?… Explique-toi donc sale ingrat…

– Non ! c’est pas toi, c’est tout qui me dégoûte ! qu’il lui a

répondu. J’ai pas envie… Faut pas m’en vouloir pour ça…

– 559 –

– Comment, que tu dis ? Répète-le un peu ?… Moi et

tout ? » Elle cherchait à comprendre. « Moi et tout ? Explique

donc ça ? Qu’est-ce que ça veut dire ?… Moi et tout ?… Parle pas

chinois !… Dis-le-moi là en français, devant eux, pourquoi que

je te dégoûte à présent ? Tu bandes pas donc comme les autres,

dis gros salaud quand tu fais l’amour ? Tu bandes pas alors

hein ?… Ose le dire là ici ?… Devant tout le monde que tu

bandes pas ?… »

Malgré sa fureur ça portait un peu à rire la manière dont

elle se défendait avec ses remarques. Mais j’ai pas eu le temps

de rigoler longtemps, parce qu’elle est revenue à la charge. « Et

lui, donc là, qu’elle a fait, il en jouit pas chaque fois qu’il peut

m’attraper dans un coin ! Ce dégueulasse ! Ce peloteur, qu’il ose

donc venir me dire le contraire ?… Mais dites-le donc tous que

vous voulez changer !… Avouez-le !… Que c’est du nouveau qu’il

vous faut !… De la partouze !… Pourquoi pas de la pucelle ?

Bande de dépravés ! Bande de cochons ! Pourquoi que vous

cherchez des prétextes ?… Vous êtes des blasés et voilà tout !

Vous avez plus seulement le courage de vos vices ! Ils vous font

peur vos vices ! »

Et alors c’est Robinson, qui a pris sur lui de lui répondre. Il

était monté aussi à la fin, et il gueulait à présent aussi fort

qu’elle.

« Mais si ! qu’il lui a répondu. Que j’en ai du courage ! et

sûrement bien autant que toi !… Seulement moi si tu veux tout

savoir… Tout absolument… Eh bien, c’est tout, qui me répugne

et qui me dégoûte à présent ! Pas seulement toi !… Tout !…

L’amour surtout !… Le tien aussi bien que celui des autres… Les

trucs aux sentiments que tu veux faire, veux-tu que je te dise à

quoi ça ressemble moi ? Ça ressemble à faire l’amour dans des

chiottes ! Tu me comprends-t-y à présent ?… Et tous les senti-

ments que tu vas chercher pour que je reste avec toi collé, ça me

fait l’effet d’insultes si tu veux savoir… Et tu t’en doutes même

pas en plus parce que c’est toi qui es une dégueulasse parce que

– 560 –

tu t’en rends pas compte… Et tu t’en doutes même pas non plus que tu es une dégoûtante !… Ça te suffit de répéter tout ce que

bavent les autres… Tu trouves ça régulier… Ça te suffit parce

qu’ils t’ont raconté les autres qu’il y avait pas mieux que l’amour

et que ça prendrait avec tout le monde et toujours… Eh bien moi

je l’emmerde leur amour à tout le monde !… Tu m’entends ?

Plus avec moi que ça prend ma fille… leur dégueulasse

d’amour !… Tu tombes de travers !… T’arrives trop tard ! Ça

prend plus, voilà tout !… Et c’est pour ça que tu te mets dans les

colères !… T’y tiens quand même toi à faire l’amour au milieu de

tout ce qui se passe ?… De tout ce qu’on voit ?… Ou bien c’est-y

que tu vois rien ?… Je crois plutôt que tu t’en fous !… Tu fais la

sentimentale pendant que t’es une brute comme pas une… Tu

veux en bouffer de la viande pourrie ? Avec ta sauce à la ten-

dresse ?… Ça passe alors ?… Pas à moi !… Si tu sens rien tant

mieux pour toi ! C’est que t’as le nez bouché ! Faut être abrutis

comme vous l’êtes tous pour pas que ça vous dégoûte… Tu

cherches à savoir ce qu’il y a entre toi et moi ?… Eh bien entre

toi et moi, y a toute la vie… Ça te suffit pas des fois ?

– Mais c’est propre chez moi, qu’elle s’est rebiffée elle… On

peut être pauvre et être propre quand même dis donc ! Quand

est-ce que t’as vu que c’était pas propre chez moi ? C’est ça que

tu veux dire en m’insultant ?… J’ai le derrière propre moi, Mon-

sieur !… Tu peux peut-être pas en dire autant !… Ni tes pieds

non plus !

– Mais j’ai jamais dit ça Madelon ! J’ai rien dit comme ça

du tout !… Que c’est pas propre chez toi ?… Tu vois bien que tu

ne comprends rien ! » C’est tout ce qu’il avait trouvé à lui ré-

pondre pour la calmer.

« Tu dis que t’as rien dit alors ? T’as rien dit ? Écoutez-le à

présent qui m’insulte plus bas que terre et qui prétend encore

qu’il a rien dit ! Mais il faudra le tuer pour qu’il puisse plus

mentir davantage ! C’est pas assez de la taule pour un cochon

– 561 –

pareil ! Un sale maquereau pourri !… Ça suffit pas !… C’est l’échafaud qu’il lui faudrait ! »

Elle voulait plus être calmée. On ne comprenait plus rien à

leur dispute dans le taxi. On entendait que des gros mots dans le

boucan que faisait l’auto, le battement des roues dans la pluie et

dans le vent qui se jetait contre notre portière par bourrasques.

Des menaces, il en restait plein entre nous. « C’est ignoble… »

qu’elle a répété à plusieurs reprises. Elle pouvait plus parler

d’autre chose… « C’est ignoble ! » Et puis elle a essayé le grand

jeu : « Tu viens ? qu’elle lui a fait. Tu viens Léon ? Un ?… Tu

viens-t-y ? Deux ?… » Elle a attendu. « Trois ?… Tu viens pas

alors ?… – Non ! qu’il lui a répondu, sans bouger d’un pouce.

Fais comme tu veux ! » qu’il a même ajouté. C’était une réponse.

Elle a dû se reculer un peu sur la banquette, tout au fond.

Elle devait tenir le revolver à deux mains parce que quand le feu

lui est parti c’était comme tout droit de son ventre et puis

presque ensemble encore deux coups, deux fois de suite… De la

fumée poivrée alors qu’on a eue plein le taxi.

On roulait encore quand même. C’est sur moi qu’il est re-

tombé Robinson, sur le côté, par saccades, en bafouillant.

« Hop ! et Hop ! » Il arrêtait pas de gémir « Hop ! et Hop ! » Le

chauffeur avait sûrement entendu.

Il a ralenti qu’un peu d’abord, pour se rendre compte. En-

fin il s’est arrêté tout à fait devant un bec de gaz.

Dès qu’il a eu ouvert la portière, Madelon l’a repoussé vio-

lemment, elle s’est jetée en dehors. Elle a dégringolé le remblai

à pic. Elle a filé dans la nuit du champ en plein par la boue.

J’avais beau la rappeler, elle était déjà loin.

Je ne savais plus trop quoi décider moi avec le blessé. Le

ramener à Paris ça aurait été dans un sens plus pratique… Mais

nous n’étions plus loin de notre maison… Les gens du pays au-

raient pas compris la manœuvre… On l’a donc casé avec Sophie

– 562 –

entre des pardessus et tassé dans le coin même où Madelon

s’était mise pour tirer. « Doucement ! » que j’ai recommandé au

chauffeur. Seulement il allait encore bien trop vite, il était pres-

sé. Ça faisait gémir Robinson davantage les cahots.

Une fois qu’on a été arrivés devant la maison, il voulait

même pas nous donner son nom le chauffeur, il était inquiet à

cause des histoires que ça allait lui attirer avec la police, les té-

moignages…

Il prétendait aussi qu’il y avait sûrement des taches de sang

sur les coussins. Il voulait tout de suite repartir sans attendre.

Mais j’avais pris son numéro.

Dans le ventre qu’il avait reçu les deux balles Robinson,

peut-être les trois je ne savais pas encore au juste combien.

Elle avait tiré droit devant elle ça je l’avais vu. Ça ne sai-

gnait pas, les blessures. Entre Sophie et moi malgré qu’on le re-

tienne, il cahotait tout de même beaucoup, sa tête baladait. Il

parlait, mais c’était difficile de le comprendre. C’était déjà du

délire. « Hop ! et Hop ! » qu’il continuait de chantonner. Il au-

rait eu le temps de mourir avant qu’on arrive.

La rue était nouvellement pavée. Dès que nous fûmes de-

vant notre grille, j’ai envoyé la concierge chercher Parapine dans

sa chambre, en vitesse. Il est descendu tout de suite et c’est avec

lui et un infirmier que nous avons pu monter Léon jusque dans

son lit. Une fois déshabillé on a pu l’examiner et tâter la paroi

du ventre. Elle était déjà bien tendue la paroi sous les doigts, à

la palpation et même mate par endroits. Deux trous l’un au-

dessus de l’autre que j’ai retrouvés, pas de troisième, l’une des

balles avait dû se perdre.

Si j’avais été à sa place à Léon, j’aurais préféré pour moi

une hémorragie interne, ça vous inonde le ventre, c’est rapide-

ment fait. On se remplit le péritoine et on n’en parle plus. Tan-

– 563 –

dis que par une péritonite, c’est de l’infection en perspective, c’est long.

On pouvait se demander encore ce qu’il allait faire, pour en

finir. Son ventre gonflait, il nous regardait Léon, bien fixe déjà,

il geignait, mais pas trop. C’était comme une espèce de calme.

Je l’avais vu déjà bien malade moi, et dans bien des endroits dif-

férents, mais cette fois-ci c’était une affaire où tout était nou-

veau, les soupirs et les yeux et tout. On ne le retenait plus qu’on

aurait dit, il s’en allait de minute en minute. Il transpirait des si

grosses gouttes que c’était comme s’il avait pleuré avec toute sa

figure. Dans ces moments-là, c’est un peu gênant d’être devenu

aussi pauvre et aussi dur qu’on est devenu. On manque de

presque tout ce qu’il faudrait pour aider à mourir quelqu’un. On

a plus guère en soi que des choses utiles pour la vie de tous les

jours, la vie du confort, la vie à soi seulement, la vacherie. On a

perdu la confiance en route. On l’a chassée, tracassée la pitié qui

vous restait, soigneusement au fond du corps comme une sale

pilule. On l’a poussée la pitié au bout de l’intestin avec la merde.

Elle est bien là qu’on se dit.

Et je restais, devant Léon, pour compatir, et jamais j’avais

été aussi gêné. J’y arrivais pas… Il ne me trouvait pas… Il en ba-

vait… Il devait chercher un autre Ferdinand, bien plus grand

que moi, bien sûr, pour mourir, pour l’aider à mourir plutôt,

plus doucement. Il faisait des efforts pour se rendre compte si

des fois le monde aurait pas fait des progrès. Il faisait

l’inventaire, le grand malheureux, dans sa conscience… S’ils

avaient pas changé un peu les hommes, en mieux, pendant qu’il

avait vécu lui, s’il avait pas été des fois injuste sans le vouloir

envers eux… Mais il n’y avait que moi, bien moi, moi tout seul, à

côté de lui, un Ferdinand bien véritable auquel il manquait ce

qui ferait un homme plus grand que sa simple vie, l’amour de la

vie des autres. De ça, j’en avais pas, ou vraiment si peu que

c’était pas la peine de le montrer. J’étais pas grand comme la

mort moi. J’étais bien plus petit. J’avais pas la grande idée hu-

maine moi. J’aurais même je crois senti plus facilement du cha-

– 564 –

grin pour un chien en train de crever que pour lui Robinson, parce qu’un chien c’est pas malin, tandis que lui il était un peu

malin malgré tout Léon. Moi aussi j’étais malin, on était des ma-

lins… Tout le reste était parti au cours de la route et ces gri-

maces mêmes qui peuvent encore servir auprès des mourants, je

les avais perdues, j’avais tout perdu décidément au cours de la

route, je ne retrouvais rien de ce qu’on a besoin pour crever,

rien que des malices. Mon sentiment c’était comme une maison

où on ne va qu’aux vacances. C’est à peine habitable. Et puis

aussi c’est exigeant un agonique. Agoniser ne suffit pas. Il faut

jouir en même temps qu’on crève, avec les derniers hoquets faut

jouir encore, tout en bas de la vie, avec de l’urée plein les ar-

tères.

Ils pleurnichent encore parce qu’ils ne jouissent plus assez

les mourants… Ils réclament… Ils protestent. C’est la comédie

du malheur qui cherche à passer de la vie dans la mort même.

Il a repris un peu de ses sens quand Parapine lui a eu fait sa

piqûre de morphine. Il nous a même raconté des choses alors à

propos de ce qui venait d’arriver. « C’est mieux que ça se finisse

comme ça… » qu’il a dit, et puis « Ça fait pas si mal que j’aurais

cru… » Lorsque Parapine lui a demandé à quel endroit qu’il

souffrait exactement, on voyait bien qu’il était déjà un peu parti,

mais aussi qu’il tenait malgré tout à nous dire encore des

choses… La force lui manquait et puis les moyens. Il pleurait, il

étouffait et il riait tout de suite après. C’était pas comme un ma-

lade ordinaire, on ne savait pas comment se tenir devant lui.

C’était comme s’il essayait de nous aider à vivre à présent

nous autres. Comme s’il nous avait cherché à nous des plaisirs

pour rester. Il nous tenait par la main. Chacun une. Je

l’embrassai. Il n’y a plus que ça qu’on puisse faire sans se trom-

per dans ces cas-là. On a attendu. Il a plus rien dit. Un peu plus

tard, une heure peut-être, pas davantage, c’est l’hémorragie qui

s’est décidée, mais alors abondante, interne, massive. Elle l’a

emmené.

– 565 –

Son cœur s’est mis à battre de plus en plus vite et puis tout à fait vite. Il courait son cœur après son sang, épuisé là-bas, minuscule déjà, tout à la fin des artères, à trembler au bout des

doigts. La pâleur lui est montée du cou et lui a pris toute la fi-

gure. Il a fini en étouffant. Il est parti d’un coup comme s’il avait

pris son élan, en se resserrant sur nous deux, des deux bras.

Et puis il est revenu là, devant nous, presque tout de suite,

crispé, déjà en train de prendre tout son poids de mort.

On s’est levés nous, on s’est dégagés de ses mains. Elles

sont restées en l’air ses mains, bien raides, dressées toutes

jaunes et bleues sous la lampe.

Dans la chambre ça faisait comme un étranger à présent

Robinson, qui viendrait d’un pays atroce et qu’on n’oserait plus

lui parler.

– 566 –

Parapine gardait ses esprits. Il a trouvé moyen d’envoyer

chercher un homme au Poste. Justement c’était Gustave, notre

Gustave, qui était de planton après son trafic.

« Voilà, encore un malheur ! » qu’il a fait Gustave dès qu’il

est entré dans la pièce et qu’il a vu.

Et puis il s’est assis à côté pour souffler un peu et pour

boire aussi un coup à la table des infirmiers qui n’était pas en-

core desservie. « Puisque c’est un crime faudrait mieux qu’on le

porte au Poste » qu’il a proposé et puis il a remarqué encore :

« C’était un gentil garçon Robinson, il aurait pas fait de mal à

une mouche. Je me demande pourquoi qu’elle l’a tué ?… » Et il

a rebu. Il aurait pas dû. Il supportait mal la boisson. Mais il

l’aimait la bouteille. C’était son faible.

On a été chercher une civière en haut, avec lui, dans la ré-

serve. Il était bien tard à présent pour déranger du personnel,

nous décidâmes de transporter le corps jusqu’au Poste nous-

mêmes. Le Poste c’était loin de l’autre côté du pays, après le

passage à niveau, la dernière maison.

Ainsi nous nous mîmes en marche. Parapine tenait par

l’avant la civière. Gustave Mandamour par l’autre bout. Seule-

ment ils n’allaient pas très droit ni l’un ni l’autre. Il a même fallu

que Sophie les guide un peu pour la descente du petit escalier.

Je remarquai à ce moment-là qu’elle n’avait pas l’air bien émue

Sophie. Ça s’était pourtant passé tout à côté d’elle et si près

même qu’elle aurait bien pu prendre une des balles pendant

qu’elle tirait l’autre folle. Mais Sophie, je l’avais déjà noté en

d’autres circonstances, il lui fallait du temps pour qu’elle se

– 567 –

mette en train dans les émotions. C’est pas qu’elle était froide, puisque ça la saisissait plutôt comme une tourmente, mais il lui

fallait du temps.

Je voulais les suivre encore un petit bout avec le corps pour

être bien certain que c’était tout à fait fini. Mais au lieu de bien

les suivre avec leur civière comme j’aurais dû j’ai déambulé plu-

tôt de droite à gauche tout le long de la route et puis finalement

une fois passée la grande école qui est en bordure du passage à

niveau je me suis faufilé par un petit chemin qui descend entre

les haies d’abord et puis à pic vers la Seine.

Par-dessus les grilles je les ai vus s’éloigner avec leur ci-

vière, ils allaient comme s’étouffer parmi les écharpes du brouil-

lard renouées lentement derrière eux. Au quai, l’eau poussait

dur sur les péniches bien rassemblées contre la crue. De la

plaine de Gennevilliers il arrivait encore plein de froid par bouf-

fées tendues sur les remous du fleuve à le faire reluire entre les

arches.

Là-bas tout au loin, c’était la mer. Mais j’avais plus rien à

imaginer moi sur elle la mer à présent. J’avais autre chose à

faire. J’avais beau essayer de me perdre pour ne plus me retrou-

ver devant ma vie, je la retrouvais partout simplement. Je reve-

nais sur moi-même. Mon trimbalage à moi, il était bien fini. À

d’autres !… Le monde était refermé ! Au bout qu’on était arrivés

nous autres !… Comme à la fête !… Avoir du chagrin c’est pas

tout, faudrait pouvoir recommencer la musique, aller en cher-

cher davantage du chagrin… Mais à d’autres !… C’est la jeunesse

qu’on redemande comme ça sans avoir l’air… Pas gênés !…

D’abord pour endurer davantage j’étais plus prêt non plus !… Et

cependant j’avais même pas été aussi loin que Robinson moi

dans la vie !… J’avais pas réussi en définitive. J’en avais pas ac-

quis moi une seule idée bien solide comme celle qu’il avait eue

pour se faire dérouiller. Plus grosse encore une idée que ma

grosse tête, plus grosse que toute la peur qui était dedans, une

belle idée, magnifique et bien commode pour mourir… Combien

– 568 –

il m’en faudrait à moi des vies pour que je m’en fasse ainsi une idée plus forte que tout au monde ? C’était impossible à dire !

C’était raté ! Les miennes d’idées elles vadrouillaient plutôt dans

ma tête avec plein d’espace entre, c’était comme des petites

bougies pas fières et clignoteuses à trembler toute la vie au mi-

lieu d’un abominable univers bien horrible…

Ça allait peut-être un peu mieux qu’il y a vingt ans, on pou-

vait pas dire que j’avais pas fait des débuts de progrès mais en-

fin c’était pas à envisager que je parvienne jamais moi, comme

Robinson, à me remplir la tête avec une seule idée, mais alors

une superbe pensée tout à fait plus forte que la mort et que j’en

arrive rien qu’avec mon idée à en juter partout de plaisir,

d’insouciance et de courage. Un héros juteux.

Plein moi alors que j’en aurais du courage. J’en dégouline-

rais même de partout du courage et la vie ne serait plus rien

elle-même qu’une entière idée de courage qui ferait tout mar-

cher, les hommes et les choses depuis la Terre jusqu’au Ciel. De

l’amour on en aurait tellement, par la même occasion, par-

dessus le marché, que la Mort en resterait enfermée dedans avec

la tendresse et si bien dans son intérieur, si chaude qu’elle en

jouirait enfin la garce, qu’elle en finirait par s’amuser d’amour

aussi elle, avec tout le monde. C’est ça qui serait beau ! Qui se-

rait réussi ! J’en rigolais tout seul sur le quai en pensant à tout

ce qu’il faudrait que j’accomplisse moi en fait de trucs et de ma-

chins pour que j’arrive à me faire gonfler ainsi de résolutions in-

finies… Un véritable crapaud d’idéal ! La fièvre après tout.

Depuis une heure au moins que les copains me recher-

chaient ! Surtout qu’ils avaient bien vu qu’en les quittant j’étais

pas du tout brillant… C’est Gustave Mandamour qui m’a repéré

le premier sous mon bec de gaz. « Hé Docteur ! » qu’il m’a ap-

pelé. On pouvait dire qu’il avait une sacrée voix Mandamour.

« Par ici ! On vous demande chez le Commissaire ! Pour votre

déposition ! » « Vous savez Docteur… qu’il a ajouté, mais alors

dans l’oreille, vous avez vraiment pas bonne mine ! » Il m’a ac-

– 569 –

compagné. Il m’a même soutenu pour marcher. Il m’aimait bien Gustave. Je ne lui adressais jamais de reproches moi, sur la

boisson. Je comprenais tout, moi. Tandis que Parapine, lui était

un peu sévère. Il lui faisait honte de temps en temps à propos de

la boisson. Il aurait fait beaucoup de choses pour moi Gustave.

Il m’admirait même. Il me l’a dit. Il savait pas pourquoi. Moi

non plus. Mais il m’admirait. C’était le seul.

On a tourné par deux ou trois rues ensemble jusqu’à ce

qu’on aperçoive la lanterne du Poste. On pouvait plus se perdre.

C’était le rapport à faire qui le tracassait Gustave. Il osait pas me

le dire. Il avait fait signer déjà tout le monde en bas du rapport,

mais quand même il y manquait encore bien des choses à son

rapport.

Il avait une grosse tête Gustave, dans mon genre, et même

que je pouvais mettre son képi, c’est tout dire, mais il oubliait

facilement les détails. Les idées ne venaient pas facilement, il

peinait pour s’exprimer et encore bien plus pour écrire. Para-

pine l’aurait bien aidé à rédiger mais il n’avait rien vu des cir-

constances du drame, Parapine. Il aurait fallu qu’il invente et le

Commissaire ne voulait pas qu’on invente dans les rapports, il

voulait rien que la vérité comme il disait.

En montant le petit escalier du Poste, je grelottais. Je ne

pouvais pas lui raconter grand-chose non plus moi au Commis-

saire, j’étais vraiment pas bien.

Le corps de Robinson, ils l’avaient placé là, devant les ran-

gées des grands classeurs de la Préfecture.

Des imprimés partout autour des bancs et des vieux mé-

gots, « Mort aux vaches » pas bien effacés.

« Vous vous êtes perdu Docteur ? » que m’a demandé le se-

crétaire, bien cordialement d’ailleurs, quand j’arrivai enfin. On

était tous si fatigués, qu’on a tous bafouillé à tour de rôle, un

peu.

– 570 –

Enfin, l’accord s’est fait sur les termes et les trajets des balles, une même qui était encore coincée dans la colonne vertébrale. On la retrouvait pas. On l’enterrerait avec. On cherchait

les autres. Plantées dans le taxi qu’elles étaient les autres. C’était

un fort revolver.

Sophie est venue nous retrouver, elle avait été chercher

mon pardessus. Elle m’embrassait et me pressait contre elle,

comme si j’allais mourir à mon tour ou bien m’envoler. « Mais

je m’en vais pas ! que je m’évertuais à lui répéter. Je m’en vais

pas voyons Sophie ! » C’était pas possible de la rassurer.

On s’est mis à discutailler autour de la civière avec le secré-

taire du Commissaire qui en avait vu bien d’autres, comme il di-

sait, des crimes et des pas crimes et des catastrophes aussi et

même qu’il voulait tout nous raconter ses expériences à la fois.

On n’osait plus s’en aller pour pas le froisser. Il était trop ai-

mable. Ça lui faisait plaisir de parler pour une fois avec des gens

instruits, pas avec des voyous. Pour pas le vexer donc, on traî-

nait dans son poste.

Parapine n’avait pas d’imperméable. Gustave de nous écou-

ter ça lui berçait l’intelligence. Il en gardait la bouche ouverte et

sa grosse nuque tendue comme s’il tirait sur une voiture. J’avais

pas entendu Parapine parler avec autant de mots depuis bien

des années, depuis le temps de mes études, à vrai dire. Tout ce

qui venait d’arriver ce jour-là, ça le grisait. Nous nous déci-

dâmes à rentrer à la maison tout de même.

Mandamour on l’a emmené avec nous et Sophie aussi qui

m’étreignait de temps à autre encore et qu’elle en avait plein le

corps des forces d’inquiétude et de tendresse et plein le cœur

aussi, et partout et de la belle. J’en avais plein moi de sa force.

Ça me gênait, c’était pas de la mienne et c’était de la mienne

dont j’avais besoin pour aller crever bien magnifiquement un

jour, comme Léon. J’avais pas de temps à perdre en grimaces.

Au boulot ! que je me disais. Mais ça venait pas.

– 571 –

Elle a même pas voulu que je me retourne pour aller le re-

garder une fois encore le cadavre. Je suis parti donc, sans me re-

tourner. « Fermez la porte » qu’était écrit. Parapine avait soif

encore. De parler sans doute. De trop parler pour lui. En pas-

sant devant la buvette du canal, nous cognâmes au volet pen-

dant un bon moment. Ça me faisait souvenir de la route de

Noirceur pendant la guerre. La même petite lueur au-dessus de

la porte prête à s’éteindre. Enfin, le patron est venu, en per-

sonne, pour nous ouvrir. Il n’était pas au courant. C’est nous qui

lui avons tout appris et la nouvelle du drame avec. « Un drame

d’amour » qu’il appelait ça Gustave.

Le zinc du canal ouvrait juste avant le petit jour à cause des

bateliers. L’écluse commence à pivoter lentement sur la fin de la

nuit. Et puis c’est tout le paysage qui se ranime et se met à tra-

vailler. Les berges se séparent du fleuve tout doucement, elles se

lèvent, se relèvent des deux côtés de l’eau. Le boulot émerge de

l’ombre. On recommence à tout voir, tout simple, tout dur. Les

treuils ici, les palissades aux chantiers là-bas et loin dessus la

route voici que reviennent de plus loin encore les hommes. Ils

s’infiltrent dans le jour sale par petits paquets transis. Ils se

mettent du jour plein la figure pour commencer en passant de-

vant l’aurore. Ils vont plus loin. On ne voit bien d’eux que leurs

figures pâles et simples ; le reste est encore à la nuit. Il faudra

bien qu’ils crèvent tous un jour aussi. Comment qu’ils feront ?

Ils montent vers le pont. Après, ils disparaissent peu à peu

dans la plaine et il en vient toujours des autres, des hommes,

des plus pâles encore, à mesure que le jour monte de partout. À

quoi qu’ils pensent ?

Le bistrot voulait tout connaître du drame, des circons-

tances, qu’on lui raconte tout.

Vaudescal, qu’il s’appelait le patron, un gars du Nord bien

propre.

Gustave lui en a raconté alors tant et plus.

– 572 –

Il nous rabâchait les circonstances Gustave, c’était pas ça pourtant qui était important ; on se reperdait déjà dans les

mots. Et puis, comme il était soûl, il recommençait. Seulement

là vraiment il n’avait plus rien à dire, rien. Je l’aurais bien écou-

té quand même encore un peu, tout doucement, comme un

sommeil, mais alors, voilà les autres qui le contestent et ça le

met fort en colère.

De fureur, il s’en va cogner un grand coup dans le petit

poêle. Tout s’écroule, tout se renverse : le tuyau, la grille et les

charbons en flammes. Il était costaud, Mandamour, comme

quatre.

Il s’est mis, en plus, à vouloir nous montrer la véritable

danse du Feu ! Enlever ses chaussures et bondir en plein dans

les tisons.

Avec le patron, ils avaient eu ensemble une histoire de

« machine à sous » pas poinçonnée… C’était un sournois,

Vaudescal ; il fallait s’en méfier, avec des chemises toujours bien

trop propres pour qu’il soye tout à fait honnête. Un rancunier et

un mouchard. Y en a plein les quais.

Parapine s’est douté qu’il le cherchait Mandamour, pour le

faire révoquer, profitant qu’il avait bu.

Il l’a empêché, lui, de la faire, sa danse du Feu et il lui a fait

honte. On l’a repoussé Mandamour tout au bout de la table. Il

s’est écroulé là, finalement, bien sage, parmi les soupirs

énormes et les odeurs. Il a dormi.

De loin, le remorqueur a sifflé ; son appel a passé le pont,

encore une arche, une autre, l’écluse, un autre pont, loin, plus

loin… Il appelait vers lui toutes les péniches du fleuve toutes, et

la ville entière, et le ciel et la campagne, et nous, tout qu’il em-

menait, la Seine aussi, tout, qu’on n’en parle plus.